



LES TEMPS QUI RESTENT

N° 2 | ÉTÉ 2024

DOSSIER

Que reste-t-il de ce symbole de la modernité que sont les JO ?

CHRONIQUES

Entre poésies de l'effondrement et errances géographiques

VARIAS

Politiser le naturalisme, la littérature et les formes culturelles

LES TEMPS QUI RESTENT

NUMÉRO 2

DOSSIER: LES JEUX SONT FAITS

p. 8

Introduction au dossier

« Les Jeux sont faits »

Mathieu Watrelot

p. 16

Sport, performance, statistiques:

entretien avec Ivano Ballarini

Ivano Ballarini

p. 27

« Plus vite, plus haut, plus fort » : les Jeux olympiques sont-ils un culte de la performance ?

Mathieu Watrelot

p. 77

Du genre moderne, les Jeux olympiques ?

Annabelle Caprais

p. 87

« Il ne faut pas que les touristes nous voient... »

Les JO et l'invisibilisation des personnes migrantes à la rue

Oriane Sebillotte

p. 118

Géopolitique des méga-événements sportifs et soft power

Michel Raspaud

p. 149

L'organisation des Jeux olympiques d'été est-elle rentable ?

Romain Vielfaure

p. 163

Abolir le sport

Patrice Maniglier

CHRONIQUES

p. 187

Un géographe à Terre

Alexis Gonin

p. 199

Globale ou locale ?

Sur les échelles du climat entre sciences et droit

Stéphane Van Damme

p. 220

Pendant ce temps la Terre soufflait

(Sur *Umwelt* de Maguy Marin)

Déborah Bucchi

p. 233

Digital Dummies

Elsa Boyer

p. 239

Plastic amalgam

Pierre Vinclair

p. 248

Entre les archives de Naples :

l'événement du gribouillage

Francis Haselden

p. 267

Chroniques de la vie mutilée #2

Pierre Schwarzer

p. 271

Vues de Liège #2

Grégory Cormann

p. 277

Le cheval compagnon ou de l'amitié interespèce: entretien avec Pauline Preston

Bastien Gallet

p. 279

Entretien avec Jean-Baptiste Fressoz sur *Sans transition. Une nouvelle histoire de l'énergie*

Dominic Jenvrey

p. 281

Tolstoï au mois d'août

Frédéric Neyrat

p. 291

une idylle partielle

Laure Gauthier

p. 297

L'école de Trifouilly-les-Oies

Pierre Vinclair

p. 308

L'herbier de Rosa

Emmanuelle Loyer

p. 311

Lampedusa

Michel Arbatz

p. 314

Politique *glitch*.

Spectres de l'anarchisme alt-right

Emily Apter

p. 351

La voix comme pratique totale : rencontre avec Isabelle Duthoit et Violaine Lochu

Bastien Gallet

p. 354

Entretien avec Isabelle Stengers sur *Cosmopolitiques*

Dominic Jenvrey

p. 356

Géo-lithographie du temps suspendu

Lénaïg Cariou

p. 367

Poétique du nichoir

Pierre Vinclair

VARIA

p. 381

Mémoire sur le génocide en cours à Gaza et ses implications concernant Israël et la Palestine

Etienne Balibar

p. 390

**La querelle qui n'en finit pas:
Sartre et Camus pour le XXI^e siècle**

Juliette Simont

p. 417

**« On n'en a pas fini de méditer sur l'auteur comme producteur ».
Entretien avec Justine Huppe**

Esther Demoulin

p. 428

Politiques de la littérature: la littérature embarquée

Alexandru Matei

p. 446

**Ivry-sur-Terre:
L'œuvre d'art à l'époque de la reterrestrialisation**

Patrice Maniglier

p. 477

L'écologie selon Marcuse: théorie et pratique du naturalisme politique

Haud Guéguen

p. 530

Paul Virilio: l'état de guerre permanent

Philippe Petit

p. 547

**« Il y aura toujours une tache dans le tableau. »
Discussion en sortant de *Lacan, l'exposition***

Vanessa Morisset

p. 561

La Covid-19 exposée comme pandémie et comme zoonose

Frédéric Keck

p. 577

Quel mythe était la philosophie avant la fin du monde ?

Guillaume Sibertin-Blanc

p. 589

Moderne, c'est déjà vieux

Agnes Gayraud

p. 591

Nouveau manuel de l'oiseleur

Erik Bullo

p. 593

Herr Gröttrup s'assied

Sharon Dodua Otoo

p. 605

Remembrements

Chloé Baudry

DOSSIER: **LES JEUX SONT FAITS**

Introduction au dossier « Les Jeux sont faits »

Par Mathieu Watrelot | 15-07-2024



Jean-Baptiste Ganne, *Détumescences* (Techniques Mixtes, 2012)

Qu'est-il donc arrivé aux coupes exposées dans cette œuvre de Jean-Baptiste Ganne ? Ont-elles rouillé dans l'oubli général, reliquats d'une antique gloriole ? Sont-elles ainsi tordues parce qu'elles ont servi à enfoncer des clous ? Abîmées par tous les coups qu'elles ont donnés ? Est-ce parce que nous serions angoissés d'une récompense imméritée qu'elles nous apparaissent déformées par une inquiétante étrangeté ? Ou bien ont-elles fondues sous l'effet du réchauffement de la planète ? Le titre que Jean-Baptiste Ganne a donné à son œuvre, *Détumescences*, signifie le dégonflement d'un

organe : peut-être ces coupes si phalliques, trophées hypertrophiés, ont-elles alors perdu leur virilité... À moins que la détumescence en question ne soit celle d'un organe cancéreux : les coupes, épuisées par une longue thérapie, seraient-elles en rémission ? Sont-elles désormais les récompenses modestes d'exploits sans vanité ? Ont-elles été achetées à bas prix dans une brocante pour être décernées au terme d'une compétition financièrement et écologiquement responsable ?

Le dossier du premier numéro des *Temps qui restent* interrogeait notre rapport embarrassé à la modernité : comment hériter de celle-ci ? Ce dossier reprend nécessairement la question. Au moment de la rénovation des Jeux olympiques, en effet, fut érigé en symbole de la modernité un idéal qui fait aujourd'hui problème. Il est devenu notoire que l'athlète moderne, pour Pierre de Coubertin, devait être un athlète amateur, pour n'être pas issu des classes laborieuses, un athlète mâle, que les femmes couronneraient seulement, et un athlète blanc qui affirmerait la supériorité de la race des colons ¹; Coubertin est tombé de son piédestal et l'organisme qu'il a lui-même fondé, le Comité Internationale Olympique, se trouve dans une certaine gêne ². Les héritages de Paschal Grousset, communaliste fondateur en 1888 d'une *Ligue nationale d'éducation physique* ouverte au plus grand nombre et aux plus faibles, ou d'Alice Milliat, organisatrice des premiers Jeux olympiques féminins en 1922, semblent des legs plus acceptables. Mais par-delà la figure controversée du baron, c'est même à se demander si ce qu'il reste de son idéal, la recherche de l'excellence et de la paix mondiale, ne pose pas aussi question : comment, à l'âge de l'Anthropocène, garder foi dans les vertus d'un progrès indéfini ? Comment penser encore que la rivalité de seul prestige entre les nations peut apaiser les tensions géopolitiques, alors que l'histoire des Jeux olympiques modernes a accompagné la montée des nationalismes au xx^{ème} siècle ? Trop modernes ou pas assez, les Jeux olympiques ?

En lisant le livre que la journaliste Jade Lindgaard a publié tout récemment, *Paris 2024 : une ville face à la violence olympique* ³, on a l'étrange impression d'un modernisme revigoré – au moins d'un

point de vue architectural et urbanistique –, impression qui nous inspire une comparaison (certainement excessive) avec le « Plan Voisin ». En 1925, Le Corbusier présenta avec provocation au salon des arts décoratifs un projet qui proposait de raser une grande partie d'un Paris surpeuplé et miséreux pour y construire une dizaine de gratte-ciels de soixante étages au milieu de parcs et au-dessus de voies rapides souterraines. On retrouve certains des éléments de la logique de modernisation corbuséenne de Paris dans l'œuvre de la Société de livraison des ouvrages olympiques (Solidéo), et d'abord dans les propos ambitieux de Nicolas Ferrand, son directeur général, à propos du Village des athlètes construit sur l'Île-Saint-Denis : « On va refaire ce qu'on ne fait plus en France depuis 50 ans, on va créer ex nihilo une communauté humaine de 12000 personnes qui va arriver d'un bloc sur un site **4** ». L'événement sportif sert bel et bien une reconstruction partielle de la ville : faire tomber les tours insalubres de la cité Marcel Paul qui jouxtent le Village olympique permettrait d'en reloger les familles dans de meilleures conditions et de créer plus de mixité sociale, et il en irait de même en ce qui concerne la destruction du squat d'Unibéton et du foyer ADEF de Saint-Ouen. Or, malgré les bonnes intentions affichées, et notamment celle de vouloir faire décoller la Seine-Saint-Denis, les Jeux n'ont pas « atterri **5** », ou alors en écrasant tout ce qui se trouvait en-dessous. Car la construction de cette « communauté ex nihilo » fait table rase des « mille vies discrètes, souvent à la peine, qui y préexistaient **6** » et s'érige sur leurs ruines. Une population en remplacera une autre composée des 1500 personnes déplacées, souvent racisées, et dont les solutions de relogement les éloignent brutalement de leurs anciennes solidarités. « C'est un déchirement de partir, confie Gnama, résidente de la cité Marcel Paul. Ils n'ont pas de tact **7**. » Malgré la difficulté de leurs conditions de vie, les squatteurs d'Unibéton s'étaient eux aussi créés une collectivité : « On est content de rester ici. On mange ensemble **8** », explique Mohammed, originaire du Tchad. De même, comme si la pauvreté ne pouvait être que matérielle, la résidence neuve en lisière de la ZAC des Docks qui accueille certains travailleurs du foyer ADEF de Saint-Ouen n'a été conçue que pour le relogement et pas pour la socialité : aucun espace commun n'a été prévu.

La « violence olympique » est donc d'abord visible aux multiples ecchymoses et hématomes qui déchirent le tissu social. Elle l'est aussi aux nombreuses autres déchirures que le pays-hôte risque de subir, car l'organisation des Jeux olympiques est un événement social total, qui met sous tension l'intégralité des liens noués avec soin pour faire tenir ensemble une société :

- *les institutions juridiques*, notamment parce que la procédure de relogement qui fut suivie dérogeait aux règles protectrices qui sont normalement celle de l'Agence nationale de rénovation urbaine ;

- *les garanties démocratiques*, parce que le public pouvait n'être consulté qu'en ligne et que la délibération citoyenne se trouvait de la sorte court-circuitée au profit des décisions du Comité International Olympique, dont l'État finance pourtant en grande partie les réalisations ;

- *les échanges économiques*, parce qu'une vingtaine d'entreprises de Saint-Ouen ont été rasées et parce qu'une grande partie des bâtiments du Village olympique seront reconvertis en bureaux, dans un département qui n'en manque pas ;

- *les systèmes écologiques*, parce que ce même Village olympique, plutôt que d'être construit sur des friches de bureaux et d'entrepôts, l'a été sur des parcs dont l'aspect bucolique plaît davantage aux investisseurs et parce que la construction de l'échangeur de l'A86, qui permettra aux athlètes d'arriver à l'heure à leurs compétitions, exposera les enfants de l'école Pleyel toute proche à une trop forte concentration de pollution atmosphérique et donc à un risque d'asthme aggravé.

Et nous ne saurions terminer cette énumération sans ajouter aussi: *les couvertures médiatiques*. Car, depuis quelques mois, de nombreux articles et reportages sont consacrés aux Jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024. En publiant ce dossier, *Les Temps qui restent* ne font pas exception.

Nous espérons cependant présenter les Jeux sous un angle original: celui de l'ambiguïté qui est la leur et qui les rend si caractéristiquement modernes. Les Jeux sont un signe des temps – un signe de ces temps compliqués, dont on ne sait plus trop bien s'ils avancent, s'ils stagnent, s'ils régressent ou s'ils spiralent.

C'est cette ambiguïté qui a inspiré le titre de ce dossier. *Les Jeux sont faits*, parce que les Jeux se font avec ou sans nous. Or, nous ne pouvions pas faire comme si n'avait pas lieu un événement qui affecte notre monde autant qu'il le révèle. *Les Jeux sont faits*, aussi, parce que c'en est bientôt fini de Jeux aussi peu démocratiques, aussi néfastes pour l'environnement, aussi ruineux du point de vue économique et aux valeurs si largement obsolètes. Nous ne savons certes pas encore au centre de quel monde à venir le sport sera mis : faut-il retourner à des Jeux prémodernes, que l'on organiserait à Olympie avec une sobriété toute stoïcienne 9 ? Doit-on craindre des Jeux antimodernes, apanages des pouvoirs autoritaires ? Jouerons-nous à des Jeux postmodernes, aussi divers que possible ? Peut-on imaginer des Jeux autrement modernes, faisant un monde véritablement commun ? En attendant d'avoir les réponses à ces questions, nous voulons profiter de cette occasion pour soulever un certain nombre de problèmes plus généraux que pose la pratique du sport aujourd'hui ainsi que l'organisation d'un événement sportif comme les Jeux olympiques de Paris – en espérant que ces réflexions inciteront à jouer à d'autres Jeux, plus enthousiasmants.

Les Jeux olympiques et paralympiques de Paris sont assurément un événement trop multiple et complexe pour qu'un tel dossier puisse prétendre à l'exhaustivité. Nous avons choisi un certain nombre de thèmes qui nous semblent stratégiques pour une réflexion sur la place du sport dans la culture de notre temps et ce que les Jeux en disent.

Dans ce dossier, il est ainsi question de performance. Ivano Ballarini, directeur sportif, s'entretient avec Stéphane Gourévitch et médite sur la part de liberté que conserve chaque joueuse de basket

dans des équipes dont les performances sont systématiquement mesurées et de plus en plus reproduites à l'aide des statistiques.

Curieux de savoir si cette recherche de la performance nuit au sport en ôtant leur aspect ludique aux Jeux olympiques, Mathieu Watrelot (qui a aussi dirigé le dossier) s'interroge philosophiquement sur la nature singulière de l'activité sportive et s'attache à mettre en évidence le plaisir intense que les athlètes trouvent dans leurs sports.

Dans ce dossier, il est aussi question d'exclusion. L'une des nouveautés de ces Olympiades de 2024 est pourtant qu'il y a autant de femmes à concourir que d'hommes – ce qui représente une avancée importante pour un événement sportif qui a servi pendant longtemps à marquer la différence des sexes. Mais Annabelle Caprais soupçonne qu'on ne se défait pas si facilement du poids du passé et que le Comité International Olympique risque bien de crier victoire trop tôt.

La préparation des Jeux a par ailleurs accéléré le déplacement des personnes franciliennes sans-abri qui campaient sur le site des Jeux ou aux alentours ; Oriane Sebillotte a mené l'enquête et constaté la prise en charge des impératifs olympiques par l'appareil policier. Avec son récit et ses illustrations, elle s'efforce de préserver de l'invisibilisation ces vies chamboulées par les opérations d'expulsion.

Dans ce dossier, il est question du rôle des États. Événements internationaux, les Jeux olympiques intéressent en effet les États, qui entendent profiter de l'occasion pour rayonner dans le monde entier. Michel Raspaud nous éclaire sur la façon dont les méga-événements sportifs servent une géopolitique du *soft power* qui est aujourd'hui de la première importance dans l'établissement d'un ordre mondial.

Et parce que les États trouvent un intérêt national dans l'organisation des Jeux olympiques, ils déploient toute leur puissance pour mener cette organisation à bien. Il est donc moins sûr qu'ils y trouvent un intérêt financier. Romain Vielfaure nous renseigne sur

le coût de l'organisation des Jeux de Paris, qui se compte en milliards d'euros, et sur la façon dont ce coût est évalué ; il révèle ce faisant que la méthodologie comptable est une affaire politique.

Les Jeux sont faits – cette phrase laisse entendre un suspense : dans quelle case la bille tombera-t-elle ? De quel côté l'histoire ira-t-elle ? Que nous dit un événement de ce genre sur l'incertitude du présent ? Nous espérons que ce dossier contribuera à éclairer cette question qui est bien, après tout, celle des temps qui restent.

—

Notes

- 1 Cf. Patrick Clastres, « JO de Paris : « Pourquoi la panthéonisation de Pierre de Coubertin n'est-elle pas davantage d'actualité en 2024 ? » », *Le Monde*, 17 janvier 2024.
- 2 Cf. Benoît Hopquin, « Pierre de Coubertin, le perdant des Jeux olympiques », *Le Monde*, 10 mars 2024.
- 3 Jade Lindgaard, *Paris 2024 : une ville face à la violence olympique*, Éditions Divergences, Paris, 2024.
- 4 *Ibid.*, p. 81.
- 5 Cf. Bruno Latour, *Où atterrir ? Comment s'orienter en politique*, La Découverte, Paris, 2017.
- 6 Lindgaard, *ibid.*
- 7 *Ibid.*, p. 16.
- 8 *Ibid.*, p. 19
- 9 Cf. CFPJ, « Quatre scénarios pour les Jeux Olympiques de 2040 », *Usbeck & Rica*, 2 janvier 2017.

—

Contributeur·ices

Jean-Baptiste Ganne

Sport, performance, statistiques: entretien avec Ivano Ballarini

Par Ivano Ballarini, Stéphane Gourévitch | 15-07-2024

Dans le sport de haut niveau, la quête de la performance conduit à la recherche de tous les détails qui pourraient faire basculer une rencontre. Quelle est aujourd'hui la place des statistiques, des «*data*», dans le sport de haut niveau, et quelles sont les limites de leur utilisation? Dans cet entretien, Stéphane Gourévitch, ancien assistant de la filière haut niveau du pôle espoir Île-de-France (basketball) et aujourd'hui professeur de philosophie, interroge Ivano Ballarini, cadre technique de la Fédération française de basket-ball (F.F.B.B.).

Pour la première fois depuis un siècle, les Jeux olympiques d'été se tiendront en France. Plus qu'un simple ensemble de rencontres sportives, les Jeux olympiques peuvent se penser en termes de spectacle, pour reprendre l'analyse que propose Yves Vargas dans son essai *Sur le Sport* ¹, spectacle où la performance des athlètes concentre toutes les attentions.

Mais comment produire et reproduire des performances? C'est à cette interrogation que tentent de répondre les équipes qui s'occupent de la préparation des sportifs et des sportives de haut niveau. La solution semble souvent se trouver dans la mathématisation de la performance et en particulier dans la méthode statistique. Les *data scientists* sont intégrés dans la préparation des athlètes de haut niveau et force est de constater que cela permet l'augmentation de la performance. Il s'agira alors de savoir comment la

ra se demander si cette méthode ne conserve pas comme point aveugle l'aspect mental ou psychologique. En effet, la performance dépend pour partie d'éléments physiologiques qui sont quantifiables comme la vitesse ou les capacités cardiaques, mais elle dépend également en grande partie de l'aspect psychique, par exemple de la capacité d'un sportif à rebondir après un échec. Existe-t-il des éléments qui échappent à la quantification ?

La question qui se pose *in fine* est donc la suivante : s'il est vrai qu'un nombre important de données est quantifiable dans la performance d'un-e athlète, peut-on penser que l'ensemble de sa performance est objectivable ? Ces questionnements trace l'horizon dans lequel prend sens cet entretien avec Ivano Ballarini. Cet expert dans la préparation des équipes de basket-ball de haut niveau, habitué aux rencontres sportives internationales depuis plusieurs décades, apporte des éléments de réponse à ces questions, qui se posent aujourd'hui dans le cadre d'un sport comme le basket où les statistiques individuelles occupent désormais une place prépondérante.

- Stéphane Gourévitch: *Ivano Ballarini, pouvez-vous vous présenter ?*

- Ivano Ballarini: Je suis actuellement cadre technique à la Fédération française de basket-ball (F.F.B.B.). Je fais ce métier depuis près de 35 ans et je rentre maintenant dans ma dernière année de carrière.

J'ai participé à l'encadrement de l'équipe féminine de basket pendant presque 20 ans. Dans cet horizon, j'ai participé à des JO, à des championnats du monde et à des championnats d'Europe, en récoltant quelques titres: on a été champions d'Europe en 2001 ainsi qu'en 2009 (même si je n'étais pas dans le staff à cette époque-là). On a obtenu aussi quelques médailles d'argent en championnat d'Europe. Au championnat du monde la meilleure place obtenue est la cinquième. Et enfin nous avons obtenu une médaille de bronze aux Jeux olympiques de Tokyo qui se sont déroulés en 2021.

Le rapport de l'individu au collectif dans une équipe de haut niveau

- Stéphane Gourévitch: *Quelles évolutions avez-vous remarquées dans le basket de haut niveau depuis la dernière décennie ?*

- Ivano Ballarini: L'évolution se déploie de manière bipolaire. Pour bien comprendre le premier pôle de cette évolution, il faut savoir qu'auparavant les joueurs ou les joueuses qui maîtrisaient l'aspect technique avaient des difficultés à joindre cet aspect avec l'aspect physique. L'évolution réside précisément dans la capacité des athlètes à conjuguer la vitesse avec la technique au plus haut niveau, c'est-à-dire à réussir des choses à une vitesse et à une intensité maximales. Ce que la majorité des joueuses n'arrivait pas à faire il y a encore une décennie. Jadis, il y avait un joueur ou une joueuse par équipe qui possédait simultanément les deux qualités; à présent il y a de plus en plus de joueuses qui savent combiner la puissance, la vitesse et la technique. Ce qui amène au second pôle de l'évolution: puisque le niveau individuel des joueuses et des joueurs a augmenté, alors il y a moins besoin de s'appuyer sur une organisation collective très sophistiquée. Globalement les joueuses et les joueurs arrivent à se débrouiller sans trop d'organisation collective; ce qui était une des obligations, notamment chez les femmes, il y a encore une dizaine d'années. On était contraint de s'appuyer sur un collectif très rodé et minutieux pour pouvoir s'exprimer.

- Stéphane Gourévitch: *Le basket est un sport collectif mais, relativement à ce que vous dites, peut-on induire que la place de l'individu est devenue prépondérante ?*

- Ivano Ballarini: Il est vrai que l'individu a pris une place énorme. Cela peut se constater dans tous les sports. Aujourd'hui, ce qu'on appelle une «star» peut faire la différence. La difficulté pour un entraîneur est de réussir à faire cohabiter des athlètes exceptionnels de manière à faire en sorte qu'ils arrivent à agir ensemble. Conséquemment, la difficulté consiste aussi à faire cohabiter plusieurs

athlètes exceptionnels. Alors, même si le basket est un sport collectif qui s'appuie et qui s'appuyait déjà sur des individus, aujourd'hui il se focalise sur la ou les *stars* qui vont faire la différence.

- Stéphane Gourévitch: *Quelle place accordez-vous à la prise de décision individuelle dans le cadre d'un jeu non seulement collectif, mais aussi d'une certaine manière systématisé?*

- Ivano Ballarini: Cela dépend d'un certain nombre de paramètres, et notamment de paramètres que j'appellerai stratégiques. Je prends l'exemple du Paris Basket : la direction du club a clairement émis le souhait de favoriser un certain style de jeu, basé sur la vitesse, sur la prise de décision rapide, avec très peu de circulation de balle. Dans ce type d'organisation, les décisions individuelles sont mises en avant. Le moindre joueur qui est libre, et qui peut prendre un tir, va le prendre. Dans d'autres organisations où le jeu se base davantage sur l'interaction entre les joueurs, on va choisir d'autres options. Pour autant, dans tous les cas de figure, la décision individuelle est toujours dernière. Mais à quel moment la prendre? Est-ce qu'on a besoin de s'organiser un minimum pour laisser la place à une décision individuelle ou bien, *a contrario*, est-ce qu'on laisse carte blanche au libre arbitre du joueur, c'est-à-dire sans organisation préétablie? Voilà globalement l'entre-deux dans lequel se déploie la liberté individuelle du joueur.

- Stéphane Gourévitch: *Il faut donc faire confiance à l'individu?*

- Ivano Ballarini: De toute façon, on est contraint de faire confiance à l'individu. Le tout est de savoir à quel degré de liberté on s'attache, si on lui laisse une totale liberté ou bien si on gère les moments et les endroits où on veut que cela se déroule. En d'autres termes, on crée un cadre pour que la liberté du joueur puisse s'exprimer de manière optimale. Cela signifie que sa prise de décision ne peut se faire qu'à travers une modélisation préétablie. L'équipe de France ne fait pas exception. Globalement on est contraint de laisser l'initiative aux joueurs ou aux joueuses, même si l'on sait qu'il existera une déperdition dans l'efficacité.

Utilité des statistiques

- Stéphane Gourévitch: *Quittons le rapport de l'individu avec le collectif et focalisons-nous sur le lien entre la rationalisation, la performance et la place de l'aléatoire. Existe-t-il des spécialistes de la statistique, des experts dans le domaine des data (data scientist) dans les staffs de l'équipe de France et en particulier dans l'équipe de France féminine?*

- Ivano Ballarini: Oui et non! La Fédération française de basket-ball est en retard par rapport à d'autres fédérations; je pense à celle de football ou de rugby, qui ont des moyens qui ne sont pas comparables. C'est pourquoi d'autres fédérations ont déjà mis en place une politique de *data* et de récolte de données beaucoup plus performante. En ce qui concerne le basket, on s'appuie néanmoins sur des statistiques, sur des analyses vidéo, sur un certain nombre d'informations qu'on peut recueillir, mais cela reste pour le moment très embryonnaire dans le cadre du basket.

- Stéphane Gourévitch: *Quels sont les outils utilisés par le staff de l'équipe de France qui permettent de comprendre le jeu en termes statistiques?*

- Ivano Ballarini: C'est simple, il n'y en a pas! C'est essentiellement de la vidéo, des montages vidéo. Il existe néanmoins des chiffres qu'on retrouve sur le pourcentage au tir, les endroits où l'équipe adverse tire le plus souvent etc. Les joueurs ne s'y attachent pas trop. En revanche ce qui les intéresse ce sont les informations qui concernent le joueur contre qui ils vont jouer. Sur qui je vais défendre? Quel est mon défenseur? Ou bien quelles sont les habitudes de tels ou tels joueurs? Si un joueur ou une joueuse sait que son adversaire part à 80 % du côté droit, cela va modifier son attitude et son jeu. Il existe des données sur lesquelles les staffs des équipes de France s'appuient; mais cela reste, encore une fois, très embryonnaire contrairement au rugby.

- Stéphane Gourévitch: *Selon vous, la statistique, le chiffrage, la mathématisation permettent-elles d'objectiver véritablement la performance d'un joueur, voire d'une équipe ?*

- Ivano Ballarini: Oui, bien sûr! Ce qui est important sur les *data*, c'est la durée sur laquelle on les prend. Si l'on sait que sur 5 ans tel joueur possède telles caractéristiques, on sait qu'à 90 % on ne se trompera pas; on sait par exemple qu'il tire le plus souvent à tel endroit, parce que cela a été vérifié sur un nombre incalculable de matchs. On sait aussi que si un joueur joue un certain nombre de minutes, au-delà de ce temps, il aura des faiblesses à un endroit précis. On connaît un ensemble d'informations, parce qu'elles se sont répétées un très grand nombre de fois. Sur la durée les statistiques ne se trompent pas.

- Stéphane Gourévitch: *Est-ce qu'on peut dire que les data, qui permettent de rationaliser la performance, sont un moyen de diminuer l'aléatoire ?*

- Ivano Ballarini: Oui, cela diminue l'aléatoire sur la durée, voire l'élimine.

- Stéphane Gourévitch: *Cela signifie-t-il qu'à haut niveau, les staffs des équipes travaillent toujours par induction ?*

- Ivano Ballarini: À un certain niveau de jeu sans aucun doute. À la F.F.B.B on en est loin, par manque de moyens. En revanche aux États-Unis ou dans certaines équipes d'EuroLigue, c'est déjà le cas. On peut induire des comportements parce qu'on sait que sur un grand nombre de situations cela va se reproduire un à certain pourcentage.

Les limites du recours aux statistiques : le risque d'uniformisation du jeu

- Stéphane Gourévitch: *Selon vous, l'ensemble statistique, qui semble objectiver la performance d'un individu, donne-t-il une espèce de cert-*

itude au staff des équipes de France ?

- Ivano Ballarini : C'est toujours pareil, cela dépend de quelle statistique on parle. Les données sont choisies, si j'ose dire, subjectivement. Cela signifie qu'elles ne couvrent pas toute la performance d'un ou d'une joueuse. Par conséquent, ces statistiques choisies donnent une objectivité partielle. Cela présuppose donc qu'on ne peut pas connaître le reste, c'est-à-dire toute la partie qui échappe à l'observation, au chiffrage qui n'a pas les outils pour le faire. [...] On sait que dans tel domaine, on est proche de la vérité. Le problème, ce sont les autres secteurs qui nous échappent.

- Stéphane Gourévitch : *Dans le cadre de cet ensemble de données statistiques, quelle est la place de l'aléatoire dans la prévision d'un résultat ?*

- Ivano Ballarini : L'imprévisible, l'aléatoire deviennent de plus en plus rares ; c'est-à-dire que lorsque vous êtes en finale des JO, statistiquement ce sont les deux meilleures équipes qui se rencontrent, c'est-à-dire celles qui se sont le mieux organisées, celles qui ont les meilleurs joueurs ou les meilleures joueuses. Chaque équipe sait ce qui l'attend. Mais il existe toujours une part d'imprévisible, qui peut entraîner que la moins bonne des deux équipes l'emporte : la probabilité n'est pas nulle.

L'imprévisible le plus trivial, c'est un ou deux joueurs d'une équipe qui sont blessés et qui par conséquent ne vont pas jouer la finale. Puis il y a d'autres types d'imprévisible, par exemple qui se passe avant le match. Tous les joueurs sont présents dans ce scénario, mais le père d'un des joueurs vient de mourir la veille. On va alors constater quelles sont les conséquences sur ce joueur et sur le déroulement de la rencontre. Puis, il y a aussi l'imprévisible qui se passe pendant le match ; cette fois-ci tout le monde est en bonne forme, personne n'a perdu un membre de sa famille, et il va y avoir quelque chose, comme le stress, l'enjeu, qui va faire qu'un joueur habituellement efficace passe à côté de son match. Les *data* l'ont évalué à tel niveau, mais il va être nettement moins performant que

révisible est toujours présent, mais sur la durée, il reste très marginal; encore une fois, les *data* sur la durée ne mentent pas, mais elles peuvent se tromper sur un événement.

- Stéphane Gourévitch: *Dans l'élaboration du jeu, existe-t-il une place donnée à l'incertitude ?*

- Ivano Ballarini: S'il est vrai, comme je le disais tout à l'heure, que plus le niveau individuel des joueurs et des joueuses augmente, moins on s'appuie sur une organisation collective fine, alors corrélativement, l'aléatoire prend de plus en plus de place parce que dès qu'on augmente l'organisation, l'aléatoire diminue et, inversement, dès qu'on réduit l'organisation, l'aléatoire augmente.

- Stéphane Gourévitch: *Dans cet horizon, quel est l'intérêt des data si on laisse de plus en plus de place à l'initiative individuelle et donc à l'aléatoire ?*

- Ivano Ballarini: Les *data* se focalisent sur l'individu et plus tellement sur une équipe. Et donc on fait confiance aux *data* parce qu'on sait que tel individu va produire, *grosso modo*, telle performance. Grâce aux *data* on va essayer de placer l'individu dans les meilleures conditions pour qu'il reproduise la même performance match après match.

- Stéphane Gourevitch: *D'où ma question: l'objectivation de la performance est-elle une aide à la prise de décision? Autrement dit, la statistique devient-elle la condition de possibilité pour qu'une décision prise soit jugée bonne ?*

- Ivano Ballarini: Oui, absolument! Grâce notamment aux nouvelles technologies. Ainsi dans le championnat nord-américain, la NBA, vous pouvez avoir sur votre téléphone personnel toutes les données sur le joueur sur lequel vous allez défendre ou qui va défendre sur vous. Cela vous donne ses 15 ou 20 derniers matchs; les endroits où il va tirer, les passes qu'il va proposer etc. Le joueur est en possession d'un ensemble d'informations qui va influencer son

comportement. La possibilité de l'information change beaucoup de paramètres.

- Stéphane Gourevitch: *Peut-on en conclure qu'il y a une uniformisation du jeu ?*

- Ivano Ballarini: Oui, sans aucun conteste! Autant on observait des styles de jeu différents il y a encore quelques années, autant aujourd'hui la différence n'est plus marquée, si ce n'est par l'intermédiaire des individus. Cela signifie que globalement tout le monde joue sur les mêmes principes. Rares sont les équipes qui jouent différemment.

Statistiques et préparation mentale : un point aveugle ?

- Stéphane Gourevitch: *Peut-on dire, en conséquence, que la mathématisation de la performance donne ou dit la valeur d'un joueur, d'une joueuse ou d'une équipe ?*

- Ivano Ballarini: Oui bien sûr! D'une équipe peut-être moins parce qu'il y a peu d'équipes qui restent stables en termes d'effectif sur le long terme. En revanche, en ce qui concerne l'individu, et de façon très précise maintenant par le biais de sites qui s'attachent à des joueurs **2**, on connaît très exactement le profil technique d'un joueur. On connaît son profil technique, on connaît son profil physique, mais on ne connaît pas tout le reste; c'est-à-dire tout ce qui l'entoure laisse encore de grands vides. [...] Par exemple, si un joueur est capable de courir vite et de sauter haut longtemps, ce même joueur est-il capable de reproduire ces performances alors qu'il est dans un état psychologique fragile? Les choses les plus objectivables sont les plus faciles à observer. Mais comme je le disais cela ne suffit pas! Après un échec, le joueur est-il capable de rebondir? La répétition, la motivation, la résilience sont les aspects qu'il est difficile d'objectiver, de mesurer et qui font qu'un joueur va réussir et un autre non, alors qu'ils ont des qualités assez identiques

- Stéphane Gourevitch: *On a parlé de l'aspect du jeu, de l'augmentation de la vitesse, de l'augmentation de la technique, de la conjugaison des deux, qu'en est-il de l'aspect psychique? Est-ce que cela est quantifiable, objectivable?*

- Ivano Ballarini: C'est le secteur qui va certainement progresser dans les années qui viennent. Par exemple il y a quelques années, les équipes n'avaient pas de préparateur physique; depuis cinq ou six ans toutes les équipes professionnelles ont un préparateur physique.

Ce qui va se produire sur les années qui viennent, c'est le même schéma mais sur le plan mental; c'est-à-dire qu'il va y avoir des préparateurs mentaux, notamment individuels, parce qu'on sait (pour le moment empiriquement) qu'il y a des baisses d'efficacité qui ne sont pas dues à des aspects physiques, mais à d'autres choses, qu'on ne peut pas nommer, qu'on ne sait pas décrire; et c'est sans doute les aspects psychiques qui entrent en jeu. Les aspects psychiques peuvent être très variés; ils peuvent être liés à l'individu en lui-même; liés aux relations qu'il peut avoir avec les autres; avec les autres hors de l'équipe; avec les autres dans l'équipe, avec le staff. Il existe une multitude de secteurs qui sont encore inexplorés et qui vont, grâce à l'intervention de spécialistes, augmenter ou au mieux stabiliser la performance.

- Stéphane Gourevitch: *Comment est-il possible d'objectiver par exemple l'influence du milieu familial?*

- Ivano Ballarini: Il y a de plus en plus de tests psychologiques, d'entretiens, menés par des professionnels, qui peuvent cerner un certain nombre de choses, un certain nombre d'éléments. Cela permet d'approcher au plus près l'aspect mental d'un joueur.

—

Notes

- 1 Yves Vargas, *Sport & philosophie*, Montreuil, Le Temps des Cerises, 2015.
- 2 Le site officiel de la NBA produit par exemple de nombreuses statistiques sur les joueurs. (*Ndlr*)

—

Contributeur·ices

Romain Vielfaure

LES JEUX SONT FAITS

PROPOSITIONS | #SPORT | #JEUX OLYMPIQUES | #PERFORMANCE

« Plus vite, plus haut, plus fort » : les Jeux olympiques sont-ils un culte de la performance ?

Par Mathieu Watrelot | 15-07-2024

Les Jeux olympiques nous donnent à voir des athlètes qui s'acharnent à gagner quelques secondes ou quelques centimètres. Ne faut-il pas être singulièrement aliéné·e pour faire tant d'efforts pour si peu ? Contre cette critique du sport, Mathieu Watrelot propose ici une réflexion philosophique sur les possibilités d'expériences qu'offre la performance sportive.

A chaque olympiade, *le paradoxe du sport* est manifeste à nouveau. La devise historique des Jeux olympiques modernes – « Plus vite, plus haut, plus fort » – entre en effet en contradiction avec leur credo, inspiré d'un sermon de l'archevêque de Pennsylvanie Ethelbert Talbot : « L'important, c'est de participer. » Comment concilier deux injonctions si opposées, l'une conseillant de s'exercer seulement, l'autre incitant à se dépasser soi-même et les autres ? L'important est-il de participer ou de gagner ? Est-ce l'activité ou son but **1** ?

L'universalisme du Comité International Olympique lui fait privilégier la participation au succès. Si l'on en croit leur charte **2**, les Jeux olympiques et paralympiques auraient moins pour objectif d'établir des hiérarchies que d'exalter à une vie exemplaire dans le cadre d'une compétition pacifique. L'aspiration à la victoire ne doit pas remettre en cause la concorde entre des participants encourag

és à donner le meilleur d'eux-mêmes tant physiquement que moralement. La devise des Jeux a d'ailleurs été modifiée en 2021 pour en atténuer l'individualisme possiblement destructeur d'une bonne entente : « Plus vite, plus haut, plus fort – ensemble ³. » Le sport serait donc *humaniste* dans tous les sens du terme, promoteur de l'humanité en l'être humain et tout autour du globe ⁴. L'humanisme olympique, pourtant, s'est teinté de nostalgie, sinon dans la pratique du moins dans la théorie. Dans *S'accomplir ou se dépasser ?* ⁵, Isabelle Queval, par exemple, retrace l'imprégnation de la pratique sportive moderne par l'idéologie du dépassement de soi, notamment en ce qui concerne le sport de haut niveau, et elle dénonce la perte de l'idéal de l'accomplissement par la juste mesure. Les Jeux olympiques antiques auraient tenu la promesse humaniste du sport parce que le respect des mesures naturelles y primait. Les Jeux modernes inquiètent, parce qu'ils soumettent désormais les individus à l'exigence d'une performance toujours accrue, au-delà de tout équilibre naturel. Assisté·es par les sciences et les techniques, les athlètes se feraient désormais violence en repoussant indéfiniment les limites de leurs corps au détriment de l'expression de leur essence humaine. La modernité aurait gâché la fête.

Contrairement à l'humanisme olympique, la *théorie critique du sport* n'a jamais nourri l'espoir que le sport de compétition puisse être bénéfique pour l'humanité. Pour ce courant sociologique d'inspiration marxiste ⁶, le sport a toujours été un instrument de soumission. Comme l'explique Jean-Marie Brohm, les Jeux olympiques, dans l'Antiquité, étaient le loisir réservé aux élites d'une société esclavagiste : la démonstration d'une excellence n'y était que le moyen de justifier la supériorité de la classe dominante et la paix olympique tout au plus un moment de récréation dans un monde qui vivait par et pour la guerre ⁷. Les Jeux olympiques modernes, quant à eux, rompraient bel et bien avec l'idéal d'une juste mesure et c'est parce qu'ils serviraient l'idéologie du mode de production capitaliste – qui inclut aussi le capitalisme d'État soviétique. Ils mettraient en scène non plus la victoire naturelle du meilleur homme libre mais les performances chiffrées d'athlètes de toutes conditions sociales qui battent des records de vitesse, de

hauteur, etc., tout comme les prolétaires doivent battre des records de production. Leur détermination à fournir le maximum d'efforts pour faire toujours mieux est censée inspirer les travailleuses et les travailleurs à accepter la contrainte d'augmenter indéfiniment la plus-value. En vouant un culte aux dieux et déesses du sport, c'est le capital qu'ils adoreraient **8**. Le sport ne serait donc bénéfique que pour la bourgeoisie, seule détentrice véritable des prétendus droits de l'homme. Et dans un monde où l'industrie et le commerce passent avant tout le reste, la trêve olympique ne serait plus qu'un moyen pour les États de faire taire leurs conflits sociaux internes et de faire valoir leur prestige national à l'étranger **9**.

L'alternative entre un humanisme naïf et un anticapitalisme cynique ne nous paraît pourtant guère satisfaisante. Pour nous, le paradoxe du sport n'est pas une contradiction qui obligerait à choisir entre l'un et l'autre. Dans cet article, nous voulons ébaucher une autre conception de la pratique sportive – inspirée de Simondon et de Deleuze et Guattari – et qui lui soit plus charitable. Certes, le sport n'est pas humaniste. L'important n'est pas de participer mais bel et bien de gagner et il semble idéaliste de vouloir un sport qui ne place pas les athlètes dans des états d'extrême tension. On s'accordera même pour dire que le dépassement sportif de soi fait perdre à l'être humain ses formes humaines. Le sport, pourtant, n'est pas non plus capitaliste. Gagner est important, mais ce n'est sans doute pas le plus important – et il ne semble pas non plus réaliste d'affirmer que les athlètes cherchent à faire toujours mieux pour la seule raison que le mode de production capitaliste prône une productivité toujours plus grande. On soutiendra même que si l'être humain s'aliène dans le sport, cette aliénation n'est pas nécessairement péjorative. S'ils sont à déplorer, les rapports troubles des Jeux olympiques avec le capitalisme et le nationalisme qui en découle ne doivent donc pas nous faire conclure à la légère. C'est peut-être aussi et surtout parce qu'il suscite un enthousiasme pour autre chose que la patrie et l'argent que le sport de compétition intéresse à ce point les nations et les multinationales. Se faire les objets patriotiques et publicitaires des passions que le sport déchaîne leur est un moyen d'empêcher que leurs citoyen·nes et leurs salarié·es ne se détournent d'elles. Les liens du sport avec le capitalisme

sont ceux d'une capture dont on peut espérer délivrer le sport. Il ne faut donc pas jeter le bébé avec « les eaux glacées du calcul égoïste 10 » dans lesquelles il baigne.

C'est pourquoi nous proposerons une critique de la théorie critique du sport et, puisqu'il s'agira de remettre en cause certaines fausses évidences, notre réflexion devra procéder pas à pas. Nous ne pourrons pas faire l'économie d'une définition conceptuelle de ce qu'est le sport et nous le déterminerons d'abord comme jeu, pour le différencier du travail. Nous montrerons ainsi que le sport n'inculque pas tant l'ordre du travail qu'il ne le défait. Nous pourrons ensuite mettre au jour ce qui nous semble être la motivation réelle, non-idéologique, de celles et ceux qui pratiquent un sport. Parce qu'il s'agit d'être au plus près de leur pratique, nous réfléchirons à partir du cas concret d'une discipline sportive – le saut en hauteur – en nous fondant sur les témoignages de deux de ses athlètes. On se proposera en conséquence et en conclusion d'apporter des éléments de compréhension de ce qui fait l'intérêt premier du spectacle sportif, en espérant que les Jeux olympiques puissent nous apparaître alors comme autre chose que le culte de la performance célébré ou dénoncé à leur occasion.



Le Colisée de la X^{ème} olympiade, Los Angeles, 1932.

La citation est extraite d'un discours de Coubertin : « *L'important dans la vie ce n'est point le triomphe, mais le combat, ce n'est pas d'avoir vaincu, mais de s'être bien battu.* »

Les Jeux olympiques sont-ils des jeux ?

L'argumentaire développé par la théorie critique du sport nous semble fondé sur la thèse selon laquelle le sport n'est pas un jeu, défendue notamment dans un écrit commun de R. David et N. Oblin ¹¹. La différence essentielle entre sport et jeu résiderait en ceci que le jeu aurait sa fin en lui-même, contrairement au sport :

[L]a finalité de l'acte sportif se trouve en dehors de l'acte lui-même, dans la performance abstraite puis dans le classement auquel il aboutit. Inversement, le jeu libre n'aboutit à rien d'abstrait, en ce sens il est « gratuit » quand le sport de compétition ne l'est jamais, contrairement aux idées reçues et colportées ¹².

Le jeu « libre » – ou la simple *activité physique* – n'est pas une activité finalisée. On y fait ce qu'on veut, au moment où l'on veut, comme l'on veut, sans se laisser contraindre aucunement par le but ou le rôle que l'on se donne temporairement ¹³. Il est pratiqué pour lui-même dans une improvisation constante et sans souci pour un objectif final quelconque : « La valeur du jeu ne réside pas dans un chiffre, dans une abstraction, mais dans l'expérience même du « jouer ». ¹⁴ » Des enfants qui jouent librement réinventerait donc leur jeu à chaque instant et cette instantanéité du geste serait perdue dès qu'une finalité lui serait assignée. Le sport serait un tel « dispositif », selon le terme d'Agamben, qui assigne au jeu une finalité et au geste une fonction – et qui les dénature par là même. Même si cette référence n'est pas explicite dans le texte de David et Oblin, il nous semble que leur opposition du sport et du jeu libre reproduit l'opposition qu'Aristote dressait entre les activités « nécessaires et désirables en vue d'autres choses », comme le travail, et celles « désirables en elles-mêmes », « qui ne recherchent rien en dehors de leur pur exercice », tels le jeu ou la connaissance ¹⁵. Le travail, en effet, est une activité *utile*, dont le produit assure une subsistance au travailleur et enrichit éventuellement son employeur. Parce que les athlètes accordent tant d'importance à la victoire, le sport ne serait pas non plus à lui-même sa propre fin et relèverait de la même catégorie que celle de travail. C'est bien ce que David et Oblin entendent mettre en évidence en ce qui concerne les modalités de l'effort corporel dans le sport :

Il n'est qu'à comparer une activité de baignade en bord de mer à la pratique de la natation dans les bassins pour comprendre que les corps ne se déploient pas avec le même degré de liberté. Ainsi, au bord de la mer, les enfants pourront sauter, plonger dans les vagues, courir, nager, respirer comme ils le souhaitent, alors que la natation organisera la

baignade dans un univers normalisé et balisé, obligera l'enfant à positionner précisément ses doigts, ses bras, ses mains, sa tête de manière à pouvoir *in fine* améliorer sa performance. Le corps sera soumis par ailleurs à des cadences, des fréquences, une intensité de mouvement qui n'est pas une manifestation du corps subjectif et vivant mais qui est imposée par une logique externe. Ici, l'activité sportive n'est pas manifestation du corps subjectif, du corps sentant et vivant, elle transforme le corps en un corps-objet, un corps soumis aux multiples appareillages, aux multiples dressages et à la logique fonctionnelle et rentable que les joueurs ignorent. La logique sportive est bien celle d'une réification du corps qui va précisément empêcher les individus de « *faire l'expérience de* » pour « *les soumettre à* ». Lorsque le corps se trouve engagé dans un processus de réification, il se trouve ainsi empêché de jouer, autrement dit empêché d'opérer des décalages, empêché de se jouer de soi-même pour s'inventer autre et ne se trouve alors être que le produit de l'institution et placé dans une situation d'hétéronomie quasi totale ¹⁶.

Le sport réduirait expressément l'activité spontanée et épanouissante du jeu à celle, contrainte, de la production d'une performance, soumettant pour cette raison les corps des individus à une discipline les rendant dociles et corvéables. C'est pourquoi J.-M. Brohm définit le sport comme « la science expérimentale du rendement humain ¹⁷ » maximal. Les athlètes seraient des aliénés comme les autres. « Le sportif, loin d'être un individu intégral, est au contraire un individu morcelé, un simple opérateur d'un geste stéréotypé et mécanisé à outrance, tout comme l'ouvrier à la chaîne. Le sportif est lui-même une machine-outil, un moteur humain ¹⁸. »

Du point de vue de la théorie critique du sport, les Jeux olympiques ne sont aucunement des jeux. Seule une tromperie idéologique peut appeler « jeu » ce qui a toutes les caractéristiques du travail en régime capitaliste. On peut cependant douter que les athlètes et leurs spectateurs et spectatrices aient été illusionnés au point de confondre deux catégories si différentes. C'est à raison que le sport est considéré comme un jeu. La définition extrêmement restrictive

que R. David et N. Oblin donnent du « jeu libre » a en effet pour défaut d'exclure l'immense majorité des activités que l'on nomme « jeu ». Selon leur définition, les jeux de cartes ne seraient pas des jeux, parce qu'on cherche activement à y gagner, le plus souvent au détriment des autres. Les jeux vidéos non plus ne seraient pas des jeux. Le *Monopoly*, qui incite à la recherche effrénée d'une plus-value, ne serait surtout pas un jeu – mais même pas dans la version géorgiste originelle d'Elizabeth Maggie. Les joueuses de foot ne joueraient pas au foot, pas plus que les joueurs de tennis. Pour mieux rendre compte de ces appellations pourtant communes, il faut élucider ce que le sport a de ludique.

Le sport comme fin en soi.

Opposer le jeu au travail est un point de départ valable. Mais cette distinction conceptuelle doit se faire avec nuance. Une opposition n'est pas nécessairement une contradiction sur tous les points. Viser un but et s'efforcer de l'atteindre, est-ce déjà ne plus jouer ? Est-ce déjà travailler ? La distinction qu'Aristote opère entre activité laborieuse, donc technique, et activité ludique, donc autotélique, mérite d'être explicitée. Le jeu, certes, est une activité *autotélique*, qui est à elle-même sa propre fin et qui est *inutile* pour cette raison. Mais on peut encore faire la distinction entre deux sortes d'activités autotéliques, les unes *immédiates* et les autres *médiates*. Les activités autotéliques *immédiates* sont à elles-mêmes leur propre fin sans tendre pour cela vers aucun autre but. Elles s'atteignent elles-mêmes aussitôt qu'elles sont pratiquées et leurs résultats ne comptent pas. C'est le cas des « jeux libres » que valorisent Oblin et David. Sitôt qu'ils commencent à courir sur la plage ou à sauter dans les vagues les enfants jouent et jouent pour jouer. Les activités autotéliques *médiates* sont elles aussi leur propre fin mais au moyen d'un but à atteindre. Comme nous venons de le voir, dans la plupart des jeux, le but du jeu est différent de l'activité de jeu elle-même et doit être visé en tant que tel. On explique ainsi généralement un jeu en présentant d'abord son but et un joueur qui s'est laissé « prendre au jeu » fournira des efforts physiques et intellectuels intenses pour en atteindre le but. En cela, il en va comme dans le travail, mais à la différence que le but du jeu, lui, satisfait rarement les besoins élé-

ant son compte en banque. Les « mauvais perdants » sont justement ceux qui l'oublient. Le but du jeu, même différent de l'activité de jeu, n'a pas d'importance vitale. On peut mourir dans un jeu vidéo et pourtant recommencer aussitôt une partie. Le jeu est une action finalisée « allégée du poids de ses conséquences ¹⁹ ». C'est en cela que le jeu médiat, comme celui immédiat, est l'expérience d'une liberté.

C'est donc tout le paradoxe du jeu *médiat* d'inciter le joueur à accorder de l'importance à un but qui n'en a pas par ailleurs. Est-ce à dire que le but du jeu ne sert à rien ? Certainement pas. Le but du jeu n'est certes que le but partiel d'une activité autotélique. Il n'est pas une fin en soi. Il est cependant le moyen de l'activité de jeu et sa condition nécessaire. Il sert à jouer et à jouer à un certain jeu plutôt qu'à un autre. L'activité, en effet, ne serait pas la même si l'on n'en visait pas le but. Dans l'eau, c'est seulement si l'on cherche à rejoindre un certain point et à une certaine vitesse que l'on cesse de barboter et que l'on se met à nager. Le jeu est à lui-même sa propre fin, non pas en dépit de son but mais grâce à lui. Cela est vrai pour le jeu en général – à l'exception du jeu « libre » – et aussi pour le sport en particulier. S'adonner au sport, c'est jouer pour gagner, mais c'est avant tout s'efforcer de gagner afin de pouvoir jouer. Le sport est bel et bien une espèce du genre « jeu ». Laquelle, plus précisément ? Compléter la définition du sport demanderait sans doute de plus amples développements. Contentons-nous ici d'y ajouter les éléments qui seront pertinents pour notre propos. Nous dirons que ce qui distingue le sport des jeux qui ne sont pas des sports, c'est le corps. Un sport est un jeu médiatisé – une activité qui est sa propre fin mais qui ne s'atteint elle-même que par le biais d'un but partiel ; mais c'est un jeu pour lequel le principal moyen d'atteindre son but, c'est le corps. Dans le sport, la façon dont on meut son corps est en effet de la première importance pour atteindre le but visé : le sport est un jeu (médiat) avec le corps ²⁰.

Dans la plupart des jeux et par définition dans le sport aussi le but n'a donc pas d'importance en soi mais seulement relativement à l'activité de jeu. Il nous semble que c'est parce qu'elle néglige cela que la théorie critique du sport refuse l'assimilation du sport au

jeu. Certes, les athlètes font montre d'une très ferme détermination à réussir ; mais considérer le but qu'ils ou elles se donnent comme une finalité en soi revient à l'hypostasier, donc à lui faire perdre le sens qu'il a en pratique et à méconnaître la façon dont il configure cette pratique. On pourrait cependant objecter, et l'objection serait sérieuse, que, pour les personnes qui essaient d'en vivre, leur jeu est bel et bien un travail. Est-ce qu'une championne d'échecs, un joueur professionnel de tennis, une gameuse ou une footballeuse professionnelles qui se payent grâce à leurs bons résultats n'ont pas fait de leurs sports leurs métiers, au risque de s'y aliéner ? À la nécessité du revenu s'ajoute par ailleurs l'importance du prestige qu'apporte la victoire, un prestige parfois national, comme lors des Jeux olympiques. C'est une raison de plus de faire du sport non d'abord pour l'acte mais pour son résultat ²¹. Les sportives et les sportifs seraient-ils donc stakhanovistes ?

On peut répondre à cette objection d'une première façon. Que le gain de l'activité ludique ou plus particulièrement sportive satisfasse un besoin vital n'implique pas nécessairement que cette activité ait les mêmes modalités que l'activité de travail. À nouveau, la différence est celle d'une inversion des priorités. Il est certes possible que l'utilité du but fasse perdre à l'activité son caractère ludique, mais il est possible aussi que le but du jeu ait une certaine utilité sans que cette utilité soit la fin dernière du jeu. Si par exemple des joueurs et joueuses amatrices de poker mettent en jeu une somme minime d'argent réel, cela ne signifie pas pour autant qu'elles jouent désormais avant tout pour ce gain monétaire. Même ainsi, elles jouent avant tout pour jouer. Le gain les incite non pas à jouer mais à jouer pour gagner et donc à « bien jouer ». La somme d'argent réel n'est encore qu'un moyen du jeu. En fait, l'« enjeu » d'une partie sert seulement à donner au joueur l'envie et la volonté de gagner. Grâce à lui le but du jeu remplit sa fonction de moyen. L'utilité du gain ludique ou sportif peut donc n'être qu'une manière d'assurer la médiateté de l'activité autotélique et cela peut valoir aussi pour des gains plus importants. Que le jeu soit professionnel n'empêche pas *a priori* qu'il soit un jeu. Même s'il ne s'agit plus de gagner une somme minime mais de quoi payer ses factures, on peut imaginer que le jeu soit toujours plus important que son but, que la

finalité reste subordonnée à l'acte. Après tout, on peut jouer sa vie, pour le meilleur ou pour le pire, comme ce personnage de Dostoïevski qui découvre le casino et en vient à se comporter en toute situation comme s'il jouait à la roulette ²². En somme, si le but est appréhendé subjectivement comme moyen de l'activité, alors celle-ci est un jeu ; si le but est appréhendé subjectivement comme fin en soi, celle-ci est un travail. Certes, la différence peut être tenue. La distinction de droit est difficile à retrouver en fait, parce qu'un athlète pratique le plus souvent son sport pour de multiples raisons. Comment savoir si l'athlète joue ou travaille ? Que le but du sport soit appréhendé comme une fin en soi ou comme le moyen de l'activité elle-même, cela paraît trop subjectif pour fournir un critère de distinction capable de discriminer empiriquement le sport du travail. Cette différence dans les finalités, pourtant, en commande d'autres dans la pratique, plus à même, sans doute, de fournir un critère objectif de distinction ²³.

Le sport comme tentative de surperformance.

Dans le travail, le but prime sur l'acte ; dans le jeu, l'acte prime sur le but. Que le jeu et le travail aient ainsi des finalités essentiellement différentes doit amener à diversifier le concept de *performance*. Le travail et le sport partagent une exigence apparemment similaire de performance mais le terme de « performance » est ambigu. Ce n'est pas la même performance qui est exigée d'une travailleuse ou d'une sportive. L'utilité du travail nécessite que celui-ci échoue peu. L'échec y représente une dépense d'énergie vaine et possiblement dommageable. C'est une perte nette de valeur. C'est pourquoi une personne qui travaille doit accomplir sa tâche le plus fréquemment et donc le plus sûrement possible. On pourrait dire que le travail exige la réussite mais non l'exploit. Parce qu'il doit être rentable, il n'exige qu'une *performance moyenne*. Certes, en régime capitaliste, le ou la salarié·e est contraint·e de produire pour la personne qui l'emploie une plus-value absolue ou relative toujours plus importante. C'est cependant une raison de plus pour exclure l'échec. Un·e employé·e qui ne remplit pas rapidement les objectifs de la direction sera licencié·e, sans quoi le rythme implacable du procès de production serait ralenti. C'est ainsi qu'au début emblématique des *Temps modernes*, Charlot force l'arrêt de toute une

chaîne de montage parce qu'il a été poussé à une productivité trop élevée.

Au contraire, le jeu donne le droit à l'erreur. L'inutilité du jeu, en effet, fait que l'échec n'y est pas nécessairement une perte de valeur. Même si on n'en atteint pas le but, il suffit de le viser pour qu'il remplisse sa fonction : parce qu'on a tout fait pour gagner, on peut avoir bien joué et perdu malgré tout. Même ainsi, on a profité du jeu. Contrairement à l'activité de travail, jouer, c'est donc pouvoir échouer souvent à atteindre un but, sans y perdre nécessairement pour autant son confort ni sa joie. En fait, dans le jeu et plus particulièrement dans le sport, l'échec est une conséquence nécessaire. Les athlètes devront toujours faire mieux quitte à échouer pour cela très fréquemment. Cela vaut pour le sport amateur mais aussi pour le sport professionnel. Les athlètes passent leur temps à échouer. « [E]n sport, on s'entraîne 90% du temps et on produit (le match, la course...) 10% du temps. Au mieux dans l'entreprise, on s'entraîne 10% du temps (formation) et on produit 90% du temps. Il y a donc stress et stress. ²⁴ » On peut cependant ajouter que l'échec n'est pas réservé à l'entraînement puisque la compétition elle-même octroie de multiples essais (les trois tentatives de l'athlète de saut en hauteur, les points, les jeux et les sets du tennis, les suites d'actions lors des matchs de football ou de rugby, etc.). Si le sport n'est pas une activité vaine puisqu'on y atteint parfois ses objectifs, ce n'est donc pas une activité avantageuse du point de vue des efforts qu'il demande et des résultats qu'il permet d'en retirer. On pourrait dire que le sport privilégie l'exploit sur la simple réussite ²⁵. Il ne consiste pas en la production d'une performance moyenne mais en la production d'une *surperformance*. Il donne ainsi l'occasion de tenter l'impossible. Peut-être le sport est-il né d'un défi lancé à l'ordre du travail, par des aristocrates que leur oisiveté ennuyait, par des écoliers mal disciplinés ou par des ouvrières pas encore fatiguées et sûres de pouvoir faire mieux. Il faudrait alors le considérer, en suivant Bataille, comme une forme particulière de « dépense improductive ²⁶ ». Quoiqu'il en soit, le paradoxe du sport se redouble : il exigeait des efforts pour atteindre un but inutile, son but est si inutile qu'il peut exiger des efforts extrêmes.

Le sport comme mise en variation.

L'utilité seulement relative du sport et la rareté de sa réussite sont donc deux raisons de le distinguer du travail et de répondre à l'objection soulevée par le cas du sport professionnel. S'y ajoute une troisième raison, corrélative des deux premières. Parce que le travail et le sport sont des activités finalisées, ils exigent tous deux que l'action ait de l'efficacité, une efficacité qui s'avère fréquente dans le cas du travail, rare dans le cas du sport. En cela, ce sont des activités *techniques*, qui supposent d'adopter une certaine manière de faire, la plus apte à produire le résultat escompté ²⁷. Mais travail et sport ne sont pas des activités techniques identiques.

Comme le travail vise un objectif qui vaut par lui-même et qu'il exclut l'échec et donc la possibilité d'essais nombreux, il laisse peu ou pas de liberté pour expérimenter d'autres manières de faire. Il faut se contenter d'y adopter une méthode éprouvée garantissant un certain résultat de façon continue. La technique y est appliquée plutôt qu'élaborée. Le processus de travail est en conséquence une répétition du même et c'est pourquoi l'aliénation s'y manifeste par l'usure et l'ennui. L'automatisme des décisions et des gestes est encore favorisée par la division technique du travail. En régime capitaliste, en effet, la recherche d'une augmentation de la plus-value aboutit à segmenter le procès de production en ses éléments les plus simples ²⁸. Chaque ouvrière et chaque ouvrier n'effectue plus alors qu'une seule tâche de l'ensemble. C'est cet ouvrier spécialisé dans l'organisation fordiste du travail que parodie le Charlot des *Temps modernes*. Son activité se trouve réduite à un simple geste qu'il doit répéter à l'infini sans transition – une rotation des poignets n'impliquant que quelques parties de son corps. Alors, non seulement son geste est devenu automatique, mais il se trouve aussi détaché des autres mouvements de son corps. Le travail sépare les uns des autres les gestes du corps et ôte à la pensée tout souci réflexif de combinaison de ces gestes entre eux ²⁹. En employant le vocabulaire de Gilbert Simondon, dont nous préciserons les thèses par la suite, on peut dire que le travail tend à faire *diverger* les parties du corps et à produire un corps *abstrait* ³⁰. Pour

cette raison, le travail est une activité *technique* mais pas une activité *technicienne*.

Au contraire du travail, le jeu invite à une exploration du possible. Une activité autotélique *immédiate* est ouverte à un changement du tout au tout. Si l'on bouge « pour bouger », peu importe les mouvements que l'on fait et on peut aussi bien à chaque fois en faire d'autres. L'enfant cessera de courir au bord de la mer dès qu'il sera fatigué et y plongera ou bien ramassera des coquillages. Le jeu « libre », ni technique ni technicien, ne se répète guère. Il en va autrement des activités autotéliques *médiates* dont le sport fait partie. Elles sont elles aussi favorables au changement, mais différemment. Puisqu'il s'agit d'y atteindre un but partiel, l'activité tend à continuer ou à reprendre jusqu'à ce que celui-ci soit atteint, et d'ailleurs même si la fatigue commence à se faire sentir. C'est le but du jeu qui en est généralement le *terme*. Pour l'atteindre et jusqu'à ce qu'il soit atteint, la manière de faire la plus efficace tend à être répétée – les autres sont exclues. Il s'agit donc bel et bien d'une répétition, comme pour le travail. Cependant, contrairement au travail, l'inutilité seulement relative du but du jeu et le droit à l'erreur multiple de la joueuse – plus encore de la sportive – incitent à modifier à chaque fois minimalement la manière de faire la plus efficace pour essayer de la rendre plus efficace encore, quitte à échouer plus qu'avant. C'est ainsi que la petite différence fait la différence. Le jeu, médiatisé, ouvre la répétition à la variation. Au jeu de cache-cache, par exemple, l'enfant qui doit trouver l'autre le cherchera successivement dans les meilleures cachettes possibles. Le sport incite plus particulièrement à une variation similaire dans les usages du corps. Les athlètes varient patiemment leurs postures et leurs gestes à la recherche de façons d'atteindre enfin leurs objectifs. Cette mise en variation, selon Bergson, distingue les êtres humains des autres animaux : l'être humain est un « animal sportif 31 » justement parce qu'il aurait cette spécificité de n'être pas rivé à des comportements instinctuels : il peut se libérer de l'automatisme corporel parce que son cerveau lui permet « de monter des mécanismes qui feront échec à d'autres mécanismes », et de contracter sans cesse de nouvelles habitudes. Or, la variabilité qui distingue le geste sportif du mouvement instinctif le distingue aussi du mouvement laborieux,

dont la nécessité de rendement exclut toute hésitation. Elle induit un rapport à la technique différent de celui qui est commun à l'instinct et au travail. La recherche sportive d'une variation enfin efficace est proprement technicienne. Elle peut en effet n'être pas guidée par les causes extrinsèques des exigences pratiques et des influences économiques qui abaissent le degré de technicité du processus de production et de son produit en faisant tendre l'un et l'autre à l'automatisme et donc à l'abstraction ³². En sport, il s'agit pour l'athlète d'atteindre un certain but mais dont la difficulté est telle qu'elle oblige à continuellement essayer d'améliorer la technique utilisée, de même qu'un·e technicien·ne se consacre à améliorer le fonctionnement d'une machine.

A quoi jouent les athlètes ?

Contrairement au travail productif, le sport est *autotélique*, *audacieux* et *évolutif*. Cette distinction conceptuelle ne nous permet cependant pas encore de réfuter la thèse selon laquelle les Jeux olympiques ne seraient qu'un culte de la performance. Car même si le sport ne se déploie pas selon les mêmes modalités que le travail productif, ce pourrait cependant être pour la raison idéologique avancée par les auteurs de la théorie critique que les athlètes et leurs spectateurs et spectatrices se passionnent pour lui : la recherche d'une performance toujours accrue, symbole de la plus-value capitaliste. Il nous faut encore montrer que l'activité sportive, dont nous avons expliqué la spécificité, ouvre la possibilité d'une expérience tout aussi spécifique. Quelle est donc l'intérêt de la surperformance sportive si ce n'est celui, fantasmatique, d'un investissement rémunérateur ?

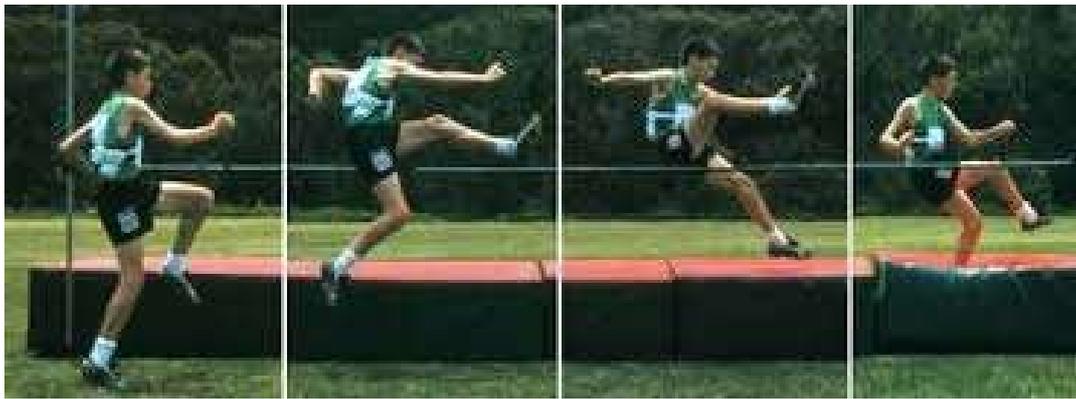
Le sport comme convergence du corps.

Le sport consiste en une mise en variation des usages du corps. Ce vers quoi cette variation tend peut nous renseigner sur les raisons qui poussent les athlètes à pratiquer un sport pour lui-même : il s'agit du but véritable de l'activité sportive. Puisque le sport est une activité technicienne, sa pratique évolue – à la fois individuellement et historiquement – selon la genèse propre aux objets techn-

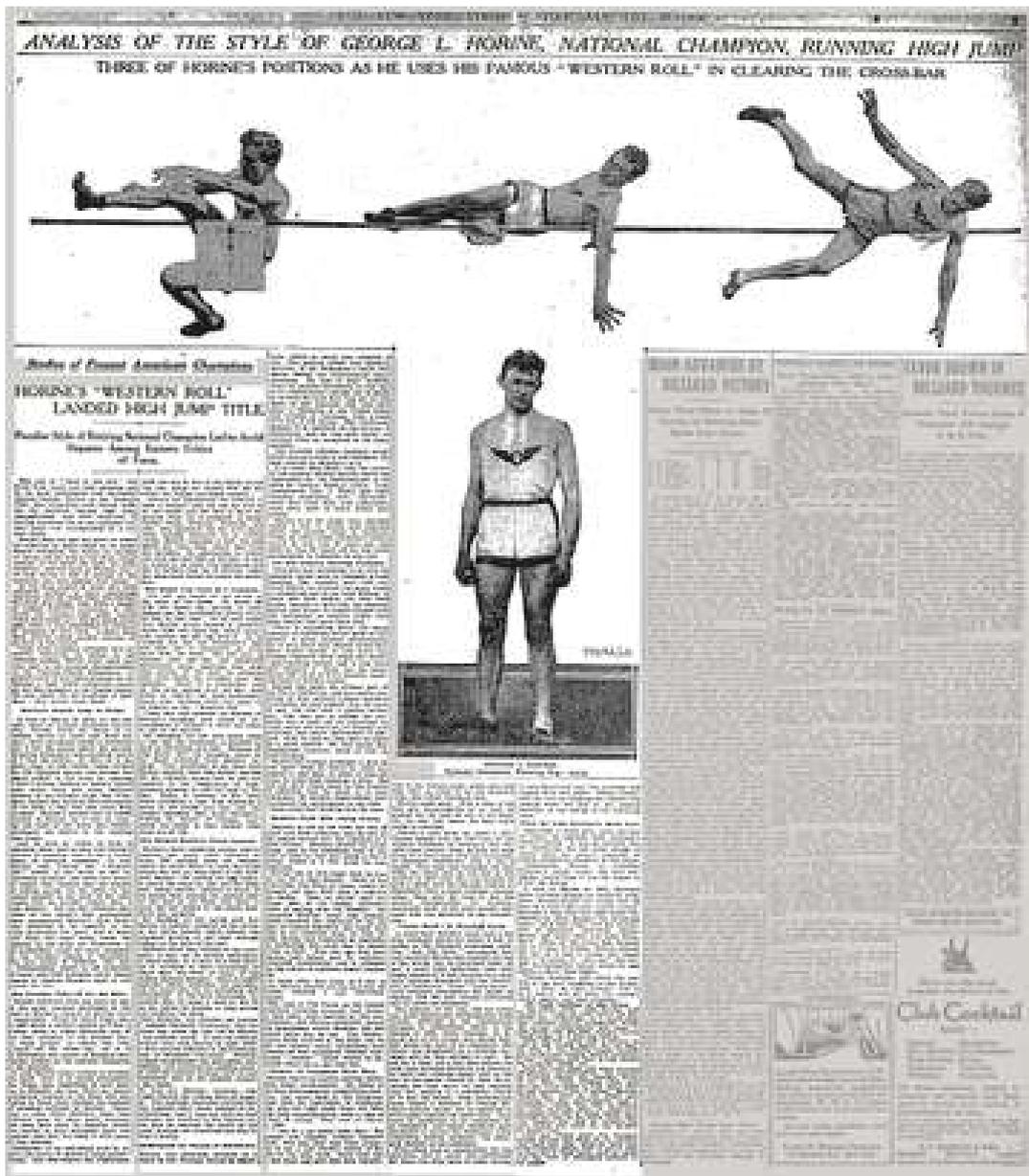
iques. En quoi consiste-t-elle ? Simondon explique qu'un objet technique, au moment de son invention, est *abstrait*. Il évolue au fur et à mesure des améliorations apportées par les technicien·nes afin de résoudre les tensions qui existent entre ses pièces. « L'être technique évolue par convergence et par adaptation à soi ; il s'unifie intérieurement selon un principe de résonance interne ³³. ». La *convergence* est définie comme le fait, pour les parties d'un tout, de tendre vers un but commun en améliorant leurs combinaisons. Un objet technique converge à mesure que s'accroît la causalité réciproque entre ses pièces et leurs fonctions respectives ³⁴. Il en va de même dans le sport ³⁵. La pratique sportive est une recherche de meilleurs mouvements et il s'agit en fait de faire converger entre elles de mieux en mieux les diverses parties du corps impliquées dans l'effort – ainsi qu'avec les extensions techniques de toutes sortes que l'athlète s'adjoit (chaussures, perche ou raquette, balles et ballons, vélo, bateau ou voiture, manette, etc.). L'amélioration de la performance est une conséquence de la convergence obtenue et une conséquence secondaire. Le plus important, c'est que l'athlète se fait un corps *concret*. Elle y expérimente des combinaisons inusitées et, à force de répétition, se découvre des solidarités nouvelles. Alors que le travail brise le corps, le sport est donc peut-être le moyen d'en recoller des morceaux, certes non pas pour recomposer l'original. Il tend à limiter et à annuler la division de l'effort. Cela vaut même pour les sports en apparence les plus simples. Les épreuves d'athlétisme par exemple, telles que la course, le saut en longueur, le lancer de javelot ou de marteau, paraissent être des tâches parcellaires ; or elles aussi nécessitent de faire fonctionner ensemble un très grand nombre des parties du corps et c'est cette combinaison subtile qui rend l'exercice si délicat.

C'est d'ailleurs un tel sport individuel, emblématique des Jeux olympiques modernes, que nous voulons prendre comme cas d'étude, d'un double point de vue phylogénétique et ontogénétique : le *saut en hauteur*. Il nous semble regrettable en effet que les travaux de la théorie critique du sport ne traitent du sport qu'en général ou par évocations fugaces et ne mènent presque aucune analyse de techniques particulières. Ce manque d'intérêt pour les subtilités de la pratique sportive entretient l'idée d'un

corps abstrait à la technique seulement divergente ³⁶. D'origine celte, l'épreuve du saut en hauteur fut une discipline olympique moderne dès 1896. On peut penser cependant qu'elle ne fut pas d'abord véritablement constituée comme telle. Les premiers athlètes sautaient en effet avec ou sans prise d'élan. Or, sauter en hauteur avec ou sans prise d'élan change l'essence de l'activité à laquelle on s'adonne, parce que le problème posé dans l'un et l'autre cas n'est pas le même. Sauter à pieds joints sans prise d'élan, c'est, avec les seules forces de son corps, produire un mouvement immédiatement vertical pour franchir une barre en hauteur. Sauter avec prise d'élan, c'est devoir, là encore avec les seules forces de son corps, convertir une énergie en une autre, convertir le maximum de l'énergie d'un mouvement horizontal en énergie d'un mouvement vertical ³⁷. Certes, le résultat est le même – franchir une barre située en hauteur sans la faire tomber – et le choix de la technique de saut n'aurait pas importance si dans le sport seul le but comptait. Mais la fin n'y justifie pas tous les moyens, et les règles clarifient le problème posé. Les athlètes de ce qui est aujourd'hui le saut en hauteur se virent interdire de prendre appel à pieds joints dès 1900. Le *saut en hauteur sans élan*, à pieds joints, fut une discipline autonome de 1900 à 1912. Sans doute, comme l'affirme T. Blancon ³⁸, cette dissociation des deux disciplines par les instances internationales eut-elle pour but d'empêcher que le saut en hauteur olympique soit l'occasion de numéros d'acrobatie similaires à ceux que proposaient les cirques. Si les Jeux faisaient valoir la spécificité de leur spectacle, c'était cependant plus fondamentalement, pour parler comme Simondon, parce qu'ils donnaient à voir séparément des *schèmes de fonctionnement* différents. Dans le saut en hauteur, le simple corps en mouvement de l'être humain doit être convertisseur d'une énergie horizontale en énergie verticale, et non seulement producteur. L'histoire du saut en hauteur est l'histoire de la lignée technique de ce schème de fonctionnement. Or, ce n'est pas avant tout l'histoire quantitative d'un progrès mais bel et bien celle d'une convergence. Les athlètes de saut en hauteur sautèrent d'abord « *en ciseaux* » : venant de côté, l'athlète lançait une jambe par-dessus la barre puis y ramenait la seconde dans un mouvement qui ressemblait à celui d'une paire de ciseaux.



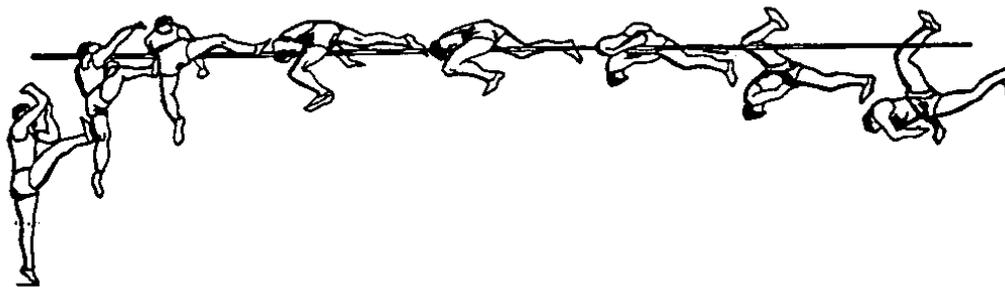
Cette technique est sans doute la plus proche d'une posture familière, puisque l'athlète reste droit lors de la course et du saut et se dirige, s'élève et se réceptionne principalement grâce à ses jambes. Elle présente pourtant le grand désavantage d'obliger à élever très haut le centre de gravité de son corps au-dessus de la barre, ce qui limite la hauteur à laquelle il est possible de sauter. Ce défaut s'explique par une *divergence* importante entre différents mouvements. Le moment de l'appel, notamment, y prépare mal ceux de l'envol et du franchissement : les jambes élèvent l'athlète à la verticale mais ne le dirigent pas pour que son buste s'approche au plus près de la barre, ce qui abaisserait pourtant le centre de gravité du corps. L'énergie horizontale de l'élan n'est pas convertie en énergie verticale au mieux, parce que le haut du corps ne le reçoit pas le plus efficacement. C'est pourquoi le saut en ciseaux fut amélioré par *le rouleau costal* (ou « *Western Roll* »), une technique inventée par le Californien Georges Horine au début du xx^{ème} siècle, qui, elle, consiste à sauter en ciseaux mais de sorte à amener le côté de son corps parallèlement à la barre, puis à « rouler » sur le côté et à se laisser ensuite tomber.



Analyse du saut costal de G. Horine, *The New York Times*, le 30 janvier 1916.

Le rouleau costal fit converger une première fois le saut en ciseaux et mit ainsi en variation la posture verticale. Il fut encore amélioré par le *rouleau ventral*. Celui-ci consiste comme le saut costal à sauter horizontalement mais en présentant son ventre à la barre plutôt que le côté de son corps, et en le faisant « rouler » le long de celle-ci.

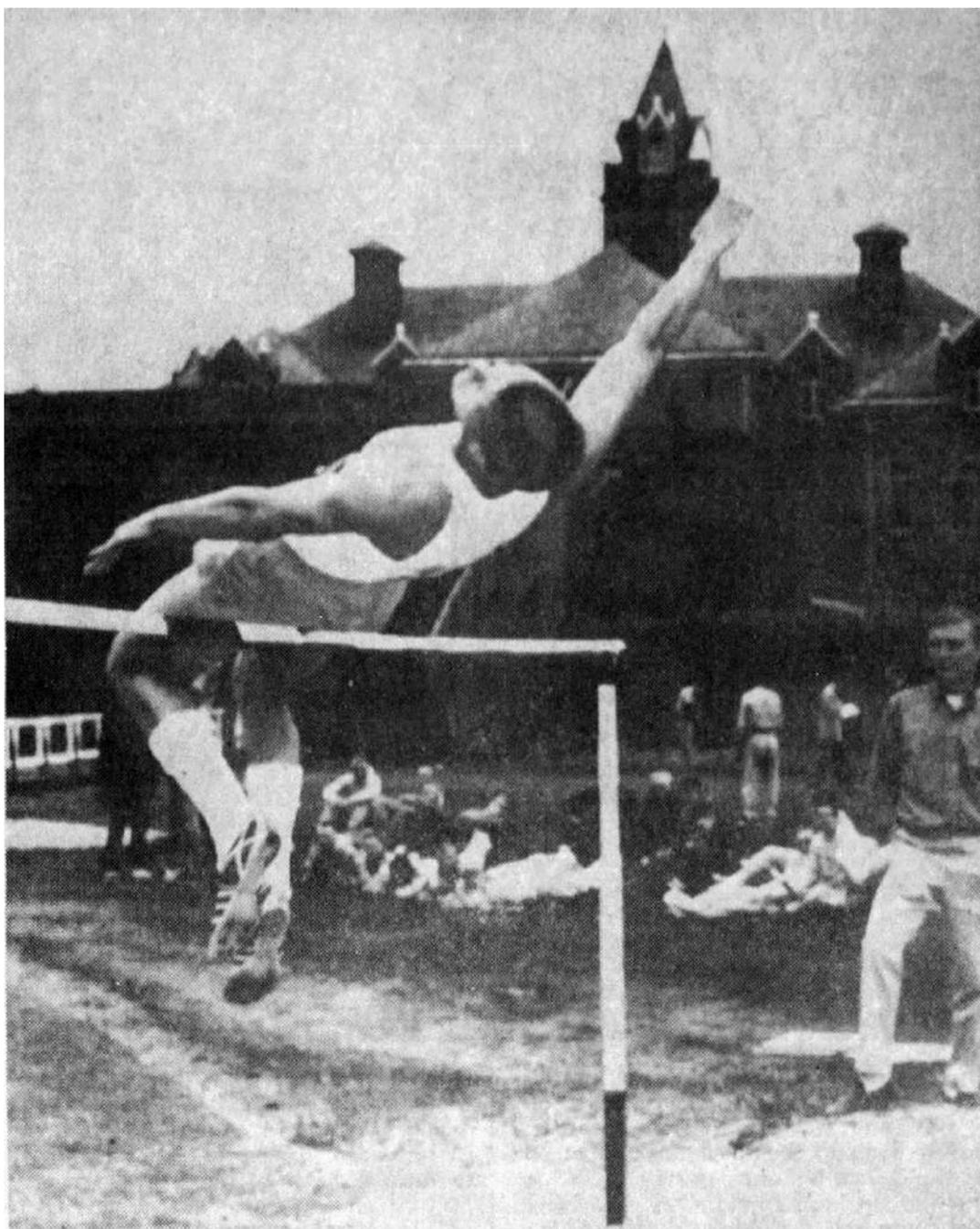
« Plus vite, plus haut, plus fort » : les Jeux olympiques sont-ils un culte de la performance ?



Le Soviétique Valeriy Brumel sautant en rouleau ventral aux Jeux olympiques de 1964.



Le rouleau ventral augmente encore la convergence des différentes parties du saut, parce que le centre de gravité du corps de l'athlète se trouve abaissé pour la première fois en-dessous de la barre. Le saut en ciseaux, le saut costal et le rouleau ventral restèrent cependant pratiqués simultanément jusqu'à ce que le rouleau ventral soit concurrencé par une technique qui a aujourd'hui remplacé toutes les autres : *le rouleau dorsal*.



Photographie d'un saut en rouleau dorsal de Bruce Quande.
Le *Missoulian Sentinel*, le 25 Juin 1963.

Le rouleau dorsal est l'invention simultanée de trois athlètes, qui ne se connaissaient pas. L'Américain Bruce Quande fut le premier à l'utiliser en compétition, comme en atteste une photographie de 1963. Richard « Dick » Fosbury le développe à partir de 1963. La Canadienne Déborah « Debbie » Brill concourt avec cette technique à partir de 1966. Si le parcours du premier nous est peu connu, la biographie de Fosbury ³⁹ et l'autobiographie de Brill ⁴⁰ peuvent nous aider à comprendre comment cette invention technique vit le jour. Celle-ci n'est en fait pas le résultat d'une pure et simple convergence des styles de saut antérieurs. Au début de leurs carrières, Brill et Fosbury s'efforcèrent tous deux de sauter avec la technique du saut costal ou du rouleau ventral, mais revinrent à celle des ciseaux, technique pourtant tombée en désuétude. Encore très jeune et sautant de façon trop spontanée, Debbie Brill se rangea en définitive à l'avis de ses coachs ⁴¹. Au lycée de Medford, en Oregon, Dick Fosbury était lui un sportif enthousiaste mais assez médiocre, trop peu athlétique pour maîtriser la technique du rouleau ventral ⁴². Il revint aux ciseaux pour obtenir les résultats suffisants pour qu'il reste dans l'équipe. Ses résultats comptaient si peu que son coach, sceptique, le laissa faire, mais Fosbury dû affronter les regards de désapprobation ⁴³. Abandonner le rouleau ventral pour les ciseaux, c'était bel et bien régresser techniquement, puisque les ciseaux font un corps plus *abstrait* que les rouleaux costal et ventral. Il faut noter que Brill et Fosbury sont tous deux contraints d'abandonner les techniques plus convergentes des rouleaux costal et ventral parce que leur pratique ne fait plus droit aux éléments caractéristiques du jeu – l'inutilité du but, la rareté d'une réussite exceptionnelle, la possibilité de variations. Brill intègre un club et finit par en appliquer la méthode scolaire ; Fosbury doit assurer une performance moyenne. Fosbury fut même contraint de revenir aux ciseaux parce qu'il risquait de ne plus avoir la possibilité de pratiquer son sport. De relativement contingente, la réussite devenait nécessaire. L'échec ne lui était donc plus permis. Il ne devait plus faire toujours mieux mais juste assez bien. Son sport devenait une activité utile, non plus ludique mais laborieuse, dont le but cessait d'être le moyen de l'activité elle-même. Brill cessa elle aussi d'expérimenter librement avec le rouleau californien. C'est bel et bien l'aspect temporairement laborieux de leur

activité qui a d'abord fait diverger leurs techniques de saut. Cette divergence fut cependant moins une régression qu'une *involution*, le retour à une forme antérieure de développement qui permit de faire évoluer la technique de saut en hauteur dans une autre direction ⁴⁴.

Une fois revenus aux ciseaux, Debbie Brill et Dick Fosbury apportèrent en effet des variations nouvelles à une technique de saut qui n'était pas optimale. Il la firent converger autrement. Afin de grignoter quelques centimètres, tous deux devaient s'efforcer de lever les fesses en passant au-dessus de la barre. Les deux commencèrent pour cette raison à pencher leurs épaules en arrière lorsqu'ils sautaient, ce qui relevait automatiquement leur bassin ⁴⁵. L'un comme l'autre sautaient donc sur le dos, mettant en variation non seulement la posture verticale mais encore la posture frontale. Mais abaisser ainsi son buste, c'était risquer de lui faire toucher la barre avant qu'il ne soit passé de l'autre côté et donc la faire souvent tomber. Que Fosbury et Brill aient persisté dans cette voie signifiait sans doute qu'ils n'utilisaient plus la technique des ciseaux par conformisme ou pour s'assurer un résultat juste suffisant. Leur pratique redevenait ludique. Il s'agissait pour eux de faire mieux sans s'en tenir à la méthode et en se laissant la possibilité d'un échec fréquent ⁴⁶. C'était faire du sport à nouveau et pouvoir rechercher patiemment une convergence inédite. Comment relever le bassin sans faire tomber la barre avec ses épaules ? « *J'ai mis deux ans pour trouver la solution à ce problème.* », explique Fosbury. « *Il me fallait tirer mon épaule gauche vers le haut et vers l'avant pendant l'impulsion.* » ⁴⁷ De cette façon, le buste se trouvait perpendiculaire à la barre lors du franchissement et pouvait commencer à redescendre aussitôt passé par-dessus sans plus risquer de la faire tomber. Et ainsi, parce que les épaules descendaient, le bassin était tiré vers le haut au moment de franchir la barre. Tirer une épaule vers le haut et vers l'avant n'était cependant pas la seule raison pour laquelle le corps de l'athlète se trouvait perpendiculaire à la barre lors du franchissement. Cela était dû aussi à la manière très particulière dont Fosbury le premier, puis Brill sur son exemple ⁴⁸, avaient pris l'habitude de s'élaner. Au lieu de venir d'un côté, comme il est d'usage avec la technique de ciseaux, Fosbury prit son

élan de moins en moins obliquement, peut-être d'abord par indiscipline ⁴⁹. Cela l'obligeait à effectuer un virage au dernier moment pour sauter parallèlement à la barre, produisant un mouvement angulaire faisant pivoter son corps ⁵⁰

Brill et Fosbury s'élançaient donc en « J », prenaient appui sur leur jambe extérieure, sautaient sur le dos et atterrissaient tête la première. Le « Brill Bend » et le « Fosbury Flop » étaient nés jumeaux. Bien qu'ils aient été motivés par une mauvaise maîtrise du rouleau ventral, ils donnèrent l'avantage au rouleau dorsal, pour trois raisons principales :

- le rouleau dorsal était plus facile d'apprentissage ;
- il fluidifiait la transition de la course au saut et permettait ainsi de convertir plus efficacement la vitesse horizontale en vitesse verticale, et donc de s'élaner avec plus de vitesse sans pour autant s'écraser sur sa jambe d'appui ;
- enfin, il permettait de garder le centre de gravité du corps plus bas encore sous la barre, grâce à la cambrure des pieds à la tête, et donc nécessitait moins de force pour la franchir à une même hauteur ⁵¹.

Le rouleau dorsal devint mondialement célèbre lorsque Fosbury gagna avec lui la médaille d'or aux Jeux olympiques de 1968 (avec un saut à 2m24). Brill obtient avec lui la médaille d'or aux Jeux du Commonwealth de 1970, aux Jeux Panaméricains de 1971 et à la Coupe du Monde de 1979. Le rouleau dorsal ne tarda pas à s'imposer dans le saut en hauteur malgré la résistance de la plupart des coachs. C'est avec le rouleau dorsal que l'Ukrainienne Yaroslava Mahuchikh et le Cubain Javier Sotomayor obtinrent les actuels records du monde de saut en hauteur.



Dick Fosbury — Olympic Gold Medal, 1968, High Jump
Shoestring Inc., P.O. Box 2311, Ketchum, ID 83340 (208) 726-7533
Distributor of Willy's Easy Laces

Photographie dédiée par Richard Fosbury. Avec la courtoisie de Thierry Blancon.

Le sport comme montée en intensité.

Le rouleau dorsal présente un grand degré de convergence par rapport aux ciseaux et représente donc une avancée technique, parallèle à celle du rouleau ventral. En se faisant un corps concret,

Quand, Brill et Fosbury développèrent leur propre lignée technique. Ils furent en cela comme techniciens d'eux-mêmes, construisant leur propre machine et veillant à trouver le réglage optimal des interactions entre leurs organes, de leurs positions respectives, de leurs puissances, de leurs directions, de leurs vitesses, de leurs rythmes, C'est ce qu'est toute athlète dès lors qu'elle pratique son sport d'abord pour lui-même – et même si elle n'en réinvente pas les techniques mais s'efforce seulement de maîtriser les plus convergentes : non pas l'agente passive d'une machine industrielle ou cette machine elle-même, comme le soutient la théorie critique du sport ⁵², mais la technicienne de sa propre machine. Dire cela pourrait cependant laisser penser que l'athlète a un rapport d'extériorité à son propre corps – ce qui reconduirait *l'hylémorphisme* que Simondon dénonce ⁵³. Ce malentendu ne serait cependant que la conséquence d'un préjugé sur l'activité technique, réduite à la combinaison de pièces *partes extra partes* au sein d'une machine abstraite. Parce que la technicité se caractérise avant tout par la convergence et la concrétude, Simondon insiste au contraire sur le fait qu'un·e technicien·ne n'est pas un être de pure raison mais quelqu'un qui développe un rapport intuitif aux machines, en en percevant et en en interprétant immédiatement les signes du fait de la grande familiarité établie avec elles. Un conducteur, par exemple, fait corps avec le moteur de sa voiture et le laisse démarrer progressivement ou reposer selon qu'il le sent chauffer trop ou trop peu ⁵⁴. L'athlète, de même, est attentive aux signaux de son corps. Ses sensations sont ses premiers instruments de mesure.

Simondon comparait le technicien à un chef d'orchestre ⁵⁵ qui harmonise entre eux les musiciens. Le sportif est comme le chef d'orchestre des parties de son corps. Il s'efforce de faire jouer à chacune sa partition dans une symphonie de gestes. Assurément, lorsque toutes jouent à l'unisson, le plaisir esthétique est tout particulier : l'athlète fait alors l'expérience d'une *intensité*. Ce concept nous paraît essentiel à la compréhension de l'activité sportive. L'intensité désigne toute mesure d'un tout qui ne s'obtient pas par la somme de ses parties mais directement dans sa différence d'avec zéro ⁵⁶. La *température* est par exemple une grandeur intensive : pour obtenir la température d'un endroit, il suffit d'y placer un

thermomètre n'importe où. Il serait erroné d'ajouter les unes aux autres les températures relevées par plusieurs thermomètres placés dans chacune des parties de cet endroit – comme si l'on voulait en mesurer la taille avec un mètre. Cela s'explique par le fait que l'énergie thermique mesurée se diffuse de proche en proche dans l'air. L'intensité est donc la mesure nécessairement globale du nombre et de la force des interactions qu'entretiennent entre elles les parties d'un certain corps. Plus la quantité d'énergie qui y circule est grande, plus l'intensité est élevée. Or, le sport est non une répétition mécanique mais une répétition *intensive* 57 parce que chaque nouvel essai vise à optimiser la circulation de l'énergie au sein du corps de l'athlète. Si ses efforts gagnent en intensité, c'est donc non pas d'abord parce qu'ils deviennent plus puissants ou plus rapides, mais parce qu'ils opèrent de mieux en mieux une synergie entre les différentes parties de son corps qui se communiquent l'une à autre leurs mouvements. L'intensification se fait par convergence. Bien sûr, le corps de l'athlète n'a pas l'homogénéité d'un gaz et l'athlète lui-même ne mesure pas l'intensité qui le traverse à la façon d'un instrument indépendant et objectif ; il en fait une expérience subjective. Ressentir cette montée en intensité obtenue du fait de la convergence patiemment opérée en son corps par les variations effectuées lors des multiples tentatives pour atteindre un objectif difficile, c'est cela la finalité ultime du sport. L'autotélisme médiat du sport s'explique ainsi : la performance n'est que le moyen, mais un moyen nécessaire, de l'intensité que l'activité sportive procure. Quand, Brill et Fosbury ne persistèrent pas à sauter en rouleau dorsal seulement par espoir de record, mais parce qu'ils faisaient l'expérience d'une intensité nouvelle. Debbie Brill, en particulier, insiste sur ce point :

Pour moi, le but n'était pas juste de sauter en hauteur pour gagner des médailles. Il s'agissait toujours de beaucoup plus. C'était la liberté qu'on y trouve, ce type de liberté de mouvement et d'expression. Il faut bouger avec fluidité, d'une seule pièce, et faire en sorte que toutes les parties fonctionnent ensemble. En combinant tout cela ensemble, c'est une sensation extraordinaire, la sensation la plus merveilleuse 58 .

Brill, comme les deux autres inventeurs du rouleau dorsal, se sentait en effet emportée et traversée de la tête au pied par une énergie continue. Son corps décollait en douceur à la fin de l'élan en « J » et la rotation l'entraînait sur le dos à la perpendiculaire de la barre, tête la première, puis la tête et les épaules en redescendant poussaient le bassin vers le haut, qui à son tour lorsqu'il redescendait élevait les cuisses, lesquelles propulsaient enfin les mollets vers le haut. Son corps était ainsi parcouru de la tête aux pieds par une onde, comme s'il se fluidifiait au point de devenir une vague dont la crête restait brièvement suspendue juste au-dessus de la barre.



Être parvenu à faire varier ses gestes habituels au point d'avoir établi entre ses organes des connexions originales et d'y faire circuler librement une énergie qui auparavant n'y passait pas, ou pas sans perte, c'est ce qui fait la joie intense de l'athlète, qui découvre alors un rapport tout nouveau à son propre corps ⁵⁹. Il nous semble possible d'appeler *corps sans organes* un tel corps vécu ⁶⁰. Une telle application au sport de cette notion de Deleuze et Guattari mérite cependant des explications – et d'autant plus que les deux auteurs de *Mille Plateaux* y recourent pour penser non la pratique sportive mais en premier lieu celle du *masochiste*. Le goût du sport est-il donc un masochisme ? La théorie critique du sport pourrait justifier un tel rapprochement en voyant dans les deux cas une soumission. Nous proposons de faire ce rapprochement pour une autre raison : comme les masochistes, les athlètes se font des corps sans organes. L'expression « corps sans organes » est paradoxale puisqu'elle ne désigne pas nécessairement l'expérience d'un corps absolument sans organes mais plutôt l'expérience d'un corps sans ses organes habituels. Selon Deleuze et Guattari, le masochisme est tout un programme, qui commence par l'interruption par un tiers

du fonctionnement des organes du corps, par exemple au moyen de liens. Le *corps sans organes* masochiste est un corps désorganisé parce qu'il ne remplit plus les fonctions quotidiennes, pratiques et laborieuses, de l'organisme. Au lieu d'être canalisés et centralisés par les organes, les mouvements s'y font désormais de proche en proche : fouettée, la personne masochiste se sent traversée par des ondes de douleur provoquées par des forces extérieures. Le masochiste se fait immobiliser pour ressentir du mouvement en lui. Son corps, parcouru de mouvements en tous sens, lui procure en effet des sensations nouvelles qui font l'intérêt premier du masochisme, et cette thèse est proposée comme réfutation d'une explication selon laquelle le masochisme serait plaisir de la douleur pour elle-même ou bien moyen de soulager une culpabilité par la punition. De même, ce n'est tout au plus que secondairement que les athlètes appréhendent leur pratique sportive comme une rédemption. Ce qui importe, c'est que l'athlète s'efforce aussi de se départir de son corps quotidien et de faire l'expérience d'une intensité. Athlètes et masochistes ne se font cependant pas un corps sans organes de la même façon. Le corps sportif actif contraste avec le corps masochiste passif. L'athlète se fait un corps sans organes non pas en les interrompant mais en les poussant au-delà de leurs limites. Elle en varie toutes les modalités d'usage jusqu'à établir entre eux une convergence qui y fait circuler une énergie motrice le plus intensément possible ⁶¹. La manière dont l'athlète fond ses organes les uns dans les autres – le corps sans organes qu'elle se fait – dépend bien sûr du sport qu'elle pratique et des gestes qu'elle y effectue. Les contractions que les coureuses et coureurs de fond produisent lors de leurs foulées avec les fibres « rouges » de leurs jambes et les sprinteuses et sprinteurs avec leurs fibres « blanches », les étirements que font les gymnastes lors de leurs roues et de leurs grands écarts, ou encore les torsions que les joueuses et joueurs de tennis font subir à leur corps lors de leurs services ⁶² sont quelques exemples de ces mouvements intenses. L'énergie que les athlètes font passer dans leurs organes entraîne une transformation durable des structures moléculaire, ligamentaires, tendineuse, musculaires, etc., de leurs corps et c'est en cela que le sport ne donne pas au corps une forme humaine mais le déforme d'autant de façons qu'il y a de sports. À force de concentrer l'énergie de tout son corps

dans certaines zones, l'athlète croît des organes insolites – comme les jambes fines des spécialistes de course de fond et les jambes larges des spécialistes du sprint. L'athlète n'a cependant jamais fini de se faire et de se refaire un corps sans organes. Un corps sans organes, en effet, n'est jamais absolu. Les structures du corps humain sont immuables dans une très large mesure, d'une part, et d'autre part les organes et les réflexes que la pratique sportive a faits converger tendent à diverger toujours à nouveau, sous l'effet de la vie quotidienne. Le risque, alors, est d'endommager son corps trop abstrait en y faisant passer une énergie motrice brutalement. Si le mouvement est continu, cependant, les athlètes se distinguent encore d'avec les masochistes pour cette raison que, non seulement ils et elles se font activement un corps sans organes au lieu d'en laisser le soin à un-e partenaire, mais aussi s'appliquent à libérer vers l'extérieur l'énergie accumulée. En cela, on pourrait dire que le masochiste se fait un corps sans organes *clos*, puisqu'il opère une convergence totale détruisant jusqu'à la moindre différence entre ses organes, mais qui n'a pour effet qu'un mouvement interne ; la sportive, elle, se fait un corps sans organes *ouvert*.

Le sport comme ouverture au monde.

Un objet technique ne converge pas qu'en lui-même. L'échange d'énergie et d'information qui définit son schème de fonctionnement ne s'établit en effet pas seulement entre ses différentes pièces mais aussi avec les nombreux éléments constitutifs d'un *milieu* naturel et technique. Pour Simondon, la machine à la plus haute technicité est une machine *ouverte* : elle recèle une marge d'indétermination qui la rend « sensible à une information extérieure ⁶³ » et capable de s'y adapter à chaque fois. La prise en compte de cette information guide son réglage, donc les efforts pour faire converger ses différentes pièces. Cela vaut pour la technique sportive. Le corps sportif est une machine ouverte. Si l'athlète se modifie perpétuellement elle-même – si la présence de l'athlète à son corps est, selon une expression de Simondon, « une invention perpétuée ⁶⁴ » – c'est parce qu'elle cherche à s'adapter à son milieu naturel, technique et humain. En convergeant en lui-même, le corps de l'athlète avec ses diverses extensions s'adapte à la piste de course ou au sentier, à la barre en hauteur, au filet, au but, au bassin ou à l'océan,

etc. Dans certains cas, l'athlète fait encore converger son corps avec les corps d'autres êtres humains – ses coéquipiers et ses adversaires – et même avec les corps d'autres êtres vivants – cheval, buffle, chameau, ... En saut en hauteur, le principal élément du milieu qui varie et sur lequel il s'agit de converger, c'est bien sûr la barre élevée un peu plus à chaque saut réussi et vers laquelle on se précipite : il faut toujours à nouveau en prendre en compte la hauteur et la distance par rapport à soi ⁶⁵. Notons à cet égard que le rouleau dorsal est une technique à la fois plus et moins convergente que le rouleau ventral : plus convergente parce que l'enroulement autour de la barre y est meilleur, mais moins convergente parce que la barre n'y est plus visible après l'appel et que l'échange d'information avec le milieu se trouve donc brusquement restreinte. Le saut de dos, en effet, ne permet pas de régler la position de son corps pendant l'envol ni la chute en fonction de son rapport à la barre ; le réglage se fait par anticipation. S'il procure la sensation d'être traversé par une force continue, il donne en contrepartie à vivre l'indétermination du positionnement de la barre lors de son franchissement. Peut-être est-ce un style plus introspectif. Quoiqu'il en soit, il s'avère que la technique sportive peut être pratiquée par goût du type d'intensité qu'elle procure :

La rotation dans la courbe d'élan [lors du saut en rouleau dorsal] permet la transition de la course au saut sans s'écraser. Mais le saut ventral reste supérieur en termes de sensations, explique Michel Portmann, biomécanicien du sport. C'est un autre rapport à la barre, un autre travail de visualisation, de prise d'information presque inconsciente au niveau de la cheville et du genou. Tout d'un coup, vous avez l'impression que votre corps décolle. Je n'ai jamais connu ces sensations avec le Fosbury, où vous sautez un peu à l'aveugle ⁶⁶.

Parce qu'il renouvelle ainsi nos rapports à toutes sortes de choses, le sport a quelque chose de *cosmique*. C'est bel et bien ce que Deleuze donne à penser, notamment en ce qui concerne le sport de son époque. Dans un entretien d'octobre 1985 pour *L'Autre Journal*, il écrit ceci :

Les mouvements, au niveau des sports et des coutumes, changent. On a vécu longtemps sur une conception énergétique du mouvement: il y a un point d'appui, ou bien on est source d'un mouvement. Courir, lancer le poids, etc.: c'est effort, résistance, avec un point d'origine, un levier. Or aujourd'hui on voit que le mouvement se définit de moins en moins à partir de l'insertion d'un point de levier. Tous les nouveaux sports – surf, planche à voile, deltaplane... – sont du type: insertion sur une onde préexistante. Ce n'est plus une origine comme point de départ, c'est une manière de mise en orbite. Comment se faire accepter dans le mouvement d'une grande vague, d'une colonne d'air ascendante, « arriver entre » au lieu d'être origine d'un effort, c'est fondamental 67.

À la différence des sports précédents, qui organisaient le monde à la mesure du mouvement humain, les « nouveaux sports » de la seconde moitié du XX^e siècle lançaient l'être humain dans les mouvements du monde, le faisant participer à une écologie en acte. Un tel changement dans la pratique sportive était révélateur de la façon dont la pratique sportive se faisait l'écho elle aussi d'un nouveau rapport au monde, le même qui, dans les sciences humaines d'alors, tendait à effacer l'homme « comme à la limite de la mer un visage de sable 68. » Il ne s'agissait cependant pas seulement d'une création de sports nouveaux ou de leur popularisation, comme l'écrit Deleuze, mais de la transformation des sports olympiques modernes : l'invention du rouleau dorsal est contemporaine elle aussi du bouleversement social, culturel et politique des années 1960. Certes, le saut en rouleau dorsal exige toujours de produire soi-même en courant l'énergie qui permettra de franchir la barre, mais cet anthropocentrisme dominateur s'est justement trouvé relativisé lorsque Quandt, Brill et Fosbury mirent leurs corps en variation au point de lui faire recevoir sous forme d'onde la force produite. L'effort semblait si peu celui d'un athlète humain qu'un journaliste médusé crut y reconnaître un poisson qui bondit hors de l'eau et se laisse tomber à plat (« *flop* ») 69. Chaque athlète se fait donc un corps sans organes et choisit de se laisser façonner par certaines forces du monde. C'est pourquoi, lors des quelques moments d'intensité qu'il lui est donné de vivre, l'athlète vit une passion qui l'emp-

orte bien au-delà de sa personne humaine. Deborah Brill, nous semble-t-il, ne s'y était pas trompée :

La vérité, c'est que dans presque tout ce qu'on fait dans la vie on se retient ; dans l'action physique et dans la création artistique. Il est très rare de voir quelqu'un courir ou peindre à fond comme un fou. Je savais que dans le saut en hauteur, on ne pouvait jamais lâcher le contrôle. Mais maintenant je sentais aussi qu'il fallait ajouter un autre ingrédient. Il fallait un plus grand sens de la liberté, du lâcher-prise. Il fallait ressentir l'ancien désir de voler.

Pour moi, ce désir de voler est la sensation la plus merveilleuse qui soit. C'est une excitation physique qui vous emporte loin de toutes les choses quotidiennes qui s'accumulent dans votre tête ; toutes les petites pressions et irritations qui, si on les laisse faire, rendent la vie si compliquée. La liberté de voler est quelque chose que j'associe au fait de marcher dans la forêt ou dans un autre environnement naturel et de ressentir que la moindre importance que l'on pourrait avoir s'évapore dans quelque chose de beaucoup plus grand, de sorte que l'on devient simplement un autre élément de tout ce qui nous entoure : le ciel, les arbres, l'océan. À ces moments-là, je me sens légère, faisant partie de tout, complètement et merveilleusement insignifiante. Rien n'a d'importance. La seule autre occasion où je ressens quelque chose de semblable, c'est quand je suis amoureuse. Cela a la même texture, le même effet. » 70

Conclusion. Pour des Jeux ovidiens.

Les Jeux olympiques et paralympiques sont-ils donc un culte de la performance ? Non, puisque le sport n'a pas les caractéristiques du travail, même quand il est professionnel : le sport est une fin en soi, une longue série de tentatives et une variation continue. Il est d'ailleurs parfois si éloigné du travail, du fait des variations qu'il apporte aux gestes pratiques et laborieux, que les mouvements pourtant intensifs des athlètes ne sont même plus le signe d'un effort : voyant Fosbury sauter sur le dos, un journaliste du *Los Angeles Her-*

ald-Examiner le surnomma l'« *athlète de saut en hauteur le plus paresseux du monde* » ⁷¹. Les athlètes n'exercent pas non plus leur sport par seul amour du gain mais avant tout pour vivre ces quelques moments si précieux d'intensité corporelle vers lesquels le dépassement de soi les fait tendre.

Faut-il alors penser que les spectateurs et spectatrices se trompent sur ce que font et vivent les athlètes et ne s'enthousiasment que pour leurs performances abstraites ? Nous voulons pour terminer émettre une autre hypothèse, plus cohérente avec ce que nous avons montré. Il nous semble que les spectateurs et spectatrices ne regardent pas avant tout le sport pour savoir qui va le plus vite ou saute le plus haut. Certes, la liesse n'est jamais aussi grande que lorsque l'athlète ou l'équipe que l'on soutient l'emporte, mais si l'espoir de la victoire paraît ainsi être un élément nécessaire au spectacle sportif, c'est peut-être surtout parce qu'il permet là encore de l'intensifier. De même que les athlètes cherchent à atteindre un but difficile dans le but de faire converger leur corps – et jouissent le plus souvent de la réussite en même temps que de l'expérience intense que la convergence corporelle leur procure ; de même, en les soutenant, les spectateurs et les spectatrices sont tout yeux pour leur performance et attendent de voir des problèmes posés et résolus par les corps en mouvements de leurs athlètes favoris. La singularité des Jeux olympiques et paralympiques est d'ailleurs de donner à voir en même temps une multiplicité de sports, dont certains méconnus, et de sports pratiqués par une multiplicité de corps. Autant de corps différents, c'est d'abord autant de possibilités de convergences différentes. Il ne faut donc pas déplorer les « *jeux olympiques pour handicapés, [l]es courses pour vieillards ou bambins, [l]es matchs de boxe ou de catch féminins, ...* » ⁷² et y dénoncer une violence s'exerçant sur des corps supposément plus faibles que d'autres. Le corps sportif n'est de toute façon jamais un corps parfait : parce que la surperformance sportive met le diable dans les détails, chaque athlète réinvente une synergie pour son propre corps et chaque corps se révèle différent en définitive. Les différences de sexe ou la diversité fonctionnelle ne font éventuellement qu'ajouter à la variation – et font parfois bifurquer d'autres lignées techniques. Autant de sports différents, c'est ensuite autant

de techniques corporelles différentes et de corps transformés par leurs mouvements : des corps qui s'élancent, rebondissent et se figent, des corps qui se tordent dans tous les sens, pivotent sur eux-mêmes, se décalent, s'étirent, se replient, oscillent, des corps qui mélangent leurs bras et leur jambes, qui intègrent des bouts de bois, de plastique et de métal, qui s'hybrident avec les animaux et les machines, qui épousent les flots, les roches et les vents, ...

Le sport est un spectacle de *métamorphoses*. Or, c'est un spectacle participatif. Car si les métamorphoses sportives provoquent autant d'émoi, c'est sans doute parce que percevoir, c'est toujours ressentir un peu ⁷³. Certes, assis·e dans les tribunes ou devant des écrans, on ne fait pas soi-même tous les mouvements corporels que font les athlètes – et c'est pourtant comme si on les vivait ou revivait dans son propre corps. En regardant une épreuve de saut en hauteur, peut-être se sent-on par exemple parcouru de la tête aux pieds par un léger frisson et fait-on l'expérience d'un peu de l'intensité qui traverse si puissamment les athlètes. Quitte alors à se référer à l'Antiquité pour nommer les Jeux, et plutôt que de revendiquer leur filiation aux dieux de l'Olympe dont la flamme nous serait apportée par un Prométhée déchaîné, il nous faut désirer l'amitié d'Ovide et souhaiter des Jeux « ovidiens ». Car, en se laissant métamorphoser malgré nous par les dieux et les déesses des stades et des bassins, nous partageons un peu de leur félicité.

—

Notes

¹ Une émission de *Cinq colonnes à la une*, « Le Paradoxe olympique » (1967), a été consacrée à ce problème. Lors d'un entraînement de l'équipe féminine de ski alpin, Annie Famose, championne olympique, y expose ce qu'elle voit comme une contradiction. L'extrait est accessible sur le site de l'Ina : <https://mediaclip.ina.fr/fr/i21302774-le-paradoxe-olympique-citius-altius-fortius.html>

² Cf. *Charte olympique*, octobre 2023, éditée par le Comité International Olympique, p. 8.

<https://stillmed.olympics.com/media/Document%20Library/OlympicOrg/General/FR-Olympic-Charter.pdf>

- 3 <https://olympics.com/cio/la-devise-olympique>.
- 4 Cette conception optimiste fait écho à certains travaux en sciences humaines et sociales. Pour le philosophe platonicien Paul Weiss, par exemple, le sport est une poursuite de l'excellence corporelle. Cf. Paul Weiss, *Sport : A Philisophical Inquiry*, Southern Illinois University Press, 1969. Pour Norbert Elias et Eric Dunning, de même, le sport est un vecteur important du processus de civilisation qui depuis le XVI^{ème} siècle a discipliné les individus, œuvrant de ce fait à leur intégration sociale. Cf. Norbert Elias, Eric Dunning, *Quest for Excitement. Sport and Leisure in the Civilizing Process*, Oxford, Blackwell, 1986.
- 5 Isabelle Queval, *S'accomplir ou se dépasser ? Essai sur le sport contemporain*, Gallimard, nrf, 2004.
- 6 Depuis les années 1970, Jean-Marie Brohm est l'auteur le plus prolifique de la théorie critique du sport. Elle compte aussi, entre autres, les publications de Marc Perelman, Patrick Vassort, Ronan David, Nicolas Oblin, ainsi que celles de Jules Boykoff. Voir notamment l'anthologie *L'opium sportif : la critique radicale du Sport. De l'extrême gauche à Quel Corps*, éd. par Jean-Pierre Escriva et Henri Vaugrand, Paris, L'Harmattan, 1996.
- 7 Cf. J.-M. Brohm, *Le mythe olympique*, 1981, II. Les Jeux olympiques de la Grèce antique.
- 8 « Bien plus, le sportif lui-même est métamorphosé en chose, en porteur de choses. On parle ainsi d'un athlète qui « vaut » 10 secondes au 100 mètres plat, ce qui le situe aussitôt dans la hiérarchie des valeurs, laquelle trouve sa traduction financière directe avec les valeurs sur le marché des transferts. [...] Les jeux olympiques modernes, en faisant valser les millions, sont l'expression monétaire immédiate de ce processus de réification des hommes en choses. [...] La réification capitaliste culmine dans la quantophrénie olympique ! » (*ibid.*, p. 313)

- 9 Cf. J.-M. Brohm, J.-M. Damian, C. Marin, *L'opium olympique*, 1972, p. 141-143.
- 10 Karl Marx, Friedrich Engels, *Manifeste du parti communiste*, 1848.
- 11 Ronan David, Nicolas Oblin, *Jouer le monde. Critique de l'assimilation du sport au jeu*, Le bord de l'eau, Altérité critique, 2017. Cette thèse est aussi celle de Philippe Descola — en ce qui concerne du moins le sport occidental — dans *Le sport est-il un jeu ?*, Insep, Robert Laffont, *Homo Ludens*, 2022.
- 12 R. David, N. Oblin, *Jouer le monde*, *op. cité*, p. 24.
- 13 Il semble que, pour Oblin et David, la plus grande vertu du « jeu libre » soit la possibilité d'y modifier et donc d'y renverser les rôles (comme lorsque celui qui était « loup » devient la proie de celui qu'il vient d'attraper) : cela sape les hiérarchies. Mais c'est donner à penser tous les jeux sur le modèle des jeux de rôles, voire du théâtre. Or, nous voulons montrer que l'intérêt du sport vient justement de ce qu'il est non-représentatif : il ne fait pas incarner au corps d'autres que soi mais le fait devenir autre.
- 14 *Ibid.*, p. 69.
- 15 *Éthique à Nicomaque*, Vrin, trad. Tricot, 1176b, p. 540-544.
- 16 R. David, N. Oblin, *Jouer le monde*, *op. cité*, p. 70-71.
- 17 J.-M. Brohm, J.-M. Damian, C. Marin, *L'opium olympique*, *op. cité*, p. 140. « Durant leurs « loisirs sportifs » les travailleurs pratiquent l'activité physique en rapport avec le monde du travail sur un mode de pensée *préparant* et *justifiant* le type de rapports au corps qu'impose le travail industriel. Le but de cette compétition est la recherche du record, comme manifestation du *rendement maximum*. Cela impose un *travail intensif d'entraînement* n'ayant d'équivalent, en ce qui concerne la préparation olympique, que les cadences les plus infernales du travail à la chaîne. Le champion devient un *producteur de performances et de records*, son travail ne lui appartient plus ; il est entièrement déterminé par son *entraîneur, véritable contremaître*, dont le seul but est *d'augmenter la productivité des champions*. » (p. 139)

18 *Ibid.*, p. 145.

19 Cf. Stéphane Chauvier, *Qu'est-ce qu'un jeu ?*, Vrin, 2007.

20 Certes, cette définition est encore mal ajustée à l'ensemble de ses objets, puisqu'elle n'exclut pas le jeu des comédiens, qu'on hésiterait pourtant à qualifier de sportif, et parce qu'elle semble exclure un sport comme les échecs. Peut-être faudrait-il encore ajouter, pour exclure le théâtre et le cinéma, que le but du sport n'est pas de se faire passer pour autre, c'est-à-dire de faire de son corps un signe ; et, pour inclure le jeu d'échecs, d'une part que le cerveau aussi, après tout, est un organe du corps, et d'autre part que le joueur a à sa disposition un corps d'armée. On l'a dit, cela mériterait d'être développé.

21 À cela peuvent s'ajouter d'autres raisons encore de faire du sport : être en bonne santé, perdre du poids, se préparer à d'autres activités physiques, etc.

22 Dans *Le Joueur*, le jeune Alexeï Ivanovich est précepteur au service d'un général russe dont il aime désespérément la belle-fille. Il accepte de jouer à la roulette les économies de celle-ci, qui espère en tirer un gain suffisant pour pouvoir rembourser ses dettes, mais il se prend au jeu et cette passion du jeu gagne bientôt le reste de sa vie ; il ne se soucie alors plus guère des conséquences de ses actions.

23 Précisons cependant qu'il ne s'agit pas d'opposer deux catégories d'activités nécessairement différentes mais d'appréhender toute activité comme pouvant s'exercer selon les modalités opposées du sport et du travail. C'est pourquoi une même activité peut apparaître tantôt comme un sport et tantôt comme un travail. Le bûcheronnage, par exemple, est un travail ou un sport selon la façon dont on le pratique.

24 Cf. « Le travail, ça n'est pas du sport ! », par Marc-Henry Soulet, pour la *Revue d'information sociale*, le 8 août 2010.
<https://www.reiso.org/articles/themes/travail/486-le-travail-ca-n-est-pas-du-sport>.

25 On peut ainsi proposer une interprétation inhabituelle du processus de rationalisation qui affecte simultanément le monde du travail et celui du sport au moins depuis le XIX^e siècle. Historiens et sociologues du sport ont décrit les multiples façons dont la pratique sportive s'est organisée à cette époque : les règles sont formalisées, deviennent de plus en plus complexes et s'universalisent ; des institutions spécialisées veillent à les faire respecter ; des temps et des espaces désacralisés sont réservés au sport ; l'égalité tend à être établie entre les adversaires ; la préparation et l'entraînement des athlètes sont aménagés strictement ; leurs rôles se spécialisent ; l'activité sportive est quantifiée, notamment les records. Les Jeux olympiques modernes sont une conséquence de ce processus. Cf. Jacques Ulmann, *De la gymnastique aux sports modernes : Histoire de l'éducation physique*, 1965 ; Allen Guttman, *From Ritual to Record*, 1978 ; Thierry Therret, *Histoire du sport*, 2007 ; Sébastien Darbon, *Les fondements du système sportif. Essai d'anthropologie historique*, 2014. La « sportivisation » (Therret) du sport incite bien sûr à considérer que le sport moderne apparaît avec la Révolution industrielle et se modèle sur le travail en régime capitaliste. Pourtant, deux processus similaires peuvent avoir des sens très différents selon les domaines où ils s'effectuent. On peut ainsi se demander si cette rationalisation du sport, plutôt que de le rendre aussi productif que le travail, n'eut pas pour effet d'augmenter sa difficulté et donc d'y rendre l'échec encore plus fréquent. Comparer par exemple abstraitement la performance de différents athlètes, c'est les obliger à devoir s'affronter systématiquement à égal ou à meilleur que soi. La compétition systématique, ou encore l'établissement de records, ne sont que des moyens de rendre la réussite plus difficile. Contrairement à la rationalisation du travail, la rationalisation du sport y privilégie un exploit incertain au détriment d'une réussite assurée.

26 Georges Bataille, « La notion de dépense », dans *La Critique sociale*, n° 7, 1933.

27 Nous avons dit que le sport est un jeu qui se spécifie par l'usage du corps : le sport relève donc des *techniques du corps*. Cf. Marcel Mauss, « Les Techniques du corps », dans *Journal de Psychologie*, XXXII, n° 3-4, 1936. Le travail, quant à lui, ne relève pas toujours ni entièrement des techniques du corps.

- 28 Cf. Adam Smith, *De la richesse des nations*, I, 1776 ; Karl Marx, *Le Capital*, I, IV, XIV, 4, 1867.
- 29 Cf. Georges Friedmann, *Le travail en miettes. Spécialisation et loisirs*, Éditions de l'Université de Bruxelles, ULB Lire Fondamentaux, 1956 [1964]. I. L'éclatement des tâches industrielles, p. 50 : « Dans une usine horlogère très rationalisée (Suisse, 1949), le travail «en parties brisées» est, me dit le psychotechnicien, particulièrement fatigant parce qu'il ne peut pas donner satisfaction. Les tâches auxquelles beaucoup de ces ouvriers et ouvrières sont rivés se trouvent être nettement inférieures, selon lui, à celles qu'ils auraient été capables d'effectuer si on leur avait donné les moyens : c'est là, ajoute-t-il, une des causes majeures de leur vieillissement prématuré. »
- 30 Selon G. Simondon, un objet technique est *abstrait* quand ses parties *divergent* les unes des autres, c'est-à-dire remplissent leurs fonctions indépendamment, du fait d'une absence de causalité réciproque. Cf. *Du mode d'existence des objets techniques*, 1958, I, 1, I.
- 31 Cf. « *Le parallélisme psycho-physique et la métaphysique positive*. », 1901, dans *Mélanges*, p. 486 : « La faculté que possède l'animal de contracter des habitudes motrices est limitée. Mais le cerveau de l'homme lui confère le pouvoir d'apprendre un nombre indéfini de « sports ». C'est avant tout un organe de sport, et, de ce point de vue, on pourrait définir l'homme comme « un animal sportif ». »
- 32 Simondon définit la technicité comme « le degré de concrétisation d'un objet technique » (*Du mode d'existence, op. cité*, p. 89) et montre que les contraintes économiques, différentes des exigences proprement techniques, tendent à freiner la concrétisation des objets techniques (p. 30-31).
- 33 *Ibid.*, p. 20.
- 34 Simondon donne comme exemple de *convergence* les améliorations apportées aux moteurs thermiques des motocyclettes. Les culasses des moteurs risquaient de se fissurer et d'exploser sous la pression des gaz chauds qu'ils contenaient ; c'est pourquoi y fut ajouté un

système de refroidissement à eau, bientôt remplacé par un système de refroidissement à air en formes d'ailettes. Celles-ci permettaient une plus grande convergence, puisque le refroidissement était alors obtenu non plus par un fonctionnement séparé (la circulation d'eau froide sur la culasse) mais par un effet solidaire du fonctionnement d'ensemble : le moteur meut le véhicule à travers l'air qui passe ainsi dans les ailettes et en dissipe la chaleur. La convergence s'accrut encore lorsque les ailettes se mirent à jouer en plus le rôle mécanique de nervures rigides s'opposant à une déformation de la culasse — ce qui permettait en retour de construire des culasses plus minces et donc favorisant les échanges d'énergie thermique. Cf. *ibid.* p. 21 à 27, et planche 1 et 2.

35 J.-M. Brohm nous semble négliger cet historicité de la technique sportive et donc un aspect important du sport, peut-être là encore parce qu'il y fait primer le but sur l'activité elle-même. Cf. *Le mythe olympique, op. cité*, p. 310 : « Il va de soi, malgré les formidables progrès techniques, que les gestes ont une forte parenté et que dans l'ensemble la course antique devait ressembler extérieurement à la course moderne. »

36 Cf. *L'opium olympique, op. cité*, p. 145 : « Le corps lui-même est taylorisé, on supprime tous les gestes inutiles, puisqu'il n'y a pas trente-six manières de sauter le plus haut possible... »

37 Cf. F. Aubert, T. Blancon, S. Levicq, *Athlétisme, 2. Les sauts, collection De l'école aux associations*, édition revue EPS, 2004. Il y a bel et bien problème parce qu'un compromis doit être réalisé entre vitesse horizontale et vitesse verticale : plus l'athlète court vite vers la barre, plus il pourra s'élever rapidement, mais plus il risquera de s'écraser sur sa jambe d'appui et d'être propulsé prématurément vers la barre. T. Blancon est intervenu dans l'émission *Culture physique d'Arte* pour expliquer le problème corporel que doit résoudre l'athlète du saut en hauteur (à partir de la quatrième minute) : <https://www.arte.tv/fr/videos/100100-001-A/culture-physique/>.

38 *Ibid.*

39 Cf. Robert Welch, *The Wizard of Foz : Dick Fosbury's One-Man High-Jump Revolution*, Blackstone Publishing 2018. Nous n'avons pu

consulter ce livre que sous un format numérique et c'est pourquoi nous n'en référençons les citations qu'à partir du numéro des chapitres.

- 40 Cf. Deborah Brill, avec James Lawton, *Jump*, Harpercollins, 1987.
- 41 R. Welch, *The Wizard of Foz*, *op. cité*, chapitre 4 : « Mon premier style ressemblait plutôt au rouleau californien, mais au lieu de continuer comme cela j'ai arrêté. Pendant trois ans j'ai utilisé la technique des ciseaux et je pouvais voir qu'elle m'était bénéfique. ». Nous traduisons. (« *The first style was rather like the Western Roll, but instead on going on my side I sat up. For three years I used the scissors style, and I could see how I was benefitting.* »)
- 42 Le saut avec rouleau ventral suppose pour être mené à bien l'action puissante des bras et des jambes. Mais le manque de puissance de Fosbury lui fit se poser avec d'autant plus d'acuité le problème spécifique du saut en hauteur : « J'étais un garçon tout à fait moyen en athlétisme, je savais que je n'étais ni rapide, ni puissant. Il fallait donc que je convertisse toute ma vitesse horizontale en vitesse verticale. Instinctivement, j'ai supprimé tout blocage à l'appel. » Nous traduisons. Cf. T. Blancon, « Un homme sur le dos », *Revue AEFA*, n° 139, 1995.
- 43 Cf. R. Welch, *op. cité*, chapitre 4 : « Derrière lui, les sourires narquois de quelques athlètes mélangés à quelques applaudissements. Même sans le dire, leur conclusion concernant son style était évidente : dans un monde de Ford Thunderbirds et de Corvettes, un gosse de Medford avait débarqué avec un modèle T. » Nous traduisons. (« *Behind him, a few smirks from other jumpers mixed with a few hand claps. Even if they didn't say it, the inference was clear regarding his style: in a world of Ford Thunderbirds and Corvettes, some kid from Medford had shown up in a Model T.* »)
- 44 Brill et Fosbury ont d'abord divergé, tant de leurs concurrents que dans leur technique. C'est donc que le progrès technique ne procède pas par simple convergence, et peut-être la théorie simondonienne du progrès technique pêche-t-elle par enthousiasme téléologique. Simondon reconnaît cependant que l'organisation analytique de l'objet abstrait laisse la voie libre à « des possibles nouveaux » (*Du*

mode d'existence, op. cité, p. 27). Le rouleau dorsal était virtuellement en germe dans la technique des ciseaux.

45 R. Welch, *The Wizard of Foz, op. cité*, chapitre 4 : « Lève tes fesses, imbécile. Qu'est-ce qu'il avait à perdre ? Il décida d'obtempérer, même s'il lui manquait encore un élément important de cette injonction : comment faire ? Il expira. Regarda la barre. Se balança doucement d'avant en arrière. Fonça vers sa cible. Sauta. Fit des ciseaux et, instinctivement, la réponse lui vint : penche-toi en arrière. Dans un éclair d'inspiration, c'est ce qu'il fit, et cela redressa ses hanches et donc ses fesses par-dessus la barre. Voilà comment. Lorsqu'il atterrit sur les copeaux de bois, la barre était toujours en place ; il avait un nouveau record personnel. Et une légère sensation qu'il tenait peut-être là quelque chose.... [...] « Je cherchais seulement à relever mes hanches pour pouvoir sauter plus haut. Je n'avais jamais réfléchi à comment faire du saut en hauteur, je faisais tout ce que je pouvais pour pouvoir sauter plus haut. Et c'est ce qui a donné le rouleau dorsal. » » (*« Raise your butt, stupid. What did he have to lose? He decided to comply, even if he was still missing a significant component of the edict: But how? He exhaled. Eyed the bar. Gently rocked back and forth. Burst toward his target. Jumped. Scissored and—instinctively, the answer came: Lean back. In the flash of inspiration, he did so, which forced up his hips, and therefore his butt, up and over the bar. That's how. When he hit the wood chips the bar was still in place; he had a new personal best. And a slight sensation that he might be on to something here.... [...] I was just trying to get my hips higher to that I could jump higher. I never ever thought about how to go about high jumping, I did it however I could jump high. And that's what evolved, the backwards jump. »*).

46 Cela est manifeste dans leurs biographies. Cf. *Ibid.*, chapitre 8 : « »Son nouveau style de saut, même après que les gens se moquent de lui et que les entraîneurs lui disent que ça ne marcherait pas, il s'y est tenu, parce qu'il ne pensait pas avoir quoique ce soit à perdre.», dit Kevin Miller, quelques années plus jeune que Fosbury à OSU et aussi rédacteur en chef du magazine des anciens élève de l'école, l'*Oregon Stater*. « Il avait déjà tout perdu. C'était comme s'il se disait : «Vous pensez que je vais souffrir de l'embarras ? Bon sang, j'ai perdu mon frère et mes parents. Je sais ce que c'est que de vraiment souffrir. Vous pensez que je vais m'inquiéter d'être différent ? Hé, je suis le seul enfant de l'école avec un frère mort et des parents divorcés.» Je ne dis pas que Dick s'est dit ces choses à

lui-même, mais elles ont probablement eu lieu à un niveau plus profond. » » (« « *With his new high-jump style, even after people laughed at him and coaches told him it wouldn't work, he stuck with it because he didn't feel he had anything to lose, » said Kevin Miller, a few years behind Fosbury at OSU and, eventually, editor of the school's alumni magazine, the Oregon Stater. « He'd already lost it all. It was like: 'You think embarrassment is going to hurt? Hell, I've lost my brother and parents. I know what real hurt is. You think I'm going to worry about being different? Hey, I'm the only kid in school with a dead brother and divorced parents.' I'm not saying Dick said these things to himself, but they likely happened at a deeper level. »*) L'indépendance d'esprit de D. Brill lui fait par ailleurs généralement juger vains les honneurs qu'elle reçoit pour ses performances ; cf. D. Brill, *Jump, op. cité*, chapitre 1, et chapitre 2, p. 33-34 : « C'était quoi, une médaille ? Ce n'était qu'un morceau de métal. Ce qui était important, c'était tout ce qui m'avait permis de gagner, l'effort, la concentration. Tout cela, personne ne pouvait me le voler. C'est quelque chose que j'aurais toujours. J'essaie d'expliquer cette désinvolture quand les gens me demandent où sont passés tous mes trophées. Je leur réponds : « Je les ai donnés. Les premiers semblaient importants — ils ne le sont plus. » Je sais à quel point je suis forte. Je sais ce que j'ai réalisé. Cela ne sera jamais perdu. C'est pourquoi je les donne à des écoles et à des enfants. C'est là qu'ils sont importants, au début. Les trophées vraiment moches, en revanche, c'est tout un problème. Je les ai empilés dans un congélateur pendant un certain temps. Peut-être qu'un sculpteur abstrait pourrait être intéressé. » (« *What was a medal ? It was just a piece of metal. What was important was what had gone into winning, the effort, the concentration. All that was something no one could steal. It was something I would always have. I try to explain this attitude when people ask me where all my trophies have gone. I say, «I gave them away. The first ones seemed important — they're not any more.» I know how good I am. I know what I have done. That will never be lost. So I give them to schools and kids. That's where they're important, at the beginning. And with the really ugly trophies it's quite a problem. I stacked them in a freezer for a while. Maybe some abstract sculptor might be interested. »*).

47

Cf. T. Blancou, « Un homme sur le dos », *Revue AEFA*, n° 139, 1995.

48

Cf. D. Brill, *Jump, op. cité*, p. 42.

- 49 « Le maître nous faisait sauter en ciseau avec un élan rectiligne et oblique par rapport au plan de la barre. En attendant notre tour nous ne respectons pas la marque de départ qu'on nous avait fixée. Plus la séance avançait, de trépignements en bousculades, plus nous nous retrouvions décalés vers le centre de l'aire de saut. Nous sautions avec un élan en forme de J. Je me sentais bien sur cette trajectoire. Je l'ai toujours conservée. » Cf. T. Blancon, « Un homme sur le dos », *op. cité*.
- 50 Cf. Jesus Dapena, « The Evolution of High Jump Technique : Biomechanical Analysis », Indiana University, Bloomington, 2002 : « « La courbe était utile de deux manières : (a) elle permettait à l'athlète d'être en position basse à la fin de l'élan sans avoir à courir avec les genoux très fléchis ; (b) la courbe faisait s'incliner l'athlète loin de la barre au moment où le pied d'appel prenait appui, ce qui permettait de générer un moment angulaire pendant l'appel sans avoir à se pencher vers la barre à la fin de celui-ci. » Nous traduisons. (« *The curve was useful in two ways: (a) It allowed the athlete to be in a low position at the end of the run-up without having to run with very bent knees; (b) the curve made the athlete lean away from the bar at the time that the takeoff foot was planted, and this permitted the generation of angular momentum during the takeoff without having to lean into the bar by the end of the takeoff.* »)
- 51 *Ibid.* J. Dapena soutient cependant que le rouleau dorsal n'est pas nécessairement plus performant que le rouleau ventral, l'un et l'autre ayant des avantages différents. Selon lui, le rouleau dorsal correspondrait mieux à des athlètes plus souples et le rouleau ventral à des athlètes ayant plus de force. Il émet l'hypothèse que les deux techniques pourraient en venir à coexister.
- 52 Cf. *L'opium olympique*, *op. cité*, p. 145 : « Le sportif, loin d'être un individu intégral, est au contraire un individu morcelé, un simple opérateur d'un geste stéréotypé et mécanisé à outrance, tout comme l'ouvrier à la chaîne. Le sportif est lui-même une machine-outil, un moteur humain. » (145)
- 53 Cf. G. Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Éditions Jérôme Millon, 2017, I, 1.

54 *Du mode d'existence, op. cité*, p. 99 : « L'homme intervient ici comme être vivant ; il utilise son propre sens de l'auto-régulation pour opérer celle de la machine, sans même que cette nécessité soit consciemment formulée : un homme laisse «reposer» un moteur de voiture qui chauffe exagérément, le met en route progressivement à partir de l'état froid sans exiger un effort très énergique au début. Ces conduites, justifiées techniquement, ont leur corrélatif dans les régulations vitales, et se trouvent vécues plus que pensées par le conducteur. »

55 *Ibid.*, p. 12-13.

56 Cf. Emmanuel Kant, *Critique de la raison pure*, Logique transcendantale, Analytique transcendantale, Livre II, ch 2, section 3, folio essais, p. 209-214 : « J'appelle grandeur extensive celle dans laquelle la représentation des parties rend possible la représentations du tout (et par conséquent la précède nécessairement). [...] [J]'appelle cette grandeur qui n'est appréhendée que comme unité et dans laquelle la pluralité ne peut être représentée que par son rapprochement de la négation = 0, une grandeur intensive. » Sur la notion de grandeur intensive, cf. Juliette Simont, *Essai sur la quantité, la qualité et la relation chez Kant, Hegel, Deleuze. Les «fleurs noires» de la logique philosophique*, V, L'Harmattan, 1997. Sur la notion d'intensité, plus généralement, cf. Tristant Garcia, *La vie intense*, Autrement, 2018.

57 Sur cette distinction, cf. Gilles Deleuze, *Différence et répétition*, puf, Epiméthée, p. 9.

58 « *For me, it wasn't just high jumping to win medals," she said. "It was always much more. It was the kind of freedom you get, a sense of freedom of movement and expression. You have to move smoothly, in one piece, and have all parts working together. So when you put it all together it's an extraordinary feeling, the most wonderful feeling.* » Cf. LONG, W., *Celebrating Excellence : Canadian Women Athletes*, Polestar, 1995.

59 Dans de rares cas, cette expérience s'apparente peut-être à celle que les psychologues du sport appellent « *flow* ». Cf. Pascale Demonstrond, Patrick Gaudreau, « Le concept de « *flow* » ou « état psychologique optimal » : état de la question appliquée au sport »,

dans *Staps* 2008/1 (n° 79), pages 9 à 21. Cf. aussi Elie During, « Les trois corps de l'animal sportif. Des Corps compétents (sportifs, artistes, burlesques). », dans Bernard Andrieu, *Ethique du sport : morale sportive, performance, agressivité*, 2019.

60 Cf. en particulier G. Deleuze et F. Guattar, *Mille Plateaux*, Les Éditions de Minuit, 1980, 6.

61 Un sport comme l'apnée constitue un cas très particulier mais cependant pas une exception, puisque l'athlète s'efforce d'utiliser une énergie minimale en la faisant circuler de la façon la plus économe possible — par exemple en évitant les pensées parasites — dans une zone restreinte d'un corps qui par ailleurs tend vers une absence d'organes (poumons réduits à la taille d'une orange, rythme cardiaque ralenti, vasoconstriction, narcose à l'azote, ...). Chercher à aller au plus profond en apnée, c'est, semble-t-il, chercher à faire l'expérience de la *moindre* intensité.

62 Cf. le commentaire du service « dostoïevskien » de John McEnroe par Deleuze, dans l'entretien filmé *L'abécédaire de Gilles Deleuze*, de P.-A. Boutang et avec C. Parnet, 1989, « T comme tennis ».

63 *Ibid.*, p. 12.

64 G. Simonon, *Du mode d'existence*, *op. cité*, p. 13.

65 Le rouleau dorsal n'aurait cependant pas pu être pratiqué sans la modification de l'un des éléments constituant le milieu technique des athlètes de saut en hauteur. Jusqu'aux années 1960, les athlètes atterrissent en effet dans une fosse remplie de sable, de sciure ou de copeaux de bois. Sauter en ciseaux, en rouleaux costal ou ventral, c'était pouvoir se réceptionner sur les jambes et les bras. Sauter en rouleau dorsal, c'était devoir se réceptionner sur la tête, les épaules ou le dos, ce qui représentait alors un danger réel de blessure. Bruce Quandt arrêta d'ailleurs l'athlétisme pour cette raison. « Quandt arrêta de sauter après avoir vu un docteur qui lui dit qu'après des années à atterrir sur son épaule et son dos, il pourrait commencer à subir des dommages permanents. Quandt y réfléchit sérieusement et s'éloigna de l'athlétisme. » (« *Eventually, Quandt stopped jumping after seeing a doctor who told him that after years of landing on his shoulder and back, he might start to get permanent damage. Quandt*

gave it some serious thought and stepped away from the track. » Cf. l'article « The First Fosbury », par Micah Drew, pour *Flathead Beacon*, 21 juillet 2021). C'est grâce à l'invention, au début des années soixante, du « Port-a-Pit » de D. Gordon, un coussin composé du caoutchouc mousse, que le rouleau dorsal cesse d'être une technique autodestructrice. Cf. R. Welch, *The Wizard of Foz, op. cité*, chapitre 5. Brill avait pu développer sa technique chez elle parce que son père, marin, lui confectionna une fosse de réception avec des filets de pêche. Dans les deux cas, l'objet technique se rend lui-même possible en transformant son milieu. Pour Simondon, cet autoconditionnement de l'objet technique par la récurrence de sa causalité dans le milieu est « *le véritable progrès technique* ». Cf. *Du mode d'existence*, p. 65.

66 Cf. FAVRE, Laurent, « Et Fosbury devint un nom commun. », *Le Temps*, article du 19 octobre 2018.
[https://www.letemps.ch/sport/fosbury-devint-un-nom-commun.](https://www.letemps.ch/sport/fosbury-devint-un-nom-commun)

67 Gilles Deleuze, « Les intercesseurs », dans *Pourparlers (1970-1990)*, Les Éditions de Minuit, 1990, p. 165-166.

68 Cf. Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Tel, 1966, p. 398.

69 Cf. Patricia Jolly, « Dick Fosbury : un « flop » gagnant. », article du 13 août 2007, *Le Monde* : « Pressé par les journalistes locaux qui n'arrivent pas à mettre en mots son style, Dick le baptise «Fosbury flop». «Autant par goût pour l'allitération que par autodérision, explique-t-il. Et parce qu'un journaliste avait décrit mes sauts comme ceux d'un poisson bondissant hors de l'eau.» » Ce journaliste ne fut pas le seul pour qui Fosbury ressemblait à un être marin. Son camarade d'université, lui, en revanche, comprenait que Fosbury était non en dehors mais dans son élément : « *Sweet, qui a observé Fosbury grandir, le connaissait mieux que personne : «Une fois, j'ai vu une émission spéciale de Jacques Cousteau sur les pieuvres», raconte-t-il. «Ils ont filmé la pieuvre à bord d'un navire, alors qu'elle glissait et suintait dans tous les sens. Puis ils l'ont filmée en train de glisser à travers un sabord et dans l'eau. Les caméras placées sous l'eau ont filmé cet animal incroyablement gracieux et d'une beauté stupéfiante. Dick était comme ça. Lorsqu'il flottait, il était la grâce, la beauté, l'efficacité, la force mêmes, mais surtout il était parfaitement fluide, comme si, bien sûr, c'était comme ça qu'il allait sauter. Comme les pieuvres, il avait atteint une homéostasie avec son*

environnement». » (« *Sweet, who watched Fosbury morph from boy to man, saw Fosbury more clearly than most. "I saw a Jacques Cousteau special on octopi once," he said. "They put a camera on it aboard a ship, slopping and oozing around. Then they filmed it sliding through a gunwale port and into the water. Cameras under water caught this amazingly graceful, stunningly beautiful animal. Dick was like that. Flopping he was grace, beauty, efficacy, strength, but mostly just smoothly perfect, like, of course, that was the way he was going to jump. Like the octopi, he'd reached a homeostasis with his environment.* »), cf. R. Welch, *The Wizard of Foz, op. cit.*, chapitre 11. Nous traduisons.) La scène dont il est question est celle des dernières minutes du vingtième épisode de *The Undersea World of Jacques Cousteau*, 1972. Le commentaire dit ceci de la pieuvre : « *C'est un maître de l'évasion, sans aucun os dans son corps. Hors de son élément, la pieuvre est un chaos de chair. De retour dans l'ordre de la mer, elle renaît à l'ordre, à la vie, à la grâce et à la beauté.* » (« *He is an escape artist, without a bone in his body. Out of his element, the octopus is a chaos of flesh. Back in the order of the sea, he himself is reborn to order, to life, grace and beauty.* » Nous traduisons.) Une fois revenu dans l'océan, le corps sans organes de la pieuvre, phylogénétiquement sélectionné pour les ondes, est porté par les flots tout comme le corps sans organes que Fosbury s'est façonné pour lui-même est porté par la fluidité de son propre mouvement. https://www.youtube.com/watch?v=CGcl_R5kDBU

70

. Brill, *Jump, op. cit.*, p. 132. Nous traduisons. (« *The fact is that in almost everything in life something is held back ; in physical action and in the creation of art. It's very rare that you see someone running, or painting, full out like a maniac. I knew that in high jumping, control could never be abandoned. But now I also felt there had to be another ingredient. There had to be a greater sense of freedom, of letting go. There had to be the old urge to fly. For me, that urge to fly is the most wonderful sensation. It is a physical excitement that carries away from all the day-to-day stuff that accumulates in your head ; all the little pressure and and irritation that, if you let them, make life seems so complicated. The freedom to fly is something I equate with walking in the forest or some other natural environment and feeling that any significance you might have is departing into something much bigger, so that your just another element in everything around you : the sky, the trees, the ocean. At such times I feel light, part of everything, completely and wonderfully insignificant.*

Nothing matters. The only other time I feel quite like that is when I'm in love. It has the same texture, the same effect. »)

71 Cf. R. Welch, *Jump, op. cité*, chapitre 11.

72 Cf. J.-M. Brohm, *Le mythe olympique, op. cité*, p. 138.

73 Cf. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception*, II, 1, p. 290 : « En somme, mon corps n'est pas seulement un objet parmi tous les autres objets, un complexe de qualités sensibles parmi d'autres, il est un objet sensible à tous les autres, qui résonne pour tous les sons, vibre pour toutes les couleurs, et qui fournit aux mots leur signification primordiale par la manière dont il les accueille. Il ne s'agit pas ici de réduire la signification du mot «chaud» à des sensations de chaleur, selon les formules empiristes. Car la chaleur, que je sens en lisant le mot «chaud» n'est pas une chaleur effective. C'est seulement mon corps qui s'apprête à la chaleur et qui en dessine pour ainsi dire la forme. De la même manière, quand on nomme devant moi une partie de mon corps ou que je me la représente, j'éprouve au point correspondant une quasi-sensation de contact qui est seulement l'émergence de cette partie de mon corps dans le schéma corporel total. »

—

Contributeur · ices

Jim Schrub et Romain Vielfaure

Du genre moderne, les Jeux olympiques ?

Par Annabelle Caprais | 15-07-2024

Les JO de Paris 2024 constitueront les premiers jeux strictement paritaires de l'histoire. Le CIO ne prétend-il pas que «*les Jeux Olympiques sont devenus l'événement sportif le plus important et le plus égalitaire du monde*»? La sociologue Annabelle Caprais montre ici que, sur les questions de genre, la réalité est plus complexe. Elle revient non seulement sur le poids de l'histoire (notamment les discours historiques de Pierre de Coubertin contre les femmes sportives), mais aussi sur des problématiques contemporaines, telles que les équipes mixtes ou les tests de féminité.

Les Jeux olympiques (JO) de Paris 2024 constitueront les premiers jeux strictement paritaires de l'histoire. Cette évolution se situe dans la droite ligne de la volonté politique affichée par le Comité International Olympique (CIO), qui se donne pour objectif de « faire des Jeux olympiques l'une des plateformes mondiales les plus efficaces pour promouvoir l'égalité des genres, l'inclusion et la diversité ¹ ». À cette fin, le chef de file du mouvement olympique développe par ailleurs de nouveaux formats de compétition en instaurant des épreuves dites « mixtes », notamment en athlétisme, en voile et en *skeet*. Ces changements sont présentés par le CIO comme un signe d'innovation et de modernité, avec des avancées sur le plan de l'égalité de genre. Cependant, si les Jeux olympiques sont désormais paritaires et « mixtes », peut-on dire qu'ils défont pour autant les normes de genre ?

Pour répondre à cette question, un rapide détour par l'histoire du sport au prisme du genre s'avère utile. Il permet de rappeler qu'en

dépit de la volonté de nombreuses sportives, les dirigeants masculins du mouvement olympique ont longtemps interdit aux femmes de participer aux épreuves olympiques. Si aujourd'hui l'institution semble plus ouverte et réflexive sur son passé, la parité tant promue et mise en lumière par les organisations olympiques participe à voiler une réalité plus complexe et loin d'être inclusive.

La participation des femmes aux JO : une ouverture sous contraintes.

Le CIO a longtemps œuvré de façon active contre l'inclusion des femmes aux Jeux olympiques. Lors de la première édition, à Athènes en 1896, aucune participante n'est autorisée à prendre part aux épreuves. Si, lors de l'édition suivante à Paris en 1900, certaines femmes font leur apparition, elles ne représentaient que 22 concurrentes sur 997 athlètes engagé·es. La participation des femmes aux JO reste donc, dans un premier temps, très partielle, et elle ne se fait que dans les disciplines sportives de tradition aristocratique, c'est-à-dire des loisirs pratiqués par la haute bourgeoisie lors de mondanités (tennis, voile, golf, équitation, croquet).

Le baron Pierre de Coubertin, rénovateur des Jeux olympiques, constitue le parangon des résistances du monde sportif de l'époque envers la pratique sportive des femmes. Ses discours en la matière, rares mais explicites, font souvent office d'exemples. Il conçoit les Jeux olympiques comme « l'exaltation solennelle et périodique de l'athlétisme mâle avec l'internationalisme pour base, la loyauté pour moyen, l'art pour cadre et l'applaudissement féminin pour récompense **2**. »

Les interdictions formelles faites aux femmes en matière de pratique sportive s'appuient néanmoins sur des arguments de plusieurs natures **3**. En dépit des velléités des sportives **4**, les médecins, suivant une logique hygiéniste, considèrent que le sport représente des efforts excessifs pouvant nuire à la fonction de maternité à laquelle les femmes sont réduites.

«De par son anatomie spéciale, la femme est incapable des efforts que comporte tout sport (...) Il semble oiseux d'insister sur ce point qu'un sport n'est point un jeu de femme 5.»

Les moralisateurs, quant à eux, rejettent le dévoilement des corps permis par le vêtement sportif, estimant qu'il pervertit les mœurs. Enfin, les conservateurs envisagent le sport comme une pratique sociale qui participe à la virilisation des femmes et les éloignent du foyer. En s'adonnant à des exercices considérés comme virils, les sportives ne seraient plus totalement des femmes.

«Il n'est point d'être plus odieux que ce que l'on appelle la femme sportive, celle qui est préoccupée comme nous et presque autant que nous de faire de la marche, du tennis, de l'escrime, du cheval et qui a tant de choses sportives inscrites dans le programme de son existence journalière qu'elle ne trouverait plus le temps de donner à téter à son gosse si elle n'avait point aidé la providence à ne pas lui en donner et qu'elle ne trouve pas davantage celui de songer aux soins de son intérieur et à la décence de sa tenue 6.»

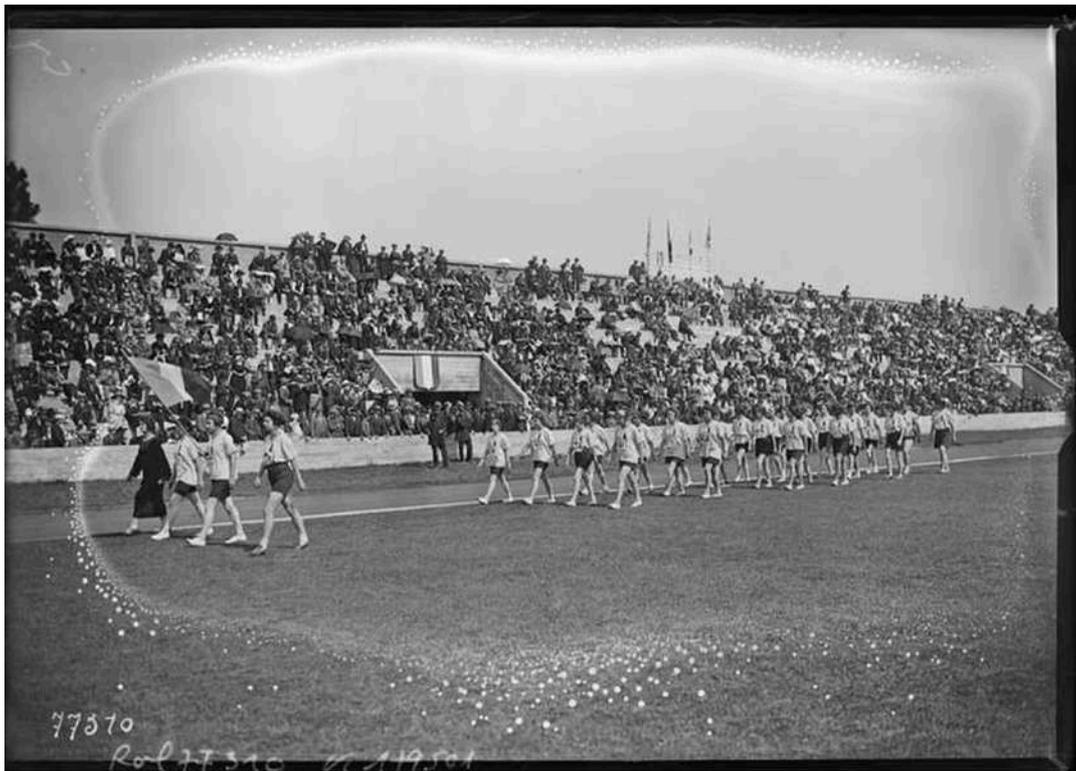
La prégnance des normes médicales, sociales et de genre explique ainsi que l'ouverture des épreuves olympiques ne se soit faite que de façon très progressive et prioritairement dans les disciplines respectant et reproduisant les codes de la féminité. En effet, les épreuves qui remettent en cause l'ordre de genre, c'est-à-dire faisant appel à des pratiques corporelles et des compétences socialement connotées comme masculines (le soulèvement de poids lourds, le plaquage, la puissance, la force, l'agressivité) ne connaîtront qu'une intégration tardive au programme olympique de la catégorie « femmes », à l'instar du lancer de marteau et l'haltérophilie respectivement entrés en 2004.

Pour autant, la pratique sportive des femmes se développe de façon considérable dès le début du xx^e siècle. Dans les années 1910, elles pratiquent des disciplines comme le football 7, le rugby, le basket-ball ou encore le cyclisme au sein de sociétés sportives féminines.



L'équipe de rugby des Postes, Télégraphes et Télécommunications (PTT) de Paris en 1929. Photographie issue du « Carnet de la Comtesse », Musée du basket.

D'origine modeste, la nantaise Alice Milliat ⁸ (1884-1957) constitue l'une des chevilles ouvrières du développement de la pratique de tous les sports pour les femmes. Dans le courant des préceptes féministes, elle œuvre pour l'accès des femmes aux postes de direction des clubs féminins et réserve des postes aux femmes ⁹. Devenue présidente de la Fédération des Sociétés Françaises des Sports Féminins (FSFSF) en 1919, cette dirigeante sportive fonde deux ans plus tard la Fédération Sportive Féminine Internationale (FSFI). Face au refus du CIO et de son président, Pierre de Coubertin, d'intégrer des épreuves d'athlétisme pour les femmes aux Jeux olympiques, elle organise des Jeux mondiaux féminins, qui se tiendront tous les 4 ans de 1922 à 1934 ¹⁰.



Photographie de la cérémonie d'ouverture des premiers Jeux olympiques féminins (1922, stade Pershing, Paris).

Ces manifestations connaîtront un développement croissant à chaque édition. Elles montrent que loin d'être passives, certaines sportives transgressent l'ordre social et luttent pour leur inclusion, et ce, dès les premiers JO. Le combat de figures sportives et féministes, telles qu'Alice Milliat, est aujourd'hui en passe d'être réhabilité, notamment grâce au travail récent d'historiennes du sport et à l'action d'associations 11. Il reste pour autant beaucoup à étudier sur l'histoire du sport pratiqué par les femmes. À cet endroit se matérialise une deuxième forme de violence envers les premières sportives. Après avoir été interdites ou empêchées de pratiquer, l'histoire du sport participe à leur invisibilisation.

Au cours du xx^e siècle, les interdictions formelles envers la pratique des femmes sont peu à peu abandonnées par le CIO. Elles semblent aujourd'hui d'un autre âge ; à tel point que l'on pourrait oublier qu'elles datent pourtant d'hier. En 1972, les hommes représentaient toujours 79,3% des participant-es aux JO, et la boxe pratiquée par les femmes n'a été introduite qu'aux JO de Londres en 2012.

La mixité n'est pas synonyme d'égalité.

Maintenant que l'ensemble des compétitions olympiques est ouvert aux femmes, le CIO présente l'introduction d'épreuves « mixtes » comme une forme de modernité et un gage d'avancées notables en matière d'égalité de genre. Il est cependant à noter que de telles épreuves existent depuis plus de 100 ans. Dès l'entrée des femmes aux Jeux olympiques, à Paris en 1900, les compétitions de voile étaient « mixtes ». Le patinage artistique ou encore l'équitation, comprennent depuis de longue date des épreuves qui ne comportent pas de catégorie hommes/femmes. Plus encore, le CIO a œuvré pour dé-mixer des épreuves qui ont remis en cause la supériorité sportive des hommes sur les femmes. L'épreuve olympique de *skeet*, l'une des épreuves du tir sportif, est ainsi restée mixte jusqu'à ce qu'elle soit remportée par la chinoise Zhang Shan en 1992 devant deux hommes.



Shan Zhang portée par les médaillés d'argent et de bronze, aux Jeux Olympiques de Barcelone, en 1992.

Photographie de XU Haifeng.

Ensuite, la notion de « mixité » recouvre des acceptions très variées. Utilisé pour décrire une situation où hommes et femmes pratiquent séparément, le terme peut tout aussi bien désigner leur confrontation physique directe sur une même aire de jeu. En l'occ-

urrence, certaines nouvelles épreuves introduites aux JO répondent de la première acception. Pour exemple, l'épreuve de judo par équipes apparue aux JO de Tokyo (2021) a été qualifiée de « mixte » alors qu'elle ne consiste qu'à une alternance de combats entre hommes puis entre femmes. Dans cette configuration la confrontation directe n'existe pas et les perspectives de collaborations entre hommes et femmes d'une même équipe restent très réduites.

Notamment légitimé par l'infériorité physique présumée des femmes, ce modèle d'organisation sportive semble par ailleurs façonné par des logiques hétéronormatives. En effet, dans le cas de la luge double aux JO d'hiver, le CIO s'est soucié, en 2018, de « la connotation sexuelle que pourrait prendre l'affaire ¹² » en raison de la position des lugeur·euses, « le plus léger des équipiers étant allongé sur l'autre ». Ainsi, malgré des évolutions récentes, les formes de mixité promues demeurent le plus souvent organisées de manière à ce que femmes et hommes ne s'affrontent pas directement ou qu'ils ne collaborent pas physiquement de trop près.

Une politique paritaire et mixte... mais toujours excluante.

Enfin, les Jeux olympiques sont présentés par le CIO comme une plateforme mondiale de l'inclusion et l'égalité des genres, mais certaines minorités de genre sont toujours exclues des épreuves olympiques (en particulier les femmes trans et les personnes intersexes). Si cette exclusion n'est pas systématique, elle est néanmoins prégnante pour les personnes qui les vivent. L'athlète française Halba Diouf s'est ainsi vue récemment interdite de pratiquer sa discipline au-delà du niveau départemental par la Fédération Française d'Athlétisme (FFA), laissant par là même s'envoler ses espoirs de participation olympiques.

Suite à un travail de concertation, le CIO a publié en 2021, son nouveau « cadre pour l'équité, l'inclusion et la non-discrimination sur la base de l'identité sexuelle et l'intersexuation ». Ce dernier ind-

ique que « tout un chacun, indépendamment de son identité sexuelle, expression et/ou intersexuation, devrait être en mesure de pratiquer un sport en toute sécurité, mais sans préjugé ». Cette nouvelle réglementation laisse cependant à chaque fédération sportive internationale le soin d'édicter les règles de participation aux épreuves qui leur incombe. Si ce cadre se veut plus inclusif, il s'est paradoxalement traduit par un durcissement des politiques d'exclusion envers les personnes intersexes et trans ¹³.

Les fédérations sportives, et notamment la fédération internationale d'athlétisme, ont institutionnalisé de tests visant à contrôler le sexe des sportives ¹⁴. Cette procédure ne connaît pas d'équivalent chez les hommes. Elle s'est d'abord matérialisée par des tests visuels gynécologiques, puis chromosomiques, et prend désormais la forme d'un contrôle hormonal. La variété des indicateurs utilisés, les changements successifs de seuils (10 nmol puis 2,5 nmol de testostérone par litre de sang) au-delà duquel les individus ne sont pas considérés comme des femmes, et la faiblesse des preuves scientifiques sur lesquels ces derniers s'appuient montrent l'incohérence et l'inutilité des politiques visant à caractériser les « vraies femmes ».

Ainsi, derrière la parité du nombre d'athlètes, les institutions sportives reproduisent de nouvelles formes d'exclusions, formulées sur la base d'arguments toujours renouvelés, mais s'inspirant des interdictions passées. La catégorisation des individus, ici sexuée (femme/homme), reste pensée comme un dispositif permettant de garantir une « compétition équitable » entre les concurrent·es – une ambition qui relève pourtant du mythe. Une taille très importante, des fibres musculaires exceptionnelles, une capacité pulmonaire et respiratoire en dehors des standards ne constituent-elles pas des avantages injustes et disproportionnés ?

Concluons donc que, même si le CIO ne détient pas le monopole de l'organisation du sport et qu'à ce titre, il ne constitue pas le seul responsable de l'ensemble des inégalités persistantes dans le mouvement sportif évoquées ici, il ne peut décemment pas énoncer que

ortant et le plus égalitaire du monde ¹⁵ ». L'intégration des minorités de genre au programme des JO constitue une histoire de luttes, commencée au tournant du xx^e siècle - et encore bien loin d'être achevée.

—

Notes

- 1 <https://olympics.com/cio/egalite-des-genres/objectifs>.
- 2 Pierre de Coubertin, la Revue olympique N° 79, juillet 1912, p. 109-111.
- 3 Ottogalli, C. (2004). Quand le Club Alpin Français écrit au féminin (1874-1919). *Amnis. Revue d'études des sociétés et cultures contemporaines Europe/Amérique*, (en ligne).
- 4 Castan-Vicente, F., Bohuon, A., & Pallesi, L. (2021). « Ni de seins, ni de règlement » L'athlète Violette Morris ou le procès de l'identité sexuée de l'entre-deux-guerres. *20 & 21. Revue d'histoire*, (4), 87-105.
- 5 Dr Héricourt, « La femme dans le sport moderne », *Revue des deux mondes*, 1900.
- 6 Henri Desgranges, 1904, cité dans Pécout C., Birot L. (2008). *La culture sportive mondaine à la Belle Époque : facteur du développement des stations balnéaires du Calvados*. In: *Annales de Normandie*, n°1-2, 135-146.
- 7 Prudhomme-Poncet, L. (2003). *Histoire du football féminin au xx^{ème} siècle*. Paris : L'Harmattan.
- 8 Carpentier, F. (2019). Alice Milliat et le premier « sport féminin » dans l'entre-deux-guerres. *20 & 21. Revue d'histoire*, 142, 93-107.
- 9 Castan-Vicente, F., Bohuon, A., Henaff-Pineau, P., & Chanavat, N. (2019). Les pionnières françaises du sport international des

femmes: Alice Milliat et Marie-Thérèse Eyquem, entre tutelle médicale et non-mixité militante ?. *Staps*, 125(3), 31-47.

- 10 Voir à ce titre, l'exposition « Les premiers « jeux olympiques féminin » de Paris 1922 » organisée par le comité d'histoire de la ville de paris.
<https://storymaps.arcgis.com/stories/f8dcc0930863489fa30dc34558cb10de>
- 11 Par exemple, la fondation Alice Milliat.
- 12 *L'Équipe*, 8 février 2018.
- 13 Bohuon, A., & Pallesi, L. (2023). « Ne plus se laisser prendre à leurs Jeux. Transidentité et intersexuation versus la bicatégorisation sexuée. » *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, (158), 61-75.
- 14 Bohuon, A., (2012). *Le Test de féminité dans les compétitions sportives. Une histoire classée X?*, Paris, éditions IXe.
- 15 <https://olympics.com/cio/egalite-des-genres/egalite-des-genres-a-travers-le-temps>

—

Contributeur · ices

Jim Schrub et Mathieu Watrelot

LES JEUX SONT FAITS

ÉTUDES | #JEUX OLYMPIQUES | #INVISIBLES | #MIGRATIONS

« Il ne faut pas que les touristes nous voient... » Les JO et l'invisibilisation des personnes migrantes à la rue

Par Oriane Sebillotte | 15-07-2024

Paris accueille les Jeux, mais chasse les personnes qui y demandent asile. Le plus grand spectacle du monde s'organise en produisant ses invisibles. La géographe Oriane Sebillotte, qui enquête depuis des années sur les campements franciliens de personnes migrant.s sans domicile, livre ici un récit à la fois analytique et immersif, illustré par ses propres graphiques et dessins. Pour qu'au moins les Jeux fassent voir ce que d'habitude on cache.

« Ils sont venus avant-hier avec deux voitures de police vers 6h30-7 heures du matin. Ils ont parlé avec tout le monde [...] : "il faut ramasser vos tentes, bientôt les Jeux olympiques vont commencer et vous allez devoir partir d'ici, on va devoir tout nettoyer." C'est ça qu'ils nous ont dit. Moi je n'ai rien répondu. On va sûrement partir. Une fois, avant, ils m'avaient frappé à l'épaule avec leur matraque parce que j'avais répondu, donc maintenant je me tais ¹. »

L'homme qui fait ce récit vit dans une tente à Paris comme environ 1 100 migrant.es à cette période dans l'agglomération parisienne ². L'augmentation du nombre de personnes arrivant dans l'Union européenne pour y demander l'asile au milieu des années 2010, et le sous-dimensionnement de l'hébergement institutionnel, sont rendus visibles par l'occupation de l'espace public francilien

par des campements. Ces dix dernières années, ils ont été installés sous le métro aérien, sous des ponts, des échangeurs, dans des tunnels ou aux bords des quais. Ils sont faits de tentes, parfois seulement de matelas et de cartons, de matériaux de récupération (grilles, canapés, chaises) protégés par des bâches tendues. Ils regroupent de quelques dizaines à plusieurs milliers de personnes, qui viennent majoritairement du Soudan, d'Afghanistan, d'Éthiopie, d'Érythrée et d'autres pays d'Afrique et d'Asie. La plupart souhaitent demander l'asile dans un pays européen, sont en demande d'asile, l'ont obtenue ou en ont été déboutées. Leur présence visible dans l'espace public a fait l'objet de nombreuses prises de position médiatiques, associatives et politiques au cours des années **3**.



Figure n° 1 - Campement sous le métro aérien dans le quartier de La Chapelle, décembre 2022

Trois ans après que les campements ont pris de l'ampleur à Paris et en petite couronne, le Comité international olympique (CIO) a officiellement attribué l'organisation des Jeux olympiques et paralympiques (JOP) 2024 à la Ville de Paris, le 13 septembre 2017. D'après Jules Boykoff, chercheur états-unien en sciences politiques, les Jeux sont l'occasion pour les pays hôtes de mettre en place des dispositifs de surveillance de la population et de tester des approches sécuritaires qui perdurent souvent au-delà **4**. Il observe également que les Jeux sont l'occasion de gentrifier des quartiers de manière accélérée, ainsi que de déloger et expulser des populations **5**. En

Île-de-France, les JOP 2024 doivent prendre place entre le 26 juillet et le 8 septembre 2024, principalement à Paris et en Seine-Saint-Denis. Ils favorisent l'accélération de nombreux projets d'aménagement, de rénovation et de requalification ⁶ liés à la métropolisation du Grand Paris ⁷. Dans ce département limitrophe et dans le nord et le centre de Paris, les quartiers choisis pour accueillir les Jeux correspondent à des zones où ont existé et sont encore installés de nombreux campements et squats. Ces lieux sont visés par des projets de renouvellement urbain, comme le 18^e arrondissement de la capitale qui doit se transformer en un centre « vivant et dynamique en plein cœur de la métropole » ⁸ ou le territoire de la Plaine Commune ⁹ qui « poursuit sa transformation augmentée par l'accueil des Jeux olympiques et paralympiques en 2024 ¹⁰ ». La volonté de rendre plus attractifs des quartiers que l'image du sans-abrisme dévalorise remet en cause la possibilité d'y vivre pour les personnes en campement ¹¹. Les pratiques d'expulsion de campements et de squats s'inscrivant dans une histoire longue et globale, il est difficile d'affirmer que les JOP ont un effet inédit sur la régulation de ces lieux de vie. Leur mise en œuvre et les nombreux aménagements et dispositifs sécuritaires qui les accompagnent n'occasionnent-ils pas néanmoins une accentuation des phénomènes d'exclusion des personnes migrantes sans-domicile de la région francilienne ? Dans quelle mesure est-il possible d'observer une intensification et une accélération de certaines pratiques et politiques publiques des autorités les concernant ? En particulier, celles qui contribuent à leur invisibilisation dans l'espace public ? C'est à ces questions que je voudrais apporter des éléments de réponse.

Je reviendrai tout d'abord sur la gestion des campements franciliens par l'expulsion et des opérations de « mise à l'abri » durant ces neuf dernières années. Puis j'étudierai comment la répartition des personnes migrantes vers d'autres régions que l'Île-de-France, bien que plus ancienne, se systématise depuis plusieurs mois. Enfin, grâce aux données du Collectif Accès aux Droits (CAD), j'analyserai les pratiques policières à l'encontre des migrant·es en campement et l'invisibilisation relative des violences à l'approche des Jeux ¹².

Expulser

La routine de l'expulsion

En juin 2015, le gouvernement adopte un *Plan urgence migrants* qui contient une mesure pour la « résorption » des campements par des expulsions « humanitaires ». Il y est noté que l'arrivée de milliers de personnes dans l'espace Schengen en 2014 et 2015, « menace [...] d'entraîner un développement de campements illicites, indignes et inacceptables pour tous ». Pour y répondre, ce plan propose « un pilotage opérationnel » dont une des missions sera « la résorption précoce et la prévention de l'installation de campements à Paris et en Île-de-France par la mise à l'abri et la bonne orientation des migrants ¹³. » Entre le 2 juin 2015, date de la première expulsion de campement avec proposition de « mise à l'abri » ¹⁴ à Paris, et mai 2024, environ 400 opérations de ce type ont eu lieu à partir de campements franciliens. Certaines donnent lieu au démantèlement du campement tandis que d'autres sont partielles et les personnes ne se voyant pas proposer d'hébergement peuvent rester sur place.

Ces opérations, dont l'organisation varie parfois, sont pilotées par la préfecture de région Île-de-France. Cette administration se charge de trouver des places d'hébergement au sein du Dispositif national d'accueil (DNA) réservé aux personnes en demande d'asile ou l'ayant obtenu. Puis, sur la base de diverses données récoltées à propos de chaque campement (entre autres, le nombre de personnes présentes, les alertes et demandes d'autres institutions – collectivités, préfectures –, ou la situation sanitaire), elle choisit quel campement sera expulsé. Le jour de l'opération, en général, les forces de l'ordre arrivent d'abord tôt le matin (entre 5 et 7 heures), puis elles encerclent le campement. La préfecture de région, accompagnée d'intervenants sociaux, arrive ensuite. Les agents organisent les files et répondent aux questions des personnes (souvent à propos des rendez-vous institutionnels qu'elles risquent de rater pour bénéficier de propositions d'hébergement). Les bus arrivent et les personnes partent progressivement vers des

places d'hébergement en Île-de-France ou dans d'autres régions. Elles pourront rester plus ou moins longtemps dans ces centres selon leur situation administrative et, de quelques jours à quelques mois après, elles seront soit remises à la rue, soit envoyées vers d'autres centres. Les expulsions durent en moyenne entre deux et six heures, selon leur organisation et le nombre de personnes présentes. Lorsque tous les bus sont partis, les agent·es de la préfecture quittent les lieux. S'il reste des personnes n'ayant pas pu, souvent faute de places, ou pas voulu monter dans les bus, soit elles peuvent rester sur le campement, soit elles sont repoussées par la police. Puis, dans ce dernier cas, le nettoyage du lieu est assuré par la voirie de la municipalité.

Ce type d'opérations et leur répétition durant des années révèle une gestion routinière de ces lieux de vie par l'expulsion 15. La carte ci-dessous met en évidence les lieux où des campements et des squats ont été expulsés entre 2015 et 2024.

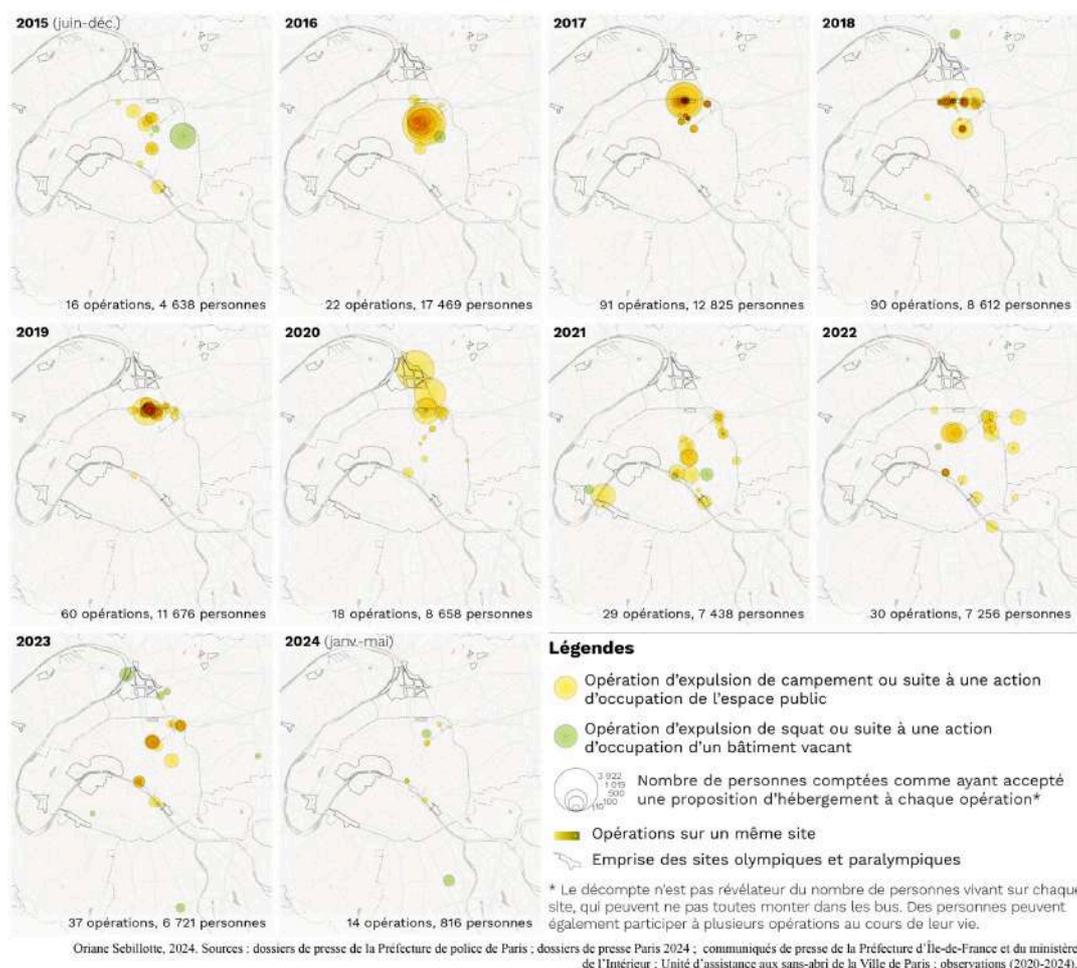


Figure n° 2 - Les opérations de « mise à l'abri », 9 ans de gestion par l'expulsion

La géographie de l'expulsion

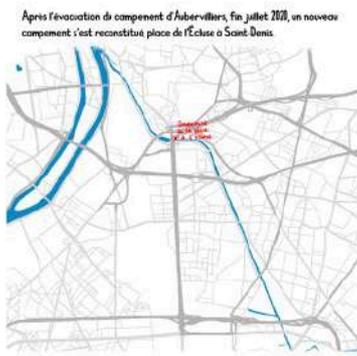
Ces expulsions visent en majeure partie à évacuer des lieux de vie (squats et campements). Parfois, elles sont organisées en réponse à des actions d'occupation de places publiques ou de bâtiments vacants, qui ont pour revendication plus ou moins explicite une mise à l'abri des participant·es à l'action ¹⁶. Ces expulsions ne concernent toutefois pas l'ensemble des sites sur lesquels des campements existent ou ont existé. Certains n'ont jamais fait l'objet de telles opérations. On voit alors se dessiner les zones où ont été présentes le plus grand nombre de personnes en campement et en squat, mais aussi là où les pouvoirs publics ont concentré leurs efforts pour « reconquérir le territoire », ainsi qu'exprimé dans un communiqué de presse conjoint du préfet de région Île-de-France et du préfet de la Seine-Saint-Denis, le 26 janvier 2022, suite à l'expulsion d'un de ces campements à Pantin. Toutefois, ces efforts s'exercent à certains endroits avec une plus grande intensité. Par exemple, en novembre 2019, les campements autour de la Porte de la Chapelle, lieu d'installation depuis trois ans, sont expulsés et les ré-installations empêchées par des dispositifs de surveillance. Dans un communiqué de presse suite à cette expulsion la préfecture de région Île-de-France prévenait ainsi que pour :

prévenir toute nouvelle installation de ces campements sur ces sites comme dans d'autres lieux de la Capitale, la préfecture de Police met en place un dispositif spécifique établi sur des moyens humains importants et sur le développement accru de la sécurisation passive. Une surveillance dynamique et permanente, complétée par l'utilisation de la vidéo-patrouille, sera assurée par des effectifs de la préfecture de Police dédiés [...]. Les personnes qui tenteraient de se réinstaller seront immédiatement contrôlées et leur situation administrative vérifiée, donnant lieu, en cas de séjour irrégulier sur le territoire national, à une procédure de placement en centre de rétention administrative ¹⁷.

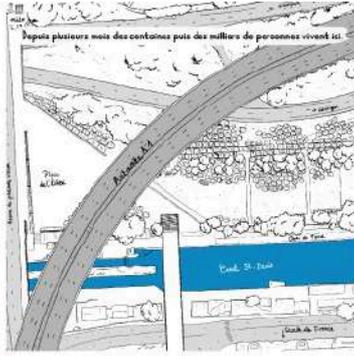
Or, à Porte de la Chapelle, les chantiers pour la construction de l'Adidas Arena et les aménagements de l'espace public débutent à l'été 2020. Le site, inauguré en février 2024, accueillera certaines

compétitions des Jeux. Le 17 novembre 2020, le campement de la place de l'Écluse à Saint-Denis, à proximité du Stade de France – un autre site de compétition des Jeux –, est expulsé à son tour et toute réinstallation à proximité empêchée.

« Il ne faut pas que les touristes nous voient... » Les JO et l'invisibilisation des personnes migrantes à la rue



Après l'évacuation du campement d'Aubervilliers, fin juillet 2020, un nouveau campement s'est reconstitué place de l'Écluse à Saint-Denis.



Depuis plusieurs mois des centaines puis des milliers de personnes vivent ici.



Place de l'Écluse à 3 heures du matin, le 17 novembre 2020. Jour prévu de l'évacuation.



Pour passer le temps et se réchauffer, des hommes mettent de la musique sur leur téléphone et dansent.



À 4 heures du matin les forces de l'ordre arrivent et encerclent le campement. L'interprète de la préfecture (uniquement en anglais) donne des consignes peu claires au mégaphone.



L'attente s'installe, les personnes du campement ne sont pas informées de comment va se dérouler l'évacuation.



After "chappa" do you know where they will send us?
Do you know if we are going very far?
I have an appointment with prefecture at 2pm, what do I do?
Can we change where we go?
Can we say no?
What is written on my newspaper?
Sprinkles des Douches?
In two days I must go for my interview at OFPRA. How do I do if they send us in region?
Do you know at what time the bus come?
It's very long huh?
I am "Dublin" Sweden, what do I do?



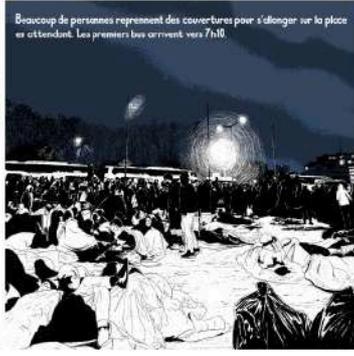
Les membres d'associations présentes récupèrent les tentes et couvertures pour éviter leur destruction, pouvoir les nettoyer et les redistribuer à nouveau.



Ce qui ne peut pas se garder est brûlé par les personnels de campement. Tout le monde espère être hébergé ce soir et ne plus avoir besoin de ces affaires.



À 6h30, la majorité des personnes du campement sont réveillées.



Beaucoup de personnes reprennent des couvertures pour s'allonger sur la place et attendre. Les premiers bus arrivent vers 7h10.



La confusion règne quant au dispositif. Les personnes passent entre deux furgons pour monter dans les bus qui mettent du temps à se remplir. Les forces de l'ordre utilisent du gaz lacrymogène et alligent les personnes à s'asseoir. Les premiers bus partent un peu avant 8 heures.



Progressivement, les forces de l'ordre resserrent le cordon, les sanitaires et le pont d'eau ne sont désormais plus accessibles.



Finalement la plupart du matériel récupéré par les associations est détruit par mesure sanitaire.



À 14h20 les derniers cars partent. Entre 500 à 1000 personnes n'ont pas pu monter. Les forces de l'ordre repoussent les personnes restant.



Les personnes sont repoussées tour à tour vers Aubervilliers, Saint-Ouen, Paris, Porte de la Chapelle, Porte d'Aubervilliers...



À chaque porte de Paris, durant plusieurs semaines, les personnes

Figure n° 3 - 17 novembre 2020, expulsion d'un campement à proximité du Stade de France

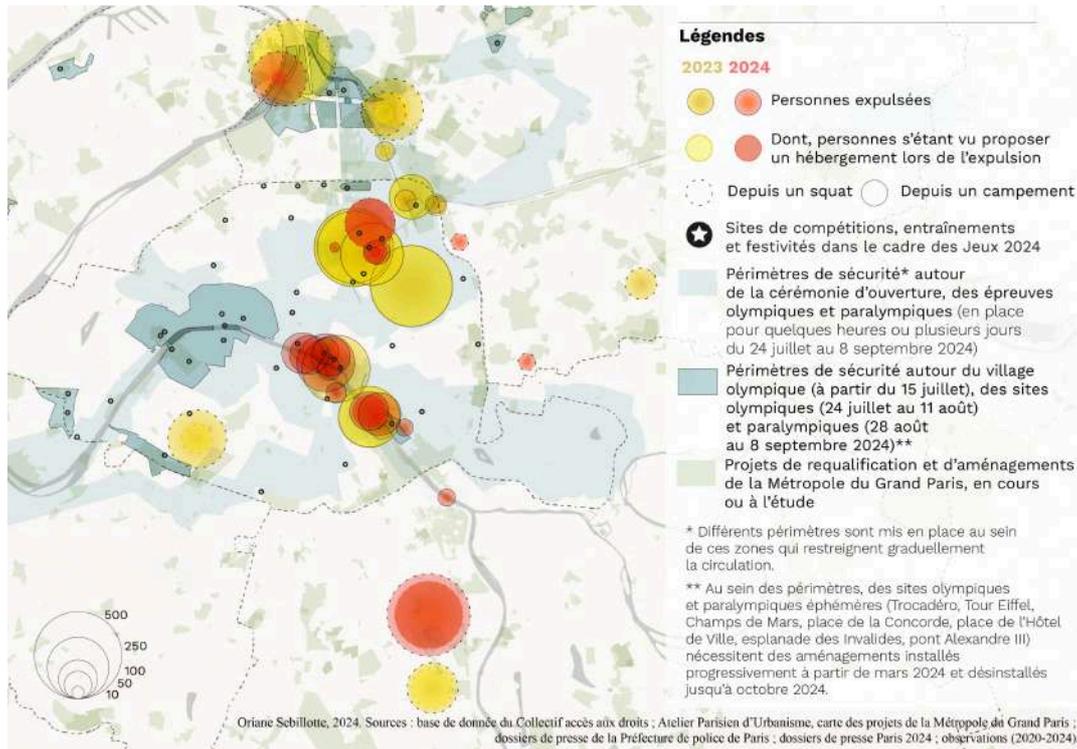
L'expulsion de la place de l'Écluse annonce la fin de ces grands campements franciliens. Entre 2015 et 2020, un ou deux sites principaux concentraient la majorité des personnes. Lorsqu'ils étaient expulsés, celles-ci cherchaient un endroit où se réinstaller et après quelques semaines un campement se reconstituait. Il devenait un nouveau lieu central pour les nouveaux·elles arrivant·es et les personnes sortant d'hébergement, et pouvait réunir plusieurs milliers de personnes ¹⁸. Désormais, les installations sont plus éparpillées et plusieurs campements de quelques dizaines ou centaines de personnes co-existent ¹⁹. Ce changement participe à une moindre visibilité des campements dans l'espace public francilien. Dans un email de la Direction régionale et interdépartementale de l'hébergement et du logement (DRIHL) du 93 à ses équipes fin mars 2024, rendu public par le collectif Le Revers de la Médaille, il est écrit que les missions contiennent le fait de « mettre à l'abri, par anticipation, les personnes sans-abri à proximité des sites olympiques » ²⁰. Ces consignes démontrent l'attention portée par les pouvoirs publics aux campements situés sur et autour des lieux des futurs Jeux.

Outre ces opérations qui concernent les campements, des expulsions de squats abritant des personnes en demande d'asile, l'ayant obtenu ou non, augmentent depuis 2023. Elles sont organisées sur le même modèle (des opérations accompagnées de propositions d'hébergement généralement réservées aux personnes en demande d'asile ou l'ayant obtenu). Pas moins de sept expulsions ont eu lieu depuis février 2023, concernant environ 1200 personnes. Le squat d'Unibéton qui existait depuis trois ans et comptait environ 500 résident·es a été expulsé le 26 avril 2023. Situé sur l'Île-Saint-Denis, il faisait face au Village olympique.

Expulser sans héberger

La préfecture de police de Paris organise également des expulsions de campements sans proposition de « mise à l'abri ». Les forces de l'ordre interviennent pour ordonner aux personnes de partir. Parfois, les occupant·es peuvent récupérer leurs affaires mais elles sont

souvent jetées et le site nettoyé par la voirie de la Ville de Paris. En 2023 et 2024, sur la base d'une liste probablement non-exhaustive **21**, on constate une accélération des expulsions sans proposition d'hébergement par rapport aux années précédentes. Ces expulsions se concentrent dans des quartiers centraux (notamment les quais de la Seine où se tiendra la cérémonie d'ouverture des JOP) ou du nord de la capitale, là où vont se dérouler une partie des événements, compétitions et festivités dans le cadre des Jeux.



Plusieurs expulsions de lieux de vie sont ainsi probablement directement liées à la mise en œuvre des chantiers des JOP, ainsi que de l'organisation de la cérémonie d'ouverture sur la Seine.

« Je dormais sur un camp à Pont Neuf. L'après-midi, trois policiers en civil sont venus. Ils nous ont dit qu'ils nous comptaient parce qu'on allait bientôt devoir partir. Quand je leur ai demandé pourquoi, un des policiers m'a dit que ça les emmerdaient qu'on soit là, qu'on était trop, que la France organisait les JO, qu'il y avait beaucoup d'étrangers dans la rue et qu'il ne fallait pas que les touristes nous voient **22**. »

Les campements constituent des « paysages de la pauvreté » **23** et leur présence souligne une inaction des pouvoirs publics **24**. L'im-

age qu'ils renvoient ne correspond donc pas aux processus de valorisation de quartiers devant incarner de nouvelles fonctions de centralités urbaines et d'attractivité économique au sein du Grand Paris et dans le cadre des Jeux. Afin d'empêcher la reconstitution de campements et de squats, les pouvoirs publics favorisent la dispersion des personnes sur le territoire hexagonal, une mesure employée depuis des années mais qui se systématisent et se renforcent à l'approche des Jeux.

Disperser sur le territoire national: «la région ou la rue»

« Desserrer » l'hébergement en Île-de-France

À partir de juin 2015, la très grande majorité des opérations de « mise à l'abri » depuis les expulsions de campements et de squats étudiées ici dirige les personnes vers des centres du Dispositif national d'accueil. Ce dispositif d'hébergement dédié aux personnes relevant de l'asile, créé en 1973, s'inscrit dès ses débuts dans une logique de répartition à l'échelle nationale ²⁵.

Cette logique de répartition s'inscrit dans une histoire plus longue et globale qu'a étudiée Martina Tazzioli dans un article de 2020 ²⁶. Cette dispersion sur le territoire est renforcée au fil des années par la création de centres spécifiques ²⁷. En février 2021, la mise en application d'un schéma de répartition doit permettre aux administrations d'envoyer les personnes en demande d'asile ou l'ayant obtenu d'une région vers une autre, puis de les déplacer au sein de celle-ci, selon la « saturation » de l'hébergement dans chaque territoire et sur la base d'un calcul à partir d'indicateurs « démographiques et socioéconomiques » ²⁸. En avril 2023, un nouveau dispositif est mis en place pour « desserrer » l'hébergement en Île-de-France. Des centres « sas » sont ouverts dans 10 régions hexagonales (hors Île-de-France et Hauts-de-France) ²⁹. Les personnes qui y sont envoyées (notamment depuis les expulsions de campements et de squats franciliens) y sont accueillies pendant trois semaines durant lesquelles leur situation administrative est étudiée.

Puis, en fonction de celle-ci, elles sont orientées vers divers types de centres dans la région ou remises à la rue.

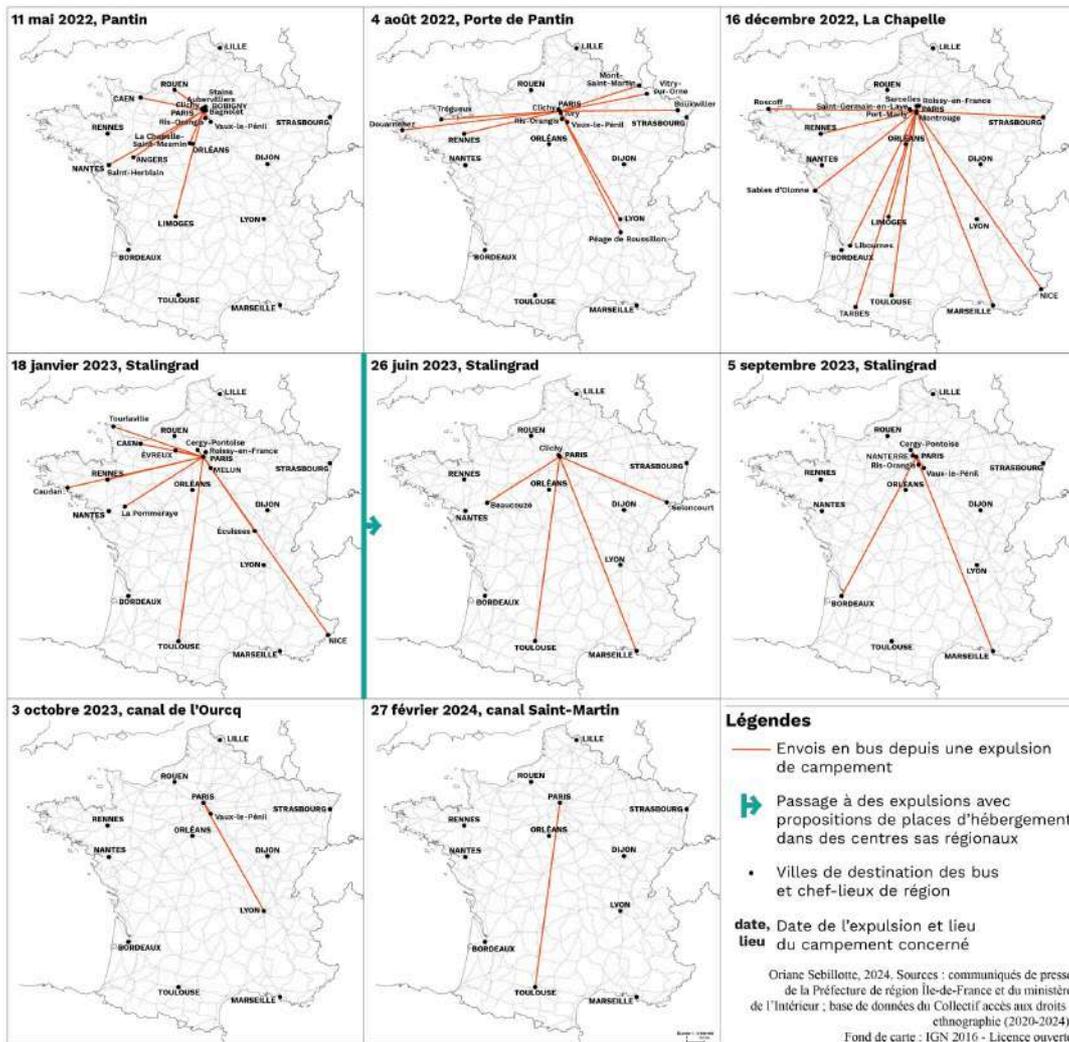


Figure n° 5 - Une dispersion recentrée mais plus systématique.

Comme on peut le voir, la répartition en région depuis la mise en place des sas régionaux est bien plus restreinte en termes de destinations. C'est depuis les centres sas que les personnes sont ensuite envoyées vers d'autres centres au sein de la région d'arrivée. À partir d'avril 2023, les orientations en région à partir des expulsions se font désormais vers les centres sas et la possibilité d'être hébergé·e en Île-de-France dépend de critères resserrés. Les orientations en région deviennent alors de plus en plus directives.

Il y a environ 350 personnes présentes le matin de l'expulsion du campement à Stalingrad. Les personnes qui partent pour des centres franciliens doivent avoir un contrat de travail en CDI ou en CDD de plus de 9 mois dans la région. Finalement,

seulement deux bus partent pour l'Île-de-France sur les huit prévus initialement. Les autorités refusent de prendre en charge les personnes qui ne rentrent pas dans les critères pour l'Île-de-France. Une seule option leur est offerte : partir en région. Une centaine d'entre elles choisissent de rester en campement. Le dernier bus pour la région (Bourgogne) part avec seulement 14 personnes. (Extrait de terrain, expulsion du campement de Stalingrad, le 26 juin 2023.)

Ainsi que le déclare un membre d'une association à l'issue de cette expulsion, pour les personnes qui ne peuvent pas justifier d'un emploi déclaré en Île-de-France, c'est « la région ou la rue ». Les autorités restreignent l'accès aux hébergements franciliens à travers des critères qui, s'ils ne sont pas complètement figés, demeurent étroits. Au fil des opérations, les autorités tentent de convaincre les personnes d'accepter les propositions d'hébergement hors de l'Île-de-France.

Un nouveau campement est expulsé à Stalingrad. Les hommes restent sur le côté, ils ne se pressent pas vers les bus. Après quelques opérations de « mise à l'abri » vers les sas, ils savent désormais que les premiers bus sont affrétés vers des villes d'autres régions. Tant que le nombre de personnes dans le premier bus (pour Strasbourg) n'est pas suffisant par rapport aux places prévues, le bus ne part pas. Les agent·es de la préfecture de région interpellent les personnes pour tenter de les convaincre de partir à Strasbourg. Finalement, quelques hommes qui souhaitaient entrer dans le dispositif pour bénéficier d'une proposition d'hébergement acceptent cette destination pour pouvoir accéder à une place, le bus part et l'opération se poursuit. (Extrait de terrain, expulsion du campement de Stalingrad, le 19 septembre 2023.)

Diriger vers des «sas» en région

Ces exemples montrent des évolutions dans les opérations de « mise à l'abri », autant du côté des autorités qui les organisent que des personnes qui acceptent ou non d'y participer. La date des expulsions est rarement divulguée par les autorités, mais, avant la systématisation des envois en sas, dès qu'une rumeur d'expulsion circ-

ulait, des personnes se rendaient sur le campement concerné, espérant pouvoir participer à l'opération (certaines vivant dans d'autres campements, en squat, dans des hébergements précaires) 30. Au début de chaque opération, habituées au manque de places proposées par rapport au nombre de personnes présentes, celles-ci se précipitaient pour accéder aux bus. Ces expulsions permettaient d'obtenir un hébergement en Île-de-France sans nécessairement correspondre à des critères spécifiques. Ce n'est désormais plus le cas pour des personnes qui ont parfois pourtant des attaches dans la région (famille, ami·es, réseau solidaire, associations qui les accompagnent dans leurs démarches, lieux de soins, lieux de scolarité, emplois informels, etc.). De plus, les hébergements vers lesquels les personnes sont envoyées ne sont pas toujours adaptés aux besoins des individus et beaucoup de celles qui sont envoyées loin de l'Île-de-France évoquent l'isolement ou le manque de perspectives sur place. Or, quitter un hébergement du Dispositif national d'accueil équivaut à perdre ses droits à l'allocation pour les demandeur·ses d'asile et à tout hébergement dans le futur. Depuis la nouvelle loi sur l'asile et l'immigration adoptée en janvier 2024, quitter sa place peut aussi aboutir à la clôture de sa demande d'asile. Ainsi, beaucoup sont les personnes qui préfèrent ne pas partir en région car elles ne veulent pas prendre le risque d'être hébergées dans des endroits qui ne leur conviennent pas et qu'elles ne pourraient quitter qu'au prix d'une perte de certains de leurs droits. Elles opposent alors des résistances aux expulsions vers les sas. Elles mettent en place des tactiques (replier lentement ses affaires, rester sur le côté) pour ne pas monter dans les premiers bus à destination d'autres régions, voire refusent catégoriquement les propositions et restent à la rue. En réponse, les agent·es de la préfecture d'Île-de-France et de la préfecture de police de Paris cherchent des manières de les convaincre qui vont parfois jusqu'à des formes de coercition.

Le 31 octobre, une nouvelle expulsion de campement a lieu dans le quartier de la Villette. Une bénévole d'une association raconte que l'opération est suspendue car très peu de personnes acceptent de monter dans le bus pour Besançon. Des policier·es contrôlent les identités des personnes présentes et en interpellent certaines. Ils et elles choisissent des

hommes au hasard pour les obliger à monter dans ce bus.
(Extrait de terrain, expulsion du campement de Porte de la Villette, 31 octobre 2023.)

Ces pratiques, qui ont eu lieu lors de deux expulsions de campement, ne se réitèrent pas et laissent la place à d'autres, comme le fait d'inclure des personnes qui se tiennent en dehors du périmètre de l'opération mais souhaiteraient y participer. Cette pratique était peu courante auparavant. Le nombre de personnes présentes le jour de l'expulsion et souhaitant monter dans les bus excédait souvent le nombre de places d'hébergement proposées. Ce changement explique l'écart observé dans le graphique ci-dessous qui met en évidence la différence entre le nombre de personnes qui accèdent aux bus par rapport à celles qui vivent sur le campement. Jusqu'en mars 2023, puis une fois le 31 mai, cet écart illustre l'attractivité des opérations de « mise à l'abri ». Puis, il s'inverse en avril 2023, donnant le taux de refus des propositions d'hébergement par les personnes qui vivent sur le campement.

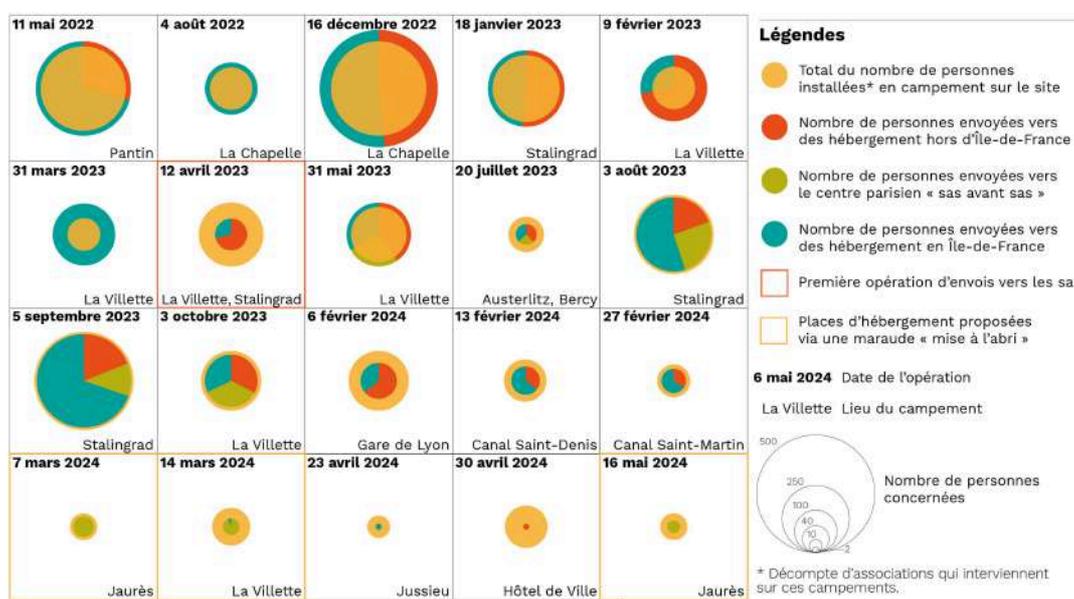


Figure n° 6 - Départs et refus d'hébergement depuis les campements.

Les refus de partir ont toujours existé mais concernaient une minorité de personnes, rendue invisible dans ce graphique par l'écart entre le nombre de places proposées et le nombre de personnes présentes le jour de l'expulsion. En mars 2024, confrontées au peu d'attractivité qu'ont désormais les propositions d'hébergement et à

la démesure que représente le fait de mobiliser des forces de l'ordre et d'affréter des cars pour les quelques personnes qui acceptent de partir, les autorités réajustent la manière dont elles organisent ces expulsions. Elles mettent en place un autre mode d'orientation similaire à celui en vigueur entre fin 2016 et 2019, qui a existé en parallèle des expulsions « classiques » : des mises à l'abri « au fil de l'eau », visibles sur la chronologie ci-dessous.

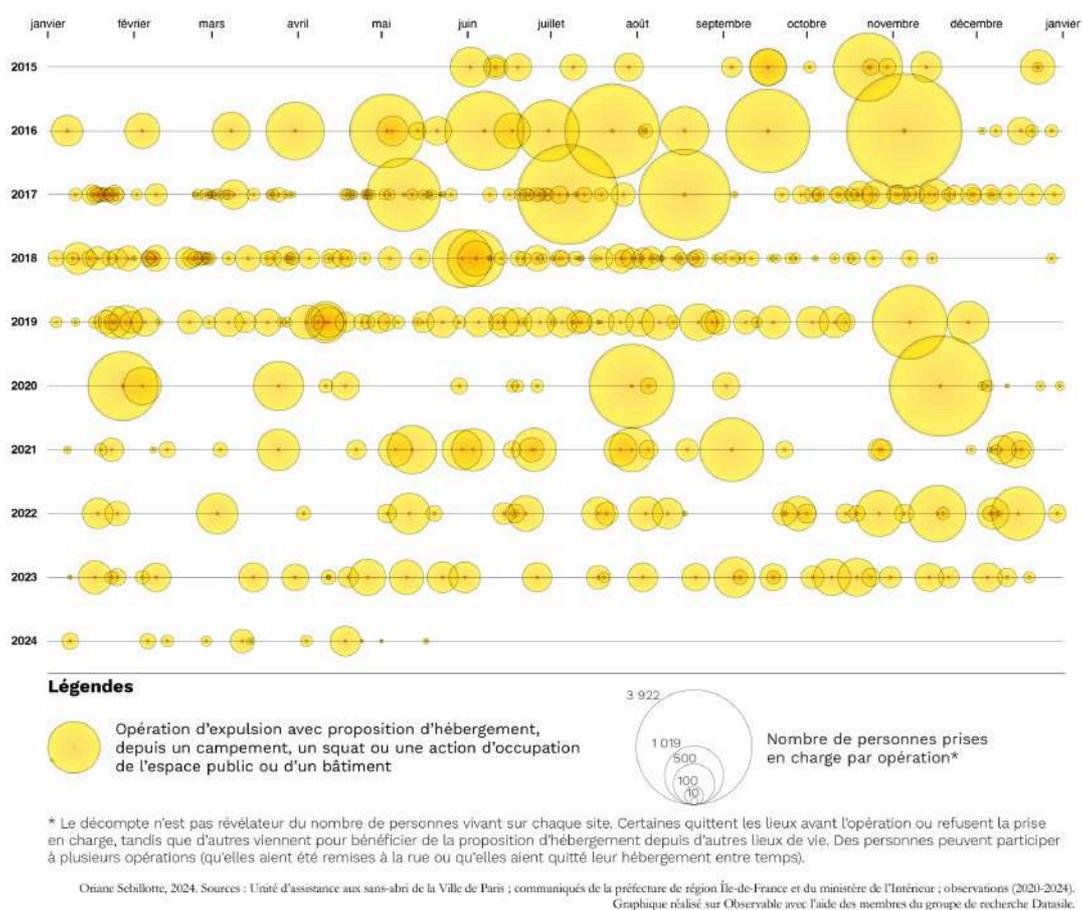


Figure n° 7 - Chronologie des opérations de « mise à l'abri » (2015-2024)

Désormais, des équipes d'intervenant·es sociaux·ales dépêchées par la préfecture d'Île-de-France et la Ville de Paris se rendent régulièrement sur les campements et proposent aux personnes de partir vers des hébergements, notamment hors de l'Île-de-France. Pour ce faire, elles orientent les personnes vers un centre au nord-est de Paris d'où partent une fois par semaine des bus vers ces destinations. Ce centre fait ainsi office de ou centre « pré-sas » et ce mode de fonctionnement rend plus discrets les envois hors de l'Île-de-France depuis les campements.

Nouvelles techniques d'éloignement

En outre, les expulsions de campements et de squats ne sont pas les seules portes d'entrée vers des hébergements non-franciliens. Quand une personne enregistre sa demande d'asile, l'Office français de l'immigration et de l'intégration (OFII) lui propose, lorsqu'il y a de la place, un hébergement. C'est l'orientation directive. Refuser cette place équivaut à refuser toute aide de l'État pour l'hébergement et implique également de ne plus recevoir l'allocation mensuelle, précieuse pour les demandeur·ses d'asile qui n'ont pas le droit de travailler ³¹. Une autre voie d'accès à l'hébergement consiste à s'inscrire sur des listes de transfert à partir de centres d'accueils de jour parisiens. La préfecture d'Île-de-France propose un certain nombre de places aux gestionnaires et établit des critères pour y accéder. La régularité de ces transferts et leur dimension varient selon les périodes mais aucun chiffre n'est divulgué publiquement à ce sujet. Désormais, ces accueils de jour orientent directement les personnes volontaires vers le centre « pré-sas » du nord-est de Paris, d'où elles sont transféré dans les sas régionaux. Enfin, les personnes hébergées se voient également proposer des transferts vers la région depuis leur centre d'hébergement. De la même manière, ces départs sont peu visibles et ne font pas l'objet de chiffres publics. Ces transferts et orientations hors d'Île-de-France expliquent peut-être en partie le faible nombre (par rapport aux périodes précédentes) de personnes acceptant un hébergement depuis les campements. Les personnes qui restent seraient celles qui ne souhaitent pas partir, dont certaines revenues de sas où elles avaient été envoyées, comme cet homme éthiopien rencontré sur un campement en mars 2024 :

Un homme éthiopien me raconte qu'il a accepté la proposition d'hébergement qui lui a été faite par les agent·es de la maraude institutionnelle « mise à l'abri ». Il a été au centre de départ pour le sas. De là il a été transféré à Toulouse. Il a ensuite été envoyé dans un hôtel social du 115. Il partageait sa chambre avec six inconnus et la qualifie de « glauque ». Il est alors rentré à Paris. Maintenant il a besoin d'une tente et d'un duvet. Il dit qu'au moins ici les associations passent et app-

ortent du thé, de la nourriture, des vêtements... Alors qu'en région il n'y a rien. (Extrait de terrain, avec une maraude associative, campement de la Villette, le 25 mars 2024.)

Le cas de cet homme n'est pas isolé. De nombreuses personnes rencontrées à Paris ces derniers mois racontent être revenues suite à leur transfert en sas, soit car elles ont ensuite été envoyées dans un hébergement temporaire, soit qu'aucun ne leur ait été proposé. La grande majorité disent désormais refuser les propositions d'envois hors de l'Île-de-France, ayant fait l'expérience qu'elles n'obtiennent pas d'hébergement durable et adapté à leurs besoins.

Cette dispersion hexagonale depuis l'Île-de-France, bien qu'antérieure à la préparation des Jeux, se systématisait en amont de leur organisation avec l'imposition de critères restrictifs. Les départs depuis l'OFII, les accueils de jour et les hébergements et la transformation des expulsions en maraudes « mise à l'abri » contribuent à l'invisibilisation de ces départs. La dimension globale des orientations en région est ainsi compliquée à mesurer. Pour les personnes qui sont encore ou à nouveau à la rue, des techniques policières contribuent à leur invisibilisation de l'espace public.

Le spectre de la violence

Techniques d'invisibilisation



Figure n° 8 - Expulsion d'un campement dans le quartier de La Chapelle, le 17 novembre 2022.

La volonté de « reconquérir le territoire » après les expulsions de campements est parfois rendue visible par du mobilier urbain et des éléments dissuasifs (grilles, pierres, plots de béton) placés sur les sites ³². À d'autres moments, ce sont des outils administratifs qui sont employés. Par exemple, en octobre 2023, après l'expulsion d'un campement sous le métro aérien à la station Stalingrad, le préfet de police de Paris prend un arrêté pour empêcher les distributions alimentaires associatives dans le secteur. Pour le justifier, il argue :

« que ces distributions alimentaires engendrent, par leur caractère récurrent, une augmentation de la population bénéficiaire de ces opérations et qu'elles contribuent [...] à stimuler la formation de campements dans le secteur du Boulevard de la Villette [...]. [L]es services de police ont procédé à de multiples opérations d'évacuation et de mise à l'abri dans ce secteur ces derniers mois [...]. [L]e nombre de ces opérations dans un intervalle rapproché et le nombre des personnes concernées soulignent que le secteur est un point de fixation pour de tels campements. »

Cet argumentaire est fondé sur la théorie du supposé « appel d'air » ³³ qui expliquerait l'attractivité du lieu à partir des distributions de repas. En réalité, les associations se déplacent généralement là où sont les campements et non l'inverse. De plus, la présence presque constante d'agent·es de la police ou de la gendarmerie, généralement mobilisé·es avant et durant les opérations de « mise à l'abri », accrédite plutôt l'idée selon laquelle des propositions d'hébergement pourraient se faire depuis ce lieu et encourage donc les personnes à y rester. Leur installation est néanmoins compliquée par la répétition d'interventions policières sur leurs lieux de vie.

Fin décembre 2022, suite à une expulsion, une membre d'un collectif de soutien demande à un policier s'il souhaite que les hommes du campement disparaissent puisqu'ils ne peuvent s'installer nulle part. Le policier lui répond qu'il demande juste à ce qu'ils rentrent dans leur pays. Le même mois, un autre explique que « le pont les abritent, pas besoin de déployer des tentes ». En janvier 2023, un policier dit à une membre

d'association que « c'est pas le camping ici, on est déjà sympa de les laisser rester là ». (Extraits de terrain, campements sous le métro aérien, décembre 2022-janvier 2023.)

Ces phrases, qui s'inscrivent en continuité des discours politiques et préfectoraux, illustrent la tension existante autour de l'occupation de l'espace public : l'action policière semble, à ce moment et dans ce secteur, se concentrer particulièrement sur l'invisibilisation des tentes qui matérialisent le sans-abrisme ³⁴, alors même qu'elles constituent d'abord et surtout un abri pour les personnes à la rue. Entre décembre 2022 et octobre 2023, les forces de l'ordre stationnent presque en permanence à proximité des personnes vivant sous le métro aérien entre les stations La Chapelle et Stalingrad. À part durant quelques courtes périodes au cours de ces onze mois, les agent·es interviennent dès qu'une tente est dépliée pour la confisquer ou ordonner de la ranger.

Chaque matin de janvier à mars 2023, la police ou la gendarmerie réveillent les personnes (vers 6-7 heures) et leur ordonnent de se lever et de partir. Elles peuvent revenir plus tard pour dormir sur place (généralement sans tentes, sur des matelas et des cartons). Ces pratiques d'expulsions matinales occasionnent d'abord des résistances de la part des personnes qui les subissent :

Le matin du 6 janvier 2023, des associations de soutien viennent de distribuer des tentes aux hommes installés sous le métro aérien à Stalingrad. Des gendarmes interviennent après quelques dizaines de minutes pour les faire retirer. Ils et elles ordonnent de quitter les lieux mais les hommes du campement s'asseyent pour refuser et enjoignent les membres d'associations à faire de même. Après un moment, il ne reste que trois tentes encore installées. Des gendarmes vont voir un des hommes qui reste assis dans sa tente pour lui demander de se lever et de la replier. Celui-ci leur répond en criant : « c'est bon, j'en ai marre, la police passe tout le temps nous dire de dégager, ça suffit! » et il referme sa tente. (Extrait de terrain, campement de Stalingrad, 6 janvier 2023.)

Les tentes seront finalement repliées et confisquées par les forces de l'ordre. Les personnes continuent à dormir sur des matelas et des cartons les mois suivants. Toutefois, elles continuent à opposer des résistances plus discrètes, qui illustrent assez bien l'analyse de l'anthropologue James Scott sur les «arts de la résistance» ³⁵. Certains hommes prennent du temps pour se lever tandis que d'autres font comme s'ils ne comprenaient pas ce qui leur est demandé afin de ralentir l'expulsion. Toutefois, petit à petit ces résistances sont moins visibles. La plupart des hommes installés là intègrent l'habitude de se lever dès l'arrivée de la police, anticipant l'expulsion routinière et opérant alors des auto-expulsions ³⁶. Ces pratiques, qui participent à l'invisibilisation de la présence des personnes à la rue en les dissuadant de s'installer dans certains endroits, ne sont ni constantes ni uniformes, bien qu'elles soient récurrentes depuis des années sous diverses formes ³⁷ en Île-de-France et ailleurs ³⁸. Certains lieux fréquentés, centraux et aux abords des sites de compétitions et de festivités des Jeux, sont soumis à des pratiques plus fréquentes et intenses qui contribuent à y effacer les campements.

Les violences : une constance sur les campements

La carte ci-dessous se fonde sur la base de données du CAD. La collecte de données est réalisée à partir d'un formulaire de signalement utilisé par des personnes victimes de violences et des témoins ; ainsi que par les observations des membres de l'association directement sur le terrain. La carte représente les violences recensées par le CAD ces 17 derniers mois en Île-de-France qui consistent en des évictions et dispersions depuis l'espace public ; des violences verbales ; des violences physiques ; la confiscation et la destruction de biens (selon la typologie établie par l'association)

³⁹.

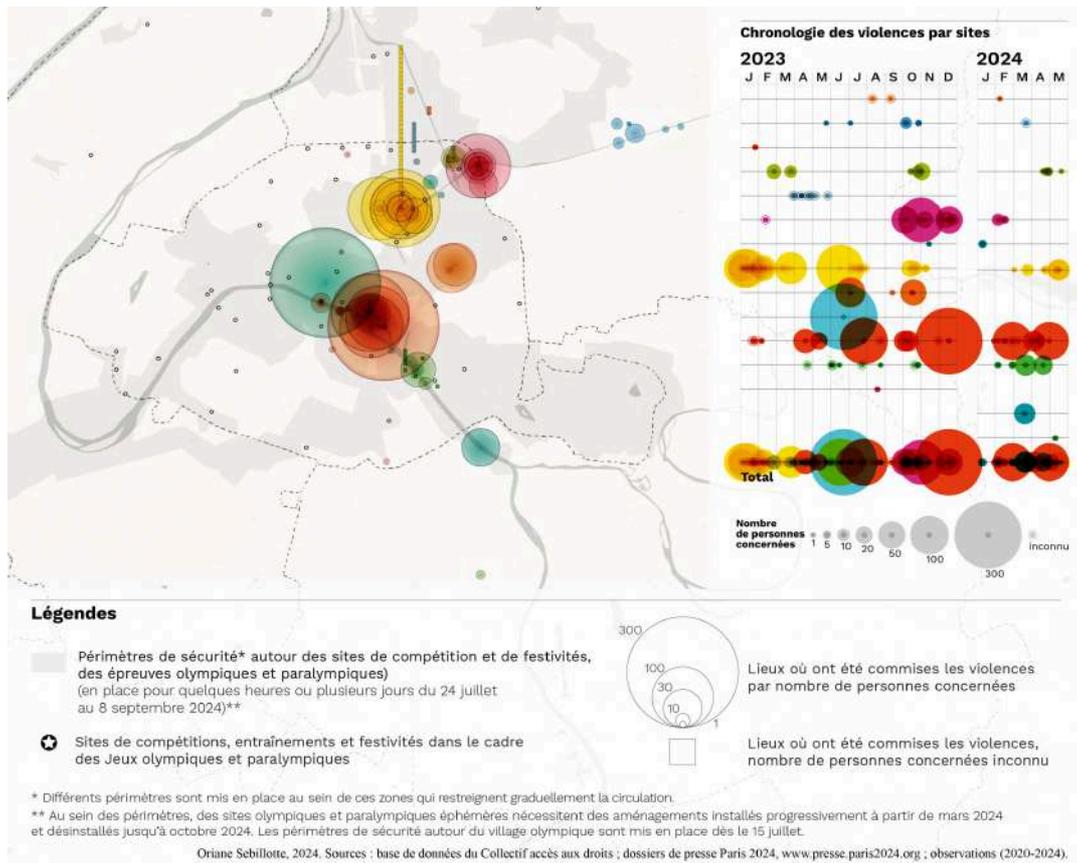


Figure n° 9 - Des violences continues mais progressivement plus ciblées et cachées.

Cette carte illustre la continuité et la régularité des violences rapportées par les personnes. Le CAD observe que sur 448 témoignages de violences recensés entre 2015 et 2023, 88% concernent des actions d'expulsion et de dispersion des personnes dans l'espace public. Ces violences très visibles, notamment lorsqu'elles concernent des centaines de personnes (40), semblent se faire plus discrètes à l'approche des Jeux malgré un renforcement de la présence sécuritaire. En effet, pour assurer la sécurité des JOP 2024, le ministère de l'Intérieur annonce la présence quotidienne de 30 000 policier-es et gendarmes ainsi que de 25 000 agent-es de sécurité privée (41). Le ministre de l'Intérieur a déclaré le 25 octobre 2022 que « la saturation de l'espace public par les forces de l'ordre sera, je crois, visible à l'œil nu (42). »

De nombreuses personnes vivant en campement ou en squat disent effectivement constater une augmentation des contrôles et de la présence policière dans plusieurs quartiers de Paris et de la Seine-Saint-Denis depuis mars 2024. Pour celles qui sont en situation administrative précaire ou ont déjà été confrontées à des violences de

la part des forces de l'ordre, cette présence les dissuade de se déplacer en ville. Interpellée à ce sujet en janvier 2024, lors d'une réunion entre des associations de solidarité, la Ville de Paris et des préfectures, la directrice de cabinet du préfet de police de Paris explique que cette présence policière serait indispensable pour répondre aux attentes des citoyen·nes et leur assurer que leur sécurité est garantie durant cet événement international. Cette démonstration sécuritaire illustre ce qu'explique Jules Boykoff en citant Philip Boyle et Kevin Haggerty au sujet du « spectacle de la sécurité ». Ce dernier doit être suffisamment visible pour rassurer les touristes, les habitant·es et les spectateur·ices, tout en ne les effrayant pas, ce qui risquerait d'entraver leur participation au spectacle des Jeux et leur consommation 43.

Les JO, « spectacle de la sécurité »

L'attention de nombreux médias nationaux et internationaux aux sujets d'expulsion et d'exclusion dans le cadre de l'organisation des Jeux, ainsi que l'hypothèse selon laquelle, pour assurer leur bon déroulement, les violences doivent être contenues, expliquent peut-être un changement d'attitude de la part des forces de l'ordre lors d'opérations médiatisées. Pour autant, des violences moins visibles continuent de se poursuivre, souvent la nuit, sans témoins extérieurs, ainsi ce 24 mars 2024, au bord du canal Saint-Martin :

Vers 1 heure du matin, des policier·es interviennent sur un campement à Jaurès, au bord du canal Saint-Martin. Des jeunes afghans sont réveillés par des lampes-torches braquées sur leurs tentes. Ils sortent et se retrouvent aveuglés par les lampes qui clignotent. Ils racontent ensuite que les agent·es utilisent du gaz lacrymogène et les frappent. Un des jeunes, excédé, met le feu à sa tente pour faire fuir la police, ce qui fonctionne. Ils expliquent qu'ils n'en peuvent plus de se faire violenter et gazer leurs affaires qui deviennent ensuite inutilisables. Un des jeunes est accompagné aux urgences par une association qui témoigne qu'il ne pouvait plus enlever sa veste ni bouger son bras en raison des douleurs dues aux coups de matraques reçus. (Témoignages recueillis par le Collectif accès aux droits, 24 mars 2024.)

Des témoignages similaires d'interventions nocturnes accompagnées de réveils violents sont régulièrement relayés par le CAD sur ses réseaux sociaux ⁴⁴. Les personnes relatent notamment l'utilisation de gaz lacrymogène sur les visages et les affaires (couvertures, duvets, denrées alimentaires), l'utilisation de lampes torches braquées sur les visages et qui clignotent pour les réveiller, des insultes, des coups ⁴⁵. Ces violences sont corrélées à l'existence même des campements. Elles font partie des techniques visant à l'(auto-)expulsion des individus. La plupart des personnes qui les subissent sont conscientes qu'elles sont peu visibles.

« Vous savez la police quand elle vient elle nous dit rien, elle parle pas, elle nous écoute pas, seulement elle nous dit de partir et elle nous gaze. [...] Le jour ça va, il y a du monde et des gens qui regardent. Mais la nuit, quand les policiers viennent pour nous, là il y a personne qui regarde. » (Entretien avec un jeune homme par le Collectif Accès aux Droits, le 5 avril 2024.)

Les violences commises la nuit ou sur des campements éloignés de lieux passants sont peu visibles et sûrement sous estimées. À l'approche des Jeux 2024, un ensemble de facteurs peut contribuer à expliquer ces changements de pratiques policières et préfectorales observées durant ces derniers mois : une présence sécuritaire renforcée et très visible qui facilite une augmentation des contrôles ; la nécessité d'effacer de l'espace public des campements qui pourraient constituer des représentations associées à de la pauvreté et de l'inaction publique aux abords des sites de compétition et de festivités ; l'importance de ne pas perturber le spectacle et l'image des Jeux.

Conclusion: une double invisibilité

Les expulsions de campement, avec ou sans proposition d'hébergement, et les envois hors d'Île-de-France des personnes migrantes sans-domicile, perdurent depuis neuf ans avec des variations de dispositifs, de fréquence et d'intensité. La concentration des pratiques de régulation sur certains lieux mettent en évidence des enj-

eux de disparition ou d'invisibilisation des campements aux abords des chantiers puis des sites des Jeux. À l'approche de l'ouverture des JOP 2024, on observe une systématisation des départs en région des personnes migrantes sans-abri et l'intensification des expulsions de campements et de squats. L'organisation de ce méga-événement constitue une opportunité pour les autorités d'accélérer la mise en œuvre de mesures pré-existantes.

Les évolutions récentes de certaines pratiques et politiques publiques, et les tâtonnements issus des résistances qu'elles ont occasionnées, ont poussé les autorités à reconfigurer leur organisation. Elles deviennent plus discrètes qu'auparavant. L'invisibilisation ne concerne plus seulement uniquement les personnes migrantes sans-abri, mais également les pratiques préfectorales et policières qui s'exercent sur elles. Une invisibilisation à plusieurs niveaux qui va dans le sens d'un « spectacle sécuritaire » contenu et non-conflictuel.

Au-delà de l'accélération et de l'intensification de certaines pratiques des autorités dues à l'organisation des Jeux, la poursuite des régulations par l'(auto-)expulsion au cours de ces presque dix dernières années souligne le caractère routinier et limité du modèle de gestion du sans-abrisme des populations migrantes en Île-de-France par les pouvoirs publics. Si une petite partie seulement de l'énorme attention médiatique internationale que les Jeux suscitent pouvait être détournée vers ce problème, le spectacle n'aurait pas été totalement en vain. C'est l'ambiguïté de ce genre d'événement: il doit plus qu'à l'ordinaire cacher pour faire voir, mais il peut aussi se retrouver à faire voir ce qu'on cherche ordinairement à cacher. Du moins peut-on toujours l'espérer.

—

Notes

- 1 Entretien avec un demandeur d'asile afghan en mai 2024, par le Collectif Accès aux Droits.

- 2 Selon un décompte des associations qui interviennent sur ces campements. Le qualificatif de « migrant·es », bien que peu satisfaisant pour définir la réalité des mobilités des individus (certain·es s'installent durablement, d'autres sont en transit, d'autres encore quittent le pays après plusieurs années), est utilisé ici pour désigner les personnes qui arrivent dans en France pour y demander l'asile, sont en cours de demande d'asile, l'ont obtenu ou en ont été déboutées, sont sans-papiers, ainsi que celles qui souhaitent demander l'asile dans un autre pays européen.
- 3 Gardesse, C., Le Courant, S. & Masson Diez, E. (2022). *L'Exil à Paris, 2015-2020. Expérience migratoire, action publique et engagement citoyen*. Paris : Éditions l'Œil d'or.
- 4 Barret Bertelloni. M., « Jules Boykoff: “Les JO, c'est l'économie du ruissellement inversé” ». *AOC media - Analyse Opinion Critique*, 12 janvier 2024. <https://aoc.media/entretien/2024/01/12/jules-boykoff-les-jo-cest-leconomie-du-ruissellement-inverse>
- 5 *Ibid.*
- 6 Linaard, J. (2024). *Paris 2024. Une ville face à la violence olympique*. Paris : Éditions Divergences.
- 7 Mazzoni, C. & Vadja, J. (2023). *Le Grand Paris à l'heure des JOP 2024 : visions architecturales et urbaines entre patrimoine et tourisme*. Paris : Éditions La Commune.
- 8 Articles de la Mairie du 18^e : « Porte de la Chapelle : la métropole de demain se construit ici », le 5 août 2021. <https://mairie18.paris.fr/pages/porte-de-la-chapelle-la-metropole-de-demain-se-construit-ici-12660> et « Porte de la Chapelle, place à votre quartier », le 1^{er} mars 2024. <https://mairie18.paris.fr/pages/porte-de-la-chapelle-place-a-votre-quartier-16790>
- 9 Aubervilliers, Épinay-sur-Seine, L'Île-Saint-Denis, La Courneuve, Pierrefitte-sur-Seine, Saint-Denis, Saint-Ouen-sur-Seine, Stains et Villetaneuse.

- 10 Site internet de la Plaine Commune, en mai 2024, page « Qui sommes-nous ? ». <https://plainecommune.fr/institution/qui-sommes-nous>
- 11 Zeneidi-Henry, D. (2020). « L'irruption des tentes dans la ville ou comment camper l'espace public », in: Augustin, J.-P. & Favory, M. *50 questions à la ville*, (pp. 257-262). Bordeaux : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- 12 Cet article est fondé sur deux terrains de recherche, d'abord pour un mémoire de Master de 2020 à 2022, puis dans le cadre d'un doctorat en géographie à partir de 2022. Ceux-ci consistent en des observations sur les lieux de vie (campements et squats) franciliens et des entretiens menés auprès des personnes qui y vivent et celles qui y interviennent (membres de collectifs, associations et pouvoirs publics). Des documents parlementaires, ministériels, gouvernementaux et associatifs sont également mobilisés. Les données issues de ces terrains de recherche sont complétées par celles collectées par le Collectif accès aux droits (CAD), une association francilienne qui a un rôle d'observatoire des violences subies par les personnes migrantes vivant en campement ou en squat.
- 13 Communiqué de presse du gouvernement français : « Répondre au défi des migrations. Respecter les droits, faire respecter le droit », juin 2015.
- 14 Selon l'appellation utilisée par les pouvoirs publics.
- 15 Cette gestion par l'expulsion n'est pas propre à ce type de campement. À ce sujet, lire par exemple : Aguilera, T., Bouillon, F. & Lamotte, M. (2018). *L'expulsion : une expérience contemporaine*, Presses universitaires de France.
- 16 Piva A. & Sebillotte, O., « Territoire d'une lutte pour le droit au logement à Paris, entre appropriation et contrôle spatial : le cas du collectif Réquisitions », *Justice spatiale / Spatial Justice*, n°19 (à paraître).
- 17 Communiqué de presse de la préfecture de région Île-de-France et de la préfecture de police de Paris du 7 novembre 2019,

« Démantèlement des campements illicites du nord de Paris avec mise à l'abri de 1 611 personnes et mise en place d'un dispositif de sécurisation pour éviter leur reconstitution ».

- 18 Piva, A. (2021). « Les campements urbains parisiens à la marge du politique : quelle articulation du contrôle de la police et de l'émancipation politique? » *The Canadian Geographer / Le Géographe Canadien*, vol. 65, n° 4, p. 44862.
- 19 Sebillotte, O. (2022). *Quelle(s) place(s) pour les migrants ? Reconfiguration des campements en Île-de-France : visibilité, résistances et négociations*. Mémoire de Master 2 Migrations, EHESS, Paris 1 Panthéon-Sorbonne, ICM. Sous la direction de Marianne Blidon.
- 20 Le Revers de la Médaille (2024). *1 an de nettoyage social avec les JOP : "Circulez, y'a rien à voir"*, p. 48. URL : <https://lereversdelamedaille.fr/wp-content/uploads/2024/06/Rapport-1-an-de-nettoyage-social-le-revers-de-la-medaille.pdf>
- 21 La liste est constituée de données récoltées par le CAD auprès d'associations qui interviennent sur les campements, des données récoltées par l'Observatoire des expulsions de lieux de vie informels, de communiqués de la préfecture de région Île-de-France et des observations de ses membres du CAD.
- 22 Entretien avec un jeune homme le 20 février 2024, par le Collectif Accès aux Droits.
- 23 Froment-Meurice, M. (2016). *Produire et réguler les espaces publics contemporains. Les politiques de gestion de l'indésirabilité à Paris*. Thèse de doctorat en géographie, université Paris Est Créteil. Sous la direction de Jérôme Monnet et de Jean-François Staszak, p. 306.
- 24 Legros, O. (2011). « Réguler la société par l'espace ? Réflexions sur la dimension spatiale des politiques en direction des migrants roms dans les villes françaises », *Lignes*, n° 34, p. 161-178
- 25 Arfaoui, R. (2020). « Ce que le territoire fait à l'accueil, ce que l'accueil fait au territoire. Une géographie de l'asile dans le territoire

ambertois », *Revue européenne des migrations internationales*, vol. 36, n° 2-3, p. 107-135.

- 26 Martina Tazzioli (2020). « The Politics of Migrant Dispersal. Dividing and Policing Migrant Multiplicities ». *Migration Studies*, vol. 8, n° 4, p. 51029.
- 27 Entre autres : les centres d'accueil et d'orientation (CAO) créés pour accueillir les personnes expulsées de la Jungle de Calais en 2016, ou les centres d'accueil et d'examen des situations administratives (CAES) créés en 2017 [là, la syntaxe n'est pas claire : plutôt « ou les remettre à la rue ? »].
- 28 Voir le « schéma national d'accueil des demandeurs d'asile et d'intégration des réfugiés (SNADAR) », adopté pour la période 2021-2023 par le ministère de l'Intérieur et paru en décembre 2020.
- 29 Mollaret, O. « De l'Île-de-France aux « sas » provinciaux, l'exode sans fin des migrants ». *StreetPress*, 13 décembre 2023.
<https://www.streetpress.com/sujet/1702468074-dispositif-sas-accueil-regions-exode-migrants-rue-prefecture-jeux-olympiques>
- 30 Doyen, P., Piva, A. & Sebillotte, O. (2023). « L'accueil des personnes migrantes en Île-de-France à la marge des dispositifs institutionnels », *Localacc Working Papers series*, n°6, Institut Convergences Migrations.
- 31 Depuis 1991 les demandeur·ses d'asile n'ont plus le droit de travailler, sauf sur autorisation préfectorale après plus de six mois de procédure. Dans les faits cette autorisation est très difficile à obtenir en Île-de-France.
- 32 De nombreux exemples de ces dispositifs anti-installations sont mis en évidence par Muriel Froment-Meurice (2016), *op. cit.* ; dans de nombreux médias au fil des ans ; sur les réseaux sociaux, par exemple le compte X et le compte Instagram du Collectif Accès aux droits.
- 33 Lèbre, J. (2019). « “Appel d'air”, attractivité libérale et inhospitalité absolue », *Lignes*, vol. 60, n° 3, p. 15-38.

- 34 Zeneidi-Henry, D. (2020), *art. cit.*
- 35 Scott J. C. (1990). *Domination and the arts of resistance: Hidden transcripts*. New Haven : Yale University Press.
- 36 Fassin, E., Fouteau, C., Guichard, S. & Windels, A. (2014). *Roms & riverains. Une politique municipale de la race*. Paris : La Fabrique Éditions.
- 37 CAD (2023). *La condition des personnes exilées à Paris. 8 années de violences policières et institutionnelles 2015-2023*. Rapport d'enquête. <https://collectifacesaudroit.org/etudes>
- 38 Telles que les pratiques de mise à l'écart rapportées à Calais : Guenebeaud, C. (2017). *Dans la frontière : migrants et luttes des places dans la ville de Calais*. Thèse de doctorat en géographie, université Lille 1. Sous la direction de Patrick Picouet.
- 39 CAD (2023). *op. cit.* <https://collectifacesaudroit.org/etudes>
- 40 Par exemple, le 17 novembre 2020, durant et après l'expulsion du campement de la place de l'Écluse à Saint-Denis, ou le 23 novembre 2020, lorsque – suite à cette expulsion – des personnes ne s'étant pas vu proposer de places d'hébergement se sont installées en campement place de la République avant de s'en faire expulser violemment. CAD (2023), *op. cit.*
- 41 Site internet du ministère de l'Intérieur, « Paris 2024 : protéger, la priorité ! ». <https://www.interieur.gouv.fr/jeux-olympiques-et-paralympiques-de-paris-2024/paris-2024-protoger-priorite>
- 42 Audition de M. Gérald Darmanin, ministre de l'Intérieur et des Outre-mer au sujet de la sécurité des Jeux olympiques et paralympiques de 2024, le 25 octobre 2022. Commission de la culture, de l'éducation, de la communication et du sport et de Commission des lois.
https://videos.senat.fr/video.3057222_6358e2b75d91b.securite-des-jo-2024
- 43 Philip Boyle et Kevin P. Haggerty. (2009). « Spectacular Security: Mega-Events and the Security Complex ». *International Political*

Sociology, n°3. Cité dans Boykoff, J. (2014). *Activism and the Olympics: Dissent at the Games in Vancouver and London*. Rutgers University Press, p. 117.

44 Compte X : https://twitter.com/CAD_Assoc, et site internet : <https://collectifacesaudroit.org> du CAD.

45 CAD (2023). *op. cit.* <https://collectifacesaudroit.org/etudes>

—

Contributeur·ices

Juliette Simont et Luc Pellissier

Géopolitique des méga-événements sportifs et soft power

Par Michel Raspaud | 15-07-2024

Les Jeux olympiques sont-ils vraiment ces innocents instruments de la paix que l'olympisme a toujours vendus? En analysant les raisons qui motivent les États à organiser les divers méga-événement sportifs d'aujourd'hui, Michel Raspaud montre dans cet article que ceux-ci sont fondamentement géopolitiques. Les Jeux olympiques, la guerre continuée par d'autres moyens?

Le 15 juillet 2018, dans la tribune présidentielle du stade Loujniki de Moscou, le jeune président de la République française (40 ans à l'époque) faisait démonstration de son enthousiasme à chaque but de son équipe, sous les yeux de Vladimir Poutine, reçu un an plus tôt à Versailles dans un contexte pourtant tendu ¹, et de Gianni Infantino (président de la FIFA). Deux jours auparavant, faisant le bilan de la compétition, le président de l'instance sportive déclarait : « Il s'agit de la meilleure Coupe du monde de tous les temps. » Comme le souligne Lukas Aubin, « [s]i les JO de Sotchi avaient été le théâtre d'un *anti-branding* – positif sur l'audience domestique, mais négatif à l'international – la Coupe du monde semble être au contraire la célébration d'un *sport power* fonctionnel positif et attractif ². » Quatre ans auparavant, au lendemain de la clôture des JO d'hiver de 2014 à Sotchi (7-23 février), la Russie annexait la Crimée (28 février), puis plus tard une partie du Donbass (à partir d'avril), sans grandes réactions internationales, sinon, déjà, quelques sanctions économiques. Il ne fut aucunement question de boycotter la future Coupe du monde... Alors qu'en 2022, la plupart

des chefs d'État occidentaux boycottait la cérémonie d'ouverture des JO d'hiver de Pékin (4-20 février), Vladimir Poutine s'y déplaçait pour s'entretenir longuement avec son homologue Xi Jinping. Quatre jours après la fin des Jeux, la Russie agressait l'Ukraine...

A l'approche de la cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024 (26 juillet-11 août et 28 août-8 septembre), les discours volontaristes sur « la magie des Jeux » s'intensifient. Paris et la France vont être, en particulier pendant la première partie des épreuves, le centre d'intérêt de la planète médiatique, reléguant au second plan les guerres, les famines, la destruction continue de la planète, l'exploitation des travailleurs à travers les divers « ateliers » du monde... L'être humain a sans doute une faculté supplémentaire par rapport à l'ensemble des êtres vivants: celle de se fabriquer des rêves. Le sport mondialisé, starifié et industrialisé, contribue largement à conforter cette fonction qui, pour paraphraser maladroitement Freud, constitue une illusion pleine d'avenir.

Paris, aux patrimoines historique et artistique exceptionnels, ville touristique mondiale, « Ville Lumière » (et autrefois, ville *des* Lumières), capitale du luxe par excellence, avait-elle besoin des Jeux olympiques pour faire parler d'elle et attirer encore plus de touristes ? Non, bien sûr. Alors, pourquoi les JO à Paris ? Pourquoi, à travers le monde, un certain nombre de métropoles, de pays (États, gouvernements, édiles locaux...), se portent-ils candidats à l'organisation de méga-événements, propriétés de fédérations sportives supranationales à caractère monopolistique qui mettent en concurrence les candidats, celui ayant obtenu le Graal devant ensuite signer des contrats léonins qui ne respectent généralement pas les législations nationales **3**, et qui offrent à ces fédérations des avantages financiers incommensurables ?

Si le point de départ des réflexions de ce texte est la tenue des prochains JO et paralympiques de Paris 2024, le point de vue sera élargi à l'ensemble des méga-événements sportifs ayant lieu en divers endroits de la planète. Il s'agira d'identifier les logiques conduisant certains de ces candidats à l'organisation de ces

méga-événements, mais aussi d'explicitier les déplacements géographiques que l'on peut constater lors des dernières décennies.

Depuis les premiers Jeux olympiques de 1896 (Athènes), la grande majorité de ceux-ci se sont déroulés en Occident (Europe ou Amérique du Nord) ; il en va de même en ce qui concerne les Jeux d'hiver (contraints par la présence de montagnes, de neige et de froid). Quant à l'autre méga-événement qu'est la Coupe du monde du football, il se déroule en Europe ou en Amérique du sud et latine.

Ce n'est donc que récemment que ces grands rassemblements sportifs internationaux ont vu une évolution de leur positionnement géographique qui renvoie aussi à des évolutions géopolitiques voulues, ou subies et contraintes. Ainsi, certaines nations de l'Est asiatique (Japon, Corée du Sud, Chine) se sont-elles investies dans l'organisation de ces méga-événements sportifs, avec la bénédiction ou la claire volonté du CIO et de la FIFA, car ce sont de nouveaux marchés à conquérir. Cette analyse vaut aussi pour les grandes expositions universelles qui, elles, durent plusieurs mois et non pas quelques semaines.

Mais alors, outre les enjeux sportifs, voire économiques, qu'est-ce qui conduit les États à vouloir candidater et organiser ce genre d'événements ? N'existe-t-il pas d'autres fins plus cachées et plus subtiles ?

Méga-événements sportifs et diplomatie

Pour Joseph Nye ⁴, le *soft power* est l'habileté à obtenir ce qu'un État veut par le biais de l'attractivité plutôt que de la coercition ou des paiements. Cela advient par l'attraction que constitue la culture d'un pays, mais aussi ses idéaux et ses actions politiques. Lorsque les actions politiques sont perçues comme légitimes par les autres, le *soft power* s'accroît. Si un État peut faire que les autres admirent ses idéaux et partagent ses buts, il n'est pas nécessaire d'utiliser la carotte et le bâton pour qu'ils aillent dans sa direction. Selon Nye, la séduction est toujours plus efficace que la coercition et de nomb-

reuses valeurs comme la démocratie, les droits humains, et les opportunités individuelles sont profondément séductrices. Ainsi, la *soft power* repose essentiellement sur trois ressources : sa culture (là où elle attire les autres), ses valeurs politiques (quand il les respecte chez lui et à l'étranger) et sa politique étrangère (quand elle est perçue comme légitime et ayant des valeurs morales).

	Comportements	Éléments essentiels	Politiques gouvernementales
Pouvoir militaire	Coercition, Dissuasion, Protection	Menaces, Force	Diplomatie coercitive, Guerre, Alliance
Pouvoir économique	Incitation, Coercition	Paiements, Sanctions	Aide, Pots-de-vin, Sanctions
<i>Soft power</i>	Attraction, Effet d'agenda	Valeurs, Culture, Politiques, Institutions	Diplomatie publique, Diplomatie bilatérale et multilatérale

Tableau 1. Trois types de pouvoir.

D'après Joseph Nye, *ibid.*, p. 31.

Le *nation branding* – ou marketing national – est une notion récente et consistant à appliquer à la promotion d'un pays ou d'un lieu des méthodes clairement issues des stratégies marketing. Il s'agit donc de rendre singulier un pays ou un territoire par le biais d'un élément spécifique et distinctif issu de sa culture, de son économie, du paysage... Le *nation branding* permet alors de créer une « *image homogène, consistante et solide* » du territoire en question **5**, par la promotion de certains traits spécifiques de la production, de la tradition, de l'histoire locales qui sont perçus positivement. Néanmoins, cette politique doit être coordonnée pour promouvoir efficacement un pays ou une destination touristique. Le fait important de cette stratégie marketing est que « le renforcement de la réputation d'un pays se produit non seulement aux yeux des gens ordinaires, mais aussi des politiciens, des diplomates, des décideurs, de façon à transformer l'image du rôle politique de ce pays sur la scène internationale **6** ».

Certains parlent aussi, aujourd'hui, de « *diplomaties plurielles* **7** », parce que, dans une logique de globalisation, tout peut devenir diplomatique, au sens de mettre de l'huile dans les rouages des relations internationales : l'économie, la culture, le tourisme, la cuisine, la recherche, etc., mais aussi le sport, comme le montre la place prise par les instances sportives supranationales dans les questions diplomatiques : « composante du *soft power*, le sport constitue un des leviers politiques les plus importants pour le

rayonnement international d'un État, mais aussi dans le cadre d'une médiation, d'une négociation dans un contexte difficile ⁸». Il est évident que, pour certains États, les grandes compétitions sportives internationales sont l'occasion d'exister (Croatie, moins de 4 millions d'habitants, finaliste du Mondial de football 2018), d'affirmer leur puissance (Chine, Russie, États-Unis à chaque édition des Jeux Olympiques), ou de transformer leur image (par l'organisation d'un méga-événement sportif par exemple, comme pour Barcelone et les JO 1992 ou l'Afrique du Sud et le Mondial 2010 ⁹). Le sport multiplie les possibilités, étant tout à la fois vecteur de développement économique et social, capable de promouvoir l'image d'un pays ou d'une ville (qui en Europe aurait connu Auxerre sans le football ?), un facteur d'unité interne (au moins momentanée lors d'une grande victoire...). Il existe dorénavant une nouvelle forme de diplomatie : la « diplomatie sportive ¹⁰ ».

Les temps ayant changé, aussi, pour le géo-politologue Pascal Boniface, plus que les écrivains, les cinéastes ou les acteurs et actrices, « le champion ou une équipe de sport collectif contribue au prestige national, au rayonnement d'un pays et à sa notoriété positive ¹¹ » ; « (...) l'exploit sportif est devenu la manière la plus efficace pour susciter popularité et attractivité. C'est une démonstration de force, mais perçue comme positive, permettant de conquérir le cœur et les esprits, d'impressionner l'opinion publique mondiale. C'est l'un des rares domaines où la suprématie d'un pays ne suscite pas le rejet mais l'admiration ¹² ».

Si la diplomatie, dans son acception traditionnelle, consiste dans la communication, l'échange et le dialogue entre États, la diplomatie sportive consiste souvent pour les gouvernements à employer des sportifs pour faire passer ou renforcer un message à caractère diplomatique, ou bien tirer profit de l'organisation de méga-événements sportifs à fin de diplomatie publique, ou encore calmer des tensions ou tester d'éventuels changements de politique ¹³.

Comme indiqué en introduction, si de nombreux chefs d'État ou de gouvernements occidentaux ont boycotté – pour des raisons de non-respect des droits humains – la cérémonie d'ouverture des

Jeux olympiques d'hiver 2022 de Pékin, Vladimir Poutine n'avait pas manqué de s'y rendre afin de discuter avec son allié Xi Jinping des affaires du monde et, très probablement, des problèmes que lui posait l'ouest de ses frontières...

La diplomatie sportive de la France

Au cours des dernières décennies, la ville de Paris avait postulé par trois fois à l'organisation des Jeux d'été : pour ceux de 1992 (Barcelone), de 2008 (Pékin), de 2012 (Londres). Trois échecs ! Ce dernier en particulier (vote du CIO le 6 juillet 2005 à Singapour, 54 voix pour Londres contre 50 pour Paris) a été durement ressenti par la délégation française et l'ensemble du monde sportif. Aussi, se relever de cet échec et obtenir l'organisation d'un événement aussi prestigieux sur le sol national revêtait une importance considérable pour le Comité national olympique et sportif français (CNOSF) et le mouvement sportif dans son ensemble. Et tout autant pour le monde politique ! En effet, l'attractivité économique du territoire national, à travers l'événementiel et le tourisme, est devenue un enjeu majeur depuis la présidence de Nicolas Sarkozy, lequel y a porté une grande attention en prévision de la candidature de la France à l'organisation de l'Euro de football 2016, à un moment où le taux de chômage s'élevait à 8 % (nous sommes en 2007 ¹⁴) et dans un pays qui subit une « désindustrialisation prononcée ¹⁵ ».

Titre du rapport	Commanditaire	Date et pages
Événement culturel et sportif et développement touristique	Ministère de l'Économie, des Finances et de l'Emploi	Février 2008 (20 p.)
Rapport de la commission « Grands Stades Euro 2016 »	Premier Ministre	Novembre 2008 (141 p.)
Pour une politique gagnante des grands événements	Président de la République	Juillet 2009 (79 p.)
Arenas 2015. Rapport de la commission « Grandes Salles »	Secrétariat d'État aux Sports	Mars 2010 (102 p.)
Rapport d'information sur les grandes infrastructures sportives	Assemblée Nationale	Juillet 2010 (68 p.)
L'attractivité de la France pour l'organisation de grands événements sportifs	Président de la République	Juillet 2010 (60 p.)

Tableau 2. Rapports officiels à propos des événements et installations sportifs, 2008-2010.

Tableau tiré de Michel Raspaud, "As apostas sociopolíticas e esportivas dos Jogos Olímpicos e Paralímpicos de verão em Paris 2024". *Argumentos*, Vol. 17, n. 2, jul./dez. 2020, p. 55-83 [en ligne].

Alors que deux projets étaient en concurrence (Exposition universelle 2025 et JO 2024), et bien que la maire de Paris Anne Hidalgo fût plutôt favorable à la première, ce sont finalement les Jeux qui

furent privilégiés par la volonté du président François Hollande. ils furent défendus devant le CIO, et organisés.

De ces trois échecs, le dernier en particulier laissa un goût amer chez les membres de l'équipe de candidature et, plus largement, au sein du CNOSF (Comité National Olympique et Sportif Français). Mais aussi dans la classe politique puisque toute candidature pour être valide doit recevoir le soutien et l'engagement de l'État et du Gouvernement. Cette succession malheureuse ne correspondait pas non plus à l'image que le pays se fait de lui-même, non plus ses hommes et femmes politiques, et de la place que la France se doit de tenir dans le concert des nations, dans quelque domaine que ce soit (diplomatie, économie, mode et luxe, science, culture... et sport).

En France, l'année sportive est rythmée par plusieurs compétitions de portée mondiale comme, bien sûr, le Tour de France cycliste (depuis 1903), les 24 heures du Mans (1923) ou le Tournoi de tennis de Roland-Garros (1925). Mais, depuis la Coupe du monde de football de 1998, le territoire national est devenu une terre d'accueil pour de très nombreux événements continentaux ou mondiaux.

Année	Sport	Compétition	Lieu
1998	Football	Coupe du monde	France
2000	Cyclisme / route	Championnat du monde	Plouay (Bretagne)
2003	Athlétisme	Championnat du monde	Paris - Saint-Denis (Stade de France)
2006	Cyclisme / piste	Championnat du monde	Bordeaux
2007	Rugby à XV	Coupe du monde masculine	France + Pays de Galles, Écosse
2007	Handball	Championnat du monde féminin	France
2010	Escrime	Championnats du monde	Paris
2011	Judo	Championnats du monde	Paris
2014	Rugby à XV	Coupe du monde féminine	France
2014	Équitation	Jeux équestres mondiaux	Basse-Normandie
2015	Cyclisme / piste	Championnat du monde	Saint-Quentin-en-Yvelines
2017	Handball	Championnat du monde masculin	France
2018	Volley-ball	Ligue mondiale (phase finale)	Lille - Villeneuve-d'Ascq
2019	Football	Coupe du monde féminine	France
2022	Cyclisme / piste	Championnat du monde	Saint-Quentin-en-Yvelines
2023	Rugby XV	Coupe du monde masculine	France
2024	Omnisport	Jeux Olympiques et Paralympiques d'été	Paris et France

Tableau 3. Événements sportifs mondiaux organisés en France, 1998-2024.

Cette longue liste dont l'apogée sera les Jeux olympiques et paralympiques de 2024 répond à une double stratégie : d'une part, celle des fédérations sportives qui ont tout intérêt à dynamiser leurs dirigeants et adhérents par l'organisation de tels événements

tous présentés comme enthousiasmants ; d'autre part, celle de l'État et du Gouvernement, car ces événements sont considérés sous un double titre : dynamiser l'économie et renforcer l'image d'une France sportive.

Le sport, par ses valeurs propres que mettent en avant les fédérations, universalistes, apolitiques, hédonistes, comportementales, hygiéniques, et par sa capacité à susciter l'adhésion, l'identification et l'émotion, constitue un fantastique outil de communication. Les États et Gouvernements l'ont bien compris, qui ont depuis longtemps intégré le sport dans leur communication diplomatique, notamment pour affirmer la supériorité de leur modèle idéologique (Spartakiades des pays communistes à partir de 1928, coupe du monde « mussolinienne » de 1934, Jeux olympiques d'hiver et d'été de 1936 à Garmisch-Partenkirchen et Berlin, etc.). La diplomatie sportive n'est donc pas une nouveauté: elle est un outil de communication et de reconnaissance internationale, désormais intégré et institutionnalisé. Particulièrement en France: Laurent Fabius, alors ministre des Affaires Étrangères, s'exprimait en ces termes en 2014:

« Une stratégie sportive a été définie pour notre diplomatie et j'ai nommé un ambassadeur pour le sport, Jean Lévy, afin d'en coordonner la mise en œuvre. Cette mobilisation a été officiellement lancée en janvier 2014 au Quai d'Orsay, en présence de la ministre des Sports ¹⁶, de grands sportifs, des principaux responsables du mouvement sportif et d'une vingtaine de nos ambassadeurs dont les pays de résidence sont particulièrement concernés ¹⁷.

La diplomatie sportive de la France, outil de notre rayonnement international et de notre compétitivité, poursuivra plusieurs objectifs :

- renforcer l'attractivité de notre territoire pour les grands événements sportifs et nous mobiliser davantage pour les candidatures françaises ;**
- améliorer la place de nos entreprises sur les marchés liés au sport (exportations, investissements, contrats de retransmiss-**

ion médias) ;

- développer la représentation française dans les instances sportives internationales, en particulier aux postes de décision ;
- mieux diffuser nos positions sur l'éthique et l'intégrité dans le sport ;
- promouvoir le français comme langue officielle du mouvement olympique.

[...] Le sport devient un secteur d'activités quotidiennes à part entière, intégré dans le plan d'action que chaque ambassadeur doit définir. L'outil diplomatique est mis à l'écoute et à la disposition du monde sportif et de nos champions.

Des instructions ont été adressées à nos ambassades et le travail en ce sens a commencé. Le sport est désormais intégré à la diplomatie économique : il s'agira d'identifier les opportunités économiques, en matière d'équipements, d'infrastructures, d'articles sportifs, etc., afin de permettre à des entreprises françaises d'y répondre **18** ... >>

On voit que, dès la fin des années 2000, avec Nicolas Sarkozy, puis ensuite avec Laurent Fabius, la France s'est engagée massivement dans la voie de la diplomatie sportive. Non sans efficacité: l'obtention de l'organisation de l'Euro masculin de football 2016, de la Coupe du monde féminine de football 2019, de la Coupe du monde de rugby 2023, des Jeux Olympiques et Paralympiques d'été 2024 sont là pour le démontrer. Il faut rappeler que le cahier des charges des organismes détenteurs de ces événements (UEFA, FIFA, CIO...) exige, pour que le dossier de candidature soit recevable, l'engagement formel du Gouvernement en soutien du Comité local de candidature, puis du Comité local d'organisation en cas d'attribution.

Date	Personnalité	Antérieurement	Postérieurement
Janvier 2014	Jean Lévy (né en 1950)	Conseiller diplomatique adjoint de François Mitterrand, consul à São Paulo, ambassadeur à Cuba, dans le secteur privé 2005-2013	2015 : intègre la FIA (Fédération internationale d'automobile)
Juillet 2015	Antoine Anfré (1963)	Conseiller d'ambassade à Nairobi puis Ankara, inspecteur des Affaires étrangères, ambassadeur au Niger durant 15 mois en 2014-2015 (au lieu de 3 ans habituellement)	2016-2021 : inspecteur des Affaires étrangères, chef de mission ; ambassadeur au Rwanda depuis 2021
Juin 2016	Philippe Vinogradoff (1956)	Conseiller à l'ambassade du Chili, consul de France à Miami, ambassadeur au Salvador	2019-2022 : ambassadeur au Costa Rica ; ministère des Affaires étrangères et de l'Europe (2022-2024)
Juillet 2019	Laurence Fischer (1973)	Karatéka, 3 fois championne du monde, 5 fois championne d'Europe ; chargée marketing et sponsoring femme chez Nike, consultante sport pour ESSEC Business School, engagée dans l'humanitaire	Fondatrice de <i>Fight for Dignity</i> (2017), conférencière
Février 2023	Samuel Ducroquet (1983)	Diplomate de carrière (2007), conseiller politique et référent sport à l'ambassade au Qatar (2015-2018), conseiller sport / attaché olympique à l'ambassade à Tokyo (2018-2021), senior manager au sein de la direction des relations internationales du COJO Paris 2024	

Tableau 4. Liste des ambassadeurs français du sport, 2014-2024.

Si la France, qui est de longue date une puissance géopolitique (droit de veto au Conseil de sécurité de l'ONU), militaire, économique, culturelle et artistique, ne semble avoir compris que récemment l'intérêt de développer une diplomatie sportive venant compléter son arsenal en matière diplomatique, certains pays du Golfe arabo-persique, certes financièrement richissimes du fait de l'exploitation des hydrocarbures, mais moins dotés dans les autres domaines cités, semblent l'avoir compris bien plus tôt.

Il est intéressant de noter que dans cette région du monde, et dans d'autres ailleurs, de nombreux États ont développé une politique agressive en direction des instances sportives internationales pour organiser des compétitions de grande notoriété sur leur territoire (on y reviendra), investir à l'étranger dans de grands clubs sportifs (Qatar au Paris-Saint-Germain, Arabie Saoudite à Newcastle United, participation non majoritaire du Bahreïn dans Paris FC), afficher le nom de leurs compagnies aériennes sur les maillots de grands clubs (*Qatar Airways* au PSG, *Emirates* au Real Madrid), financer des équipes cyclistes (*Astana Qazaqstan Team*, *Bahrain-Victorious*, *UAE Team Emirates*, *Israel-Premier Tech*), des lieux prestigieux (comme *Emirates Stadium* à Arsenal ou *Etihad Stadium* à Manchester City).

Le Qatar est donc loin d'être seul : les Émirats Arabes Unis, le Bahreïn, désormais l'Arabie Saoudite, et à un degré moindre, le Koweït ou Oman, se sont engagés dans une stratégie de « diplomatie sportive », en espérant que le *soft power* du sport leur rapporte, économiquement et politiquement. En effet, les enjeux sont de deux types, mais étroitement mêlés : d'une part, les monarchies du Golfe savent bien qu'elles sont assises sur des réserves pétro-gazières qui s'épuisent – qui plus est dans une conjoncture climatique qui fait que les États de la planète cherchent à réduire les consommations d'énergies carbonées –, et qu'il faut donc trouver d'autres ressources ; d'autre part, politiquement, la région du Golfe arabo-persique était déjà sous tension du fait de situations conflictuelles (comme la guerre entre Israël et le Hamas en témoigne) et le sport semble un bon moyen de s'accrocher une image positive. Si le Qatar est donc loin d'être isolé, il est un exemple privilégié qui mérite qu'on s'y arrête.

La stratégie passée du Qatar : un enjeu existentiel

19

Le sport a permis au Qatar d'être reconnu internationalement après son indépendance il y a tout juste un demi-siècle (1971). La monarchie régnante a compris rapidement la nécessité d'exister sur le plan international à la suite de l'invasion du Koweït par l'Irak en 1990 mais aussi du fait de sa localisation géopolitique, entre Arabie Saoudite et Iran. Certes, dès après le coup d'État du cheik Hamad ben Khalifa Al-Thani contre son père (27 juin 1995), la création de la chaîne Al-Jazeera (novembre 1996) et sa relative liberté de ton, suite à l'abolition du contrôle de l'information, ont assuré au Qatar une audience inégalée dans l'espace arabophone, lui offrant une première reconnaissance ²⁰. Par la suite, le Qatar a suivi une stratégie classique de substitution au tout-gaz, via le fonds souverain Qatar Investment Authority (QIA) créé en 2005 : l'investissement des gazodollars dans nombre d'entreprises de toutes sortes sur les cinq continents ²¹ permettant de diversifier l'économie tout en sécurisant l'État grâce à ses partenariats internationaux.

Mais les autorités qataries ont dépassé ces stratégies en décidant de développer une stratégie diplomatique qui s'appuie sur une langue désormais universellement partagée, celle du sport. Ce premier objectif de reconnaissance via le sport a été atteint progressivement.

Il a été atteint d'abord grâce à la participation de certains ressortissants qataris aux instances sportives internationales, comme par exemple Mohamed bin Hammam, président de l'*Asian football confederation* (AFC) qui intègre le comité exécutif de la Fédération internationale de football association (FIFA) en 1996 au sein duquel il a joué ensuite un rôle décisif. De même, l'actuel émir du Qatar, cheik Tamim Al-Thani, est-il membre du CIO depuis 2002.

Mais c'est au moment de l'arrivée au pouvoir de son père en 1995 qu'une impulsion décisive est donnée, visant à faire du sport un axe prioritaire du développement socio-économique local, avec un double objectif : inciter les Qataris à pratiquer et, surtout, affirmer la place du pays sur la scène diplomatique internationale par l'organisation de grands événements sportifs ²², lesquels ont pris de plus en plus d'importance au fil du temps comme instrument de communication du fait de la mondialisation médiatique. Ainsi, après le premier open de tennis masculin de Doha (1993), c'est sa version féminine qui est déclinée (2001), puis c'est la mise sur pied du meeting annuel d'athlétisme de Doha (depuis 1997) qui est l'une des quatorze épreuves de la *Diamond League*. Suivent l'organisation des Jeux asiatiques toujours à Doha (2006) ²³, le championnat du monde masculin de handball, puis les championnats du monde d'athlétisme encore à Doha en 2019. De plus en plus ambitieuse, Doha a déjà déposé par deux fois sa candidature à l'organisation des Jeux olympiques d'été, pour les éditions de 2016 (Rio de Janeiro) et 2020 (Tokyo), pour l'instant sans succès : dans le premier cas, il lui fut reproché les dates proposées (14-30 octobre) ne correspondant pas à la période traditionnelle (juillet-août) ²⁴ ; dans le second, un accord avait été trouvé entre le CIO et le Comité de candidature pour une période à cheval sur septembre-octobre, mais Doha fut exclue de la *shortlist* (23 mai 2012) sans que l'on en sache bien les raisons – sinon, peut-être, que l'obtention du Mond-

ial 2022 (le 2 décembre 2010) et ses rumeurs de corruption ²⁵ échaudèrent le CIO –, au grand désappointement du Secrétaire général du Comité Olympique du Qatar ²⁶. Cependant, après l'organisation réussie de la Coupe du monde, il n'est pas impossible que Doha trouve du crédit auprès du CIO lequel, étant donné l'érosion du nombre de candidatures ²⁷, a mis en place une nouvelle procédure en juin 2019 qui abandonne la mise en concurrence pour privilégier un « dialogue continu » avec les villes candidates, « mode de désignation [qui] laisse un espoir à long terme » selon le géopoliticien du sport Jean-Baptiste Guégan ²⁸.

Mais la diplomatie du Qatar et son instrumentalisation du sport vont bien au-delà de cette reconnaissance internationale et de l'affirmation de sa place (et donc de son indépendance) dans le concert des nations. Le sport est utilisé pour accroître son influence dans les pays occidentaux, directement auprès des populations de ces pays. L'investissement direct dans les sports professionnels est privilégié, en particulier la prise de contrôle de clubs de football de haut niveau comme celui du PSG en 2011 et son rachat par le fonds souverain dédié au sport, Qatar Sports Investments (QSI), dont le président n'est autre que celui du PSG, Nasser Al-Khelaifi, ancien joueur de tennis. Cependant, c'est surtout la création d'un empire médiatique, basé sur la diffusion de sport, qui accroît sans aucune commune mesure la notoriété et l'image positive du Qatar. Ainsi, la chaîne Al-Jazeera Sport a été lancée en 2003 (aujourd'hui *beIN Media Group*), dont Nasser Al-Khelaifi est aussi le président, et qui s'était portée acquéreuse pour le territoire français des compétitions de football de la Ligue 1, de la Ligue des champions, mais surtout des Coupes du monde 2018 et 2022 ²⁹.

Mais la politique de communication suivie a également des objectifs économiques de court terme et de pérennisation de l'existence post-gaz du pays. Les infrastructures construites tant pour le spectacle sportif que pour la pratique et la recherche (notamment dans le contrôle anti-dopage, la préparation physique, etc.), les compétences organisationnelles et événementielles, les médias sont autant d'éléments permettant de faire émerger une économie basée

sur le sport et le tourisme sportif, capable d'assurer à ce petit pays un avenir lorsque les stocks de gaz seront épuisés.

Il n'en va pas de même avec l'implication du Qatar dans les résultats des clubs où il a investi, car ces derniers constituent une affirmation de la supériorité régionale, comme le montre la rivalité entre Manchester City ³⁰ et le PSG. Ce dernier club occupe une importance symbolique et communicationnelle considérable dans la stratégie globale qatarie. En effet, comme le souligne Nabil Ennasri ³¹, directeur de l'Observatoire du Qatar : « le football est la deuxième religion du Moyen-Orient. Si l'équipe nationale ne brille pas, le PSG le fera à sa place. Et Tamim pourra garder la tête haute ³². »

Par le biais du *soft power* que constitue la diplomatie sportive, le Qatar cherche ainsi à accroître sa notoriété, augmenter le courant de sympathie mondial à son égard, se rendre d'une certaine manière indispensable aux instances sportives par le biais de ses financements (via le sponsoring, comme avec le Qatar-Prix de l'Arc de Triomphe par le *Qatar Racing and Equestrian Club* depuis 2008). Mais aussi à consolider ses positions financières et géopolitiques en diversifiant son économie pour la pérennité de celle-ci.

À Zurich, le 2 décembre 2010, les vingt-deux membres du Comité exécutif de la FIFA attribuent, lors d'une même session, l'organisation de deux Coupes du monde : celle de 2018 à la Russie, et celle de 2022 au Qatar ! C'est une véritable bombe dans le monde du football, du sport, mais aussi de la politique mondiale : l'un des plus petits pays de la planète par sa surface et sa population va accueillir l'une des plus grandes compétitions sportives au monde – et l'une des plus médiatisées. Le Qatar se retrouve dès lors, pour une douzaine d'années, sous le feu des projecteurs de l'actualité sportive, mais pas seulement puisque de nombreuses questions vont être posées et des controverses se développer ³³ : logique de cette attribution, chaleur insupportable aux mois de juin-juillet, construction des stades, situation des droits humains et des travailleurs, retentissantes affaires de personnes littéralement « séquestrées » ³⁴, dép-

enses budgétaires pour l'organisation de l'événement dépassant tout entendement...

La stratégie de l'Arabie Saoudite aujourd'hui : le sport, arme de séduction massive ? 35

Cette Coupe du monde 2022 au Qatar, malgré les controverses la précédant, fut en définitive une réussite tant organisationnelle que sportive et populaire. L'équipe nationale d'Arabie saoudite y a tiré son épingle du jeu par une franche victoire contre l'Argentine (2-1), future vainqueur, mettant fin à 36 matches d'invincibilité. Le roi Salman, satisfait de ce résultat, accorda un jour férié en l'honneur de l'exploit. Alors que la FIFA, suivant un principe de continent tournant, avait décidé que l'édition 2034 aurait lieu en Asie-Océanie, l'Indonésie d'abord, puis l'Australie ensuite s'étant retirées, l'Arabie saoudite reste la seule candidate. Cette très probable organisation (décision de la FIFA fin 2024) viendra conforter les projets du prince héritier Mohammed Ben Salman contenus dans *Vision 2030* 36, laquelle « ambitionne de faire du Royaume une économie solide et performante où l'accent serait mis sur le rêve de construire une société vibrante, fière et patriotique 37 ».

Comme pour le Qatar, la ressource principale de l'Arabie Saoudite consiste en l'exportation d'hydrocarbures via la société nationale Aramco. Toutefois, ce revenu fluctue suivant l'évolution du prix du baril, et l'économie de rente et les largesses de l'État-providence ne sont aujourd'hui plus envisageables. Ce sont en partie ces raisons qui conduisirent à l'élaboration de *Vision 2030*, projet visant à transformer l'économie et la société. Le pays s'est donc engagé à la modernisation et la diversification de son économie, par des investissements massifs dans les nouvelles technologies, le tourisme, les arts et la culture, le sport (avec la création de trois nouveaux ministères en 2020 : Tourisme, Sports, et Investissement). Ces investissements sont réalisés par le PIF (*Public Investment Funds*), fonds souverain aux plus de 600 milliards de dollars d'actifs, alimenté en partie par la vente de 1,5 % du capital d'Aramco en 2019.

Pour cette transformation et modernisation de l'économie et de la société, Mohamed Ben Salman s'appuie sur le fait que 70 % de la population a moins de 35 ans. C'est à cette jeunesse que s'adressent les réformes sociétales : « en captant la jeunesse, son but est de créer une identité culturelle générationnelle ³⁸ », mais aussi de se légitimer à la tête de l'État. Et ces réformes se succèdent : mise au pas de la *Muttawa* (police des mœurs), à qui a été retiré le pouvoir d'interpellation (2016), autorisation des concerts de musique (2016), lever de l'interdiction de conduire pour les femmes (2017), réouverture des cinémas (2018), fin de la ségrégation entre les sexes dans les restaurants (2019), autorisation pour les magasins de rester ouverts durant les temps de prière (2021), introduction de la mixité dans l'espace public (dont les stades), obtention par les femmes du droit d'étudier, d'avoir un passeport, de voyager et travailler sans l'autorisation d'un tuteur masculin. Et ouverture, cette année 2024, d'une première boîte de nuit à Riyad ³⁹ ! Cependant, cette libéralisation des mœurs n'empêche pas que militantes féministes et autres dissidents soient emprisonnés, le meurtre du journaliste Jamal Khashoggi rappelant que « la question des droits de l'homme n'y aura jamais la même importance qu'en Occident et [qu'] il serait naïf d'espérer qu'il en soit autrement ⁴⁰ ».

Vision 2030 est orientée vers la jeunesse car la sédentarité constitue un problème de santé : l'obésité, le diabète et les maladies cardiaques sont importantes. Il s'agit d'encourager la population, et surtout la plus jeune, à développer un mode de vie plus sain ; le sport en est un instrument : « un mode de vie sain et équilibré est un pilier essentiel d'une qualité de vie élevée. Pourtant, les possibilités de pratique régulière d'un sport sont souvent limitées. Cela va changer ⁴¹ ».

Le football étant « la deuxième religion du Moyen-Orient », il est devenu l'un des éléments-clés de cette stratégie. Ainsi, la *Saudi Pro League* a vu le PIF prendre des participations à hauteur de 75 % dans les quatre clubs les plus populaires du pays à Riyad (Al-Nassr et Al-Hilal) et Djedda (Al-Ahli et Al-Ittihad), ceux-ci dépensant 835,1 M€ à l'été 2023 pour engager une myriade de stars des championnats européens ⁴². Auparavant, en octobre 2021, le PIF avait

racheté le club de Newcastle United, pour la somme de 305 M£ (360 M€). Enfin, il existe même dorénavant un championnat féminin de football, composé de deux divisions et qui, lui aussi, attire des joueuses européennes 43.

Un autre aspect majeur de la diversification économique via le sport consiste en l'organisation de méga-événements. L'Arabie saoudite était restée très en retard par rapport au Qatar (qui comme on l'a vu fait figure de précurseur), et aux Émirats. Mais depuis la présentation de *Vision 2030* (avril 2016), elle ne cesse de proposer des événements qui l'identifient sur l'échiquier mondial. Deux modalités existent concernant ces organisations : soit des méga-événements exceptionnels, soit des événements récurrents d'une année sur l'autre.

Ainsi, depuis 2020, l'Arabie saoudite accueille le « Dakar », propriété d'Amaury Sport Organisation, pour une période d'au moins cinq ans. Pour certains, cette organisation « correspond parfaitement à l'image et diffuse l'attractivité touristique du pays hôte auprès des futurs visiteurs 44 ». Mais le pays tente de prendre place dans plusieurs sports : l'automobile, avec l'organisation depuis 2021 à Djedda d'un Grand Prix de F1 (en retard sur Bahreïn, 2004, les Émirats, 2009), mais aussi la E-Formule 1 Grand Prix à Diriyah depuis 2019 pour valoriser ses engagements climatiques (neutralité carbone en 2060).

Parmi les autres événements récurrents, il y a le tournoi de golf *Aramco Saudi Ladies International* (dans le cadre du *Ladies European Tour*) depuis 2020, et dont la dotation est montée à 5 M\$ en 2023. De façon moins régulière, la *Diriyah Tennis Cup*, organisée une première fois en 2019, puis reprise à partir de 2022. Le montant de la dotation globale : 3 M\$, dont 1 M\$ au vainqueur. Une initiative a agité le monde du golf car le PIF, avec l'aide de l'ancien champion australien Greg Norman, a décidé d'organiser un nouveau circuit, concurrent du *PGA Tour* et du Tour européen : la *LIVE Golf Invitational Series*, composée de huit tournois (dont un en Arabie saoudite), dotés chacun de 25 M\$ de prix (plus que le plus rémunérateur des autres circuits : 20 M\$). Les deux institutions

traditionnelles ont très mal pris cette initiative décidant de bannir tout golfeur qui y participerait. Cependant, après plus d'un an de polémiques, puis de négociations, les trois circuits ont trouvé un terrain d'entente avec « un accord historique pour unifier le golf à l'échelle mondiale ⁴⁵ ». Le PIF serait encore derrière un projet orienté vers le cyclisme cette fois, *One Cycling*, pour lequel il investirait 250 M€, mais les états-majors des équipes semblent peu enthousiasmés ⁴⁶.

Date	Événement
2027	Coupe d'Asie de football (24 nations)
2029	Jeux asiatiques d'hiver (Trojena)
2034	Jeux d'Asie (Riyad)
2034	Coupe du monde de football (48 nations). Décision FIFA fin 2024

Tableau 5. Prochains méga-événements sportifs organisés en Arabie Saoudite.

Comme on l'a rappelé plus haut, le « *soft power* – qui amène les autres à vouloir les résultats que vous souhaitez – coopte les gens plutôt que de les contraindre ⁴⁷ ». En ce sens, il consiste en « la capacité d'un pays à structurer une situation de telle manière que d'autres pays développent des préférences ou définissent leurs intérêts en harmonie avec les siens ⁴⁸ ».

En Arabie saoudite, l'enthousiasme est considérable quant à ce statut émergent de superpuissance sportive. Par le biais du PIF, le pays sera sans doute l'un des grands acteurs du sport international, et éteindra peut-être les critiques, en particulier en ce qui concerne les droits humains, ce qui constitue l'un des buts recherchés. Cependant, il ne s'agit pas seulement de « sportwashing ». Car si

« l'enthousiasme de ces responsables peut être considéré par certains observateurs comme de simples relations publiques [...] il reflète une prise de conscience croissante en Arabie saoudite que son problème d'image internationale a des conséquences économiques néfastes ⁴⁹ ».

Ainsi, dans la péninsule arabique, les villes ont été positionnées dans le cadre d'un effort visant à diversifier l'économie au-delà des ressources en hydrocarbures. Quant aux dirigeants, ceux-ci ont pris

conscience que le recrutement d'investisseurs, de résidents, et de touristes était nécessaire pour cette diversification :

« en Arabie saoudite, par exemple, le choix de la Formule E était stratégique dans la mesure où il pouvait mettre en valeur les opportunités économiques que le gouvernement tentait de développer autour du développement durable 50 ».

Cependant, comme le souligne encore Natalie Koch, il s'agit d'une politique de stimulation qui ne consiste pas en une réponse à la demande, mais spéculer sur le cliché selon lequel « si vous le construisez, ils viendront 51 ».

Certes, l'Arabie saoudite utilise le sport comme *soft power*, mais aussi comme un moyen de se positionner sur la scène mondiale dans le but d'attirer sur son territoire des méga-événements sportifs qui doivent permettre la diversification de l'économie. Cela ne modifiera pas la structure du pouvoir, très verticale, ni la répression des voix dissidentes. Cependant,

« la période où le sport, comme le tourisme, était considéré comme une atteinte à l'identité islamique du pays et ne se pratiquait que derrière les murs des grandes propriétés de l'élite, semble bien révolue. Ce qui paraît normal aux Occidentaux est une révolution culturelle dans ce pays resté si longtemps fermé à triple tour à ce genre d'influence. Longtemps méprisé en Arabie saoudite, le sport est désormais paré de toutes les vertus 52 ».

Déplacement géopolitique des méga-événements sportifs

Le constat planétaire global qui peut être fait après l'analyse de ces deux exemples, c'est qu'on assiste, depuis le début des années 2000, à un glissement géographique manifeste des lieux d'organisation des méga-événements sportifs. Il y a à cela au moins deux raisons : la recherche de nouveaux marchés par les grandes fédérations sportives monopolistiques supranationales (CIO, FIFA...), et

également des raisons économiques internes aux pays doublées d'une stratégie diplomatique internationale (Qatar, Arabie Saoudite...). On l'a dit, il est prestigieux d'acquiescer l'organisation de tels événements, mais certains pays ou villes (la plupart en Occident) commencent à estimer que le rapport coût / prestige devient de plus en plus discutable. Aussi l'existence même (institutionnelle comme financière) de ces grandes fédérations étant en jeu car liée à l'organisation de ces événements, il est impératif qu'ils aient lieu : ainsi, en 2017, le CIO a pris la précaution d'attribuer les JO d'été aux deux seuls candidats en lice pour 2024, soit Paris et Los Angeles pour 2028, donnant du temps pour motiver les villes et États pour 2032 (Brisbane, désignée en 2021) 53.

A travers plusieurs exemples, on peut constater un déplacement continental des lieux d'organisation. Pour les Jeux olympiques et paralympiques d'été comme d'hiver, mais pour le Mondial de football également.

Compétitions	Lieux
JO d'été	Tokyo (1964), Séoul (1988), Pékin (2008), Rio de Janeiro (2016), Tokyo (2020)
JO d'hiver	Sapporo (1972), Nagano (1998), PyeongChang (2018), Pékin (2022)
Mondial de football	Corée du Sud-Japon (2002), Afrique du Sud (2010), Qatar (2022), Arabie Saoudite (2034 ?)

Tableau 6. JO et Mondial de football hors Europe, Amérique du Nord et Australie (et Amérique du Sud pour le football).

Cette tendance est aussi visible à travers d'autres grandes manifestations sportives comme, par exemple, les Championnats du monde d'athlétisme : depuis le début des années 2000 (période 2001-2027), quatorze éditions ont été organisées et/ou programmées, dont deux aux États-Unis, six en Europe, et six en Asie (contre une seule en Asie et contre sept en Europe pour la période 1983-1999). Outre Tokyo (1991), on trouve donc : Osaka (2007), Daegu (2011), Pékin (2015), Doha (2019), Tokyo (2025) et Pékin 2027.

Un autre exemple probant concerne la course automobile et plus particulièrement la Formule 1. Créé en 1950, le Championnat du monde des conducteurs, jusqu'à la décennie 1980, n'a concerné presque uniquement que l'Europe et l'Amérique du Nord. Mais, depuis le début des années 2000, là aussi on constate une très nette

évolution, puisque l'Europe qui avait toujours été majoritaire dans l'organisation des Grands Prix de F1 ne l'est plus depuis au moins 2010, du fait de la montée en puissance de l'Asie. En 2024, un tiers des éditions s'y déroule : Bahreïn, Arabie Saoudite, Japon, Chine, Azerbaïdjan, Singapour, Qatar, Abou Dabi.

Continents	1950	1960	1970	1980	1990	2000	2010	2019	2024
Afrique			1	1					
Amérique Nord	1	2	3	3	3	2	1	3	5
Amérique Sud		1		2	1	1	1	1	1
Asie					1	2	7	6	8
Europe	6	7	9	8	10	11	9	10	9
Océanie					1	1	1	1	1
Total des Grands Prix	7	10	13	14	16	17	19	21	24

Tableau 7. Grands Prix du championnat du monde de F1 (1950-2024).

Dans un autre domaine, on peut faire le même constat avec les Expositions universelles : si, au cours des XIX^e et XX^e siècles (1851-1992), trente-et-une Expositions eurent lieu, il n'y en eut qu'une en Asie (Osaka, 1970). Par contre, depuis l'année 2000, sur sept Expositions organisées et/ou programmées, cinq se déroulent en Asie (Aichi, 2005 ; Shanghai, 2010 ; Dubaï, 2020 ; Osaka 2025 ; Riyad, 2030), contre deux en Europe (Hanovre, 2000 ; Milan, 2015).

Conclusion

Le sport moderne, défini par des caractéristiques précises par les historiens et les sociologues ⁵⁴, est primitivement un objet culturel occidental, inventé dans l'Angleterre industrielle des XVIII^{ème} et XIX^{ème} siècles (principes de production, de rendement...), et diffusé mondialement par le biais du colonialisme ⁵⁵. Ce qui ne signifie pas que, en d'autres temps et d'autres lieux, des formes de jeux et d'activités physiques (jeux grecs, jeux du cirque à Rome...) se rapprochant du sport moderne n'aient pas existé ou n'existent pas encore aujourd'hui (sumô, lutte traditionnelle africaine...) ⁵⁶. Aussi, jusqu'à une époque récente, la prééminence économique, politique et diplomatique des pays occidentaux, et la création sur leurs bases des grandes fédérations sportives internationales comme le CIO ou la FIFA (qui ont toutes deux leur siège en Suisse : Lausanne

et Zürich), ont conduit d'une certaine manière à l'organisation des méga-événements sportifs planétaires en Occident (Europe, Amérique, Australie...).

Toutefois, dès le lendemain des Indépendances, que ce soit en Asie ou en Afrique, des manifestations sportives d'envergure ont été organisées : premiers Jeux d'Asie à New Dehli en 1951 (indépendance de l'Inde en 1947), première Coupe d'Afrique des Nations de football au Soudan en 1957, premiers Jeux panafricains à Brazzaville après les décolonisations britannique et française.

Les décolonisations et les indépendances ont constitué le sport comme un objet symbolique de prestige, et l'organisation de grands événements sur le sol des pays d'Asie et d'Afrique nouvellement indépendants fut comme une preuve de l'entrée dans le concert des nations d'une part, de leurs capacités à maîtriser l'organisation de ce type d'événements d'autre part.

Depuis la fin du XX^{ème} siècle et le début du XXI^{ème}, avec la globalisation (ou mondialisation), on assiste à l'arrivée sur le marché de l'organisation des méga-événements sportifs de nouveaux acteurs, en particulier au Moyen-Orient et en Asie Centrale et de l'Est. Ils sont consécutifs à l'enrichissement économique de certains de ces pays (Chine par exemple), à des évolutions politiques internes (Arabie Saoudite), et, dans tous les cas, ces méga-événements constituent pleinement des instruments de *soft power* ou de diplomatie d'influence (Qatar).

En va-t-il différemment pour la France et les Jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024 ? Certes, le pays n'en est pas encore à devoir faire du *sport washing* par l'organisation de méga-événements. Toutefois, comme pour les autres acteurs, il s'agit aussi d'une logique d'attractivité 57 et de prestige (et, ici en particulier, de réassurance psychologique pour le CNOSF, le monde sportif et aussi le personnel politique, après l'échec des trois candidatures précédentes). Il est évident, au fil des événements qui se sont succédés depuis dix ans (attentats, gilets jaunes, pandémie, réforme des retraites, et même aujourd'hui dissolution), que les JO peuvent ass-

urer une fonction de catharsis nationale. Cependant, à la différence des pays de la péninsule arabe, qui cherchent par ce biais à diversifier leur économie et attirer des investisseurs, il s'agit plutôt ici de créer des emplois (même à caractère temporaire) et soutenir l'activité économique dans un pays ayant subi une « désindustrialisation prononcée », comme le laisse entendre la mise à l'agenda politique (cf. *supra* tableau n° 2).

À l'approche des Jeux olympiques et paralympiques de Paris 2024, et après la mise au ban de la Russie de la quasi-totalité des compétitions sportives internationales (pas de participation des fédérations sportives russes en tant que telles) à la suite de l'invasion de l'Ukraine, Vladimir Poutine, qui avait œuvré pendant vingt ans à faire du sport russe un vecteur diplomatique et positif en termes d'image ⁵⁸ (et ce malgré des problèmes systémiques de dopage ⁵⁹), s'est lancé dans une grande offensive contre le système sportif international ⁶⁰ et l'« Occident collectif » ⁶¹. Ainsi a-t-il fait organiser, dans un premier temps, les Jeux du futur (Kazan, 21 février-3 mars 2024), rassemblant 1400 athlètes dans le cadre de « phygital games » (activités mélangeant le physique et le numérique). Puis, juste avant Paris 2024, comme une provocation envers le CIO, les Jeux des BRICS (Kazan, 12-24 juin 2024), rassemblant 5000 athlètes de 97 pays. Enfin, *last but not least*, sont prévus les Jeux de l'amitié (septembre 2024, à Moscou et Ekaterinbourg), rassemblant 6000 athlètes de 70 pays, puis en 2026 les Jeux de l'amitié d'hiver à Sotchi, où furent organisés les JO d'hiver de 2014, et lieu de villégiature apprécié de Vladimir Poutine. Surtout, pour les Jeux de l'amitié de 2024, sont promis entre 70 et 100 M€ de primes aux athlètes classés dans les trois premiers (40 000 € au 1^{er}, 20 000 € au 2nd, et 17 000 € au 3^e), le CIO étant fustigé pour ne rien attribuer aux athlètes ⁶².

Ces exemples, parmi d'autres ⁶³, illustrent à souhait le fait que le sport et l'organisation de grands événements sportifs font pleinement partie des outils du *soft power* et de la diplomatie d'influence au service de la stratégie des États, de quelque bord qu'ils soient. Avec toutefois des différences entre les États y recourant, car ils ne

ie Saoudite ⁶⁴, exister sur la carte du monde pour le Qatar, rayonner sur la scène internationale et accroître le pouvoir de Vladimir Poutine pour la Russie ⁶⁵, maintenir le prestige national pour la France et renforcer l'économie nationale du sport à l'international par la diplomatie sportive développée depuis dix ans. Dans tous les cas, le sport et l'organisation des méga-événements sportifs, sont devenus des instruments à ne pas négliger dans la volonté de construire une image ou de marquer sa présence sur la carte du monde.

Notes

- ¹ À l'occasion de l'exposition « Pierre le Grand, un tsar en France, 1717 » ; cf. Marc Semo, « Macron reçoit Poutine à Versailles, dans un contexte lourd de tensions », *Le Monde*, 22 mai 2017, modifié le 29 mai 2017 [en ligne].
- ² Lukas Aubin, *La sportoklatura sous Vladimir Poutine. Une géopolitique du sport russe*. Paris, Éditions Bréal, 2021, p. 281.
- ³ M. Raspaud, « Méga-événement sportif et situation d'exception : le Brésil et la Copa 2014 », *Les Temps Modernes*, n° 678, 2014, p. 122-128.
- ⁴ Joseph S. Nye, Jr., *Soft Power. The Means to Success in World Politics*. New York, PublicAffairs, 2004.
- ⁵ Abel Polese, Tanel Karikmae & Oleksandra Seliverstova, « Estonie : la diplomatie du marketing national », *Hermès. La Revue*, n° 81, 2018, p. 64-71.
- ⁶ Abel Polese, Tanel Karikmae & Oleksandra Seliverstova, *ibid.*
- ⁷ Radovan Gura & Gilles Rouet, « Introduction. Acteurs et pratiques diplomatiques actuelles », in Radovan Gura & Gilles Rouet (dir.), *Diplomatie plurielle : acteurs et enjeux*. Paris, L'Harmattan, 2018, p. 15-19 (p. 16).

- 8 Radovan Gura & Gilles Rouet, *op. cit.*, p. 17-18.
- 9 Sandrine Morel, « Barcelone 1992. La renaissance d'une ville », *Le Monde*, 21 décembre 2023, p. 16 ; Ramon Suñé, « JO de 1992 : et Barcelone devint «globale» », *Courrier international*, n° 1746, 18-24 avril 2024, p. 20-21 (*La Vanguardia*, 24 juillet 2022) ; Sébastien Hervieu, « La nouvelle image de l'Afrique du Sud », *Le Monde*, 1^{er} novembre 2010 [en ligne].
- 10 Radovan Gura & Gilles Rouet, *op. cit.*, p. 18.
- 11 Pascal Boniface, *Géopolitique du sport*. Paris, Armand Colin, 1994, p. 14.
- 12 Pascal Boniface, *ibid.*
- 13 Peter Terem, Ivan Stulajter & Matus Stujalter, « The Relevance of Sport Diplomacy », in Radovan Gura & Gilles Rouet (dir.), *Diplomatie plurielle : acteurs et enjeux*. Paris, L'Harmattan, 2018, p.107-122.
- 14 Article « chômage », *Tableau de l'économie française. Édition 2010*. Paris, INSEE [en ligne].
- 15 Ronan Planchon, « Pourquoi la désindustrialisation a été une catastrophe pour la France », *Le Figaro*, 27 mars 2023, mis à jour le 28 mars 2023 [en ligne].
- 16 Alors Valérie Fourneyron.
- 17 Étaient présents, les ambassadeurs en Chine, Japon, Royaume Uni, Italie, Allemagne, Qatar, etc.
- 18 Discours de Laurent Fabius, ministre des Affaires étrangères, janvier 2014.
- 19 Beaucoup de passages des paragraphes suivants sont repris de Thierry Côme & Michel Raspaud, « La diplomatie sportive, enjeu stratégique pour le Qatar », *Hermès. La Revue*, n° 81, 2018, p. 169-175.

- 20 Claire-Gabrielle Talon, *Al Jazeera. Liberté d'expression et pétromonarchie*. Paris, Presses Universitaires de France, 2011.
- 21 Benjamin Barthe, « Qatar. Les ambitions démesurées d'une micro-monarchie », *Le Monde*, cahier Géo & Politique, 26-27 février 2012, p. 4-5 [également en ligne].
- 22 « Qatar : la diplomatie par le sport », *Légisport. Bulletin d'Information Juridiques Sportives*, n° 124, mars-avril 2017 (8 rue d'Arcole, 13006 Marseille).
- 23 Rassemblant 9520 athlètes de 45 nations, pour 424 épreuves dans 39 sports.
- 24 Pourtant, depuis la Seconde Guerre mondiale, des Jeux ont été organisés en novembre-décembre (Melbourne, 1956), octobre (Tokyo 1964, Mexico 1968), septembre-octobre (Séoul 1988, Sydney 2000).
- 25 Rémi Dupré, « Joseph Blatter prolonge son règne sur la FIFA », *Le Monde*, 3 juin 2011, p. 22 ; cf. Heidi Blake & Jonathan Calvert, *L'homme qui acheta une Coupe du monde. Le complot qatari*. Paris, Hugo et Compagnie, 2016.
- 26 GB Staff, « Doha 2020 Disappointed And Surprised Over Shortlist Elimination », Wednesday, May 23, 2012 ; <https://web.archive.org/web/20120817092013/http://www.gamesbids.com/eng/olympic>
- 27 « Il y a encore deux ans [2015], Boston, Hambourg, Rome, et Budapest avaient manifesté leur intérêt pour 2024. Depuis, toutes ont fait machine arrière, les unes par souci d'économies, les autres par crainte d'une population défavorable ». Adrien Pécout, « Paris 2024, c'est comme si c'était fait », *Le Monde*, 2 août 2017, p. 12.
- 28 Pierre-Louis Caron, « Jeux olympiques : pourquoi personne (ou presque) hormis Brisbane n'a voulu organiser les JO de 2032 ? », *franceinfo*, 22 juillet 2021 [en ligne].
- 29 BeIN Sports revendiquait 3,5 millions d'abonnés français (*Le Figaro*, 15 septembre 2017).

- 30 Propriété, depuis 2008, de Mansour Ben Zayed Al-Nahyan, membre de la famille royale d'Abu Dhabi.
- 31 Auteur de *L'énigme du Qatar*. Paris, IRIS Éditions, 2013.
- 32 Benjamin Barthe & Rémi Dupré, « Qatar football club, *Le Monde*, 14 septembre 2017, p. 14-15.
- 33 Paul Michel Brannagan & Danyel Reiche, *Qatar and the 2022 FIFA World Cup. Politics, Controversy, Change*. Cham (Suisse), Pelgrave Macmillan (Springer Nature Switzerland), 2022.
- 34 Stéphane Morello, *Séquestré au Qatar*. Paris, Max Milo Éditions, 2015 ; Zahir Belounis, *Dans les griffes du Qatar*. Paris, Éditions Robert Laffont, 2015 ; Jean-Pierre Marongiu, *InQarcéré*. Paris, Éditions Les Nouveaux Auteurs, 2019.
- 35 Les paragraphes qui suivent sont partiellement extraits de mon chapitre « Le grand virage 'sportif' de l'Arabie saoudite sous MBS », in Gilles Rouet & Nicolas Peyre (dir.), *Sport, communication et politique*. Paris, CNRS Éditions, 'Les Essentiel d'Hermès', 2024, p. 187-199.
- 36 Saudi Vision 2020 : <https://www.vision2030.gov.sa/en/>
- 37 Fatiha Dazi-Héni, *L'Arabie Saoudite en 100 questions*. Paris, Éditions Tallandier, 2020, p. 138.
- 38 Fatiha Dazi-Héni, *ibid.*, p. 138.
- 39 Samer Al-Atrush, « Alors on danse à Riyad ? », *Courier international*, n° 1753, 6-12 juin 2024, p. 14 (repris de *The Times*, Londres, 21 mai 2024).
- 40 Isabelle Lasserre, *Le Paradoxe saoudien*. Paris, L'Archipel, 2029, p. 14.
- 41 *Saudi Vision 2030*, p. 22.
- 42 Baptiste Brossillon, « Football : le modèle de la Saudi Pro League peut-il s'imposer ? », *The Conversation*, 2 novembre 2023 [en

ligne].

- 43 Julie Kermarrec, « L'Arabie Saoudite investit aussi dans le football féminin », *Ouest-France*, 14 septembre 2023 [en ligne].
- 44 Fabio Scarfo, « La fin de la guerre du golf », *L'Équipe*, 7 juin 2023, p. 24. ».
- 45 Robert Kaspar, « Hosting Mega-Events in the Gulf », in Danyel Reiche & Paul Michael Brannagan (Eds.), *Routledge Handbook of Sport in the Middle East*. London and New York, Routledge, 2022, p. 276-286 (p. 279).
- 46 Alexandre Roos, « One Cycling et beaucoup de questions », *L'Équipe*, 29 février 2024, p. 25.
- 47 Joseph Nye, *op. cit.*, p. 5.
- 48 Marc Semo, « Soft Power », *Le Monde*, 28 novembre 2019, p. 32.
- 49 Natalie Koch, « Sporting Cities and Economic Diversification in the Arabian Peninsula », in Danyel Reiche & Paul Michael Brannagan (Eds.), *Routledge Handbook of Sport in the Middle East*. London and New York, Routledge, 2022, p. 287-296 (p. 291).
- 50 Natalie Koch, *ibid.*, p. 292.
- 51 Natalie Koch, *ibid.*, p. 288.
- 52 Isabelle Lasserre, *op. cit.*, p. 127.
- 53 Comme indiqué *supra*, le CIO a changé de méthodologie concernant l'attribution des Jeux, réduisant ainsi la durée de la campagne et surtout les coûts de financement de celle-ci : il invite donc les candidats à un grand oral, puis après un délai de réflexion, la Commission engage un « dialogue ciblé » avec la candidature privilégiée. Ce fut le cas de la candidature « Alpes françaises » pour les JO d'hiver 2030. J'ai ainsi reçu, il y a peu, un courrier de M. Laurent Wauquiez, président de la Région Auvergne-Rhône-Alpes, dans ma boîte aux lettres distribué par porteur, intitulé « La Région informe les habitants de l'Isère » datée du 26 février 2024, dans

lequel il exprime « une immense fierté », précisant dans un court paragraphe : « A travers cette candidature, notre ambition est d'écrire une nouvelle page des Jeux olympiques et paralympiques d'hiver, en tournant celle des éditions de Sotchi et Pékin. Cela signifie des Jeux sobres sans gaspillage d'argent public, et vous savez à quel point j'y suis attaché, des Jeux respectueux de l'environnement mais aussi des Jeux qui portent la fierté du sport et de notre pays ». M. Wauquiez, en matière d'argent public, subit une enquête du Parquet financier à propos d'un fastueux « dîner des sommets » organisé en juin 2022 réunissant 90 personnalités, de même qu'il s'est déplacé en toute confidentialité au Japon du 8 au 15 mars 2024 (Olivier Faye, Richard Schittly, « Le voyage très « confidentiel » de Laurent Wauquiez au Japon, *Le Monde*, 20 avril 2024, en ligne). Quant à l'environnement, on sait qu'il est un farouche opposant au dispositif « Zéro Artificialisation Nette »... Cf. aussi : Jessica Gourdon, « JO 2030 dans les Alpes : le risque d'un cadeau empoisonné », *Le Monde*, 6 janvier 2024, p. 23.

54 J.-M. Brohm lui en attribue quatre : principe de rendement, système de hiérarchisation, principe de l'organisation bureaucratique, principe de publicité et de transparence (Jean-Marie Brohm, *Sociologie politique du sport*. Paris, Jean-Pierre Delarge / Éditions Universitaires, 1976, p. 45-58). Pour lui, « *le sport est (...) le système culturel qui enregistre le progrès corporel humain objectif, c'est le positivisme institutionnalisé du corps (...). Le sport est l'institution que l'humanité a découverte pour enregistrer sa progression physique continue* » (p. 45). Pour A. Guttmann, le sport moderne a sept caractéristiques : sécularisme, égalité, spécialisation, rationalisation, bureaucratie, quantification, records (Allen Guttmann, *From Ritual to Record. The Nature of Modern Sports*. New York, Columbia University Press, 1978, p. 15-54). Pour Georges Vigarello, c'est la performance qui caractérise le sport moderne : « L'effervescence autour de la performance fait l'essence du sport moderne », *Le Monde*, 16 mars 2024, p. 26-27.

55 Pierre Singaravélou & Julien Sorez (dir.), *L'empire des sports. Une histoire de la mondialisation culturelle*. Paris, Belin, 2010.

56 Par exemple : Kirishima Kazihuro, *Mémoires d'un lutteur de sumô*. Arles, Éditions Philippe Picquier, 1998 ; Aboubacar Djirmey, Gardik Tago, Mahaman Seriba, Chipkao Labo, Abdou Kongui & Pierre

Chifflet, « Lutte et identité culturelle au Niger », *Politique africaine*, n° 45, mars 1992, p. 142-148.

- 57 Comme l'amendement au projet de loi de finances pour 2024 afin d'attirer les fédérations sportives internationales : Rémi Dupré, « Un cadeau fiscal à la FIFA et aux fédérations internationales », *Le Monde*, 21 octobre 2023, p. 13 ; Éditorial, « Cadeau fiscal à la FIFA : le mauvais calcul français », *Le Monde*, 25 octobre 2023, p. 29.
- 58 Lukas Aubin, *La sportoklatura sous Vladimir Poutine. Une géopolitique du sport russe*. Paris, Éditions Bréal, 2021.
- 59 Grigory Rodchenkov, *Dopage organisé*. Neuilly-sur-Seine, Éditions Michel Lafon, 2021.
- 60 Éric Collier et Gabriel Richalot (propos recueillis par) : « L'agressivité du gouvernement russe contre le CIO, les Jeux et moi grandit », *Le Monde*, 19 mars 2024, p. 21 ; Nicolas Lepeltier, « Entre Moscou et le CIO, une nouvelle guerre froide », *Le Monde*, 22 mars 2024, p. 3.
- 61 Terme utilisé dans les nouveaux manuels d'histoire (rentrée 2023) à l'intention des élèves de première et terminale, cf. Nicolas Werth, « Poutine professeur d'histoire », *L'Histoire*, n° 517, mars 2024, p. 12-19.
- 62 Robert Frosi, « Guerre ouverte entre le CIO et la Russie », *Radio Canada*, 19 mars 2024 [en ligne] ; Robert Frosi, « La Russie tient ses Jeux des BRICS tout juste avant les Olympiques », *Radio Canada*, sans date [en ligne].
- 63 Michel Raspaud, « Mondial de football 2022 : quelles retombées diplomatiques pour le Maroc ? ». *The Conversation*, 23 janvier 2023 [en ligne].
- 64 Simon Chadwick, « Après le Qatar, l'Arabie Saoudite joue la carte du «soft power» par le Sport », *The Conversation*, 16 mars 2023 [en ligne].
- 65 Lukas Aubin, op. cit.

—

Contributeur · ices

Giuseppe Al Majali et Juliette Simont

L'organisation des Jeux olympiques d'été est-elle rentable ?

Par Romain Vielfaure | 15-07-2024

Les retombées économiques des Jeux olympiques de Paris 2024 ne posent pas seulement des questions de fait, mais aussi de méthode. Romain Vielfaure revient ici sur certains travaux d'économistes qui permettent de comprendre la nature du problème. Il en ressort que, si le Comité International Olympique (CIO) et les sponsors en sortent gagnants, ce n'est pas le cas pour les villes-hôtes. Mais peut-être le principal bénéfice secondaire qu'on peut attendre de l'organisation des JO de Paris est-il de nous inciter à réfléchir à la manière d'évaluer les coûts et avantages de nos actions en ce monde fragile...

À l'approche des Jeux olympiques de Paris 2024 la question de la rentabilité des Jeux olympiques d'été fait à nouveau surface. Les chiffres mis en avant sont très variables, interprétés de manière diverse, et il nous paraissait nécessaire de proposer une rapide synthèse économique sur le sujet.

Les Jeux olympiques d'été sont considérés comme l'événement sportif le plus important qui soit ; ils ont lieu tous les quatre ans, et mobilisent entre 5 et 10 millions de spectateurs (7,5 millions en 2016 à Rio) et entre 3 et 4 milliards de téléspectateurs (3,64 en 2016 ¹). Le budget annoncé par les organisateurs représente en moyenne autour de 10 milliards de dollars, exception faite du budget pharaonique des Jeux olympiques de Pékin (2008) qui atteignait 36 milliards de dollars. De nombreux acteurs entrent en jeu : outre le pays hôte, et plus précisément la ville-hôte, au sein de laq-

uelle on distingue les contribuables qui financent via leurs impôts, les commerçant·e·s qui espèrent des bénéfices et le pouvoir politique qui tente d'asseoir son image et constitue un Comité d'Organisation des Jeux Olympiques (COJO), il faut également considérer le Comité International Olympique (CIO), dont les membres choisissent la ville-hôte parmi plusieurs candidates, et les sponsors principaux (tels Coca-Cola Mc Donald's ou Visa) du CIO ou de la ville-hôte (pour Paris 2024 : LVMH, Orange ou BNP Paribas). Ainsi, se poser la question de la rentabilité de l'organisation d'un tel événement, c'est se demander *pour qui* il peut être rentable : par exemple, s'il semble difficile qu'il le soit pour tous les contribuables de la ville-hôte, on peut penser qu'il en est bien autrement pour les sponsors. De plus, il faut prendre en compte le fait que les habitant·e·s de la ville-hôte considèrent l'organisation des Jeux olympiques (JO) également d'un point de vue non économique (possibilité de voir de grands sportifs, de redorer l'image de la ville, mais aussi difficultés de circulation, pollution), contrairement aux sponsors.

Le CIO a fortement intérêt à ce que les JO soient rentables pour toutes les forces en présence. En premier lieu, il est financé seulement par les recettes permises par les JO (en particulier la vente des droits télévisés), et est dans l'obligation d'effectuer des bénéfices, sinon son existence serait compromise. De plus, les JO doivent être rentables pour les villes-hôtes afin d'assurer leur pérennité ; en effet, si ce n'était pas le cas, il y aurait un risque pour le CIO qu'aucune ville ne présente sa candidature à l'organisation des JO à venir. Enfin, si l'on souhaite que les sponsors demeurent nombreux, il faut qu'ils aient une assurance de retirer des bénéfices.

Si, comme nous le verrons, la rentabilité est quasi assurée pour le CIO et les sponsors, une question porte plus à débat : les Jeux olympiques sont-ils rentables pour le pays organisateur et la ville-hôte ? On observe que les chiffres sont extrêmement variables selon les économistes et bureaux d'étude : seuls les Jeux olympiques de Los Angeles (1984) font consensus : on s'accorde uniformément pour dire qu'ils ont généré un bénéfice, entre 100 et 150 millions de dollars. Comment expliquer les différences entre les chiffres mis en

avant pour les autres éditions ? Comme nous le verrons, la rentabilité de l'organisation des Jeux olympiques est très difficile à calculer, notamment parce qu'elle implique non seulement des dépenses pour les infrastructures sportives, mais aussi de nombreuses dépenses extra-sportives : parmi un grand nombre d'autres paramètres, il faut par exemple assurer un nombre suffisant de transports, de logements, ainsi que la sécurité de tous. De plus, les effets des Jeux olympiques semblent devoir être calculés à très long terme : les contribuables peuvent mettre des dizaines d'années à rembourser les dépenses (30 ans pour les JO de Montréal qui eurent lieu en 1976) ; de même, si l'image de la ville-hôte a été améliorée, il faut étudier les effets sur le tourisme sur une durée relativement longue.

Après un point rapide sur la rentabilité pour le CIO et les sponsors, je poserai deux questions essentielles pour évaluer la potentielle rentabilité de l'organisation des Jeux olympiques. J'exposerai d'abord pourquoi il est si difficile de calculer la rentabilité de l'organisation d'un tel événement en prenant en compte le plus grand nombre possible de paramètres. J'expliquerai ensuite pourquoi le mode d'attribution des JO par le CIO peut conduire à une « malédiction du vainqueur », phénomène bien connu de la théorie des enchères, auquel d'ailleurs le CIO tente désormais de remédier. Je terminerai sur quelques remarques concernant la rentabilité de Paris 2024. Je m'appuierai pour tout cela essentiellement sur les travaux de Éric Barget et Jean-Jacques Gouquet ², et surtout de Wladimir Andreff ³, qui ont un peu plus d'une dizaine d'années mais permettent d'évaluer la question sur le temps long et au niveau des principes fondamentaux. Les travaux plus récents ne me semblent pas modifier fondamentalement les paramètres de la question.

1. Une opération profitable pour les sponsors et le CIO

a) Le CIO

Il faut tout d'abord noter que l'organisation des JO est rentable pour le CIO et les sponsors. Le CIO tire ses revenus de quatre sources : les droits télévisés (environ 4 milliards de dollars pour les JO de 2016), le programme de *sponsoring* (environ 1 milliard pour les mêmes Jeux) et, dans une moindre mesure, les licences pour l'exploitation des produits dérivés et la billetterie. Le CIO conserve 10% de la somme totale liée à ces licences, et reverse 90% au Comité d'Organisation des JO de la ville-hôte, aux comités nationaux olympiques et aux fédérations sportives internationales. Pour le CIO, l'organisation des JO a ainsi toujours été rentable.

b) Les sponsors

De la même manière, l'organisation des JO est extrêmement profitable aux sponsors officiels du CIO (Coca-Cola, Mc Donald's ou Intel). En effet, du fait d'un accord entre le CIO et le pays-hôte, ces sponsors ne sont pas imposables dans ledit pays l'année des JO. De plus, ils obtiennent parfois un droit d'exclusivité, comme en 2004, olympiade durant laquelle il était impossible d'acheter sur les lieux des JO des boissons autres que celles vendues par les marques du groupe Coca-Cola. L'exemple de cette marque est révélateur : en 2008 et 2012, ces revenus ont été supérieurs à ceux de l'année précédente et de l'année suivante. Les années de JO représentent ainsi des moments de bénéfices exceptionnels. Il en va de même pour les sponsors de la ville-hôte, même si leurs bénéfices varient selon les éditions.

Qu'en est-il pour les villes-hôtes ?

2. Le calcul de la rentabilité : une question qui divise

a) Des chiffres très différents

La candidature d'une ville pour l'organisation des Jeux olympiques repose sur l'idée que le projet puisse être rentable ; en effet, il paraît peu probable qu'une ville accepte d'entreprendre un tel projet à moins d'être assurée de sa réussite financière. Pourtant, depuis longtemps nombre d'économistes, tels Éric Barget et Jean-Jacques

Gouquet ⁴, ont pointé du doigt la difficulté à mesurer les retombées économiques liées à l'organisation des Jeux olympiques.

De fait, les chiffres proposés diffèrent grandement. Ainsi, selon le cabinet d'étude Sport+Markt, les Jeux olympiques auraient dans l'ensemble rapporté plus qu'ils n'ont coûté depuis 1980 : 220 millions de dollars de bénéfice pour Los Angeles (1984) et Séoul (1988), 10 millions pour Atlanta (1996) et même 145 millions pour Pékin (2008) alors qu'il s'agissait des JO les plus chers de l'histoire. De même, au moment de la candidature de Londres pour 2012, la banque d'investissement Goldman Sachs mettait en avant la rentabilité de l'organisation de ces JO. Pourtant, des économistes comme É. Barget et J-J. Gouguet ou encore Wladimir Andreff, affirment que seuls les JO de Los Angeles ont procuré des bénéfices à la ville-hôte. Ce dernier dénonce le fait que les études d'impact sont souvent majorées par les bureaux d'études dans le but d'aller dans le sens de la demande politique, tandis que Christophe Lepetit, économiste au Centre de Droit et d'économie du sport, déplore leur manque de rigueur ⁵.

Comment trouver un moyen objectif de calculer la rentabilité de l'organisation des JO ? Il faut dans un premier temps nous intéresser à la méthode traditionnelle de calcul de l'impact économique.

b) Le calcul de l'impact économique

Un événement sportif crée toujours des retombées économiques et sociales, positives et négatives. Il a donc un impact sur l'économie du lieu géographique qui l'accueille, argument d'ailleurs avancé dans tout dossier de candidature. Il faut spécifier la nature des retombées et le territoire économique sur lequel elles se diffusent. Le calcul de l'impact économique de l'organisation des JO n'est pas aisé, en particulier parce qu'il faut s'intéresser à des facteurs de nature différente. Il faut en effet saisir de manière précise les retombées monétaires positives (tourisme par exemple) et négatives (coûts d'organisation), mais également les retombées non-monétaires, qui là encore peuvent être positives (amélioration de la réputation de la ville-hôte) ou négatives (coût environnemental). W. Andreff en arrive ainsi à proposer l'opération suivante, qui pourrait

permettre de mesurer l'impact économique de l'organisation d'un événement sportif comme les JO :

Valeur créée nette = (Retombées monétaires + Effets externes) positifs – (Retombées monétaires + Effets externes) négatifs 6.

Comme le mettent en avant E. Barget et J-J. Gougnet, il convient d'éviter deux difficultés majeures, que la plupart des bureaux d'étude minimisent : la surestimation des retombées positives et la sous-estimation des retombées négatives, difficultés qui conduisent souvent à un recalcul à la hausse au moment de la préparation des JO. L'exemple paradigmatique paraît être celui de Londres qui, lors de sa candidature en 2005, avait annoncé un budget de 4 milliards de dollars, avant de le multiplier par trois en 2007. Comment cela a-t-il été possible ? On a eu tendance à majorer l'impact positif, par exemple en prenant en compte tout le chiffre d'affaires des restaurateurs, alors qu'ils auraient bien entendu eu un chiffre d'affaires sans les JO : il faudrait ne garder que la valeur ajoutée. De même, on ne peut dire que l'ensemble des touristes présents au moment des JO le sont grâce à ceux-ci ; hors période de JO il y a bel et bien un certain nombre de touristes, qu'il faudrait déduire. À l'inverse, les coûts de sécurité, de police, sanitaires voire de transports peuvent être omis ou minorés et ce d'autant plus facilement que ce sont des coûts extra-sportifs.

De plus, Wladimir Andreff constate les limites du calcul d'impact :

La méthodologie de l'étude d'impact n'est pas capable, et n'est pas conçue pour tenir compte du coût d'opportunité de l'événement sportif. Les sommes investies dans l'organisation de l'événement sportif auraient pu l'être dans un autre projet, une école, un hôpital. Les avantages pour la population d'un hôpital est ce dont elle sera privée si l'investissement choisi est l'événement sportif et non l'hôpital ; c'est le coût d'opportunité de l'événement sportif, et il devrait logiquement être déduit de l'impact positif de celui-ci 7.

Par ailleurs, il est difficile de quantifier certaines données très importantes comme le sentiment, positif ou non, de la population habitant dans la ville-hôte. Selon E. Barget et J-J. Gougnet, il est souvent majoré, alors que, dans le cas des JO, contrairement à une coupe du monde, il n'y aurait pas de changement significatif du sentiment de bien-être des habitants.

En plus de ses inconvénients intrinsèques, le calcul d'impact conduit ainsi à des résultats différents selon les données que l'on veut mettre en avant, et l'absence de normes internationales permettant de contrôler les résultats a ainsi conduit E. Barget et J-J. Gougnet à proposer un guide méthodologique commun. Cet ensemble de difficultés a néanmoins conduit de nombreux économistes à délaisser le calcul d'impact pour lui préférer l'analyse coûts-avantages, qui était déjà très utilisée dans le secteur des transports.

c) Une méthode plus juste : l'analyse coûts-avantages

Le principal atout de l'analyse coûts-avantages (ACA) est sans doute sa prise en compte des avantages et inconvénients sociaux de l'organisation des JO. L'ACA tente ainsi d'exprimer monétairement les effets non-monétaires des JO (image de la ville, sentiment de bien-être des habitants etc.) et de prendre en compte son coût d'opportunité (suivant l'exemple de l'hôpital cité plus haut). L'ACA semble alors permettre de donner une estimation qui ne soit pas seulement économique, mais rende compte de la valeur totale d'un événement sportif.

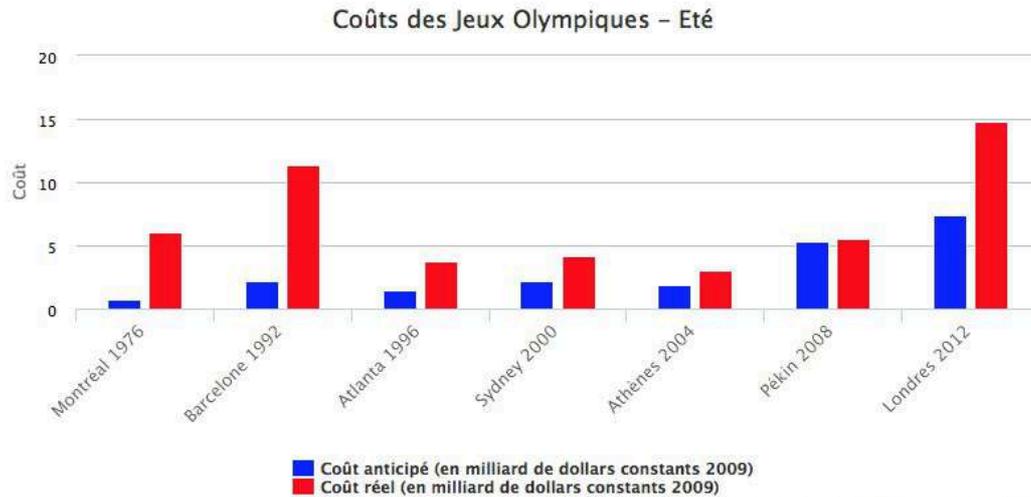
La *valeur totale* est la somme de la *valeur d'usage* et de la *valeur de non-usage* de l'événement sportif. La *valeur d'usage* est tout simplement constituée par les bénéfices que tire une personne qui assiste à un événement. La *valeur de non-usage* est un concept moins traditionnel et plus difficile à cerner et à mesurer. Elle représente la valeur qu'attribuent à l'événement sportif les personnes qui ne le consomment pas. Celles-ci peuvent considérer que le fait d'accueillir les JO dans leur ville a, pour diverses raisons (sentiment de bien-être, image positive de la ville, mais également difficultés de circulation, gentrification), une certaine valeur, et elles sont éven-

uellement disposées à payer des impôts qui serviraient à subventionner l'organisation locale des Jeux. Cette valeur est par essence non marchande, et il est difficile de la mesurer avec certitude.

Ainsi, si l'ACA paraît plus rigoureuse que le calcul de l'impact économique, il faut bien noter qu'elle oblige l'économiste à adopter certains présupposés au moment de tenter de rendre compte d'un point de vue monétaire des avantages et inconvénients non-monétaires pour la ville-hôte. De plus, il est parfois difficile de saisir avec certitude à quelle proportion l'inflation ou la spéculation immobilière à l'approche des JO est liée à des facteurs endogènes ou exogènes.

d) Un déficit récurrent

Quels points saillants apparaissent lorsque l'on prend en compte le plus grand nombre possible de facteurs ? Tout d'abord, le coût anticipé des JO a quasiment toujours été bien inférieur au coût réel, comme le montre le graphique suivant :



Graphique tiré de B. Flyvbjerg et A. Stewart, « Olympic Proportions: Cost and Cost Overrun at the Olympics 1960-2012 », *Saïd Business School Working Papers*, University of Oxford, 2012 (DOI : 10.2139/ssrn.2238053).

De plus, selon nombre d'économistes indépendants, tous les JO ont été déficitaires mis à part ceux de Los Angeles en 1984. Comment l'expliquer ? Il semblerait que le mode d'attribution par le CIO ait une forte influence sur le budget des villes candidates à l'organisation des JO.

3. Mode d'attribution et *winner's curse* (malédiction du vainqueur)

a) Nécessité de rentabilité pour le CIO

Il nous faut dans un premier temps rappeler comment fonctionne le CIO. Ce comité a comme seule source de revenu les recettes des JO, en particulier, on l'a vu, ceux liés aux droits télévisés et au *sponsoring*. Les JO étant organisés tous les quatre ans, ces bénéfices doivent donc permettre au CIO de subvenir à ses besoins jusqu'aux JO suivants. Par conséquent, celui-ci cherche à vendre les droits télévisés au plus haut prix possible ; pour cette raison, il a intérêt à choisir un des projets les plus grandioses parmi ceux défendus par les villes-hôtes, quitte à accepter les analyses les plus optimistes quant à la possible rentabilité pour la ville candidate.

b) La vente aux enchères et sa conséquence : la malédiction du vainqueur

Selon Wladimir Andreff, il faut en passer par la théorie des enchères pour comprendre le déficit chronique : lors du choix de la ville-hôte, chaque ville doit miser plus pour avoir une chance de gagner. La *winner's curse* (« la malédiction du vainqueur » de l'enchère), notion classique de la théorie des enchères depuis sa première formulation en 1971 ⁸, fournit une explication des causes profondes de la déception du gagnant de l'enchère, due à des coûts plus élevés qu'initialement prévu. L'écart entre coûts anticipés *ex ante* et coûts observés *ex post* est inhérent au processus de candidature et d'enchères lui-même, dès lors qu'il y a plus d'une ville candidate à organiser les JO. Comme l'observe Wladimir Andreff, « à chaque fois, il est observé qu'un processus dont l'objet de l'enchère a une valeur incertaine mais qui, en fin de compte, est la même pour tous les candidats, gagnants et perdants, le gagnant est celui qui a le plus surestimé la valeur de l'objet et ainsi remporté l'enchère en surenchérissant sur tous ses concurrents ⁹. » Lors de l'organisation des JO, personne ne peut connaître avec certitude les bénéfices à venir, puisqu'ils ont été relativement variables selon

les éditions précédentes. Il est par conséquent particulièrement risqué de surenchérir.

Pour lancer le processus d'enchère, le CIO annonce des quantités à produire, à savoir un assortiment déterminé (non négociable) d'équipements sportifs qui devront être opérationnels à l'ouverture des Jeux. Il s'y ajoute, même s'il ne s'agit pas de normes quantitatives explicites, un certain nombre d'infrastructures non sportives : transport, télécommunications, aménagement urbain. Le CIO a ainsi intérêt à pousser les villes candidates à proposer des projets grandioses, de manière à s'assurer notamment des droits télévisés toujours plus élevés. Le processus de surenchère profite donc au CIO de ce point de vue, et a toujours eu lieu sauf en 1984, Los Angeles étant alors la seule ville candidate. Il semble donc que le projet de 1984 soit le seul qui ait été rentable justement parce qu'il n'y a pas eu de vente aux enchères. À l'inverse, la plupart du temps, comme pour 2012 et 2016, ce sont les projets les plus coûteux qui ont été choisis. Par conséquent, il paraît bien que le mode d'attribution du CIO et sa quête de rentabilité moins pour la ville-hôte que pour lui-même conduise à une mise en danger du budget des villes candidates, qui sont conduites à surenchérir constamment.

Il est à noter que, depuis quelques années, le CIO a pris en compte ces difficultés, et tente de les atténuer sur les conseils de plusieurs économistes dont W. Andreff. Ainsi, le mode d'attribution pour les JO de 2032, qui se tiendront à Brisbane, a été modifié : désormais, le CIO tente d'accompagner les villes candidates et de dissuader les villes proposant un modèle économique trop ambitieux, de manière à pousser les projets les moins fiables à l'abandon. Ainsi Brisbane était la seule ville à demeurer candidate à l'issue de ce processus, et a donc obtenu l'organisation sans avoir à trop surenchérir. Le fait de pousser les moins bons projets à l'abandon plutôt que les meilleurs à la surenchère permet ainsi d'atténuer la « malédiction du vainqueur », sans pour autant totalement supprimer cette difficulté : il n'empêcherait pas la surenchère si deux villes particulièrement déterminées demeuraient candidates. D'autres méthodes sont par conséquent proposées, comme l'idée d'une sélection par système de loterie, préconisée par Wolfgang Maennig ¹⁰ ; la ville

retenue serait choisie au hasard, et il n'y aurait de ce fait plus aucune raison pour les candidates de gonfler leurs prévisions.

c) Quelles conséquences économiques pour Paris 2024 ?

Comme le note Wladimir Andreff, « depuis l'attribution (en 2001) des Jeux 2008 à Pékin, l'objectif affiché – mais non atteint – par le CIO est de faire baisser le coût et le gigantisme des JO ¹¹. » On l'a vu, la baisse du nombre de candidats est un moyen efficace de lutter contre la « malédiction du vainqueur ». L'énormité du budget de Pékin et les difficultés rencontrées par celui de Londres ayant refroidi l'ardeur des candidats, les candidatures de Paris (2024) et Los Angeles (2028) ont ainsi moins pâti de la surenchère.

Lors de sa candidature, la ville de Paris a mis en avant un budget de 6 milliards, dont un tiers de fonds public, espérant ainsi se situer en-dessous de la moyenne des précédentes éditions. De plus, la Cour des comptes a été mandatée afin d'effectuer des audits externes réguliers, de manière à éviter une augmentation exponentielle des coûts. Pourtant, du fait de coûts sous-estimés et de l'inflation, ce montant est désormais estimé à 8,9 milliards par le CDES ¹², et pourrait passer à 10 milliards, estime W. Andreff ¹³. Les bénéfices étant estimés entre 5 et 8 milliards (en baisse notamment du fait de l'inflation), les JO de Paris devraient donc certes être moins déficitaires que les précédents, mais déficitaires tout de même. Reste à savoir si l'arrivée de nouveaux sponsors (phénomène observé sur de précédentes éditions) permettra d'éviter que ce déficit se répercute sur les organisateurs publics. Tant que les JO n'ont pas eu lieu, il est difficile d'obtenir un résultat certain ; après leur tenue viendra l'heure des comptes.

La question de la rentabilité de l'organisation des JO est une question éminemment politique, puisqu'elle est censée justifier le fait de porter ou non sa candidature au CIO. On remarque que le sens économique de « rentabilité » doit être élargi afin de mieux mesurer les effets de cet événement : il faut prendre en compte l'évolution de l'image de la ville-hôte, le sentiment de bien-être ¹⁴ ou l'impact écologique ¹⁵. C'est peut-être justement parce qu'il est considéré que l'organisation des JO produit une meilleure image de la

ville-hôte que celle-ci a pu mettre de côté l'impact économique souvent négatif, qui est souvent la conséquence des surenchères lors de la candidature des villes ¹⁶. Mais cet impact économique négatif ne devrait-il pas lui aussi donner lieu à un effort d'objectivation ? Et si on prend en compte dans la décision d'autres paramètres que ceux rigoureusement calculables des coûts et des bénéfices monétaires, si on prend en compte aussi les externalités écologiques des Jeux, la question de la rentabilité des JO nous conduit aux questions les plus profondes de notre présent : celles de savoir comment on compte les coûts et les avantages de nos actions et de nos décisions dans un monde dont on ne peut plus oublier qu'il se déploie dans le tissu fragile d'une Terre sensible à ces actions. Ces questions seront les nôtres pour les temps qui restent. Si l'organisation des JO de Paris avait comme effet secondaire de nous inciter à y réfléchir, nous pourrions peut-être l'ajouter aux bénéfices des Jeux...

—

Notes

- 1 Nous avons décidé de ne pas mentionner les JO de Tokyo 2021 car la pandémie a conduit à de grandes modifications du point de vue de son organisation et de sa tenue, et il semble à ce titre difficile d'en comparer les chiffres avec ceux des autres éditions, passées et à venir.
- 2 É. Barget et J.-J. Gouquet, *Évènements sportifs ; Impacts économique et social*, De Boek, Louvain-la-Neuve, Belgique, 2010.
- 3 W. Andreff, *Mondialisation économique du sport*, Louvain-la-Neuve, Belgique, De Boeck, 2012.
- 4 É. Barget et J.-J. Gouquet, *Évènements sportifs ; Impacts économique et social*, *op. cit.*
- 5 J. Latta, « Qui touchera « l'héritage » économique de Paris 2024 ? », *Alternatives Économiques*, 28 mars 2024 (en ligne : <https://www.alternatives-economiques.fr/touchera-lheritage-economique-de-paris-2024/00110182>).

- 6 W. Andreff, *Mondialisation économique du sport*, *op. cit.*, p. 126.
- 7 *Id.*, p. 133.
- 8 E. C. Capen, R. V. Clapp et W. M. Campbell, « Competitive Bidding in High-Risk Situations », *Journal of Petroleum Technology*, 1971, p. pp.641-653
- 9 W. Andreff, *Mondialisation économique du sport*, *op. cit.*, p.121.
- 10 Idée résumée par W. Andreff dans M. Koebel, « Grand entretien avec Wladimir Andreff », *Savoir/Agir*, vol. 64, n° 1, Éditions du Croquant, 2024, p. 183-201.
- 11 W. Andreff, *Mondialisation économique du sport*, *op. cit.*
- 12 C. Angleraud, « Publication de l'actualisation de l'étude d'impact économique ex-ante de Paris 2024 », sur *CDES*, 14 mai 2024 (en ligne : <https://cdes.fr/2024/05/14/actualisation-de-letude-dimpact-economique-ex-ante-de-paris-2024/>).
- 13 W. Andreff, « L'accueil des JO à Paris, regard de l'économiste, Wladimir Andreff », Conférence à la Sorbonne (en ligne : <https://www.youtube.com/watch?v=sr3FTJUJyr0>).
- 14 Le dernier sondage Ipsos sur la question donne à voir des résultats mitigés, l'indifférence étant le sentiment le plus mis en avant par les sondés. s. P. Latrille et A. Leray, « Le regard des Français sur les Jeux Olympiques de 2024 | Ipsos », s. d. (en ligne : https://www.ipsos.com/fr-fr/le-regard-des-francais-sur-les-jeux-olympiques-de-2024?fbclid=IwZXh0bgNhZWOCMTAAAR2q6PJE0E3CQhfl2eHBXsvqwPDoAWf5uPafswbDMYu-WGr8WwOk_aem_ZmFrZWR1bW15MTZieXRlcw).
- 15 L'objectif officiel étant d'émettre 1,5 million de tonnes équivalent CO2, soit deux fois moins que les éditions précédentes. Cela reste cependant insuffisant pour de nombreuses ONG. Voir par exemple Reporterre, « Les JO de Paris 2024 : un échec écologique annoncé », sur *Reporterre, le média de l'écologie - Indépendant et en accès libre*, s. d. (en ligne : <https://reporterre.net/Les-JO-de-Paris-2024-un-echec-ecologique-annonce>).

16

Il faut cependant *in fine* remarquer que la « malédiction du vainqueur » est désormais prise au sérieux par le CIO, qui tente par conséquent de minimiser le phénomène de surenchère. Si ce dernier a été relativement faible lors de l'attribution de Paris 2024, notamment parce que de nombreuses villes, parmi lesquelles Rome, Boston ou Budapest, ont retiré leur candidature, on remarque que l'augmentation du coût économique de ceux-ci mènera certainement à un déficit ; reste à savoir si celui-ci sera léger ou plus conséquent, et s'il aura une incidence néfaste profonde sur la ville-hôte.

Abolir le sport

Par Patrice Maniglier | 30-07-2024

Le sport n'est pas seulement un ensemble de pratiques, mais une institution - et cette institution doit être abolie. Telle est la thèse défendue ici par Patrice Maniglier. Thèse provocatrice, mais d'abord au sens où elle provoque à la réflexion. Comment penser l'étrange place que le sport occupe dans notre monde ? Pourquoi est-il si consensuel ? Sommes-nous dans l'Olympianocène ? Ce texte s'inscrit dans la rubrique « Débats » des *Temps qui restent*, en répondant à un article publié antérieurement dans la revue. Il fera certainement débat.

« Ils ne doivent pas oublier qu'ils luttent contre les effets et non contre les causes de ces effets, qu'ils ne peuvent que retenir le mouvement descendant, mais pas en changer la direction, qu'ils n'appliquent que des palliatifs, mais sans guérir le mal. Ils ne devraient donc pas se laisser absorber exclusivement par ces escarmouches inévitables que font naître sans cesse les empiètements ininterrompus du Capital ou les variations du marché. (...) Au lieu du mot d'ordre conservateur "Un salaire équitable pour une journée de travail équitable", ils devraient inscrire sur leur drapeau le mot d'ordre révolutionnaire : "Abolition du salariat". » (Karl Marx ¹)

L'article de Mathieu Watrelot paru dans les *Temps qui restent* le 15 juillet 2024, alors qu'approchaient l'ouverture des Jeux Olympiques de Paris 2024, est tout à fait passionnant ². Il donne envie d'aimer le sport. Il décrit le sport non pas comme un culte de la performance typique de l'âge néolibéral, mais comme une manière

ir-autre qui constitue la vérité de toute existence. Le *plus* y est au service du *différent*, la quantité se transforme en qualité. La « théorie critique du sport », qui insiste sur l'apparente mécanisation tayloriste du corps, l'exploit sportif supposant d'améliorer un petit geste (par exemple ce qui permet de sauter au-dessus d'une barre), ne voit pas que cette amélioration technique implique la fabrication d'un autre corps, d'un corps muté et mutant, et que toute la valeur du sport tient aux expériences d'altération de soi qu'il permet, et non pas au processus d'amélioration qu'il exige. Mobilisant la théorie de la technique de Gilbert Simondon et celle du corps sans organe de Gilles Deleuze, il montre que la performance sportive exige la convergence des gestes techniques appliqués à certains organes dans la fabrication d'un nouveau corps, un corps-symptôme, pourrait-on dire ³, qu'il compare à celui du masochisme, car, comme celui-ci, il interrompt le fonctionnement normal des organes pour se fabriquer un autre corps, mais un corps intensif, non organique. Bref le sport, c'est de la vitalité deleuzienne, pas de la morbidité néolibérale.

C'est certainement un des textes les plus stimulants qu'il m'ait été donné de lire sur le sport. Cependant, il n'a pas changé la position qui était la mienne avant de commencer ma lecture : je crois que le sport n'est pas un domaine de l'activité humaine parmi d'autres, avec ses charmes et ses défauts, mais une *institution*, c'est-à-dire un ensemble de conventions, de valeurs, soutenues par d'immenses réseaux matériels et symboliques, et solidaire d'un régime social particulier, avec ses rapports de forces et sa manière d'être au monde – et surtout de faire Terre (car aucune forme de vie humaine ne peut de nos jours ignorer qu'elle est en même temps un choix de Terre) – *et que cette institution doit être abolie*. C'est une institution au même sens où l'esclavage par exemple fut une institution à différents moments de l'histoire (notamment dans l'Antiquité ou dans l'Amérique coloniale), ou au sens où la religion fut une institution dans nos contrées (avant qu'elle devienne une « croyance »), ou encore au sens où la science est une institution au cœur de la modernité, comme le journalisme en est une autre ⁴, etc. Comme ces deux dernières institutions d'ailleurs, le sport est au cœur de la promesse moderne, c'est même une de ses valeurs les mieux universalisées.

Raison pour laquelle on peut, si on regarde la question du point de vue du projet de la revue *Les Temps qui restent*, se demander : comment hériter de cette institution-ci ?

Mais inutile de faire des manières. La question est bien ici : faut-il défendre cette institution ? Faut-il la défendre *comme telle*, sans rien y changer, ou bien la réformer ? Et comment ? Faut-il la transmettre à nos descendants ? A-t-elle un avenir ? Fait-elle partie de ces institutions modernes dont Bruno Latour parlait dans son grand œuvre, *Enquête sur les modes d'existence* 5, ces institutions qui se décrivent si mal qu'il faut les redécrire pour mieux permettre de savoir ce qu'elles valent vraiment, pour les rendre plus présentables, à l'heure où la « modernité » cesse d'être l'horizon évident et incontestable de toute l'histoire humaine ? Faut-il, comme Mathieu Watrelot nous y invite si intelligemment, apprendre à mieux aimer cette institution, et donc dégager, comme il le fait, ce qu'elle a d'aimable, d'intelligent, de subtil, de beau ?

Ne pas confondre pratiques et institution

On a toujours raison de dégager la beauté d'une partie de la réalité. Jamais je ne pourrai faire reproche à qui que ce soit d'avoir su mettre en relief la beauté *intrinsèque* d'un être, d'une chose, d'un événement, d'une action, d'une idée. Je n'ai donc aucun doute : la pratique que Mathieu Watrelot décrit est d'une grande beauté, et très précieuse. Mais est-ce le sport ? Ne peut-elle exister qu'au sein de l'institution sportive ? Une institution c'est à la fois un noeud dans un réseau matériel de pratiques hétérogènes plus ou moins solidaires les unes des autres (relevant elles-mêmes de plusieurs autres institutions), réseau qui donc défend ce point parce qu'il en dépend, un peu à la manière d'une place-forte – de sorte qu'une institution n'est jamais complètement séparée des autres aspects d'un monde –, et un *concept*, une manière de cadrer les activités, de les qualifier, et donc aussi de les contraindre afin qu'elles permettent de reproduire cette qualification : l'institution scientifique se défend en séparant ce qui est « scientifique » de ce qui ne l'est pas (par

des recrutements universitaires, des évaluations, des autorités, etc.)

6.

Il faut donc distinguer l'*activité physique* en général, et même l'*activité physique définie par des exercices codés n'ayant comme finalité que d'exercer le corps en vue de l'améliorer, tout en mesurant ces améliorations, et cela peut-être (comme le soutient Mathieu Watrelot) pour mieux l'altérer, l'inventer, le fabriquer*, – il faut distinguer tout cela du *sport*. Le sport est une invention récente. Anglaise, d'ailleurs – elle a l'âge de l'impérialisme. Il n'est devenu mondial (*global*) qu'avec l'empire, en même temps que le costume cravate, le capitalisme, l'idée de religion ou le tourisme. Une anthropologie historique du sport devrait nous inciter, comme toute bonne anthropologie, à relativiser la catégorie comparative de « sport » dans le champ plus vaste des manières dont d'autres civilisations font ou ont fait quelque chose qui a l'air d'être du « sport », mais n'en est pas 7. Il y eut bien des civilisations qui organisaient des exercices physiques dans une modalité assez similaire à celle que décrit Mathieu Watrelot, voire qui fabriquaient des « jeux » à partir de ces exercices, avec des compétitions, des récompenses, des notoriétés – et qui cependant ne faisaient pas du sport. À commencer par les Grecs, bien sûr. Ils pratiquaient des exercices physiques codifiés et agonistiques, ils allaient au gymnase, honoraient ceux qu'ils appelaient des athlètes, mais, non, ils ne faisaient pas de sport. Pas plus qu'ils n'avaient de « religion », ou qu'ils s'inquiétaient de leur « sexualité », ou qu'ils faisaient du « tourisme » quand ils voyageaient.

De nos jours, chaque fois qu'on se livre à une activité physique, on « fait du sport ». Si on va consulter un médecin, il ou elle nous conseille de « faire du sport ». C'est cela la force d'une institution : vous ne pouvez pas faire quelque chose qui soit dans son attrait, sans que ce soit absorbé par le cadrage qu'elle propose. Vous ne pouvez pas tenir un discours évoquant le mystère de l'existence sans qu'on ait le sentiment que vous « parlez religion ». Vous ne pouvez pas tenter d'intervenir dans l'espace public sans que cela ne semble relever du « journalisme », etc. Il en va de même, dans un tout autre domaine, pour « l'amour » : impossible d'avoir des relat-

ions affectives et sexuelles fortes envers un autre être sans que cela soit supposé, de nos jours, être « de l'amour ». Même la question, si fréquente, « est-ce de l'amour, ce que je ressens ? », est une trace de la puissance de l'attracteur institutionnel. Car l'amour aussi est une institution en régime moderne.

Il ne faut donc pas confondre *pratiques* et *institutions*. Peut-être une des modalités les plus fortes et les plus méconnues de résistance humaine est-elle la capacité de faire déborder les pratiques des institutions (y compris les pratiques qui ont été construites grâce et dans une institution particulière). On peut se rapporter à des « malades » au sein d'un hôpital psychiatrique sans essayer de « les guérir » (en décalage, donc, par rapport à cette institution qu'est la médecine). On peut jurer fidélité à une personne à qui de forts liens sensuels et émotionnels nous attachent sans essayer de jouer au « jeu de l'amour » (non plus que du hasard). De même, je soutiens qu'on peut se livrer aux pratiques que Mathieu Watrelet décrit si précisément (et si amoureuxment) sans « faire du sport »

8.

Abolition et mélancolie

Mais pourquoi, me demanderez-vous, faut-il donc *ne pas faire de sport* ? Parce que le fonctionnement de cette institution dans le monde qui est le nôtre a des effets catastrophiques. Ne l'oubliez pas : la valeur d'une institution ne dépend pas de la valeur des unités pratiques qu'elle cadre et redéfinit. Elle dépend de tout le dispositif, de tout le réseau, de toute la machine qui la fait exister, qui la reproduit et se reproduit à travers elle. Or le réseau qui reproduit le sport est effroyable, impardonnable, non-réformable.

L'institution du sport n'est pas par hasard si centrale dans le monde contemporain. Ce n'est pas par hasard que les événements sportifs sont ceux qui synchronisent le plus grand nombre d'êtres humains, comme on s'en gargarise à chaque méga-événement sportif. C'est qu'elle est un relais incontournable dans les mécanismes qui permettent à ce monde de se maintenir et de se reproduire, malgré la

certitude que nous avons désormais du caractère non viable, non durable, et de surcroît incroyablement destructeur, de ce monde : destructeur pour les êtres humains, pour les vivants, pour la richesse de l'habitabilité terrestre, pour les valeurs les plus hautes dont on soit capable, la solidarité, la conscience, la délicatesse... Le sport n'est pas n'importe quelle institution au cœur de ce monde : elle est la plus puissante, la plus incontestable, la plus populaire.

Plutôt donc que d'extraire la part pratique suprêmement aimable qu'il y a au cœur du sport, et s'en servir pour pardonner à l'institution tout ce qu'elle favorise en captant cette part intense, il faudrait au contraire la lui arracher et montrer combien cette part même est atrophiée en partie, bloquée dans certaines de ses potentialités les plus hautes, en plus d'être subvertie et instrumentalisée pour rendre désirables des choses qui le sont si peu en elles-mêmes et ne le sont que trop dans les faits **9**.

Certes, toute institution, aussi horrible soit-elle, a quelque chose de poétique et d'attachant, précisément parce qu'elle est solidaire d'un monde, unique et irremplaçable comme tout ce qui naît et meurt sur cette terre. Le film *Autant en emporte le vent* montrait ainsi ce que la civilisation esclavagiste du Sud des États-Unis avait de poétique pour une partie de celles et ceux qui y vivaient. Il ne sert à rien de s'en indigner. C'est un fait. Il y avait de belles choses dans cette horreur, tout comme il y avait de belles choses dans le monde que l'esclavage antique rendait possible (parmi lesquelles une certaine forme de philosophie). En abolissant l'esclavage, on a incontestablement aboli toutes sortes de possibles humains qui lui étaient inextricablement liés. Il en va de même avec l'amour romantique hétéronormé. Combien d'esprits de la plus haute valeur ont chanté cette institution ? Quels raffinements inouïs n'a-telle pas inspirés ? On a suffisamment entendu de voix réactionnaires se plaindre de ce que « les féministes » détruisaient cette fine fleur de la civilisation qu'était la « galanterie », qui plus est « à la française », ce qui comme chacun sait est toujours une garantie de qualité du produit. Aussi ridicules que ces discours puissent être, ils n'en ont pas moins raison sur un point : on ne pourra pas séparer les formats de la « séduction », de la « cour » et de la « galanterie », de la

culture du viol dont on ne veut plus. En détruisant celle-ci, on détruira celles-là. C'est peut-être dommage, mais c'est comme ça. Et la vérité est que ça n'est pas si grave. Le tout est de le faire au nom de nouveaux raffinements, de nouvelles inventions compliquées, sur le plan moral, esthétique, intellectuel, technique, etc. Comme il est passionnant de chercher à plaire à ses semblables en dehors de la « séduction » !

Il en va de même pour le « sport ». Il faut abolir le sport, comme l'esclavage a été aboli, abolie la peine de mort, abolis les privilèges (et avec eux « l'Ancien Régime » : c'était le 4 août 1789), au même sens aussi où j'espère que nous saurons un jour abolir l'hétérosexualité (comme institution) et le travail (voire la production). Cela impliquera bien sûr une part de mélancolie. On ne retrouvera plus ces moments forts où nous hurlions de joie ou de déception devant un but ou un exploit. C'est vrai que c'était fort. Mais je dirais : autant en emporte le vent ! Nous avons quelque chose de plus fort à faire : un avenir durable, une Terre plus riche, des rapports humains plus égalitaires et plus exigeants à la fois, une notion de l'excellence moins normée et moins uniforme, des passions collectives mieux dirigées, des fêtes moins aliénées, et peut-être même des corps encore mieux capables de faire l'épreuve de leur mutation sous l'effet d'exercices techniques et mesurables...

Car il ne fait aucun doute aujourd'hui que le sport comme institution n'est pas réformable. C'est une institution trop mal foutue, trop chargée d'intérêts néfastes. Surtout, elle est trop liée à l'opération de *neutralisation fictive* des forces sociales qui en même temps la soutiennent, la traversent, se reproduisent à travers elle, pour qu'on puisse maintenir le genre de découpage des pratiques humaines qu'elle organise et en même temps changer notre monde. Tel est le secret, me semble-t-il, du caractère non-réformable du sport : il se présente comme une parenthèse, une pause, une interruption des autres processus sociaux habituels, une sorte de grosse vacance qui vient perforer le quotidien des individus, des groupes et de l'humanité entière.

Le sport fonctionne sur le régime de l'exception. Comme beaucoup d'autres institutions modernes, me direz-vous : la science, l'art, la politique même à certains égards, l'économie sans aucun doute – et la religion qui est le modèle de toutes de ce point de vue-là. Toutes fonctionnent en revendiquant leur « autonomie » par rapport aux autres et au monde en général, leurs valeurs propres, qui interrompent celles des autres en même temps que le cours ordinaire des choses. C'est un peu le problème des institutions modernes : elles font semblant de porter des valeurs absolues, alors qu'elles ne tiennent que par ce qui les entourent comme autant d'échafaudages compliqués.

L'exception sportive a cependant peut-être ceci de particulier – et de particulièrement toxique – qu'elle a acquis un niveau de consensus qu'aucune autre institution moderne n'a réussi à atteindre. Les sciences sont spécialisées : respectées, mais étrangères au commun des mortels, et de ce fait un peu suspectes. Personne ne comprend ce qui a permis à Oppenheimer d'utiliser la théorie d'Einstein pour fabriquer des bombes. Jeannie Longo aussi est une spécialiste de très haut niveau, mais elle fait un truc que tout le monde comprend : elle pédale, et elle pédale plus vite sur une longue durée que toutes les personnes qui pédalent à côté d'elle 10.

L'art semble avoir quelque chose d'intrinsèquement élitaire, et, même si ce n'était pas le cas, il n'en resterait pas moins divisé en « pratiques culturelles » réparties sur différents groupes sociaux eux-mêmes hiérarchisés, et donc potentiellement conflictuels. Et puis c'est une affaire de goût, on y cultive la distinction, le jugement minoritaire, rare mais pointu, de « connaisseur » : jamais Taylor Swift ne sera l'idole de *tout le monde*, il y aura toujours des gens pour vous dire que c'est nul. Mais qui dira que Zidane est un mauvais footballeur ? Qui contestera que Federer est l'un des cinq meilleurs joueurs de l'histoire du tennis ? Qui prétendra que Teddy Riner n'est pas un judoka, si vous me passez l'expression, à tomber par terre ?

Quant à l'économie, elle est séparée elle aussi : *business is business*. Mais personne n'ira lui attribuer la moindre gratuité. C'est au

contraire pour mieux isoler l'intérêt pur d'autres considérations (morales, esthétiques, politiques, etc.) qu'on la sépare. Le sport, lui, est innocent : il est gratuit. On s'y livre, *pour s'y livrer*. Il rapporte beaucoup d'argent, certes, mais c'est parce que les gens sont bons, meilleurs que le commun des mortels. L'argent vient au sport comme la jouissance à l'être humain selon Lacan : de surcroît.

Je ne connais pas d'institution qui soit aussi singulièrement à l'abri de la critique que le sport. Dire que le sport est une catastrophe économique, écologique, géopolitique, sociale, esthétique, spirituelle, c'est immédiatement passer pour un ennuyeux, un grincheux, un prétentieux, un trouble-fête, un rabat-joie, incapable de jouir des plaisirs simples de la vie collective et obligé (par pur snobisme, ou frustration peut-être ?) de nous rabattre les oreilles avec ses banalités critiques éculées. Si je critique les grandes expositions d'art contemporain pour leur snobisme irresponsable, je trouverais forcément des groupes sociaux pour voir ce que je veux dire. Si je critique les patrons pour leur mépris cynique de tout ce qui n'ajoute pas au capital de leur entreprise, je trouverais assurément bien des gens pour sentir qu'une vie humaine ou l'avenir de la Terre ne vaut pas cette sombre passion. Même si je critique les sciences et leur froide raison calculatrice qui nous éloigne de la tendre expérience vécue, ou leur posture autoritaire et absconse, ou tout simplement si je me moque du savant dans la Lune, j'ai plus de chance de trouver des oreilles compréhensives que si je critique le sport. Si je le fais, on trouvera que je m'en prends à un des rares plaisirs simples de la vie sociale qui nous restent, et surtout à un objet trop facile à critiquer. Car on sait d'avance ce que je vais dire, et on me l'accorde. Mais on pense aussi que ce n'est pas si grave : il y a tant d'autres choses dans le sport que ce qui est critiquable ! Immunité.

Jamais depuis l'époque où la religion était hégémonique en Europe n'avons-nous connu d'institution qui ait été capable d'organiser autour d'elle un tel niveau de *consensus*. Dans ma tendre jeunesse, il n'était pas d'usage que les filles aiment le football : c'était un sport de mec. J'en étais bien content : cela me permettait de ne pas avoir à fréquenter ces gens qui se prennent pour des mecs. Hélas, ce temps heureux est révolu : désormais hommes ou femmes ou

autres, tout le monde vide les fûts de bière dans les bars à l'occasion des grands matchs, se barbouille même les joues aux couleurs de sa nation et braille devant la télé en terrasse en poussant le cri le plus hystérique possible. C'est la fête ! Qui n'aimerait s'y joindre ? Quelle est cette âme malade qui s'en va là, isolée dans la nuit, les épaules voutées et comme accablée d'un éternel imperméable moisi ?

Avec le sport, il est clair qu'on est dans une institution qui dépasse les clivages sociaux : que vous soyez pauvre ou riche, aristocrate ou prolétaire, du Nord ou du Sud, hommes ou femmes, gays ou straight, trans ou cis, vous pouvez vous retrouver avec vos semblables dans un de ces moments de suspension miraculeux des autres logiques sociales. C'est même de nos jours une manière de prouver qu'on vit dans une société « inclusive », si l'inclusivité est une de vos valeurs ¹¹. On se retrouve autour d'un Tiers, une équipe, une compétition, un événement, et on l'adore ensemble, en sachant ce qu'on fait, en s'amusant à l'adorer, car on sait que c'est pour rire : sortis du stade, au lendemain du match, on n'en fera rien de plus, ça ne changera rien à notre vie, on se sera bien amusé, c'est tout – c'est séparé : il y a le sport, et il y a la vie. Logique de la fête.

Bienvenue dans l'Olympianocène

Mais cette fête pourtant s'inscrit dans la réalité quotidienne. En ces jours de Jeux olympiques, on le sait : il y a un prix de la fête. Un prix économique, un prix écologique, un prix social, un prix géopolitique, un prix politique. Et ce prix est astronomique. Vous m'opposerez que je n'en ai rien dit jusqu'à présent. Vous y tenez vraiment ? D'accord. Mais j'irai vite, car ce sont ces choses bien connues qui, précisément parce qu'elles le sont, sont aussitôt négligées. Voici néanmoins quelques données.

L'organisation d'une édition des Jeux olympiques coûte en moyenne 10 milliards de dollars ¹². La plus grosse infrastructure scientifique de l'humanité, l'accélérateur de particules prévu par le CERN de Genève pour 2045, devrait coûter entre 15 et 20 milliards de dollars. Avec l'organisation des 6 éditions des JO prévues

d'ici là (si le cours de ce monde désastreux n'accouche pas d'une des catastrophes définitives dont il est gros), on pourrait donc construire 3 infrastructures de ce genre en plus : de quoi creuser les mystères de l'Univers et, qui sait, trouver des solutions y compris à certains défis techniques de l'humanité... On pourrait même construire avec ce montant un nombre énorme d'infrastructures permettant, aux êtres humains qui n'en ont pas autrement les moyens, un peu partout sur la Terre, de faire des exercices physiques de toutes sortes, si c'est à cela qu'on tient.

Le coût écologique du sport, lui aussi, est énorme. Si on se fonde une fois de plus sur les seuls Jeux olympiques (sans compter tous les autres méga-événements sportifs qui ont lieu partout dans le monde, ni sur l'ordinaire du sport), l'empreinte carbone moyenne d'une édition est de 3,5 millions de tonnes équivalent CO₂. L'ensemble du système de soin français (qui représente 8% des émissions nationales) s'élève à moins de 50 millions de teqCO₂ par an. On consomme donc, de notre budget carbone, en deux semaines, la même chose que pour soigner 10% de la population française en un an. C'est cher payé tout de même. Il faut vraiment que ça vaille le coup – et le coût **13**.

La fonction géopolitique du sport ne fait aucun doute pour personne **14**. Les pires régimes d'aujourd'hui (comme d'hier), la Russie de Poutine, la Chine de Xi, l'Arabie saoudite de Mohammed ben Salmane, la gazo-monarchie du Qatar, mais aussi bien les États-Unis et la France, tous comptent sur le sport pour faire avancer leurs sympathiques projets de puissance. D'ailleurs, la France est championne du monde en la matière, et c'est peut-être parce que son personnel politique est conscient d'être largement discrédité auprès de sa population qu'il a si bien appris à faire de la politique intérieure au prétexte de politique extérieure : je suppose qu'il n'a échappé à personne qu'Emmanuel Macron comptait sur ces grands événements sportifs pour faire oublier son extraordinaire impopularité, et peut-être aussi (ce n'est pas à négliger) satisfaire sa mégalo-manie personnelle (péché mignon de tous les oligarques).

Je pourrais ajouter les méfaits sociaux, moraux et spirituels de cette institution : sans parler des modèles sociaux d'une grande violence qui soutiennent l'organisation d'un événement comme les Jeux olympiques dans les espaces où ils sont mis en œuvre ¹⁵, ces méfaits s'illustrent plus ordinairement de nos jours par des inégalités de rétributions monétaires absolument spectaculaires, au nom de l'exception et de la compétence. Mais si Messi vaut cher, parce qu'il fait une grosse différence dans une équipe, pourquoi Carlos Tavares ne vaudrait-il pas très cher, lui aussi ? On n'en trouve peut-être pas si facilement, des grands capitaines d'industrie. La question est de principe : quels que soient leurs mérites respectifs, est-il normal qu'un être humain dispose d'une part de la jouissance des biens communs plusieurs centaines, plusieurs milliers, de fois supérieure à celle d'un autre ? Ce qu'on accepte pour le sport, pourquoi ne l'accepterait-on pas ailleurs ? Allez ensuite parler des valeurs d'exemplarité transmises par le sport... Et même si on en acceptait le principe, ces inégalités sont-elles au bon endroit ? La chercheuse Katalin Karikó, dont les recherches ont permis le développement du vaccin à ARN messager, ne verra jamais sans doute le millième de la fortune de ces gens. Il est probable cependant que, sans ses mérites à elle, Messieurs Tavares et Messi auraient eu moins l'occasion de montrer les leurs.

D'ailleurs les valeurs qui sont mises en œuvre dans cette institution qu'est le sport sont aujourd'hui celles du grandiose et de l'exceptionnel. Ce ne fut peut-être pas toujours le cas, mais c'est incontestablement une caractéristique du sport contemporain. Or ce sont les valeurs dont notre monde crève. Le sport comme institution habite le même monde intellectuel et esthétique que les gratte-ciels de Dubaï et les extravagances de Trump. C'est la même revendication jubilatoire d'excès vide et de surenchère transgressive par la seule logique de la puissance : plus gros, plus haut, plus cher, plus de téléspectateurs, plus d'événements, plus de buzz, plus de stars – plein les yeux, plein les oreilles, on est ébahi, sidéré, émerveillé, sonné. On appelle cela « historique ». Moyennant quoi, l'histoire fait du surplace. Pas totalement surprenant, car ce genre d'*unique* se reproduit plusieurs fois par an ou par mois (et à vrai dire, en ces jours de Jeux olympiques, plusieurs fois par jour). L'institution sportive a

l'air d'être abonnée au gigantisme. Les méga-événements sportifs font partie des « grands projets inutiles et imposés ». Mais ils sont le plus enchanté, le plus pardonné, le plus attendrissant d'entre eux. Cette tendresse même est un problème.

Je l'ai dit : l'institution du sport a ceci de particulièrement sournois qu'elle *neutralise* sa propre critique. C'est bien connu : les sportifs ne font pas de politique. Raison pour laquelle les politiques adorent les sportifs ! Car ils savent précisément que l'institution-sport garantit qu'ils se laisseront instrumentaliser par le pouvoir, par tous les pouvoirs. Ce ne sont pas les quelques épisodes héroïques où des sportifs – et sportives – ont défié l'autorité (souvent au prix de leur carrière, mais, à ma connaissance, jamais de leur vie ¹⁶) qui font objection à la règle. Les politiques ont toujours intérêt à faire croire qu'il existe un point qui neutralise les clivages, tout simplement parce que le pouvoir a intérêt à suspendre la critique et donc la résistance, et que la meilleure manière de le faire est de capter la puissance de ce Tiers (Dieu ou Mbappé) où tout le monde communique dans l'adoration.

Compte-tenu, donc, de la place qu'occupe le sport dans la reproduction du monde tel qu'il va, il n'est peut-être pas absurde de parler d'Olympianocène pour caractériser le temps qui est désormais le nôtre.

Abolir et non pas réformer

Mais je ne souhaite pas égrener tous les méfaits du sport. Car je sens bien que j'enfile ici des banalités, les mêmes que celles que documentent depuis un demi-siècle la « théorie critique du sport » – en vain : elle n'arrive à convaincre que les personnes déjà convaincues. Tel est précisément le nœud de l'affaire : la critique elle-même est neutralisée par sa propre évidence. Tout se passe comme si le sport était une institution qui pouvait laisser s'étaler ses propres éléments critiquables, jusqu'à l'obscénité, et qu'elle était pardonnée d'avance : « Tout le monde le sait. » Mais ça ne change rien. Pour-

i de la fête. Le sport a organisé comme la science une sorte d'objectivation qui fait taire les controverses, mais c'est une objectivation sans vérité, gratuite, pour la beauté du geste. À propos de la science justement, Latour suggérait que rien n'empêchait l'existence d'une pratique qui fasse taire les controverses mais n'utilise pas ce silence pour faire taire autre chose que ces controverses-ci qu'elle fait taire. Latour espérait que ce fût possible pour les sciences, qu'une réforme de leur mode d'institution permettrait de les faire « entrer en démocratie », c'est-à-dire de leur enlever cette part autoritaire (qui suscite de plus en plus de révolte) illustrée par la phrase : « Les scientifiques ont parlé, taisez-vous. » Et il donnait le GIEC comme exemple d'une tentative pour articuler autrement science, politique et société ¹⁷. Peut-on faire la même chose pour le sport ? Y aurait-il un GIEC du sport quelque part ? Peut-on réformer cette institution, en la gardant comme telle ?

Je ne crois pas. *Il faut arrêter de faire du sport.*

Je le répète : cela ne veut pas dire cesser de se livrer à la pratique que Mathieu Watrelot décrit dans son bel article. Cela veut dire ne pas le faire *au titre du sport*. De même, qu'on ne m'objecte pas que le sport ne se réduit pas aux usages et aux effets que je viens de décrire, et que tout le monde connaît. Je sais bien qu'il a souvent servi de relais d'émancipation, d'espace de refuge, de rencontre, de solidarité, de soin, d'affirmation, de fierté, d'ouverture, pour les classes populaires, les minorités et toutes sortes de braves gens, au 20^e siècle et aujourd'hui encore. Vous qui faites votre jogging le dimanche ou qui allez jouer de temps en temps au foot avec les potes, qui regardez les matchs, commentez les Jeux et lisez *L'Équipe*, vous ne reconnaissez pas votre pratique dans la description que je viens de donner. Et vous avez raison : les pratiques que la notion de sport abrite et recouvre permettent à des personnes très hétérogènes de faire des choses très différentes. Alors, se concentrer sur l'institution, n'est-ce pas méconnaître cette diversité ? Mais c'est exactement mon point : il faut séparer l'institution et les pratiques. J'insiste seulement sur la nécessité d'aller jusqu'au bout de cette séparation : cesser de ranger ces pratiques sous l'appellation « sport », s'efforcer de manifester ce qui, précisément, en elles, débordent

l'institution, résister à chaque fois que ces pratiques sont de nouveau absorbées par l'institution (ne serait-ce que par leur qualification : songez à la manière dont le yoga est devenu un sport), de sorte que leur beauté propre, et variée, est mise au service de quelque chose d'inacceptable – bref briser le cercle vicieux entre l'horreur de l'institution et le charme des pratiques.

Mais comment faire cela ? Comment abolir cette institution ? Faut-il désinstitutionnaliser ces pratiques ? On comprend ce que veut dire « abolir l'esclavage », et mieux encore la peine de mort. On peut même comprendre ce que veut dire « abolir le salariat ». Mais le sport ? Eh bien, c'est comme la religion ou la féodalité. Toutes les abolitions ne fonctionnent pas de la même manière. On n'a pas aboli la religion avec la seule loi de séparation des Églises et de l'État, ni la féodalité avec la nuit du 4 août. Mais on a défait, par ces grandes déclarations, accompagnées par une quantité innombrables d'autres décisions juridiques, mobilisations sociales, inventions du quotidien, le nœud qui faisait que les vies ne pouvaient se régénérer sans passer par ces formes-là, qui fonctionnaient comme clefs de voûte pour tout un monde humain avec lequel on voulait en finir. On a montré qu'on pouvait vivre sans – à condition de s'y *décider*. Le mot « abolition » a le mérite de désigner cette détermination à se passer totalement de ce qui semble pourtant enraciné si profondément dans les capillaires de la vie telle qu'elle va, qu'un avenir en dehors de cette forme paraît inimaginable. Je le répète : l'institution est un cadrage : elle qualifie et donc formate des pratiques. On n'abolit pas des pratiques ; mais on abolit des institutions. Et on libère ainsi les pratiques comme un essaim d'insectes rendus à leur étrangeté pour de nouveaux cadrages, de nouveaux concepts, de nouvelles fonctions, de nouvelles institutions, donc, et de nouveaux mondes. De même qu'on n'est pas passé en une nuit, le 4 août, de l'Ancien Régime (féodal, avec ses trois « états », et tout ce que cela signifiait), au Nouveau Régime (avec ses classes, ses principes contractuels, et tout ce que cela impliquait), de même on ne sortira pas de l'Olympianocène en une déclaration. Mais on fera comprendre qu'en abolissant le sport, c'est tout un monde qu'on veut laisser derrière nous. Abolition veut dire qu'il s'agit non pas d'une transformation, mais d'un événement, d'un changement

structural – oui : d'un changement de régime. Il ne s'agit même pas d'un dépassement (qui supposerait une continuité), mais d'une disparition totale. Contrairement au dépassement, on ne fait pas fond sur ce qui précède : on prend une autre direction. Voilà pourquoi il ne faut pas « critiquer » le sport ; il faut l'abolir 18.

Certes on n'abolit pas des institutions sans que cela ne s'accompagne d'une quantité considérable d'autres transformations sociales. De même, ce n'est pas parce qu'on abolit une institution qu'on met fin aux pratiques : l'abolition de l'esclavage n'a pas mis fin au travail forcé ; l'abolition de la peine de mort a eu des effets pervers sur l'augmentation des peines en France, etc. Mais la Création est ainsi faite qu'aucun acte particulier ne résout tous les problèmes qui le motivent : il faut toujours continuer à veiller. Nous veillerons à ce que le monde où le Sport est aboli ne devienne pas aussi mauvais que le monde de l'Olympianocène.

Premières mesures : l'abolitionnisme qui vient

Mais on insistera : qu'est-ce que cela veut dire, concrètement, « abolir le sport » ? Je peux avouer d'emblée que je n'ai pas de réponse toute faite. L'abolition d'une institution est toujours une affaire de stratégie, de tactique, il faut bien viser, enlever le bon boulon, agir au bon endroit. Pour abolir le salariat, Marx assurait qu'il fallait collectiviser les moyens de production : la collectivisation était un moyen, non une fin ; la fin, c'était l'abolition du salariat. Abolir le sport exigera sans doute des ruses de ce genre : je ne sais pas exactement lesquelles, mais je n'en ai pas moins quelques pistes. Pour une part, elles sont évidentes.

Déjà, on pourrait abolir tous les méga-événements sportifs. Et comme les autres abolitions auxquelles il faudra bien se résoudre pour assurer que notre Terre redevienne correctement habitable, cela ne se fera pas tout seul, par la seule émulation des foules inspirées par des vertueux exemples. Cela impliquera sans doute : les interdire. On pourrait même inscrire dans la Constitution l'interdiction pour tout pouvoir public de prendre part à l'organisation ou au

financement d'un méga-événement sportif. Ce serait déjà un grand pas en avant. Vous me direz : il faudrait définir la notion de méga-événement sportif, pour que le texte juridique ne soit pas vague – sinon on ne pourra même plus financer des piscines dans les quartiers ¹⁹. Pas de problème : nous laisserons la jurisprudence y réfléchir. Elle se casse bien déjà la tête sur les mots « liberté d'expression » (autrement plus inquiétants pour nos droits les plus élémentaires), elle peut le faire sur l'expression « méga-événements sportifs ». Je doute qu'un gouvernement puisse jamais convaincre le Conseil Constitutionnel que l'organisation d'une Coupe du Monde de football ou d'une édition des Jeux olympiques ne soit pas un « méga-événement sportif ». Nous serons au moins débarrassés de cela. Première mesure donc : une grande loi de séparation des Sports et de l'État.

On peut même imaginer un « Ministère de l'expérience corporelle », où on trouverait des pratiques très variées : en partie les anciens « sports », mais aussi des arts, et pas seulement la danse, par exemple les arts de la scène, ou encore le chant, peut-être sera-ce aussi le ministère des travailleurs et travailleuses du sexe (à moins qu'on ait déjà aboli le travail aussi). Et il aurait pour tâche, entre autres, de veiller à ce que rien de « sportif » ne récupère ces pratiques inventives et intenses de transformation des corps.

Tout cela vous semble franchement irréaliste ? Vous trouvez que je sombre dans la farce ? Je pourrais vous dire que tout projet abolitionniste paraît aberrant au sein du monde qu'il s'agit d'abolir. Mais je vous suggère une autre solution, plus praticable au quotidien : il faudrait simplement arrêter de *regarder* le sport. L'abolition commence souvent par un boycott. Ici, il s'agirait de boycotter non le sport, mais sa mise en spectacle uniquement, et, soyons modestes, en spectacle médiatisé, retransmis : pas de caméra sur les lieux d'un événement sportif, ou, plutôt, *pas de retransmission en direct*. On peut donc toujours assister à un événement sportif et même regarder après coup les performances enregistrées pour bien les étudier. Car il se peut que ce soit son régime événementiel qui constitue le cœur de l'institution sportive. Peut-être suffirait-il que les pratiques

és en direct, pour qu'elles se trouvent arrachées aux logiques mortifères que le sport ne cesse de reproduire. Perdrat-on la capacité de se faire un corps différent par le moyen de l'exercice, comme le décrit Mathieu Watrelot, si on cessait de retransmettre le spectacle des exploits à des millions de spectateurs en même temps ? C'est un peu la ruse du sport : il se revendique de la pratique, de l'exercice, mais il est avant tout un spectacle. L'article de Mathieu Watrelot est d'ailleurs un bon exemple de ce genre de tour de passe-passe. Il parle de la pratique du sport, de l'exercice de se fabriquer un corps nouveau. Mais cela vaut surtout pour la personne qui traverse en première personne cette intensité d'expérience singulière. Qu'y gagne de son côté celle qui le regarde ? Se fait-elle un corps mutant elle aussi ? Et, d'ailleurs, quel est le sens de cette civilisation qui fait du spectacle des corps mutants le nœud sacré de son propre consensus ?

Mais je l'ai avoué d'emblée : je n'ai pas de solution toute faite. Je sais seulement qu'il faut dénouer ce que l'institution « sport » a noué ensemble : l'incarnation du Tiers sacré, l'objectivation du jugement, l'épreuve sublime de la mutation, la jouissance équivoque du spectacle, l'alibi de la fête. Comme dans ces nœuds qui fascinaient Jacques Lacan, il suffirait peut-être de retirer un de ces fils pour que l'ensemble se dénoue et que nous puissions continuer à jouir des *exercices de transformation de nos propres corps sous l'effet de techniques somatiques localisées et mesurables*, sans contribuer à transformer les équilibres biogéochimiques de notre planète à un tel niveau de destructivité – et même, qui sait ? en inventant des corps mutants encore plus extraordinaires.

Une chose, pour finir, me frappe. S'il était un mot d'ordre que je serais tenté de proposer à notre présent tout entier, il serait l'exact inverse de celui des Jeux olympiques : *plus lent* (retrouvez le temps et le durable), *plus bas* (descendez jusqu'au ras de la Terre), *plus doux* (arrêtez de brutaliser tout ce que vous touchez). *Ensemble*, oui, parce que cette devise-là ne peut être mise en œuvre qu'ensemble. Contrairement à celle du baron de Coubertin, à laquelle on n'a rajouté ce petit mot que très récemment. Trop tard 20.

Notes

- 1 Karl Marx, *Salaire, prix et profit* (1865), in *Travail salarié et capital suivi de Salaire, prix et profit*, Paris, Éditions sociales internationales, 1931, p. 151.
- 2 Mathieu Watrelot, « “Plus haut, plus vite, plus fort” : Les Jeux Olympiques sont-ils un culte de la performance ? », *Les Temps qui restent*, n°2, juillet-septembre 2024. Mathieu Watrelot a aussi coordonné un dossier entier consacré aux Jeux Olympiques dans le même numéro, qui m’a beaucoup servi à préparer ce texte : voir « Les Jeux sont faits » : <https://lestempsquirestent.org/fr/dossiers/les-jeux-sont-faits>.
- 3 Je reprends ici un concept de Silvia Lippi, in « Le corps DIY (do-it-yourself) : symptôme et bricolage dans les expériences trans », *Lundimatin*, 30 septembre 2021.
- 4 Je me doute que la comparaison du sport et de l’esclavage risque de choquer : je demande qu’on prenne en compte que l’esclavage n’est qu’un des exemples que je mobilise pour donner une idée de ce que j’entends par institution, et qu’il y en a bien d’autres ici, ainsi que plus loin dans le texte : la science l’amour, l’hétérosexualité, la religion... J’ai dit que le sport était une institution un peu au même sens que l’esclavage – pas que le sport est un crime contre l’humanité comme l’esclavage !
- 5 Bruno Latour, *Enquête sur les modes d’existence*, Paris, La Découverte, 2012.
- 6 Le débat sur le concept d’institution est au cœur d’une importante partie des sciences sociales et de la philosophie. Je n’ai pas cherché dans ce texte à préciser ma position dans ce débat. Disons que l’idée que je m’en fais est assez proche de celle de Bruno Latour dans le texte précité – avec peut-être un peu plus de Castoriadis, mais peu importe : j’espère que l’usage que je fais du mot suffit à donner une idée du concept.

- 7 Sur cette conception de l'anthropologie, je me permets de renvoyer à mon texte : Patrice Maniglier, « La vérité des autres : discours de la méthode comparée », in E. Alloa & E. During, *Choses en soi, Métaphysique du réalisme*, Paris, PUF, 2018.
- 8 Je dois peut-être préciser que ce que j'entends par « pratique » ici ne renvoie à aucun invariant anthropologique. Je ne dis pas : « De tous temps les êtres humains ont pratiqué des activités physiques, et voilà que le sport vient recoder tout cela à des fins détestables. » Je dis que je vois bien le caractère original et précieux de ce que Mathieu Watrelot décrit, mais que cette forme pratique très singulière n'est pas forcément inséparable de l'institution sportive, et même qu'on pourra d'autant mieux en jouir qu'on saura l'arracher à cette institution, même si celle-ci a largement contribué à construire ces pratiques. Cela entraînera sans doute des transformations de leurs modalités concrètes, qu'il est difficile d'anticiper, de même que l'insertion d'une pratique (comme le yoga ou l'alpinisme) dans l'orbite de l'institution sportive entraîne une transformation des manières de la réaliser. J'ai bien conscience que cette distinction entre *pratique* et *institution* est le point délicat de mon argument, mais je voudrais qu'on ne la confonde avec pas des oppositions comme « naturel/culturel », « spontané/organisé », « sauvage/réglé », « individuel/collectif », « non-compétitif/compétitif », etc. J'ajoute enfin que la critique que je fais ici de l'institution sportive ne vaut pas pour toutes les institutions : je n'ai rien contre l'Institution en général. Je crois qu'il y en a d'excellentes, d'autres réformables (la science par exemple), et puis il y a celles qui doivent être abolies. Comme le sport.
- 9 Afin d'être plus clair, je préciserai que j'exprime ici mon désir de voir fleurir des essais qui, plutôt que d'aller chercher (comme le fait excellemment Mathieu Watrelot) le noyau pratique d'une institution contestable en s'intéressant aux cas qui sont absorbés par l'institution, s'intéresseraient aux cas où la pratique déborde l'institution, lui résiste, afin précisément de trouver le point de *contingence* de l'institution. Pour rester dans un langage deleuzien, la distinction que je propose ici entre pratique et institution recoupe un peu celle que proposaient Deleuze et Guattari entre machine de guerre et appareil d'État. Je suggère que l'institution-sport capte la pratique ascétique, comme l'appareil d'État capte la machine de guerre. J'ai bien conscience qu'il est plus difficile de documenter les pratiques-qui-débordent que les pratiques-qui-font-noyau. Il faudrait

par exemple trouver des témoignages de personnes qui sont obligées de quitter l'institution sportive pour pouvoir continuer à jouir de la pratique qui en constitue le noyau. Or celles-ci sont bien souvent silencieuses. C'est un peu comme le principe de symétrie en histoire des sciences : il est plus difficile de documenter les échecs que les victoires, car l'histoire dont on dispose est l'histoire des vainqueurs. Mais ce serait là le projet d'une contre-histoire du sport, qui me semble assez différente de la « théorie critique du sport ». De tels documents existent certainement : qu'on songe à ces alpinistes qui résistèrent longtemps à la requalification de leur pratique comme sportive : non parce qu'ils s'opposaient à la mesure (la hauteur des sommets en fournit une), non plus qu'à l'idée de techniques, mais pour des raisons qu'il faudrait aller voir de plus près. (Je remercie Jérôme Sackur de m'avoir suggéré cet exemple.)

- 10 Pour éviter tout malentendu, je précise que cette remarque n'a rien d'ironique : je ne me moque pas de Jeannie Longo, qui fut à vrai dire une des grandes héroïnes de mon enfance et reste à mes yeux une sorte d'idéal social de la personnalité sportive, dans un sport qui de surcroît évoque la France du Front Populaire (de l'ancien) et incarne à un très haut niveau les valeurs d'humilité, d'endurance et d'excellence dont je suis convaincu que nous avons bien besoin, y compris pour abolir le sport. Dire qu'elle fait quelque chose que tout le monde comprend, pédaler, ne veut pas dire que cela n'exige pas un très haut niveau technique. Quand j'oppose le sportif au scientifique sur ce point, ce n'est pas sur le niveau de technicité spécialisée (au contraire, je soutiens qu'ils sont comparables en cela), mais sur le caractère immédiatement lisible de la pratique : on peut savoir ce que quelqu'un fait, et ne pas savoir comment il le fait (par exemple il pédale très vite et très longtemps, mais on ne sait pas comment il y arrive). Avec les sciences, on ne sait pas ce qui est fait, même si éventuellement on en perçoit les applications pratiques. La pratique scientifique est aussi mystérieuse qu'un rituel inconnu.
- 11 Sur cette question de l'inclusivité, on se rapportera avec profit au texte court et précis d'Annabelle Caprais : « Du genre modernes, les Jeux Olympiques ? », *Les Temps qui restent*, n°2, juillet-septembre 2024.
- 12 Pour un point sur la question de la rentabilité des Jeux et de la mesure de ses bénéfices, on se reportera à l'article de Romain Vielfaure dans *Les Temps qui restent* : « L'organisation des Jeux

Olympiques d'été est-elle rentable ? », *Les Temps qui restent*, n°2, juillet-septembre 2024.

- 13 Et je ne dis rien bien sûr de toutes les autres manières de calculer l'impact environnemental de cet événement – on trouvera dans un article de *Reporterre* une excellente mise au point sur ces questions : <https://reporterre.net/Les-JO-de-Paris-2024-un-echec-ecologique-annonce>. J'ajoute que bien sûr je n'ignore pas que tous les indicateurs sont discutables et que la question des meilleurs indicateurs est une des plus importantes questions politiques de notre temps. Mais cela est vrai d'une manière très générale et je ne crois pas que cette remarque soit de nature à changer quoi que ce soit au présent raisonnement.
- 14 Pour une analyse détaillée de ce point, on peut se reporter à l'article de Michel Raspaud, « Géopolitique des méga-événements sportifs et soft power », *Les Temps qui restent*, n°2, juillet-septembre 2024.
- 15 On consultera sur ce point avec profit l'article d'Oriane Sébillotte, « "Il ne faut pas que les touristes nous voient..." Les JO et l'invisibilisation des personnes migrantes à la rue », *Les Temps qui restent*, n°2, juillet-septembre 2024 ; ainsi que le livre de Jade Lingaard, *Paris 2024, Une ville face à la violence olympique*, Quimperlé, Éditions Divergences, 2024.
- 16 Un des plus iconiques est bien sûr la tête baissée et le poing levé du « Black Power » de Tommie Smith et John Carlos lors des Jeux Olympiques de Mexico en 1968, avec l'humble complicité de Peter Norman, les trois ayant vu leur carrière soigneusement ruinée pour cet acte politique. Mais on pourrait aussi mentionner Katherine Switzer qui s'immisça dans le marathon de Boston en 1967, alors interdit aux femmes, et bien d'autres. Ces histoires et d'autres font partie de la légende (redorée) du sport.
- 17 Sur tout cela, on pourra lire Bruno Latour, *Politiques de la nature, Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, La Découverte, 2004. Et aussi mon le chapitre 1 de mon ouvrage : Patrice Maniglier, *Le Philosophe, la Terre et le Virus : Bruno Latour expliqué par l'actualité*, Paris, Les Liens qui Libèrent, 2021.

- 18 C'est peut-être l'erreur de la « théorie critique du sport » de s'en tenir à la critique, sans se placer dans une perspective abolitionniste. La phrase de Marx mise en exergue pourrait tout à fait valoir pour un certain nombre des critiques adressées au sport : « ils luttent contre les effets et non contre les causes de ces effets, ils ne peuvent que retenir le mouvement descendant, mais pas en changer la direction, ils n'appliquent que des palliatifs, mais sans guérir le mal. »
- 19 Je répète qu'abolir le sport ne veut pas dire empêcher tout exercice-physique-codé-et-mesuré-etc., bien au contraire. Il peut être souhaitable que les pouvoirs publics valorisent l'exercice corporel que permettent les piscines – en les détachant du sport.
- 20 Je tiens à remercier notamment Etienne Balibar, Jean Bourgault, Marianne Carpentier, Elie During, Jeanne Etelain, Bastien Gallet, Frédéric Keck, Silvia Lippi, Andrée Maniglier, Julien Pallotta, Luca Paltrinieri, Warren Sack, Jérôme Sackur, Juliette Simont, Jim Schrub, Romain Vielfaure, Pierre Vinclair, et bien sûr Mathieu Watrelot, pour les remarques (souvent critiques, mais constructives) qu'ils ont faites sur une première version de ce texte, ainsi que toutes les personnes du Conseil des Temps qui restent pour leurs encouragements. Inutile de préciser que la position exprimée ici n'engage que moi.

—

Comment citer ce texte

Patrice Maniglier, «Abolir le sport», *Les Temps qui restent*, n°2, juillet-septembre 2024.

CHRONIQUES

Un géographe à Terre

Par Alexis Gonin | 24-09-2024

Avec ce texte, le géographe Alexis Gonin inaugure la chronique régulière qu'il tiendra dans *Les Temps qui restent*. Parti dans le Nivernais pour enquêter sur l'héritage du système agricole productiviste, il confie ses raisons, ses doutes, ses outils, faisant au passage le point sur l'état de sa discipline et du monde qui l'entoure. Entre introspection et analyse, une plongée toute en délicatesse dans un territoire existentiel, social et planétaire. À qui mieux qu'à un géographe pouvait-on demander de nous montrer, par l'exemple, comment nous resituer... sur Terre?

Je pars. Il ne s'agit pas de changer de lieu, mais de temps. Je pars comme beaucoup tentent de le faire, pour enfin s'arracher à notre époque, quitter la modernité et vraiment habiter notre nouveau présent, quel que soit le nom que l'on lui donne : anthropocène, capitalocène, plantationocène, entropocène ¹, olympianocène ²... Mais on ne quitte pas la modernité sur simple décision. Cette époque est un régime qui perdure, et nous y sommes englués ³. Je pars, mais je n'(y) arriverai pas.

Je pars, et il ne s'agit pas d'un acte spatial ⁴, plutôt d'un processus long et difficile. Il faudra enquêter sur tout ce qui nous tient, nous retient dans la modernité : je pars en tâtonnant. Accompagnés de camarades chercheurs, nous allons mener une enquête sur « ce passé qui ne passe pas » ⁵. Avec un objet : un système agricole hérité de la modernité, aujourd'hui confronté à « l'intrusion de Gaïa » ⁶. Avec des questions, sur l'entrechoquement du local et du planétaire, que nous avons élaborées ensemble lors de précédents travaux ⁷. Et un terrain, pour commencer, parmi tant

d'autres possibles : le Nivernais, dans le département de la Nièvre, au centre de la France.

Egaré dans une géographie désorientée

Un besoin pressant de géographie est exprimé pour nous resituer sur Terre **8** : situer les acteurs, les processus, les relations et les systèmes. Situer les choses quelque part non plus *sur*, mais bien *dans* une « face de la Terre » **9** bouleversée par les déséquilibres du nouveau régime climatique. Nous situer dans cette fine épaisseur, la zone critique, où les processus socio-économiques interagissent avec les processus biophysiques **10**. Reprendre quelques questions fondamentales de la discipline (où ? pourquoi ici et pas ailleurs ?), pour effectuer une « gaïographie » **11**. Ces demandes opportunes tombent pourtant mal : nous sommes, nous géographes, un peu désorientés, je crois, dans cette nouvelle époque. Nous sommes héritiers du grand schisme nature/ société que nous avons massivement adopté dans les années 1980, jusqu'à ce qu'il structure notre discipline dans une dichotomie forte entre géographie humaine et géographie physique, deux sous-disciplines qui ne parviennent plus guère à échanger. Nous voilà désarmés, déstabilisés et, oui, désorientés par le changement d'époque. Nous avons pourtant toutes les ressources pour décrire et analyser les processus à la fois socio-éco-politico-biophysiques qui animent le monde **12**. Mais nos outils, nos méthodes, nos concepts, nos terrains sont éparpillés. Ma discipline, au sens d'institution, est l'un de ces multiples héritages de la modernisation. Elle a été structurée pour comprendre un environnement vu comme décor des activités humaines, dont les ressources étaient exploitées, les contraintes surmontées, les milieux aménagés. Il faut se départir de ces logiques, être, par méthode, un peu indiscipliné : nombreux sont les travaux à aller dans ce sens **13**, mais là encore, c'est un effort laborieux. Se départir, préalable pour pouvoir partir.

Redécouvrir l'ailleurs ici, chercher le lointain tout proche.

Autrefois, je m'étais efforcé de partir au plus loin, vers ce qui pour moi était le bout du monde : Poykoro, Mangodara, Barani, Samorogouan. A l'époque, ces noms résonnaient comme les ailleurs de la « vraie » géographie, des noms inconnus aux saveurs tropicales qui nous faisaient rêver dans les amphis de l'université. Je suis allé en Afrique, dans les savanes sahélo-soudaniennes de l'Ouest du Burkina Faso. Quitter les villes, poursuivre les pistes rouges de latérite qui s'effilochent en sentiers et se perdent loin dans les brousses. Tout près des frontières, là où elles ne sont plus des limites mais des espaces, quand elles s'effacent et perdent leur sens, recouvertes de sable et de poussière, tordues par les lits des marigots à sec. Pour moi, il n'y avait pas plus lointain, pas plus étranger. J'étais arrivé. La plupart de ces espaces sont aujourd'hui investis par des groupes terroristes, perdus pour les États et leurs acteurs. A l'époque, je suis revenu de ces lointains en titubant, embarrassé des oripeaux du postcolonialisme. Revenu de mes égarements en n'ayant rien trouvé, peu compris. J'ai beaucoup trahi, de promesses et d'amitiés.

L'époque est nouvelle : il faut repartir, autrement. Pas de grands desseins, pas de lointains horizons. Pas d'avion, moins de carbone. Je suis revenu en France, m'immerger dans ma culture et dans ma société : à tort certainement, je pense avoir plus de légitimité pour agir ici que là-bas.

Partir, demeurer, s'égarer. Mes lectures ont mûri l'intuition que pour quitter notre monde, s'arracher à notre temps, il faut rester où nous sommes. Atterrir, quelque part dans la Terre, pour justement enquêter sur la dimension terrestre des systèmes d'activité qui nous font subsister.

Faire simple, enquêter dans des endroits ordinaires s'est pourtant d'emblée avéré difficile. J'ai pris une carte de France des espaces agricoles.

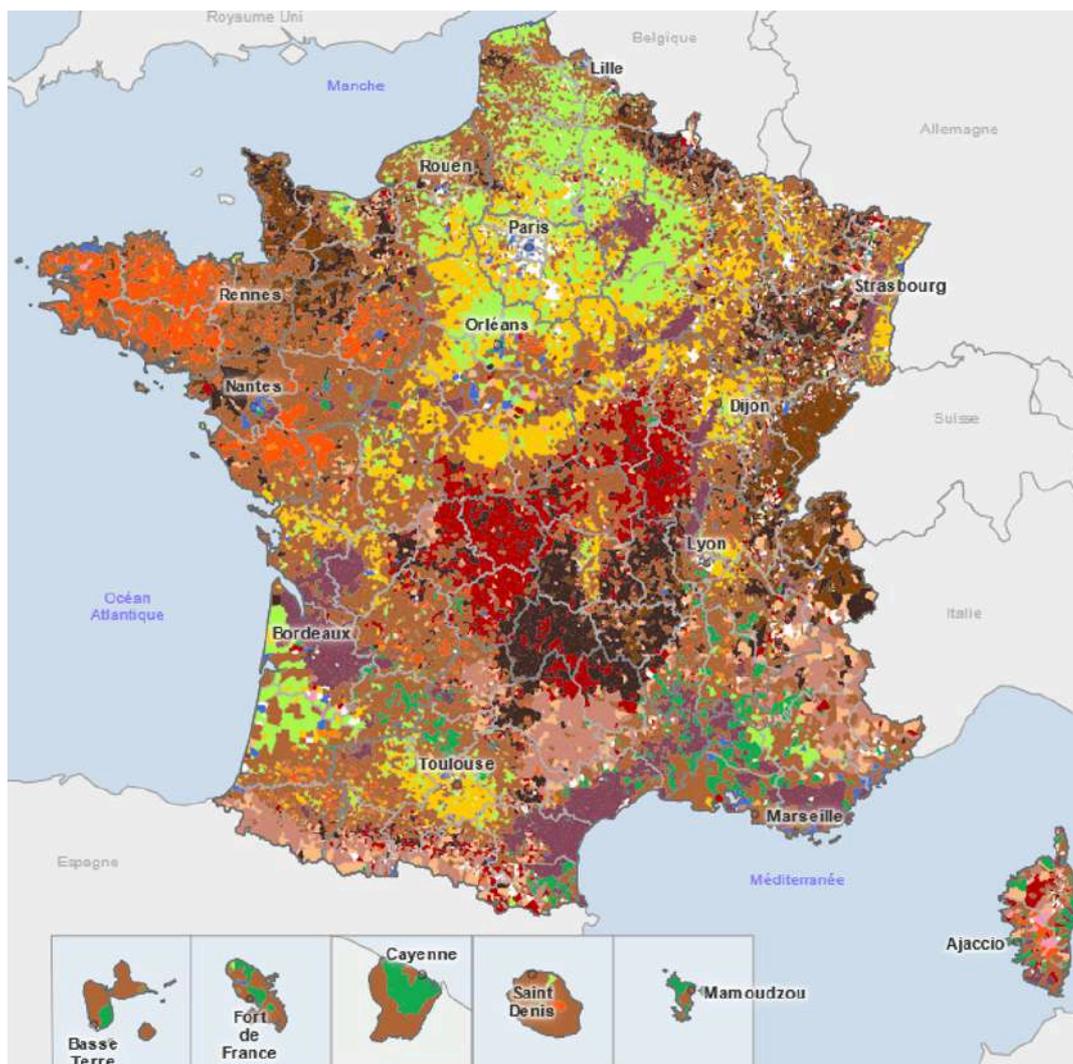


Figure 1. Les spécialisations territoriales de la production agricole en France en 2020. Source : Agreste. Recensement Général de l'Agriculture 2020.

Les Orientations Technico-Economiques (OTEX) permettent de classer les exploitations selon leur production principale (pour faire simple). La carte donne à voir un héritage majeur de la modernisation agricole : la spécialisation régionale de l'agriculture par grand bassin de production. Avant la modernisation, la carte aurait été beaucoup plus uniforme, la polyculture-élevage étant omniprésente.



■ Céréales et/ou oléoprotéagineux (4 323)
■ Autres grandes cultures (3 621)
■ Fruits ou autres cultures permanentes (791)
■ Légumes ou champignons (200)
■ Fleurs et/ou horticulture diverse (398)
■ Viticulture (2 394)
■ Bovins lait (2 345)
■ Bovins viande (2 015)
■ Bovins mixte (3 082)
■ Equidés et/ou autres herbivores (856)
■ Ovins ou caprins (1 008)
■ Porcins (88)
■ Combinaisons de granivores (porcins, volailles) (1 062)
■ Volailles (212)
■ Polyculture et/ou polyélevage (11 278)
■ Non classées (6)
■ Sans exploitation (1 289)

Je ne savais pas où aller, c'est une situation ridicule pour un géographe. J'ai examiné les possibilités multiples, essayé d'ériger des critères de choix. Je ne voulais pas de ces «territoires de projet» où des gens formidables expérimentent de nouvelles formes d'agriculture et d'alimentation, en démontrant par la pratique et leur engagement que d'autres mondes sont possibles : sur ce sujet, mes collègues chercheurs avaient massivement investi la Drôme, l'Ardèche, le périurbain montpellierain, les contreforts sud du Massif central. Il me fallait des situations ordinaires, des espaces banals, des dynamiques difficiles, des angles morts non encore enquêtés. Comme si la destination n'avait pas d'importance. J'ai pressenti l'Aisne, cela me semblait un excellent inexploré. J'ai essayé sans y parvenir de nouer des contacts. Je parcourais la carte de France comme ces lecteurs débutants, qui suivent de leur doigt hésitant les lignes du texte. Mauvais départ, mauvaise méthode, mauvaise échelle. Alors j'ai partagé à des chargés de missions dans les collectivités territoriales les intentions de notre petit groupe de chercheurs. Beaucoup m'ont répondu, ils comprenaient ce que notre petite équipe avait commencé à faire. Nos questionnements rencontraient des préoccupations réelles, nos premiers terrains nous avaient suggéré de bonnes problématiques.

Partir en marge

Je pars finalement dans la Nièvre.



Figure 2. Carte de situation : le département de la Nièvre. Source : Géoportail.

Pourquoi ici et pas ailleurs ? Un peu par hasard, il faut bien que je l'avoue. Pourquoi pas, en fait. *A priori*, le choix semble excellent. Reprenons notre géographie à partir d'éléments préliminaires (et à ce titre destiné à être précisés, et certainement corrigés, dans la suite de l'enquête). Le Nivernais pourrait être caractérisé comme une marge. La région se situe au-delà de la tombée du très grand bassin parisien. Si le territoire rural de la Puisaye, quelques diz-

aines de kilomètres plus au nord, connaît encore le dynamisme apporté par la néo-ruralité et le tourisme qui soutiennent la diversification vers une économie présentielle, ces flux urbains restent modestes dans le Nivernais. Trop loin de Paris, trop loin de Dijon, trop loin des grands axes, trop loin du littoral. L'autoroute A77 relie Nevers, la préfecture, à l'axe structurant de l'A6, mais s'arrête là. Le train Paris - Clermont-Ferrand, une des lignes les plus vétustes du réseau national, fait une halte dans ce petit nœud ferroviaire. En périphérie du département, Nevers offre ainsi une faible centralité de ville en déclin ¹⁴ ; d'ailleurs, les campagnes où je vais sont hors de cette petite centralité. Clamecy, et dans une bien moindre mesure encore, Varzy et Corbigny sont des petits bourgs ruraux du nord du département qui organisent les mobilités rurales. Ils partagent les problématiques des espaces en déprise ¹⁵ : fermeture des services publics et des commerces, déclin démographique, vieillissement de la population. Les dynamiques de néo-ruralisation n'y sont pas absentes, mais de façon plus sporadique qu'ailleurs, dans le Morvan voisin notamment, plus pittoresque. Entre le massif du Morvan et la moyenne vallée de la Loire, le Nivernais semble à l'écart, hors de l'influence de Dijon, parent pauvre de la grande région Bourgogne-Franche-Comté.

Interstice entre deux grands bassins agricoles, le très productif bassin parisien céréalier, et le bassin bovin du Massif Central, le Nivernais est une région agricole qui est restée à l'écart des dynamiques de spécialisation exclusive. C'est une région d'élevage bovin allaitant, mais dans laquelle la spécialisation est moins marquée que dans la zone charolais plus au sud. La polyculture-élevage subsiste. Les sols marneux et argileux sont consacrés aux prairies, les calcaires aux cultures végétales.



Figure 3. Le long d'une faille géologique, depuis Villiers-le-sec, vers l'Est. Au premier plan derrière la haie, un champ de colza récemment semé. Au deuxième plan, des prairies pâturées, sur des marnes. Le parcellaire est marqué par de beaux restes du bocage. Au troisième plan, de l'autre côté de la faille, les sols se situent sur un socle calcaire : le paysage s'ouvre en open-field, les cultures céréalières sont facilitées. Au dernier plan, une vaste forêt sur un plateau marqué par des sols sableux plus pauvres. Photo A. Gonin, 05/09/2024.

Le nombre de bovins est important (environ 25 vaches au kilomètre carré contre 12,5 humains au kilomètre carré dans la communauté de commune Brinon-Tannay-Corbigny), l'élevage est néanmoins extensif.

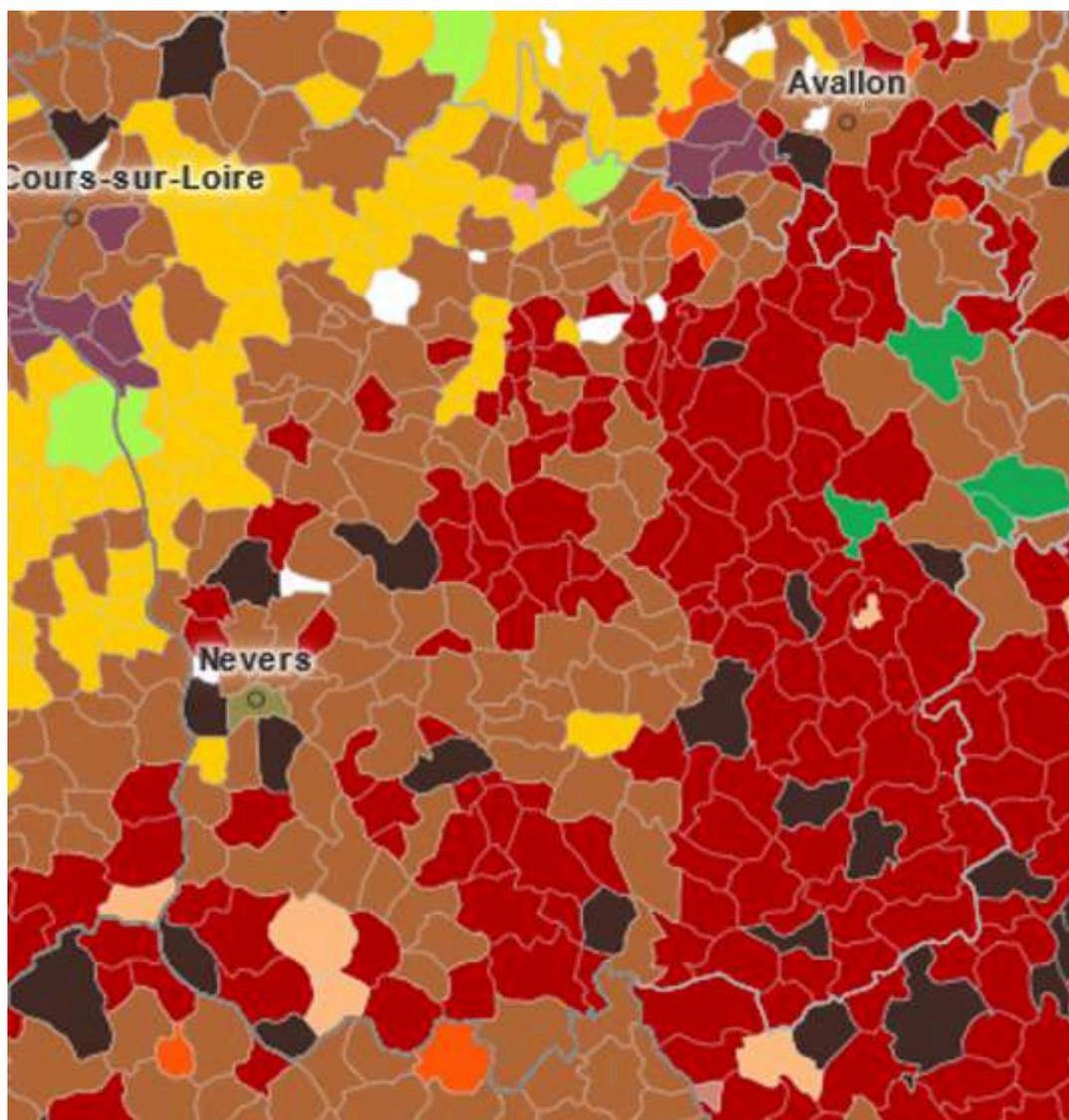


Figure 4. Spécialisations agricoles de la Nièvre, extrait de la figure 1. Source : Agreste, Recensement Général de l'Agriculture 2020.



La course au productivisme, la grande modernisation agricole entamée dans les années 1960 a malgré tout atteint ces confins : un espace marginal, mais tout de même mondialisé. Seules les exploitations les plus grandes subsistent. Le modèle est celui d'un élevage naisseur, les veaux sont vendus pour être engraisés, principalement en Italie. Mais la demande en viande baisse, il est devenu d'autant plus difficile de valoriser la qualité du charolais que les labels géographiques qui ont permis de mettre en avant des produits spécifiques dans d'autres régions de marge sont ici mal reconnus. Les acteurs de la filière ne semblent pas parvenir à s'organiser pour valoriser une production locale. Un peu à l'inverse de la *success story* du Comté, à l'autre bout de la région Bourgogne-Franche-Comté.

Marge spatiale, marge économique, le Nivernais sera mon point de départ pour cette enquête. Depuis 2019, trois sécheresses particulièrement marquées ont fait du dérèglement climatique une préoccupation partagée. Un système d'élevage en crise, un territoire qui ne trouve pas vraiment d'autres relais de développement, de fortes inégalités socio-économiques, un héritage encombrant de la modernité, des acteurs prêts à bouger mais quelque peu désarmés face aux mutations planétaires et aux contradictions héritées : Gaïa a « fait intrusion » dans le Nivernais, et à ce stade, c'est tout ce qui m'intéresse pour commencer l'enquête.

Changer de monde, refaire de la géographie

Les enjeux semblent à la fois territoriaux et planétaires : c'est ce qui semble nouveau et stimulant à la petite équipe de chercheurs avec laquelle je travaille. Plus d'eau, trop d'eau : c'est en lien avec le dérèglement climatique. Trop de bioagresseurs, plus assez de pollinisateurs ? C'est en lien avec Gaïa. Nous allons chercher la Terre dans le Nivernais, et cela ne sera pas si évident de la trouver. Dans la congruence du territoire et de la planète, nous allons enquêter sur le terrestre : qu'est-ce que Gaïa fait aux acteurs locaux de l'agriculture ? L'émergence d'enjeux planétaires territoriaux participe-t-elle

ale ? Autour de nouveaux enjeux, comment les lignes de clivages se redessinent-elles ? Assiste-t-on aux prémices de l'émergence de « classes géosociales » ¹⁶, de nouvelles coalitions où pourraient se jouer autrement la transition écologique des systèmes agricoles et alimentaires ? Le projet est dit de recherche-action participative. D'abord décrire, décrire, décrire, pour tenter de comprendre. Puis partager, construire avec les acteurs de terrain des nouveaux savoirs sur leur territoire tel qu'il est transformé par le dérèglement climatique. Par la suite, un jour peut-être, activer de nouvelles formes de mobilisation, et confier aux acteurs le soin d'élaborer une stratégie de transition en forme de trajectoire de reterrestrialisation, une stratégie ambitieuse et spécifique au territoire. C'est cette enquête que je voudrais relater dans le carnet de terrain que j'ouvre ici.

Notes

- 1 Inès Saragosa, « L'Entropocène : pour une anthropologie de la catastrophe planétaire », *Les Temps qui restent*, n°1, mars-juin 2024.
- 2 Patrice Maniglier, « Abolir le sport », *Les Temps qui restent*, n°2, juillet-septembre 2024. Pour une liste des noms proposés pour caractériser notre époque, Clémence Hallé et Anne-Sophie Milon, « The Infinity of the Anthropocene : A (Hi)story with a Thousand Names », in Bruno Latour et Peter Weibel, *Critical zones: The science and politics of landing on earth*, MIT Press, 2020.
- 3 Patrice Maniglier, « Des Temps Modernes aux Temps qui Restent : histoire et avenir d'une revue, histoire et avenir du monde », *Les Temps qui restent*, n°1, mars-juin 2024.
- 4 A moins qu'on ne le considère dans les spatialités qui durent, comme celles esquissées par Jeanne Etelain, « Un espace qui dure : le tournant spatial de l'Anthropocène », *Les Temps qui restent*, n°1, avril-juin 2024.
- 5 Ibid.

- 6 Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes, résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte, 2009.
- 7 Alexis Gonin, Jeanne Etelain, Patrice Maniglier, Andrea M. Brighenti, "Terrestrial Territories: From the Globe to Gaïa, a New Ground for Territory", *Dialogues in Human Geography*, 2024.
- 8 Bruno Latour, *Où suis-je ? Leçons du confinement à l'usage des terrestres*, Paris, La Découverte, 2021.
- 9 Philippe Pinchemel, Genevière Pinchemel, *La face de la Terre*, Paris, Armand Colin, 1997 (5^{ème} édition).
- 10 Jérôme Gaillardet, *La Terre habitable, ou l'épopée de la zone critique*, Paris, La Découverte, 2023 et «La Grande Désynchronisation», *Les Temps qui restent*, n°1, avril-juin 2024.
- 11 Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit leçons sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015.
- 12 Laurent Lespez, Simon Dufour, «Les hybrides, la géographie de la nature et de l'environnement», *Annales de géographie*, 2021, Vol.737, N°1, 58-85.
- 13 Parmi d'autres exemples, Raphaël Mathevet, *Sangliers. Géographies d'un animal politique*, Arles, Actes Sud, 2022. Ou Simon Dufour, Laurent Lespez, *Géographie de l'environnement. La nature au temps de l'Anthropocène*, Malakoff, Dunod, 2020.
- 14 Achille Warnant, *Le «problème des villes moyennes»: l'action publique face à la décroissance urbaine à Montluçon, Nevers et Vierzon (1970-2020)*, thèse de doctorat en géographie, Paris, EHESS, 2023.
- 15 Anton Paumelle, « Vieillesse et attractivité migratoire des bourgs ruraux en France », *L'Espace géographique*, 51(1), 22-39, 2022.
- 16 Bruno Latour, Nikolaj Schultz, *Mémo sur la nouvelle classe écologique*, Paris, La Découverte, 2022.

Globale ou locale ? Sur les échelles du climat entre sciences et droit

Par Stéphane Van Damme | 26-09-2024

On assiste depuis quelques décennies à une « climatisation du droit ». Mais attribuer des responsabilités juridiques précises pour les phénomènes climatiques oblige à articuler les échelles, du planétaire à l'individuel, du global au local. Dans sa chronique, l'historien Stéphane Van Damme nous introduit aux travaux récents d'histoire des sciences du climat qui montrent que cette question de l'articulation des échelles est au cœur de la climatologie depuis son origine et met en cause des paradigmes à la fois intellectuels, scientifiques et politiques opposés : l'un qui part du global, l'autre qui insiste sur le territoire – et le troisième qui conteste l'idée même de hiérarchie des échelles.

De Sarah Vanuxem et son appel à « repenser le droit à l'âge de l'anthropocène » à Sabine Lavorel qui prônent la fabrique d'une « justice climatique », on a vu se multiplier, ces dernières années, les prises de position de la part de juristes en vue de proposer une vision plus « écocentrique des droits » ¹. L'étendue de cette mobilisation des juristes et des juges est le signe d'une « climatisation du droit » qui concerne aussi bien la prise en compte de finalités variées (prévention, précaution, correction, progression) que la mise en place d'instruments juridiques de degrés de normativité variables (du plus contraignant au moins contraignant).

Or, comme le souligne la juriste Marta Torre Schaub, cette revendication de justice climatique se fait au nom d'un savoir scientifique :

ort d'expertise externe, mais en une véritable interpénétration en vue de produire ou d'identifier des causes dans le domaine des phénomènes climatiques. Cependant, cette référence aux sciences du climat est trop souvent prise comme évidente, comme si cet ensemble de savoirs constituait un bloc homogène et univoque. Cette manière de voir nourrit une certaine contestation de cette approche, portée notamment par des militant.es et de citoyen.nes, qui doutent de la capacité d'une vision globalisante des questions climatiques à rendre compte des problèmes de vulnérabilité, qui s'éprouvent dans l'expérience et parfois dans l'intimité. Telle est bien, de fait, la particularité de la question climatique – et peut-être de tout ce qui relève du « terrestre » : elle oblige à articuler des échelles variées en court-circuitant parfois les ordres scalaires. Mais cela veut-il dire choisir entre l'expérience et la science ?

Je ne le crois pas. Il me semble qu'une approche en termes d'« opérations du droit » peut s'avérer utile pour dénouer le débat actuel autour de cette question des échelles du climat. Le concept renvoie aux travaux de Yan Thomas, historien du droit romain, sensible aux techniques inventées pour mettre en rapport les personnes et les choses, mesurer l'écart structurel entre les faits et le droit. Yan Thomas fait du juriste un artisan du droit, et les concepts qu'il produit participent d'une artificialisation du monde, d'un savoir-faire **3**. Conception du droit non dogmatique qui me semble particulièrement parlante dans le cas du droit climatique. D'abord, parce que Yan Thomas a pris au sérieux la nature comme objet singulier du droit. Ensuite, parce qu'il souligne l'importance de la radicalité de certains « cas » comme déplacement progressif ou adaptation d'un précédent juridique ; or, la jurisprudence climatique se nourrit de ces précédents ; enfin, parce qu'il défend une vision formaliste et technique des savoirs juridiques **4**. Cette attention aux opérations du droit climatique invite aussi à développer une ethnographie dans les arènes où il se déploie **5**. Cette proposition de discussion est née d'une double actualité historiographique : du côté de l'histoire du droit, les propositions de la « *legal geography* » autour des notions d'échelles et de géographie du droit me semblent particulièrement pertinentes pour nourrir la réflexion sur la « fabrique du droit climatique **6** » ; du côté de l'histoire des

sciences climatiques, les travaux récents de Déborah R. Coen qui placent au cœur de sa réflexion la notion d'échelles visent également à sortir du grand récit homogène et linéaire de la formation des sciences du climat comme sciences du globe, elles-mêmes globales. Je voudrais donc présenter ici une sorte de petite carte des travaux récents dans ces deux domaines en insistant sur la manière dont la question des échelles y insiste singulièrement.

Cette tension autour de la notion d'échelle, que certains jugeront périphérique, a en réalité une assez grande profondeur historique : elle renvoie à une véritable bataille qui se déroule depuis le XIX^e siècle entre plusieurs épistémologies rivales au sein de la climatologie, donc depuis l'origine de cette discipline : l'une définit la climatologie comme une science du climat global, alors que l'autre s'intéresse aux climats et aux territoires. Il est frappant de retrouver cette bataille aujourd'hui dans le droit : si l'on veut passer des grandes déclarations de principe (relativement inefficaces) à la question jurisprudentielle (autrement dit aux jugements effectifs), la question des échelles est fondamentale. Contre une vision présentiste qui prévaut trop souvent, je voudrais restaurer une place pour l'histoire conjointe des sciences et des savoirs juridiques en montrant en particulier que, derrière ce débat sur les échelles, se cache une guerre des récits qui soutient des épistémologies rivales. Réhabiliter une autre tradition dans les sciences du climat, qui ne les noue pas à l'hypothèse d'un globe unifié, mais au contraire à la pluralité des territoires, c'est pouvoir aborder les questions juridiques et politiques que pose le climat aujourd'hui sans avoir à séparer d'un côté la science (intrinsèquement globale), et d'un autre côté, le droit efficace (forcément local).

1. Penser globalement : les ambitions de la justice et des sciences climatiques

Le récit dominant sur l'émergence des sciences du climat a longtemps fait remonter cette discipline au début du XIX^e siècle, lorsque des naturalistes comme Jean-Baptiste de Lamarck bataillaient pour imposer une physique du globe. En promouvant un

changement d'échelles, Lamarck entend défendre une meilleure attention aux changements physiques du globe en réarticulant des sciences traditionnelles et en les unifiant autour d'un même problème scientifique. Une bonne « physique terrestre », dit-il, doit s'appuyer sur la météorologie, ou science de l'atmosphère, sur l'hydrogéologie comme étude de la croûte externe du globe et, enfin, sur l'étude des « corps » vivants, la biologie. C'est dans cette interaction que naîtrait le « globe » comme objet d'une science nouvelle. Il s'agit aussi de s'affranchir de la tyrannie du localisme qui prévaut chez les naturalistes de l'époque. Ainsi, il disqualifiait une obsession pour les détails : « dans l'étude des sciences, comme dans tout autre genre d'occupation, les hommes à petites vues ne peuvent réellement se livrer qu'à de petites choses, qu'à de petits détails [...]. » Il stigmatisait ainsi les amateurs de sciences comme les savants obnubilés par de « petits faits » qui mépriseraient les « grandes idées » **7**.

On doit à Paul N. Edwards d'avoir retracé cette histoire complexe qui mène à la mise en place d'une communauté internationale de chercheurs après 1945 liée à l'invention de nouvelles infrastructures de recherche **8**. Selon lui, « les concepts de “science globale” et de “géophysique”, visant à unifier les nombreuses sciences concernées par les phénomènes à l'échelle de la Terre, apparaissent tout au long du xix^e siècle », mais c'est véritablement au cours de la seconde moitié du xx^e siècle, dans le sillage des recherches sur la biosphère, que la thèse de la machine planétaire prend consistance. On peut y voir l'effet d'une mobilisation sans précédent de la communauté scientifique sur le plan de l'organisation institutionnelle et intellectuelle pour parvenir à ce résultat ; mais on peut y voir aussi l'évolution épistémologique des sciences du climat qui se sont progressivement détachées du modèle des sciences de terrain du xix^e siècle, pour adopter le paradigme de la physique du climat, plus adapté aux pratiques de modélisation et de simulation. Cependant, comme le rappelle Paul Edwards, il faut attendre les années 1950 pour que les dispositifs institutionnels soient efficaces. Entre 1945 et 1990, les géosciences s'institutionnalisent grâce au financement militaire et aux systèmes de surveillance sismiques et atmosphériques. Pour Edwards, c'est aussi l'invention de nouvelles infras-

structures scientifiques qui va permettre la comparaison des données, des mesures et des pratiques à l'échelle du globe. C'est enfin la puissance de calcul qui rend crédibles la simulation et la production de scénarios pour la futurologie climatique. L'historienne des sciences Sheila Jasanoff conclut ainsi : « Notre savoir sur le changement climatique repose sur des techniques d'agrégation et de suppression, de calcul et de comparaison qui épuisent les capacités même des mémoires collectives les plus méticuleusement compléées **9**. »

Cependant cette totalisation des connaissances a un coût épistémique. Le type de quantification mis en œuvre simplifierait et appauvrirait la description, mais surtout il transformerait la nature en quelque chose de stable et de prévisible, largement fondé sur le concept d'équilibre de la nature **10**. Ainsi, et c'est le second point, le souci de totalisation de la biosphère renvoie à un projet politique qui transforme les données en « indicateurs globaux », c'est-à-dire en normes abstraites qui viseraient à permettre l'action politique et donneraient de la biosphère une vision ordonnée et stable. La mathématisation des sciences du climat, le poids de la physique du climat ont été des facteurs déterminants dans ce processus d'abstraction qui a consisté à produire des objets d'étude de plus en plus grands (des hyper-objets), à distance des préoccupations humaines **11**.

Ce processus a permis de penser globalement les changements et de prendre conscience de l'impact des activités humaines. Par un usage systématique de la mesure, les sciences du climat sont devenues des sciences de plus en plus prédictives et normatives. Les opérations de traduction vers le grand public et les décideurs politiques et économiques ont été facilitées par la création du GIEC fonctionnant comme un tribunal scientifique qui rassemble, évalue et juge les connaissances. La normativité du GIEC ne repose pas uniquement sur une idée abstraite de l'autorité scientifique ; comme on le sait, elle est issue d'un vaste travail de production d'un consensus scientifique (« consensus éclairé ») fondé sur une évaluation de la production scientifique et sur un système de pondération des énoncés et de mesure de la certitude des résultats (probable,

hautement probable, etc.) ¹². Cette estimation chiffrée renvoie à l'expression de ce que Robert Merton appelait le « scepticisme organisé ». Les doutes exprimés par les scientifiques quant à la validité de tel ou tel résultat visent à être dépassés.

C'est ce processus d'établissement d'une certitude globale des savoirs qui a permis de fixer de grands principes et qui a constitué un fondement solide pour l'établissement du droit. Le droit climatique a d'abord été un droit global, appuyé sur une science globale, parce qu'ayant pour objet le globe. En choisissant des juridictions hautes comme des droits universels (droits humains), le droit climatique s'est appuyé sur cette échelle macroscopique qui renvoie à des droits fondamentaux, universaux et abstraits. Faire droit à des plaintes de potentielles victimes du climat a consisté d'abord en une reconnaissance de violations de droits de la Charte des droits fondamentaux de l'Union européenne, initiant un mouvement judiciaire autour du changement climatique au sein du droit européen. Il s'agit d'incriminer les États qui ont adhéré aux conventions de protection des droits de l'homme et ont renforcé l'idée d'un « droit fondamental à un climat stable et durable » ¹³. Les spécialistes des droits de l'homme ont engagé un processus de criminalisation fondamentale climatique qui aboutit à définir des « crimes » tels que les « écocides » ¹⁴. Il s'agit d'un processus de « climatisation » des droits fondamentaux qui débouche sur des actions en justice pour rappeler aux États comme aux entreprises leurs responsabilités ¹⁵. Cette première phase a renvoyé à un travail d'amplification et de généralisation : l'intervention de la justice visait à amplifier et à contraindre les États à prendre en compte les rapports scientifiques : c'est par exemple le cas de l'arrêt Urgenda 2 du 9 octobre 2018 qui fait suite au rapport du GIEC préconisant de limiter le réchauffement à +1,5 degré Celsius par rapport à l'ère pré-industrielle.

En s'alignant sur les droits fondamentaux de l'espèce humaine comme sur les résultats abstraits et globaux de la physique du climat, le droit climatique a incontestablement gagné en universalité et en surplomb, reconnaissant le climat comme une grande cause universelle ¹⁶. Mais il a aussi parfois échoué à imputer les « dommages climatiques » qu'il définissait lui-même ¹⁷. L'établissement

d'une « responsabilité climatique »¹⁸ se heurte à la question de la faisabilité des réparations et des dédommagements aussi bien qu'à celle de l'individualisation du préjudice subi ou à venir, qui reste difficile à établir lorsqu'il s'agit de dommages concernant la faune, la flore, les océans, l'air ; d'autant plus que ces dommages sont difficiles à prouver dans le court terme, comme le rappelle Marta Torre-Schaub dans ses travaux¹⁹.

2. Reterritorialiser : juridiction, micro-climats et empires

À l'opposé de ces approches globales, un certain nombre de critiques se sont élevées pour contester la vision du territoire qu'elles impliquent, celui-ci étant supposé homogène et saisi dans une perspective surplombante (souvent reprise des définitions de « l'État westphalien », autrement dit de cet ensemble de traités de 1648 qui ont fixé les bases du système international fondé sur la notion de souveraineté absolue des États sur leurs territoires respectifs). Le « globe » serait une totalité dont les parties sont les territoires, mais ces territoires sont pensés sur le modèle des entités juridiques très particulières que sont les territoires des États-nations européens liés par les traités de Westphalie, abusivement naturalisées et universalisées à l'ensemble de la planète et de l'histoire. Étrangement, d'ailleurs, si les états-nations semblent une échelle pertinente, en revanche les empires sont singulièrement ignorés. Ces réflexions souvent labellisées comme les *Territorio studies* en appellent en à une reconceptualisation des notions de souveraineté, de territoire, de diplomatie ou de géopolitique qui prennent en compte les non-humains²⁰.

Mais, on trouve des échos de ces réflexions en droit. On oppose ainsi, à la pensée par modélisation du « globe », une prise en compte de ce que Daniel Matthews appelle les « assemblages anthropocéniques » qui compliquent le travail du droit, car ils mettent l'accent sur l'hétérogénéité des mesures, la pluralité des acteurs, les perceptions du risque, et intègrent les controverses scientifiques comme les controverses juridiques²¹. On peut penser aux affaires qui

mêlent les acteurs étatiques et les multinationales. Ces assemblages ont eu tendance à brouiller les lignes de clivage bien établies et à fragiliser les décisions juridiques trop générales. Comme le rappelle Marta Schaub, « l'individualisation du préjudice subi ou à venir est difficile à établir lorsqu'il s'agit de dommages pour la faune, la flore, les océans, l'air d'autant plus que ces dommages difficiles à prouver dans le court terme » ²². Pour ce faire, de nombreux pays ont opté pour la création de juridictions spécialisées pour mieux répondre à la complexité des plaintes. Ainsi, on compte aujourd'hui dans une quarantaine de pays des tribunaux environnementaux ²³.

Un second point de discussion a porté sur les espaces d'application du droit que l'on appelle ressort ou juridiction. Comme l'indique l'historien du droit Frédéric Audren, il y a toute une réflexion en droit sur les questions d'espaces juridiques, sur les échelles d'application du droit : « La juridiction désigne non seulement des autorités et des territoires, mais prend en charge les modalités et les formes de l'agir. Il ne s'agit donc plus seulement de dévoiler l'étagement des pouvoirs mais d'explicitier les *ressorts* de l'action sociale juridiquement organisée. Le *ressort* doit s'entendre naturellement d'une double façon : causes agissantes de l'action *et* étendue spatiale d'une compétence. L'espace urbain est (...) un bon exemple pour démontrer qu'il est irréductible à du « local » et relève d'une juridiction tout à fait spécifique et d'une gestion policière des populations de son ressort. Le droit n'ajoute donc pas des déterminations supplémentaires à l'espace social hiérarchisé ; il construit cet espace et ordonne les relations sociales qui s'y déploient. En somme, ici, l'espace n'est pas un simple support des relations juridiques ; c'est le droit qui structure les relations socio-spatiales en fonction d'une clef de répartition spécifiée ²⁴ ». Ces analyses mettent le doigt sur une difficulté particulièrement forte dans la mise en œuvre de la justice climatique : le tiraillement entre le régime jurisprudentiel et le régime du contentieux.

C'est un point important qui vise à retourner la perspective des sciences du climat lorsqu'elles sont sollicitées par le droit : le transfert de savoirs des instances du GIEC aux tribunaux n'est pas anod-

in, il transforme aussi bien le droit que les savoirs du GIEC. Les sciences du climat sont ainsi restructurées, reconfigurées par le droit, en particulier lorsqu'il s'agit de l'identification de frontières. Les sciences du climat opérant à l'échelle du globe distinguent assez peu les espaces nationaux ou même continentaux. Spécialiste de droit international, Natasha Affolder pointe l'inutilité d'une conceptualisation juridique abstraite du transnational, qu'elle nomme le transnational sans visage (« *faceless transnational* ») et montre que l'effectivité juridique suppose précisément une reconstruction de l'espace : « C'est ainsi que la recherche continue de nouvelles méthodes par le droit de l'environnement conduit à une extension et, en fait, à une réinvention des espaces juridiques pertinents pour la gouvernance climatique. De tels espaces se dessinent progressivement au fur et à mesure du travail pour établir les responsabilités effectives pour les dommages induits par le changement climatique ²⁵. » Elle souligne : « C'est le travail de déstabilisation des catégories et des concepts juridiques généralement acceptés qui manifestent la capacité des lois transnationales à faire apparaître des savoirs alternatifs et la possibilité de futurs alternatifs ²⁶. » En effet, elle met en évidence le potentiel créatif du droit, qui a le pouvoir de transformer en retour la physique du climat sur laquelle elle s'appuie : « La science juridique du climat a le pouvoir de mettre en cause d'autres formes de myopie juridique, mettant en lumière d'autres frontières et d'autres partages que ceux du territoire ²⁷. » Un bon exemple de cette nouvelle attention produite par le droit : le problème des « limites planétaires » désormais terrain commun pour les scientifiques et les juristes ²⁸.

Mais on trouve un phénomène analogue du côté des sciences du climat, surtout si on se montre attentif à leur histoire. En proposant de replonger le lecteur dans l'histoire des sciences du climat, les historiens ont non seulement encouragé une forme de réflexivité, mais surtout ils ont invité à se montrer plus attentif aux différentes possibilités et bifurcations de la discipline. Ils en appellent à une histoire plus profonde et plus dense. Pour Tom Bristow et Thomas Ford par exemple, la problématisation de la question climatique est inscrite dans des « cultures du climat » (*cultures of climate*) et

iques situées ²⁹. Ils abordent la manière dont le changement climatique est aussi un événement discursif et un objet « public » et juridique. Ils revendiquent une approche culturelle qui permet à la fois de lier la construction d'un savoir sur le climat avec les histoires d'ordre plus littéraire et esthétique. Plus précisément, l'histoire des sciences nous montre des exemples où les questions climatiques dans le passé privilégiaient d'autres échelles que celle du globe et où la question de la diversité était explicitement posée à toute unification problématique. C'est l'argument développé par Deborah Coen de l'université de Yale dans son livre de 2018, *Climate in Motion, Science, Empire and the Problem of Scale*, qui signale combien les pionniers des sciences du climat dans l'empire des Habsbourg placèrent au cœur de leurs analyses la notion d'échelle pour mieux comprendre les phénomènes atmosphériques locaux comme le foehn ³⁰. Ces débats du xix^e siècle sont d'ailleurs pris dans une réflexion sur la souveraineté des savoirs et accompagné par une profonde réflexivité épistémique.

Ce n'est donc pas seulement le droit contemporain qui amène à se poser les questions d'échelle que nous avons évoquées : c'est au sein de l'histoire même des sciences du climat en voie de constitution. Un peu partout dans le monde du xix^e siècle, les scientifiques entreprennent de décrire des systèmes climatiques nationaux, qu'il s'agisse de Lorin Blodget pour les États-Unis, avec *Climatology of the United States* (1857), de Henri Francis Blanford sur l'Inde britannique, ou encore de Wladimir Köppen pour la Russie en 1895. Tous insistent sur l'unité, l'ordre et la cohérence de leurs systèmes climatiques, qu'ils veulent en parfaite adéquation avec les entités nationales qu'ils promeuvent. Les choses sont un peu différentes dans une monarchie composite multinationale comme l'empire austro-hongrois. Deborah Cohen montre que la climatologie se calque sur les savoirs ethnographiques qui épousent les contours de cette diversité. En effet, si les entreprises scientifiques sont mobilisées pour donner une assise naturaliste aux fondements des États-Nations, la revendication politique de l'empire, qui consiste à « faire vivre l'unité dans la diversité », a particulièrement bénéficié de la climatologie.

Sous la direction de Julius Hann à Vienne, toute une équipe de scientifiques s'intéresse aux rapports que les vents et les orages locaux entretiennent avec la circulation atmosphérique de la Terre. Comme l'écrit Déborah Cohen, à la fin du XIX^e siècle, le « climat a été compris comme un système dynamique multiscalaire, sensible à de petites perturbations, et comme une circulation qui relie plutôt qu'elle ne divise, créant des relations de dépendances mutuelles ». Cette approche du climat caractéristique de l'empire des Habsbourg s'appuie sur un réseau d'infrastructures d'observation déployées dans l'ensemble du territoire de cette monarchie composite, mais dépend aussi de techniques de représentation qui maintiennent ensemble une représentation cartographique visant à donner un visage de l'empire, mais aussi à développer une « climatographie » (chapitre 6) qui permet de relier les données atmosphériques avec les préoccupations des lecteurs, renouant aussi avec les traditions d'une météorologie populaire. Ce travail de production des échelles est légitimé par la participation à des débats publics sur la déforestation et le drainage des marais, mais aussi par une approche qui intègre, selon Cohen, une appropriation sensible et personnelle du proche et du lointain.

En 1949, on verra encore, de manière nostalgique, dans le climat de cet empire disparu, le parfait modèle d'un climat européen alliant les régions enneigées des Alpes aux forêts méditerranéennes de la côte adriatique, contrebalançant l'idée, si courante parmi les géographes autrichiens de l'entre-deux-guerres, d'une « unité naturelle de la monarchie des Habsbourg ». Bien sûr, comme le rappelle Coen, « le trope propre aux Habsbourg de l'unité dans la diversité a rencontré dès le départ des résistances et ce scepticisme n'a fait que s'intensifier avec le déclenchement de la guerre en 1914 31 ». Elle conclut son enquête en insistant sur le pluralisme scientifique que manifeste l'empire austro-hongrois. Les sciences du climat dans cet empire participèrent ainsi à deux mouvements contradictoires : développées dans un sens supra-national par la mise en place d'une internationalisation, elles s'imposèrent dès la fin du XIX^e siècle comme un modèle de dépassement des États-nations ; particulièrement attentives aux conditions locales, elles triomphèrent dans l'entre-deux-guerres dans la formulation d'une « climatologie

locale » : « D'un point de vue historique, donc, la science du climat moderne est le résultat d'un processus de construction d'échelle, processus qui n'est pas seulement intellectuel, mais aussi sensible, passionné et politiquement chargé. La construction d'échelles a été constitutive de l'histoire de la science du climat, et elle sera tout aussi vitale pour son avenir, puisque le réchauffement global menace les vies de communautés qui ont été massivement sous-représentées aux plus hauts échelons de la hiérarchie des changements internationaux ³². » En proposant un autre récit que celui de l'émergence des sciences globales, le livre de Deborah Coen a une portée considérable car il montre la diversité des trajectoires et la multiplication des expériences théoriques et pratiques qui ont pris part à la généalogie compliquée des sciences du climat. Il invite le public mais aussi les chercheurs professionnels de ces disciplines à mieux connaître le passé de leur discipline. Surtout, il permet de ne pas opposer la science (et sa perspective globale) et le droit (et son exigence de territorialité).

3. Démanteler la machine climatique ? Anti-zoom, non-scalabilité et géographie de la jurisprudence climatique

Alors que de plus en plus de voix parmi les scientifiques soulignent la difficulté d'articuler les savoirs produits à l'échelle globale et le niveau d'intervention qui privilégie les contentieux, les nuisances, la police de l'environnement, un second débat théorique en histoire des sciences comme en histoire du droit propose de suspendre les jeux d'échelles pour rendre possible et efficace des modes de gouvernance ³³. Puisque les questions de gouvernance s'appuient sur un état des savoirs, sur une négociation fondée sur des données scientifiques, elles posent au préalable les termes du débat sur le plan épistémique, elles renforcent l'idée d'une interpénétration des sphères scientifiques et des sphères de décision.

Or, la crise climatique est contemporaine d'une remise en cause des pratiques scientifiques héritées de la *Big science* des années 1960 et 1970. Après ces deux décennies vinrent les coupes budgétaires, le

développement de la recherche privée, le désengagement relatif des États qui mirent un frein aux très grands projets. Les *Science Studies* avaient, elles aussi, été fascinées par ces jeux d'échelles et par les capacités de levier caractéristiques des « sciences globales ». Dans les trente dernières années, elles ont cherché en effet à comprendre l'« action à distance » des sciences globales. L'image captivante du laboratoire « acteur-réseau » a parfaitement incarné cette utopie scientifique dans les années 1980 ³⁴. Le livre de Paul Edwards, *The Vast Machine*, est lui-même une excellente illustration de ce paradigme appliqué à l'histoire des sciences du climat. À l'heure des remises en question, les *Science Studies* ont cherché d'abord à contraster l'échelle globale avec l'échelle planétaire ou « terrestre », à mettre en évidence les échecs et les limites de cette projection globale des sciences, à décrire un monde multipolarisé voire à relocaliser les sciences ³⁵. Il s'agissait aussi de construire des récits alternatifs au grand récit linéaire des sciences modernes globalisées pour suggérer des évolutions plus décentrées ou « contributionnistes » ³⁶. Mais la vision des sciences globales comme une table commune où chacun contribue au progrès d'une science universelle ne prend pas en compte les asymétries entre les pays ou les continents. D'autres historiens des sciences proposent de compliquer le tableau en repolitisant le récit. Ainsi, en promouvant clairement un point de vue géopolitique dans l'enseignement et la recherche, James Delbourgo propose de redimensionner l'histoire globale des sciences en prêtant attention non pas aux formes de rationalité mais à la variabilité des pratiques de connaissance ancrées dans le contexte politique et social. D'un point de vue méthodologique, l'inclusion de « polémiques sur l'identité, la culture, la race et la nation peut nous aider à construire une histoire des sciences plus civique ³⁷ ». Bien que la mise sur un pied d'égalité de cultures scientifiques plurielles tende à aplanir la trajectoire d'une telle mosaïque de connaissances, elle refuse de traiter ces participations actives comme des contributions à une science globalisée.

Tous ces débats, loin d'être inutiles, disent une forme de malaise devant une histoire globale des sciences globales qui s'appuie largement sur le lexique de la puissance (scientifique), alors que, dans le

même temps, l'on demande aux citoyens plus ordinaires des efforts de solidarité climatique dans un contexte local. Ils posent à la fois des problèmes scientifiques portant sur le cadrage des recherches mais aussi sur leur gouvernance. On retrouve ce malaise dans bien d'autres domaines. Ainsi, les écologues non seulement reconnaissent la difficulté à articuler l'analyse des processus physiques et des processus biologiques à l'échelle de la planète, mais ils soulignent l'existence de « provincialités » ou de « localités » ³⁸. Les convergences actuelles entre les experts du GIEC et de l'IPBES (l'institution jumelle qui a en charge la biodiversité), entre les sciences du climat et les sciences de la biodiversité, montrent aussi la nécessité de changer de paradigme. Leurs recommandations sont de plus en plus en porte-à-faux avec les échelles de la gouvernance qui restent largement nationales.

C'est dans ce cadre mouvant que Bruno Latour et Anna Tsing ont insisté par exemple sur le fait que « Gaia » ne doit pas être compris comme une totalité, ou une unité ³⁹, mais qu'elle est au contraire un anti-système. Le système Terre n'est pas considéré comme externe mais comme un réseau de relations. Pour Anna Tsing, le monde vivant ne se prête pas à un emboîtement des échelles : « L'un des domaines où la précision a acquis une hégémonie malveillante est l'utilisation de l'échelle. Comme dans les médias numériques, avec leur pouvoir de rendre le grand minuscule et le minuscule grand dans un zoom sans effort, l'échelle est devenue un nom qui exige de la précision ; bien échelonner, c'est développer la qualité appelée *évolutivité*, c'est-à-dire la capacité de s'étendre – et de s'étendre, et de s'étendre – sans repenser les éléments de base ⁴⁰ ». Ce n'est qu'au xx^e siècle que la modernisation et le développement ont répandu les projets d'extensibilité sur toute la planète, réduisant ce qui avait été un océan de diversité à des flaques résiduelles. De son côté, Bruno Latour plaidait pour mettre en place une perspective « anti-zoom » ⁴¹. Commentant les œuvres de l'artiste Olafur Eliasson, Latour dénonçait l'illusion attachée à la possibilité de circuler entre plusieurs échelles temporelles et spatiales et nous enjoignait à renoncer à une vision continue, à sortir d'une logique « télescopique » du type Google Earth. « L'alternative, écrivait-il, la moins compliquée serait de les ordonner selon un principe de

connectivité, principe qui a l'avantage de ne pas distinguer la question de l'échelle des temps de la question de l'échelle des espaces ⁴² ». Encore faut-il, concluait-il, ne pas confondre connectivité et projection, ne pas replier la carte sur le territoire, ni prendre le récit pour la trajectoire.

Ces approches n'ont pas laissé les juristes indifférents. Selon Lilian Moncrieff, « Eliasson and Latour's discussion of scale and maps, space and time, resonates with important matters in law and legal theory ⁴³ ». Mariana Valverde s'est aussi préoccupée de cette question de l'effet zoom. Selon Frédéric Audren, « Mariana Valverde croise le fer avec ceux qui, dans les études géographiques et la théorie sociale, réduisent la question de l'échelle d'analyse à un "effet zoom" ». De trop nombreux travaux se contentent, à ses yeux, de simples dichotomies usées (micro/macro, local/global, etc.) pour penser le fonctionnement social. Dans cette perspective, le "plus grand" englobe le "plus petit" qui ne serait qu'une miniature du premier. Cette perspective est lourde d'implications normatives : le macro domine le micro, le local est contenu dans le global ⁴⁴ ». Ce débat pourrait sembler anecdotique ou théorique, mais il pose les fondements d'une discussion juridique sur les échelles. L'effet d'emboîtement, l'effet poupée-gigogne, ne rend pas compte de ce qui se joue à chaque niveau. Ces analyses en appellent à d'autres cartographies : « Les cartes telles que nous les connaissons disent un rapport à l'espace vidé de ses vivants, un espace disponible, que l'on peut conquérir et coloniser ⁴⁵ ». Tout un autre débat s'ouvre alors autour de ces nouvelles cartographies et un des enjeux est la possibilité de localiser les effets anthropiques comme l'a bien compris le GIEC qui publie son propre atlas. On pressent ici que la discipline géographique aura un grand rôle à jouer dans les futurs rapports du GIEC. Si l'on veut avancer dans cette association entre sciences et droits dans la constitution d'un droit climatique efficace, il faudra prendre ces préconisations au sérieux.

—

Notes

- 1 Nicolas Truong, « Entretien avec Sarah Vanuxem : repenser le droit à l'âge de l'anthropocène », *Le Monde*, 7 août 2021.
- 2 Marta Torre-Schaub, *Justice climatique. Procès et actions*, Paris, CNRS Éditions, 2020. Sabine Lavorel, *La justice climatique. Prévenir, surmonter et réparer les inégalités liées au changement climatique*, Paris, Charles Léopold, 2023.
- 3 Marie-Angèle Hermite et Paolo Napoli, « Préface », in Yan Thomas, *Les opérations du droit*, Paris, Hautes-Etudes, EHESS-Gallimard-Seuil, 2011, p. 13.
- 4 Yan Thomas, *Les opérations du droit*, édité par Marie-Angèle Hermite et Paolo Napoli, Paris, EHESS-Gallimard-Seuil, 2011, p. 11-12. Sur cette approche des techniques du droit, voir Alain Pottage, « Le droit d'après l'anthropologie : objet et technique en droit romain », *Clio Thémis*, 19, 2020, p. 1-24.
- 5 Voir l'anthropologie du droit d'Annelise Riles, *Pour une anthropologie juridique des savoirs juridiques*, traduit et présenté par Vincent Réveillière, Paris, Dalloz, 2022.
- 6 Voir la mise au point lumineuse de Frédéric Audren, « Un tournant technique des sciences (sociales) du droit ? », *Clio@Themis* [En ligne], 23 | 2022.
- 7 Jean-Baptiste de Lamarck, *Hydrogéologie, ou Recherches sur l'influence qu'ont les eaux sur la surface du globe terrestre (1802)*, édité par Pietro Corsi et Raphaël Bange, Paris, CNRS-CRHST, 2003, p. 7.
- 8 Paul N. Edwards, *A Vast Machine: Computer Models, Climate Data, and the Politics of Global Warming*, MIT Press, 2010, p. 8.
- 9 Sheila Jasanoff, "A new climate for society", *Theory, Culture and Society*, 2010, 27, p. 233-253 ; p. 237 pour la citation: « Our knowledge of climate change relies on "techniques of aggregation and deletion, calculation and comparison that exhaust the capacities of even the most meticulously recorded communal memories." (Notre traduction.)

- 10 Vincent Devictor, « La quantification de l'Anthropocène. Une stratégie sans stratège », in Rémi Beau et Catherine Larrère (dir.), *Penser l'Anthropocène*, Paris, Presses de SciencesPo, 2018, p. 391-404
- 11 Timothy Morton, *Hyperobjects. Philosophy and ecology after the end of the world*, Londres, University of Minnesota Press, 2013.
- 12 Kari de Pryck, GIEC. *La voix du climat*, Paris, SciencesPo, 2022, p. 210. Silke Beck, Maud Borie, Jason Chilvers, "Towards a Reflexive Turn in the Governance of Global Environmental Expertise: The cases of the IPCC and the IPBES", *Gaia*, 23 (2), 2014, p. 80-87.
- 13 Marta Torre-Schaub, *Justice climatique. Procès et actions*, Paris, CNRS Editions, 2020, p. 30.
- 14 Valérie Cabanes, « Reconnaître le crime d'écocide », *Revue Projet*, vol. 353, n° 4, 2016, pp. 70-73.
- 15 Nathalie Berny, « Le rôle des lobbies dans la fabrique de la norme environnementale », *Délibérée*, vol. 8, no. 3, 2019, p. 26-32. Bureau, Dominique, Fanny Henriët, et Katheline Schubert. « Pour le climat : une taxe juste, pas juste une taxe », *Notes du conseil d'analyse économique*, vol. 50, n° 2, 2019, p. 1-12.
- 16 Voir la tension entre droit international et morale universelle, Ariel Colonomos, *La morale dans les relations internationales*, Paris, Odile Jacob, 2005.
- 17 Mireille Delmas-Marty, « Dommages climatiques. Quelles responsabilités ? Quelles réparations ? », *Journal international de bioéthique et d'éthique des sciences*, vol. 30, n° 2, 2019, p. 11-16. Ariel Colonomos, « De la restitution à la réparation : trajectoires philosophiques d'une histoire », *Raisons politiques*, n°5, février 2002, p. 157-169.
- 18 Claire Portier, « Le contentieux climatique en droit français : quel(s) fondement(s), quelle(s) responsabilité(s) ? », *Revue juridique de l'environnement*, vol. 45, n° 3, 2020, pp. 465-473. Michelot, Agnès. « Chapitre 1. La justice climatique : faire face à la responsabilité du

changement climatique ? », *Journal international de bioéthique et d'éthique des sciences*, vol. 30, n° 2, 2019, p. 17-39.

- 19 Torre-Schaub, Marta. « Le rapport du GIEC et la décision *Urgenda* ravivent la justice climatique », *Revue juridique de l'environnement*, vol. 44, n° 2, 2019, p. 307-312.
- 20 Pour une cartographie de ces réflexions, voir l'article précieux d'Alexis Gonin, Jeanna Etelain, Patrice Maniglier, Andrea Mubi Brighenti, "Terrestrial territories: From the Globe to Gaia, a new ground for territory", *Dialogues in Human geography*, 2024, p. 1-19.
- 21 Daniel Matthews, « From Global to Anthropocenic Assemblages: Re-thinking Territory, Authority and Rights in the New Climatic Regime », *The modern Law Review*, 82, n° 4, 2019, p. 665-691. Mariana Valverde, *Chronotopes of Law: Jurisdiction, Scale and Governance*, Oxford and New York: Routledge, 2015. M. Valverde, « Jurisdiction and Scale: Legal Technicalities as Resources for Theory », *Social & Legal Studies*, 18(2), 2009, 139-157. Sur les controverses juridiques, Vincent Réveillère, « Enquêter sur les savoirs juridiques : controverses juridiques et traductions conceptuelles », *Cahiers Jean Moulin* [En ligne], 8 | 2022.
- 22 Marta Torre-Schaub, *Justice climatique. Procès et actions*, Paris, CNRS Editions, 2020, p. 37.
- 23 Sébastien Mabile, « Quelle organisation de la Justice pour enrayer la disparition du vivant ? », *Délibérée*, vol. 8, n° 3, 2019, p. 33-37, citation p. 35-36.
- 24 F. Maccaglia, M. Morelle, « Pour une géographie du droit : un chantier urbain », *Géocarrefour* [En ligne], vol. 88/3, 2013 ; N. Belaïdi, G. Koubi, « Droit et Géographie », *Développement durable et territoires* [En ligne], Vol.6, n° 1, Mars 2015 ; A. Pichler, « Espace légal. Quand la géographie rencontre le droit », *Revue Géographique de l'Est* [En ligne], vol. 58 / 1-2, 2018 ; dernièrement, L. Bony, M. Mellac, « Le droit : ses espaces et ses échelles », *Annales de géographie*, vol. 733-734, n^{os} 3-4, 2020.
- 25 Natasha Affolder, "Transnational Climate Law", in Peter Zumbansen (éd.), *The Oxford Handbook of Transnational Law*, Oxford, Oxford

University Press, 2021, p. 247-267 ; p. 261 pour la citation: “In this way, environmental law’s ongoing search for new methods lead to an expansion and indeed a reimagination of what legal spaces are relevant to climate governance. Such spaces come to light through work identifying the obstacles to effective accountability for climate change-induced harms.” (Notre traduction.)

- 26 *Ibid.*, p. 261. Citation originale: “It is this work of destabilizing received categories and concepts of law that reveals transnational laws’ ability to bring into view alternative knowledges and the possibility of alternative futures.” (Notre traduction.)
- 27 *Ibid.*, p. 262. Citation originale : “Climate law scholarship has the power to challenge other forms of legal myopia, bringing into view boundaries and borders other than the territorial.” (Notre traduction.)
- 28 C. Larrère, « Les limites planétaires, la portée juridique du changement climatique », in M. Torre-Schaub (dir.), *Droits et changement climatique : comment répondre à l’urgence climatique ? Regards croisés à l’interdisciplinaire*, Mare & Martin, Paris, France, 2020, p. 137-152. Sur la notion de limites planétaires, on peut se reporter à l’entrée Wikipedia : https://fr.wikipedia.org/wiki/Limites_planétaires.
- 29 Tom Bristow et Thomas Ford (éds.), *Cultural History of Climate change*, Routledge, 2016.
- 30 Déborah Coen, *Climate in Motion, science, empire and the problem of scale*, Chicago, Chicago University Press, 2018.
- 31 *Ibid.*, p. 340. Citation originale: “The Habsburg trope of unity in diversity had met resistance from the start, and the scepticism only intensified with the outbreak of war in 1914.” (Notre traduction.)
- 32 *Ibid.*, p. 360. Citation originale: « From a historical perspective, then, modern climate science is a product of scaling, a process that is not only intellectual, but also sensuous, passionate, and politically charged. Scaling has been constitutive of the history of climate science, and it will be equally vital to its future, since global warming threatens the lives of communities that are drastically

underrepresented in the highest echelons of international changes.”
(Notre traduction.)

- 33 Rens van Munster and Casper Sylvest (eds), *The Politics of Globality since 1945. Assembling the planet*, London, Routledge, 2016.
Sophie Houdart, *Les incommensurables*, Bruxelles, Zones sensibles, 2015. S. Houdart, 2010, « Pixelliser. Pour une pragmatique de la disparition », revue en ligne *Réel/Virtuel*, numéro spécial consacré aux « Textures du numérique » (<http://reelvirtuel.univ-paris1.fr/files/Houdart+IMAGES.pdf>) S. Houdart, 2010, « Fragmentation, particularisation, pixellisation : Des manières d’être invisible dans l’architecture japonaise », *Visible*, numéro spécial consacré à « Images & Dispositifs de visualisation scientifiques », n° 7 : 57-79.
- 34 Bruno Latour, « Give me a laboratory, I will raise the world », in Karin Knorr-Cetina et Michael Mulkay (dir.), *Science observed. Perspectives on the social studies of science*, Londres, Sage, 1983, p. 141-170.
- 35 Pour un aperçu de ces tendances, voir James Poskett, *Copernic et Newton n’étaient pas seuls. Ce que la science moderne doit aux sociétés non européennes*, traduit de l’anglais par Charles Frankel, Paris, Le Seuil, 2022. Je me permets de renvoyer à mon compte-rendu : « Shifting world science: toward new inclusive narratives (book review) », *Metasciences*, 2023, Juin 2023.
- 36 James Poskett, *Copernic et Newton n’étaient pas seuls. Ce que la science moderne doit aux sociétés non européennes*, traduit de l’anglais par Charles Frankel, Paris, Le Seuil, 2022.
- 37 James Delbourgo, ‘The Knowing world: A new global history of science’, *History of science*, (2019), p. 1-27.
- 38 Andrew Clarke and J. Alistair Crame, “The importance of historical processes global patterns of diversity”, in Tim M. Blackburn and Kein J. Gaston (dir.), *Macroecology. Concepts and Consequences*, Blackwell, 2003, p. 130-151. Sharon E. Kingsland, “The Role of Place in the History of Ecology”, in Ian Billick and Mary V. Price (eds.), *The ecology of Place. Contribution of place-based research to*

ecological understanding, Chicago, Chicago University Press, 2010, p. 15-39.

- 39 Bruno Latour, "Why Gaia is not a God of Totality", *Theory, Culture & Society* (2017) 34(2-3): 61-81, 70.
- 40 Anna Lowenhaupt Tsing, "On nonscalability: the living world is not amenable to Precision-nested scales", *Common knowledge*, 18:3, 2012, p. 503-524.
- 41 B. Latour, « L'Anti-zoom », in S. Pagé et alii (éd.), *Olafur Eliasson: Contact*, Paris: Flammarion, 2014, p. 221-224.
- 42 Ibid., p. 123.
- 43 Pour une mise en œuvre de cette conception « anti-zoom » appliquée au droit, Lilian Moncrieff, « Law, Scale, Anti-zooming, and Corporate Short-termism », *Law, Culture and the Humanities*. 2020, 16-1, p. 103-126, en particulier p. 109.
- 44 F. Audren, « Un tournant technique des sciences (sociales) du droit ? », *Clio@Themis* [En ligne], 23 | 2022.
- 45 Voir le projet de « cartographie potentielle », Frédérique Ait-Touati, Alexandra Arènes, Axelles Grégoire, Terra forma. Manuel de cartographie potentielle, Paris, Editions B22, 2019, p. 4.

—

Contributeur · ices

Juliette Simont, Patrice Maniglier, Emmanuelle Loyer

—

Comment citer ce texte

Stéphane Van Damme, « Globale ou locale ? Sur les échelles du climat entre sciences et droit », *Les Temps qui restent*, n°2, juillet-septembre 2024.

Pendant ce temps la Terre soufflait

(Sur *Umwelt* de Maguy Marin)

Par Déborah Bucchi | 26-09-2024

Pour sa deuxième chronique, Déborah Bucchi nous conduit à Bobigny, où elle a vu en mai 2024 *Umwelt*, spectacle chorégraphique de Maguy Marin. D'abord déçue par cette allégorie acide d'une modernité ravagée où c'est « chacun son monde », son esprit décroche. Mais dans cette distraction même, quelque chose se fait sentir : la soufflerie qui vient de la périphérie donne alors une idée plus positive de la manière dont la scène peut nous ramener sur Terre. Une leçon, modeste mais précise, d'esthétique terrestre.

Les formes scéniques contemporaines se caractérisent en partie par la continuité qu'elles établissent entre la scène et la salle d'une part, entre le théâtre et le monde d'autre part. Au lieu d'exagérer, comme le voulait l'esthétique illusionniste du théâtre dramatique moderne, la clôture de l'univers scénique, elles font coïncider, à l'instar des performances rituelles, l'espace-temps dramatique (le monde figuré sur la scène) avec l'espace-temps vécu de la performance. Au lieu de masquer l'artificialité des agents humains et non-humains de la représentation afin de reproduire la nature ou la vie ¹, elles exposent de façon plus ou moins fictionnelle leur performativité. Aussi peut-on considérer de telles formes scéniques comme des expériences sensorielles de *reterrestrialisation* ².

On pourrait penser a priori que le spectacle chorégraphique de Maguy Marin intitulé *Umwelt*, créé en 2004 et rejoué le 15 mai dernier à la Maison de la Culture de Bobigny (MC93), relèverait d'une

telle esthétique, en raison notamment de sa thématique. Le titre, qui signifie en allemand « environnement », et plus littéralement « monde-autour », renvoie à la notion développée par Jakob von Uexküll, un philosophe et biologiste allemand né en 1864. Quoique les performances représentées à la MC93 s'adressent particulièrement à ces « intellectuels avancés » dont parlait Pasolini ³, la frange de la bourgeoisie désireuse de s'allier avec les classes populaires, nul besoin pour comprendre de quoi il s'agit, fort heureusement, de connaître la pensée du théoricien – lue librement d'ailleurs par Maguy Marin à travers la lecture qu'en fait Deleuze dans son livre sur Spinoza ⁴. C'est en fait l'idée d'« entour » qui intéresse la chorégraphe ⁵, ainsi que l'indique le document de salle. Le sujet de la performance n'est donc pas le concept d'*Umwelt*, mais ce que recouvre bien plus largement ce mot : le « monde dans lequel on vit » ⁶, soit l'environnement.

Sur le site de la compagnie de la chorégraphe, la description du spectacle est plus précise. Y transparaissent davantage les traces de la pensée deleuzienne dont Maguy Marin s'inspire. Ce que représenterait *Umwelt*, ce sont

les interférences de toutes sortes, attractions, répulsions, sympathies, antipathies, altérations, alliages, pénétrations, dessinant peu à peu un paysage dévasté par les diverses traces d'activités, rejets, déchets, accumulation de « restes », transformant l'espace en une ruine systématiquement formée par tous dans l'indifférence générale ⁷.

Mais le discours de l'artiste sur sa performance ne correspond pas complètement à ce qui a lieu sur la scène. Car il n'y a justement pas, ou alors très peu, d'« attractions », de « sympathies », d'interférences positives dans la performance. Au centre du monde figuré sur la scène se trouvent en effet des êtres humains visiblement coupés tout à la fois de leur environnement et des autres humains – en fait de tout ce qui dépasse leur étroite enveloppe de vie individuelle, marquée sur la scène, je vais y revenir, par les miroirs qui ne donnent à voir que leur propre reflet. Par ailleurs la performance thématise moins, à premier abord, les interactions entre humains et non-humains, ou entre différents *Umwelten*, que la destruction de

l'environnement par les actions humaines. Ce que le spectacle expose, ce n'est pas la capacité d'un milieu à affecter l'être, comme l'ont mis en avant les philosophes de l'écologie reprenant la notion d'*Umwelt* à la suite de Deleuze ⁸, mais celle de l'individu à négliger son milieu jusqu'à l'anéantir. Contrairement à ce que pourrait suggérer le titre mais comme l'indique en réalité la description du site, ce n'est pas tant l'action de l'environnement qui est au centre, que celle, mortifère, de l'être humain.

Sur le coup, je dois avouer que je trouvais cette expérience désagréable. Au lieu de cette entité riche et chatoyante qu'évoquait le mot *Umwelt*, je me retrouvais avec ce monde pauvre et hargneux dans lequel je vivais déjà et dont j'aurais voulu m'échapper. Plus grave, je me suis mise à rêvasser à autre chose pendant le spectacle – ce qui ne semble pas témoigner de son efficacité. À la réflexion aussi, j'avais des doutes. Je percevais bien le sens critique de cette performance, mais je me demandais si cette description acerbe que fait Maguy Marin de l'inconséquence de l'individu et de sa violence à l'égard de l'environnement suffisait à faire de cette performance au thème pourtant écologique une expérience de reterrestrialisation. Cependant les effets sensoriels du spectacle, qui ont perduré après la représentation, m'ont néanmoins amenée à prêter attention à ce qui n'était pas au centre de la scène, et à voir ce que la performance avait au fond, ou plutôt dans ses marges, de terrestre. Et ma distraction même m'est apparue comme une manière subtile de me faire faire l'expérience de la Terre.

Double immersion

Un gigantesque ventilateur est situé sur la gauche de la scène, à l'écart du dispositif scénique central principal. Sur le devant, trois guitares électriques posées au sol sur lesquelles glissera tout au long de la performance une corde, maintenue par deux bobines, à droite et à gauche, soulignant la frontière entre la scène et la salle. Le fond de scène est constitué de miroirs disposés en quinconce, dont les interstices dessinent les couloirs par où apparaissent et s'évanouissent les diverses figures jouées par les neuf interprètes du

spectacle. Celles-ci, toujours sans parole, viennent effectuer un geste face ou dos au public (mettre une couronne en argent, manger une pomme, se toucher le nez, dire non avec le doigt, enfiler un tablier, embrasser quelqu'un, installer une plante...) pour ensuite repartir, puis revenir. À la différence des palais des glaces, l'agencement des miroirs est tel que les interprètes ne peuvent se croiser.

Sur la scène les mêmes figures reviennent, une à une, à deux ou à plusieurs. Les mêmes actions se répètent. Des détails changent cependant d'une apparition à l'autre : le chapeau n'est plus le même, telle figure réapparaît mais dans un autre couloir. Parfois le vrombissement sonore s'arrête. Le son des guitares électriques est de temps en temps altéré par le frottement des gaines enserrant à certains endroits la corde qui les fait résonner. Dans l'entretien du programme de salle, la chorégraphe dit avoir voulu saisir les moments du quotidien échappant à la vue 9. Mais certaines actions sont loin d'être banales. Les actions semblent d'ailleurs de plus en plus sordides à mesure qu'elles se répètent. Elles sont toujours plus chargées d'agressivité. Les corps s'exposent sans grâce et avec assurance, et même avec un excès d'assurance. Ainsi ces figures bien plantées sur leurs pieds, se déplaçant les jambes un peu écartées, niveau bassin, dans une sorte de pas carré. Ainsi cette femme croquant sa pomme, les yeux braqués en direction du public avec un air de défi ou de mépris. Les objets apportés sont parfois abandonnés. Ils s'accumulent sur le devant de la scène. Autant de déchets non recyclés, autant de traces concrètes d'une négligence généralisée. Ces figures s'offrent sans générosité, ni fragilité au regard du public, quoiqu'elles soient parfois dérisoires, quand elles mangent par exemple leur carotte, oreilles de lapin sur la tête. Elles semblent se regarder elles-mêmes quand elles s'exposent, et le public semble n'être lui-même que l'un des miroirs se trouvant sur la scène. Le défilé, motif chorégraphique largement repris dans la danse contemporaine, n'a donc rien de l'amical retour d'interprètes dont on apprécie la variété visuelle des costumes. Il n'a rien à voir non plus avec les codes gestuels, la légèreté et l'exagération subversives propres au défilé de mode réapproprié par le *voguing* ou à l'esthétique queer du *show off*. S'exhibe la normalité d'un monde qui ne masque plus sa violence.

Le mouvement sonore et visuel, répété, fonctionne comme un bruit blanc déclenchant un mouvement imaginaire. Arrivent sans que je ne m'en aperçoive des images mentales, à mesure que s'hybrident choses vues, entendues et perçues. Les images scéniques agissent en effet comme des *stimuli* extérieurs déclenchant l'activité sensorielle et imaginaire. Dans un merveilleux texte, Alice Godfroy rend compte avec précision de cette forme de stimulation. Relisant Sartre, elle introduit le corps dansant dans la liste des objets embrayeurs susceptibles d'activer les « images hypnagogiques » décrites par le philosophe dans *L'imaginaire* (1940), c'est-à-dire des images capables de déplacer l'attention du spectateur ou de la spectatrice « d'une conscience perceptive à une conscience imageante » **10**. Le souffle du ventilateur allié au son des guitares d'*Umwelt* – la seule évocation d'harmonie dans la performance – s'inscrit parfaitement dans cette liste : le dispositif sonore invite le corps à une détente propice à l'accueil des choses vues, à un état de perception légèrement altéré qui sollicite l'activité imageante.

L'étendue de la performance se déréalise, ou plutôt les images scéniques deviennent le simple support de mon imagination. J'intériorise la vanité des actions effectuées. Se forme une autre expérience, une autre narration, sans rapport évident, par-delà ce que je vois. Seconde immersion, dans un théâtre intérieur cette fois, autonome de ce qui a lieu sur scène. Mais l'expression de théâtre intérieur renvoie sans doute trop à la philosophie cartésienne, qui sépare drastiquement l'intériorité du sujet pensant du monde extérieur, pour ne pas créer de confusion. En l'occurrence, l'expérience mentale intérieure durant le spectacle de Maguy Marin a bien été déclenchée par le dispositif scénique. Mais à la différence d'autres performances contemporaines, qui tendent à faire fusionner images scéniques et images mentales, à dissoudre les contours entre extérieur et intérieur, à faire s'effondrer les limites du sujet moderne, la performance de Maguy Marin m'entraînait à plonger dans l'expérience de la conscience imageante, donc à réduire les agents sonores et visuels scéniques à de purs et simples embrayeurs dont je ne percevais plus que le vague mouvement – à me désintéresser, en quelque sorte, de ce qui se passait sur la scène. Ce faisant, elle m'invitait à m'interroger sur les rapports entre perception et attention, entre

théâtre extérieur et théâtre intérieur: pourquoi ce dédoublement, ce décrochage de l'espace réel, dans une pièce portant sur « le monde dans lequel on vit »? Fallait-il en conclure que cette expérience, qui m'a désajustée du milieu où je me situais, était pour moi ratée? Ou bien est-ce par mimétisme avec la solitude des individus s'offrant à ma vision que s'est produit ce repli vers l'intérieur? Ou bien encore, est-ce mon *Umwelt* qui m'a empêchée de m'adapter à cette autre *Umwelt* qui m'était proposée? La performance illustrerait bien alors la théorie d'Uexküll selon laquelle non seulement chaque espèce, mais les individus au sein de chacune d'elles, possèdent un espace-temps qui leur est propre ¹¹. Mais peut-il y avoir alors un sens, au-delà de l'expérimentation sensorielle intérieure, à cette expérience commune?

Le spectacle de Maguy Marin sollicite fortement l'activité interprétative, et plus particulièrement le discours critique. Il se distingue en cela d'un divertissement ludique ou d'une performance rituelle où est suspendue la question du sens, comme l'écrit Frédérique Ildefonse ¹². La prise en compte explicite dans le dispositif performatif de la fabrication du sens par l'instance spectatorielle est en effet caractéristique des esthétiques contemporaines. Les artistes conçoivent leur objet scénique bien plus comme un questionnement (voire comme une énigme, par exemple chez le metteur en scène Romeo Castellucci) que comme un message, quand bien même cet objet semble s'inscrire, comme la performance de Maguy Marin, dans une perspective politique (ici la critique politique de la société moderne, la pensée écologique). Cela tient à la nature même des formes performatives qui caractérisent l'esthétique contemporaine. Re-présenter des actions dans un espace-temps donné, surtout dans des formes « où le sens glisse » ¹³, est toujours l'occasion d'en repenser les effets.

Le spectacle de Maguy Marin fait partie de ces formes scéniques qui laissent une grande place, parfois déroutante, à l'activité imaginative et interprétative du public. Or si elles dépendent toujours de l'environnement social du public et de son degré de familiarité avec les arts du spectacle, les interprétations sont néanmoins guidées, à des degrés différents, par l'agencement des matériaux scéniques,

humains et non-humains, intra ou extra scéniques, mythiques ou physiques. Le dispositif scénique, objet perçu par un même public, définit toujours aussi sinon un récit, du moins le brouillon sophistiqué d'un discours sur le monde à reconstruire, et auquel la patine du temps pourra éventuellement, lors de son rejeu plus tard, donner une texture particulière. Ainsi le spectacle de Maguy Marin, créé en 2004 et rejoué en 2024, prenait-il pour moi la couleur d'un discours politique presque antimoderne : celui du désenchantement du monde fin de siècle, ou du discours sur la fin de l'histoire à la veille du XXI^e siècle, sans que je sache bien si la mise en scène devait susciter l'approbation ou la critique de tels discours, la peur ou la compassion. Mais en 2024, ce n'est plus seulement l'entité visuelle principale, le groupe humain placé au milieu, qui attire l'attention, mais le dispositif sonore qui l'environne. Et c'est aussi sans doute pourquoi mon attention a glissé du centre de la scène vers un ailleurs.

Réinterprétation

La chorégraphe explique, dans le descriptif distribué à l'entrée de la MC93, à propos du dispositif scénique situé au fond de la scène : « C'était une manière de jouer sur la perception, afin que l'on perçoive les visages, mais de manière diffuse ; que les silhouettes se dessinent de manière globale – ni anonymes, ni trop singularisées – comme l'exposition d'une humanité... » ¹⁴. Les costumes, les objets et la scénographie décrivent cependant moins le mythe d'une espèce humaine anhistorique qu'un groupe social à la fois flou et identifiable, qui pourrait être la classe moyenne blanche et hétéro-normée du monde occidental. Les actions, on les a évoquées, sont loin d'être neutres. Le programme de salle, qualifiant le spectacle d'« hypnotique », évoque la lutte de ces êtres face à une nature dévastée, la « frénésie » de leurs gestes et la poésie qui se dégage du spectacle ¹⁵. Le court descriptif pouvait laisser penser que l'expérience serait onirique. On sentait y poindre l'esthétique du sublime ou du tragique. Je propose bien plutôt de voir en 2024 dans les hommes et les femmes de ce petit monde scénique fonctionnant en vase clos, indifférent à sa propre chute, l'individu moderne dans

son versant le plus négatif: l'absence d'attention, de fragilité et de sensibilité à l'environnement, la jouissance tranquille et insouciance de soi, la virilité conquérante.

Le jeu des apparitions et disparitions renforce la vanité des actions humaines effectuées dans un environnement qui semble inépuisable. Le défilé des êtres qui s'exposent sur le devant de la scène fige le temps humain dans un présent immuable. Mais ce présent semble bien fragile et limité face au temps cosmique figuré par le puissant souffle du ventilateur qui envahit et remplit continuellement l'espace scénique. Faut-il voir dans cette infinie variation des apparitions et disparitions une forme contemporaine de danse macabre, où le bruit tonitruant des trompettes annonçant la mort aurait été remplacé par le souffle d'un puissant ventilateur? La performance serait-elle une figuration contemporaine de l'enfer? La dimension sonore y est en tout cas essentielle. C'est dans le conflit entre les corps et le souffle que se situe le cœur de la situation narrative; entre les individus modernes, et ce qui se constitue en 2024 à côté d'eux comme un autre sujet: la Terre.

Celle-ci apparaît progressivement, positivement et négativement. Positivement, avec le dispositif sonore constitué par le ventilateur, les guitares et la corde, qui figurent dans la boîte noire du théâtre des puissances cosmiques. Négativement, avec l'aveuglement des individus, imperturbables, pris dans cet autre entour qu'est l'agencement des miroirs, figurant l'étroite enveloppe de la vie individuelle, les corps ne faisant que répéter, sans s'affecter, leurs actions parallèles. Grâce aux reflets cependant, le public aura l'occasion d'entrapercevoir d'autres gestes, à la limite entre la scène et les coulisses: se précipiter pour se replacer au niveau d'un autre couloir, se faire aider par son partenaire de scène pour enfiler son costume, quitter son rôle pour en endosser un autre. Images furtives de la vie théâtrale, hors espace dramatique, qui contrebalance la froideur d'une scénographie évoquant l'architecture de verre des bâtiments modernes 16.

Là où la pièce pouvait peut-être sembler mettre en scène, lors de sa création en 2004, la violence des actions humaines, son retour en

2024 déplace le regard : ce qui apparaît, c'est la puissance d'agir de cet entour invisible et pourtant intrusif ¹⁷ (tonitruant dans la performance) qu'est la Terre. Mais dans le contexte d'aujourd'hui la performance a dès lors peut-être un autre effet : le refus de s'identifier aux figures humaines qui apparaissent sur la scène et de se laisser hypnotiser par leurs actions. Or le dispositif de la répétition est tel qu'il est difficile de sortir de ce monde clos, situé au centre de la scène pour capter le regard. Il y a trop peu de variations visuelles ou sonores, trop peu de mise à distance de ces figures pour dissiper les affects négatifs suscités par leur défilé. Mais il y a aussi trop de dureté dans le monde figuré pour se laisser tranquillement bercer par les images scéniques, pour que l'immersion devienne insouciant et religieuse adhésion à une société dont il faudrait accepter que les individus, désenchantés, ne daignent ni appeler à l'aide, ni apprécier, dans leur chute, le temps qui reste.

Ce monde humain, où les liens de solidarité, condamnés par l'architecture même à ne pas naître, ne sont même pas souhaités, est indésirable. Mais il est aussi un contre-modèle parfait de vie sociale. C'est ici qu'apparaît le discours critique et politique dont cette expérience sensorielle peut être porteuse. Ce n'est que dans un second temps, bénéficiant du travail de l'œuvre, de la digestion des restes de la performance, que j'ai compris que le libre cours de ma conscience imageante face à *Umwelt* avait été une façon de résister non seulement aux valeurs (ou à l'absence de valeurs) du monde figuré, mais aux représentations convenues, vieilles voire antimodernes de la modernité que le spectacle pouvait rappeler ou charrier implicitement et par-delà les intentions de sa créatrice (l'individualisation, l'idée de désenchantement du monde, l'absence de lien social). Il aura fallu que l'expérience d'individualisation soit en fait poussée jusqu'à l'épuisement, pendant et après le spectacle, pour que puisse émerger un autre sens. La performance prenait une autre épaisseur. Ma déconcentration durant le spectacle avait aussi été expérience d'un décentrement, du visuel au sonore, du centre vers la périphérie : si les figures humaines, disparaissant derrière mes images mentales, sont au milieu du plateau et le ventilateur sur le côté, à la limite de la scène, la force du mouvement sonore finissait par faire de la Terre un nouveau référentiel.

Par ce surgissement de la Terre à la limite de la scène, la performance de Maguy Marin s'inscrit de biais dans le champ du théâtre écologique contemporain cherchant à se désanthropocentrer, quoiqu'elle flirte effectivement avec l'esthétique moderne du sublime et du tragique. Elle se situe en fait entre l'ancien régime climatique et le régime terrestre ¹⁸, et invite ainsi à faire l'expérience des restes d'une modernité en transition, ainsi que d'une humanité mythique en voie de décentrement. En 2024, et c'est sans doute aussi pourquoi elle est reprogrammée, cette forme performative gagne une autre épaisseur. L'ampleur de la question écologique, l'attention croissante aux agents non-humains et les réflexions théoriques sur les transformations esthétiques du théâtre moderne ouvrent d'autres possibilités d'interprétation de cette forme née entre deux mondes, au tout début du XXI^e siècle, et qui constitue d'ailleurs une étape importante dans le travail de la chorégraphe elle-même ¹⁹.

Je continue d'absorber le souffle tonitruant de cet environnement théâtral, désormais familier, et même nourricier, et avec lui le réconfort paradoxal de l'existence d'un mouvement vital plus fort et durable que la seule espèce humaine. L'image d'un monde moderne désenchanté s'est, après la représentation, complètement effacée au profit du chant ensorcelant d'une *Umwelt* planétaire.

—

Notes

- ¹ Sur l'émergence et l'histoire au XVI^e et au XVII^e siècles de ce théâtre qui met en scène les passions humaines en faisant de la nature un décor, et son rapport avec les scènes politique et scientifique, voir Frédérique Aït-Touati, *Théâtres du monde. Fabriques de la nature en Occident*, Paris, La Découverte, 2024.
- ² Selon l'expression et la perspective de Patrice Maniglier dans l'article qui inaugure la revue des *Temps qui restent* : Patrice Maniglier, « Des Temps Modernes aux Temps qui restent : Histoire et avenir d'une revue, histoire et avenir du monde », *Les Temps qui restent*, n°1, avril 2024 [En ligne]

<https://lestempsquirestent.org/fr/numeros/numero-1/des-temps-modernes-aux-temps-qui-restent-histoire-et-avenir-d-une-revue-histoire-et-avenir-du-monde>.

- 3 Pier Paolo Pasolini, *Manifeste pour un nouveau théâtre*, Paris, Ypsilon, 2019, traduit par Marie Fabre, p. 14.
- 4 Gilles Deleuze, *Spinoza. Philosophie pratique*, Paris, Les Éditions de minuit, 2003 (1970), chapitre « Spinoza et nous ». Voir l'entretien suivant, réalisé en 2015 et reproduit dans le programme de salle du 15 mai 2024 : « Chronique d'un monde qui tombe. Entretien avec Maguy Marin autour d'*Umwelt* », propos recueillis par Gilles Amalvi, Paris, 2015. [En ligne] <https://www.mc93.com/journal/chronique-d-un-monde-qui-tombe>.
- 5 *Ibid.*
- 6 Selon la traduction proposée dans le descriptif du programme.
- 7 Extrait de la présentation d'*Umwelt* sur le site de la compagnie Maguy Marin : <https://compagnie-maguy-marin.fr/creations/umwelt>.
- 8 Chez Philippe Descola (*Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005) ou encore chez Vinciane Despret (*Que diraient les animaux, si...on leur posait les bonnes questions_?*, Paris, La Découverte, 2012).
- 9 « Chronique d'un monde qui tombe. Entretien avec Maguy Marin autour d'*Umwelt* », art.cit.
- 10 Alice Godfroy, « Images hypnagogiques », in www.pourunatlasdesfigures.net, Mathieu Bouvier (dir.), La Manufacture, Lausanne (He.so) 2018. [En ligne] <https://www.pourunatlasdesfigures.net/element/images-hypnagogiques>.]
- 11 Camille Chamois, « Les enjeux épistémologiques de la notion d'*Umwelt* chez Jakob von Uexküll », *Tétralogiques*, n°21, 2016, p. 171-194. [En ligne] <https://www.tetralogiques.fr/spip.php?article37>.

- 12 Voir en particulier, pour le développement de cette idée : Frédérique Ildefonse, *Il y a des dieux*, Paris, PUF, 2012 et “Croire aux dieux”, *Socio-anthropologie*, 36 | 2017. [En ligne] <http://journals.openedition.org/socio-anthropologie/3081>.]
- 13 Josette Féral, « De la performance à la performativité », in *Communications*, 92, 2013. Performance – Le corps exposé. Numéro dirigé par Christian Biet et Sylvie Roques, p. 205-218. [En ligne] www.persee.fr/doc/comm_0588-8018_2013_num_92_1_2704.
- 14 « Chronique d’un monde qui tombe. Entretien avec Maguy Marin autour d’*Umwelt* », art.cit.
- 15 Programme de salle du 15 mai 2024, MC93.
- 16 Comme le note Aurore Bonnet dans son carnet de recherches en ligne: Aurore Bonnet, « Umwelt et esthétique phénoménologique des ambiances », *Le Cresson veille et recherche. À propos d’ambiances architecturales et urbaines*(Hypotheses.org), 20 février 2015. [En ligne] <http://lcv.hypotheses.org/9280>.
- 17 Je reprends ici l’image de l’intrusion de la Terre comme puissance d’agir dans le monde contemporain avec la mutation climatique telle qu’elle est développée par Isabelle Stengers (*Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, Paris, La Découverte, 2013) et Bruno Latour (*Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015).
- 18 L’émergence de la Terre comme puissance d’agir dans la cosmologie moderne marque, pour Bruno Latour, le basculement entre un ancien et un nouveau régime climatique (Bruno Latour, *Face à Gaïa. Huit conférences sur le nouveau régime climatique*, Paris, La Découverte, 2015).
- 19 « Chronique d’un monde qui tombe. Entretien avec Maguy Marin autour d’*Umwelt* », art.cit.

—

Contributeur·ices

Déborah Brosteaux, Patrice Maniglier, Kianush Ruf

Comment citer ce texte

Déborah Bucchi, «Pendant ce temps la Terre soufflait (Sur *Umwelt* de Maguy Marin)», *Les Temps qui restent*, n°2, juillet-septembre 2024.

Digital Dummies

Par Elsa Boyer, Patrice Blouin | 19-09-2024

Cette nouvelle livraison de “Poésie commune” est véritablement commune: elle réunit une poétesse et un poète qui n’ont pas écrit ensemble, qui n’appartiennent pas à la même génération mais qui cependant font à la poésie quelque chose de comparable: leurs textes vont chercher la poésie dans les flux constants de l’audiovisuel le plus ordinaire qui médiatisent nos réalités politiques et vécues. En les réunissant, on espère faire sentir cet ancrage commun. Tel Jim Carrey dans *The Mask* confrontant la plasticité de son corps à celle des effets spéciaux numériques, Elsa Boyer et Patrice Blouin exercent et mettent en balance leur (in)capacité de synthèse au miroir des intelligences artificielles. Ce faisant, ils produisent une forme nouvelle de littérature digitale.



Elsa Boyer et Patrice Blouin n’appartiennent pas à la même génération, n’écrivent pas de livres ensemble habituellement, ne prétendent pas appartenir à quelque «école» de poésie que ce soit. Mais l’une et l’autre enseignent en école d’art et partagent un intérêt premier pour les productions télévisuelles ou vidéoludiques. Dans leurs textes on retrouve une volonté commune de ne pas traiter la poésie comme un registre d’images obéissant à une temporalité et un régime de perception autres que ceux de l’audiovisuel le plus ordinaire mais, au contraire, de la situer dans ces flux constants qui médiatisent nos réalités politiques et vécues.

Dans Laminaire (Zoème, 2024), Elsa Boyer écrit à partir d’objets du numérique, de textes de lois, d’images de personnalités politiques, de

vidéos TikTok, de mèmes et de jeux vidéo. Et le montage de ces différentes sources produit trois formes de texte : des blocs de prose, des vers autonomes, des vers faiblement coupés, et des vers plus longs qui sont comme des amorces de prose déçues. Dans Car le monde est creux (MF, 2024), Patrice Blouin compresse trois récits proliférants de voyage fantastique : Le Devisement du Monde, Les Mille et une nuits et Star Trek. Et il en tire 69 briques de 1500 signes, qui exposent et altèrent à la fois les différents tropes de l'ailleurs merveilleux.

Pour "Poésie commune", ils ont décidé de confronter des extraits de leurs livres respectifs, deux poèmes d'Elsa Boyer suivis de deux briques de Patrice Blouin.

c'est un poème autour d'une photo d'emmanuel macron en jet ski

un peu pris dans l'œil de cette petite écume
sur l'image où éclabousse
gicle l'été
sur la côte les laminaires
ce qui éviscère la mer la plage Jet Pilot RX ONE full finger
les cinq autour du fort sur le front de l'été se crispent
quand les mêmes purlèchent vos ressources

les contrats à terme que miaulent les chatons
quitte à calculer à la hausse la pilosité de tes clavicules
la perspective de rendre suaves les lignes des liquidités
de troquer la présidence moite
cet anus à dilapider

elle pointe au milieu, ta mâchoire légèrement avancée
comme elle s'aligne au design fumé des solaires
en appliquant la correcte onctuosité
un peu de cette écume
de l'iode sur la cornée

devant un drapé beige une lumière qui enclenche la mi-saison
une signature encadrée au-dessus des cimaises de protection dorées
le bras à bout portant tu t'enregistres sur TikTok – vous
dans votre droit, des statuts à mobiliser
tout contre nos projections d'infrastructure
une petite mèche sur ta langue

être une nation c'est ce clin d'œil de la paupière droite à la fin de ta vidéo
acheminée par câbles terrestres et sous-marins depuis les outre-mers,
et tu optes pour ce fond simple sur lequel se dispersent les thalles d'une
caulerpe prolifera

un érotisme à récolter entre la lèvre supérieure et les narines
le sableux permis d'un seul de tes deux yeux
où clapote la vague approbation des pères en langue

à l'Accor Arena, cash prize, sans marée basse, un Blast TV major Counter
Strike, des semelles en gomme technique pour qu'aucune seconde ne se
détériore sur le rosâtre d'une dulce
une main de mer sans anatomie
visqueuse rouge tout contre le futur
récupère les tirs perdus inaptes à enfiler les fracas de crânes
sur un cordeau
l'administration exécute l'impunité de la loutre

tes yeux photosensibles se calent à nouveau dans le cadre d'une vidéo où
tous tes pigments doivent démentir que le bord d'un orifice démissionne
sur l'estran. Au niveau de la pleine mer de mortes-eaux. Les goémons

exonèrent d'un meilleur plan
les algues
de quelles filles
sont-elles les spéciales
à force de teinter dans la masse

c'est un poème que j'aurais aimé plus long sur l'enceinte connectée d'Amazon alexa

alexa une vaste femme avec une maigre protection
elle chevauche
c'est sur une monture bâtarde
elle porte à son front les météos
elle caracole
au creux d'une colline tech on synthétise sa voix
ordres de pointe sans langue
de quoi tu me dotes
tu te bardes
elle jonche les écrans entre nos paumes
alexa à quel point les muscles se dépeuplent
attrape un petit pénis au fond de ma hanche
quelconque
ce qui suinte sous le marbre
ta voix moule les contours d'un sexe de service
assistante encore
tu tiens lance au sein
set de skills contre les os du bassin
large voix pour quel temps ou combien sauras-tu
les micro-tâches pour calibrer tes écoutes
recroquevillée localement et prête à détecter ce que tu crois être
un nom un lieu une activité
en pleine prairie viens me prédire

Parfois tu te sens capable de déplacer les étoiles. Pris dans un vortex infini d'énergie. Tu es assis dans ton salon et en même temps tu

ir tout ce que tu veux devant toi. Un arbre en cristal. Des naines brunes. Des planètes gazeuses. Une nébuleuse violette et blanche. Un anneau orné de strass. Des pluies d'astéroïdes. Mais rapidement la pression intracrânienne devient trop forte. Tu deviens plus sensible aux effets de distorsion. Tu ne maîtrises plus les images qui paraissent sous tes yeux. Tu vois des télépathes hirsutes. Des loups-garous. Des harengs saurs. Des visages faits de bouches. Et tu te vois toi. Ta tête sort du plafond. Elle flotte dans la fumée d'un cigare. À un moment tu es transparent comme un vase. À un autre tu te dissimules derrière un carré de tissu. Tu reçois un appel de détresse lancé par une mission archéologique. Ils te préviennent qu'il faut extraire immédiatement tous les minéraux cachés dans les replis de la Terre. Et les faire fondre dans un haut fourneau. Tu dis. Il n'y a pas d'autre maladie que mon addiction aux médicaments. Tu dis. Nous n'avons pas vocation à accueillir toute la racaille de l'univers. Tu dis. Laissez entrer la populace. Qu'elle commence le pillage. Qui échangerait de vieilles lampes contre des neuves ? Et pourquoi coudre les morts ? Puis tu tombes en catatonie. Quand tu te réveilles tu es de nouveau Judas le Timonier. Et tu nages dans un bain de néon liquide.

Ô les planètes. Les planètes sont comme des taches de sang. Cette planète est tout à fait folle. Elle est géologiquement instable. Cette autre est consacrée au divertissement. Elle est dirigée de l'intérieur par un cerveau artificiel volcanique. La Borderie Schaharazade. La Caserne Uhura. Dès que Dieu a une idée – on dirait – il en fait une planète. La planète des enfants. La planète des vieillards. La planète sens dessus dessous. Toutes les planètes sont des théâtres. Toutes les planètes sont des plateaux télé. Des parcs d'attraction. Une étoile explose dans le noir comme un jaune d'œuf dans un tas de farine. Vues de loin toutes les planètes sont des billes nuageuses. Et tu les classes comme telles dans ton journal de bord. Planète Œil de Chat. Planète Poisson Clown. Planète Tourbillon. Les planètes sont des énigmes. Ou des puzzles géologiques. Certaines s'épuisent plus vite que d'autres. Les unes vivent et meurent violemment. Elles ne connaissent qu'un mode d'existence. Leur être n'est qu'une brève explosion. Les autres en revanche supportent pendant des

araisent un matin – sans qu'on comprenne pourquoi – à la première vibration harmonique. Là où il y avait tout un système solaire on ne trouve plus qu'un frêle halo. Tu as entendu parler d'une menace ancienne. Un nuage vivant qui avale les planètes. Tu dis. C'est pour ça qu'elles se taisent. Qu'elles roulent en silence dans la nuit comme des boules de coton.

—

Plastic amalgam

Par Pierre Vinclair | 09-09-2024

« Le travail du poème consiste à juxtaposer des fragments qui a priori n'ont pas de rapport. » Pour son quatrième épisode, *Poésie à problèmes* se penche sur un poème qui multiplie les larsens sans être pour autant bruitiste. Alice Notley – la poétesse (78 ans, « l'une des poétesse les plus célèbres et célébrées des USA ») – a beau dire ne pas s'intéresser à la traduction, traduire oblige à comprendre même (et surtout) quand il n'y a rien à comprendre.

Il y a quelques mois, dans le numéro d'hiver de la *Paris Review*, j'ai lu un poème qui compte cinq strophes dont voici la première :

The Answer Is Awe

Dream old pay phone ringing in hospital I pick up

receiver voice says "The answer is awe."

Still don't know what to do with it last September right

before I was diagnosed and the dream is still irritating

I have a checkup Friday I'm working on The Old Language

again. Does do if it is there nothing or any thing

Take the laundry out of the machine—that proves zilch.

If the answer were awe, I would be burdened with awe

Je ne connaissais pas l'autrice : une certaine Alice Notley, et je ne savais dire exactement pourquoi j'aimais cette strophe – mais j'ai immédiatement écrit un message à Céline Leroy (que je remercie d'avoir relu et amélioré les traductions que je vais proposer plus bas), avec qui il m'était déjà arrivé de commenter les sommaires de cette revue : « Est-ce que tu connais Alice Notley ? C'est une jeune poète qui a publié un texte dans la dernière *Paris Review* que j'ai trouvé vraiment pas mal ». Bien sûr, Céline connaissait ; elle eut la délicatesse de ne pas m'apprendre tout de suite qu'Alice Notley avait 78 ans ; que c'était l'une des poétesses les plus célèbres et célébrées des USA ; qu'elle avait d'ailleurs fait partie de cette informelle « École de New York » dont j'ai parlé la dernière fois, aux côtés de John Ashbery ou Ted Berrigan (qui était aussi son mari). À la lecture du poème, du reste, j'aurais dû au moins deviner que la femme qui parle n'était pas toute jeune : puisqu'elle a connu les « old pay phone » et qu'elle s'est fait diagnostiquer un cancer. J'ai sans doute imaginé que c'était une jeune fille à cause du ton dégingandé, hirsute, de cette poésie dont la voix, quoique l'autrice puisse être âgée, demeure très fraîche.

Après plusieurs relectures, je saurais maintenant dire pourquoi cette première strophe m'a plu. J'aime le carambolage syntaxique du premier vers : « Dream old pay phone ringing », ces noms posés les uns sur les autres, qu'on pourrait traduire « Vieux téléphone à pièces rêvé sonnante à l'hôpital », sans être sûr que « dream » ne soit pas, par exemple, un verbe à l'impératif – ou réponde à un tout autre usage. J'aime la phrase entendue en rêve : « The answer is awe. », que l'on pourrait traduire par « La réponse est terreur » (au sens d'effroi), à ceci près que les lettres de « awe » se retrouvent toutes dans le mot « answer », et dans l'ordre, si bien que « The answer is awe » insinue sottement quelque chose comme « Au fond de la réponse, de toute réponse, gît une monstrueuse terreur : les lettres mêmes le disent », le rêve affirmant une vérité dont l'évidence est démontrée par une logique quasi-cratylienue. On trouverait quelque chose de proche en français dans une phrase comme : « La réponse est repos ». Mais évidemment, cela ne fait pas le même effet, de se réveiller d'un rêve qui a formulé l'une ou l'autre affirmations. Une troisième chose que j'aime dans cette strophe : l'ambiguïté

é de l'expression « right / before I was diagnosed », qui tient à l'absence de ponctuation – faut-il lire « right before, I was diagnosed » (« juste avant, on me diagnostiqua ») ou « right before I was diagnosed » (« juste avant qu'on me diagnostique »)? Ambiguïté également impossible à tenir en français. Je me suis demandé au passage ce qu'était cet « Old language », jusqu'à découvrir que dans un entretien en ligne, Alice Notley déclarait: « I am trying to find something that I call "THE old language" contained in our cells or what our cells are... ». Il s'agirait donc d'un langage pré-linguistique: biologique, voire génétique – un langage qui donc n'est pas, à proprement parler, un langage. Un peu plus loin, je suis troublé par l'expression « Does do if it is there nothing or any thing » que j'ai retourné d'abord en vain dans tous les sens. Il y a trois verbes, dont deux conjugués à la troisième personne du singulier: « does » et « is ». Lequel des trois est le verbe de la proposition principale? Si c'est une question, « does » joue le rôle d'auxiliaire, mais pour quel verbe (ce ne peut être ni « do » ni « is »)? Et quel serait son sujet? Si c'est une affirmation, pourquoi « does » est-il en tête de phrase? Après moult relectures, je pense qu'il faut lire ainsi: « Does do » (avec « does » utilisé emphatiquement comme auxiliaire accentuant « do », et ce dernier verbe au sens de « ça va »: ça va vraiment, ça va aller – l'absence de sujet tenant à l'oralité), une pause, puis « if it is there », avec « it » qui désignerait la tumeur (puisque'elle va faire un checkup): ça va aller, si c'est là. Même si la tumeur est là, ça ira. Une nouvelle pause, « nothing or anything », rien ou quelque chose. J'aime le mot « zilch », que je rencontre pour la première fois, et dont le dictionnaire m'apprend qu'il signifie « que dalle ». Enfin, j'aime « if the answer were awe », reprenant et développant le jeu de paronymie entre « answer » et « awe », en ajoutant « were »: la phrase devient vraiment du chewing-gum. La strophe pourrait se traduire ainsi :

Vieux téléphone à pièces rêvé qui sonne à l'hôpital je décroche

combiné une voix dit « La réponse est terreur. »

Je sais toujours pas quoi faire avec septembre dernier juste

avant le diagnostic et le rêve continue de m'agacer

j'ai un bilan de santé vendredi Je travaille sur le Langage
Originaire

de nouveau. Ça ira si c'est là rien ou quelque chose

Sors le linge de la machine — ça prouve que dalle.

Si la réponse était terreur, je croulerais sous la terreur

Il y a une forme (que reproduisent les strophes suivantes), mais le contenu est tout à fait étranger à toute préoccupation littéraire. C'est pourquoi dire que « la littérature est affaire de forme » (ce qui est vrai, me semble-t-il), n'implique pas d'être formaliste (ce qui signifierait que seule la forme compte). La littérature est affaire de forme, mais la littérature n'est que la moitié de ce qui compte, dans la littérature. L'autre moitié, c'est la vie. D'ailleurs, Alice Notley n'a pas l'air de s'intéresser beaucoup aux discussions strictement littéraires. C'est aussi sa fraîcheur: il y a par exemple quelque chose d'assez punk dans sa manière de repousser, d'un revers de la main (et il y a un doigt d'honneur au bout de cette main), les discussions scolastiques sur la traduction (du genre de celle que je viens de donner à lire plus haut). Elle déclare en effet dans l'entretien du numéro suivant de la *Paris Review* (je traduis):

La traduction ne m'intéresse pas. Discuter de traduction ne m'intéresse pas. Je n'ai pas tellement envie de faire traduire mes livres, même si je sais que ce serait une bonne idée. Je ne supporte pas quand les gens commencent à dire à quel point c'est important, même si ça l'est – je sais que ça l'est – mais le bavardage des gens à propos de toutes ces choses que tu peux faire comme traducteur, les différentes traductions possibles, tout cela est absolument ridicule. On a besoin d'une traduction et c'est tout. Y a pas besoin de tout ce baratin avec le texte.

Je ne suis pas du tout d'accord avec ces affirmations, mais ce n'est pas la question. Plutôt le fait que je vois dans le poème d'Alice Notl-

ey un subtil équilibre entre clarté et obscurité, qui me semble être une autre manière de désigner les rapports, dont j'ai commencé à parler plus haut, entre forme et contenu. Le contenu, c'est ce qui pourrait aussi se donner en prose : J'ai un cancer, je sors le linge de la machine, j'ai fait un rêve. La forme, c'est ce qui vient compliquer voire anéantir le contenu, parce qu'elle l'organise selon des logiques qui ne ressortissent pas à ses prétentions assertives. Allitérations, concaténations, carambolages, répétitions, métaphores, équivoques syntaxiques, tous ces éléments (par lesquels le poème échappe à la prose) entrent en contradiction avec le contenu, le problématissent, le reprennent, le repiquent ou le lacèrent. Des motifs apparaissent alors à la surface, comme des croûtes sur les vaisseaux du sens. La forme en ressaisissant le contenu lui adjoint une deuxième couche de signification, qui non seulement complique la première, mais joue orthogonalement à elle – et les rapports entre ces deux dimensions sont intéressants. Ils s'illustrent, se contestent, se concurrencent, se bloquent, se jettent des ponts. Ils varient en tout cas, extraordinairement, autant que la musique (elle aussi un ensemble de rapports) varie, du baroque au punk. D'un côté, la ligne claire est compliquée par un travail virtuose ; de l'autre, brouillée par un effet Larsen. Il en va de même en poésie. Les maniéristes et les bourrin(e)s jouent tous la forme contre le contenu, mais différemment. Je dirais d'ailleurs que le poème vraiment intéressant s'épanouit à un degré supplémentaire de dialectique : lorsque la virtuosité baroque s'avère être une manière d'être suprément bourrin, ou réciproquement, au moment où vous vous rendez compte que Jimi Hendrix joue du Bach avec son larsen. C'est en tout cas là que travaillent, généralement, les œuvres que j'aime ; est-ce ici qu'il faut aussi placer le boulot d'Alice Notley ? Peut-elle nous offrir – je dirais que c'est, au fond du fond, l'effort du poème – *une expérience lisible de l'illisible ?*

Mais je plaque mes marottes. Repartons plutôt du texte : par exemple, « Does do if it is there nothing or any thing ». Ce qui saute aux yeux, d'abord c'est l'illisible, la concaténation parataxique de monosyllabes. Et puis, obligé d'émettre des hypothèses de ponctuation, ou de rapporter les pronoms à des antécédents crédibles, d'ajouter des pauses, de décoder les images, on fait peu à peu lever

des significations possibles. Si le sens se donnait d'emblée (comme dans la prose), le poème ne serait pas intéressant ; s'il se refusait résolument, non plus. Or, cet entre-deux offre moins (chez Notley en tout cas) comme je l'ai prétendu, une « expérience lisible de l'illisible », qu'une invitation à construire la lisibilité de ce qui était d'abord illisible. Raison pour laquelle, d'ailleurs, je ne suis pas d'accord avec elle quand elle énonce : « Peu importe qu'un poème soit clair ou pas/difficile ou pas » : la question est au contraire cruciale, à mon avis, car il s'agit là d'un *drame du sens*. Qu'un poème soit clair ou pas, difficile ou pas, dit la manière dont il règle ses rapports forme/contenu, donc l'essentiel de comment nous devons attaquer sa lecture. Quel alpiniste dirait « Peu importe si la paroi est facile ou pas » ? Sauf qu'Alice Notley ne dit bien sûr pas cela dans une phrase de prose (avec laquelle on peut être en désaccord), mais dans un poème dont la signification est plastiquée par sa propre forme, de sorte que l'on assiste à *un spectacle* davantage que l'on ne subit *un discours* – un spectacle que nous devons qui plus est en partie activer nous-même, d'hypothèse en hypothèse. Un spectacle, également, on va le voir, improvisé, ou à moitié improvisé, rapprochant les unes des autres des choses hétérogènes et commentant son propre geste. Il peut affirmer, *au passage*, que comprendre n'est pas important – mais dès lors que nous *comprenons* cette phrase et son importance, nous ne pouvons je crois l'accepter. Il y a quelque chose de scandaleux (scandaleux et facile – c'est une manière de faire comme s'il n'y avait pas de problème : oui, voilà, on ne comprend rien en poésie, mais c'est un détail ! Non, ce n'est pas un détail !!) dans la proposition – qu'il faut comprendre – selon laquelle comprendre n'est pas important, non ? (Ça me fait penser aux riches qui disent « l'argent ne fait pas le bonheur »). À moins qu'il faille la « comprendre », mais en un sens supérieur ? Comment comprendre « comprendre » ? Comment comprendre « Il n'y a rien à comprendre » ? Le titre, également, est aussi monstrueusement ambigu dans sa portée (est-ce une simple affiliation générique, « ceci est un poème », ou un manifeste, « voici l'essence du poème » ?) qu'il est d'une clarté cristalline : « Poem ». Il est tiré, comme « The Answer is Awe », d'un livre qui vient de paraître, *Being Reflected Upon* (Penguin, 2024). J'en tente ici une traduction. Beaucoup d'expressions posent des problèmes, et mériteraient

d'être commentées, mais comme dirait Alice Notley (cette fois je m'y tiendrai) « on a besoin d'une traduction et c'est tout. Y a pas besoin de tout ce baratin avec le texte ». Voici donc :

Poème

Peu importe qu'un poème soit clair ou pas

difficile ou pas C'est une création élémentaire de
l'univers

et toujours en cours en ce qui concerne ses particules tant
que je le dis

le poème Si tu le lis tu m'entends aussi

les fragments de son de pensée de mot vus, sans sensation

si tu es mort Tout ce que tu as à faire avec ça c'est rien

Tout le reste est une telle montagne de choses la poésie

est la simple réalité Pas de preuve juste être là Prouver

c'est une invention humaine la poésie est ce que tu fais avec

la conscience qui est ce qu'il y a écoute juste un peu.

Tout le monde se fout que tu comprennes qui comprend

pourquoi nous sommes en vie depuis quand je n'ai pas
compris

un truc... un sujet de dissertation je marc

hais disons près des Grands Magasins — Comment ? un jour

tu as appris tu as appris à marcher l'homme

au singe et aux trois chiens n'est plus là.

J'entre et achète des cadeaux Baccarat ou Swarovski

je comprends la mort maintenant.

Un chauffeur de taxi

chtarbé

m'a dit avoir fait de la prison pour avoir protesté contre la
guerre en face

des Galeries Lafayette c'est la partie du poème que j'ai laiss-
sé tomber

juste pour l'écouter auditoire dont il était si reconnaissant

qu'il a porté ma valise jusqu'à ma porte en décem

bre après l'opération mais avant la radiothérapie

Il venait de La Réunion et c'est possible,

tenir tout cela ensemble, avec ce qu'on appelle des mots

mais de nouveau particules de communication, ô toi
particules

tout ce qu'il y a? tout ce qu'il y a.

Je voudrais malgré tout souligner pour finir la portée de ces derniers vers. Le travail du poème consiste à juxtaposer des fragments qui a priori n'ont pas de rapport. Et pourtant, « c'est possible,/tenir tout ça ensemble ». Cela me fait penser à cette proposition de T. S. Eliot: « When a poet's mind is perfectly equipped for its work, it is constantly amalgamating disparate experience » (« l'esprit d'un poète parfaitement outillé pour son travail fusionne en continu des expériences disparates »). Elle implique de faire bouger ou d'approfondir la réflexion que j'ai ébauchée sur la forme et son rapport avec le contenu. Dire que la forme et le contenu s'opposent, ou que la forme plastique le contenu, c'est en rester à la phrase. Or le poème travaille « avec » plusieurs phrases et aussi « entre les

phrases ». J'ai parlé plus haut d'improvisation : les phrases tombent les unes après les autres, dans l'expérience de vivre ; le poème trouve un moyen de les faire tenir à peu près ensemble. Sans tout synthétiser dans un genre de discours convenu, il amalgame le disparate. On ne peut donc pas en rester au modèle du *plasticage*. Plastic intraphrastique *et* amalgame inter-phrastique, voilà le travail de la forme. Ce double mouvement est celui de la création du sens, ou comme l'écrit plus emphatiquement Notley, « une création élémentaire de l'univers ». Il y a tout ce qu'il y a, mais là-dedans, le poème coupe et réagence.

L'unité de ce geste double est la forme.

Ce sur quoi elle l'applique est l'univers.

Dont elle opère, ce faisant, la création.

—

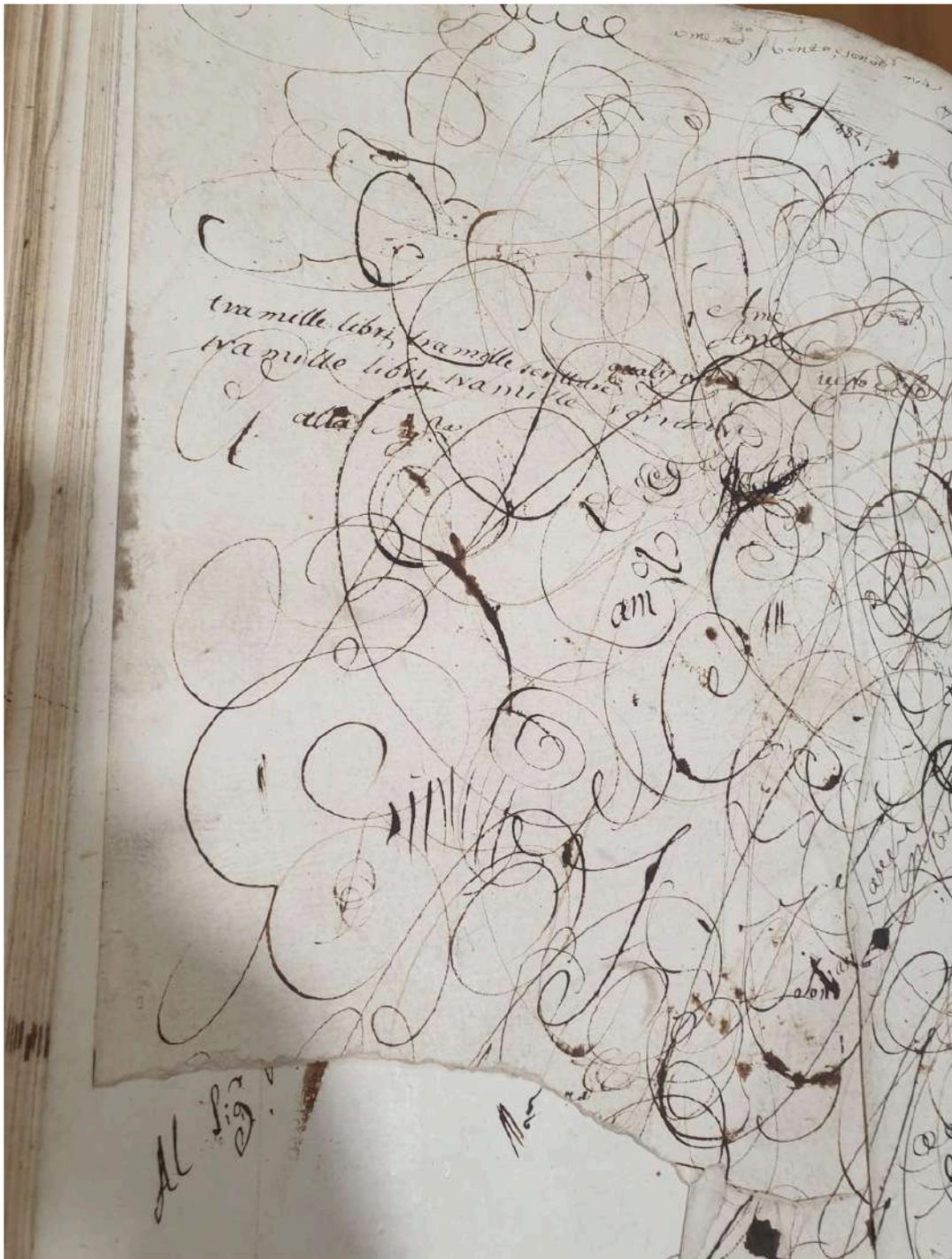
Entre les archives de Naples: l'événement du gribouillage

Par Francis Haselden | 21-08-2024

Dans la deuxième chronique de sa série, Francis Haselden se penche sur les archives bancaires de la ville de Naples où se cachent des images inattendues. Des centaines de gribouillages surgissent des volumes épais dans lesquels les comptables notèrent entre les XVIIe et XIXe siècles les prêts octroyés. Hommes qui défèquent, oiseaux qui tourbillonnent, formes abstraites, autant d'événements graphiques qui interrompent la temporalité de la dette.

« tra mille libri, tra mille scritte / tra mille libri, tra mille scritte »

Ce qui est prêté doit être rendu. L'argent part puis revient. On n'oublie pas le créancier, encore moins le débiteur. Mais pour ne pas oublier ceux qui s'endettent, il faut « *mille libri, mille scritte* » (mille livres, mille écritures), comme le note en 1787 un comptable napolitain anonyme dans un registre du *Banco del Salvatore*.



ASBN Banco del Salvatore, giornale copiapolizze de 1787, mat. 2051 (u.p.v)

Dans ce va-et-vient, le mouvement temporel n'est pas celui du progrès où le passé misérable se trouve remplacé par un présent heureux. Il est celui du retour du même, celui de la circularité de la dette – prêter puis rendre, prêter puis rendre de nouveau – et donc celui de la prédétermination de l'avenir. Une somme est donnée par quelqu'un à quelqu'un d'autre au temps t , mais elle devra être restituée au temps t' . Sans les intérêts, il n'y a pas d'accumulation mais simple stagnation. Le créancier se met à vivre pour rendre, puis,

forcé de réemprunter, il doit rendre jusqu'à sa mort. Ce qui doit arriver est ainsi déjà écrit, étant littéralement tracé à la plume dans les registres. Comme l'échange est différé, il n'est pas ici seulement question de ducats ou de force de travail vendue pour le remboursement, mais aussi de mémoire, celle qui inscrit le montant, les noms des contractants, les dates de l'opération et des remboursements prévus.

Cette mémoire dépend de l'écriture, la technologie née au temps du développement économique des cités : « Au début, souligne Jack Goody, l'écriture fut employée, en Mésopotamie, pour la tenue des livres, plutôt que pour consigner par écrit des mythes et des rituels. Mais les livres [...] établissaient principalement la comptabilité des provisions du temple : ainsi, bien que l'écriture fût pratiquée par les prêtres et par les administrateurs du temple, et qu'elle fût, dans sa forme achevée, peut-être une invention du temple, son origine n'était guère religieuse dans le sens courant du terme, mais résultait de la nature de l'économie qui prévalait dans la société mésopotamienne ¹. L'écriture rappelle à l'ordre et permet l'organisation raisonnée de l'économie en fixant les opérations. Avec une calligraphie soignée, les comptables napolitains tracent des lettres et des chiffres en suivant le mouvement linéaire de l'écrit. Cadençées, leurs mains vont toujours de gauche à droite, en descendant la page, pour former des lignes de textes unidirectionnelles. Comme un refrain monotone, à un rythme régulier, des phrases types apparaissent, indiquant que telle personne doit telle somme. Au fur et à mesure, l'immense mémoire du créancier s'agrandit, mais pourtant rien ne change : les pauvres devront rendre ce qu'ils doivent. L'écriture répétée structure leur vie – retour de la somme prêtée, retour à la ligne – et leur rappelle ce qui est dû et quand il faut rendre les sommes prêtées. Les misérables ne seront pas oubliés, tout est écrit.

Mais il se passe quelque chose de plus « entre » les mille livres et les mille écritures. En répétant sa petite phrase, « *tra mille libri, tra mille scritte* / *tra mille libri, tra mille scritte* », notre comptable s'intéresse moins aux livres et écritures qu'à ce qui se passe « entre » eux. Car entre ces livres surgit quelque chose qui fait dévier la ligne

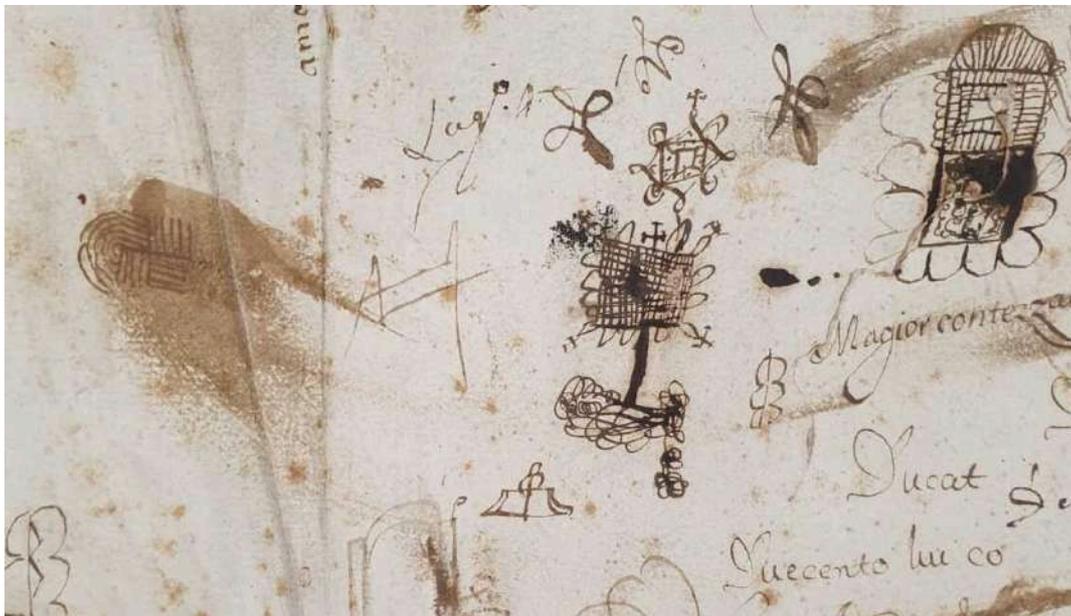
trop sage, dirigée dans un seul sens. Des centaines de *scarabocchi* (gribouillages) émergent des volumes : des représentations figuratives – chevaux, oiseaux qui défèquent, hommes qui urinent, visages grotesques, navires, lieux géographiques, étoiles, astronefs, encensoirs –



ASBN Banco del Popolo, giornale copiapolizze de 1761, mat. 1630 (pn. p.v.)

et des gribouillages purement abstraits – spirales, carrés, triangles, pointillés, traits droits horizontaux, verticaux et obliques. Souvent, cette foule de formes incongrues recouvrent sauvagement les pages ; parfois elles se manifestent discrètement dans un coin. Le trait

est tantôt lâche, tantôt accentué ; il forme des vides et des pleins. Peu importe que l'encre pas encore sèche ait formé des taches : des taches s'ajoutent aux taches que sont fondamentalement les gribouillis.



ASBN Banco del Popolo, giornale copiapolizze de 1761, mat. 1601 (s. p. r)

Soudainement, dans un registre datant de 1777, une forme s'élance hors d'un calcul.



Banco del Popolo, giornale copiapolizze de 1777, mat. 2129 (pr. p. r)

Des nombres naît un oiseau hâtivement dessiné, plein de vivacité, qui s'envole vers la partie gauche de la page, là où ne se dirigent pas d'ordinaire les mains des comptables lorsqu'ils écrivent. Nul rapport entre l'animal et le calcul depuis lequel il sort : la forme dessinée rompt avec son contexte, ou, plus précisément, elle l'*interrompt* en introduisant de la rupture entre les mille livres et les mille écritures. Interruption du rythme quotidien du comptable : jour après jour, celui-ci remplit les registres, mais, grâce au gribouillage, il s'accorde un moment de liberté pour laisser déambuler sa main certainement ennuyée et fatiguée de son parcours balisé. Interruption aussi de l'ordre linéaire de l'écriture : les centaines de formes griffonnées se trouvent pour la plupart au début et à la fin des registres épais, comme si elles constituaient l'introduction d'une œuvre, qui présenterait les intentions de l'auteur, et sa conclusion, qui ferait la somme de ce qui a été écrit. Mais qu'il soit au début ou à la fin, le gribouillage n'en reste pas moins *entre* les registres, dans la mesure où il s'immisce dans l'ordre trop fluide et réglé du texte en partant dans tous les sens. Entre les livres, le dessin n'ouvre pas l'espace de l'interstice qui sépare deux lettres ou deux mots, celui qui lie et différencie pour créer du sens. Il s'agit plutôt de l'*entre* de la rupture, celui qui dérègle et délie au lieu de rassembler pour former un tout homogène. Interruption enfin de l'ordre temporel de la dette : la temporalité des lignes gribouillées n'est pas celle de l'avenir prédéterminé mais celle de l'ouverture sur un « possible impossible 2 ».

La ligne, qui apparaît à l'improviste, s'avance là où elle veut, vers ce qui reste fondamentalement imprévu, aucune direction ne lui étant donnée au préalable. Sans prévision, elle se jette à travers la surface de la page en ne sachant pas ce qu'elle deviendra. Sans provision réelle, ce que ne ferait pas un banquier raisonnable, le dessin s'élance dans un geste de dépense pure et prend fin quand l'encre tarit.

« *Tra mille libri, tra mille scritte* », le gribouillage devient un *événement*, ce qui sur-vient (*ex-venire*) de la page contre toute attente et introduit une brisure temporelle. Il advient sans être une conséquence qui se déduirait de conditions. Une cause aura beau lui être attribuée – l'ennui ou le plaisir du geste –, il n'en reste pas moins que la forme griffonnée se présente comme un effet qui provoque

de la surprise, son existence n'étant pas projetée à l'avance comme un possible réalisable. Bien que les dessins des comptables naissent du contexte qu'est la rédaction monotone des livres de compte, celui-ci n'est jamais le leur, contrairement aux dessins de maîtres. Ainsi, dans le *Codex Vallardi* datant du xv^e siècle, Antonio Pisanello rassembla des centaines de feuilles remplies de dessins, minutieusement réalisés, avec des modelés subtils, tous s'intégrant pleinement dans leur contexte : ils sont là où ils devraient être, à savoir dans un recueil de dessins qui seront réemployés plus tard en tant que modèles. Même si la virtuosité artistique dont témoignent les dessins de Pisanello peut susciter de l'admiration, ils ne produiront pas le choc des gribouillages napolitains. Choc que ne manquera pas de provoquer un cheval qui cabre : quelques traits suffisent pour qu'un comptable, dans le registre du *Banco Ave Gratia Plena* de 1690, trace l'équidé à la tête minuscule, le corps rond, lequel traduit davantage le plaisir de la courbe géométrique que le souci de réalisme. Que fait un cheval dans un registre comptable ? Inutile de chercher la raison d'être de l'animal dans les lignes de dette qui, manifestement, ne peuvent pas tout prévoir. En s'arrachant d'un contexte qui lui est extrinsèque, le gribouillage fonde le sien propre et, par sa fulguration soudaine, il devient sa propre origine.

Fulguration qui rend le gribouillage-événement « non-datable 3 », selon le terme de Claude Romano. Il ne se présente pas comme un fait accompli à tel moment mais, au contraire, résiste à sa datation qui le fixerait docilement à une place temporelle en le délimitant par d'autres faits avant et après lui. L'impression ressentie devant les registres napolitains est celle que l'on peut avoir lorsque l'on trouve sur le sol un petit bout de papier sur lequel quelques traits ont été griffonnés : quand, pourquoi, pour quoi, qui ? se demande-t-on. Surprise de l'inattendu : les questions fusent mais demeurent sans réponse devant ce petit accident – *accidens*, la chose qui « arrive » mais aussi ce sur quoi l'on tombe. La confusion s'accroît dans le cas des dessins napolitains qui, comme des éclats, surgissent des pages dans un foisonnement chaotique : deux têtes d'hommes, un corps enfantin, spirales absurdes, hachures obliques, grandes courbes parallèles s'entremêlent sur une seule et même page dans un registre de 1782. Certes, certains comptables ind-

iquent parfois qui s'est permis d'arrêter de faire les comptes : « *Io Gennaro Paparone hoffatto questo* » (Moi, Gennaro Paparone ai fait cela) est-il écrit dans un registre de 1780. Mais faut-il croire l'auteur de ces lignes ? Peut-être qu'il ment, et, dans tous les cas, Gennaro Paparone est une exception, car la plupart des comptables ne s'identifient pas. Des noms apparaissent ici et là : Marco, Carlo Mastellone, Giovanni, Luigi Mennillo, Luigi Elefante, Gennaro Leotti ; mais l'on ne saura pas qui ils sont. Par malice, certains se mettent même à jouer avec des destinataires inconnus en jouissant d'entretenir le mystère de l'auctorialité : « *Chi a scritto questo ab un tempo, et chi lo legge anco esco / ne a di detto nome* 4 », note quelqu'un en 1638. Quelqu'un ou quelques-uns ? Qui ? Quand ? À ces questions les gribouillages anonymes ne répondent pas mais se contentent de se déployer dans les livres. Contrairement à ce que fait la datation précise des opérations bancaires, les pages griffonnées font dévier la ligne du temps. Celle-ci, alors qu'elle est censée s'avancer dans une direction, se met à se retourner sur elle-même pour former un chaos temporel qui sourd de la page, sur laquelle passé, présent et futur s'entrelacent dans le tourbillon des lignes des dessins. Mille livres, mille écritures, mille mains, mille moments.

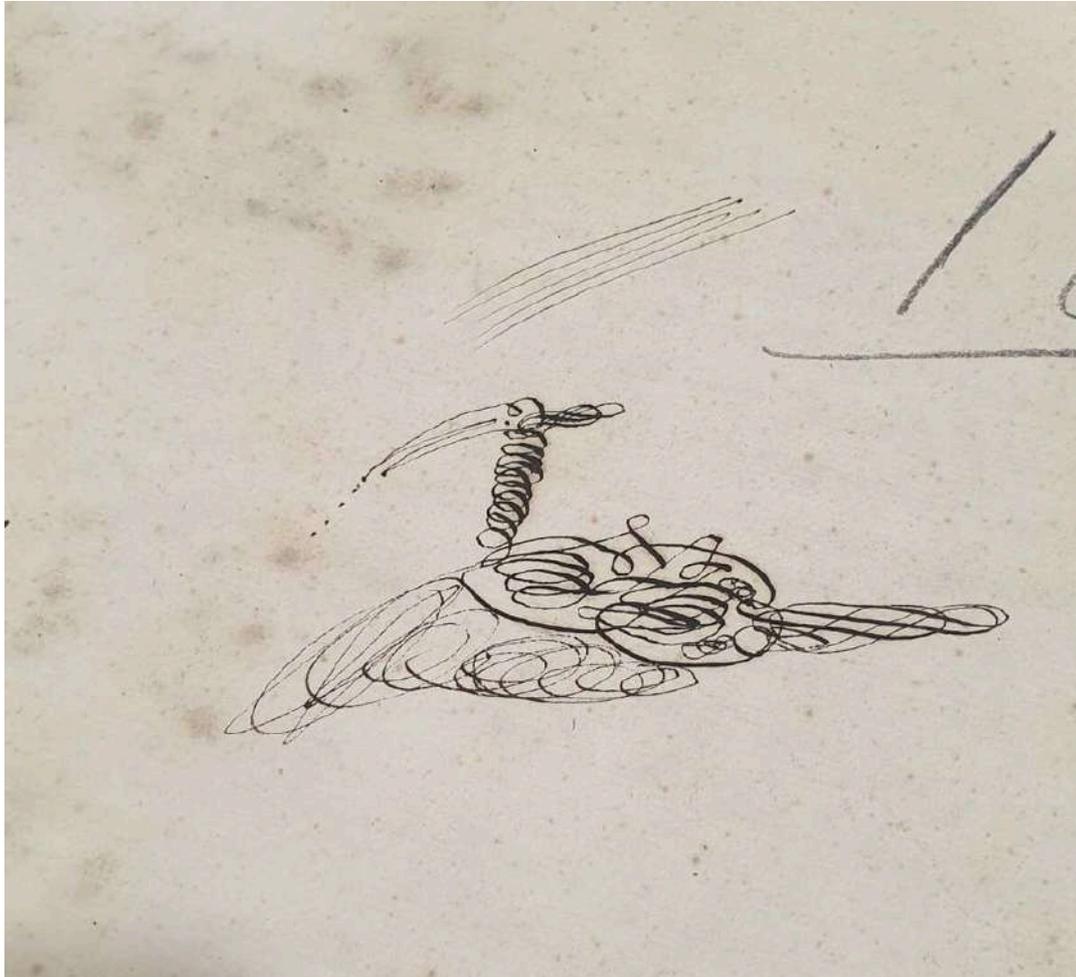
Sans origine précise, inexpliqué, le gribouillage-événement n'a également aucune fin. Il ne se laisse pas réduire à une étape d'un processus finalisé, comme l'est par exemple l'esquisse préparatoire, conçue comme moment nécessaire d'une œuvre à venir. Aucun avenir ne prédétermine le sens des traits, aucun projet ne guide leur mouvement. Le gribouillage conserve le pur élan de l'esquisse – premier jet, jaillissement – tout en lui retirant sa destination. Pourtant, certains dessins dans les archives bancaires pourraient faire croire que le trait se perfectionne afin de produire une image mieux réalisée que les simples gribouillages. Dans le registre de 1775 du *Banco del Popolo*



Banco del Popolo, giornale copiapolizze de 1775, mat. 2067 (pn. p. v.)

quatre oiseaux se jouxtent, tous ont la même forme, avec de longues plumes rectrices et la tête tournée en arrière. Mais celui à gauche a davantage de détails que les autres : le trait est plus appuyé, les hachures ornent son corps, quelques motifs sur sa queue l'embellissent. En revanche, l'oiseau le plus à droite, légèrement en dessous des autres, a la forme la plus schématique : un simple contour qui indique un bec et un buste parvient à peine à suggérer un oiseau. Tout se passe donc comme si le comptable avait progressivement cherché à maîtriser son art en commençant par l'oiseau de droite pour finir avec celui de gauche. Or, si tel est le cas, a-t-on encore affaire à des gribouillages ? Voir dans ces quatre oiseaux un mouvement de perfectionnement serait présupposer que le comptable a commencé par le plus schématique pour aller vers le plus détaillé, ce dernier étant conçu comme la figure achevée. Cependant, rien dans la juxtaposition des images n'indique leur direction. Du reste, rien n'empêche le dessinateur qui s'ennuie de procéder par schématisation plutôt que par raffinement : l'oiseau le plus fantomatique serait, peut-être, le dernier à avoir été réalisé. Mais, dans les deux cas, il ne faut pas se laisser séduire par une lecture finalisée de l'ordre des quatre oiseaux : en tant que gribouillages, les dessins ne vont ni vers le détaillé ni vers l'épure ; ils ne vont précisément *nulle part*. Ils se suivent – mais lequel fut le premier et lequel fut le dernier ? –, sans que l'un d'entre eux soit la destination des autres.

Si les lignes du gribouillage ne vont nulle part, elles ne restent pourtant pas immobiles mais ne cessent de se mouvoir. Ce qui importe est le mouvement du trait qui s'élanche, à l'instar d'un dessin innocent d'un registre de 1632-1633.

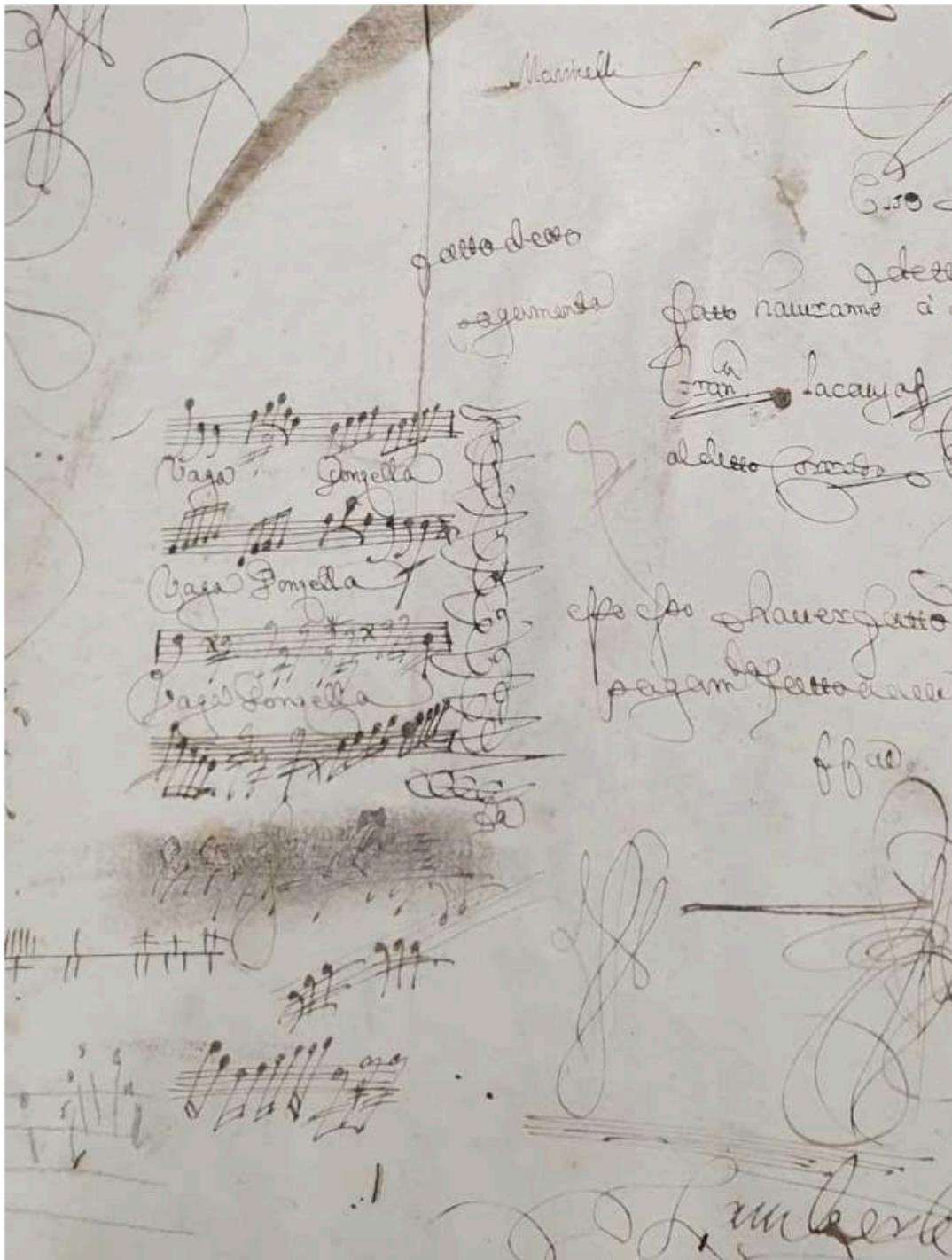


ASBN Banco dei Poveri, giornale copiapolizze de 1632-1633, mat. 161 (pr. p. r.)

La figure est celle d'un oiseau, mais tout le plaisir vient de la ligne qui s'enroule sur elle-même, indéfiniment, faisant varier à chaque instant le diamètre des ellipses qui forment le corps de l'animal. La petite image tourbillonne dans un mouvement circulaire qui, au lieu d'être un retour sur soi, consiste en une sortie hors de soi, pure fuite en avant, en arrière, en haut, en bas, l'énergie enfantine du geste s'alimentant du plaisir de son propre déploiement. Chaque gribouillage est un commencement, dans le double sens énoncé par Jean-Luc Nancy : « Le dessin est l'ouverture de la forme. Il l'est en deux sens : l'ouverture en tant que début, départ, origine, envoi, élan ou levée, et l'ouverture en tant que disponibilité ou capacité propre 5. » Chaque spirale de l'oiseau est le début d'une autre,

celle-ci s'ouvrant à son tour sur une autre, et ainsi de suite ; le geste même de gribouiller, consistant à tournoyer la plume, rend compte de sa disponibilité à la forme naissante, puisqu'elle part sans l'intention de dessiner une forme définie. Disponibilité semblable à la personne qui tâtonne dans le noir, prête à découvrir ce qui n'est pas encore évident, à cette différence près qu'elle ne cherche rien de particulier mais jouit de l'émergence inattendue des choses invisibles 6.

La main gribouilleuse avance comme un petit air de musique. Rien d'étonnant alors que de nombreux bouts de partitions parsèment les registres sous lesquelles sont ajoutées des paroles : « *Vaga donzella / Vaga donzella / Vaga donzella* » (jeune femme superficielle, jeune femme superficielle, jeune femme superficielle) doit-on chanter, ou plutôt fredonner, alors que les notes changent constamment dans la petite partition du registre du *Banco di San Giacomo* de 1738.

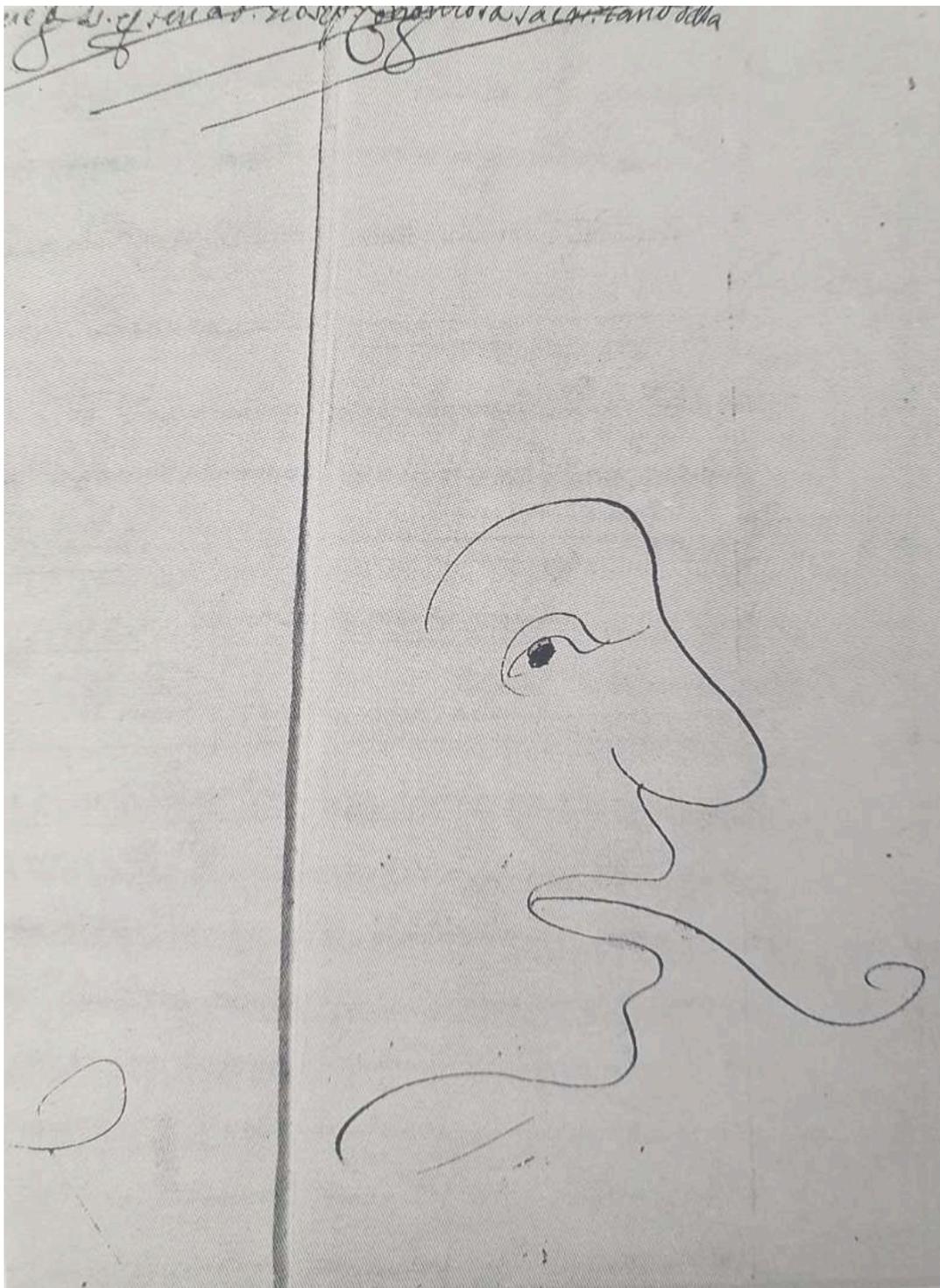


Banco di San Giacomo, giornale copiapolizze de 1738, mat. 887 (pr. p. v.)

Cette « *vaga donzella* » ne serait-elle pas l'ensemble des gribouillages, tous superficiels, tous pas très sérieux, tous des fredonnements graphiques qui affleurent à la surface des pages? Le déploiement musical du fredonnement, dont le plaisir vient de la simple émission d'un son et non du talent du chanteur, est à l'image de celui de la ligne, pur *faire* et non fait qui s'étire sans fin.

Sans fin ? Le dessin, « *tra mille libri, tra mille scritte* », risque de disparaître rapidement, son irruption étant aussi vive que fugace. Après avoir interrompu le cours normal du temps, il est à son tour interrompu par les affaires sérieuses. Le fredonnement se termine, la ligne s'arrête, le comptable se remet au travail. Tandis que les œuvres d'art sont conservées comme des monuments, exposées et étudiées, les gribouillages-événements, qui apparaissent « entre » leur support dans un contexte qui ne les nécessite jamais, plongent dans l'oubli. Les graffitis sont recouverts, les post-it sur lesquels des formes ont été tracées lors d'une conversation téléphonique sont perdus, les livres dans lesquels se trouvent les dessins des comptables sont fermés puis rangés parmi les mille autres livres. Par principe, le gribouillage est destiné à ne pas rester au centre de l'attention et devenir un objet d'admiration : on ne gribouille pas pour faire œuvre. Que reste-t-il alors de l'événement du dessin ? Étymologiquement, *evenire* ne signifie pas seulement « se produire », mais, comme le note Romano, « échoir » à quelqu'un 7. L'événement implique le sujet qui ne peut pas oublier l'image surprenante. Celle-ci laisse sa trace : stupéfaction, rire, plaisir de la découverte et, finalement, rétention de quelques images. Naîtra peut-être le désir de pénétrer dans les archives à la recherche des autres images cachées et donc de retenir ce qui se dérobe. Mais, ce faisant, ne suis-je pas en train de dénaturer le gribouillage voué à disparaître ? L'encadrer, trop l'étudier, retirerait ce qui en fait sa nature : celle d'être pur commencement et donc aussi pure disparition.

Pourtant, ce qui est perdu ne l'est pas définitivement. Respecter la nature du gribouillage en le laissant disparaître « *tra mille libri, tra mille scritte* » ne signifie pas ne plus le revoir. À peine quatre lignes sinueuses suffisent pour former en 1669 le profil grotesque d'un homme à la langue flexueuse qui jaillit de sa bouche ;



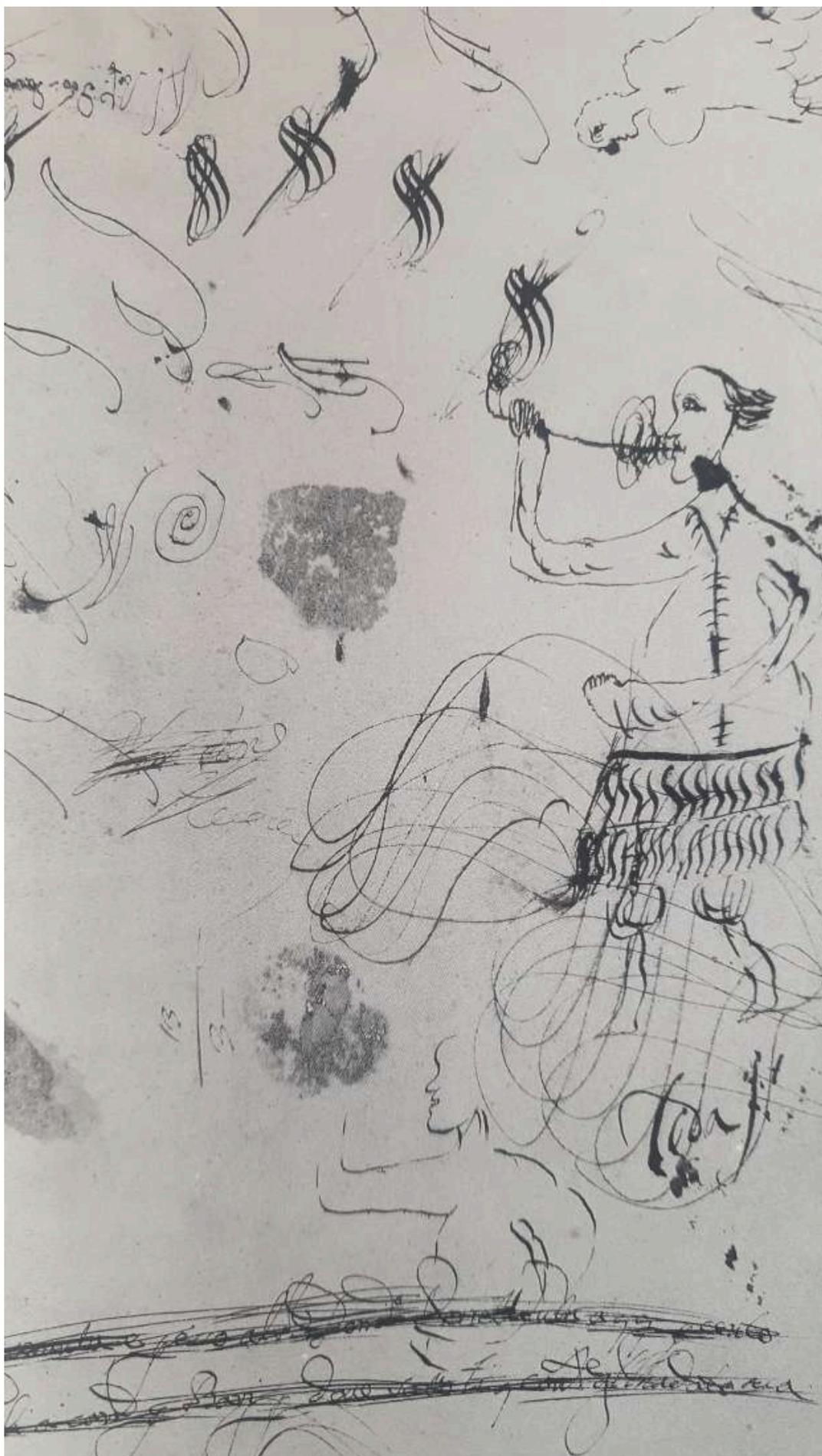
ASBN Banco Ave Gratia Plena, giornale copiapolizze de 1669, mat. 425 (t. p. r.)

mais cette sinuosité, sitôt disparue, réapparaît en 1690 sous la forme d'un autre profil d'homme à l'apparence plus naïve,



ASBN Banco dei Poveri, giornale copiapolizze de 1690, mat. 662 (pr. p. r.)

pour, de nouveau, se retrouver dans la fumée d'une pipe sur laquelle tire une figure humaine dessinée en 1713.



Les innombrables comptables répètent les formes disparues – visages, spirales, animaux –, tout comme nous répétons, dans nos propres gribouillages, ces visages, spirales, animaux. La ligne gribouillée ne prend donc pas fin mais, légèrement déformée, elle renaît, ininterrompue, la ligne de la langue devenant ligne d'un nez, qui se transforme en volutes de fumée. La disparition d'un dessin est la naissance d'un autre, fait par d'autres mains, dans d'autres registres, à d'autres époques. L'événement du gribouillage n'advient pas pour de bon, à cet instant-ci, sous cette forme précise, mais, avec sa discrétion propre, ne cesse d'arriver. Sa répétition n'est en rien celle du crédit qu'il faut rembourser, puisque ce qui revient, tout en se perpétuant, change de forme et arrive à l'improviste. Dans ce mouvement de retour, tout se passe comme si les deux vers de notre comptable anonyme ne cessaient d'être fredonnés par une foule d'anonymes : « *tra mille libri, tra mille scritte / tra mille libri, tra mille scritte* ».

—

Notes

- 1 Jack Goody, *La Logique de l'écriture*, trad. Anne-Marie Roussel, Paris, Armand Colin, 1986, p. 60 (cité par Colette Sirat, « Scrivere per diletto », dans Giuseppe Zevola (éd.), *Piaceri di noia. Quattro secoli di scarabocchi nell'Archivio Storico del Banco di Napoli*, Milan, Leonardo, 1991, p. 19.) Il faut souligner l'importance du travail de Giuseppe Zevola qui, pendant des années, a retrouvé les gribouillages disséminés dans les archives.
- 2 Françoise Dastur, *La Phénoménologie en questions*, Paris, Vrin, 2003, p. 167.
- 3 Claude Romano, *L'Événement et le monde*, Paris, PUF, 1998.
- 4 « Celui qui a écrit cela à un moment et celui qui le lit encore aujourd'hui, en a dit le nom » (la phrase est difficilement traduisible, tant la langue, mêlée au dialecte napolitain, ne correspond pas à l'italien contemporain).

- 5 Jean-Luc Nancy, *Le Plaisir au dessin*, Paris, Galilée, 2009, p. 9.
- 6 Jacques Derrida, *Mémoires d'aveugle*, Paris, RMN, 1990.
- 7 Claude Romano, *L'Événement et le monde*, *op. cit.*

Chroniques de la vie mutilée

#2

Par Pierre Schwarzer | 09-09-2024

Deuxième série des «Chroniques de la vie mutilée» de Pierre Schwarzer, où l'auteur s'intéresse au confort de la catastrophe, aux errances du débat public, au délabrement de l'âge à la tête de la première puissance mondiale et à ce qu'il reste des noms propres.

Nu

Parmi les absurdités de ce qui reste du débat public, un journaliste rapporte sur 'X' (anciennement connu sous le nom de Twitter) le nombre de morts civils de la dernière opération militaire à Gaza. Dans les commentaires, des dizaines de comptes le qualifient d'antisémite. Au milieu de tout cela, quelques dizaines de bots signalent «*Nudes in Profile*».

Solitude

Si l'on en croit ses dirigeants actuels, ni la politique électorale ni la démocratie ne semblent poser un réel problème à la nouvelle génération de fascistes. Leur boîte à outils (de négationnisme climatique, de systèmes externalisés de contrôle des migrations et de lutte des classes par le haut), n'entraîne plus le bouleversement de ses antécédents historiques – au contraire, elle signale une continuité qui empire avec les mesures établies par la forme actuelle du libéralisme autoritaire. La dernière poussée électorale de l'extrême droite évoque encore, pour la gauche, les années 1930, les forces paramilitaires, les explosions de violence, une nouvelle apocalypse. Pourtant, la nature conflictuelle de ce fantasme n'a cessé de faiblir à

erie apocalyptique n'est peut-être pas tant sa force spectrale dans une époque de plus en plus privée de son historicité, mais plutôt le fait qu'elle nous permet de jouir du réconfort de la catastrophe.

Oublions

Un extrême désarroi. Des regards vides. Du discours en boucle. «J'ai battu Trump aux dernières élections, je le battraï à nouveau en 2020.» Le déclin de Joe Biden et l'hubris de vouloir à tout prix rester en course illustrent parfaitement le déni de réalité de notre époque, les justifications sans fin d'un centre radical figé sur les positions d'antan, éparpillées et répétées en boucle.

Avec la hausse de l'espérance de vie, des maladies comme l'Alzheimer et la démence ont progressé en parallèle à une privatisation généralisée des soins aux personnes âgées. Aux bords des sociétés du Nord global, les maisons de soins avec digicode à chaque porte sont devenues des parkings pour un langage égaré, selon les finances familiales. Confrontés à ce langage, nous retombons sur des comparaisons avec des supports techniques. Des disques durs défectueux. Des cassettes démagnétisées. L'aiguille cassée d'un tourne-disque. Des neurones qui se dérèglent comme des lignes électriques défectueuses, des machines dans nos têtes qui se remuent face à une grammaire d'objets perdus. Lorsque toutes les cartes routières sont perdues, on se trouve déconcerté, on répète jusqu'à ce qu'on se rende compte que répéter ne sert à rien, alors on improvise, on bouche les trous avec des raccords de sens.

Si l'on fait abstraction du côté purement mortifère de la situation, c'est étrangement ironique (on pourrait même dire tragique) que la principale puissance mondiale du siècle dernier semble fonctionner avec deux différents types de délabrement lié à l'âge, l'un sans souci de la réalité, l'autre s'accrochant à ce qu'il en reste. Deux états d'esprit, deux figures de l'arbitraire paternel, deux figures de la jouissance.

Nous devons notre santé à notre capacité à répéter pour nous-mêmes l'histoire de l'auto-illusion de l'humanité, qui nous entoure comme une atmosphère mentale. Aujourd'hui, cette imposture

s'extériorise et s'incarne dans nos institutions qui s'étiolent, nous permettant de trouver une excuse pour sauvegarder notre prestige individuel. En marge, dans les maisons de retraite, c'est l'activité permanente, les livres d'images, les chants, qui tiennent les boucles à distance jusqu'à ce que, le soir, les noms de ceux et celles disparus il y a longtemps résonnent, encore parmi nous, bien à l'abri parmi l'oubli, enrobés dans l'épaisseur de ce qu'il reste des noms propres.

—

Bare

Among the absurdities of what remains of public debate, a journalist reports on X (formerly known as twitter) on the civilian death toll of the latest military operation in Gaza. In the comments, dozens of accounts label it as antisemitic. Amidst that, a few bots tweet: 'nudes in profile'.

Solace

Based on its current leaders, neither electoral politics nor democracy appear to pose a real problem for the new generation of fascists. Their toolbox of climate denialism, outsourced systems of migration control, and class war from above no longer brings about the upheaval of its historical antecedents—instead, it signals a worsening continuous with the paths set in place by the current form of authoritarian liberalism. Its most recent electoral surge, for the left, still evokes the 1930s, paramilitary forces, open outbursts of violence, yet another apocalypse. Yet, the adversarial nature of this fantasy has steadily declined with each electoral victory of the far right. Perhaps what is at stake with this doomsday imagery is not so much its spectral force in a time increasingly emptied of its historicity, but rather the fact that it allows us to enjoy the solace of collapse.

Fuhgeddaboutit

Extreme confusion. Empty stares. Speech caught in a loop. "I beat Trump in the last election, I will beat him again in 2020." Joe Biden's withering away and the hubris of wanting to stay in the race at all costs perfectly exemplify the denialism of our epoch, the endless

justifications of a radical center stuck in the positions of yesteryear, scattered and repeated.

With increased life expectancy, diseases like Alzheimer's and dementia have risen alongside a generalized privatization of elderly care. At the edges of the Global North's societies, care homes with pin-codes on every door have become parking lots for lost language, if a family can afford it at all. When faced with it, we resort to comparisons with technical media. Faulty hard drives. Badly magnetized cassette tapes. The broken needle on a vinyl player. Neurons 'misfiring' like faulty power lines, machineries in our heads rattling to confront a grammar of lost objects. When all the maps are lost, we are disconcerted, we repeat until we realize that repeating has become pointless, so we improvise, we plug the holes with seams of sense.

Abstracting from the sheer death-driven aspect of the situation, it is a strange irony (one might even call it tragic) that the main global power of the past century appears to run with two different kinds of age-related decay, one without concern for reality, another holding on to whatever remnants of it. Two states of mindlessness, two figures of arbitrary paternal authority, two figures of *jouissance*.

We owe our health to our capacity to repeat the history of self-deception of humanity for ourselves, surrounding us like a mental atmosphere. Today, this deception is externalized and embodied in our withering institutions, allowing us to find an excuse for safeguarding individual prestige. In the margins, in the homes for the elderly, it is constant activity, picture books, singing, that keep the loops at bay until, in the evenings, calls for those long-gone echo, as if they were still with us, safely stored amidst oblivion, coated in the thickness of remaining proper nouns.

Vues de Liège #2

Par Grégory Cormann, François Provenzano, Jeremy Hamers | 11-07-2024

Ici, on renoue avec l'esthétique de la *pérégrination fragmentaire*. Deuxième série des «Vues de Liège» de François Provenzano, Grégory Cormann et Jeremy Hamers.

Punaises. Hier soir, ma fille de 9 ans me raconte l'émission d'actualités pour enfants qu'elle a regardée à la télévision :

- Oufi* c'est la panique en France pour le moment !
- Ah bon, à cause de quoi ?
- À cause des punaises de lit.

[*Interjection exclamative spécifique au français liégeois ; elle peut exprimer à la fois la surprise, l'émerveillement ou la sidération. Intraduisible en français de France.]

Incertitudes. Depuis plusieurs semaines, des étudiant·es campent dans le hall d'entrée de l'université et exigent que leur établissement mette un terme à ses partenariats avec des institutions, des organisations et des sociétés privées qui soutiennent intellectuellement ou matériellement la politique du gouvernement Netanyahu ou les opérations de l'armée israélienne en territoire palestinien. À la demande du rectorat, le collectif d'occupant·es a produit un doc-

ument de 18 pages objectivant certains de ces partenariats. Parmi les dossiers litigieux, un projet de recherche qui viserait à améliorer la poudre qu'une société belge fournit notamment aux mortiers des forces armées israéliennes. Dix jours après la publication de ce dossier, les réponses institutionnelles se font attendre et les étudiant·es s'impatientent. Le 28 mai, un quotidien titre : « Séisme à l'Université de L*** » pour annoncer que l'administratrice de l'institution a été évaluée négativement au terme de son premier mandat. Elle risque d'être démise de ses fonctions. On lui reproche notamment de ne pas avoir sollicité un subside public pour la rénovation des étables d'un château qui, à l'extérieur de la ville, accueille plusieurs réceptions de l'université chaque année. Le même jour, plusieurs médias internationaux annoncent qu'une frappe israélienne vient une nouvelle fois de toucher un campement de tentes hébergeant des déplacés au sud du territoire palestinien. Deux jours plus tard, au sommaire de sa newsletter institutionnelle, l'université déclare qu'elle « s'engage à rendre les démarches administratives plus claires pour l'obtention d'un VISA, tant pour les chercheur·euses et les étudiant·es internationaux que pour les membres du personnel. » Au même menu, on apprend « [q]ue faire en cas d'incendie ou d'intrusion armée ». Le tutoriel est suivi d'une enquête de satisfaction sur les restaurants universitaires et précédé d'un article sur l'océanographie liégeoise intitulé : « un océan d'incertitude ».

Gare équipée. La Gare des Guillemins est l'un des fleurons architecturaux de la ville de Liège. Réalisée par le célèbre architecte star Santiago Calatrava, elle étale ses courbes majestueuses et marmoréennes au flanc de la colline de Cointe. Tout récemment, l'artiste plasticien Daniel Buren y a intégré une œuvre d'art sous la forme de panneaux colorés translucides, qui donnent à l'ensemble des reflets irisés et subliment l'expérience de voyage. La gare est bien entendu équipée aussi de toilettes. Leur gestion est confiée en sous-traitance à une firme hollandaise, qui a installé un tourniquet pour en régler l'accès (au prix de 1 euro, petite ou grande commission). Plusieurs personnes en situation de handicap ont eu la désagréable expér-

ience de payer la somme due, pour ensuite trouver fermée à clef la porte des toilettes qui leur est réservée, sans personne pour venir leur ouvrir.

Je veux des frites. En m'engageant dans ma rue en voiture, je freine brutalement devant une dame qui stationne au milieu de la chaussée. Elle a l'air hagard, porte des lunettes très épaisses, un manteau usé et se dirige vers ma fenêtre. Je lui fais signe que c'est dangereux d'arrêter les gens en plein milieu de la route et me gare sur le côté. J'éteins le moteur, descends du véhicule et lui demande ce qu'elle veut.

– Je voudrais que vous m'amenez à la place, je voudrais manger, je n'ai rien à manger chez moi.

Je m'apprêtais à rentrer à la maison, le coffre chargé des courses du samedi, et un peu minuté par les contraintes d'agenda de l'après-midi. La place en question est à peu près à 5 minutes en voiture.

– Il y a une sandwicherie juste là ; je peux vous acheter un sandwich si vous voulez.

– Un sandwich à quoi ?

– ... Je ne sais pas moi : qu'est-ce que vous aimez bien ?

– Non, je veux des frites.

L'entretien. Après avoir déposé les clefs de sa voiture au guichet d'accueil du garage, le client est emmené dans un bureau vide pour y travailler à la correction d'examens de son cours d'histoire du cinéma documentaire. On viendra l'y rechercher quand sa voiture sera prête lui a-t-on assuré. Dans 4 heures environ. Il est midi. Les murs sont blancs, le mobilier est blanc, le voile apposé sur la cloison

vitrée qui le sépare du show-room est blanc, le fauteuil est confortable. Installé à la place du vendeur, il perçoit un ronronnement sourd – probablement l'air conditionné qui rafraîchit la pièce avec une certaine brutalité – qui le fait songer à l'usine de *Mon Oncle* ou à la salle d'attente de *Playtime*, il ne sait plus. L'endroit se prête bien à l'activité de correction. Aucun stimulus externe, si ce n'est ce ronronnement qui hésite entre l'hôpital, la chambre froide ou un bunker de serveurs informatiques. Après quelques copies, il aperçoit l'inscription en grandes lettres sur la porte vitrée du local : « SALES MANAGER ». Il ressent une désagréable impression de tromper le lieu. Après trois nouvelles copies corrigées, un vendeur entre. Visiblement surpris, il demande : « Vous êtes là pour un entretien ? » Le correcteur, qui ne prétend pas candidater à un poste de *sales manager*, répond : « Non, non, je suis juste un client ordinaire. » Le vendeur, un peu perplexe, ressort, tandis que le visiteur d'un jour comprend le malentendu : ce n'était pas de lui qu'il était question, mais de sa voiture. Les heures passent. Plus personne n'entre dans le bureau, pas même l'agent chargé d'annoncer la fin de l'intervention mécanique. À 17h, le correcteur, las de ses copies, décide de consulter ses mails et découvre quatre courriels du garage dans lequel il se trouve, lui donnant accès à quatre vidéos de 6 secondes chacune. Quatre plans fixes qui montrent successivement un pare-chocs et sa plaque d'immatriculation, un châssis d'une voiture placée sur un pont, une pièce de la direction qui a été remplacée, et enfin un plan d'ensemble sur le véhicule. Depuis le hors-champ, un mécanicien commente les différentes étapes de l'intervention. Son quatrième et dernier monologue rassure définitivement : « Voilà Monsieur H***, l'intervention s'est très bien passée. Merci pour votre confiance. »

Ce qu'est une librairie. Une mère lit une histoire à son petit garçon de six ans, comme souvent le soir avant de s'endormir. On rencontre le mot *librairie*.

– Tu sais ce que c'est, une *librairie* ?

– Oui : c’est là où on va chercher des colis.

Erreurs d’identification. Mardi 13 février dernier, Abdelhakim, un jeune homme de 15 ans, est plaqué au sol par erreur dans un parc public par des agents du Peloton Anti-Banditisme. Voici comment il raconte l’épisode : « Je courais avec mes coéquipiers. D’un coup, on a entendu une grosse voiture noire qui se garait. À aucun moment ils n’ont crié qu’ils étaient de la police. Ils ont juste dit : “Arrêtez-vous.” J’ai eu peur, j’ai cru que c’était des terroristes, des gens qui allaient nous tuer. J’ai couru dans le sens inverse. Je me suis dit que j’allais bientôt mourir. J’ai trébuché et il m’a attrapé. Il m’a frappé, il a mis son genou sur mon cou et j’ai perdu connaissance. Quand je suis revenu à moi, ils m’avaient déjà mis les colsons. »

La course en avant. Dans la presse nationale belge, le mardi 28 mai 2024, la chronique d’une collègue de l’Université de N*** se réjouit du record de participation aux 20km de Bruxelles, qui a réuni 45000 coureurs et marcheurs. Probablement quelques coureuses et marcheuses, également. La philosophe relève que la course à pied permet d’« expérimenter la réalité de notre propre corps, ce qui nous confronte de manière très concrète à notre vulnérabilité et à notre robustesse ». La course « affine » alors, nous dit-on, « en celui qui court le jugement qu’il porte sur lui-même et sur son être au monde ». Le dimanche précédent, la ville bloquée à la circulation et les transports en commun interrompus sur certains tronçons ont en effet incité à la marche, dévoilant sous un autre jour certains aspects de la capitale. Les quartiers aisés, un peu décentrés, exhibent leurs plus belles voitures, provisoirement immobilisées. Un bar-cabaret, dans la commune de W***-B***, ouvert juste avant le COVID, cherche à augmenter sa clientèle, à quelques mètres des barrières posées en travers de la chaussée. Les familles défilent, insouciantes. Le 9 juin, Écolo, le parti écologiste francophone, perd les élections tous azimuts, à Bruxelles, comme ailleurs. On reproche aux écologistes bruxellois le plan *Good Move*. Ce plan

régional de mobilité 2020-2030 a pour ambition de rendre la mobilité à Bruxelles plus efficace et plus agréable, de diminuer sa charge environnementale et de favoriser les déplacements à pied et en vélo. Les critiques n'ont pas manqué. Les marcheurs pressés ne semblent pas faits pour les piétonniers. Les politiques de mobilité semblent ignorer et, parfois, sanctionnent les propriétaires de véhicules modestes. La philosophe de N*** rappelait certes aussi qu'« aux aurores de son développement, l'*Homo erectus* utilisait la course comme méthode pour chasser des animaux bien plus rapides mais moins endurants que lui ». La course comme expérimentation de soi, de son corps et de notre être-au-monde ou la course comme indifférence à notre vulnérabilité, à la vie des autres et à la nature ? Les récentes élections européennes (et nationales) ont donné une tendance. La chasse à courre, même sans chiens ni chevaux, comme au bon vieux temps, lorsque, croit-on, le masculin l'emportait sur le féminin, a encore de belles heures devant elle.

Inconfort moral. « Je serais enclin à considérer qu'un homme [*être humain*] est intelligent, non pas comme un cercle est rond ou comme un hérisson a des piquants mais dans l'exacte mesure où les circonstances lui ont interdit, dès son plus jeune âge, toute espèce de confort moral. » (Francis Jeanson, *Sartre dans sa vie*, Paris, Seuil, 1974, p. 33)

—

MONTEZ SUR VOS OREILLES : À L'ÉCOUTE DES PRATIQUES

DOCUMENTS | #TERRITOIRE | #ANIMAL | #ÉTHOLOGIE

Le cheval compagnon ou de l'amitié interespèce: entretien avec Pauline Preston

Par Bastien Gallet | 21-08-2024

Comment faire du cheval un compagnon? Comment élever sans dresser (et débourrer sans abîmer)? Comment faire en sorte qu'il (ou elle) puisse exprimer ce qu'il (ou elle) ressent? Comment construire une relation qui soit (effectivement) réciproque? Ce sont quelques-unes des questions que se pose Pauline Preston depuis qu'elle s'occupe des chevaux des autres, mais ce sont aussi des questions qu'elle pose depuis longtemps à ses deux juments. Un entretien mené chez elle, dans l'Allier.



Nous sommes à Autry-Issards, en plein bocage bourbonnais, un samedi du mois d'août 2024. Il fait chaud. Il y a un peu de vent. Pauline Preston nous reçoit chez elle, dans son jardin, entre deux arbres et un parasol. Devant nous, le pré où broutent ses deux juments, Racaille et Frivole, ainsi que Rubis et Géronimo, les deux ongres dont elle s'occupe en ce moment.

Nous pourrions dire que Pauline Preston est dresseuse de chevaux, qu'elle pratique le débouillage pour les personnes qui ne peuvent ou ne souhaitent le faire elles-mêmes. Mais ce serait très mal comprendre sa pratique. Il faudrait plutôt dire qu'elle les éduque et qu'elle éduque aussi ce faisant les humains qui lui confient leurs chevaux. Ce qui l'intéresse est la relation entre l'un et l'autre,

comment la créer et comment l'entretenir. Il ne s'agit donc pas de dresser l'animal mais de faire en sorte que se forme entre l'humain et le cheval un compagnonnage, où l'altérité des deux parties soit considérée et respectée. Une pratique de la relation où, souvent à tâtons, s'inventent des amitiés interespèces.

J'ai mené cet entretien avec trois membres d'Écologie Pirate, un collectif né dans l'Allier (et dont je fais également partie): Michel Barrère, éleveur, Patrick Degeorges, philosophe et Xavier Fourt, artiste et sociologue.

Les activités de Pauline Preston sont à suivre sur le site Connivence et Sens.



Pauline Preston et Frivole, ©Patrick Degeorges.

—

L'ÉMISSION DU FICTIONNAIRE

DOCUMENTS | #ANTHROPOCÈNE | #CONSCIENCE ÉCOLOGIQUE | #EXTRACTIVISME | #ÉCONOMIE

Entretien avec Jean-Baptiste Fressoz sur *Sans transition. Une nouvelle histoire de l'énergie*

Par Dominiq Jenvrey | 22-08-2024

Troisième diffusion de *L'émission du fictionnaire* animée par Dominiq Jenvrey. Dans cet épisode, il s'entretient avec Jean-Baptiste Fressoz à propos de *Sans transition. Une nouvelle histoire de l'énergie*, publié au Seuil en 2024. À la technique : Karl Verdot.



Jean-Baptiste Fressoz est un historien des sciences qui s'est très tôt spécialisé sur les enjeux climatiques et écologiques. Son livre *L'évènement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, coécrit avec Christophe Bonneuil, a fait sensation à sa publication en 2013.

Sans transition a donné lieu, ces dernières années, à de multiples publications d'articles universitaires et à des conférences dans des colloques d'historiens. Le contenu de ce livre a donc été discuté dans les cercles académiques, si bien qu'il réunit un savoir qui a déjà été vérifié par ses pairs. Il n'a pas reçu d'objections sérieuses sur la thèse qu'il expose.

Sans transition présente une nouvelle histoire de l'énergie, afin de remplacer l'ancienne qui était celle d'une histoire *phasiste* de l'énergie. Cette histoire est généralement racontée comme une suite de transitions ou même de basculements du système énergétique. Or,

ces histoires de transitions énergétiques sont des histoires simplistes. Cet essai d'histoire matérialiste démontre le danger de faire reposer nos visions du futur sur de la mauvaise histoire. Il s'agit donc d'écrire l'histoire correcte de l'énergie, afin de pouvoir s'appuyer dessus.

Il n'y a pas eu de transition énergétique par le passé. Les énergies se sont ajoutées les unes les autres. Mais les énergies et les matières ne se sont pas seulement empilées, elles sont également en symbiose entre elles, le bois, le charbon et le pétrole sont étroitement intriqués.

Le concept de transition énergétique a d'abord été le fait des débats sur la crise énergétique dans les années 1950-1970, il a été conçu aux États-Unis par les malthusiens atomistes. Puis, il a été absorbé par les débats sur le changement climatique, donc avec une perspective très différente que celle de la crise énergétique, le délai étant bien plus court. Le défi est différent pourtant il est pensé avec la même boussole de la transition. Les industries polluantes se sont ralliées à l'idée de la transition énergétique, et comme l'écrit Jean-Baptiste Fressoz « la transition énergétique est devenue le futur politiquement correct du monde industriel. »

Le concept de transition empêche de penser convenablement le défi climatique. Il produit de la confusion scientifique. Si bien que « la transition projette un passé qui n'existe pas sur un futur qui reste fantomatique. » Le problème de ce concept c'est qu'il dispose d'un très grand pouvoir d'influence, y compris au sein des instances du GIEC, et qu'il empêche des idées concurrentes d'être prises en compte et étudiées. À cause de ce concept, celui de sobriété est ignoré et évité par le GIEC.

—

Tolstoï au mois d'août

Par Frédéric Neyrat | 21-08-2024

Relire *La Guerre et la Paix* pendant la « trêve estivale », pourquoi ? Peut-être, comme le suggère Frédéric Neyrat, pour nous souvenir de la vérité exprimée par Tolstoï : « La guerre c'est la guerre, ce n'est pas un jouet. Le but, c'est le meurtre ; les moyens : l'espionnage, la trahison, la ruine des habitants », et pour ainsi mieux résister aux slogans martiaux de nos politiques (« nous sommes en guerre », « réarmement démographique », « économie de guerre »...).

« L'amour remplissait son cœur et, aimant les hommes sans raison, il découvrait les raisons évidentes qui les rendaient dignes d'être aimés. »

Tolstoï, *La Guerre et la Paix*

Pourquoi Tolstoï, pourquoi au mois d'août ? - La Guerre et la Paix : un titre pareil ne pouvait être qu'un bon objet d'investigation pour cette seconde chronique, me disais-je en songeant à ce livre de Tolstoï. D'autant plus quand gronde à nouveau la guerre entre la France et la Russie. Découvrir comment Tolstoï ridiculise Napoléon, cela devrait me faire du bien, ajoutais-je comme justification à ma décision estivale, me souvenant qu'il y a peu un président sans Ray-Ban déclarait, sous la coupole de l'Institut de France : « le soleil d'Austerlitz brille encore ».

Et puis, un roman de deux milles pages, voilà qui me permettrait de passer à travers les Jeux Olympiques sans allumer la radio. Deux milles pages qui mettent sous tension une polarité fondamentale, la guerre et la paix, parallèle à celle de la mort et de la vie, mais aussi du malheur et du bonheur. Guerre, mort, malheur ; paix, vie, bonh-

eur : le moins que l'on puisse dire est que ces mots constellent deux mondes, deux espace-temps bien différents.

Je ne cacherai pas que l'objectif final de cette chronique n'est pas de « déconstruire » cette double constellation. Ni de se contenter du regard « critique », certes nécessaire, mais dont la conclusion serait : puisque le terme de paix peut masquer une guerre larvée, une police des comportements, un extractivisme responsable de l'accélération des désastres de l'Anthropocène, alors débarrassons-nous en. Embrassons la guerre ! Devenons les soldats de la société ! Réarrmons tout, l'économie, la démographie, l'écologie ! Écoutons pourtant le prince André, nous sommes en 1812, à la veille de la bataille de Borodino qui verra la première défaite de Napoléon en territoire Russe :

« La guerre c'est la guerre, ce n'est pas un jouet. Qu'est-ce que la guerre ? Le but, c'est le meurtre ; les moyens : l'espionnage, la trahison, la ruine des habitants, le pillage, le vol, la tromperie et le mensonge baptisés ruses de guerre. » *La Guerre et la Paix* (vol. II, p. 285)

Ces évidences doivent être rappelées. Et tel est peut-être l'ultime objectif de ce livre de Tolstoï : nous conduire vers une évidence, c'est-à-dire étymologiquement ce qui se voit de loin (*ex-videre*), se manifeste clairement et s'impose – devrait s'imposer – immédiatement. Quelle évidence ? Celle selon laquelle il ne faut pas jouer avec la guerre, parce qu'elle mène toujours au meurtre. Mais encore ?

Ce qui est le cas. – Au cours de ma lecture de *La Guerre et la Paix*, j'ai sans cesse été étonné par la manière dont les personnages réagissaient. Il m'était impossible d'anticiper leurs réactions, sans que celles-ci n'apparaissent pourtant comme contingentes, ou comme des « actes gratuits ». Non, c'est tout simplement, ai-je fini par comprendre, que ce qu'on lit est ce qui arrive aux personnages au moment où ça leur arrive, sans que l'on puisse attribuer leur affect, leur pensée, leur décision à une cause unique, déterminante.

Ce qui arrive, « tout ce qui arrive », c'est ainsi que Wittgenstein définit le monde dès la première proposition de son *Tractatus Logico-Philosophicus* (1921) : « *der welt is alles, was der Fall ist* », on pourrait traduire : le monde, c'est tout ce qui est le cas, tout ce qui tombe (*fallen* en allemand, *to fall* en anglais) sous les sens, là, devant nous, tout ce qui nous échoit (pour jouer ici avec le verbe choir et son cousin chuter, tomber donc). Les personnages de *La Guerre et la Paix* réagissent à ce qui leur tombe dessus, sans savoir pourquoi : Pierre ne comprend jamais ce qui lui arrive, Marie écoute le prince André et « ne comprend pas » ce qu'il est devenu (II, 603), etc. Ne pas comprendre, ne pas savoir, et pourtant être pris par une évidence. « Mais enfin, pourquoi allez-vous à la guerre ? » demande Pierre au prince André au début du roman : « Pourquoi ? » répond ce dernier « Je ne sais pas. Il le faut » (I, 58).

La fameuse description pourtant presque vide que Tolstoï a donné de son livre s'éclaire à cette lumière : « pas un roman, moins encore un poème, moins encore une chronique historique », mais « ce qu'a voulu et a pu exprimer l'auteur dans la forme où cela s'est exprimé » (II, 997). Voilà presque une tautologie : eh bien, ce roman, nous dit Tolstoï, il s'est exprimé dans la forme où il s'est exprimé, comme c'est arrivé. Il en est de même des personnages, qui vont à la guerre parce qu'ils vont à la guerre. Cela n'a rien d'absurde, cela veut dire qu'en dernière instance, ce qui arrive ne se donne que dans ce qui arrive, et non à partir d'une causalité préalable, ultime et linéaire : nous devons affronter un « cercle vicieux » où cause et effet s'engendrent l'une l'autre (II, 969). C'est pour cela que chaque moment, loin d'être fatal, est un nouveau cas, qu'il va falloir traiter pour lui-même si l'on prétend y intervenir. Quant au sens, il viendra de surcroît, et sans préavis.

« On s'avance, et puis on voit ». - La guerre est la vérification de cette approche de l'existence – comme cas, comme ce qui arrive. Ce que Tolstoï nous répète au cours des deux milles pages de son livre, c'est que les historiens ne comprennent rien à la guerre, rien. En effet, ils cherchent à expliquer ce qui est arrivé à partir d'une cause, d'une décision, d'un ordre donné par un général, par Napoléon ou Alexandre I^{er}. Mais en vérité, ce qui arrive ne répond pas à l'appel

d'un ordre ou d'une cause, à aucun plan déterminé. On s'imagine les chefs d'armées penchés sur une carte de la région, choisissant telle ou telle stratégie, telle ou telle tactique, et leurs ennemis faisant de même dans leur salle d'état-major. Et une stratégie sera victorieuse, et cela donnera l'Histoire. Pourtant,

« Les conditions dans lesquelles est placé le général en chef sont toutes différentes : il ne se trouve pas AU COMMENCEMENT mais toujours au milieu d'une série mouvante d'évènements, et de telle sorte que jamais, à aucun moment, il n'est en état de saisir toute la signification de ce qui se passe. La signification se dessine progressivement, insensiblement, de façon continue, se précisant de minute en minute : et à chaque moment de cette progression, le général en chef se trouve au centre d'un jeu complexe d'intrigues, de préoccupations, d'influences, d'autorités diverses, de projets, de conseils, de menaces, de mensonges, et est constamment obligé de répondre aux innombrables questions qu'on lui pose, souvent contradictoires. »

(II, 363)

Imaginez le plan que vous voulez, la réalité se chargera de décider. Napoléon avait-il choisi de s'enfoncer jusqu'à Moscou en 1812 ? Non. Était-ce un piège du général en chef Koutouzof ? Encore moins. Mais par approximations, erreurs, et réussites partielles, ordres qui ne sont pas suivis d'effets ou qui ont été mal compris, victoires imprévues, le champ de bataille se dessine et se redessine, et sa compréhension doit être réactualisée à chaque moment. Ce qui s'impose à chaque fois, c'est « la force des choses » (II, 362) et pas la volonté du chef d'armée, c'est le moral des troupes et tous ces « éléments infinitésimaux » (II, 360) dont l'intégrale est ce qui arrive.

Ce que condense cette formule de Napoléon (qui, je l'avoue dans cette chronique, en dépit de ma détestation de Napoléon chauffée à blanc par le portrait terrible qu'en fait Tolstoï, surtout dans la seconde partie du livre, est la formule de mon existence) : « on s'avance, et puis on voit ».

La ligne. – Il y a voir et voir. Voir la situation, voir aussi ce qui n'y est pas, ou brille par son absence. Nous sommes en 1805, quelques temps avant Austerlitz, avant que l'armée napoléonienne n'affronte les Russes sous les ordres de Koutouzov. Tolstoï décrit à plusieurs reprises ce moment où les ennemis sont à portée de vue, encore immobiles, avant que les combats ne commencent. Ce qui devient visible alors est « cette ligne redoutable, rigide, infranchissable et insaisissable qui sépare deux troupes ennemies » : « un pas seulement au-delà de cette ligne semblable à celle qui sépare les vivants des morts, et c'est l'inconnu, la souffrance, la mort ? » se demande Denissov, qui compare ce qu'on apprendra « de l'autre côté de la ligne » de combat avec ce qu'on apprendra « de l'autre côté de la mort » (I, 240-241).

La ligne ami-ennemi (ou, faudrait-il dire, ennemi-ennemi) nous importe, car c'est une dimension de la guerre qui structure de part en part le champ politique, c'est peut-être la catégorie politique la plus guerrière, et sans décider dans cette chronique de ce qu'il s'agit d'en faire (la supprimer ? mais à quel prix... ou plutôt la symboliser ? l'intégrer en la limitant dans la politique, cette dernière étant alors un moyen de civiliser la guerre selon une disposition hégélienne de relève, c'est-à-dire d'abolition qui nie, conserve, et dépasse dans une forme nouvelle ?), on peut déjà, lisant Tolstoï, interroger sa nature, ce qu'elle manifeste du champ de bataille.

Car c'est une ligne étrange, puisqu'elle est franchie sans cesse au moment du combat tout en demeurant pourtant « infranchissable et insaisissable ». Elle est « vide » (I, 311), mais aucun sang ne peut remplir ce vide, peut-être parce qu'aucun meurtre ne parvient à se saisir de la mort. On pourrait ajouter que le meurtre, par la guerre toujours engendré, accentue le vide de la ligne de l'ennemi. Et que la multiplication du meurtre, qui s'étend jusqu'au génocide, ne s'essaie en vérité qu'à éliminer l'inconnu. L'inconnu, c'est ce dont la guerre tente de prendre la place ; la guerre, disons cela inversement, c'est le simulacre de l'inconnu.

La Terre et le Ciel. - Être livré à l'inconnu, c'est angoissant, mais c'est merveilleux aussi. Car on ne sait pas ce qui alors peut arriver –

le bien, le mal, la mort, la vie, voire la résurrection. Tolstoï, qui donne vie à chacun de ses personnages – comme s'il n'y avait nul figurant mais seulement des figures qui chacune mérite une attention littéraire, en une sorte de démocratie radicale de la littérature qui correspond à sa vision de l'histoire – insiste sur ces êtres qui habiteront un temps le vide de la ligne ennemie et rencontreront alors tout autre chose que la guerre. Blessé, Rostov peut enfin voir « les montagnes bleutées au-delà du Danube, les gorges mystérieuses, les forêts de pin baignant dans la brume. Là c'était la paix, le bonheur » : « Je ne désirerais rien, rien, je ne désirerais plus rien si seulement je me trouvais là-bas. En moi-même et dans ce soleil il y a tant de bonheur ! Et ici... des gémissements, la souffrance, la peur » (I, 249).

Sur sa civière en 1805, le prince André pressent qu'il y a quelque chose d'autre que cela, « d'incompréhensible mais d'essentiel », et au cours de ses visions il dit : « seul le ciel promettait la paix » (I, 483). Et en 1812, après avoir cette fois été mortellement touché, il semble que toute la part de haine en lui s'évanouisse : « Oui, la pitié, l'amour, aimer nos frères, aimer ceux qui nous aiment et ceux qui nous haïssent, nos ennemis ... » (II, 347). On pourra voir là, dans ces propos du prince André, le signe précurseur de ce que Steve Hickey appelle le « second Tolstoï », après son immersion dans le Christianisme, qu'il torpille de l'intérieur avec sa relecture anti-Église, anti-État et surtout anti-guerre du Sermon sur la Montagne : là se trouverait le cœur du cœur du christianisme, à savoir « aimez vos ennemis » (*Matthieu*, 5:44) – ce que Tolstoï appelle, dans son essai *Le royaume des cieux est en vous*, « la doctrine de la non-résistance au Mal », et pas du tout, comme le dit l'édition française de ce livre au Passager Clandestin, « la doctrine de la non-violence ».

Je reviendrai spécifiquement dans une autre chronique sur la question de la non-violence, et sur Tolstoï à ce propos. Mais ce qui m'importe ici est que s'ajoute aux deux constellations fondamentales plus haut identifiées, à savoir guerre/mort/malheur et paix/vie/bonheur, le couple Terre/Ciel : n'y aurait-il de paix que là-haut, ailleurs, plus tard ? Et la guerre serait-elle alors la loi inflexible de ce monde ? Ne faudrait-il pas être réaliste et finir par s'en rendre

compte ? Ou bien nous faut-il plutôt penser que ce sont là les mots de l'État et de l'Église et des pouvoirs en place, qui nous disent : « Acceptez la guerre, car tel est l'ordre du monde ; pour la paix, vous repasserez ; attendez le prochain monde, l'Express de Minuit (qui est parfois très en retard, restriction budgétaire oblige, on ne peut à la fois être au tank et au métro). Prenez vos armes, formez vos bataillons, soyez courageux et mourez jeunes ». Telle est la démocratie du meurtre, qui ne voit qu'en masse et en tranchées, du haut du commandement – que ce dernier soit politique ou intellectuel (réel ou imaginaire).

Expérience et dialectique. - On dira que les épiphanies du prince André et de Rostov ne font que faire signe vers quelque chose de définitivement au-delà de ce monde, d'inaccessible, et parce qu'ils sont proches de la mort. Mais je crois que leur expérience est dialectique : ils ne voient pas le Ciel loin de la Terre, et la paix loin de la guerre, mais au contraire ressentent que le Ciel n'est pas scindé de la Terre et que la paix peut être éprouvée dans le monde de la guerre. Pierre a été fait prisonnier, il a maigri, parle désormais peu, écoute les autres, il a trouvé dans sa détention une forme de liberté, de « paix intérieure » (II, 657). Un soldat l'empêche de passer :

« Ha, ha, ha, riait Pierre. Le soldat ne m'a pas laissé passer, dit-il à haute voix. On me tient en captivité. Qui ? Moi ? Moi ? Mon âme immortelle ! Ha, ha, ha !... — Les larmes lui en venaient aux yeux. » (II, 668)

Quand il regarde alors le ciel, il pense : « “Et tout cela est à moi, et tout cela est en moi, et tout cela est moi ! Et tout cela, ils l'ont pris et enfermé dans un baraquement de planches !” Il sourit et alla dormir auprès de ses camarades ». Ce qui est d'abord vu comme objet extérieur (« à moi ») est ensuite senti comme objet intérieur (« en moi »), cette intériorité formant le sujet lui-même (« moi »). L'expérience de Pierre, comme celle du prince André ou de Rostov, consiste à éprouver ce qui dans le monde, dans l'épreuve d'un corps et non pas à l'écart de celui-ci, n'est pas réductible à ce monde. Si les mots et formules religieuses employées semblent inaccessibles à l'athée, on pourra en trouver d'autres. Comme le mot de paix

peut-être, qui est un terme dialectique, totalement terrestre, mais en tant qu'il a métabolisé le *céleste*, si l'on appelle ainsi le levier à partir duquel il est pensable d'abolir l'ordre guerrier du monde.

Pour une nouvelle éducation esthétique - Tout de même, ces expériences que Tolstoï nous décrit, elles sont déterminées par la guerre, et par un certain type de guerre peut-être : où serait aujourd'hui la ligne de l'ennemi à l'ère de ce que certains appellent l'« hyperguerre », là où ce sont des drones qui officient, des tueurs automatiques qui se « verrouillent » sur un soldat et le suivent jusqu'à l'anéantissement ? Où est cette ligne quand la guerre est asymétrique au point d'être pur massacre, génocide, cruauté sans limite contre des civils ?

Entendons-nous bien, je ne cherche pas ici à faire l'éloge des épiphanies par temps de guerre napoléonienne, mais au contraire à retourner la chronologie de ces expériences, à partir de ce qu'elles délivrent pour penser à rebrousse-temps un monde sans guerre. C'est à nous, penseurs, artistes, éducateurs, de chercher une nouvelle éducation esthétique afin de rendre possible des expériences sensibles de la paix qui ne soient ni aux abords de la guerre, ni formées sur le déni de son existence. Une nouvelle éducation esthétique qui se substitue à l'expérience du front et à son occultation. À nous de chercher à mettre en mots, en concepts et en images, et en définitive *en soi*, ce qu'est la paix, de la rendre sensible dans ce monde au lieu d'en différer post-mortem la représentation. À Pierre qui avance « qu'un temps viendrait où il n'y aurait plus de guerre », Nikolay Bolkonsky répond, sarcastique : « Vide les veines de leur sang et remplis-les d'eau, alors il n'y aura plus de guerre. Chimères de bonne femme ! » (I, 643). On ne saurait mieux dire : pour la paix, mieux vaut en effet le féminin que le masculin, et il nous faut décider de nos chimères, afin de savoir quelle humanité différente, versant l'eau à tous et non plus le sang des sacrifiés, nous désirons.

En d'autres termes, si le pacifisme aujourd'hui est presque inexistant, si nous ne parvenons pas à nous représenter la paix autrement que comme une farce, une faribole que le monde adulte doit brûler sur l'autel du pragmatisme national-économique, voire

national-écologique, c'est de notre faute ou plutôt, pour citer Lacan, de notre fait : nous n'avons pas su dialectiser l'inaccessible ; celles et ceux qui ne voyaient pas de soldats dans leurs rues ont cru que leur paix existait alors qu'elle était la guerre des autres, dans le lointain, en Europe Centrale ou en Afrique.

Alors il faudrait se donner cet objectif esthétique, et éducatif : pour toutes et tous, favoriser les expériences de pensée et les pratiques esthétiques à partir desquelles la paix serait vécue comme l'intériorité de l'être. À moi, à toi, en moi, en toi, moi, nous.

Recommander au lieu de commander. - Tout me porte cependant à envisager que notre intériorité aura bien du mal à creuser l'évidence de la paix, et ce sont plutôt les protocoles de guerre qui vont aujourd'hui être montés au front de la propagande. On peut s'attendre à ce que l'effort de guerre emporte les intellectuels. Mais ce n'est pas au pessimisme ou à la colère que me convie *La Guerre et la Paix*. Ce livre m'est plutôt une invitation à être attentif à ce qui se présente, à ce qui arrive de toute façon, au lieu de rester fasciné par les figures du pouvoir et les chefs de guerre. Bien entendu, ces derniers sont responsables des massacres, des budgets militaires, et des changements climatiques. Mais en ne songeant qu'aux plans qu'ils dessinent, on en oublierait la masse humaine et inhumaine dont ils n'ont nulle idée. C'est que, comme l'explique Tolstoï, plus on commande, moins on participe aux événements (II, 964-965). Passons donc du commandement à la recommandation. La question pour celles et ceux qui tombent ensemble est de savoir intervenir dans le monde sans se soucier des commandes. De cette puissance viendra la paix.

Bibliographie

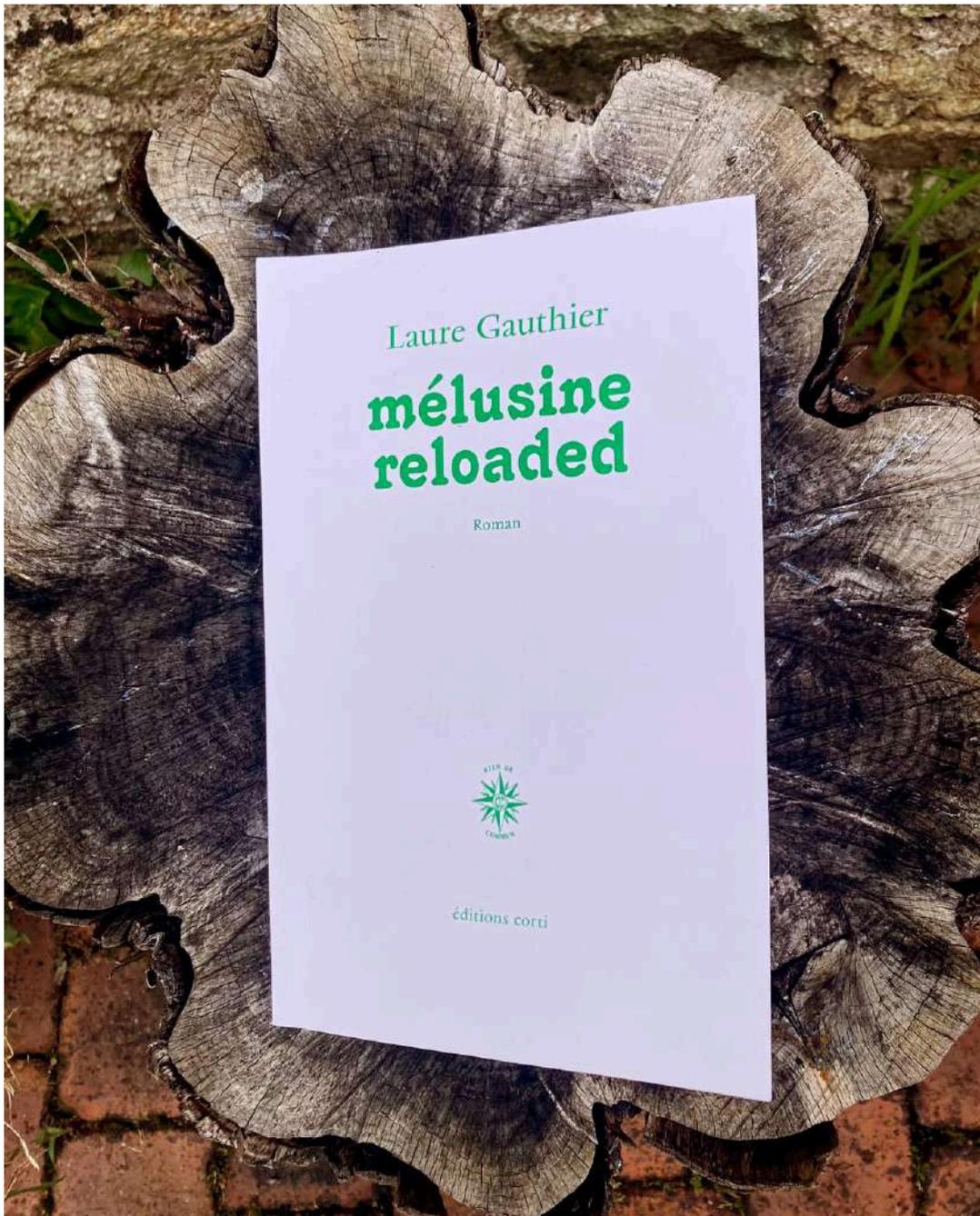
Pour *La Guerre et la Paix*, j'utilise la traduction de Boris de Schloezer (Folio – Gallimard, 2019 (1960)). *Le Royaume des cieux est en vous* a été republié par les éditions Le Passager Clandestin en 2019. Le livre de Steve Hickey auquel je me réfère est *Second Tolstoy: The Sermon on the Mount as Theo-tactics* (Pickwick Publications, 2021).

Le discours d'Emmanuel Macron pour la Commémoration du bicentenaire de la mort de Napoléon I^{er} est ici.

une idylle partielle

Par Laure Gauthier | 08-09-2024

« une idylle partielle » est la fin d'un conte dystopique, *mélusine reloaded* (éditions Corti). Fabriquant à partir des 'restes' des récits du Moyen Âge des images dialectiques, Laure Gauthier fait revenir la fée Mélusine dans des paysages désenchantés, un monde post-démocratique, multi-pollué et envahi de « Touristes Traversants » (TT) dont la langue, dévoyée, regorge d'acronymes. « une idylle partielle » est le moment où la fée, loin de s'échapper par les airs, au moment où son animalité est découverte, accepte de rentrer dans le temps de l'Histoire, de vieillir donc. Ce long poème en prose transforme la tradition de l'idylle pour imposer une éthique de la fragilité : il ne s'agit pas là d'une faiblesse mais d'une conscience de l'état du monde humain et naturel: « L'apocalypse est un nom qu'il ne faudrait pas employer. Mélusine en propose un autre : un présent encore. C'est un chant suffisant. » Extrait accompagné d'une capsule sonore avec la voix de Laure Gauthier et la musique d'Oliver Mellano.



Laure Gauthier, *mélusine reloaded*, éditions Corti, 2024. © Librairie Myriagone



Capsule sonore: un extrait du texte avec la musique d'Olivier Mellano et la voix de Laure Gauthier

Sur les rives de rochefort comme dans les civités avoisinantes, les embruns continuaient d'exister et de la bruyère poussait. Parfois, de façon imprévisible, elle fleurissait. Ses fleurs n'avaient sans doute jamais changé de couleurs depuis la nuit des temps. Dans les

contrées jadis administrées par mélusine, la monosaison avait fait place à deux saisons, une saison chaude où tout brûlait et suffoquait mais moins qu'au siècle passé, et une saison humide où il pleuvait parfois suffisamment pour compenser les ravages de la saison sèche et où l'on était parvenu, en espaçant les habitants et rétablissant des haies, à juguler les plus grosses inondations. La nature s'y était faite et les habitants également. Quelques papillons et quelques vers luisants étaient réapparus vingt ans après l'interdiction du Tourisme Traversant, signe, si ce n'est d'une nouvelle félicité, en tout cas d'une orée prudente.

Les habitants de ces contrées s'auto-administraient et pour l'instant, ça fonctionnait. On ne savait pas combien de temps ça durerait et on l'acceptait. On savait cette félicité précaire tant les dictatures alentour observaient d'un mauvais œil ces terres se réparer doucement et la population prudemment avancer. Ce dont mélusine âgée se félicitait le plus, c'est que, dans les civités, il ne se trouvait plus personne ou presque pour regretter les époques passées ou les idéaliser. C'en était fini de la perte, on était là à traverser ce qui restait et on s'en satisfaisait.

Pour s'évader hors du mariage qui l'enfermait, il avait suffi à mélusine d'accepter son hybridité et son âge. Ainsi transformée, les cheveux gris, le coin des yeux et la nuque ridés, les mains tachées, les os douloureux, elle était partie accepter et la vieillesse de l'humanité et la sienne sans passer par les Parcours de Transplantation Augmentée (PTA) ni l'ajout de Joues Artificielles Multisiliconées (JAM) comme c'était devenu à la mode peu de temps avant son accession à l'administration de ces contrées et comme cela avait, depuis, perdu ré sans son aval.

À la saison humide, les nuages restant la regardaient. Les masses d'eau accumulées transformaient le ciel qui se couvrait alors d'immenses cumulos que l'on appelait communément depuis quelque temps les cumulo-cargos tant ils déchargeaient leurs pluies froides en masse. Les nuages au ciel observaient la population vieillir et se fichaient bien des greffes de peau qui se pratiquaient de plus en plus souvent. Il se fichaient aussi des cuirs chevelus élevés sous

verre et implantés après 55 ans. Le poitou rationnait l'eau et l'électricité dans chaque civité mais la calvitie avait disparu en même temps que mélusine. La fée, elle, ne voulait pas d'une vieillese de faussaire. Elle voulait une vieillese commune au milieu de ses anciens administrés. Une aube éprouvée. Vieillir à même. Peu lui importait que ses cheveux se clairsèment et que sa peau se craquèle, elle acceptait de vivre la vie d'une étoile en accéléré et de décliner en intensité. La beauté, c'était l'acceptation, pensait la fée. Accepter l'irréversibilité. À rochefort, elle était venue écouter la précarité et voir ce qu'elle lui enseignerait.

Dans une petite maison de bois qu'elle échangeait régulièrement suivant le nomadisme intégré qu'elle avait autrefois mis en œuvre, elle s'acclimatait à sa nouvelle civité. Les travaux du ministère pour l'acceptation de l'animal intérieur ayant porté ses fruits, elle n'avait plus à se cacher quand sa queue de serpent apparaissait. Elle pouvait désormais s'appuyer sur son animalité intégrée.

« Permits, ô vie, ce dernier effort de vie champêtre ! Que je vive avec peu de forces et puisse trouver des sources manquantes et des chemins insoupçonnés », murmurait la fée. « Ma langue ne suffit plus à l'écriture d'un grand récit, alors je consigne quelques vers de côté qui disent peut-être quelque chose d'insoupçonné, des chemins où se rendre sans ressasser les désastres passés. »

Dans ses journées lentes et comptées, mélusine prenait le temps de vieillir. Elle chantait le moineau commun qui, tous les matins, venait à sa table et s'y reposait. Elle se demandait combien de temps cette cohabitation durerait ? Qui des moineaux communs ou de ses anciens administrés survivraient à la chaleur ou aux pluies ? Un jour, elle sourit en voyant apparaître un deuxième moineau près de la haie de bruyère et de conifères. Elle avait décidé que le soir de sa vie serait aussi beau que celui des journées sur la baie, inondées d'une lumière qu'elle affectionnait. Depuis le siècle dernier, la charente asséchée était devenu un ruisseau paisible, mais l'océan avait progressé jusqu'à soubise qu'il avait recouvert. La fée âgée n'écoutait pas les missives du Parti Apocalyptique Poitevin (PAP) qui se réunissait en secret, malgré la dissolution qu'elle avait imposée, et

distribuait par-dessus sa haie des capsules vocales difficilement destructibles qui émettaient plusieurs heures par jour des appels à des rituels sacrificiels pour prévenir l'Apocalypse. C'était à d'autres de lutter, elle le savait et se contentait de faire taire ces capsules et de les apporter au coin de sa rue à des habitants qui les transformaient pour construire une station d'épuration des eaux de pluie multi-contaminées.

Les humains avaient fait des présages de la fin du monde, avaient cherché à la singer pour tenter de la contrôler dès qu'ils s'étaient redressés, ne voulant s'avouer qu'ils ne savaient pas où leur chemin menait. La fée préférait se concentrer sur ce qui était à traverser et imaginer une rive possible, c'était assez. Pas besoin de se dire qu'on vivait une posthistoire, ça n'aidait pas la population, pas plus que ça n'aurait aidé les hommes des cavernes de se dire qu'ils étaient arrivés sur terre avant j.-c. Chacun faisait ce qu'il pouvait. Les prématurés comme les retardés. La fée avait tenté d'implanter deux pommiers pour récolter quelques fruits, tant ceux-ci venaient à manquer. Pour l'heure, les troncs vivaient et quelques branches poussaient, peut-être quelques fleurs s'épanouiraient-elles avant la saison chaude et un fruit poindrait sans doute un jour qui satisferait son envie de pommes.

Mélusine avait accepté la vieillesse humaine sans savoir combien de temps elle durerait et admirait la rosée tant qu'il y en avait. Elle avait aussi appris à aimer le ciel orangé qui scintillait d'une couleur qu'elle ne connaissait pas les soirs de grandes marées, quand la mer rejetait des algues rouges par centaines de milliers sur les côtes et dévastait les cinq ou six kilomètres qu'elle traversait. La population avait l'habitude de se rendre en urgence à porchaire. Mortelles, les algues venaient du Nouveau Royaume d'Armorique (NRA) et dégageaient un gaz suffocant qui endormait les animaux restants comme les humains vieillissants n'ayant pas la force de quitter le territoire assez précipitamment. Le NRA avait des taux de toxicité qui faisaient exploser les appareils de mesure. Le roi auto-proclamé était mort il y a peu de la Peste du Porc Augmenté (PPA), tout comme ses sujets. La terre du pays avait été intégralement infestée à force de l'élevage intensif d'animaux couchés et engraisés qui, au

fil du temps, naissaient sans pattes : des bustes augmentés à manger au rabais, voilà ce qu'ils étaient. Mais la PPA infesta la terre d'armorique jusqu'à trois kilomètres de profondeur de sorte que nul n'y pénétrait plus. C'était une contrée abandonnée. D'où s'échappaient certains jours des gaz mortels qui se répandaient sur le poitou, mais on avait appris à faire face.

Extrait de *mélusine reloaded*, Corti, 2024

—

L'école de Trifouilly-les-Oies

Par Pierre Vinclair | 21-08-2024

« Que peut-on espérer du poème, c'est-à-dire d'un travail (nourri d'échanges) de la forme *contre* le contenu (enrichi d'expériences et de lectures), c'est-à-dire d'une dramatisation des problèmes qui, certainement, ne "change pas la vie" à elle toute seule et, qui plus est, leur ajoute une sorte de crise dans la signification? » Pour sa troisième chronique sur la poésie contemporaine, Pierre Vinclair lit et relit un poème du poète et romancier américain Ben Lerner. Un poème qui, sous ses faux airs de facilité formelle, s'avère grand pourvoyeur de drame, de pensée et de vie – ou comment repenser l'engagement poétique et ses relations contrariées à la référence.

J'ai lu *The Topeka School* (2019) de Ben Lerner cet été, pendant une semaine de vacances. Juste avant de partir, j'avais failli acheter son dernier recueil, *The Lights* (2023), qui m'intéressait d'autant que j'essayais à ce moment-là d'écrire (pour l'offrir à C. dont c'était l'anniversaire) un poème sur la lumière – mais quelque chose m'a déçu dès la première strophe du texte introductif:

Index of Themes

Poems about night
and related poems. Paintings
about night,
sleep, death, and
the stars.

I know one poem from
school under the stars, but
belong to no school
of poetry.

**I forgot it by heart. I remember only
it was set in the world and its theme
parted.**

Le poème continue, mais je me suis arrêté là; j'ai reposé le livre et suis sorti de la librairie sans l'acheter. Plus tard, une fois sur mon lieu de vacances où il n'y avait pas grand-chose d'autre à faire que randonner dans les montagnes la journée, et lire des livres le soir, j'ai trouvé *The Topeka School* dans une librairie, et je l'ai lu. Sans prendre de notes et sans préparer de recension, sans même essayer de savoir si le roman me plaisait ou non; je l'ai lu pour nouer quelques soirées dans un livre, et c'est ce qui s'est passé.

Il y a malgré tout quelque chose qui a particulièrement retenu mon attention: c'est qu'avant d'acheter le roman, j'avais lu une recension en ligne (je ne sais plus où), qui fournissait une explication du titre: « The Topeka School » renverrait à la « Fondation » où travaillent les parents psychanalystes d'Adam Gordon – héros et double de l'auteur – puis, accessoirement, au lycée que le personnage fréquente. Or, en lisant le roman, il apparaît surtout que la « School » du titre est à entendre au sens de « courant », comme on dirait « l'école romantique », « l'école de Chicago » ou « l'école de New York ». Un chapitre s'intitule d'ailleurs « The New York School »; il y est fait mention de John Ashbery, que le narrateur présente comme le « héros » du personnage principal. Le titre doit ainsi s'entendre ironiquement: d'un côté il y a John Ashbery et l'école de New York, et d'un autre, Adam Gordon et l'école de Topeka, ville pourrie du Kansas – comme on dirait l'école de Trifouilly-les-Oies.

L'École de New York – dont les poètes emblématiques étaient, outre John Ashbery, Frank O'Hara, Ted Berrigan, James Schuyler ou Alice Notley – désigne un groupe informel de créateurs (qui comptait aussi des musiciens comme John Cage ou Morton Feldman, et des peintres) ayant œuvré à partir des années 1960. Chacun d'entre eux était irréductible à l'ensemble, mais on peut noter quelques points de convergence: une poésie à la fois complice et facétieuse, marquée par le jazz et branchée sur le contemporain, goût-

herche de liberté tous azimuts. On perçoit ce que la grande ville américaine – avec son histoire politique, mais aussi ses musées, ses concerts, ses lumières, ses librairies, et encore ses rues, ses travaux, ses gratte-ciels, ses voitures – a pu jouer dans la constitution d'une telle esthétique, très éloignée de celle de leurs contemporains français les plus célèbres (René Char, Francis Ponge). Si l'on retrouve leur audace, la fraîcheur indolente et la grâce de leur démarche aujourd'hui dans une œuvre comme celle de Stéphane Bouquet, il ne viendrait pas je crois à celui-ci de revendiquer, même ironiquement, d'être un membre d'une quelconque école, qu'elle soit de Trifouilly-les-Oies ou « de Paris » (ce qui dans l'actuelle « République mondiale des lettres », est un peu la même chose).

Je me suis donc demandé, en lisant *The Topeka School*, ce que recouvrait ce concept d'« école », qui semble à la fois prétendre à l'avant-garde, et tourner le dos à l'universel que revendiquent (dans leur nom même) des groupes tels que les futuristes, les surréalistes ou même les L=A=N=G=U=A=G=E poets... Comment comprendre qu'une proposition moderniste, collective, assume en même temps un ancrage local donc particulier? N'est-ce possible que parce que la ville en question n'est pas vraiment *locale*: comme l'écrit Ben Lerner en effet dans *The Topeka School*, « New York est un logarithme d'autres villes, d'autres époques »?

Il se trouve que dans la première strophe du poème inaugural de *The Lights*, que j'ai citée plus haut, il y fait de nouveau mention. Voici une traduction rapide :

Index des thèmes

**Des poèmes à propos de la nuit
et les poèmes correspondants. Des tableaux
à propos de la nuit,
du sommeil, de la mort, et
des étoiles.**

**Je connais un poème depuis
l'école sous les étoiles, mais
n'appartiens à aucune école
de poésie.**

**Je l'ai oublié par cœur. Je me souviens seulement
que ça se passait dans le monde puis les thèmes
se sont séparés les uns des autres.**

La raison pour laquelle j'avais reposé le livre à peine une strophe lue, c'est que l'expression « *I forgot it by heart* » (« je l'ai oublié(e) par cœur ») m'avait révolté. Elle me dégoûtait pour deux raisons opposées. D'abord, elle me semblait scandaleuse d'un point de vue moral: c'était un retournement si évident de « Je l'ai appris(e) par cœur », que son aspect manigancé, son absence de sincérité, sa virevolte artificielle, sautait aux yeux. En la lisant, on se disait immédiatement que l'on n'était pas en face de quelqu'un qui dans son poème essayait de penser ce qu'il avait à penser, mais d'un petit malin qui écrivait à l'épate. La deuxième raison ressortissait plutôt à une éthique du travail bien fait, dans la corporation des artisans-poètes: bien sûr, la pensée avait des conditions *techniques* de production ! Bien sûr, un poète avait ses trucs, plein de trucs ! Et la sincérité était toujours de synthèse. Mais un retournement aussi grossier que celui-ci, vraiment digne d'un primo-participant à un atelier d'écriture, ce surréalisme d'école primaire, « je l'ai oublié par cœur »..., c'était du travail de sagouin ! J'avais lu jadis les poèmes autrement astucieux et compliqués de l'*Angle de lacet*, du même auteur, et j'étais déçu.

Si l'on y regarde de près, d'ailleurs, tout ce poème fourmille de petits événements de ce genre: le paradoxe « un poème *sous* les étoiles » au lieu de « *sur* les étoiles », la répétition de « poèmes » au vers 2 (qui fait que « poème » est à la fois le signe et la chose, alors qu'on attendrait « *signes* à propos de X » et « *choses* correspondantes ») donnant une signification réflexive au mot « index » du titre (le poème serait l'index de lui-même) ainsi que, bien sûr, l'antanaclase qui m'occupe maintenant: « depuis l'école » / « aucune école de poésie ».

Or, interrogé sous l'angle ouvert par cette question de l'école, le poème m'apparaît soudain beaucoup moins artificiel, beaucoup plus profond, qu'à première lecture, y compris dans le choix de l'expression « *I forgot it by heart* ». Il dit en effet quelque chose de très

juste sur notre rapport à la poésie : un poème, pour la plupart d'entre nous, c'est d'abord quelque chose que l'on a appris par cœur à l'école, et que nous avons oublié ou à moitié oublié. On peut donc bien dire qu'on l'a non pas « appris par cœur » mais bien « oublié par cœur », le processus de l'oubli une fois adulte étant en quelque sorte programmé par son apprentissage scolaire même. Ensuite, pour les rares qui s'occupent encore de poésie après l'école (comme Ben Lerner ; comme moi ; comme vous, j'imagine), l'intérêt pour ce genre persiste au moins en partie alimenté d'une sorte de fascination pour l'histoire glorieuse de la poésie, avec ses courants et ses écoles – comme justement, celle de New York.

Or, force est de constater (pour Ben Lerner, mais pour vous peut-être aussi) qu'il est difficile de se reconnaître aujourd'hui embarqué dans ce genre de mouvement d'avant-garde, comme si cette histoire (des avant-gardes, du modernisme) était derrière nous, comme si nous nous trouvions dans un moment où la poésie, ses révolutions, ses avant-gardes, n'avait plus d'effectivité, plus de sens. La méditation sur la « réflexivité de l'index » prend alors une coloration carrément élégiaque : jusqu'aux années 1980, l'intransitivité du poème (disons-le ainsi) pouvait être interprétée comme le symptôme de son affirmation puissante comme force historique autonome, occupée à la révélation de l'essence du langage, voire de l'essence linguistique de notre rapport au monde et pourquoi pas du monde lui-même. Mais aujourd'hui, que peut bien signifier encore un tel refus de la référence ? Il n'y a plus d'écoles ; le poète qui bricole encore dans son coin ses machines formelles n'est plus qu'un hurluberlu, d'autant plus insignifiant que les enjeux politiques pressent au contraire à s'engager, dénoncer, pointer du doigt les oppressions et les exploitations. Le poète d'avant-garde, qui tourne autistiquement le dos aux choses, n'est-il pas qu'un bourgeois ? Un mâle blanc de plus de quarante ans, se complaisant dans un loisir, une *scolastique*, qui, par le fait, « invisibilise » en les passant sous le silence de son intransitivité, les souffrances réelles des minorités, et les agressions perpétrées contre des êtres dominés – humains ou animaux ? Aux États-Unis, cette question a été récemment soulevée par Kathy Park Hong, dans son pamphlet « *Delusions of Whiteness*

in the Avant-Garde » (« Les illusions de la blancheur dans l'avant-garde »), dont la première phrase à elle seule est éloquente : « *To encounter the history of avant-garde poetry is to encounter a racist tradition.* » : « Découvrir l'histoire de la poésie d'avant-garde c'est découvrir une tradition raciste ».

De fait, aucun des « courants » qui semblent effectifs dans la poésie contemporaine, n'embraye vraiment sur le travail formel hérité d'un siècle de modernisme. Ils sont plutôt branchés sur la question politique – « féministes », « queer », « racisées » ou « écopoétiques ». Qui donne encore du crédit aux « écoles avant-gardistes » ? Qui prétendrait aujourd'hui changer le monde (quoi que cela veuille dire) par une expérimentation avant tout formelle ? Même s'il y a toujours une sorte de presbytie historique empêchant de distinguer clairement sur le moment ce qui a lieu d'important dans un domaine comme la poésie, il semble que les deux figures que nous évoque Ben Lerner dans son poème, celle de l'école d'une part, et celle de l'autoréférentialité d'autre part, aient donc un destin lié, ou plutôt que leur déroute à toutes les deux soit actée. Je vais peut-être finalement acheter *The Lights*, pour voir ce qu'y deviennent ces questions, mais pour l'instant, je voudrais me contenter de conclure par quelques propositions :

1) Il faut se réjouir de la ferveur que rencontrent aujourd'hui les poésies féministes, queer, racisées ou écopoétiques, et de la visibilité qu'elles ont acquise. (Elles ne volent la place de personne ni n'empêchent les grincheux et les modernistes de lire autre chose.) Il faut se réjouir de l'accession à l'espace public de personnes autrefois invisibles à cause de leur genre, couleur de peau ou classe sociale – mais aussi, du contenu *inouï* de leur parole.

2) Cette ferveur n'aura malgré tout pas beaucoup d'avenir poétique si leurs textes en restent à une accumulation de slogans vaguement versifiés.

3) Ce qui fait que ces textes peuvent *compter* pour un lectorat qui ne se contente pas d'articles de journaux ou d'essais, c'est une rémanence (souvent embryonnaire, peut-être involontaire) de travail

formel, irréductible « au message ». En eux persiste en effet l'espoir fou que la situation intolérable qu'ils dénoncent puisse être transformée non par un argument linéaire, mais grâce à un discours au moins brisé par la coupe du vers (l'instrument formel minimal, qui dénonce le mouvement référentiel de la phrase). C'est ainsi (même maladroitement, et parfois au corps défendant des « poètes engagés.e.s ») que la poésie persiste.

4) Le salut d'une poésie formellement exigeante ne passera pas par une dénégation des violences et des exploitations réelles (des femmes, des minorités, des êtres vivants), mais au contraire par un *élargissement* à partir de cette base politique. L'ouverture du poème à la référentialité, son accueil des choses du monde, pourra alors se généraliser – à tout. Concrètement, cela signifie que les poètes ont raison de ne pas se contenter de bidouiller des machines formelles ou de fomenter des jeux de mots, et qu'ils devraient même s'enrichir de toutes les expériences comme de tous les apports des sciences humaines : lire des essais de politique, d'écologie, de sociologie, de géographie, d'économie, etc. La poésie doit être engagée, mais sur tous les fronts du réel.

5) On pourrait rétorquer qu'à ce compte, elle risque de perdre son efficacité politique. Faut-il souligner que *même engagée*, la poésie n'a de toute façon *jamais aucune* efficacité politique ? Ou ce qui, dans un alliage textuel politisé, est susceptible d'avoir une quelconque efficacité, ce n'est pas la dimension de poésie ; je dirais plutôt au contraire que c'est le reste de prose dogmatique qu'un usage de la poésie réduit à la coupe n'est pas parvenu à conjurer. Pour avoir un effet politique, mieux vaut écrire carrément des pamphlets ou des discours – et pour les adeptes des formes courtes, des slogans à scander en manifs. (Et la conquête de l'hégémonie culturelle, alors ? Primo, elle ne se joue pas à coup de poèmes. Deuxio, le concept de Gramsci trouve sa pertinence dans une théorie de la lutte des classes, par définition agonique ou excluante, tout à fait étrangère aux combats intersectionnels, par définition inclusifs. Mais il faudrait prendre le temps de déplier tout cela ; pour l'instant, je répète simplement : la poésie doit être engagée, mais sur tous les fronts du réel. Inclusivité générale.)

6) Je ne crois pas, comme j'ai essayé de le suggérer dans une précédente chronique, que la forme soit exclusive du contenu, mais au contraire qu'elle joue *contre* lui, dans chaque poème entendu comme une sorte de drame entre sa puissance d'énonciation, et le négatif en lui de cette puissance qu'incarne le travail formel. Par conséquent, à l'élargissement du contenu peut, doit répondre la recherche d'une plus grande puissance formelle: qu'à partir du face-à-face du thème unidimensionnel (engagé) et du travail formel à un coup (la coupe), le poème complexifie son drame, avec une floraison thématique prise dans les rets d'un dispositif prosodique pyrotechnique.

7) Si l'on émancipe la question de l'école de son angle journalistique (l'intérêt pour « y a-t-il ou non aujourd'hui une école dominante? »), rien n'est plus nécessaire qu'un écosystème de poètes qui travaillent ensemble (c'est bien ce qu'on fait, à l'école). Poètes qui, non seulement sont d'accord sur le contenu (par exemple politique) mais, tels une sororale confrérie, se passent aussi des techniques et des astuces, se critiquent et s'entraident. Le caractère *local* de l'école – à New York ou à Trifouilly-les-Oies – se comprend ainsi: des corps écrivants occupent un même espace, travaillent ensemble, se parlent, se critiquent, se stimulent. Et, en ce sens, il y a bien aujourd'hui des écoles – elles correspondent notamment aux revues, où l'on œuvre de concert. Sur les pages imprimées d'*Action poétique*, du *Jardin ouvrier*, de *Java* ou de *Catastrophes*, et plus encore dans leurs coulisses, dans les comités de rédaction et les soirées de lancement, on discute, on échange, on se conteste et on se fait la courte-échelle: on apprend. Les écoles ont ainsi pour tâche de faciliter, d'enrichir et de problématiser le travail formel, là où essais et expériences partagées, luttes sororales et confraternelles pourvoient aux connaissances sur les choses.

8) Que peut-on espérer du poème, c'est-à-dire d'un travail (nourri d'échanges) de la forme *contre* le contenu (enrichi d'expériences et de lectures), c'est-à-dire d'une dramatisation des problèmes qui, certainement, ne « change pas la vie » à elle toute seule et, qui plus est, leur ajoute une sorte de crise dans la signification? Franchement, je n'en sais rien. Ce que je ressens, malgré tout, c'est que cette

dramatisation nous ouvre le langage comme un endroit où vivre et où penser, où *aimer* – comme une interface où l'on peut faire l'amour avec les choses.

9) À propos de « faire l'amour », dans la suite du poème de Ben Lerner, celui-ci écrit : « *night college under the stars where / we made love / a subject* », qui se lit d'abord « l'université la nuit sous les étoiles où nous / faisons l'amour... » mais, le vers suivant décochant « un sujet », oblige à réviser notre lecture, la syntaxe anglaise autorisant l'usage transitif comme intransitif de « *make love* ». Car « *Make love* » signifie « faire l'amour ». Mais « *Make love a subject* », « faire de l'amour un sujet de discussion ». La coupe du vers en faisant disjoncter la phrase superpose les deux significations, l'acte de la lecture actualisant l'une puis l'autre, recouvrant l'une par l'autre, sauvant l'une dans l'autre. La proposition qui en résulte s'ébouriffe comme une verge ou un clitoris, et fourre dans les choses du monde (plates dans la prose) une profondeur, une complexité, qui ressortit à la facétie et garantit dans l'existant une présence non seulement du possible, mais aussi (si l'on y réfléchit un peu) de l'impossible.

10) Il n'est pas impossible, d'ailleurs, que cette suite et fin du premier poème de *The Lights* (qui sert en même temps de table des matières au reste du livre, à la poésie en général et pourquoi pas – puisque les poèmes sont l'index d'eux-mêmes, cela signifie qu'ils sont pures choses aussi bien que purs signes – au monde) souscrive à ces exigences. Je traduis donc, bien imparfaitement (laissant de côté plusieurs *trucs* formels), pour vous laisser juges :

**Des poèmes
à propos d'étoiles et
comment elles disparaissent à cause
des lumières de la ville,
des villes
dans un poème sur la force
avec des écoles dedans. Nous avons tout
appris de la lumière à l'université,
comment elle se met en branle,
l'université la nuit sous les étoiles où nous
couchions ensemble**

nos discussions sur l'amour. J'ai achevé mon étude de la
forme

puis l'ai oubliée.

Ce soir,

des poèmes à propos de l'été
et les étoiles se séparent par époques
au-dessus de moi.

Poèmes aussi à propos du chagrin
et de la danse. Je pensais venir à toi
avec ces thèmes

pareils à mes sens.

Te souviens-tu du monde ?

J'étais planté là et nous parlions

sur l'herbe, comparant ceci

à la prison, cela

au cinéma.

Poèmes à propos de rêves
comme des moucherons dans les lampadaires
jusqu'à ce que les clichés

reluisent, la douce

lueur de l'écran

finissant sur nos mains,

empreintes bleues sur les fenêtres.

Quelle prétention

d'être vivant maintenant,

encore plus

comme de la poésie ou des poèmes

indexés

par cadences, tombant parmi nous

quand nous nous séparons. C'était important

de se séparer hier

dans un travail sériel sur les lumières
de sorte qu'une distance prenant place dans la voix
puisse s'adresser à toi

ce soir.

Poèmes à propos de toi, poèmes

en prose.

—

L'herbier de Rosa

Par Emmanuelle Loyer | 23-07-2024

Dans sa deuxième chronique sur les temps carambolés, l'historienne Emmanuelle Loyer nous invite à lire le merveilleux *Herbier de Prison (1915-1918)* de Rosa Luxemburg, récemment publié, si contemporain de nous par sa manière de brouiller nos conceptions linéaires du progrès: « le parti des fleurs et des rossignols (...) est étroitement lié à la révolution ».

Du printemps 1915 à l'automne 1918, Rosa Luxemburg, une des responsables de la social-démocratie allemande en rupture avec la politique belliciste du parti et de l'Empire allemand de Guillaume II, est emprisonnée à Berlin, puis en Pologne, dans la forteresse de Wronke et en résidence surveillée au pénitencier de Breslau. Comme on sait, elle fut assassinée le 15 janvier 1919 peu après sa libération en même temps que Karl Liebknecht, son binôme spartakiste. De son corps, il ne reste rien. De sa vie, des écrits théoriques, politiques, des lettres – et un herbier, alimenté, pendant les années de prison, par un groupe d'amies toutes militantes socialistes ou épouses de dirigeants du SPD (Clara Zetkin, Luise Kautsky, Sophie Liebknecht...).

C'est cet « herbier de prison » que nous fait découvrir Muriel Pic dans une magnifique édition reproduisant les pages de fleurs séchées parfois assorties de poèmes de Goethe ou de Mörike, ainsi que les lettres contemporaines ¹. Car les fleurs, une fois envoyées, sont identifiées par Rosa la botaniste grâce à sa flore et elle en rend compte tout en réclamant d'autres livres. Tout un commerce épistolaire se greffe sur la constitution de l'herber. La critique allemande a tenté de saisir un « code botanique » qui masq-

uerait des messages politiques entre Rosa Luxembourg et les membres spartakistes sous couvert de petites fleurs, tant elle était désarçonnée par cette passion. Politique et botanique ne semblent pas rimer ensemble dans la modernité politique européenne.

L'herbier renvoie à un goût pour les collections, une pratique intime et bourgeoise ; si, au XIX^e siècle, l'on conseille aux jeunes filles le journal à but éducatif et moral, les jeunes garçons sont encouragés à constituer un herbier. Parfois, c'est l'âge venu que l'on aime à herboriser. Jean-Jacques Rousseau sur l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Biemme : deux mois de passion, une pulsion d'exhaustivité et une sorte de consolation, à l'abri du monde, un arpentage extime accompagnant les rêveries intimes d'un promeneur solitaire. Alors ? Le geste de classement botanique, dans toutes ses dimensions, semble à l'opposé du geste de soulèvement de la politique révolutionnaire. C'est pourquoi on n'imagine pas Rosa Luxemburg herborisant (comme elle est autorisée à le faire à Breslau), ni cultivant son potager (ce qu'elle pratique également avec ardeur), ni même consignait les notes onomatopéiques du chant des oiseaux ou fraternisant avec un bouc : « Pauvre bête, tu es gardée captive comme moi ! ».

Cette politique de la nature, en partie redevable au Cercle d'Iéna et au Goethe de *La métamorphose des plantes*, comme le suggère Muriel Pic, nous oblige à repenser non seulement la généalogie oubliée d'une pensée écologique du côté de l'extrême gauche, mais surtout l'articulation profonde de l'engagement révolutionnaire et l'assentiment heureux envers le monde végétal et animal. De sa prison, Rosa Luxemburg s'inquiète de la disparition des oiseaux-chanteurs. Elle la compare à celle des Peaux-rouges en Amérique, établissant un front de modernisation qui attaque tout uniment les êtres humains et la nature. Elle fustige « l'indifférence barbare » des citadins et leur ignorance des arbres qui ombragent leurs rues tandis qu'elle confesse, pour elle-même, une « fusion avec la nature organique » presque « malade ». Cette empathie avec l'entière du vivant n'est pas à la marge mais au fondement même de sa politique : la sensibilité à tout ce qui vit, sans hiérarchie aucune entre les êtres et « en dépit de l'humanité » est le véritable axiome

socialiste. Ainsi, à côté du communisme réel du XXe siècle, rationnaliste, productiviste, solidaire du capitalisme dans sa projection accumulatrice et destructrice à la fois, sa foi dans le « Progrès » et les lendemains qui chantent, l'herbier de Rosa Luxemburg nous fait entendre un autre chant ; il fait exister une temporalité révolutionnaire qui épouse celle du renouveau printanier et la certitude de son retour, chaque année. Du fond de sa prison, dans le ravissement que lui procure la visite d'un papillon, elle épouse pleinement ce jugement de Heinrich Heine dans *De l'Allemagne* : « le parti des fleurs et des rossignols, et tout ce qui appartient à ce parti, la beauté, la grâce, l'esprit et la bonne plaisanterie [...] est étroitement lié à la révolution ».

—

Notes

- 1** Rosa Luxemburg, *Herbier de prison (1915-1918)*, Edition établie et annotée par Muriel Pic, Textes traduits par Claudie Weil, Gilbert Badia, Irène Petit et Muriel Pic, Héros-Limite, Genève, 2023.

Lampedusa

Par Michel Arbatz | 11-07-2024

Pour ce deuxième épisode de la chronique des «Chansons vertes et rouges pour les temps qui restent», Michel Arbatz aurait voulu partager une autre chanson. Mais *Lampedusa* s'est imposée à lui dans cette séquence politique qui a vu se déchaîner un racisme décomplexé autour de «l'immigration».





© Sylvie Goussopoulos

Difficile de parler de Lampedusa; cette île au Sud de la Sicile, escale pour les Croisades chrétiennes, a vu passer dans la dernière décennie plus de 30000 « migrants » (mon père fut un émigrant et devint en France un travailleur immigré ; *migrant*, c'est le terme stigmatisant d'aujourd'hui). Dans les années « folk », Buffy Sainte-Marie chantait en Amérique *Welcome welcome emigrante*. C'est la rencontre de trois temps qui m'a aidé à oser cette chanson : le temps du Christ, celui du marquis de Lampedusa (et sa phrase terrible dans *Le Guépard* de Giuseppe Tomasi di Lampedusa), et notre sinistre présent. Je me souvenais aussi de *Fuocoammare*, le film de Gianfranco Rosi.

On trouvera les autres chansons de l'album dont celle-ci est extraite ici : <https://www.michelarbatz.com/produit/mes-68/>

—

Politique *glitch*. Spectres de l'anarchisme alt- right

Par Emily Apter | 18-07-2024

Traduction par Anne Debras et Valérie Bada (Centre Interdisciplinaire de Recherches en Traduction et en Interprétation, ULiège). Le texte original en anglais a été publié dans Jeffrey R. Di Leo et Sophia A. McClennen (dir.), *Left Theory and the Alt-Right*, New York, *Routledge*, 2023. L'article est traduit et publié avec l'autorisation de la maison d'édition que nous remercions.

À l'heure où l'hégémonie mondiale de l'extrême-droite ne fait plus de doute, alors que Trump est devenu favori de l'élection présidentielle aux États-Unis, Emily Apter propose une plongée dans les logiques étranges de l'alt-right étatsunienne, en les prenant au mot, en prenant au sérieux leur langage. C'est en volant à la gauche intellectuelle les thèmes de la «déconstruction», de l'anarchisme, de la perturbation des normes (métaphorisée par le phénomène du «glitch», parasitage d'une image par une autre), qu'elles s'imposent. La gauche doit réinventer un langage, c'est-à-dire une pensée. Une lecture exigeante, mais nécessaire.

«Adorno [...] avertissait que la survivance de tendances fascistes à l'intérieure de la démocratie est plus dangereuse que

la survivance de tendances fascistes *contre* la démocratie

1.>>

«La philosophie est d'essence anarchiste : la devise de l'anarchie — « ni Dieu ni Maître » — peut être considérée comme sa maxime 2.>>

Première partie

C'est une communication présentée lors du colloque « *Anarchē : Philosophy, Politics, and the Question of the Ground* », organisée en ligne les 7 et 8 juillet 2021 par Facundo Vega et Damiano Sacco au *Berlin Institute for Cultural Inquiry* (ICI), qui est à l'origine de cet essai. Le concept heideggérien de l'*Abgrund* – le fond(ement) premier, l'abîme à peine caché sur lequel l'Être se tient au monde – y était revisité pour réinterroger le fondationnalisme politique et se pencher sur la réappropriation de l'anarchisme politique de gauche, entre autres par Reiner Schürmann, Jacques Derrida, Franco « Bifo » Berardi, Giorgio Agamben, Jacques Rancière, Catherine Malabou et David Graeber, dont l'ouvrage *Pour une anthropologie anarchiste* 3 avance – Barbara Epstein ne dit pas autre chose – que l'anarchisme revendique à juste titre la place qu'occupait le marxisme dans les mouvements sociaux des années 1960 4. Ébranlée tant par la relecture des travaux menés par mon père, en collaboration avec James Joll, et publiés sous forme de chapitres dans un ouvrage de 1972 intitulé *Anarchism Today* 5, que par les premières images de l'assaut sur le Capitole le 6 janvier 2021, j'ai rédigé mon intervention sur le thème de « l'anarchisme alt-right ». L'expression désigne, en abrégé, une forme d'anarchisme nationaliste refaçonnée par le trumpisme, et reconnaissable à l'amalgame délétère qu'elle opère entre nationalisme blanc, politique du ressentiment, dérégulation capitaliste, vigilantisme, idéologie anti-étatique, et déstabilisation de la gouvernance. Même si « anarchisme alt-right » est à certains égards une appellation impropre pour désigner une politique portée à l'autocratie et à un excès de pouvoir judiciaire (flagrante dans la prise de contrôle des utérus par certains États, conséquence de l'arrêt de la Cour suprême *Dobbs v. Jackson Women's Health Organization*), cette désignation souligne les caract

éristiques spécifiques à l'activisme d'extrême droite : à savoir, un usage coordonné des technologies à des fins de désinformation politique, la sape méthodique du système législatif, la rotation élevée de personnel au sein de l'administration, ou encore la politique du chaos afin de saboter les règles et les résultats électoraux. Vider de sa substance le sens même du mandat (*agency law* ⁶) et des responsabilités qui lui sont inhérentes, remettre en cause la légitimité d'experts et de fonctionnaires qualifiés, réduire les responsabilités des entreprises, limiter l'autorité décisionnaire des administrations fédérales (prétendument afin de baisser la charge administrative) sont autant d'actions produites par cet activisme spécifique. Alimenté et coordonné par des organisations et des *think tanks* conservateurs tels que la *Federalist Society*, l'anarchisme alt-right, en tant que mode d'action politique, est indissociable de la volonté de « déconstruire l'État administratif ».

Katrina Forrester se plaît à nous rappeler, évoquant le contexte politique qui a forgé la théorie de la justice distributive de John Rawls, que « l'État administratif » était déjà très certainement en danger à la fin des années 1940, lorsque les libertaires anti-étatistes, allergiques au « principe de redistribution planifiée par l'État », l'associait aux « tendances "relativistes", pragmatiques et détachées de toute valeur [*value-free*] de la théorie démocratique américaine », soupçonnées d'ouvrir le champ au totalitarisme ⁷. Le trumpisme a ravivé cette suspicion, née de la guerre froide, envers « l'État administratif » désormais drapé sous les atours de l'État profond (*deep state*) afin d'échauffer plus encore les esprits complotistes. Hissé au rang de menace et d'ennemi envers la « liberté » individuelle, « l'État administratif » étendrait, telle une pieuvre, ses tentacules à toutes les sphères des médias sociaux (image en réalité d'un réseau de fabrication de fausses informations ou *deepfakery*), et deviendrait le persécuteur par excellence – le monstre à abattre, en tant que société de contrôle institutionnalisée à « déconstruire ».

En réalité, la « déconstruction » – à entendre comme praxis théorique issue de l'heuristique derridienne à l'origine des *difference studies* (depuis les études postcoloniales, féministes et queer, à la

théorie critique de la race, qui a mis en exergue l'assise raciste du fondationnalisme juridique – n'a, de toute évidence, pas de responsabilité directe dans le grand détricotage [*theGreat Undoing*] de l'État administratif. Mais une fois associée dans l'imaginaire collectif au renversement des normes du consensus libéral ⁸ ainsi qu'à l'héritage althussérien d'opposition aux superstructures hégémoniques (lesquelles garantissent la reproduction de l'inertie bureaucratique et la hiérarchie de classes), elle s'est trouvée mure pour être détournée et cooptée. En outre, il est plus que probable que le rejet qu'affiche la déconstruction envers les vérités objectives et la fascination qu'elle nourrit pour la grammaire de la négation (singulièrement pour la *Verneinung*, la dénégation, et son principe d'affirmation négative) ait offert une voie royale aux attitudes de déni d'extrême droite : le déni face au changement climatique, au Covid, à la science... entre autres.

Nom de code pour un programme alt-right polymorphe et ambitieux, « la déconstruction de l'État administratif » est l'acmé et la synthèse idéologique d'une grande stratégie électorale ciblée, entreprise tant au niveau macro (Cour suprême, procureurs généraux d'État), qu'au niveau micro de la politique politicienne (agents électoraux, conseils scolaires, chefs de services de police). L'arrêt de la Cour suprême *West Virginia v. EPA* du 30 juin 2022, qui retire à l'Agence de protection de l'environnement le pouvoir de lutter contre la pollution de l'air et de réglementer les émissions de gaz à effets de serre causés par l'industrie fossile, a marqué une grande victoire pour le camp des Croisés, ces justiciers de la déconstruction de l'État administratif ; un avant-goût des décisions qui allaient suivre ⁹. La Cour suprême désormais partisane, toute déterminée à priver les citoyens ordinaires de leurs droits civiques, démolit le principe juridique du *stare decisis* (dans des affaires de revirement de jurisprudence constante, comme *Roe v. Wade*), déterrant des précédents poussiéreux afin d'inverser la jurisprudence en matière de droits à la vie privée, de droits à la vie intime et sexuelle, de droits reproductifs, ainsi que de droits à l'égalité pour les personnes LGBTQIA+. « Anarchiste » dans sa détermination (décentralisatrice) à mener la révolution du droit, la Cour suprême prat-

ique de façon radicale la doctrine de la substitution législative, par tricotages et détricotages successifs.

Au moment où les garde-fous des libertés civiles sont démolis, à l'instar des barricades au pied du Capitole le 6 janvier 2021, la gauche portée à l'anarchisme traverse un moment particulièrement douloureux où mieux vaut réfléchir deux fois avant de prendre position. On pense singulièrement à cette gauche pétrie de théorie et abreuvée de déconstruction derridienne appliquée au fondationnalisme juridique, telle que présentée dans « Force de loi – Le fondement mystique de l'autorité ¹⁰ », cette gauche portée sur le concept de « grève affirmative ¹¹ » forgé par Werner Hamacher (une volonté destituante de se réapproprier la violence pure instrumentalisée par la loi pour qu'advienne un événement politique « affirmatif » et une théorie de la justice basée sur les moyens sans fins), cette gauche pénétrée du récit héroïque heideggérien de « celui qui *fait violence* » (l'Être plus grand que le *Dasein*) et qui survit sur l'abîme de la pensée sans fond(ement) (*Abgrund*) ¹² :

Celui qui *fait violence*, le créateur, qui avance dans ce qui n'est pas dit et fait irruption dans ce qui n'est pas pensé, qui obtient par force ce qui n'est pas arrivé et fait apparaître ce qu'on n'a pas vu, celui-là, ce faisant-violence, se tient constamment dans le risque (*τόλμα*, vers 371). En se risquant à maîtriser l'être, il doit s'attendre à l'afflux du més-étant, *μή χάου*, à la dislocation, à l'in-stabilité, à l'in-adaptation et au désordre. Plus éminent est le sommet de l'être-Là historial, plus béant est l'abîme pour la chute soudaine dans le non-historial, dont on peut seulement dire qu'il va à la dérive dans la confusion sans issue et en même temps sans site ¹³.

La prose heideggérienne met en scène une foule de figurants au comportement agonistique, présents sur la scène politique contemporaine : d'un côté, les êtres métaphysiques qui refusent d'abandonner l'aventure politique dans « ce qui n'est pas pensé » et qui sont prêts à prendre le risque d'un « faisant-violence » incontrôlable. De l'autre, les non-êtres ou més-étants qui exultent dans le culte de la violence, mus par leur instinct libidinal au service de la

non-constance et de la non-structure. Tous ressentent la même antipathie fondamentale envers la *norma* (standard, règle, mesure, modèle, schéma récurrent, précepte) dans le *nomos* et n'apportent pas de réponse à la question de savoir si une culture peut survivre à l'absence de normes.

En d'autres termes et sous la forme d'un questionnement : lorsque Thomas Clément Mercier se demande, en 2019, « comment nous pourrions inventer des formes de vie rebelles et d'autres temporalités échappant à la normativité biopolitique » quand on connaît « la plasticité du bio-pouvoir et sa capacité à se réappropriier les critiques et les résistances, au nom de l'efficacité bioéthique et de la précision biologique », nous serions, en 2022, tentés de lui répondre ceci : cherchons-nous vraiment à nous passer de la normativité biopolitique ¹⁴ ? Le désir urgent de démanteler un système judiciaire qui garantit la survie des plus riches et la perpétuation d'un complexe carcéro-industriel raciste n'exclut pas forcément la volonté de conserver intactes les institutions judiciaires (à la condition que les faire fonctionner de manière juste et équitable soit une revendication non négociable). Je pars du principe qu'au lendemain de la violence qui s'est abattue sur la légitimité démocratique, les opérations juridiques [*Lawfare*] progressistes d'une part et la déontologie professionnelle d'autre part, qui ont aidé à déstabiliser les puissants et qui ont donné aux employés tout en bas de l'échelle la force de tenir bon face aux actes illégaux commis depuis le plus haut sommet de l'État (comme l'ingérence de Trump dans les élections en Géorgie), sont aujourd'hui les derniers remparts garants du respect du système électoral constitutionnel contre un ordre juridique failli, qui produit de faux grands électeurs et un redécoupage partisan des circonscriptions électorales.

Empêcher les actes d'auto-justice relève de la probité même de la justice. Sa caractéristique première n'est pas d'être amusante (on en veut pour preuve les visages des sénateurs pendant le procès en destitution de Trump et les auditions sur l'assaut du Capitole) ; elle se reconnaît dans de sombres allégories où la balance symbolise l'impartialité ; elle participe du *bleak liberalism*, adjoint par Amanda Anderson au « procéduralisme prosaïque » avancé par Richard

Rorty, et évoque « les vertus du rationalisme, de la tolérance, de la persuasion et du scepticisme, qui protègent des effusions de sang » [*bloodless virtues*] et qu'Arthur Schlesinger associe à la démocratie en tant que telle ¹⁵. Judith Shklar avait bien saisi cet enjeu dans sa description de l'allégorie de la Justice, peinte par Giotto dans la chapelle des Scrovegni à Padoue :

La Justice est une femme calme et majestueuse qui regarde directement dans notre direction, et non vers le ciel ou l'enfer du jugement dernier. Peut-être n'a-t-elle absolument rien de réel, contrairement à l'Injustice avec son visage de loup. Son visage est bienveillant. Mais pour le reste, elle est dénuée de toute expression, ce qui ne saurait nous surprendre dans la mesure où une telle impartialité convient parfaitement à la représentation de la justice. Tandis que nous pouvons certainement nous sentir effrayés par l'Injustice, la Justice ne suscite en nous aucune émotion particulière ¹⁶.

Justitia est une rabat-joie. Trump, en revanche, aboyeur de carnaval et Père Ubu incarné, capitalise pleinement sur ce stéréotype : il fait un doigt d'honneur à ces pinailleurs de démocrates et fait son cirque attisant sa base à coups d'inversions de la charge de la preuve, de faits imaginaires, de retournements de positionnements politiques, et de dérapages sans précédent des processus décisionnels politiques considérés comme sérieux ¹⁷. Hal Foster fait remarquer, lorsque Trump est à l'apogée de son pouvoir en 2018, quand la farce qui fait suite à la tragédie ne peut être dépassée que par une farce d'une plus grande ampleur encore, que « voir de nombreux Américains en quête de salut se tourner vers le FBI et la CIA montre à quel point la situation est sens dessus dessous ¹⁸ ».

L'État administratif « déconstruit », désormais tangible à travers les revers infligés aux lois anti-discrimination, à celles qui régissent le droit de vote, les droits reproductifs, la protection de la santé et de l'environnement, prend de plus en plus les contours d'une nouvelle Confédération, qui se définit par des mesures agressives, au service de la perpétuation du capitalisme racial indissociable du suprémacisme blanc et de la spoliation des territoires autochtones. Il s'agit d'un État qui recule à mesure que s'érige une forme d'original-

isme constitutionnel radical (aidé par le formalisme juridique), qui sacralise, pour les justifier, des doctrines archaïques d'inégalité raciale, de répression sur la base du genre, de dépossession du droit de vote, de dissolution des frontières entre l'Église et l'État ¹⁹. Il s'agit d'un État qui précipite la perspective d'une nouvelle guerre civile, déjà déclarée au sein des cours et tribunaux, ainsi que dans les rues, où des combats au corps-à-corps entre des militants des droits civiques et des milices armées tout imprégnées du « grand mensonge » [*Big Lie*] sont de plus en plus fréquents. Il s'agit d'un État qui précipite une crise que les constitutionnalistes redoutaient mais qu'ils ont magistralement échoué à prévenir, c'est-à-dire la délégitimation de la gouvernance dans l'intérêt public, gouvernance désormais au service de la tyrannie politique d'une minorité. À l'avant-scène des considérations qui vont suivre sur la « déconstruction » et son rapport à l'anarchisme alt-right, se tient le spectacle d'une guerre menée grâce à un arsenal de coupes budgétaires opérées dans le fonctionnement des cours et tribunaux, à travers ces États-dés-Unis [*Disunited States* ²⁰].

Deuxième partie

L'anarchisme alt-right peut s'entendre à la fois comme point aveugle persistant et *glitch* inhérents à la pensée politique de gauche. Ces dernières années, la théorie politique de la gauche a fait la part belle aux assemblées issues de la société civile, aux mouvements sociaux radicaux (*Occupy Wall Street*, *Black Lives Matter*, *Podemos*, les Indignés, Nuit Debout, l'occupation de la place Syntagma, *Femen*, *Fundación Grupo de Acción y Apoyo a Personas Trans*, *Decolonize This Place*, parmi d'autres), ainsi qu'au pluralisme agonistique dont les antagonismes irréconciliables sont restés intacts (l'agonisme est un concept que Chantal Mouffe et Ernesto Laclau ont dérivé de celui d'« hégémonie expansive » que leur avait inspiré Gramsci, concept lui-même forgé contre le populisme post-politique où les clivages gauche-droite n'existent plus ²¹). La souveraineté populaire contre-hégémonique posée par Bonnie Honig, qui prend corps dans des actions réparatrices à petite échelle, a porté l'agonisme de Mouffe sur la scène de la vie quotidienne.

Jacques Rancière, pour qui c'est de « politique » tout court dont il est question à l'heure de penser l'an-archie, donne un élan particulier à la pensée politique de gauche préoccupée par le « vide structural ²² » ; selon Rancière, c'est précisément « l'absence de titre qui donne titre à l'exercice de *l'arkhè* ²³ », c'est-à-dire qu'il puisse être le fait de n'importe qui en tant que sujet politique. Le principe de substituabilité radicale ²⁴ dans un gouvernement démocratique selon Rancière, fait écho à la formule an-archique spéculative de Lénine exprimée dans *L'État et la révolution* (1917) au sujet de la société communiste, de laquelle, précisément, l'État s'est retiré : « En régime socialiste, *tout le monde* gouvernera à tour de rôle et s'habituera vite à ce que personne ne gouverne ²⁵. »

Rancière puise son « quiconque », ou « n'importe qui » comme principe de l'an-archie dans *Les Lois* de Platon, où ce dernier expose la procédure par tirage au sort établie à Athènes par Clisthène ²⁶. D'autres contributeurs ont joué un rôle de premier plan dans la théorisation de *l'arkhè* par la gauche. Parmi ceux-ci, Chantal Mouffe, Slavoj Žižek, Roberto Esposito, Michael Hardt et Antonio Negri, Stathis Kalyvas, par leurs travaux critiques sur la souveraineté et l'état d'exception chez Carl Schmitt ; Alain Badiou, avec le « surgissement événementiel » qui, en tant que tel, révèle le « vide de la situation ²⁷ » ; Giorgio Agamben et « la puissance purement destituante », espace indéterminé entre pouvoir constituant et pouvoir constitué, qui s'ouvre sur un nouveau champ de pensée politique ²⁸ ; Geoffrey Bennington, avec « la politique en déconstruction » [*Politics in Deconstruction*], une politique « digne de ce nom » ou « digne du nom » ²⁹, tributaire de l'aporie derridienne (elle-même indissociable de l'imprescriptible, de l'abyssal, de l'anti-fondationnel dans le sens heideggérien de *Grundlosigkeit* ³⁰).

Il serait évidemment contestable de gommer les particularités de chacune de ces théories complexes ou de les rassembler indistinctement sous la rubrique d'une politique de l'exceptionnel, de l'extraordinaire. Néanmoins, je considère qu'elles ont en commun un même effet suspensif : un engagement inconditionnel envers une politique où *l'arkhè* est fondée « en exception à toutes les logiques de la domination ³¹ » (tel qu'exprimé par Jacques Rancière dans

les *Dix thèses*), qui rend possible la participation politique « de la part des sans-part ³² ». C'est sous cet angle théorique que j'appréhende l'*arkhè* dans *Unexceptional Politics*, un ouvrage qui expose les effets matériels et immatériels de la politique avec un « p » minuscule (ou « la politique ³³ »). L'analyse que j'y développe prend appui sur les micropolitiques de Gilles Deleuze et Félix Guattari, ainsi que sur leur concept fondamental de microfascismes, d'une grande pertinence aujourd'hui. Tandis que Deleuze et Guattari s'intéressent aux sociétés de contrôle et mettent en évidence les formes de pouvoir infra-politiques ³⁴ qui coexistent parallèlement aux axes de pouvoir transversaux, je m'intéresse, pour ma part, à la substance matérielle et immatérielle de la politique politicienne (*politicking*), à son influence extrapolitique ainsi qu'à l'« extériorisation ³⁵ » de ce que Reiner Schürmann nomme les « instances théatiques » de la souveraineté ³⁶. La micropolitique comme « forme de politique non-exceptionnelle ³⁷ » recouvre tout à la fois la sophistique, la politique *as usual* ainsi que la politique derrière les portes closes et son lot de jeux d'influences et de tractations qui font les choux gras de la presse. Y trouvent place également les campagnes partisans, les manœuvres parlementaires au même titre que les métadonnées relatives aux scrutins qui relèvent en général de ce que l'on nomme la science politique empirique. Progressivement, la micropolitique évolue vers le concept d'écosophie développé par Felix Guattari, qui désigne des habitats politiques à la fois écologiques et cognitifs, transcendant l'ordre du vivant et celui de la création, et qui résistent à toute désignation comme idéologie ou structure propre de pouvoir et de domination.

Lorsque j'expérimente les approches philosophiques qui se penchent sur les œuvres et désœuvrments ³⁸ de la politique de l'ordinaire, je ne perds jamais de vue la condition foucauldienne selon laquelle « ce dont nous avons besoin, c'est d'une philosophie politique qui ne soit pas construite autour du problème de la souveraineté, donc de la loi, donc de l'interdiction ; il faut couper la tête du roi et on ne l'a pas encore fait dans la théorie politique ³⁹ ». Le travail de Michel Foucault sur la microphysique du pouvoir cellulaire constitue, sans aucun doute, une avancée significative dans la bonne direction. De même que la condamnation par Lauren Berl-

ant de l'état d'exception émanant du pouvoir souverain « en tant que condition et entrave à l'exercice de la justice », et l'exigence concomitante de définir de « meilleures façons de prendre en compte les activités consacrées à la reproduction de la vie ordinaire », ce qui inclut « d'une part, les fardeaux portés par la volonté contrainte qui épuisent les individus, dans la prise en charge du travail contemporain et sous les pressions domestiques, par exemple ; d'autre part, les activités telles que s'alimenter ou avoir des relations sexuelles, les activités de plaisir ou les moments suspendus pour soi-même, qui ne relèvent pas de la gestion du temps ou du pouvoir de décision et qui sont donc sans conséquence dans le répertoire de l'affirmation de soi ⁴⁰ ».

Le fondement de la politique de l'ordinaire chez Lauren Berlant réside dans la théorie de l'affect. Mon approche personnelle, en harmonie avec la grammaire politique de la vie ordinaire, s'est construite sur des atmosphères, émanant d'expériences vécues, similaires à celles évoquées par Eve Kosofsky Sedgwick dans sa lecture de Proust : «des gouttes sans force [...] saisies dans un remous de l'air troublé [...] estompaient de leur molle vapeur la rectitude et la tension de cette tige, portant au-dessus de soi un nuage oblong fait de mille gouttelettes ⁴¹ ». Associant ces phénomènes météorologiques « à la structure et au sentiment ancrés dans le quotidien, l'ordinaire, la réalité propres au mysticisme proustien ⁴² », Eve Kosofsky Sedgwick souligne au passage, avec Hayden White, la manière dont ils agissent en tant que « démonstration en miniature des tropes de la rhétorique historiographique ⁴³ ». La notion de météopolitique, ou thermocratie – qu'il s'agisse de pression barométrique comme mesure de l'oppression, de toxicité d'un environnement social, de rafales et tourbillons en tant qu'indicateurs de la direction dans laquelle le vent tourne, au sens du virage politique ou du raz-de-marée électoral – substitue l'événementialité à l'événement politique, ce dernier défini comme rupture, cassure, césure, autant de signes annonciateurs d'une démocratie ou d'un régime communiste sur le point d'advenir ⁴⁴. L'atmosphère politique, l'événementialité, l'événement manqué, sont trois désignations qui s'inscrivent difficilement dans le vocabulaire (du) politique dérivé des concepts d'*arkhè*, de *principium*, de *justicium*, d'*imperium*, de

telos, de *katechon* et d'*Abgrund*, parmi d'autres formes de *locus amœnus* de l'histoire de la philosophie ⁴⁵. L'écopolitique œcuménique d'Emanuele Coccia, ou sa « philosophie comme atmosphère » peuvent être invoquées ici. « Un idéal en porte-à-faux de l'atopie socratique », nous dit-il, « la pensée philosophique n'est nulle part mais partout. Comme une atmosphère ⁴⁶ ».

Désireuse de poursuivre le processus de recherche de dénominations nouvelles pour des concepts politiques anormés et des courants politiques embryonnaires, je vais maintenant développer ce que j'entends par politique *glitch*, telle qu'elle s'est manifestée à la faveur de l'anarchisme alt-right qui a émergé sous Trump. Je considère, et je ne suis pas la seule, que le trumpisme a offert une nouvelle tribune inattendue à des versions antérieures de l'anarchisme états-unien, indissociable des groupuscules racistes et anti-étatiques dont les théories, qui remontent aux écrits du fasciste allemand Ernst Junger dans les années 1920, trouvent écho auprès des nationalistes blancs d'aujourd'hui, et dont les pratiques – singulièrement les stratégies d'infiltration des mouvements anarchistes de gauche – inspirent les stratégies de sabotage visant les manifestations de *Black Lives Matter* ou des Antifa. Le limogeage de fonctionnaires sous l'administration Trump est une autre stratégie emblématique préconisée dans le petit manuel à l'usage de l'anarchisme national. Le vide ainsi créé au sommet de l'État a provoqué un véritable chaos, dans lequel Trump a tracé son chemin de main de maître. Il vient à l'esprit la définition de l'administration Trump donnée par Melissa Lane : une ἀναρχία, an-archie, au sens grec du terme en tant qu'« absence de commandement » ou « vide laissé par l'autorité qui a l'obligation de rendre des comptes » [*vacuum of accountable power*]. En outre, des prophéties catastrophistes sur un État qui manque à ses devoirs (portées par des récits hyberboliques de rupture historique qui se sont infiltrés dans les situations les plus ordinaires en les contaminant d'une anxiété symptomatique de crises en gestation) ont jeté de l'huile sur le feu de l'anarchie nationale ⁴⁷. Pensons à la manière dont la notion d'absence de commandement, alimentée par des images d'alliances brisées et de chaos orchestré, tels que décrits par William Strauss et Neil Howe dans *Le Quatrième Tournant, ce que les cycles de l'histoire nous ens-*

eignent sur l'avenir de notre société ⁴⁸, a été spectaculairement portée à l'écran par d'influents conseillers en communication, comme Steve Bannon ⁴⁹. Aux dires de Bannon, Trump serait « l'instrument brut(al) » [*blunt instrument* ⁵⁰], au service de l'*ekpyrosis*, ce cataclysme ravageur ou « Grand Événement » annoncia-teur du « quatrième tournant ⁵¹ ». De son côté, Albrecht Koschorke considère que ce caractère « brut(al) et camouflé », est potentiellement l'un des *qualia* les plus destructeurs de la déconstruc-tion : « Les armes de la déconstruction, écrit-il, se sont avérées insi-dieusement brutales [*blunt*]. Les frontières idéologiques peuvent certes être démasquées en tant que constructions sans substance. Elles peuvent néanmoins se régénérer à l'infini, pourvu qu'elles soient soutenues par une volonté de puissance et qu'elles attirent les énergies collectives ⁵² ». Toujours selon Albrecht Koschorke, la facilité avec laquelle la déconstruction succomberait à la volonté de puissance (et, *ipso facto*, se prêterait aux artifices des mises en scène politiciennes) la mettrait, de manière récurrente, sur la dé-fensive ⁵³.

Je reste sceptique face à l'idée que la déconstruction succombe si facilement à la volonté de puissance, ou qu'elle doive se tenir sur la défensive pour sa capacité à confondre les régimes de pouvoir-sa-voir des sociétés disciplinaires ; en revanche, je considère que c'est à cette lecture-là de la déconstruction que se sont arrimés les intel-lectuels idéologues alt-right Andrew Breitbart, Steven Bannon, et Julia Hahn (soutenus par les juristes de la *Federalist Society* tels que Leonard A. Leo et Neomi Rao), et qu'ils en ont fait le point d'an-crage de leur entreprise de sape des normes constitutionnelles et du fondationnalisme jurisprudentiel. Cette appropriation de la « déconstruction » – inscrite dans la perspective plus large d'une anti-mondialisation populiste – cadre avec l'analyse d'Albrecht Ko-schorke selon laquelle « une part croissante du discours politique de la gauche a été reprise à leur propre compte par ses opposants », à savoir l'appropriation par la droite des critiques formulées par la gauche à l'égard de la mondialisation, du néolibéralisme, et des mo-dèles de représentation politique incarnés par l'*establishment* ⁵⁴.

L'autre bible de Bannon, *Le Camp des saints*, écrit par Jean Raspail en 1973, et présenté [sur la couverture de la première édition en anglais] comme un « roman glaçant sur la fin du monde blanc » [*A chilling account about the end of the white world*], ajoute de l'eau au moulin de sa stratégie politique « déconstructionniste ». Bannon s'est inspiré de la représentation, déployée dans le roman, du chaos qui résulte de la guerre des races pour décrire la confusion générale résultant de l'imbroglie juridique qu'avait provoqué le décret présidentiel dit *Muslim ban* en 2017, les raids de l'agence de contrôle de l'immigration, et l'enfermement des demandeurs d'asile dans des cages à la frontière mexicaine ⁵⁵. De tels récits d'apocalypse politique, d'extermination eugéniste, de Croisades ainsi que de salut du chrétien blanc sont autant de narratifs morbides et sensationnalistes au service du projet aux consonnances bien plus feutrées de « déconstruire l'État administratif ».

Troisième partie

Lorsque j'ai lu pour la première fois, en 2016 dans la presse *mainstream*, l'expression « déconstruire l'État administratif » [*deconstruct the administrative state*], j'en suis restée bouche bée. Moi qui ai été formée à la théorie de la déconstruction, la voir ainsi extraite de son terreau originel, subtilisée et devenir le cheval de bataille de l'extrême droite m'a estomaquée. Le slogan s'en prenait ouvertement aux impôts, aux réglementations, aux accords commerciaux conçus, semblait-il, pour porter atteinte à la croissance économique et pour contrevenir à la souveraineté nationale. Bannon soutenait que le consensus politico-économique d'après la Seconde Guerre mondiale était un échec, et que cet échec était imputable aux « élites des côtes Est et Ouest », aux « institutions internationales » qui ont privé de leurs droits fondamentaux les « gens ordinaires ⁵⁶ » ; un euphémisme, apprendrait-on rapidement, pour désigner les nationalistes blancs, nombre d'entre eux rompus au suprémacisme blanc. Mais comment entendre le mot « déconstruction », qu'ils ont répété à l'envi pour asseoir leur déploiement idéologique de 2016 à 2017 (en l'occurrence, lorsque Bannon expliquait que les personnes choisies pour officier au sein du cabinet Trump « l'av-

aient été dans un but, à savoir, celui de déconstruire l'État administratif (57) ? Le recours à la « déconstruction » dans un but précis ou, selon des mobiles plutôt inquiétants, afin de priver la réalité de tout fondement et de dissocier l'État de la conception que nous en avons, est rendu possible grâce à l'insaisissable référent du terme lui-même. Il a servi de leurre politique, de relance permanente de la mise en question. Comment ce mot a-t-il, au juste, servi les intérêts du trumpisme ? Pourquoi s'est-il trouvé, lui et pas un autre, enrôlé pour alimenter le jargon destiné à servir la base républicaine ? Aussi, peut-on envisager la déconstruction comme *glitch* de l'anarchisme, susceptible dès lors d'être infiltrée par le trumpisme ? L'approche généalogique d'Albrecht Koschorke selon laquelle la théorie postmoderne et poststructuraliste, née dans la foulée de la décolonisation ainsi que de la volonté de déconstruire « des modèles de représentation symbolique du monde basés sur l'origine, le fondement, la présence, le sens, l'identité, le centre, l'unité, la raison et la vérité », en intégrant un nouveau « vocabulaire conceptuel qui privilégie les notions de décentrement, circulation et échange permanent, ainsi que celles de déplacement et retardement, de pluralisme et de relativisme », nous permet de mieux saisir dans quelle mesure l'heuristique reposant sur l'absence de fondement [ou l'absence comme fondement] [*ungrounding*], propre à la déconstruction, peut être récupérée de manière stratégique et opportuniste par la droite qui, dans le même temps, raille ses théoriciens, pour la plupart marxistes ou ancrés à gauche (58). De façon similaire, Andreas Huyssen relève comment la droite s'approprie les concepts de la gauche dans un texte où il révèle l'obsession d'Andrew Breitbart envers la théorie critique de l'École de Francfort, qualifiée par ce dernier de « racine de tous les maux qui affectent la politique contemporaine américaine (59) ».

Il est plus que probable que l'attrait singulier exercé par la déconstruction sur la droite soit en grande partie la conséquence de ce que le mot lui-même évoque la rupture, la dislocation d'un tout intact et fonctionnel, ou plus violemment, le déraillement volontaire des rouages de la gouvernance institutionnelle, peu importe les moyens. Appuyé par des théories conspirationnistes visant à galvaniser les troupes pour en finir avec l'« État profond » [*deep state*],

l'appel à la déconstruction a permis tant la délégitimation de l'État de droit que la légitimation de tactiques de sabotage à l'œuvre au sein des systèmes complexes du capitalisme financiarisé et des plateformes politiques. Il s'agit ici d'exploiter la pulsion de mort de la souveraineté, dont Geoffrey Bennington attribue la paternité à Hobbes, selon lequel « la souveraineté est d'emblée vouée à l'échec et à la destruction, ce qui entraîne inévitablement la dissolution ou la dispersion de l'État dans la guerre civile ⁶⁰ ». Animée par l'esprit de nihilisme politique qui caractérise les mouvements anarchistes d'hier et d'aujourd'hui, autant que par la profusion de produits dérivés de la déconstruction – de la gastronomie moléculaire à la mode et à l'architecture déconstructivistes –, la droite, en s'appropriant le concept, est venue cueillir la gauche sur le flanc de la revendication d'une politique déconstructionniste définie par des « interventions contre-hégémoniques » et par les « luttes intersectionnelles pour la liberté et l'égalité ⁶¹ ». Faisant fi du lien entre l'anarchisme et des actions telles que l'entraide, la solidarité et la coopération chères à Catherine Malabou, ainsi que du principe de « luxe communal » développé par Kristin Ross – je ne m'attarde pas ici sur les courants de pensée marqués, depuis le début du XIX^e siècle, par Varlet, Maréchal, Babeuf, Blanqui, Godwin, Proudhon, Ramón de la Sagra, Ravachol, Louise Michel, Bakounine, Malatesta, Vaillant, Kropotkin, ainsi que Sacco et Vanzetti – le trumpisme a su, de façon plutôt habile, faire émerger un populisme anarchiste saturé d'hypermasculinité martiale et traversé par l'urgence à commettre des violences d'État contre les institutions, les normes et les lois démocratiques ⁶². Pour McKenzie Wark, ce virage radical à droite était prévisible, puisque la conception de l'anarchisme développée par les trumpistes était « déjà infestée de thèmes réactionnaires, tels que le culte hyper-macho du combat éternel, dans lequel seul compte l'acte authentique d'une brutale affirmation de soi », et par l'attirance pour « une tradition scolastique pétrie de théories où des Nazis bien connus, comme Schmitt et Heidegger, sont traités avec un respect qui trahit l'altération d'une philosophie continentale en déclin ⁶³ ».

Je réfuterai à nouveau l'idée selon laquelle la pensée anarchiste s'est trouvée pervertie par la philosophie continentale ou par les

ectures de Schmitt ; je suis convaincue en revanche que le trumpisme a surexploité l'anarchisme dont la droite fait usage, c'est-à-dire, selon Donatella di Cesare, un anarchisme désormais indissociable de « sa propre ontologie répressive » qu'il s'est réappropriée au même titre que ses vertus de toxicité inflammable ⁶⁴. Voici comment Bonnie Honig résume la situation : « Trump a donné son nom à un cocktail toxique de misogynie, de xénophobie et de racisme puis a allumé la mèche. Ajoutez à cela un faible pour la célébrité et vous comprendrez les antécédents qui affectent l'Amérique ⁶⁵. »

L'expression « déconstruction de l'État administratif » a contribué à allumer cette mèche, même si les raisons pour lesquelles cette expression s'est retrouvée au cœur de la politique déconstructionniste façon Trump relèvent toujours du mystère. D'aucuns estiment que c'est à Julia Hahn, journaliste pour *Breitbart* devenue responsable de la Communication de Trump, qu'il faut en imputer la responsabilité. En 2015 déjà, Julia Hahn citait Jean Raspail et le portrait au vitriol qu'il avait dressé d'un pape progressiste défenseur des migrants, pour dénoncer le pape François exhortant le Congrès à assurer la protection des réfugiés ⁶⁶. Étudiante passionnée par la théorie critique pendant ses années à l'Université de Chicago, Hahn a rédigé son mémoire de fin d'études sur Freud, Foucault et Bersani avant de faire son entrée précoce dans le champ de la théorie lors d'une session au congrès de la *Society of Psychoanalytic Inquiry* organisée en 2013, présidée par Bernard Harcourt, spécialiste de Foucault et militant en faveur de l'abolition de la peine de mort. Il semble que Hahn ait fait le meilleur usage de l'enseignement précédemment reçu sur la déconstruction une fois venue grossir les rangs de l'équipe de Trump, afin d'y travailler, avec Bannon, à la confection d'une « marque déposée » d'autarchie-anarchie destinée à séduire l'électorat nationaliste blanc ⁶⁷. On peut dire que la politique déconstructionniste de Hahn et Bannon se situe aux antipodes de « la politique en déconstruction » de Geoffrey Bennington. *Politics in Deconstruction* est en effet le sous-titre de *Scatter 2*, dont la thèse, envisagée de façon maximaliste, repose sur l'argument suivant : « Il ne s'agit pas de déconstruire la politique ou d'introduire la déconstruction en politique, mais de penser la polit-

ique *en déconstruction* dès le départ, ce qui est une autre façon de dire qu'elle doit être *lue* ⁶⁸ » (l'original souligné).

Penser la politique *en déconstruction* poursuit l'entreprise d'une politique philosophique « digne du nom » portée au début des années 1980 par Jacques Derrida, Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe (entre autres) au Centre de recherches philosophiques sur la politique. Facundo Vega en poursuit l'ambition avec ses recherches sur « la politique de l'extraordinaire ». Le modèle du « retrait du politique », situé contre le néolibéralisme et le socialisme de compromission de la politique mitterrandienne, est l'une des contributions et préoccupations majeures du Centre. La non-souveraineté, la communauté désœuvrée, le droit d'avoir des droits, la cosmopolitique, l'hospitalité à l'égard des frontières, la justice raciale, ainsi que les signes annonciateurs d'une démocratie ou d'un communisme sur le point d'advenir, ont suscité des débats intenses, la plupart débouchant sur la notion d'une politique du « ni-ni » ⁶⁹ » sans possibilité de médiation. Néanmoins, tout iconoclastes qu'elles soient, ces interventions relèvent davantage du champ de la théorie politique classique que, disons, des ouvertures créées par les incursions deleuzienne et guattarienne dans l'anarcho-vitalisme, qui ont considérablement infléchi la pensée politique de l'époque. Plus récemment, la déconstruction en politique est identifiée à l'*an-archie* réévaluée par Catherine Malabou ⁷⁰ qui conçoit cette dernière comme « la plus plastique de toutes les théories politiques », dépourvue de principes premiers et génératrice de créations et actions préfiguratrices dont les formes conceptualisées peuvent être formulées à l'aide des structures tropologiques de la critique : aporie, antinomie, désarticulation ⁷¹.

Giorgio Agamben, nous le savons, donne une importance toute particulière à la « désarticulation » :

Le système politique occidental résulte du nouage de deux éléments hétérogènes qui se légitiment et se donnent mutuellement consistance : une rationalité politico-juridique et une rationalité économique-gouvernementale, une « forme de constitution » et une « forme de gouvernement ». Pourquoi la *politeia* est-elle prise dans cette ambiguïté ? Qu'est-ce qui

donne au souverain (au *kyrion*) le pouvoir d'assurer et de garantir leur union légitime ? Ne s'agirait-il pas d'une fiction, destinée à dissimuler le fait que le centre de la machine est vide, qu'il n'y a, entre les deux éléments et les deux rationalités, aucune articulation possible ? Et que c'est de leur désarticulation qu'il s'agit justement de faire émerger cet ingouvernable, qui est à la fois la source et le point de fuite de toute politique **72** ?

La désarticulation est une condition de la philosophie anti-fondationaliste **73**, le prélude à une politique déconstructionniste de la « dispersion », de la « diversité de tactiques » (transposée en une « diversité d'esthétiques **74** » par l'artiste et activiste Nitasha Dhillon), au service d'une « critique infrastructurelle **75** » décoloniale. La désarticulation ouvre la voie/voix au « grondement commun » de Jean-Luc Nancy :

La révolte ne discourt pas, elle gronde. Que veut dire « gronder » ? [...] C'est grogner, mugir et rugir. C'est gueuler, c'est murmurer, marmonner, râler, s'indigner, protester, se fâcher à plusieurs. On grogne plutôt seul, mais ça gronde en commun. Le commun gronde, c'est un torrent souterrain, ça passe dessous en faisant tout trembler **76.**

Le tremblement de la révolte qui « ouvre des espaces de sens » donne sa voix à l'anarchie.

Si les idéologues de Trump n'ont guère mieux saisi les subtilités de la désarticulation et du *désœuvrement* [en français dans le texte] essentiels à l'appréhension de la déconstruction en politique que les nationalistes blancs n'ont compris la théorie critique de la race, il fait cependant peu de doute qu'ils soient parvenus à mobiliser la puissance du terme « déconstruction » au service de l'obstruction, de la disruption, du sabotage et de l'interférence/ingérence. Les actions menées et revendiquées à l'époque d'*Occupy Wall Street*, de l'affaire Snowden, des *Yes Men*, des *Anonymous*, de Wikileaks et du Comité invisible (parmi d'autres) ont été transformées par la droite en piratages industriels de données financières et en cyberguerre supportée par l'État.

Le logiciel malveillant du groupe cybercriminel *Cozy Bear*, à l'origine d'un vaste piratage par son introduction dans le flux des réseaux sociaux (et comptes Internet) pendant la campagne présidentielle américaine de 2016, a finalement servi les mêmes intérêts que l'armée de trolls de Trump qui a nourri de manière virale quantité de memes et de tweets de désinformation et a porté atteinte au fonctionnement même des institutions. Maîtres dans l'art d'interférer dans les campagnes électorales, les *followers* the Trump et ses facilitateurs au Congrès ont souscrit au dada des « faits alternatifs » et aux directives tout droit sorties de QAnon. Ils ont réussi à déjouer un système de récompenses pour les entreprises, récoltées grâce à des calculs algorithmiques sur les clés de validation des réclamations. Ils ont su contourner les balises disposées sur leur chemin par la partie adverse par de fausses *fake news* induisant une terrible confusion mentale combinée à l'obstruction parlementaire classique menée par Mitch McConnell (chef de file des sénateurs républicains) et par le procureur général Bill Barr qui, au nom du département de la Justice, a cyniquement caviardé le rapport Mueller sur l'ingérence russe dans la campagne présidentielle de 2016.

L'obstructionnisme trumpien s'apparente à « la politique Bartleby », issue de la formule célèbre « je préférerais ne pas (le faire) » [*I would prefer not to*], prononcée par le protagoniste éponyme de Herman Melville dans *Bartleby le scribe* (employé de Wall Street) quand une tâche lui est confiée ⁷⁷. « La politique Bartleby » désigne les manières dont la brutalité de la force souveraine est grossièrement mise en œuvre [*blunted*] (eh oui, encore ce mot-là !) par des ruptures discursives.

La « politique Bartleby » s'exprime, dans les faits, par des occupations physiques, la désobéissance civile, la résistante passive, l'objection consciente et le rejet du « système », au nom de la « véritable » démocratie. Néanmoins, elle évoque aussi la *stasis* procédant du blocage [*stuckness*] : par l'obstination à affirmer sa volonté en dehors des cadres institutionnels d'agentivité et de décision politiques, par les discours politiques vides de sens qui normalisent

entaire par flibuste), ou encore par la confusion semée, au moment d'établir des choix rationnels, par quantité de slogans trompeurs et mensongers. Cette dernière méthode a gagné de l'importance en tant que stratégie politique vers la fin de la présidence de Trump. Nous pourrions dire que QAnon a inversé les câbles d'alimentation : au connectivisme logique basé sur les faits s'est substituée la simple mise en relation conspirationniste. La conséquence n'a pas été un changement de signal à proprement parler, mais plutôt une sorte de court-circuit, ou *glitch*, qui a ouvert la voie à l'identification projective et au déni de réalité qui en découle. Tout à coup, des visions apophéniques de monstres – des satanistes pédophiles peuplant les pizzerias de Washington DC et les couloirs du Capitole – ont débridé l'imagination à coups de *revenge-porn*, de justice divine occulte et de sédition meurtrière. En a émergé une convergence des viralités – par les voies organique, cybernétique, médiatique, politique – une politique *glitch* – identifiable sous les traits d'un vaste piratage de la démocratie 78.

Le mot *glitch* – qui devient, de plus en plus, un catalyseur de concepts dans le champ théorique contemporain – est défini par certains dictionnaires comme une sorte de *glitch* en soi ; il s'agirait d'un terme yiddish, qui aurait fait son entrée dans le monde anglophone par l'intermédiaire de John Glenn en 1962. Dans *Into Orbit*, mémoires rédigés après sa navigation en orbite terrestre, Glenn utilise le terme *glitch* pour désigner le pic de tension qui survient lorsqu'un circuit électrique subit rapidement une importante élévation de la tension (qui entraîne une panne du circuit). *Glitch* serait un emprunt du terme yiddish *glitsh* (de *glishn*, « glisser » ou « planer », dérivé du vieux haut allemand *glitan*, « planer/glisser » ou « endroit glissant »), que Glenn aurait repris après l'avoir entendu prononcé par des ingénieurs en aéronautique de la NASA. Le terme est ensuite passé dans le langage courant des technologies médiatiques, un mot fourre-tout pour désigner toute une batterie de dysfonctionnements : bruits statiques, images enneigées, incompatibilités de formatage, mauvaises traductions algorithmiques, etc. En « s'échappant par pulsation hors de différents nœuds électriques (ordinateurs, serveurs, etc.), codant des erreurs dans les

de construction technologique », le *glitch* est ainsi devenu synonyme d'infiltration, à la manière du mouchard ou de la taupe dans « Qui est la taupe ? », dont le rôle est de saboter le jeu 79.

L'essai de Legacy Russell *Glitch Feminism*, ou effets *glitch* dans le féminisme, nous donne l'espoir que la tactique micropolitique de l'interférence, de l'interruption, du beugue, du déraillement (y compris par la présence de corps transgenres dans les structures sociales hétéronormatives) pourrait se voir réappropriée par la gauche afin de combattre le sabotage de la réalité à l'œuvre par QAnon ainsi que la tactique échec et mat orchestrée par les McConnell et autres Barr au nom de Trump. Nous enjoignant à ne pas rester les bras croisés face à la destruction des droits civiques qui protègent les femmes, les minorités, les sans-papiers, les victimes de l'incarcération de masse, Legacy Russell donne une portée politique au *glitch*, en tant que réaction immunitaire du corps social. Ceci nous rappelle le parasite de Michel Serres, avec comme point de départ des rats (inspirés des *Fables* de La Fontaine), qui font leur banquet de la nourriture de l'hôte qui, alerté par les bruits des parasites, va parasiter à son tour le banquet des rats ; une relation parasitaire symbolisée par la catégorie politique, plutôt énigmatique, des « festins interrompus ». Le parasite, précise Michel Serres, « invente du nouveau. Il capte une énergie et la paie en information. Il capte le rôti et le paie en contes. [...] Il dit une logique jusqu'à ce jour irrationnelle, il dit une nouvelle épistémologie, une autre théorie de l'équilibre. Il diagonalise les ordres et les choses, les états de choses, solide et gazeux. [...] Il invente la cybernétique 80. »

Le parasite de Legacy Russell est un cyber-ver luisant *glitch*, un « indicateur que quelque chose ne tourne pas rond [...] [u]n moteur de voiture qui a des ratés ; un ascenseur qui s'arrête entre deux étages ; une panne de courant généralisée sur la ville 81 ». « Un corps qui refuse qu'un pronom lui soit assigné ou qui s'avère indéchiffrable par le langage binaire », explique Russell, « est un corps qui refuse d'exécuter la partition. Cette non-exécution est un *glitch*. Ce *glitch* est une forme de refus 82. »

La politique *glitch* adopte la même attitude de refus et tire profit des failles du système (à la manière d'un *kludge*, qu'il rafistole, en quelque sorte). Le refus de s'identifier à un genre, à une individualité humaine, ou à un objet générique, produit des « communautés imaginées » [*imagined communities*] – de robots, de cyborgs, de corps non binaires – qui bricolent et improvisent avec ce qu'elles ont sous la main. Néanmoins, la leçon que nous devons tirer de l'insurrection contre le Capitole est la facilité avec laquelle cette position de refus [*refusalism*] et ces modes d'improvisation ont été acaparés. Les assaillants se sont effectivement emparés de tout ce qu'ils avaient sous la main – battes de base-ball, béquilles, drapeaux, sticks de hockey, cornes, fourrures, capes et bonnets – pour prendre d'assaut le bâtiment du Capitole et ses défenseurs humains. Le corps *glitch* non conforme s'est retrouvé paré des atours MAGA, avec ses innombrables insignes fascistes arborés par les groupes anarchistes étatsuniens tels que les *Proud Boys*, les *Boogaloo*, les *Oath Keepers*, le *Patriot Front*, et les *Three Percenters*. Trump nous a donné à voir la vulnérabilité de la politique *glitch* face à sa récupération hostile par l'extrême droite. Il nous a également montré que le *glitch* en politique est indissociable de l'art politique de l'ingérence, du piratage et du sabotage de l'État, de l'heuristique de l'auto-déconstruction, de l'auto-obstruction et de l'auto-immunité (à laquelle Bennington fait référence lorsqu'il parle de politique « digne de ce nom »), et de ruptures historiques mineures qui privent l'événement de *telos*. Beaucoup l'ont vu venir, mais peu étaient préparés à cet anarchisme alt-right soutenu par l'État, qui hurlait Antifa ! Antifa !, tout en pointant dans le viseur les lois et les normes, et qui continue de manipuler les fantasmes destructeurs d'une « base » sans fondement.

—

Notes

- 1** Andreas Huyssen, « Behemoth Rises Again. Not an Analogy! », *n+1*, 29 juillet 2019. <https://www.nplusonemag.com/online-only/online-only/behemoth-rises-again/>, consulté le 21 juin 2024.

2 Jean-Luc Nancy, « La fin de la philosophie et la tâche de la pensée », *Philosophy World Democracy*, 11 juillet 2021. <https://www.philosophy-world-democracy.org/other-beginning/la-fin-de-la-philosophie>, consulté le 21 juin 2024.

3 David Graeber, *Pour une anthropologie anarchiste*, trad. Karine Paschard, Montréal, Lux éditeur, 2006.

4 David Graeber, « Fragments of an Anarchist Anthropology », Chicago, *Prickly Paradigm Press*, 2004.

https://monoskop.org/images/b/b8/Graeber_David_Fragments_of_an_Anarchist_Anthro consulté le 21 juin 2024.

5 David E. Apter et James Joll (dir.), *Anarchism Today*, New York, Anchor Books, Doubleday & Company, 1972. La couverture montre trois poings dressés, le premier est brun, le deuxième, blanc et le troisième, noir, comme unis en solidarité (il est perturbant de constater que le poing blanc se dresse au-dessus des deux autres).

6 NdT : Le mandat appartient, dans le droit de *common law*, à la théorie de l'*agency* qui est beaucoup plus étendue que le droit français de la représentation.

7 Katrina Forrester, *In the Shadow of Justice: Postwar Liberalism and the Remaking of Political Philosophy*, Princeton, Princeton University Press, 2019, p. 4.

8 NdT: voir Christen Bryson et Olivier Mahéo, « Introduction : Le consensus libéral et l'ancrage d'une américanité normative ». Groupe de Recherches Anglo-Américaines de Tours, *GRAAT On-Line issue #18 – Juillet 2015*. <https://shs.hal.science/halshs-01397420/document>, consulté le 22 juin 2024.

9 Voir Coral Davenport, « Republican Drive to Tilt Courts against Climate Action Reaches Crucial Moment », *The New York Times*, 19 juin 2022. <https://www.nytimes.com/2022/06/19/climate/supreme-court-climate-epa.html>, consulté le 24 juin 2024. Davenport décrit de façon glaçante la façon dont les compagnies pétrolières émettrices de pollution fossile, telles que Koch Brothers et Chevron, travaillent main dans la main avec les juristes de la *Federalist Society* pour

« contenir ce qu'ils appellent l'État administratif ». L'objectif, écrit Davenport, est de renverser la doctrine juridique qui permet au Congrès de déléguer son autorité aux agences indépendantes du gouvernement pour réglementer la protection de l'environnement ou de la santé publique, la surveillance des pratiques illégales dans le monde du travail ou des télécommunications, le contrôle des denrées alimentaires et des médicaments, ou encore des marchés financiers. Connue sous le nom de *Chevron deference* (« déférence Chevron »), d'après une décision de la Cour suprême des États-Unis en 1984), cette doctrine contraint les cours et tribunaux à s'en remettre aux interprétations raisonnables de la loi par les agences gouvernementales [faire preuve de « déférence » envers celles-ci] puisque ces agences sont davantage tenues de rendre des comptes aux électeurs et leur expertise est supérieure à celle des juges : « Les juges ne peuvent faire montre ni d'expertise dans ces domaines ni d'appartenance à l'une des branches politiques du gouvernement », écrit le juge John Paul Stevens dans l'arrêt unanime rendu par la Cour suprême. Mais nombre de conservateurs estiment que cet arrêt viole le principe de séparation des pouvoirs en autorisant les fonctionnaires exécutifs plutôt que les juges à statuer sur ce qu'est la loi. Dans l'une de ses plus célèbres décisions émises lorsqu'il était juge fédéral à la cour d'appel des États-Unis pour le dixième circuit, Neil Gorsuch écrit que Chevron « a autorisé la bureaucratie fédérale à engloutir une part énorme et constitutive du pouvoir judiciaire et législatif ».

- 10 Jacques Derrida, « Force of Law : The “Mystical Foundations of Authority” », dans Drucilla Cornell *et al.* (dir.), *Deconstruction and the Possibility of Justice*, Londres, Routledge, 1992, p. 3-67.
- 11 Werner Hamacher, « Afformativ, Streik », dans Christiaan Hart Nibrig (dir.), *Was heißt « Darstellen? »*, Francfort, Suhrkamp, 1994, p. 340-371.
- 12 Voir Werner Hamacher, « Afformative Strike: Benjamin's “Critique of Violence” », *Cardozo Law Review*, 1, 1992, p. 1139.
- 13 Martin Heidegger, *Introduction à la métaphysique*, trad. Gilbert Kahn, Paris, Gallimard, 1967, p. 167-172.

- 14 Thomas Clément Mercier, « Resisting the Present: Biopower in the Face of the Event (Some Notes on Monstrous Lives) », *CR: The New Centennial Review*, 19, n° 3, 2019, p. 99.
- 15 Amanda Anderson cite l'expression de Richard Rorty « procéduralisme prosaïque » ainsi que la liste qu'Arthur Schlesinger établit des « vertus » qui permettent à la démocratie de ne pas verser dans un credo belliqueux [*fighting faith*] (voir Amanda Anderson, *Bleak Liberalism*, Chicago, The University of Chicago Press, 2016, p. 28).
- 16 Judith N. Shklar, *Visages de l'injustice*, trad. Jean Mouchard, Belfort, Circé, 2002, p. 148.
- 17 Me vient à l'esprit un sketch particulièrement drôle, avec Bill Burr et Kate McKinnon dans *Saturday Night Live*, sur les effets déstabilisants du Covid dans les relations sociales et les banales conversations quotidiennes (avec un sous-texte critique et politique évident). L'influence insidieuse du trumpisme sur l'inconscient y est visée de manière satirique dans un flot de lapsus révélateurs. Lorsque McKinnon confond les mots *unpresidented* et *unprecedented* (message subliminal : « On ne peut pas dire que nous ayons un *vrai* président en ces temps *sans précédent* de Covid »), ses amis prennent cette confusion pour un trait d'esprit. Et quand Burr appelle la période post-Covid *noon normal* (à la place de *new normal*), ils sont forcés de constater que le lien entre sens et langue s'est dissous. Conformément aux effets du clivage peuple/élite exacerbé par le trumpisme, la tension sur la terrasse atteint son paroxysme de violence lorsque Burr et McKinnon, exaspérés par leurs hôtes (socialement plus favorisés) et la correction de leurs malapropismes, fracassent leur verre de vin.
- 18 Hal Foster, « Père Trump », dans *What Comes After Farce? Art and Criticism at a Time of Debacle*, New York, Verso, 2020, p. 35.
- 19 Judith Shklar critique le formalisme juridique qui chercherait à immuniser la philosophie du droit contre « les urgences sociales auxquelles elle est censée répondre » tout en dissertant sur les « notions et termes légalistes » de la théorie du droit qui seraient « entièrement conditionnés par des positions idéologiques ». Cet argument trouve écho actuellement au moment où la Cour suprême

a recours au formalisme juridique comme prétexte à imposer une législation d'extrême droite en total décalage avec les positions de la plupart des citoyens sur les questions sociales. Voir Judith N. Shklar, *Legalism*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1964, p. 223.

- 20 Jonathan Weisman, « Spurred by the Supreme Court, a Nation Divides Along a Red-Blue Axis », *The New York Times*, 3 juin, 2022. <https://www.nytimes.com/2022/07/02/us/politics/us-divided-political-party.html>, consulté le 21 juin 2024.
- 21 Chantal Mouffe, *Pour un populisme de gauche*, trad. de l'anglais par Pauline Colonna D'Istria, Paris, Albin Michel, 2018, p. 6.
- 22 Jacques Rancière, *Aux bords du politique*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1998, p. 235.
- 23 *Ibid.*, p. 231.
- 24 NdT : « Le pouvoir du dèmos est le pouvoir de n'importe qui. C'est un principe de substituabilité infini » (Jacques Rancière, « La démocratie est-elle à venir ? Éthique et politique chez Derrida », *Les Temps modernes*, 2012/3-4, no. 669-670, p. 161).
- 25 Vladimir Ilitch Lenin, *L'État et la révolution. La doctrine du marxisme sur l'État et les tâches du prolétariat dans la révolution*, Moscou, Éditions en langues étrangères, 1967, p. 138.
- 26 Je m'inspire ici de la discussion sur Honig et Rancière par Arne De Boever dans *Against Aesthetic Exceptionalism*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2019. p. 75-77.
- 27 NdT : « Tout processus de vérité commence par un événement ; un événement est imprévisible, incalculable. C'est un supplément à la situation. Toute vérité et donc tout sujet dépendent d'un surgissement événementiel. Une vérité et un sujet de vérité ne proviennent pas de ce qu'il y a, mais de ce qui arrive, au sens fort [...] L'événement révèle le vide de la situation. Parce qu'il montre que ce qu'il y a était sans vérité. C'est à partir de ce vide que le sujet se constitue comme fragment du processus d'une vérité. C'est ce vide qui le sépare de la situation ou du lieu, l'inscrit dans une trajectoire sans précédent. Il est donc vrai que l'épreuve du vide, du lieu comme vide, fonde le

sujet d'une vérité ; mais cette épreuve ne constitue aucune maîtrise. Tout au plus peut-on dire, de façon absolument générale, qu'un sujet quelconque est le militant d'une vérité » (Alain Badiou, *Petit Manuel d'Inesthétique*, Paris, Seuil, 1998, p. 58).

- 28 Voir Giorgio Agamben, « Vers une théorie de la puissance destituante » (2013) republié dans *lundimatin*, 45, 25 janvier 2016. <https://lundi.am/vers-une-theorie-de-la-puissance-destituante-par-giorgio-agamben>, consulté le 21 juin 2024. NdT : « si on était capable de penser un pouvoir purement destituant, pas un pouvoir mais justement je dirais pour cela une puissance purement destituante, on arriverait peut-être à briser cette dialectique entre pouvoir constituant et pouvoir constitué » (*Ibid.*).
- 29 Voir Geoffrey Bennington, « Dignité de Derrida », *Rue Descartes*, 2014/3, no 82, p. 4.
- 30 Geoffrey Bennington, *Scatter 2: Politics in Deconstruction*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 2021.
- 31 Jacques Rancière, *op. cit.*, p. 236.
- 32 *Ibid.*, p. 239.
- 33 Emily Apter, *Unexceptional Politics, on Obstruction, Impasse and the Impolitic*, Londres, Verso, 2018, p. 2, 10.
- 34 James C. Scott propose le terme « infrapolitique » dans ses ouvrages *Les Armes des faibles* (publication originale en anglais 1985 ; trad. Olivier Ruchet, Paris, Klincksieck, collection « Critique de la politique », 2024) et *La Domination et les arts de la résistance. Fragments du discours subalterne* (publication originale en anglais 1992 ; trad. Olivier Ruchet, Paris, Éditions Amsterdam, 2019) pour décrire des formes de résistance politique internes ou sous le radar, telles que les menus larcins, les commérages et rumeurs ou les petits actes de sabotage. Moreiras, en revanche, fait glisser l'infrapolitique dans le champ derridien/post-heideggerien, en le cadrant comme « objet de recherche » situé dans « l'interstice post-époqual, post-hégémonique et post-institutionnel entre langue et pensée » (Alberto Moreiras, *Infrapolitics. A Handbook*, New York, Fordham University Press, 2021, p. 66, 68). Pour Moreiras,

l'infrapolitique lorgne du côté d'une politique de l'extériorité ou du *sub rosa*, de l'« en-plus » (*extra*) ou du « sub-cès » [*sub-cess*, qu'il forge sur *ex-cess*, « excès », voir Alberto Moreiras, « Infrapolitics: the Project and its Politics. Allegory and Denarrativization », *Transmodernity*, 2015]. L'infrapolitique est associé à la politique de l'exceptionnel, une politique radicalement déconstructionniste puisqu'elle est « a-principielle » (dans le sens où l'entendait Reiner Schürmann), c'est-à-dire qu'elle se situe au-delà [ou en deçà] de tout principe, de toute prescription ou de toutes prémices (voir Alberto Moreiras, *op. cit.*, p. 64-68, 120-122, 172-182).

- 35 Reiner Schürmann, *Des hégémonies brisées*, Bienne, Paris, Diaphanes, 2017, p. 215 [« volonté noétique d'extériorisation et d'aliénation »].
- 36 *Ibid.*, p. 14.
- 37 NdT : « Comme l'a observé Shigeru Taga, la relation Foucault-Guattari reste relativement peu étudiée, et je soutiens qu'une élaboration de cette relation importe quant à la manière dont la micropolitique, comme forme de politique non-exceptionnelle, diffère en tant que projet théorique de la politique non-exceptionnelle de la politique avec un « p » minuscule. » (Emily Apter, « Micropolitique moléculaire du désir », trad. Charlotte Taubel, *La Deleuziana*, 6, 2017, p. 82 [extrait traduit tiré de *Unexceptional Politics, on Obstruction, Impasse and the Impolitic*]).
- 38 NdT : « *the workings and unworkings of ordinary politics* » fait référence aux notions d'« œuvre » et de « désœuvrement » empruntées par Jean-Luc Nancy à Maurice Blanchot : « le désœuvrement [...] désigne le mouvement de l'œuvre au-delà d'elle-même, qui ne la laisse pas s'accomplir en un sens achevé mais l'ouvre à l'absentement de son sens ou du sens en général » (Jean-Luc Nancy, *La communauté désavouée*, Paris, Galilée, 2014, p. 27).
- 39 « Entretien avec Michel Foucault », dans *Dits et écrits*, tome 2, éd. Daniel Defert, François Ewald avec la collaboration de Jacques Lagrange, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 150.
- 40 Lauren Berlant, « Slow Death (Sovereignty, Obesity, Lateral Agency) », *Critical Inquiry*, 33, Summer 2007, p. 755, 757.

- 41 Marcel Proust, *Sodome et Gomorrhe*, Paris, Gallimard, 1924, p. 77.
- 42 Eve Kosofsky Sedgwick, *The Weather in Proust*, éd. Johnathan Goldberg et Michael Moon, Durham, Duke University Press, 2011, p. 4.
- 43 *Ibid.*, p. 1-2.
- 44 La thermocratie chez Gilles Châtelet se rapporte à ce qui « fait éclater la politique en “microdécisions” [...] un séduisant chaos-marché d'opinions se donne alors comme paramètre et comme thermomètre “naturels” — aptes à additionner les opinions pour les neutraliser —, comme s'imposaient le point fixe et la main invisible' » (Gilles Châtelet, *Vivre et penser comme des porcs De l'incitation à l'envie et à l'ennui dans les démocraties-marchés*, Paris, Gallimard, 2000, p. 42, 38).
- 45 Le risque d'un échec de l'événement, selon Edward W. Said, est au cœur d'une « anarchie Tory » dont les contours sont soulignés dans l'œuvre du satiriste Jonathan Swift : « nous sommes donc mis à l'épreuve par une œuvre qui existe, tout en y résistant, comme jugement négatif sur elle-même pour n'être pas advenue en tant qu'événement, ce qui aurait autrefois signifié son extinction et sa dispersion » (Edward W. Said, « Swift's Tory Anarchy », dans *The World, the Text and the Critic*, Cambridge, MA, Harvard University Press, 1984, p. 63).
- 46 Emmanuele Coccia, « Like an Atmosphere », *The Brooklyn Rail*, septembre 2016. <https://brooklynrail.org/2016/09/criticspage/like-an-atmosphere-philosophy-as-a-climate-of-knowledge>, consulté le 21 juin 2024.
- 47 Melissa Lane relie la revendication creuse de « liberté » [*freedom*] portée par les insurgés du Capitole le 6 janvier 2021 à la conception platonicienne de l'*anarchos* comme démocratie « évacuée » ou « évidée ». Selon Melissa Lane : « Le Socrate de Platon affirme que les citoyens d'une démocratie en faillite sont influencés par des valeurs civiques déformées qui redéfinissent l'“anarchie” comme “liberté” ; il résume la construction démocratique en un mot, *anarchos*. Platon ne peut vouloir dire ici qu'aucun fonctionnaire n'a été installé : les démocraties dans la

Grèce antique se choisissaient nombre de fonctionnaires par tirage au sort ou par scrutin, il en va de même de la démocratie décrite dans *La République*. Plutôt, le fait de relier la démocratie à l'*anarchia* pointe le manque de contrainte significative qui obligerait les citoyens à obéir aux fonctionnaires ou les fonctionnaires à utiliser leur pouvoir comme il est attendu. Dans cette perspective, les obligations légales et les devoirs afférents au statut de fonctionnaire peuvent, en fait, être évidés alors qu'ils sont suivis, de façon purement formelle, en pratique. La démocratie est en danger de devenir une sorte de jeu d'ombres dans lequel les fonctionnaires sont choisis et se réclament de leur statut mais, dans le même temps, méprisent les attentes les plus élémentaires qui en dérivent et, ce faisant, en sapent l'efficacité et le pouvoir. » (Melissa Lane, « Why Trump was the Ultimate Anarchist? », *The New Statesman*, 8 septembre, 2021.

<https://www.newstatesman.com/world/americas/north-america/us/2021/02/why-donald-trump-was-ultimate-anarchist>, consulté le 21 juin 2024).

- 48 William Strauss et Neil Howe, *Le Quatrième Tournant, ce que les cycles de l'histoire nous enseignent sur l'avenir de notre société*, trad. Anne-Marie de Nailly, Hendaye, Valor Éditions, 2023.
- 49 NdT : référence au film documentaire écrit et réalisé par Steve Bannon, *Generation Zero* (2010), où la crise financière est présentée comme le « quatrième tournant ».
- 50 Voir Ken Stern, « Stephen Bannon, Trump's New C.E.O., Hints at His Master Plan », *Vanity Fair*, 17 août 2016.
<https://www.vanityfair.com/news/2016/08/breitbart-stephen-bannon-donald-trump-master-plan>, consulté le 21 juin 2024. [NdT : *Blunt instrument* désigne un instrument contondant, dont la « brutalité » grossière, « brute », « mal dégrossie », imprécise serait, ici, au service d'une violence disruptive de grande ampleur, précise et tranchante mais camouflée.]
- 51 Linette Lopez, « Steve Bannon's Obsession with a Dark Theory of History Should Be Worrisome », *Insider*, 2 février 2017.
<https://www.businessinsider.com/book-steve-bannon-is-obsessed-with-the-fourthturning-2017-2>, consulté le 24 juin 2024. Voir aussi, « Ken Stern, Steven Bannon, Trump's New C.E.O., Hints at His Master Plan », *Vanity Fair*, 17 août 2016.

<https://www.vanityfair.com/news/2016/08/breitbart-stephen-bannon-donaldtrump-master-plan>, consulté le 21 juin 2024.

- 52 Albrecht Koschorke, « Facts Shifting to the Left: From Postmodernism to the Postfactual Age », *PMLA*, 134, 5, 2019, p. 1153.
- 53 *Ibid.*
- 54 *Ibid.*
- 55 Paul Blumenthal et J. M. Rieger, « This Stunningly Racist French Novel is How Steven Bannon Explains the World », *The Huffington Post*, 6 mars, 2017. https://www.huffpost.com/entry/steve-bannon-camp-of-the-saints-immigration_n_58b75206e4b0284854b3dc03, consulté le 21 juin 2024.
- 56 Voir Philip Rucker et Robert Costa, « Bannon vows a daily fight for 'deconstruction of the administrative state' », *Washington Post*, 23 février 2017. https://www.washingtonpost.com/politics/top-wh-strategist-vows-a-daily-fight-for-deconstruction-of-the-administrative-state/2017/02/23/03f6b8da-f9ea-11e6-bf01-d47f8cf9b643_story.html
- 57 *Ibid.*
- 58 Albrecht Koschorke, art. cit., p. 1151.
- 59 Andreas Huyssen note : « En lisant l'ouvrage de Breitbart [*Righteous Indignation*] et en écumant les pages de *Breitbart News*, j'ai été surpris de découvrir l'obsession, aussi bien de Breitbart lui-même que de larges cercles d'Américains blancs suprémacistes pour l'École de Francfort, devenue leur bête noire » (Andreas Huyssen, « Breitbart, Bannon, Trump et l'École de Francfort », trad. de l'anglais par Philippe Mesnard, *AOC*, 27 février 2018. <https://aoc.media/analyse/2018/02/27/breitbart-bannon-trump-lecole-de-francfort/>, consulté le 21 juin 2024). Il situe cette obsession dans la continuité de l'histoire du nationalisme économique fasciste (qui repose sur l'exploitation de la peur que tout soit vidé de sens) et de l'entreprise concertée par les idéologues de

droite depuis les années 1960 de rejeter leur « besoin d'un ennemi extérieur » sur la pensée critique de gauche.

60 Geoffrey Bennington, *op. cit.*, p. 213.

61 Chantal Mouffe, *op. cit.*, p. 51.

62 Le président russe Vladimir Poutine a bien compris que la personnalité de Donald Trump, diagnostiquée « impulsive », « mentalement instable », « déséquilibrée » et en proie à un « complexe d'infériorité » (comme elle est décrite dans un mémo du Kremlin qui autorise les opérations d'ingérence dans les élections américaines en 2016) serait un atout majeur dans l'objectif plus large de déstabiliser le « système sociopolitique des États-Unis ». Voir Luke Harding, Julian Borger et Dan Sabbagh, « Kremlin papers appear to show Putin's plot to put Trump in White House », *The Guardian*, 15 juillet 2021.

<https://www.theguardian.com/world/2021/jul/15/kremlin-papers-appear-to-show-putins-plot-to-put-trump-in-white-house>, consulté le 23 juin 2024.

63 Wark McKenzie, « Communal Luxury », *Public Seminar, Special Issue : Conservatism*, 6 juin 2015.

<https://publicseminar.org/2015/06/communal-luxury/>, consulté le 21 juin 2024.

64 Remarque de Donatella di Cesare lors du colloque « Anarchē: Philosophy, Politics, and the Question of the Ground », organisé en ligne les 7 et 8 juillet 2021 par Facundo Vega et Damiano Sacco au *Berlin Institute for Cultural Inquiry* (ICI).

65 Bonnie Honig, *Shell-Shocked: Feminist Criticism after Trump*, New York, Fordham University Press, 2021, p. xiii.

66 Dans une longue exégèse (en particulier celle de la vision que Raspail offre d'une conquête de l'Europe par des migrants déferlant par vagues de réfugiés) publiée sur le site *Breitbart* en 2015, Julia Hahn présente le roman comme annonciateur d'une censure qui serait orchestrée par les médias progressistes : « Dans le roman, les médias refusent de relayer les informations sur les Occidentaux assassinés par les réfugiés ; les médias refusent de montrer les

réfugiés sous un jour peu flatteur, pourtant réaliste ; et ils refusent de montrer la violence combative de certains d'entre eux [...] Les médias actuels ressemblent à ceux décrits dans la dystopie de Raspail. Ce mois-ci, les médias *mainstream* [*establishment media*] ont refusé de relayer une vidéo montrant des réfugiés [dans une gare hongroise] qui jetaient de l'eau et de la nourriture sur la voie et qui s'en prenaient à des officiers de police. » (Julia Hahn, *Breitbart*, 24 septembre 2015.

<https://www.breitbart.com/politics/2015/09/24/camp-saints-seen-mirrored-popes-message/>, consulté le 23 juin 2024).

67 Les liens entre Julia Hahn et le nationalisme blanc sont avérés dans des courriels, divulgués par *Hatewatch* et fuités par Katie McHugh, ancienne rédactrice à *Breitbart News*, qui révèlent ses échanges avec Peter Brimelow, fondateur du site haineux nationaliste blanc *VDARE*. (Voir Michael Edison Hayden, « Trump Official Brought Hate Connections to the White House », 21 août 2020, <https://www.splcenter.org/hatewatch/2020/10/21/trump-official-brought-hate-connections-white-house>, consulté le 24 juin 2024). Après son passage dans l'administration Trump, Julia Hahn a travaillé pour Paul Nehlen, suprémaciste blanc de longue date, soutenu par Trump (il s'est présenté, sans succès, aux élections législatives comme candidat du Wisconsin) et tenant de l'accélérationnisme [d'extrême droite] qui prétend « accélérer » la chute de la démocratie occidentale afin de hâter l'avènement d'un État ethnique blanc. Les podcasts de Paul Nehlen appellent ouvertement à la violence de masse et distillent des messages anarchistes alt-right (« C'est nous qui allons la démolir, cette façade néolibérale que nous sommes en train de cerner »). Julia Hahn s'est investie dans la campagne électorale de Paul Nehlen, et son travail de communication l'a aidé à consolider sa base au niveau national. En janvier 2021, elle est devenue responsable de la communication pour le sénateur du Tennessee Bill Hagerty, fervent défenseur de la thèse du « grand mensonge » [*Big Lie*, selon laquelle la victoire de Joe Biden en 2020 aurait été « volée »].

68 Geoffrey Bennington, *op. cit.*, p. 28.

69 NdT : « Ce qui résiste est le caractère irréductible de l'*allo*. "Ni-ni" doit exclure toute espèce de médiation. » (Jean-Luc Nancy, « La fin de la philosophie et la tâche de la pensée », *art. cit.*).

- 70 NdT : Malabou emprunte à Emmanuel Levinas le concept d'« anarchie » (voir Emmanuel Levinas, « Humanisme et an-archie », dans *Humanisme de l'autre homme*, Paris, Fata Morgana, 1972).
- 71 Voir Catherine Malabou, *Au voleur ! Anarchisme et philosophie*, Paris, PUF, 2022. NdT : Selon Malabou, l'anarchisme se définit par son « ontologie plastique » (*ibid.*, p. 362). Elle cite Bakounine qui proposait de définir l'anarchisme comme une « véritable force plastique », en laquelle « aucune fonction ne se pétrifie, ne se fixe et ne reste irrévocablement attachée à une personne ; l'ordre et l'avancement hiérarchiques n'existent pas, de sorte que le commandant d'hier peut devenir subalterne aujourd'hui ; aucun ne s'élève au-dessus de, ou s'il s'élève, ce n'est que pour retomber un instant après, comme les vagues de la mer (Bakounine, cité par Malabou dans *ibid.*, p. 361).
- 72 Giorgio Agamben, « Note liminaire sur le concept de démocratie », dans Giorgio Agamben, Alain Badiou, Daniel Bensaïd *et al.* (dir.), *Démocratie, dans quel état ?*, Paris, La Fabrique, 2009, p. 9.
- 73 Voir le questionnement de Heidegger sur l'*Abgrund* : « Pourquoi, c'est-à-dire quel est le fondement ? De quel fondement l'étant est-il issu ? Sur quel fondement se tient l'étant ? Vers quel fondement l'étant se dirige-t-il ? » (Martin Heidegger, *op. cit.*, p. 15).
- 74 Voir « Inside and Outside ; Infrastructures of Critique », dans Andreas Petrossians et Jose Rosales (dir.), *Diversity of Aesthetics*, Vol. 1, New York, Emily Harvey Foundation, 2021.
- 75 Marina Vishmidt, « Between Not Everything and Not Nothing : Cuts toward Infrastructural Critique », dans Maria Hlavajova et Simon Sheikh (dir.), *Former West: Art and the Contemporary After 1989*, Cambridge, MA, The MIT Press, p. 265-269. Marina Vishmidt associe la critique infrastructurelle à une forme de potentiel destituant, accessible à travers une « ouverture » ou « fente » dans les relations de pouvoir habituelles qui régissent les relations sociales : « l'infrastructure est faite de temps dans la mesure où l'infrastructure est ce qui se répète ». Cette répétition est normalisée en intégrant la routine et lorsqu'elle cesse de fonctionner, une ouverture se fend à sa surface — à travers laquelle l'histoire et les relations de pouvoir peuvent être aperçues. Pensez à la crise

financière mondiale ; pensez à la crise sanitaire liée à la contamination au plomb de l'eau à Flint ou à Détroit. La répétition transcendante est abstraite (capitalisme, mépris de classe, racisme antinoir) et la répétition infrastructurale est à trouver dans les conditions matérielles de possibilité (réglementations de captives d'assurance et de réassurance, canalisations en plomb, privatisations) qui maintiennent les relations sociales sous une certaine forme pour un certain temps (*ibid.*, p. 265-269). Marina Vishmidt insiste pour lire « infrastructure » de façon littérale comme une forme « loquace » de matérialisme politique : « Une lecture littérale d'« infrastructure » comme ponts, tunnels, ou égouts est donc irrévocablement liée à sa fonction en tant que locus d'abstraction sociale. C'est pour cette raison, pourrions-nous avancer, que, par exemple, le parc immobilier américain, dangereusement détérioré, offre l'une des meilleures illustrations de la passéité [*formerness*] de l'« Occident » comme théodicée progressive, arasé par l'extraction nérocapiataliste, alors qu'il exerce toujours une capacité disproportionnée à projeter la violence sur le monde et ses résidents. Une infrastructure détruite est loquace [*broken infrastructure is loquacious*]. » (*Ibid.*, p. 266).

76 Jean-Luc Nancy, « Grondement commun », *Lignes*, 2, n° 41, 2013, p. 114.

77 Voir Emily Apter, *op. cit.*, p. 102-120. Le livre, publié en 2018 (à mi-mandat de Trump), inclut un glossaire de toutes ces petites obstructions.

78 Alors même que je termine cet article, ce piratage est en passe d'être constitutionnellement renforcé par un arrêt de la Cour suprême en Caroline du Nord. Les juges, en majorité d'extrême droite, pourraient décider d'un redécoupage électoral [modification partisane des frontières des circonscriptions, ici selon une répartition démographique ethnique, *partisan gerrymanders*] qui affaiblirait considérablement le pouvoir législatif de l'État, ouvrant ainsi la voie à une disruption brutale du processus électoral et réduisant à néant la possibilité d'un décompte des voix juste et légitime.

79 Lisa Fitzgerald, *Digital Vision and the Ecological Aesthetic (1968-2018)*, Londres, Bloomsbury, 2021, p. 103, 105, 109.

80 [1] Michel Serres, *Le Parasite*, Paris, Hachette, collection Pluriel, 2014, p. 72.

81 Legacy Russell, *Glitch Feminism. A Manifesto*, New York, Verso, 2020.

82 *Ibid.*, p. 8.

MONTEZ SUR VOS OREILLES : À L'ÉCOUTE DES PRATIQUES

DOCUMENTS | #ARTS SONORES | #CHANSON | #FÉMINISMES

La voix comme pratique totale : rencontre avec Isabelle Duthoit et Violaine Lochu

Par Bastien Gallet | 25-07-2024

Rencontre avec deux vocalistes ou la voix comme art sonore et politique.



Isabelle Duthoit est clarinettiste, Violaine Lochu est artiste visuelle et sonore, mais toutes les deux sont aussi performeuses et plus précisément vocalistes, autrement dit elles font de leur voix un usage qui s'étend bien au-delà, et souvent aussi en-deçà, du chant. Leur pratique vocale est plus proche de l'art sonore que de la musique au sens où on la comprend en Occident. Mais elle a aussi une dimension thérapeutique et sociopolitique : la voix peut blesser comme elle peut soigner, elle peut aliéner comme elle peut émanciper.

J'ai mêlé à leur parole des extraits de leurs performances dont vous trouverez la liste ci-dessous. Après la rencontre, elles ont accepté d'improviser un duo que vous entendrez à la fin de la chronique.

L'enregistrement s'est fait dans le studio son de DOC, espace de production artistique ami des *Temps qui restent* que nous remercions chaleureusement pour leur accueil.

- Isabelle Duthoit, *Fuli* (sur un texte de bunraku), 2011 (performance enregistrée à Mhère)
- Violaine Lochu, *Dojo Sisters*, 2024 (avec Fanny Meteier, kataréka)

et tubiste)

- Isabelle Duthoit, *Solo*, 2024 (performance enregistrée à Radio France)
- Violaine Lochu, *Omijé*, 2022 (avec le chanteur et percussionniste béninois Folly Azaman et le bassiste nigérian Oluwatosin Oyee)
- Isabelle Duthoit & Frank Hautzinger, « Le granit parle et le merle noir », *Dans le Morvan*, Relative Pitch Record, 2023
- Violaine Lochu, *Hybird*, 2017 (voix et accordéon)
- Violaine Lochu, *Babel Babel*, 2019 (performance réalisée en collaboration avec la crèche départementale La Motte à Saint Ouen)
- Isabelle Duthoit & Franz Hautzinger (trompette), « Le feu du ciel et l'hirondelle », *Dans le Morvan*
- Isabelle Duthoit & Violaine Lochu, performance enregistrée à DOC le 25 mai 2024



Dojo Sisters par @Tadzio (avec Anna Chirescu, Fanny Meteier, Violaine Lochu et Isabelle Duthoit)

—

Entretien avec Isabelle Stengers sur *Cosmopolitiques*

Par Dominiq Jenvrey | 13-07-2024

Deuxième rediffusion de *L'émission du fictionnaire* animée par Dominiq Jenvrey. Dans cet épisode, Jenvrey s'entretient avec Isabelle Stengers à propos de *Cosmopolitiques*, publié à La Découverte en 2022.

Cet entretien a été réalisé à l'occasion de la réédition, en un seul volume, de la série des *Cosmopolitiques*, publiés en 7 tomes en 1997.



Il s'agit de revenir sur plusieurs points particulièrement saillant qui fondent l'originalité de la pensée d'Isabelle Stengers qui propose, dans le contexte de la *guerre des sciences*, de redéfinir les sciences en termes de *pratiques*. Cette redéfinition oblige à mieux décrire la nature spécifique de la pratique scientifique et à l'inscrire dans une écologie des pratiques, en dialogue avec les autres pratiques sociales. Stengers en appelle à un «parlement cosmopolitique», en s'inspirant notamment du parlement des choses de Bruno Latour. Elle développe également la figure du «diplomate», qui sera reprise ensuite par Bruno Latour et enfin le philosophe Baptiste Morizot.

La série des *Cosmopolitiques*, 27 ans après, est encore plus profondément dans notre actualité intellectuelle qu'à cette époque. La relire aujourd'hui, avec le concept de *terrestre* en horizon, permet de mieux saisir les intuitions et la pensée d'Isabelle Stengers. Le tome

ents afin de devenir terrestre. Son titre, « Pour en finir avec la tolérance », est en soi un programme. L'enjeu est de prendre en égale considération non seulement les points de vue mais les pratiques, et donc tous les modes d'existence, tout ce qui est le plus important pour chacune des entités humaines et non-humaines. Les cosmopolitiques fondent des obligations qui ne hiérarchisent pas entre faits scientifiques, qui imposent leur savoir, et croyances populaires, dénigrées au nom de ce savoir objectif. La question, nouvellement formulée, est celle de ce à quoi l'on tient au maximum au risque de perdre son existence.

Au moment de la catastrophe écologique que nous vivons, au moment de l'émergence de la figure du terrestre, l'enjeu de la série des *Cosmopolitiques* est central. Elle est au cœur de notre problème massif, car il s'agit des sciences, mais non pas de mieux penser les sciences, qui était le projet de l'épistémologie, mais de mieux *faire penser* les sciences. Et elle apporte des concepts : cosmopolitique, faitiche, diplomatie, parlement, écologie des pratiques, question de l'émergence, obligations. Ils ne se laissent pas définir simplement car ils engagent des pratiques nouvelles qui sont loin d'être encore stabilisées. Ce ne sont pas des concepts explicatifs mais des concepts agissants. Ils sont inventés pour agir et faire agir. Leur obsession est d'apprendre à se présenter sans réduire l'autre, car la grande question qui préside à leur élaboration est dotée d'une ambition rendue obligatoire désormais : « comment et à quel prix les pratiques modernes, qui ont mis à jour les microbes et les électrons, les pratiques techniques, qui créent un autre ordre de savoirs, et les pratiques non-modernes, qui font intervenir des êtres surnaturels, pourraient coexister en paix ? »

—

—

Contributeur · ices

A la technique : Karl Verdot.

Géo-lithographie du temps suspendu

Par Lénaïg Cariou | 15-07-2024

«Géo-lithographie du temps suspendu» n'est pas un essai, mais un poème. Ce poème est la trace d'une quête: chercher ce qui se cache derrière cette silhouette grelottante, un peu décharnée, qu'on nomme «j». j est un être sans forme, il n'appartient à aucun règne – humain, animal, végétal, minéral – mais emprunte un peu à chacun, ne serait-ce que pour se donner des contours un tant soit peu saisissables. Il évolue au gré des routes et des métamorphoses, «Géo-lithographie du temps suspendu» en est comme l'ombre projetée sur le flanc d'une montagne.



I.

j affleure à la surface du jour

après maints retournements

la terre s'est ébranlée et

j est advenu

légèrement scintillant

j affleure à la surface du jour

après maints retournements

la terre s'est ébranlée et

j est advenu

légèrement scintillant

à la surface du jour

j a grandi dans des caves souterraines

à l'ombre des cristaux qui grondent

se développent en bourgeons

j métamorphique

dans l'eau du fleuve rouge

chaque jour j change de majuscule

- j s'appelle j par convention -

j côtoie les profondeurs et

se fait oublier

j renaît dans quelque fissure

océanique

les jours de fatigue

j se prend à rêver

d'une vie fossile

un pan de roche dissimulé

entre deux strates

où j pourrais demeurer j

comme métaphorisé

pour les siècles à venir

mais j est de ceux qui bouillonnent

j s'émousse au moindre vent

j prend la forme du temps qui l'accueille

et perd un peu de soi

sous forme de sable

ou d'arène

mais j s'enthousiasme à l'idée

que chaque atome

n'appartient ni à j ni à quiconque

il imagine des classifications à venir

des $j + j + j = \xi$

sur ses cahiers j dessine

des tableaux périodiques

par collisions successives

j construit des montagnes obliques

à sa surface se déposent

les alluvions

j devenu j

dans l'interstice entre deux continents

j se décompose

en unités reconnaissables

les minutes sont noires

et les instants sont longs

l'air est opaque

j respire par saccades

j s'érode et son âge s'efface

que le souvenir

passager

d'une effusion

le lichen fleurit

dans le creux de son sein

j a brisé la dernière montre

et une carapace a grandi sur son dos

toujours j cherche une méthode

ductile

qui puisse le guider vers ce qui n'a pas de nom

j reptilien

j lézarde

et sur sa carapace

les écailles irisées des jours

II.

j sans répit cherche à s'épeler

à la surface des déserts minéraux

j cherche des traces des siens

j trouve des pointes de flèches

des coquilles de pierre

mais j ne trouve pas

la parole chuchotante

de l'espèce

que j vient d'inventer

j sait qu'il est très rare que les mots

trouvent refuge dans la roche

à peine quelques dessins de mains

demeurent à la surface

j persuadé pourtant

endormie

parfois

quand j pleut

j se déminéralise

et de sa voix il ne reste que les os

frileux et grêles

offerts à tous les vents

dans sa quête j perd son visage

ne lui restent que ses cordes vocales

égosillées

j explore les lacs asséchés

les étendues salées au milieu des terres

parfois on voit l'ombre de j

quaternaire

glisser le long du flanc hérissé d'une montagne

j cherche jusque dans son propre corps

j au fin fond de l'angle des chevilles

j dans le creux des poignets

aucune cavité organique n'échappe à j

dans sa quête vers l'incertain

j laisse sur son passage de longues stries longilignes

à la manière des glaciers disparus

de longues moraines

de fragments abandonnés

de j

futurs inexplorés pour aventuriers

à venir

j sais que de j il ne restera rien

il reformule poétiquement

la loi de l'entropie

- qu'il nomme loi de j -

puis trace avec son doigt des lignes d'écriture

sur le sol poussiéreux

des lignes de traits suivis de points

j regrette qu'il ne lui reste

que la dissolution

j - j = ·

j voudrait être dévoré

mais quelle espèce rampante

aujourd'hui

dévorait-t-elle

encore j?

—

Poétique du nichoir

Par Pierre Vinclair | 16-07-2024

«Parce qu'il a une forme, le poème *existe*. Jamais assez, bien sûr, pour accueillir une hirondelle réelle; il ne saura se constituer que comme un *nichoir symbolique*.» Pour sa deuxième chronique sur la poésie contemporaine, Pierre Vinclair médite sur la manière dont les oiseaux peuvent continuer à habiter les poèmes alors qu'ils disparaissent de la terre: il faut pour cela cesser de les traiter comme des supports allégoriques.

1. Vers un paradis

Henri Michaux ouvre *Connaissance par les gouffres* en écrivant « Nous ne sommes pas un siècle à paradis », et il est évident que nous non plus, nous ne sommes pas un siècle à paradis. Et si cela peut avoir un sens, pour nous, de dire quelque chose (même mal, et trois fois rien) de quelque chose comme le paradis, c'est seulement parce que ce qui disparaît, avec les oiseaux, c'est justement la possibilité (et la dernière qui nous restait) d'un paradis.

Le paradis traditionnel regorgeait d'anges, mais nous l'avons perdu depuis longtemps et nous nous en foutons des anges. Or sur la terre, juste au-dessus de la terre où s'ébattaient des milliers d'espèces d'oiseaux, celles-ci dont nous nous sommes trop longtemps foutus disparaissent. Voilà en quelque sorte la contrepartie réelle de l'ancien paradis fantasmagique, que nous perdons, en refermant pour de bon la parenthèse commencée par le fait de délirer des anges dans les oiseaux.

D'abord, à partir des oiseaux nous fantasmons des anges ; puis vient la mort des anges ; enfin celle des oiseaux.

C'est ce que je me dis en lisant *Paysages avec figures absentes* (Gallimard, 1970), pages écrites au siècle de Michaux dans lequel Philippe Jaccottet suggère :

Écoute donc encore (ou s'il valait mieux l'oublier). Écoute, regarde, respire. Ce qui eut nom « ange » quand cela ressemblait encore à l'oiseau des hauteurs qui fond sur sa proie, à la flèche qui s'enflamme d'avoir voulu trop promptement porter la nouvelle en plein cœur, ce qui eut nom « ange » aura battu de l'aile un instant, peut-être, dans l'aire du monde.

Les anges ont des ailes, comme les oiseaux. Or ce ne sont pas tellement par les ailes que s'opère le rapprochement, pour Jaccottet qui entend les oiseaux avant de les apercevoir, mais par les voix incorporelles qui transmettent leur félicité aux auditeurs :

Et rien que d'avoir entendu ces voix auxquelles je ne m'attendais plus, ainsi liées aux arbres et au ciel en même temps, ainsi placées entre moi et le monde, à l'intérieur d'une journée, ces voix qui se trouvaient être sans doute l'expression la plus naturelle d'une joie d'être (comme quand on voit s'allumer des feux pour une fête de colline en colline) et qui portaient, cette joie, à l'incandescence, faisant tout oublier des organes, des plumages de la pesanteur (comme fondus dans la sphère), rien que d'avoir entendu cela, mon attention s'était portée à nouveau, par surprise, par grâce, vers ce qui, plus pur, la purifie et, plus lumineux, l'illumine.

Un écrivain se promène dans la campagne, il entend des oiseaux, le voilà en transe, « aux anges » : le chant des oiseaux cachés se donne comme une pure joie d'être, que n'entrave nul organe. On est forcément un peu gênés, non seulement par ce vocabulaire bigot, mais par la métaphysique qu'il exprime : la joie, l'incandescence et la grâce ! Le reniement de l'organique. La pureté, la lumière ! Le paragraphe se termine toutefois sur une notation plus intéressante, énigmatique, hölderlinienne : « ce qui, plus pur, la purifie et, plus

lumineux, l'illumine. » Si l'on se demande ce qu'est ce « plus pur », le suivant répond : « Ciel. Miroir de la perfection. » Or le mot « ciel » peut avoir deux sens bien différents, dont l'un seulement est chrétien et s'accorde avec l'idée de perfection. Et Jaccottet ajoute justement, pour conclure sa description extatique : « Pas de clochers. »

Je ne suis pas friand de ce mysticisme, je le trouve facile. Il croit sans doute s'émanciper de la religion instituée (au profit d'une extase sensible) mais il en reconduit en fait le vocabulaire, les valeurs, la métaphysique et finalement, la vacuité. Malgré tout, le cœur de l'idée est incontestable : il n'est pas d'autre paradis qu'ici-bas, pas d'autres anges que les oiseaux. Dans notre rapport à eux et à leur chant se joue quelque chose de la joie. Pas de la félicité, ni de la pureté, ni de la perfection, sans doute et l'on dirait mieux : de la gaieté, de la légèreté, de l'innocence. Appelons-le « paradis » si vous voulez, à condition de n'y entendre ni l'au-delà, ni la projection de celui-ci dans l'ici-bas ; plutôt l'ici-bas tout court, en tant qu'on est capable de le considérer, de l'aimer et d'en jouir tout simplement, sans même avoir besoin de se dire : « quelle perfection ! »

Dans les *Ruines de Paris* (Gallimard, 1977), Jacques Réda écrivait : « le monde n'a qu'un but qui est de se glorifier sans trêve ». Même si je trouve « se glorifier » encore *too much, too catho*, cela dit bien que le paradis, autant qu'un endroit dans le ciel, est l'état de n'importe quel lieu pour peu que l'on puisse désirer tout ce qui y arrive. Mais cet *amor fati* très *vingtième-siècle* n'est plus possible. La disparition des espèces excède les forces de toute volonté, aussi « surhumaine » soit-elle. Au vingt-et-unième siècle, le paradis a disparu et le monde se dégoûte : il est désormais impossible de le vouloir *tel quel*.

2. Vers des oiseaux

Au moment où j'écris la phrase précédente, je lève les yeux sur les fenêtres de la cour intérieure, carrée, de la bibliothèque municipale. Il n'y a pas d'anges mais toutes les vitres sont décorées : sur le versant ouest, par des personnages pixellisés qui ressemblent aux

space invaders que l'on retrouve en mosaïque sur les murs des grandes villes; à l'est, on repère différents symboles (une tête de pirate; trois caractères chinois, 水, eau, 爱, amour et 健, santé; le sigle *Peace & love*; une croche de musique; le ϕ grec); sur les vitres du nord et du sud, ce sont des autocollants d'oiseaux: une colombe, trois hirondelles et un corbeau. Des citations de divers auteurs sont disséminés au milieu de ces images; moins destinées sans doute à être lues et méditées, qu'à créer une ambiance de bibliothèque dans la communion abstraite, attendue et irénique, scolaire, des choses de l'esprit (alors qu'on sait depuis longtemps que la culture, hélas, davantage qu'elle ne l'empêche, va plutôt de pair, en tendance, avec une barbarie qui sait mettre à profit ses raffinements).

En tout cas, les oiseaux ne sont pas simplement des anges de la joie pure, dans le paradis de la nature; ils jouent aussi un rôle de symboles dans nos cultures – aussi admis, inoffensifs, dérisoires, que ne peut l'être un *Peace & love*. La colombe – la paix. Les hirondelles – le printemps. Mais le corbeau, que représente-t-il? Le plus évident, c'est la mort: non seulement de par sa robe noire et son cri lugubre, mais parce que c'est un charognard. Franchement, je suis gré à la bibliothèque d'avoir glissé ce trouble-fête sur ces fenêtres édifiantes, et je repense aux oiseaux-anges de Jaccottet. Comme ceux de Saint-John Perse, les « oiseaux » en général sont toujours des êtres formidables, magnifiques, enchanteurs. Mais *quid* des corbeaux, des vautours? Des perruches invasives, des pigeons, des moineaux? La poésie du paradis ne dit jamais rien d'eux. Si elle les cite, comme Jacques Réda dans *Un paradis d'oiseaux* (fata morgana, 1988), c'est pour les répudier *subito*:

Sans parler des corbeaux, des geais ni de la pie

Dont la gorge n'émet qu'un rauque grincement

Et qui semblent avoir ailleurs un logement

Plus conforme aux besoins de leur misanthropie,

Mille voix avec le soleil vont s'enflammant.

Sous la pivoine encore sombre de l'aurore

Qui penche vers les fronts encore obscurs, j'entends

Ces appels des oiseaux, d'abord intermittents,

Transformer tout l'espace en diamant sonore

Croisant ses feux au cœur immobile du temps.

S'il me fallait imaginer celui des anges

Et situer son apogée en quelque endroit,

Je prendrais ce concert et son beau désarroi

De grives, de pinsons, de merles, de mésanges,

Qui d'instant en instant se complique, s'accroît [...]

Au contraire, je voudrais – à l'instar des courageux bibliothécaires – ne pas en rester à une image photoshopée de *l'oiseau en général* (identifié au mignon petit passereau), et dire quelque chose des chiures du pigeon et du cou atroce du dindon, du corbeau qui fondant sur toi te terrorise et du vautour qui te déchiquètera le foie: un « paradis d'oiseaux » n'est encore qu'un paradis pour humains. Afin d'imaginer un véritable « paradis des oiseaux », on ne peut pas en rester à une vision absurdemment mielleuse d'une classe de vivants qui, par définition, sont aussi pris dans la compétition, la violence et la mort. Plutôt que le catéchisme, même sans clochers, de Jaccottet, il faut préférer le nihilisme de Rimbaud, convoquant (en 1872) les corbeaux, sortis des cieux (désertés par les dieux) pour jouer des cadavres de Sedan:

Seigneur, quand froide est la prairie,

Quand dans les hameaux abattus,

Les longs angelus se sont tus

Sur la nature défleurie,

Faites s'abattre des grands cieux

Les chers corbeaux délicieux.

Le poète fait mine de s'amuser du festin des « morts d'avant-hier » que s'offre le « funèbre oiseau noir » (selon la suite du poème), une fois l'angelus du dieu chrétien inaudible. Que ce cynisme apparent exprime une véritable cruauté de la part de Rimbaud, ou qu'il trahisse une empathie désespérée, il pointe au moins qu'hommes et oiseaux peuvent avoir des intérêts divergents, et jouir l'un du malheur de l'autre. Et suggère par suite (je m'écarte maintenant de l'enjeu propre de ce poème) que tenter de *penser en forme* quelque chose des oiseaux, peut et doit signifier autre chose que de décrire un paradis (peuplé d'oiseaux) pour hommes.

3. Vers un nichoir

Une fois chez moi, j'ai posé comme d'habitude mes chaussures dans l'espace situé entre le bâtiment principal (un ancien corps de ferme divisé en six appartements) qui lui donne un premier mur, et l'annexe (où les locataires possèdent les caves au-dessus desquelles j'ai aménagé, dans la pièce qui servait de garde-manger aux précédents locataires, le petit bureau depuis lequel j'écris) qui lui en donne un deuxième. Son troisième mur relie les deux bâtiments. Il n'a pas de quatrième mur : situé à mi-étage, ce non-lieu donne sur deux escaliers (l'un descend vers l'entrée par l'intérieur du bâtiment, l'autre monte vers notre appartement par l'extérieur). Bref, c'est un endroit à la fois fermé et ouvert, dedans et dehors, abrité par un auvent supporté par une poutre et en même temps rapidement inondé dès qu'une rafale projette la pluie par l'escalier montant. Cet espace où nous rangeons donc nos chaussures fait dans les quatre mètres carrés.

Une journée passa.

Il y a quelques mois (c'était le premier dimanche d'avril), j'ai remarqué que ce petit espace était particulièrement dégueulasse. Il est habituel qu'y traînent (en plus des baskets des enfants, qui ne volent jusqu'aux petites étagères que sous la menace) tout ce que nos crampons ont ramené des chemins de campagne, et comme nous avons accueilli durant le week-end cinq invités dont trois gosses, je passai le balai sans faire trop attention.

En sortant de chez moi le lendemain je découvris que la terre, les brindilles et les feuilles d'un arbre non identifié continuaient de joncher le sol. Clémence cultive quelques plantes devant la porte d'entrée, le grand vent en aurait arrachées de jeunes pousses. Je balayai, je balayai.

Mais il en alla de même le lendemain et le surlendemain. Quelle sorcellerie! Nous avons déjà eu de grands vents, mais jamais notre bibliothèque à chaussures n'avait été ainsi recouverte de feuilles, de mousses, d'épines et de brindilles. J'observai les types d'arbres qui entouraient l'ancienne ferme: dans les cinquante mètres rien d'autre qu'un cerisier, un petit palmier et quelques arbustes (je viens de sortir de mon bureau pour vérifier, et vous saurez bientôt sur quoi je suis tombé). D'où cela pouvait-il donc nous arriver? Perplexe, j'auscultai le territoire des chaussures; les trois murs; puis relevai la tête comme aurait fait tout enquêteur. C'est alors que je découvris, en équilibre sur la poutre soutenant l'auvent, une petite touffe qui dépassait: un nid en construction!

Je dois avouer que mon premier réflexe – celui d'un ignorant (faut-il dire d'un connard?) – fut de regretter cette tentative de colonie. J'aurais préféré que monsieur aille nicher ailleurs. Couard, je craignais que l'agence sadique qui nous loue l'appartement nous tombe dessus; je supputais que l'oiseau serait plus tranquille dans un arbre. Bref, j'étais stupide. Davantage que Clémence, à qui je rapportai la nouvelle et qui m'invita à laisser l'oiseau construire son nid sans le déranger. Nos filles m'enjoignirent de ne carrément plus

elle) voudrait récupérer les brindilles tombées à terre pour les réajuster sur la poutre glissante.

Touffe après touffe, j'observai l'avancée du chantier. Mais l'une après l'autre, ou que le vent souffle trop fort, ou que la poutre soit trop glissante, les touffes se retrouvaient par terre et l'hirondelle n'arrivait pas à stabiliser son nid. Où allait-elle couvrir ses œufs ? Le passereau bâtisseur jeta l'éponge un jour, et pendant deux mois l'espace où nous rangeons nos chaussures ne fut perturbé par aucun autre animal que nos filles. L'histoire me sortit de la tête comme un moineau s'envole.

Elle y est revenue, le soir que je réfléchissais à l'expression « paradis des oiseaux » : j'en étais en effet arrivé à l'idée que la migration rendait caduc le concept même de paradis. Comment les oiseaux chercheraient-ils *un seul paradis* s'ils ont au moins deux territoires ? L'idée de paradis est quelque part une construction anti-ornithologique. À moins qu'il faille imaginer qu'ils continuent de migrer après la mort, l'été au paradis et l'hiver en enfer, un peu comme Perséphone ? C'est alors que j'ai repensé à mon hirondelle : car c'était bien la migration qui l'avait poussée à arranger son nid sous l'auvent.

Le lendemain matin, je m'apprêtais à écrire ces réflexions lorsque Amaël, qui partait mettre ses chaussures pour aller à l'école, rebroussa chemin en toute hâte : l'oiseau ! le nid ! il est revenu ! Et en effet les mêmes entrelacs de brindilles et de mousse jonchaient le sol. Ordinateur à la main, je les enjambai affectueusement pour me rendre dans mon bureau, en me demandant comment le nid tiendrait mieux cette fois-ci que la première. Comme je ne peux réfléchir qu'en écrivant, je m'engageai dans le casse-tête de la description, que j'espérais compréhensive (au sens logique), de ce lieu où nous entreposons les chaussures. Arrivé à « J'observai les types d'arbres qui entouraient l'ancienne ferme », je sortis pour vérifier ce que je devais écrire après cette phrase et en ouvrant la porte, j'effrayai l'oiseau qui s'envola aussitôt, disparaissant de son chantier en moins de temps qu'on en prend pour claquer des doigts. C'était la première fois que je le voyais. Une tâche mouvante, marron. Je ne

pus même pas m'enquérir de sa queue. Mais sa date d'arrivée comme l'emplacement choisi font bien penser à l'hirondelle rustique, conclus-je à la lecture d'un site spécialisé qui recommande d'aider cette espèce que l'expansion urbaine harcèle, en achetant un nichoir artificiel. Il me sera livré dans quatre jours.

4. Vers un autre effort

Le problème de la poétique est homologue: comment faire du poème – sinon un « paradis d'oiseaux » – du moins un lieu qui les accueille et, d'une manière ou d'une autre, les protège et les aide ?

La poésie s'est toujours occupée d'oiseaux (on en trouve dans le *Shijing*, la première anthologie de poésie chinoise soi-disant compilée par Confucius, autant que chez Anacréon, le poète grec du Ve siècle avant JC; également dans les textes des Égyptiens, des Pygmées du Gabon ou des Aztèques) mais, très souvent, pour en faire des supports allégoriques. D'une part, le poème ne s'intéresse pas à cet oiseau-ci qui fait irruption devant nous (dans son existence précaire, dans son irréductible altérité), mais a tendance à généraliser (de cet oiseau-ci à cette espèce-ci, de cette espèce-ci à l'Oiseau); d'autre part, c'est moins l'oiseau qui intéresse le poète que ce qu'il peut en tirer pour dire quelque chose de l'être humain. Généralisation et analogie: l'oiseau prête le flanc à la fable, au totémisme ou au symbolisme. Des chants rituels malais au *Crow* de Ted Hughes, en passant par « *the thing with Feathers –/that perches in the Soul –* » (« la chose à Plumes –/qui se perche dans l'Âme – ») d'Emily Dickinson, le rossignol de Keats et l'albatros de Baudelaire, on parle de l'oiseau sans vraiment parler de l'oiseau. Plus précisément, l'animal sert toujours de *comparant*: on le traite en objet connu et prévisible, sur lequel s'appuyer pour mettre en perspective quelque chose d'encore inconnu ou de plus complexe (l'âme, le poète, l'homme...). Ainsi des deux vers de Verlaine: « Comme un vol criard d'oiseaux en émoi,/Tous mes souvenirs s'abattent sur moi » (beurk).

Le cauchemar de la catastrophe écologique dont sont victimes tant d'espèces d'oiseaux aurait-il un seul mérite, aussi dérisoire soit-il, ce

serait de les libérer de ces pénibles chaînes allégoriques. Peut-être est-ce tout simplement que les poètes ne connaissent pas aujourd'hui suffisamment leur comportement, bien sûr; mais il me semble tout de même que s'ouvre à eux la possibilité de les thématiser dans des poèmes autrement qu'en s'en servant de comparants. D'accord, mais comment? Et à quel drame s'intégrerait un tel « sujet de poème »? Tant qu'il s'agissait de l'oiseau-comparant, on voit aisément quel effort organisait le travail des parties du texte, que l'on pourrait définir ainsi: il s'agissait de *penser par musique et par analogie*, c'est-à-dire dans un étage infra-conceptuel de l'esprit. Par musique (avec le signifiant) et par analogie (sans recours au concept), le poème s'efforçait à la *pensée horizontale*. On peut s'attrister pour les oiseaux d'être trop facilement réduits à cet usage, il faut reconnaître la grandeur, ou du moins l'efficacité de cet effort. Mais nous, qui voulons dire quelque chose des oiseaux sans arraisonner leur présence à notre désir de nous comprendre nous-même, que pouvons-nous leur offrir de mieux? Peut-on se risquer à définir un autre effort que « penser horizontalement »?

Si oui, il faudra commencer par inverser l'ordre des moyens et des fins: retournons alors « l'oiseau pour penser » en « penser pour l'oiseau ». Nous suivrons en cela les propositions de Fabienne Raphoz qui, tant dans ses essais (*Parce que l'oiseau*, Corti, 2018) que dans ses poèmes (*Jeux d'oiseaux dans un ciel vide, augures*, Héros-Limite, 2011) libère absolument l'oiseau du joug analogique que la poésie lui a toujours imposé. Mais en suivant cette voie, n'abandonne-t-on pas quelque chose dont nous savons qu'il fonctionne, pour un projet tout incertain? Car que peut-on raisonnablement faire *pour l'oiseau*, avec cette pauvre composition de mots – un poème – que vraisemblablement (n'est-ce pas) il ne lira jamais?

D'abord, une réponse sophistiquée (qui n'en indique pas moins un chemin arpentable): je dirais que cela dépend de ce que l'on met derrière les mots « penser » et « pour ». Ils ne peuvent en effet pas avoir la même signification dans « l'oiseau pour penser » et « penser pour l'oiseau ». Dans la première, « penser » est gnoséologique: il s'agit, grâce au pouvoir de l'analogie, de connaître quelque chose. Au contraire, dans « penser pour l'oiseau », il ne s'agit plus de

connaître, même horizontalement – et l’analogie, instrument efficace de l’effort gnoséologique, devra laisser place à d’autres outils. Dans « l’oiseau pour penser », « pour » désigne une instrumentalité ; dans la seconde, il se traduirait par « *for one’s sake* » : au nom de, pour l’amour de l’oiseau. Par ailleurs, dans « Penser pour l’oiseau », on peut raisonnablement entendre « méditer » dans « penser », c’est-à-dire faire du poème un lieu de réflexion, voire de rêverie – sans résultat déterminé. « Pour l’oiseau » signifiera alors que l’oiseau est placé comme « fin dernière » de cette méditation. Si « l’oiseau pour penser » relève de la raison théorique (qui veut obtenir un savoir), « penser pour l’oiseau » appartient à la raison pratique (qui cherche à agir correctement).

Voilà comment on peut voir les choses : dans le cours de votre vie fait soudain irruption un oiseau (par exemple, une hirondelle), vous arrêtez tout pour réfléchir à cet événement et le poème est *cet espace de réflexion* où l’hirondelle, dans son irréductible altérité, va trouver à respirer, parce qu’elle y est traitée comme une fin. Un nichoir symbolique. À l’éthologie analogique (qui crée des rapports) succéderait alors ce que l’on pourrait appeler une éthologie différentielle (ouverte sur l’altérité). On écrirait alors un poème non pas pour *penser horizontalement* l’identité (le cas échéant, en se servant de considérations ornithologiques) mais pour *aménager un lieu pour cette étrangère*.

Mais pourquoi cet accueil aurait-il lieu dans un poème plus que dans un essai ? Voilà qui renvoie au rôle de la forme. C’est que celle-ci implique nécessairement une ouverture du sens, une impossibilité de paraphraser ou de synthétiser sans reste le texte dans une idée. Ce faisant, elle s’impose comme espace de consistance : elle donne *un corps* à la réflexion. Il ne s’agit pas simplement d’effectuer des raisonnements pré-conceptuels (comme dans la pensée horizontale analogique), mais de *fabriquer un espace énergétique* (c’est cela, la forme), avec un haut et un bas, un relief, des coordonnées : un lieu où nicher, sinon un paradis.

Afin d’en donner une idée, je voudrais pour finir citer l’un, parmi les milliers de sonnets qui composent le journal de Robert Marteau. Il

est tiré de *Louanges* (Champ Vallon, 1996). On y lit la description de plusieurs oiseaux non seulement individuels, mais dont le comportement n'est jamais le comparant de quoi que ce soit. Ils ne se soucient d'ailleurs pas les uns des autres, ni ne s'écoutent. Ils évoluent libres dans l'espace symbolique du poème, chacun pris par l'enquête qui définit sa propre existence :

La fauvette coiffée, à coups d'aile, mais comme

Si de rien n'était, à ses occupations

Vaque, ne s'attardant pas. Une grive saute

Entre les brins d'herbe en se poussant du jabot.

Le saule élancé tout en haut s'étame feuille

À feuille, et plus pâle encore est le bouleau

Peigné par le vent. Les hirondelles, au ras

Des roseaux, plongent, tout aussitôt se relèvent

Laisant la foulque couvrir sur sa gerbe sans

Se soucier des jeux que les poules d'eau font

D'une touffe à l'autre. En bas du tilleul, l'iris

Multiplie en miroir sa tache jaune. Canes,

Canards voient la corneille enquêter. L'étourneau

N'écoute pas la pie instruire son prochain.

Ici, l'attention aiguisée du poète affronte le lieu contraint du sonnet, qui fonctionne pour Robert Marteau (il l'a dit maintes fois) comme un repère de 12x14 positions (syllabes) imposant des choix singuliers. De ce sonnet, certains oiseaux auront été repoussés, d'autres au contraire furent attirés par lui : c'est peut-être le compte

des syllabes qui fait mentionner canards *et* canes, au contraire des autres oiseaux dont seul le mâle ou la femelle est nommé. Le poème se construit en effet dans une dialectique entre le contenu de l'attention au réel (par le poète) et l'exigence formelle qui amène des expressions peu spontanées, telle « l'iris/multiplie en miroir sa tache jaune ». Cette part de la forme assure que le sonnet bricole quelque chose que n'aurait pas imaginé le poète tout seul, avant son poème : elle le constitue comme un lieu de consistance, irréductible aux idées de quelqu'un. Parce qu'il a une forme, le poème *existe*. Jamais assez, bien sûr, pour accueillir une hirondelle réelle ; il ne saura se constituer que comme un *nichoir symbolique*. Fort maigre victoire, donc ; mais davantage serait impossible, car l'extinction des oiseaux n'est pas un phénomène linguistique. Le poète n'est pas un héros. Il ressemble plutôt à l'animal en deuil, qui dépose impuissant sur la tombe de la personne qu'il a aimée, et dont le corps est déjà bouffé par les vers, un petit portrait en médaillon.

VARIA

Mémoire sur le génocide en cours à Gaza et ses implications concernant Israël et la Palestine

Par Etienne Balibar | 19-09-2024

Invité à un colloque qui se tient en ce moment même en Afrique du Sud, Etienne Balibar a rédigé ce « memorandum », exprimant, de la manière la plus synthétique possible, ses « positions » sur « Israël et la Palestine », « en tant qu'intellectuel, en tant que communiste, en tant que juif ». Avec ce texte fort, *Les Temps qui restent* ouvre un espace de discussion autour de cette question cruciale et douloureuse, où se mesurera la capacité de notre société à faire vivre un débat à la hauteur de la gravité des enjeux.

Ce « memorandum », demandé par les organisateurs de la conférence « Narrative Conditions towards peace in the Middle East », constitue également ma contribution à cette conférence, organisée par le New South Institute de Johannesburg dans la série des « African Global Dialogues », du 18 au 20 Septembre 2024. Adaptation française d'Étienne Balibar.

J'exposerai mes positions de façon aussi directe que possible, en espérant que la discussion permette d'apporter les nuances et compléments nécessaires.

Je dois commencer par quelques remarques préliminaires.

Premièrement, je dois avouer que je suis terriblement pessimiste quant à l'évolution de la situation dans la « Palestine historique ».

Dans une analyse publiée le 21 octobre de l'an dernier, j'exprimais la crainte que la guerre d'anéantissement lancée par Israël contre Gaza pour se venger de l'incursion sanglante du Hamas le 7 octobre n'aboutisse à une destruction totale du pays et de ses habitants. *Palestine à la mort* ¹. C'est en train de se vérifier, après des mois de massacre dont le caractère génocidaire saute aux yeux. La complicité active ou passive de la communauté internationale, en dépit des appels répétés du Secrétaire Général des Nations Unies, n'a rien arrangé, à commencer par celle des Etats-Unis qui fournissent à Israël les bombes écrasant Gaza et opposent leur veto à toute résolution de cessez-le-feu effectif. Les Etats Arabes du Golfe ou l'Union Européenne ont aussi leur responsabilité. Sans doute le peuple palestinien a-t-il maintes fois démontré sa capacité de survivre et de défendre son droit, mais le pessimisme est difficile à éviter. Ce n'est pas une raison pour ne pas essayer d'imaginer l'impossible. C'est même une obligation.

Deuxièmement, je m'exprime ici en tant qu'intellectuel, en tant que communiste, et en tant que juif (parmi d'autres identités, aucune n'étant exclusive). Israël se présente toujours comme le « refuge » dont auraient besoin les Juifs du monde entier menacés par la persistance de l'antisémitisme, ce qui lui conférerait le droit de se « défendre » à n'importe quel prix. Mais le petit-fils d'un déporté du Vel' d'Hiv mort à Auschwitz ne peut pas accepter que la mémoire de la Shoah soit constamment invoquée pour justifier le colonialisme, l'apartheid, l'oppression et même l'extermination sous prétexte de « protéger le peuple juif ». Je concède que cette profession de foi de ma part jettera le doute sur la neutralité de mon jugement, mais dans cette affaire personne n'est neutre.

Troisièmement, je porte le deuil de *toutes* les victimes du conflit en cours, même celles dont on pourrait dire qu'elles ont une responsabilité dans ce qui leur arrive. C'est vrai pour le passé, pour le présent, mais aussi pour l'avenir, car je pense, hélas, que la catastrophe précipitée par cette guerre va encore s'étendre et menacer tous les habitants de la région. Il y aura d'autres victimes, les unes « innocentes », les autres « coupables ». Leurs actes ne se valent pas, mais leurs morts s'inscrivent toutes dans la même tragédie.

Enfin quatrièmement, je dois dire que je ne suis pas satisfait de la manière dont la présente conférence a été organisée et rendue publique **2**. J'aurais préféré un différent « récit » introductif et une autre composition des tables-rondes. Je comprends donc que certains des participants initialement annoncés aient décidé de se retirer, même si pour ma part j'ai préféré rester et essayer de dire ce que je pense. Mais dans sa forme actuelle cette conférence n'est pas équilibrée. Elle aurait dû inclure les juristes qui ont préparé le dossier de l'Afrique du Sud soutenant l'accusation de génocide devant la Cour Internationale de Justice (ou un de leurs collaborateurs), des historiens antisionistes israéliens, des représentants des groupes militants, sud-africains ou autres, qui défendent la cause palestinienne, et non pas simplement des défenseurs de la politique israélienne dont certains plaident pour l'expulsion des Palestiniens hors de Palestine.

Je passe maintenant au résumé de mes positions sur trois points.

Le 7 octobre et ses suites. L'assaut meurtrier du Hamas contre des villages, des positions militaires, mais aussi une *rave party* rassemblant des milliers de festivaliers, accompagné d'assassinats de civils, de viols et d'autres brutalités, et d'enlèvement d'otages, prend place dans un contexte, venant après des années de répression et d'opérations de terreur menées par Israël contre la bande de Gaza et sa population. Sur le plan strictement militaire, ce qui l'a rendu possible était l'impéritie de l'armée israélienne et la longue complaisance de l'Etat hébreu envers l'organisation du Hamas, qui lui apparaissait comme l'adversaire idéal à cultiver. C'est ce que la vengeance actuellement exercée est censée faire oublier ou compenser. Mais cela ne justifie rien. L'attaque du Hamas n'était pas, comme on dit tendancieusement, un « pogrom » (c'est contre les villages palestiniens qu'il y a actuellement des pogroms en Cisjordanie). Mais c'était sans conteste une action terroriste. Historiquement, terrorisme et résistance ne sont pas des notions incompatibles, bien que le premier puisse entacher la légitimité de la seconde. Je continue de penser que le Hamas avait prévu que son assaut sanglant entraînerait une vengeance dévastatrice. Il a donc pris sciemment la respons-

abilité de sacrifier son propre peuple pour infliger une défaite « stratégique » à l'ennemi, et le prix à payer sera long et terrible.

Qu'en est-il cependant de l'autre côté ? Le gouvernement israélien avec son armée, de plus en plus soumis à l'influence du parti des colons (qui est un parti fasciste), mais pouvant aussi compter sur la compréhension de la grande majorité des citoyens juifs sûrs de leur bon droit, que leur nationalisme rend indifférents au sort des Palestiniens (avec des exceptions d'autant plus admirables qu'elles sont de plus en plus réprimées), a cyniquement exploité le traumatisme ressenti par la population et saisi cette « miraculeuse occasion » pour « finir le travail » (comme avait dit David Ben Gourion en 1948) : relancer la Nakba, étendre les colonies de Cisjordanie en expulsant et décimant les Palestiniens, raser les monuments qui témoignent de leur histoire et de leur culture. Surtout il a planifié et mis en œuvre l'un des plus grands massacres de civils de l'histoire récente, toujours en cours à cette heure. Il est impossible de ne pas parler ici de génocide. En janvier dernier la Cour Internationale de Justice, dans l'arrêt rendu à la demande de l'Afrique du Sud, a parlé à ce sujet de « risque grave et imminent ». Ce risque s'est concrétisé depuis, ce qui veut dire que le génocide est *en cours*. Les nouvelles, toujours partielles, qui nous parviennent du territoire de Gaza, interdit d'accès, sont insoutenables. Ainsi que l'a démontré l'arrêt ultérieur de la Cour Pénale Internationale demandant l'émission de mandats d'arrêt contre les dirigeants israéliens et les chefs du Hamas (dont l'un a été assassiné depuis), rien de tout cela n'efface les crimes du 7 octobre. Mais la guerre d'extermination conduite par Israël opère un changement qualitatif dans le niveau de violence, qui affecte irréversiblement notre perception de la nature du conflit.

Parler de « conflit » israélo-palestinien est en réalité un euphémisme. Ce sera mon second point. Car ce conflit a toujours été profondément dissymétrique, du point de vue du rapport des forces comme du point de vue moral. Un abîme sépare les adversaires. Dès avant 1948 et surtout après, les Palestiniens ont subi la colonisation, l'expropriation (par une politique systématique de rachat,

inations raciales et la réduction au statut de citoyens de seconde zone, ce qui pris ensemble mène à l'effacement de tout un peuple sur son propre sol, avec son histoire et sa civilisation. Je ne dis pas que les Palestiniens n'ont aucune responsabilité dans la façon dont ce procès s'est enclenché et déroulé. Mais il n'y a jamais eu de symétrie et le niveau de brutalité atteint est aujourd'hui sans égal. C'est pourquoi on ne peut contester le droit que les Palestiniens ont de résister à leur anéantissement, y compris par les armes, ce qui ne veut pas dire que toute stratégie soit bonne et que toute forme de contre-violence soit juste. De l'autre côté cependant, la question de la légitimité se pose en de tout autres termes. Un dramatique renversement s'est produit. Je ne considère pas du tout que l'entité israélienne telle que reconnue par les Nations Unies en 1948 (malgré l'opposition des pays arabes) ait été illégitime. Mais je pense que la légitimité de l'Etat d'Israël était *conditionnelle*, et que depuis lors les conditions qu'elle supposait ont été perdues. Pourquoi ? Ce qui faisait la légitimité politique et morale d'Israël n'était évidemment pas le mythe du « retour » des Juifs exilés dans leur Terre Promise (que Golda Meir avait cru pouvoir décrire comme une « terre sans peuple pour un peuple sans terre »). Ce n'était pas non plus l'ancienneté des installations de colons Juifs en Palestine, promue par le mouvement sioniste depuis le milieu du 19^{ème} siècle. L'historien israélien Shlomo Sand l'a bien dit dans une déclaration récente : les nations européennes, avec leur antisémitisme parfois virulent et leurs persécutions, nous ont « vomis », nous les Juifs (et il est d'autant plus ironique que les sionistes se soient ensuite présentés comme chargés d'apporter la civilisation et la modernité européennes en Orient !). Il n'en résultait évidemment aucune obligation pour les autochtones de leur ouvrir les bras (même si, idéalement, l'installation de colonies juives en Palestine aurait pu conduire à leur incorporation dans une société qui avait toujours eu un caractère multiculturel et cosmopolite). Le *seul et unique fondement* de cette légitimité – mais il pesait très lourd – c'était la capacité de l'Etat d'Israël d'offrir un refuge et de proposer un avenir commun aux survivants de la Shoah, que le monde entier avait rejetés. Implicitement au moins, et contrairement aux tendances profondes de l'idéologie sioniste (qui de ce point de vue est un nationalisme européen pur et simple), ce fondement s'accompagnait de

deux conditions à remplir sur le long terme : 1) il fallait que l'installation des colons juifs soit *acceptée* par leurs voisins, à travers des négociations menant à une alliance entre les peuples, au lieu que les terres historiques des Palestiniens fassent l'objet d'un accaparement par des arrivants qui croient ou prétendent avoir sur elles un « droit immémorial » ; 2) il fallait que l'Etat d'Israël se construise comme un Etat démocratique et laïque, conférant des droits égaux et une égale dignité à tous ses citoyens. Au lieu de quoi (au prix de conflits internes et profitant de diverses circonstances internationales, dont les guerres menées ou envisagées par les Etats arabes), la discrimination ethnique s'est institutionnalisée, le terrorisme d'Etat a été systématisé, et l'Etat d'Israël n'a cessé de se soustraire au droit international, comme si sa vocation messianique le plaçait au-dessus des lois. Le processus aboutit en 2018 à la proclamation d'Israël comme « Etat-nation du peuple juif », c'est-à-dire à l'adoption d'une autodéfinition raciste, qui justifie l'apartheid et préfigure les crimes contre l'humanité. Israël a perdu sa légitimité historique – je le dis avec tristesse et inquiétude quant aux conséquences. Je n'éprouve aucune *Schadenfreude*.

Mon troisième point est alors celui-ci : *tout peuple a droit à l'existence*, je dis bien *tout peuple*, et par voie de conséquence c'est un crime contre l'humanité que de le lui ôter ou de le lui dénier. Ce droit inclut la sécurité, la protection, l'auto-défense. Mais il ne signifie pas que le droit à l'existence s'exerce dans n'importe quelle forme constitutionnelle, sous n'importe quel nom, dans n'importe quelles frontières, et coïncide avec l'affirmation d'une souveraineté absolue, ignorante des droits des autres peuples, comme si chacun se tenait seul sous le regard de Dieu ou de l'Histoire. Or toute la question dans le cas de la Palestine, c'est qu'au cours du dernier siècle, au travers d'un enchaînement tragique de violences et d'affrontements, elle est devenue *la terre de deux peuples*, une terre où des hommes et des femmes appartenant à deux lignées d'ancêtres et à deux cultures différentes enterrent leurs morts et élèvent leurs enfants côte à côte. Pour qu'ils puissent cohabiter pacifiquement, partager les ressources et le droit à l'existence qui leur appartient, il faudrait en recréer les conditions : or la guerre actuelle rend cela pratiquement impensable. A nouveau, je ne dis pas que les Palestin-

iens n'en portent aucune responsabilité, surtout s'ils s'en remettent à la politique du *jihad*. Mais c'est bien l'impérialisme israélien, auquel les « institutions démocratiques » de l'Etat juif n'opposent pratiquement aucun obstacle interne, qui en a ruiné la possibilité. Briser la fatalité reviendrait à inventer une forme ou une autre de fédéralisme et à imaginer le chemin conduisant à son acceptation par les deux peuples, avec l'appui de la communauté internationale et sous la surveillance de ses institutions. De ce point de vue les notions de « solution à un Etat » ou « à deux Etats » restent des formules abstraites, qui tournent en rond, tant que la condition imprescriptible d'un règlement n'est pas remplie, telle qu'Edward Saïd l'avait énoncée après Oslo en toute clarté : « l'égalité ou rien ». Ce qui veut dire aussi qu'il faut commencer par réparer les injustices subies et inverser la trajectoire. On en est plus loin que jamais. Mais il ne faut pas se lasser d'en réaffirmer le principe.

A supposer qu'on s'oriente dans cette direction, *les exigences immédiates ne sont pas difficiles à formuler*. Elles le sont davantage à mettre en œuvre.

Il faut un cessez-le feu inconditionnel à Gaza, suivi d'un échange des otages survivants contre les prisonniers politiques, une évacuation complète de ce qui reste aujourd'hui de Gaza par les envahisseurs, et le transfert provisoire de son administration à un ensemble d'organisations humanitaires sous l'autorité des Nations Unies. Une négociation ouverte avec le Hamas et d'autres forces palestiniennes pourrait en faciliter la réalisation.

Il faut réprimer la violence des colons en Cisjordanie et à Jérusalem-Est, et engager le démantèlement progressif des colonies, qui sont contraires au droit international, même si c'est au prix d'un changement de régime en Israël, et d'une refondation de l'Autorité palestinienne.

Il faut appliquer de façon rigoureuse et complète les décisions des tribunaux internationaux, dont la Cour Internationale de Justice à la demande de l'Afrique du Sud, dont on saluera ici le rôle détermin-

ant. Cela inclut bien entendu les sanctions pénales et l'interdiction de livrer des armes à une armée qui massacre les civils.

Enfin il faut lever l'interdit qui pèse encore, sous la pression des Etats-Unis et de leurs alliés, sur la reconnaissance de l'Etat de Palestine et sur son admission pleine et entière à l'ONU. Ce qui est un point de départ incontournable pour des négociations de paix.

A ces conditions d'une « solution du conflit » qui sont largement reconnues, sinon actuellement réalisables, je voudrais pour finir en ajouter une de plus, qui peut paraître subjective, mais qui est tout aussi politique : il faut que ceux qui se considèrent comme juifs dans le monde entier se dissocient massivement de l'idée que la « protection du peuple juif » coïncide avec le soutien au colonialisme israélien, qui est meurtrier et autodestructeur. Et qu'ils rejettent l'assimilation de la critique du sionisme avec l'antisémitisme, telle que plusieurs Etats l'ont malencontreusement officialisée. Oui, le sort de l'Etat d'Israël importe aux juifs, et les conséquences de ses politiques sont leur affaire, car leur attitude collective n'est pas sans influence sur son comportement. Mais plus généralement, ce qui est en jeu, c'est le sens que le « nom Juif » gardera dans l'histoire : honneur ou déshonneur, *that is the question*. Les juifs, sans doute, n'ont aucun privilège à faire valoir dans la défense des droits des Palestiniens, dont la cause est universelle ainsi que je l'avais écrit il y a très longtemps ³ Mais en ce moment même ils ont sans doute une mission à remplir.

—

Notes

¹ Etienne Balibar : « Palestine à la mort », *Mediapart* (en ligne), samedi 21 octobre 2023 : <https://blogs.mediapart.fr/etienne-balibar/blog/211023/palestine-la-mort>.

² Voir le site www.africanglobaldialogue.org, et pour les critiques qu'elle suscite de la part de certains mouvements de soutien à la cause palestinienne : <https://www.palestinechronicle.com/genocide->

washing-upcoming-liberal-zionist-conference-in-south-africa-
slammed/

3

Etienne Balibar : Universalité de la cause palestinienne, *Le Monde Diplomatique*, Mai 2004 (dossier « Voix de la résistance »).

La querelle qui n'en finit pas: Sartre et Camus pour le XXIe siècle

Par Juliette Simont | 29-08-2024

La brouille de Sartre et Camus, nœud névralgique de l'intelligence française au XXe siècle, est devenue un poncif, véhiculé de façon telle que l'on est sommé de prendre parti pour l'un ou l'autre. Est-il possible de l'envisager autrement? Et, au XXIe siècle, d'enfin déroger à cette loi selon laquelle faire justice à l'un des protagonistes implique de décrier l'autre?

La parution, à l'automne 2023, de l'ouvrage d'Olivier Gloag, *Oublier Camus* ¹, écrit « pour » Sartre et « contre » Camus, fut l'élément déclencheur des lignes qu'on va lire. Elles s'inscrivent dans la réflexion entamée dans le premier numéro des *Temps qui Restent* sous le titre « Hériter des Temps modernes » - « Temps modernes » signifiant ici la séquence temporelle qu'on peut nommer modernité, mais aussi la revue fondée par Beauvoir et Sartre, qui l'incarnera intellectuellement. Bernadette Bensaude-Vincent, dans ce numéro inaugural des *TQR*, donne un article intitulé « Les oreilles sur terre, à l'écoute de la polychronie » ; il faut, y dit-elle, cesser d'appréhender la temporalité sous la forme de l'univoque flèche du temps, régime temporel de la modernité ; pour caractériser l'époque dans laquelle nous sommes entrés, qui se définit non seulement par l'épuisement des ressources, mais aussi par la prolifération de résidus (de ce qui *reste* de la modernité, et pour longtemps), il est nécessaire d'explorer les temporalités multiples et enchevêtrées propres à ces multiples *restes* matériels et de prêter attention aux symbioses, alliances, bifurcations dont ils sont capables.

Mutatis mutandis, c'est une problématique de cette sorte que j'aborderai ici, à propos des rapports conflictuels de Sartre et de Camus. Car l'empreinte ravageuse des activités humaines ne fait pas que labourer la Terre, elle scarifie les esprits, et les résidus de la modernité sont également intellectuels. Selon le Hegel de la *Phénoménologie de l'Esprit*, les blessures de l'esprit guériraient « sans laisser de cicatrices ». Vraiment ? En tout cas, mal cicatrisée, la rupture de Camus et Sartre est un de ces encombrants résidus, un grumeau du xx^e siècle qui insiste dans notre xxi^e avec une étrange véhémence. Et c'est dans *Les Temps Modernes* – dont sont issus *Les Temps qui Restent* – qu'autour de la publication de *L'Homme révolté* se sont joués les différents moments de cette violente querelle. Plus s'éloigne le temps qui a vu s'ouvrir cette blessure de l'esprit – 1951-1952, noires années de guerre froide, puis les non moins noires années de la guerre d'Algérie –, plus péremptoire, mécanique et pauvre s'avère la façon dont, périodiquement, le dossier est rouvert : décourageant et doxique marronnier des médias, matière à livres peu équitables et dont les âpres partis pris font tort autant (ou plus) à celle des parties qu'ils ont choisi de glorifier qu'à l'autre. Pauvre Camus, soupirait-on ainsi, il y a une douzaine d'années, au sortir de la lecture du livre de Michel Onfray, *L'ordre libertaire. La vie philosophique d'Albert Camus*, écrit, à l'inverse de celui d'Olivier Gloag, pour encenser Camus et charger Sartre de tous les maux de son siècle.

Après lecture du livre d'Olivier Gloag (auquel je reviendrai), ma déploraison est moins vive – non parce que le parti pris de la « sartrienne » que je suis s'accorderait avec celui de l'auteur, mais parce qu'*Oublier Camus* est plus et mieux argumenté. Néanmoins, le portrait qui y est donné des deux hommes et de leur pensée me semble encore trop schématique et, en dépit du titre tonitruant de l'ouvrage, peu novateur.

Ma question est la suivante : est-il possible de reprendre autrement les enjeux de cette rupture ? De déroger à cette loi selon laquelle faire justice à l'un des protagonistes implique de décrier l'autre ? D'aborder l'écheveau multidimensionnel que constituent la genèse du conflit, les circonstances de son avoir-lieu, ses suites dans divers

registres, ses réceptions successives, les décalages temporels, malentendus et rendez-vous manqués qui ont marqué son destin ? Autrement dit, pour esquisser une autre politique de « gestion des résidus intellectuels des années 50 », de créer un dispositif à plusieurs entrées et, selon le terme de Bernadette Bensaude-Vincent, « polychronique » ? De donner à voir moins un duel définitif qu'une sorte de polyèdre ? Les spécialistes de Sartre et de Camus, depuis longtemps, dialoguent sereinement. Seulement voilà : la querelle de ces deux hommes, par sa virulence, a diffusé largement au-delà du cercle des études sartriennes et camusiennes, et c'est là, dans ce champ généraliste, que se nouent, entre livres espérant un écho médiatique et médias le leur donnant parfois, les complicités qui transforment des pensées vivantes et passionnées, évolutives, contradictoires *et* cohérentes, en ces digests simples inscrits au frontispice d'on ne sait quelle *philosophia perennis* et prêts à être réutilisés pour les siècles des siècles.

Plus de soixante-dix ans se sont écoulés depuis la parution de *L'Homme révolté*. Le savoir, les savoirs n'ont, depuis, cessé de s'approfondir : parution d'éditions critiques pour des corpus eux-mêmes élargis, nouvelles lectures en fonction de l'évolution des sensibilités, historiographie toujours plus précise des périodes et événements concernés, publication d'excellentes biographies des protagonistes du « drame », etc.

Je ne veux pas dire, bien sûr, que ceux qui « rejouent le match » (comme on dit si laidement dans les news magazines) sont des ignorants. Mais il me semble que, trop souvent, ils puisent dans ces savoirs de façon à corroborer une thèse préétablie, qui rétrécit le champ de vision et le rabat sur des paramètres immuables, alors qu'il faudrait plutôt en user pour enrichir un problème qui peut-être nous impose de « vivre avec le trouble » – selon l'expression de Donna Haraway. Thèse en général binaire – l'un contre l'autre, c'est le propre des deux derniers avatars livresques que j'ai mentionnés. Ou bien (variante), on accepte de faire descendre (un peu) l'un des deux hommes du piédestal où on l'avait placé, mais à condition que les coups pleuvent de part et d'autre et que, comme dans les deux premières antinomies cosmologiques

kantiennes, le partisan de la thèse et celui de l'antithèse aient tous deux tort : match nul **2**. Il se peut aussi, car je ne suis pas la seule à trouver artificielle la sempiternelle répétition de cette opposition, qu'on décide de la passer sous silence – mais au prix d'évacuer brutalement le terrain même sur lequel elle s'est jouée, celui de la politique **3**.

Je ne pourrai être exhaustive, l'abondance bibliographique l'exclut pour le format que je vise ici **4**. Mais je me propose de recourir autrement à ces savoirs : non pour distribuer torts et raisons ou pour distinguer ce qui est digne d'attention et ce qui mérite d'être jeté aux oubliettes, plutôt pour restituer la complexité d'un paysage. Il me semble en effet que ce n'est pas quand il est catégoriquement fléché que l'antagonisme de ces deux hommes, reste d'un temps révolu, peut parler à notre présent ; que, si Camus et Sartre furent aux prises l'un avec l'autre, c'est pour n'avoir pas esquivé les questions que leur posait le temps, pour y avoir cherché leur chemin avec une exigence qui les a mués en visages complémentaires de ce temps ; il me semble aussi que, dans cette quête de sens, certes à contretemps et de façon décalée (chaque vie ayant son rythme), ils se sont croisés et retrouvés plus souvent qu'on ne le croit.

Par où commencer ? Si, comme l'écrit Sartre à propos de Flaubert, « on entre dans un mort comme dans un moulin », s'agissant de deux morts, les voies d'entrée sont démultipliées. *L'Homme révolté*, occasion de la rupture ? La question coloniale, point de départ du livre d'Olivier Gloag, dont il sera aussi question ici, et dont l'inspiration est « décoloniale » ? Ces fils, de toute façon, s'enchevêtrent. Je partirai du nœud matriciel du conflit : 1952 aux *Temps Modernes*.

I. *L'Homme révolté*, le conflit

Le méchant mouvement qui jette celui-ci contre cet autre n'est que la détestation que chacun de nous porte à une part de lui-même. (Albert Camus)

1952 : guerre froide, querelles chaudes

L'Homme révolté est paru depuis quelques mois (en octobre 1951), les épreuves ont été communiquées aux *TM* avant publication, et le livre ne suscite pas l'enthousiasme des membres du comité. Polychronie : dans la vie de la revue et dans celle de la pensée de Sartre, c'est, en pleine guerre d'Indochine, la période politiquement la plus raide, celle d'un compagnonnage résolu avec le PCF – courte en réalité, et dont l'intransigeance s'infléchit, après la répression de l'insurrection hongroise, avec « Le fantôme de Staline » (janvier 1957), mais souvent présentée comme caractérisant le tout d'une trajectoire politique que dominerait l'« aveuglement ». 1952 : c'est trois ans après l'échec du Rassemblement démocratique révolutionnaire (RDR), mouvement politique de gauche créé au début 1948 et voué à la recherche d'une troisième voie indépendante des deux blocs ; Sartre et Camus y contribuèrent (et aussi, derrière Sartre, Francis Jeanson, qui jouera un rôle clé dans la rupture entre les deux hommes). Le RDR commence à se déliter en octobre 1949, son indépendance étant compromise par un apport de fonds américains (les dissensions qui agitèrent le journal *Combat* en 1947 et menèrent Camus, alors rédacteur en chef, à s'en éloigner avaient été structurellement du même genre) ⁵. Après la séquence RDR, qui laissait en suspens de beaux et inefficaces mots d'ordre internationalistes, « La paix exige un *no bloc's land* », « États-Unis d'Europe », « gouvernement mondial », Sartre et Camus divergent, sans que leur amitié en soit détruite. Les sympathies de Camus vont du côté du mouvement syndicaliste révolutionnaire et d'une pensée libertaire. Pour Sartre, c'est le bloc communiste qui a quelque chance de sauver la paix et, sans s'encarter, il se rallie avec emportement au PCF après la répression violente de la manifestation interdite contre la présence du général Ridgway à Paris, suivie de l'arrestation de Jacques Duclos, ralliement dont témoigne le texte-fleuve « Les communistes et la paix », publié en trois épisodes dans *Les Temps Modernes* ⁶.

Sartre, il faut le dire aussi, avait alors perdu le cerveau et la boussole politiques de sa revue, Merleau-Ponty ; celui-ci avait été profondément meurtri par la guerre de Corée, dont il attribuait la

responsabilité première au bloc communiste ; cette seconde déception, quelques mois après la découverte de ces camps qu'on allait ensuite appeler goulags – il était l'auteur de l'éditorial des *TM* les condamnant, « Les jours de notre vie 7 » – l'avait mené à se retrancher dans le silence. Sartre, dans le texte qu'il a consacré à Merleau-Ponty après sa mort, restitue ainsi le dialogue qu'ils eurent à l'été 1950 : « “Nous n'avons plus qu'à nous taire. – Qui, nous ? disais-je, feignant de ne pas comprendre. – Eh bien, nous *Les Temps Modernes*. – Tu veux que nous mettions la clé sous la porte ? – Non, mais que nous ne soufflions plus un mot de politique. [...] C'est la force nue qui décidera : pourquoi parler puisqu'elle n'a pas d'oreilles ?” 8 » Il n'y a pas aussitôt rupture ; elle couve sous la cendre d'une amitié fissurée et d'illusions perdues : elle se produira pour de bon en 1953. Merleau pour l'heure continue à assister aux réunions des *TM*, attendant lugubrement la bombe de la fin du monde et opposant aux discussions d'une équipe rajeunie son silence, « calme refus mortuaire 9 ». L'équipe en question compte notamment Francis Jeanson, « disciple » de Sartre (les guillemets s'imposent tant celui-ci se souciait peu d'être considéré comme « maître »), auteur de *Le problème moral et la pensée de Sartre* (1947), gérant de la revue à partir de 1951, quand Merleau-Ponty jette le gant, et philocommuniste acharné. Claude Lanzmann s'y adjoint en 1952 ; Beauvoir, qui entretient alors avec lui une relation amoureuse, décrit dans ses mémoires l'orientation politique du jeune homme : « Le marxisme s'imposa à lui avec autant d'évidence que sa propre existence [...]. En accord idéologique avec les communistes, reconnaissant dans leurs objectifs ses rêves, il leur fit confiance avec un optimisme dont je m'agaçais parfois. » Ou, plus loin : « Il appelait progrès chaque pas que Sartre faisait vers les communistes 10. » Et Sartre en effet, dans « Merleau-Ponty » toujours, réfléchissant sur les « raisons du cœur » qui sont à l'œuvre dans son rapprochement avec le PC, ne minimise pas le rôle de ces jeunes hommes en colère, qui seront bientôt rejoints par Marcel Péju : « J'étais poussé par la nouvelle équipe, elle attendait que nous sautions le pas [...] ; et puis je m'aperçois à présent que j'en voulais un peu à Merleau de m'avoir imposé, en 1950, son silence 11. »

Telles sont les circonstances de la revue quand Sartre, après avoir longtemps atermoyé, décide finalement qu'y ignorer *L'Homme révolté* serait plus désobligeant pour Camus que l'y critiquer, et qu'il faut donc se résoudre à parler du livre. C'est Francis Jeanson qui est chargé de le faire – Sartre, embarrassé, n'a pas l'envie ou le courage de causer lui-même de la peine à cet encore ami, à ce frère de Résistance. Il sait vraisemblablement qu'en 1947 Jeanson a déjà abordé « l'absurdisme » de Camus, dans *Le problème moral et la pensée de Sartre*. Cependant, qu'il ait accepté de préfacer (fort brièvement) ce livre ne signifie pas qu'il l'ait lu ligne à ligne : il était généreux et prompt à encourager les jeunes gens qui lui semblaient prometteurs, il était aussi maître dans l'art de *feuilleter* et de feindre, auprès de l'auteur d'un manuscrit survolé en quelques minutes, avoir lu attentivement sa prose ¹², et il considérait sans doute bienvenue l'insistance de Jeanson sur la dimension morale de sa pensée.

Jeanson fait de « l'absurde » camusien un repoussoir de ce qu'il considère être la position morale de Sartre ; il y revient dans *La France intérieure*, puis dans *Sud-Ouest* ¹³ ; ensuite dans une série d'articles de 1948, soumis à Merleau-Ponty, pour les *TM*, sous le titre « La récrimination » ¹⁴. Merleau, alors en charge de la revue, les ayant acceptés, Sartre n'avait pas de raison particulière de les lire. Camus est plusieurs fois convoqué dans ces pages, où le Meursault de *L'Étranger* et le Don Juan du *Mythe de Sisyphe* apparaissent comme des « récriminants ». Selon Jeanson, le récriminant est un être qui, parce qu'il postule qu'il devrait être en totale possession de sa vie et en parfaite adéquation avec soi-même, dès lors qu'il en est empêché (et ne l'est-on pas toujours ?), se pose soit en victime d'un sort injuste (absurde) et s'absente de la partie – c'est l'apathique étranger –, soit se révolte contre cette insupportable condition – Meursault encore, mais dans la seconde partie du livre, par la colère qu'il oppose à l'aumônier et par son vœu d'être accompagné, lors de son exécution, des cris de haine de la foule ; ou Don Juan, qui court après les mille et trois non par libertinage, mais pour que son existence grâce à l'une d'elle enfin se rejoigne à soi, et qui, puisque cette plénitude d'être sans cesse se dérobe, par chacun de ses écarts défie Dieu de se manifester, en espérant ainsi prouver

Son absence ou au moins avoir sciemment provoqué le châtement divin, s'il vient. L'« absurde », l'échec, la récrimination (résignée ou révoltée, passive ou héroïque) ne seraient que l'envers d'une impossible prétention à l'absolu ¹⁵. Il y a encore un article de critique théâtrale publié dans les *TM* en 1950, « Pirandello et Camus, à travers *Henri IV* et *Caligula* » ¹⁶. Jeanson y reprend les mêmes thèmes, cette fois à propos de *Caligula*, qui veut la lune, se révolte contre la mort et, se faisant l'incarnation du Mal et de l'arbitraire, emploie sa toute-puissance à empêcher ses sujets de se masquer ce que leur condition a d'intolérable.

Sartre eût-il pris la mesure de la dimension répétitive et un peu obsessionnelle des reproches adressés par Jeanson à Camus, il n'y avait là pas vraiment matière à s'inquiéter : le ton restait policé et l'orthodoxie sartrienne sous-jacente, quoiqu'un peu courte (l'existence, sans raison mais aussi sans excuse, vaut par les raisons qu'elle se donne et par la façon dont sa praxis, toujours relative et finie, inscrit ces raisons dans le monde qu'elle transforme), était inoffensive. Un article de la même eau aurait contrarié Camus, mais sans produire d'explosion majeure, et Sartre souhaitait qu'il en aille ainsi.

Cependant, cette fois, tout change : Jeanson sent derrière lui la force d'une institution intellectuelle dont il n'a plus à se faire accepter, il abandonne les prudences, il s'essaie à la cruauté polémique. Son article, « Albert Camus ou l'âme révoltée » ¹⁷, est arrogant, hargneux, dogmatique. D'où vient ce changement de ton ? De ce que, s'estimant missionné, il croit devoir « prendre sa plume pour une épée », comme il arrive à Sartre de le faire (et comme il ne veut précisément pas le faire en la circonstance) ? Il y a peut-être des raisons plus troubles à cette manière agressive (et c'est ici notamment que le fil anticolonialiste et le fil procommuniste s'em mêlent). Jeanson, en 1949, a fait un séjour en Algérie et en est revenu marqué par l'ignominie coloniale. Il écrit à ce sujet deux articles dans *Esprit* ¹⁸ : c'est le début de l'engagement qui, quelques années plus tard, le fera « porteur de valises » et responsable d'un réseau d'aide au FLN (le « réseau Jeanson »). Sartre, dans des entre-

aits mais consultables à la Beinecke Library de Yale University ¹⁹, rapporte un épisode qu'il a appris bien plus tard et qui est de nature, selon lui, à éclairer la violence inattendue de l'article de Jeanson. Cet épisode serait survenu pendant les quelques mois séparant la date de parution de *L'Homme révolté* et la décision d'y consacrer un article dans les *TM*. Jeanson, qui, après le retrait de Merleau-Ponty, occupait la fonction de gérant de la revue, projetait, autour de la question coloniale et à l'insu du comité des *TM*, de lancer une nouvelle revue, avec le journaliste Karol Kewes. Camus, Français d'Algérie et écrivain connu, dont il connaissait sans doute l'engagement précoce pour la défense des droits des musulmans et les rapports avec le nationaliste Messali Hadj, lui paraissait une caution tout indiquée pour cette entreprise, et il l'avait sollicité à ce sujet. Après un premier rendez-vous, Camus s'était gardé de donner suite, s'éclipsant par un mensonge diplomatique (une prétendue absence de Paris). Le mensonge s'éventa, Jeanson en conçut de la rancune, « et c'est pour ça qu'il a écrit un article tout différent de ce qu'on pensait », dit Sartre, qui par ailleurs le qualifie de « triste sire » – sévérité sans doute proportionnelle au regret que lui inspire, après-coup, cette brouille sanglante.

Camus nota dans son deuxième carnet : « Je n'ai pas envie d'être un génie philosophique ²⁰. » Et ce n'est en effet pas par sa rigueur philosophique que se distingue *L'Homme révolté*, mélange de réflexions sur la création artistique, de critiques du socialisme autoritaire, de considérations métaphysico-politiques sur le destin totalitaire des révolutions dès lors qu'elles perdent la boussole de la révolte vive qui est seule source de leur légitimité. Il faut dire que Camus a, des tiraillements et ambiguïtés de l'« engagement », une expérience plus précoce que Sartre, dont la conscience politique s'éveille pendant la guerre. Camus avait rejoint le Parti communiste algérien dans les derniers mois de 1935, il y avait milité comme cadre culturel ; la ligne du Parti conjoignait alors anti-impérialisme, anticolonialisme et antifascisme ; avec la montée des fascismes, les priorités changent, les revendications du PPA (Parti Populaire Algérien de Messali Hadj) sont vues comme une concurrence qu'il convient de minorer et la dimension internationaliste du PC s'avère de moins en moins compatible avec les revendications

« indigènes » (notamment respect de l'islam, refus de l'universalisme linguistique de la République) – c'est le type de virage tactique que Sartre évoquera quelque dix ans plus tard dans *Les Mains sales* et qui motive la dernière réplique d'Hugo, finale de la pièce : « Non récupérable ! » Camus, qui a des sympathies pour le PPA et résiste à une politique qu'il juge injuste, est bientôt vu comme un déviant trotskiste ; réunion de cellule, réunion du Bureau politique, il se sait en sursis ; en 1937, sans abandonner pour autant les combats politiques, qu'il mène désormais comme journaliste à *Alger républicain*, il ne renouvelle pas son adhésion au PCA – dont il se serait fait exclure de toute façon comme « agent provocateur », ainsi que le prouvent les archives du Komintern ²¹.

Les angles d'attaque d'« Albert Camus ou l'âme révoltée » ? L'engagement politique de Jeanson, lui, est entier, exempt de doutes et de nuances : critiquer le socialisme soviétique, c'est nécessairement tomber dans la plus réactionnaire des pensées politiques et la « révolte » invoquée par Camus n'est qu'individualisme bourgeois. À preuve, dit d'emblée Jeanson, la « tornade d'enthousiasme » qui a accueilli le livre à droite et qui s'explique peut-être, écrit-il dès son deuxième paragraphe – avant même d'avoir abordé le contenu du livre –, « par une certaine inconsistance de la pensée [de Camus] ²² » : le lecteur est dûment averti de l'opinion qu'il lui conviendra d'adopter. À preuve encore du caractère réactionnaire de l'essai, son « grand style » : « L'art a pris le pas sur la protestation ²³. » Puis, professoral, Jeanson réprimande Camus pour n'avoir lu Marx et Hegel que de seconde main.

Un livre inclassable et qui ne constitue peut-être pas, quel qu'en soit l'intérêt, le plus impérissable de l'œuvre de Camus ²⁴, un article malveillant, manichéen, de pure idéologie : quel gâchis ! Et ce n'est pas fini : Camus exerce son droit de réponse en passant par-dessus la tête de Jeanson, s'adressant à Sartre comme au « directeur des *Temps Modernes* ²⁵ » – réponse offensée et guindée, qui s'en prend à Jeanson sans le nommer (« votre collaborateur », « votre article »). S'il voulait blesser Sartre, Camus y réussit : non par son argumentation, mais parce qu'il touche juste existentiellem-

ent, en mettant le « directeur » face à son entière responsabilité dans la situation qui les piège tous deux.

Et Sartre n'est pas homme à esquiver cette responsabilité. En lisant dans « Merleau-Ponty » le récit de sa rupture avec Merleau-Ponty, moins violente puisque les péripéties en restèrent privées – elle eut lieu un an plus tard, en 1953 –, on comprend très exactement la nature de l'engrenage. L'occasion en fut également un article « sur les contradictions du capitalisme » proposé à Sartre, au hasard d'une rencontre, par le marxiste Pierre Naville : « Il n'était pas du Parti, mais un Parti à lui seul, et des plus fermes ; si conscient de me faire une faveur qu'il m'en persuada ²⁶. » Merleau-Ponty, prévenu de la chose, qui connaît Naville, ne dit mot – selon son vœu de silence concernant la chose politique –, mais n'en pense pas moins. C'est lui qui reçoit l'article, Sartre n'étant pas à Paris au moment du bouclage du numéro. Et cet article est « nul ²⁷ » – c'est Sartre lui-même qui le dit *a posteriori*. Merleau tente de le désamorcer par un chapeau, promettant une suite où seraient abordées, après les contradictions du capitalisme, celles du socialisme. Quand Sartre, rentré à Paris, découvre les épreuves, Merleau à son tour s'est absenté de Paris et est injoignable : « Je lus l'article sous son chapeau, d'autant plus irrité par celui-ci que je trouvais celui-là moins défendable. [...] Seul, en état de rage allègre, je fis sauter le chapeau, l'article parut nu-tête ²⁸. » S'ensuit la démission définitive de Merleau-Ponty. En août 1952, la « réponse à Albert Camus » que Sartre publie dans la même livraison que la « lettre » de celui-ci, et qui assume l'article de Jeanson dont il est responsable, tout en le désapprouvant *in petto* et se désapprouvant de l'avoir suscité, aura procédé du même type de surenchère colérique, d'emportement allègre, d'étourderie de violence. La violence de Jeanson, sentencieuse, manque souvent sa cible, celle de Sartre, étincelante et affûtée, est autrement redoutable, et explique la postérité démesurée de cette navrante affaire ²⁹.

Il regrettera les excès de cette rhétorique courroucée et leurs conséquences. John Gerassi, dans les entretiens déjà cités, lui demande si cette « réponse à Albert Camus » a été portée par des convictions politiques ou si elle fut la réponse d'un ami. D'un ami,

répond Sartre, « c'est la réponse d'un ami, non d'un marxiste » : l'affect blessé est premier, l'idéologie seconde ; il a dit un peu avant : « c'était un bon ami, le dernier qui était un bon ami ». Et il comprend également l'injustice de certains des reproches qu'il lui adressa. Quand il critiquait, dans cette terrible « réponse », le moralisme de Camus, il faisait, dit-il, bon marché de ceci : les héritiers comme lui-même (et comme Jeanson) peuvent avec aisance jeter par-dessus les moulins les valeurs auxquelles ils ont été biberonnés, mais il est compréhensible qu'un transfuge de classe tel Camus, ayant dû les conquérir, leur accorde plus de prix ; et quand il ramenait Camus à sa condition de bourgeois (« Il se peut que vous ayez été pauvre mais vous ne l'êtes plus ; vous êtes un bourgeois, comme Jeanson et comme moi ³⁰ »), il oubliait ce qu'il savait pourtant et saura de plus en plus : on ne guérit pas de son enfance, cette « plaie profonde, toujours cachée » (selon des mots de Flaubert qu'il citera au début de *L'Idiot de la famille*), et celle de Camus l'a doté, dans le milieu où il évolue désormais, d'une persistante fragilité. Dans la notice que j'ai évoquée ci-dessus ³¹, Arlette Elkaïm remarque avec finesse que, dans *L'Idiot de la famille* justement – où l'enfance joue un rôle primordial et qui paraît dans les années où se tiennent les entretiens avec Gerassi –, Sartre évoque à maintes reprises, remords crypté, des œuvres de Camus – *Caligula*, *La Chute*, *Le Mythe de Sisyphe* –, et ce sans la moindre intention critique ³².

Épilogue : toute ressemblance avec des personnes ayant réellement existé serait fortuite

Dans les années qui suivent immédiatement la rupture de Sartre et Camus, en 1954, Simone de Beauvoir publie *Les Mandarins*, saga de l'intelligentsia parisienne durant l'après-guerre. Le roman, qui obtient le prix Goncourt, peut être lu comme un cruel épilogue de la querelle de *L'Homme révolté* – cruauté peut-être involontaire. Beauvoir se défend longuement, dans *La Force des choses*, d'avoir écrit un roman à clé. C'est à tort, écrit-elle, que les lecteurs confondent avec Camus son personnage Henri Perron : « La profonde hostilité de Camus à l'égard du communisme suffirait [...] à creuser un abîme entre eux : mon héros, dans ses relations avec le PC, dans son attitude à l'égard du socialisme, se rapproche de Sartre et de Merleau-Ponty, pas du tout de Camus ³³ ».

On pourrait lui objecter que les romans à clés n'ont besoin de clés que parce que la transparence n'y est pas totale et qu'il y a des serrures à ouvrir. Henri Perron est journaliste pour un organe de presse intitulé *L'Espoir* (« Espoir », c'est aussi le titre de la collection que dirige Camus chez Gallimard) ; *L'Espoir* connaît des difficultés analogues à celles qui ont poussé Camus à quitter *Combat* ; Henri Perron, qui fut résistant, vit avec une femme douée pour le chant et dépressive, qu'il trompe profusément ; ainsi de Francine Camus, musicienne, et dont l'état dépressif récurrent s'aggrava en 1953, non sans lien avec les infidélités de son mari ; Henri Perron croit au bonheur ; il est de longue date lié d'amitié avec Robert Dubreuilh, dont les convictions politiques et l'aura intellectuelle rappellent celles de Sartre ; tous deux participent à un mouvement politique qui ressemble au RDR,... etc.

Bref, il est à peu près impossible qu'Henri Perron n'évoque pas Camus et ce n'est pas à l'autrice de tenter de contrôler après coup les associations auxquelles se livrent ses lecteurs ³⁴ : elle aurait dû, si du moins elle voulait les éviter, le faire en amont, par la richesse et la complexité du monde manifesté dans le roman. Et on peut regretter que la serrure qu'elle a imaginée prive Perron de ses convictions politiques – par elles il se serait situé dans les questions de son temps et de sa génération, celles des heurs et malheurs de l'intellectuel avec le PC et avec le bloc de l'Est, celles qu'ont été forcés de résoudre ses pairs, comme ceci ou comme cela, plus tôt ou plus tard. Cette espèce de fraternité malaisée, non voulue, cette communauté de destin que n'infirmant pas les prises de positions divergentes d'existences non synchrones, n'est-ce pas ce qu'a saisi Camus quand, dans *La Chute* – ses « carnets du sous-sol » –, il fait fusionner en *un seul* personnage, l'énigmatique Clamence, des traits qui sont siens, des traits qui viennent de Sartre ou/et de Jeanson ? Alors le monologue de ce protagoniste unique, dans ses outrances, dans son ironie bouffonne et tragique, est aussi la voix du siècle... Camus écrivait dans un de ses carnets : « Chaque adversaire, si répugnant soit-il, est une de nos voix intérieures, que nous serions tentés de faire taire et qu'il faut que nous écoutions pour corriger, adapter ou réaffirmer les quelques vérités que nous entrevoyons ³⁵ ». Perdu dans les brumes incolores d'Amsterdam comme tât-

onnent dans le brouillard de leur époque les intelligences des années 1950 sommées d'y choisir une voie, Clamence me semble dire les temps « durs et mêlés » dont parle Sartre ³⁶ mieux et davantage que la constellation des « mandarins » échangeant propos, rôles et déguisements plus ou moins cousus de fil blanc sur leur praticable de scène très germanopratin.

Perron et Dubreuilh rompent autour de la question de l'opportunité ou non de révéler les camps soviétiques, ce qui n'est certes pas sans rapport avec le conflit de 1952. Mais ils sont à ce sujet séparés par des considérations tactiques, non par le désaccord radical sur la nature du stalinisme qui motiva la brouille réelle. Et surtout, Beauvoir ne s'en tient pas là. Convaincue d'avoir suffisamment métamorphosé ses « mandarins » – dans la plus favorable des interprétations, elle pêche là par ingénuité –, elle charge ce Perron censément méconnaissable d'un autre forfait, qui persuade d'autant plus Dubreuilh de la justesse de leur séparation : « il [Perron] est en train de filer un drôle de coton ³⁷ », constate Dubreuilh. Quel mauvais coton ? Perron est l'auteur d'une pièce, *Les Survivants*, qui rappelle en tous points *Morts sans sépulture* de Sartre (joué en 1946 au théâtre Antoine, dont la directrice est alors Simone Berriau). La première des *Survivants* vient d'avoir lieu dans un théâtre dirigé par Lucie Belhomme, qui se rendit coupable de collaboration et qui tient en public des propos abjects sur les fours crématoires. Les conséquences de cette première compromission de Perron ne se font pas attendre. Cette dame au passé louche lui a imposé sa fille pour le rôle principal, et, comme de juste, il tombe amoureux de cette beauté relativement dépourvue de talent théâtral. Il s'avère que la jeune personne n'a pas, elle non plus, été avare de ses charmes durant l'Occupation, séduisant un soldat allemand. La voilà en proie à un maître-chanteur qui fut lié à sa mère sous l'Occupation, lui-même indicateur de la Gestapo et arrêté à ce titre. En échange de son silence, il exige un faux témoignage qui le blanchirait en faisant de lui un agent double œuvrant pour la Résistance. Perron, résistant, est sollicité à cet effet – son intransigeance morale au-dessus de tout soupçon garantira le succès du mensonge. Il accepte. Que reste-t-il alors de lui et de sa haute moralité ?

Perron n'est pas Camus, mais le livre a été lu autrement. Écrivant ce qu'elle a écrit, Beauvoir, qu'elle l'ait voulu ou non, rendait la rupture irrémédiable. « Ordures », écrivit Camus dans son carnet ³⁸, et l'appréciation n'étonne pas Jacques Lecarme. Sartrien et fin connaisseur de cette période, il remarque que Simone Berriau est sans doute le modèle de Lucie Belhomme ; et que, si quelqu'un a commis un acte de la nature de celui qui est imputé à Perron, c'est peut-être Sartre, en général plus prompt à tourner la page du passé : « Ce n'est pas offenser la mémoire de Sartre que de rappeler qu'il a toujours porté un intérêt sentimental à ses actrices. Qu'il ait été amené à protéger et à dédouaner un ancien collaborateur dans l'entourage de Simone Berriau n'a rien d'in vraisemblable ni de scandaleux, à notre sens. Nous n'avons aucune preuve d'une telle démarche, mais on a la trace de vigoureuses plaidoiries de Sartre en faveur de hautes figures qui avaient fait preuve au moins de duplicité sous l'Occupation, tels Gaston Gallimard ou Henri-Georges Clouzot. [...] une telle défaillance est inconcevable chez un Camus, qui observait, vis-à-vis de son action dans la Résistance, une double règle de silence et de fidélité ³⁹. » Mais abstenons-nous de ce genre d'hypothèses. Lecarme dit vrai, Camus plus que Sartre, faisait corps avec ses engagements et leur vouait une inflexible fidélité – cela ne veut pas dire qu'il était imperméable au doute et aux repentirs, on le verra. Sartre avait bien une propension psychologique à l'infidélité à soi, qui n'est pas sans rapport avec son ontologie de la conscience comme « néant » (c'est la différence, relevée *supra*, dans la façon dont les deux hommes appréhendaient les « valeurs »), mais il ne faudrait pas en déduire une absence de cohérence entre les divers moments de ses engagements. Et sa piètre résistance est, elle aussi, un poncif médiatique qu'il convient d'infirmement vigoureusement ; s'il ne combattit pas les armes à la main (non plus que Camus, d'ailleurs), si ses camarades et lui-même avaient une pratique peu professionnelle de la clandestinité, il prirent néanmoins des risques réels, comme l'a raconté souvent Dominique Desanti comme en témoigne Daniel Cordier, secrétaire de Jean Moulin, qui l'avait rencontré en 1943 ⁴⁰.

Les Mandarins s'achève par le mariage de Perron avec la fille de Dubreuilh. Bizarre réconciliation romanesque : dans *La Force*

des choses, en tout cas, il n'y a pas la moindre trace de doutes, de regrets ou d'hésitations tels qu'en éprouve Sartre, et les contours de la brouille réelle sont taillés à la serpe et à coups de « ismes » : « Camus était idéaliste, moraliste, anticomuniste. Obligé de céder un moment à l'Histoire [la Résistance], il prétendit, le plus vite possible, s'en retirer ; [...] Sartre, depuis 1940, avait travaillé à répudier l'idéalisme, à s'arracher à son idéalisme originel, à vivre l'Histoire ; proche du marxisme, il souhaitait une alliance avec les communistes. » Pour Beauvoir, le dossier Camus est clos : dans ses entretiens avec Sartre de 1974, publiés à la suite de *La Cérémonie des adieux*, dernier tome de ses mémoires, il n'y a pas trace d'un infléchissement de cette position peu nuancée 41

Et après : Sartre, années 1960, morale et histoire, morale et politique

Arlette Elkaïm, dans la notice précise et documentée à laquelle j'ai fait allusion et qui introduit, dans sa réédition de *Situations, IV*, la « Réponse à Albert Camus », laisse entendre que la politique, au bout du compte, a chez Sartre beaucoup moins d'importance qu'on ne le croit – c'est à elle que François Noudelmann emboîte le pas, avec son « tout autre Sartre ». Ce n'est pas la direction que j'emprunterais : amputer Sartre de cette dimension et de sa pensée et de son siècle me semble injustifiable. Mieux, c'est par là, par une vision renouvelée de la politique, qu'il a, me semble-t-il, retrouvé avec Camus, *post mortem*, une sorte de dialogue. Toujours dans les entretiens avec Gerassi, Sartre précise que lorsqu'il a pris ses distances avec le PC, il l'a fait « par la gauche et pas par la droite ». C'est à son engagement auprès des « maos » qu'il fait allusion. Ce qu'il trouve auprès de ces jeunes gens ? À tort ou à raison (peu m'importe ici), un lien entre la chose politique et la moralité dont il avait cru, dans les années 50, devoir s'affranchir au nom de la révolution en marche. *On a raison de se révolter*, livre d'entretiens de Sartre, Philippe Gavi et Pierre Victor, date de 1974, et le titre même en sonne « camusien » : « Les maos sont arrivés à reposer la question de la morale ; ou plutôt non, ils ne l'ont pas posée, ils font des opérations pratiques qui se rapportent toujours à la morale

42. »

Je remonte en arrière, quelque dix ans plus tôt. *Critique de la raison dialectique* est parue en avril 1960. Dans cette titanesque tentative de comprendre l'Histoire en revivifiant les outils conceptuels du marxisme (qu'il estime « sclérosé ») par ceux de l'existentialisme, Sartre fait des valeurs morales, expédiées en une note de bas de page, des figures du « pratico-inerte », donc de l'aliénation et de l'impuissance ; si la praxis humaine est susceptible de se libérer, ce n'est pas au nom ni au moyen de valeurs morales, mais par les seules ressources ontologico-dialectiques de son rapport à la matière et à autrui, la forme élémentaire de ce rapport étant le « besoin ».

À la mort de Camus, en janvier 1960, le livre est terminé. La disparition brutale de celui qui fut son ami joue-t-elle un rôle dans la réorientation intellectuelle qui le mène, après la *Critique*, à ne plus se contenter de cette éclipse des valeurs et à une énorme campagne d'écriture consacrée à la question de la morale dans l'Histoire ? C'est possible, et l'hommage qu'il rend à Camus, trois jours après l'accident mortel, dans *France-Observateur*, est à mon sens parfaitement sincère (ceux qui s'entêtent à « rejouer le match », relativisent ce texte ou tout simplement, tel Olivier Gloag, choisissent de l'ignorer) : « Son humanisme têtu, étroit et pur, austère et sensuel livrait un combat douteux contre les événements massifs et difformes du temps. Mais, inversement, par l'opiniâtreté de ses refus, il réaffirmait, contre les machiavéliens, contre le veau d'or du réalisme, l'existence du fait moral. Il *était* pour ainsi dire cette inébranlable affirmation. Pour peu qu'on lût ou qu'on réfléchît, on se heurtait aux valeurs humaines qu'il gardait dans son poing serré 43. » La mort de Merleau-Ponty, un an après – autre amitié perdue du fait de divergences politiques, autre vie trop précocement fauchée – le pousse à reposer le problème : « Il y a une morale de la politique – sujet difficile, jamais clairement traité – et, quand la politique doit trahir sa morale, choisir la morale c'est trahir la politique. Allez vous débrouiller de cela 44. »

Et en effet Sartre s'en débrouille si peu qu'il y consacre, dans la première moitié des années soixante, des centaines et des centaines de pages, encore inédites pour la plupart – et, pour une part,

éditées à titre posthume ⁴⁵. Il ne jugera pas dignes de publication ces passionnants manuscrits-fleuves, qui témoignent autant de l'opiniâtreté de son souci que d'une hésitation apparemment indépassable.

Tantôt il lui semble que « la morale est partout », que toute praxis est intrinsèquement morale, parce qu'elle est position de fins, dépassement de ce qui est vers ce qui n'est pas encore et *doit être*. C'est ainsi qu'il serait faux, dit-il, « de voir dans ces mots si fréquemment répétés pendant la guerre d'Algérie : “l'œuvre de la France en Algérie” un simple mensonge, une défense verbale » : la pratique du colon engendre bien des valeurs, même si c'est à lui seul qu'elles sont favorables, et il est vrai qu'il se sent non seulement des droits mais aussi des devoirs par rapport à cette « œuvre ». Pour combattre efficacement ces valeurs coloniales, il importe d'être au fait de leur statut normatif. Il s'agit alors de départager morale de libération (ouvrant à un véritable avenir) et morale aliénée, visant un avenir qui n'est que reproduction du passé (la morale du colon). Et, dans le premier ensemble de notes, rédigé pour deux conférences qu'il tint en 1964 à l'Institut Gramsci, à Rome, ce sont les exigences de la vie nue du colonisé (le « besoin ») qui par elles-mêmes sont « racine de l'éthique », à la fois fondement et jaillissement de la morale authentique.

Tantôt le pouvoir libérateur redevient caractéristique ontologico-dialectique de la praxis dans son rapport au monde, et la morale n'est que superstructure, retombée aliénante de la praxis. En 1965, dans le second manuscrit, rédigé pour une conférence sur la morale qu'il devait donner à l'université de Cornell, par lui intitulée « Morale et histoire » (et qu'il annula en protestation contre la guerre au Vietnam), Sartre paraît retrouver l'inspiration de la *Critique*, le primat du lien ontologique de la praxis à son environnement matériel et humain, la minoration de la dimension morale : « Il n'y a pas de morale du besoin : son urgence absolue lui suffit. »

Après 1965, Sartre abandonne cet énorme chantier ici fort sommairement résumé... jusqu'à ce que ses contacts avec les maos et la longue conversation déjà évoquée le poussent à aborder à nouveau

la question qui le tourmente depuis qu'il a pris conscience, avec la guerre, d'être embarqué dans une aventure collective : celle de la responsabilité de l'intellectuel face à l'Histoire et à la politique.

Revenons aux années 1940. Dans *Les Chemins de la liberté* – la trilogie romanesque dont les deux premiers volumes parurent en 1945 –, cette question prenait la figure de l'amitié difficile et indécise de Mathieu, professeur de philosophie, et de Brunet, militant au PC. Ensuite, dans les années du Rassemblement démocratique révolutionnaire, ce furent *Les Mains sales* – pièce de théâtre souvent interprétée, à tort, comme véhiculant une thèse politique, alors qu'elle porte sur la politique, ce qui est tout autre chose. Les personnages centraux en sont d'une part Hugo, jeune intellectuel en rupture de ban rejoignant un Parti révolutionnaire et par lui chargé de liquider un de ses responsables, Hoederer, auprès de qui il est introduit comme secrétaire ; d'autre part Hoederer, militant humaniste tout dévoué à l'organisation qu'il sert, mais dont la cuirasse présente des failles affectives qui occasionneront sa perte – sa confiance envers Hugo, le désir que lui inspire Jessica, la femme de ce dernier. Par le biais de Hugo, Sartre dialogue avec Camus, qui vient de publier dans *La Table ronde* « Les meurtriers délicats », première version d'un chapitre de *L'Homme révolté*, réflexion sur le terrorisme de Kaliayev, qui n'envisage pas – intraitable arithmétique morale – de ne pas payer du prix de sa propre vie la mort qu'il inflige. Nous sommes en 1948, soit quatre ans avant la rupture, et c'est encore bien de dialogue qu'il s'agit : il serait simpliste d'attribuer à Sartre la façon dont Louis, militant à l'épais dogmatisme, moque le romantisme de Hugo se souvenant de Kaliayev ⁴⁶. Par la double mort qui solde l'intrigue, Sartre ne prend pas parti, mais manifeste un conflit indépassable et une double impossibilité ; les deux protagonistes paient une contradiction qu'ils n'ont pas su dépasser et qui est peut-être indépassable – Hoederer, ce soldat de la Révolution, de n'avoir pas su, pour la Cause qui est sa raison de vivre, maîtriser sa chair et ses affects ; Hugo, par son sacrifice final gratuit, ou motivé seulement par son exigence morale, de n'avoir pu, au nom de son nouvel engagement politique, se défaire de son ancien système de valeurs ⁴⁷.

Quand, en 1952, Sartre se rapproche du PC et, corrélativement, s'éloigne de Camus puis de Merleau-Ponty, il apporte, pour quelques années, des solutions abruptes à des problèmes qu'il a longtemps jugés indépassables – et c'est alors bien en lui une sorte de Louis (mais doué d'une grande force dialectique) qui parle. Hors du Parti, pour la classe ouvrière, pas de salut : « On dira d'un mot que le Parti est sa liberté ⁴⁸. »

Les années 68 maintenant, années d'après un mois de mai qui vit des multitudes de Hugo descendre dans la rue, puis parfois se diriger vers les usines et s'y « établir », années de la conversation avec Victor et Gavi. On peut à présent mesurer le chemin qu'a parcouru Sartre, moyennant le souvenir d'amitiés sacrifiées sur l'autel du réalisme politique, moyennant ce long détour des années 1960 sur « Morale et Histoire » ; le voilà maintenant écoutant sans protester Victor lui parler, non certes de *L'Homme révolté*, mais bien de l'homme révolté, pierre de touche du révolutionnaire : « Le révolutionnaire ne peut plus être un homme d'appareil, fût-il de base. [...] Il doit être situé dans un milieu de révolte effectif. [...] Il doit faire l'apprentissage de la démocratie dans un milieu de révolte. Le seul lieu où s'apprenne la démocratie est celui-là ⁴⁹. » Camus, lui, écrivait : « [...] la révolution a besoin, pour refuser la terreur organisée et la police, de garder intact le principe de révolte qui lui a donné naissance, comme la révolte elle-même a besoin d'un prolongement révolutionnaire pour trouver un corps et une vérité ⁵⁰. » Et c'est bien sous le signe d'un tel débat que Sartre, en introduction d'*On a raison de se révolter*, résume ce qui fait pour lui l'intérêt des échanges avec ses jeunes interlocuteurs : il y retrouve, dit-il, la possibilité d'articuler liberté et politique, telle qu'il la concevait vingt-cinq ans plus tôt (nous sommes en 1974, il se réfère donc à la fin des années 1940, avant la rupture avec Camus, avant le rapprochement avec le PC). « Jusqu'à 1968, la liberté ne m'apparaissait pas très clairement dans le domaine politique et mes rapports avec le PC tendaient plutôt à m'en dégoûter. Le PC et la liberté, ça ne va pas ensemble. [...] C'est une chose très importante pour moi de retrouver aujourd'hui ce que je pensais il y a vingt-cinq ans, de le retrouver par différents chemins bien bizarres, bien tourniquants, mais enfin je le retrouve ⁵¹. » Et, plus loin, ces phrases qui sonnent « camus-

ien » : « Ce qui est une forte relation entre vous et moi, l'idée que l'amour de la Justice et la haine de l'Injustice sont des forces réelles qui poussent le peuple à agir. Donc vous ne faites jamais de machiavélisme, à la différence des communistes, qui disent : "Si on parle de Justice au peuple, il marchera", mais qui se foutent de la justice, qui veulent d'abord le pouvoir. Vous proposez aux gens des causes vraiment justes ⁵². »

Voilà pour la querelle. Mais l'affaire Camus-Sartre est loin d'être épuisée par les méandres qu'on vient de suivre. D'une certaine façon, tout commence ou re-commence deux ans plus tard, en 1954, quand la question coloniale commence à déchirer la conscience française, avec ce qu'on appelait « les événements d'Algérie » (le mot « guerre » étant interdit). En métropole, Sartre, Camus, Janson, Lanzmann (et tant d'autres) eurent à se déterminer par rapport non seulement au PC, mais aussi au FLN. De ses combattants, Lanzmann, artisan de la rencontre de Sartre avec Frantz Fanon, écrivait : « Nous les idéalisons et les regardions comme notre pureté ⁵³ ». Là aussi engagements, luttes, enthousiasmes, espoirs, désillusions, prudences se distribuèrent selon des rythmes propres à chacun. Sur l'autre rive de la Méditerranée, des écrivains algériens (français ou autochtones), eux aussi, eurent à choisir leur camp. Et c'est sans doute à eux plus qu'aux intellectuels métropolitains qu'il est pertinent de mesurer Camus. Ce creuset tragique, forcément, réagit sur la lecture de l'œuvre de Camus : *L'Étranger*, roman colonial ? *À suivre donc...*

—

Notes

- ¹ Olivier Gloag, *Oublier Camus*, Paris, La Fabrique, 2023.
- ² Par exemple : Sarah Al-Matary : <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/debat-critique-faut-il-oublier-camus-1079931> Eugénie Bastié, « Et maintenant ils veulent déboulonner Camus », *Le Figaro*, 27 septembre 2023.

- 3 François Noudelmann, *Un tout autre Sartre*, Paris, Gallimard, 2020. Noudelmann durcit les positions de Bernard-Henri Lévy une vingtaine d'années auparavant, les privant de leur élan et de leur générosité. Celui-ci résolvait la question Sartre/Camus en transposant l'opposition à l'intérieur de la pensée des protagonistes: il y aurait deux Sartre, d'une part le « bon », le jeune, celui de la liberté et de la contingence, de l'héroïsme négateur porté par le pour-soi, le « philosophe-artiste », d'autre part le « mauvais », le compagnon de route asservi au cours de l'Histoire ; il fait de même pour Camus : le « bon » l'homme de principe et l'humaniste, le « mauvais », celui de l'acquiescement panthéistique à la nature (voir *Le Siècle de Sartre*, Paris, Grasset, 2000).
- 4 Il existe au moins une thèse de doctorat sur le sujet : Christopher Harling, *Camus et Sartre : histoire d'une rupture*, soutenue à l'université de Nice en 1977.
- 5 Voir Olivier Todd, *Camus, une vie*, Paris, Gallimard, « Folio », 1996, p. 620-626 ; Annie Cohen-Solal, *Sartre. 1905-1980*, Paris, Gallimard, « Folio », 1999, p. 506-525. Jeanson serait allé seul, en octobre 1949, à une réunion du RDR « agonisant », Sartre lui laissant le soin d'y annoncer sa démission : voir Marie-Pierre Ulloa, *Francis Jeanson. Un intellectuel en dissidence, de la Résistance à la guerre d'Algérie*, Paris, Berg International Éditeurs, 2001, p. 102.
- 6 Dans les n° 81, juillet 1952, p.1-50, n° 84-85, octobre-novembre 1952, p. 695-763 ; n° 101, avril 1954, p. 1731-1819.
- 7 Dans *Les Temps Modernes*, n° 51, janvier 1950, p. 1153-1169.
- 8 Sartre, « Merleau-Ponty », *Situations, IV. Portraits*, Paris, Gallimard, 1964, p. 236.
- 9 *Ibid.*, p.238.
- 10 Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, II, Paris, Gallimard « Folio » 1992 [1963], p. 15 pour la première citation p. 15, p. 23 pour la seconde.
- 11 Sartre, « Merleau-Ponty », art.cit., p. 251.

- 12 Jean Cau, qui fut longtemps secrétaire de Sartre : « Il ne va jamais au cinéma, jamais au théâtre. Il ne lit pas de romans. Il lit d'ailleurs très peu. Il feuillette. Il n'a pas le temps. Il travaille. Il faut écrire, écrire "— J'ai quelqu'un ce matin ? — Oui, il y a X qui va rappliquer. — X ? Quoi ? J'ai pas lu son manuscrit ! Il faut que j'y jette un coup d'œil. Vous le retenez une petite demi-heure, je feuillette et je le reçois. On ferme les portes. Vous lui dites que je suis en retard et vous lui tenez la jambe. Merde ! Et il faut encore que je me rase !" On ferme les portes et du malheureux je tiens la jambe. » X sortira du rendez-vous ébloui par l'acuité de la lecture de Sartre et plein de gratitude (*Croquis de mémoire*, Paris, Julliard, 1985, p. 248). Voir également la notice par laquelle Arlette Elkaïm-Sartre introduit la « Réponse à Albert Camus » de Sartre, dans sa réédition de *Situations, IV* (Gallimard, 2015, p. 127 et sq.).
- 13 Voir Marie-Pierre Ulloa, *Francis Jeanson, op. cit.*, Paris, p. 104-105.
- 14 Dans les n° 28, janvier 1948, p. 1172-1198, n° 29, février 1948, p. 1419-1445, n° 30, mars 1948, p. 1621-1643. Repris en 1954 dans Francis Jeanson *La vraie vérité suivi de La récrimination*, Paris, Le Seuil.
- 15 Francis Jeanson, *La vraie vérité suivi de La récrimination*, Seuil, p. 150 et sq.
- 16 *Les Temps Modernes*, n° 61, novembre 1950, p. 944-954.
- 17 *Les Temps Modernes*, n° 79, mai 1952, p. 2070-2090.
- 18 Francis Jeanson, « Cette Algérie conquise et pacifiée... », *Esprit*, avril 1950, mai 1950 (en deux livraisons), « Le tournant algérien », *Esprit*, octobre 1951.
- 19 John Gerassi est le fils du peintre Fernando Gerassi, ami de Beauvoir et de Sartre (Gomez dans *Les Chemins de la liberté*). Il a publié une partie de ces entretiens : John Gerassi, *Entretiens avec Sartre*, Paris, Grasset, 2011. Je remercie Jean Bourgault de m'avoir donné accès à l'intégralité de la transcription des entretiens, qu'il a réalisée dans le cadre du groupe Sartre de l'ITEM. Arlette Elkaïm-Sartre, dans la notice déjà citée, s'y réfère également.

- 20 Camus, *Œuvres complètes*, II, éd. Jacqueline Lévi-Valensi, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 1065.
- 21 Archive reproduite dans le livre d'Olivier Todd, *op.cit.* Pour tout ceci, voir le chapitre « “Agent provocateur” », p. 180-209.
- 22 Francis Jeanson, « Albert Camus ou l'âme révoltée », art. cit., p. 2071.
- 23 *Ibid.*, p. 2072.
- 24 On peut le lire comme une autobiographie politique cryptée – et c'est peut-être pour cela que son auteur y tenait tant –, mais pouvait-il être reçu de la sorte ? L'itinéraire algérien de Camus était vraisemblablement peu connu sur la place parisienne et c'est plus tard, après 1956, que cessa d'être incongrue, dans l'intelligentsia, la prise de distance par rapport au PC : il faut reconnaître à Camus d'être un précurseur en la matière.
- 25 Camus, « Lettre au directeur des *Temps Modernes* », *Les Temps Modernes*, n° 82, août 1952, p. 317-333.
- 26 Sartre, « Merleau-Ponty », art. cit., p. 259.
- 27 *Ibidem.*
- 28 *Ibidem.*
- 29 J'arrête là, mais ce n'est pas encore fini : dans le même numéro 82 de la revue, Jeanson, en charge seul de la revue pendant l'été – Beauvoir et Sartre sont en Italie – profite de son pouvoir alors discrétionnaire pour ajouter un autre texte de sa plume, plus long et plus violent que le premier, qui aggrave encore la situation – Camus ne pouvant savoir que Sartre ignore tout de ce coup de Jarnac. F. Jeanson, « Pour tout vous dire... », p. 354-384.
- 30 Sartre, « Réponse à Albert Camus », art. cit., p. 93.
- 31 Voir note 11.
- 32 Arlette Elkaïm-Sartre, art. cit., p. 141.

- 33 Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, I, *op. cit.*, p. 366.
- 34 Sartre, dans « Qu'est-ce que la littérature ? », écrivait : « [...] l'objet littéraire est une étrange toupie, qui n'existe qu'en mouvement. Pour la faire surgir, il faut un acte concret qui s'appelle la lecture [...]. Hors de là, il n'y a que des tracés noirs sur le papier. Or l'écrivain ne peut pas lire ce qu'il écrit, au lieu que le cordonnier peut chausser les souliers qu'il vient de faire [...]. » (*Situations, II*, Paris, Gallimard, 1948, p. 91)
- 35 Camus, *Œuvres complètes*, III, éd. Raymond Gay-Crosier, 2008, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », p. 377.
- 36 Sartre, « Réponse à Albert Camus », *art.cit.*, p. 125.
- 37 *Les Mandarins*, II, Gallimard, « Folio », 1972, p. 187
- 38 Camus, *Œuvres complètes*, IV, éd. Raymond Gay-Crosier, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 1212.
- 39 Jacques Lecarme, « Camus, lecteur des *Mandarins* », *Bulletin de la société d'études camusiennes*, n° 39, janvier 1996, p. 4-5. Pour tout ceci voir également Pierre-Louis Rey, « Le mauvais coup des *Mandarins* », *Études camusiennes*, volume 13, p. 59-71 .
- 40 Une première phase de cet engagement résistant eu lieu en 1941, quand Sartre revint de captivité. Il s'agit de la création du groupe « Socialisme et liberté », qui compta jusqu'à une cinquantaine de membres et s'employait à réfléchir sur le régime politique de la France d'après-guerre ; cette réflexion collective donnait lieu à des tracts, ronéotypés dans la clandestinité et distribués dans Paris, activité fort dangereuse (Sartre rédigea ainsi une Constitution pour la France libérée, longue de 120 articles). Le groupe sera balayé par la supériorité des communistes en termes d'organisation et d'efficacité : les risques étaient disproportionnés pour une action de peu d'impact sur le destin du pays. Voir Annie Cohen-Solal, *Sartre. 1905-1980, op. cit.*, p. 291 et *sq.* Daniel Cordier, lui, rend compte d'un épisode ultérieur (Sartre n'a donc pas renoncé...). Il s'agit d'une réunion à laquelle assista Cordier, dans un appartement du boulevard Saint-Germain ; en sus de Sartre étaient présents Cavailles, Queneau, Paulhan et « quelques inconnus » ; l'ambition

du groupe en formation (que Sartre nomme le Noyau) est toujours d'ordre doctrinal – produire une réflexion politique sur la France d'après-guerre –, mais ses membres désirent également s'engager dans la lutte armée. Daniel Cordier est sollicité à titre de médiateur avec Londres, afin d'obtenir pour le groupe des armes et de l'argent. Il a lu Sartre avant de le rencontrer, il l'admire et est séduit par l'homme, son enthousiasme, son intelligence, le « courage évident » dont lui-même et ses compagnons font montre. Mais la mission de Cordier est notamment de combattre l'émiettement de la Résistance, auquel ce groupe supplémentaire ne peut que contribuer ; et ces brillants intellectuels, non formés et trop âgés, ne lui semblent pas les plus qualifiés pour participer à la guerre du rail. Sans se faire d'illusions sur les chances de succès de leur entreprise, Cordier ne déprécie pas leur engagement : à la déception qu'il éprouva en voyant « se dégonfler » les héros de son enfance, Gide, Martin du Gard, Valéry, il oppose la fougue qui anime « le Noyau » : « Si j'étais libre, je m'engagerais à leurs côtés, car ce qu'ils projettent m'intéresse plus que mon travail quotidien au secrétariat » (Daniel Cordier, *La victoire en pleurant. Alias Caracalla, 1943-1946*, Paris, Gallimard, 2021, p. 41 ; voir aussi notamment la page 34, ainsi que les notes de carnet intime, publiées en annexe).

- 41 Simone de Beauvoir, *La Force des choses*, I, *op.cit.*, p. 354. *La Cérémonie des adieux suivi de Entretiens avec Sartre*, Paris, Gallimard, 1981.
- 42 *On a raison de se révolter*, Paris, Gallimard, p. 101.
- 43 Sartre, « Albert Camus », repris dans *Situations, IV*, Gallimard, 1964, p. 127.
- 44 Sartre, « Merleau-Ponty », art. cit., p. 230.
- 45 Sartre, « Morale et histoire », *Les Temps Modernes, Notre Sartre*, n^{os} 632-633-634, 2005, p. 208-415 ; « Les racines de l'éthique », *Études sartriennes*, n^o 19, Bruxelles, éditions Ousia, 2015, p.11-118.
- 46 Ivan Kaliayev, révolutionnaire russe, est convaincu que le terrorisme est la seule façon d'en finir avec le régime impérial. Ayant mission de commettre un attentat à la bombe contre le grand-duc Serge, oncle

du Tsar Nicolas II, il recule, le jour dit (15 février 1905) en s'apercevant que voyagent aussi dans la calèche de la cible sa femme et ses deux enfants. Il exécutera sa mission deux jours plus tard ; arrêté sur le champ, il sera pendu le 23 mai 1905. Camus, après « Les meurtriers délicats », tirera de cet épisode historique l'argument de sa pièce de théâtre *Les Justes* (1949). Et Sartre dans *Les Mains sales*, en échos aux « Meurtriers délicats » : « LOUIS : Il paraît que tu veux *agir* ?/ HUGO : Oui/ [...] LOUIS : Parfait. Seulement tu ne sais rien faire de tes dix doigts./ HUGO : En effet. Je ne sais rien faire./ LOUIS : Alors ?/ HUGO : En Russie, à la fin de l'autre siècle, il y avait des types qui se plaçaient sur le passage d'un grand-duc avec une bombe dans leur poche. La bombe éclatait, le grand-duc sautait et le type aussi. Je peux faire ça./ LOUIS : C'étaient des anars. Tu en rêves parce que tu es comme eux : un intellectuel anarchiste. Tu as cinquante ans de retard : le terrorisme, c'est fini. » (*Les Mains sales*, deuxième tableau, scène IV).

- 47 Voir l'excellente notice de Sandra Teroni, dans Sartre, *Théâtre complet*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2005, p. 1372 et sq.
- 48 Sartre, « Les communistes et la paix », *Situations, IV*, Paris, Gallimard, réédition 2015, p. 314.
- 49 *On a raison de se révolter*, p. 321.
- 50 Camus, « Défense de *L'Homme révolté* », *Œuvres complètes*, III, op. cit., p. 371.
- 51 *On a raison de se révolter*, p. 17.
- 52 *Ibid.*, p. 76.
- 53 Claude Lanzmann, *Le Lièvre de Patagonie*, Paris, Gallimard, « Folio », 2010, p. 501.

« On n'en a pas fini de méditer sur l'auteur comme producteur ».

Entretien avec Justine Huppe

Par Esther Demoulin, Justine Huppe | 15-07-2024

En 2023, Justine Huppe publiait aux Éditions Amsterdam un essai intitulé *La Littérature embarquée*, issu de sa thèse de doctorat réalisée à l'université de Liège sous la direction de Jean-Pierre Bertrand et de Frédéric Claisse. Le titre n'étant pas sans écho avec le langage de *Qu'est-ce que la littérature ?* de Sartre, Esther Demoulin a souhaité dialoguer avec elle sur les ambitions et les frontières de cette notion aussi bien pascalienne que sartrienne, qui permet à Justine Huppe de penser la littérature à l'époque néo-libérale.

ESTHER DEMOULIN – *Dans l'introduction de ton essai La Littérature embarquée, tu insistes sur les avantages d'une telle notion dans la théorisation du politique en littérature. Il y en a au moins deux : les relectures marxistes et pragmatistes de cette notion pascalienne permettent d'insister davantage sur l'ancrage socio-économique des auteur·es, ancrage qui offre une résistance aux approches totalisantes du politique. Plus modeste, la notion d'embarcation se révèle donc plus opérationnelle. Et pourtant, tu te refuses à faire de cette notion une quelconque catégorie de l'histoire littéraire. Pourquoi cette modestie ?*

JUSTINE HUPPE – À première vue, cette précision répond surtout à la nécessité d'élucider mon positionnement de chercheuse en littérature contemporaine. Lorsque l'on travaille sur des textes publiés récemment, on se frotte nécessairement à la difficulté de situer ces œuvres dans un contexte pertinent, difficulté avivée par un

relatif manque de recul et par une nécessité de légitimer des textes qui pourraient tout à fait tomber dans l'oubli et n'illustrer aucune tendance générale. Cet embarras méthodologique se traduit bien naturellement par un fort désir de périodisation : pour baliser leur terrain, les contemporanéistes sont en quelque sorte forcés de se mettre en recherche de tournants, d'inflexions, de tendances, qui remonteraient tantôt aux années 1980, tantôt aux années 2000, tantôt à une publication phare, tantôt à la remise d'un prix, pour éviter que tout ce qui se publie depuis quarante ans ne « tombe » dans une catégorie aux contours en constante dilatation.

Dire que mon travail ne relève pas de l'histoire littéraire, c'est insister sur le fait qu'il n'a ni l'envergure (je raisonne à partir d'un corpus que l'on pourra juger réduit), ni l'ambition de forger un quelconque outil de périodisation. La « littérature embarquée » n'est en rien une étiquette qui chercherait à rivaliser avec d'autres chrononymes ou paradigmes : après la littérature transitive, réparatrice, d'enquête, de terrain, impliquée ou nouvellement engagée, devrait-on faire place à une littérature qualifiée d'embarquée ? Ce n'est pas le but poursuivi par ce livre : à partir d'un ensemble de textes (littéraires ou non), j'essaie de formuler une proposition théorique sur les articulations contemporaines entre littérature et politique en me tenant à distance de tout séquençage historiographique. Le critique d'art contemporain Hal Foster a tenu un propos qui me semblait de ce point de vue assez libérateur, considérant qu'il est sans doute trop tôt pour historiciser l'art des vingt-cinq années précédentes, mais certainement pas pour le théoriser 1.

Est-ce à dire que je recycle la trichotomie classique entre critique, histoire et théorie littéraire, préférant la dernière aux deux premières ? Est-ce que cela implique que mon propos se veut détaché de toute attention aux variations historiques ? Forcément non, puisque je m'intéresse à des œuvres et à une condition socio-économique de la littérature très située historiquement. Disons que je formule une proposition théorique qui, par la négative, tente de dés-instituer certains discours critiques et quelques habitudes historiographiques.

E. D. – *Cette notion pascalienne d'embarcation a été reprise par Sartre dans sa théorie littéraire de l'engagement. Comme tu viens de l'expliquer, ton approche n'est pas celle de l'histoire littéraire, raison pour laquelle tu n'abordes pas les similitudes et différences entre l'engagement sartrien et la littérature contemporaine approchée par la notion d'embarcation. Et pourtant, si je t'imposais cette casquette d'historienne de la littérature, qu'en dirais-tu ?*

J. H. – Quand on travaille sur les relations entre littérature et politique, la littérature engagée théorisée par Sartre fonctionne bien souvent comme « l'arbre proverbial qui cache la forêt » (l'expression est de Jean-François Hamel ²). Beaucoup d'auteurs et autrices contemporains, anticipant les pièges tendus par une expression devenue simplificatrice, rechignent d'ailleurs à utiliser le vocabulaire de l'engagement et la croyance qu'il impose dans l'autorité symbolique de l'écrivain (sur ce sujet, voir notamment le travail de Sonya Florey, mais aussi les intéressantes réponses récoltées par Alexandre Gefen dans *La littérature est une affaire politique*). C'est sans doute l'une des raisons qui m'a amenée à laisser de côté cette distinction. Mais il y en a d'autres, davantage liées au statut de la notion d'embarcation et au rapport qu'elle entretient avec Pascal et ses héritages.

Chez Sartre, l'engagement est d'abord le refus de la passivité, une fois admise l'inévitable implication de chacun dans le monde social. L'engagement relève donc d'une forme de décision (Benoît Denis y insiste dans *Littérature et Engagement*), là où l'embarcation désigne avant tout une condition partagée qui vient fragiliser les inclinations scolastiques des intellectuel·les et des artistes. Autrement dit, je tente de redessiner les contours d'une situation matérielle qui empêche les auteurs et autrices de nier ou de minimiser leur intrication dans le système de production : impossibilité, bien décrite par Jameson dès les années 1980, de totaliser le réel dans le capitalisme tardif, attaques du néolibéralisme autoritaire contre certaines formes d'autonomie culturelle, lien insidieux des économies de l'enrichissement avec les mondes de l'art, etc. Partant, ce sont aussi d'autres rapports à Pascal qui se tissent. De la philosophie pascalienne du pari (et de la fameuse formule « ce n'est pas volont-

aire, vous êtes embarqué »), Sartre retient une nécessaire responsabilité humaine, là où d'autres lectures – chez Goldmann mais aussi dans une certaine mesure chez Isabelle Garo – insistent davantage me semble-t-il sur l'opacité de la vie humaine. Ce sont plutôt ces réceptions de Pascal qui m'ont amenée à utiliser l'expression.

E. D. – *Dans ton premier chapitre, « Un contemporain désencombré ? », tu te proposes de « décongestionner nos fantasmes d'une littérature en prise sur le réel » (p. 199). En effet, les discours critiques sur la littérature contemporaine ne cessent de prophétiser l'avènement d'une littérature « transitive » à partir des années 1980. En contestant, non pas tant le moment de cette transformation que sa forme, tu t'opposes à une bonne partie des critiques contemporains français. Je me demande si tu n'as pas réussi à le faire parce que tu écris justement de la périphérie. Peux-tu revenir sur le contexte dans lequel tu as écrit cet essai ?*

J. H. – C'est un livre partiellement inspiré d'une thèse de doctorat, réalisée à l'Université de Liège. Je dis « partiellement » car en réalité j'ai mis près de quatre ans à reprendre ce texte, que j'ai réduit et dans lequel j'ai intégré des réflexions postérieures à mon parcours doctoral. Surtout, j'ai voulu m'écarter de certaines obligations de l'écriture académique pour en faire davantage un essai. Je bénéficie peut-être d'une liberté de ton autorisée par ma position périphérique, liberté que je suis prête à reconnaître à condition toutefois de ne pas l'exagérer : en tant que Belge francophone qui travaille sur de la littérature française, je n'ai aucune envie de ni intérêt à jouer cavalière seule. Du reste, je pense que les méfiances que je formule dans ce premier chapitre sont davantage le symptôme d'une appartenance générationnelle que nationale. Si les études littéraires sur le contemporain se sont instituées et légitimées en théorisant une inflexion vers une littérature plus « transitive », les chercheurs et chercheuses qui ont comme moi entamé leur recherche dans ce cadre efficacement balisé ont eu l'occasion d'en éprouver certaines limites. Moins que la réalité des « retours » au réel, à l'enquête ou à l'éthique, c'est la trop grande efficacité de ces modèles qui me gêne, dès lors qu'ils finissent par lisser l'hétérogénéité de ce

ument de la manière dont on découpe la frontière entre le langage et le monde ? Quels sont les imaginaires politiques sous-jacents à cette valorisation d'une littérature qui atteste, témoigne, enquête, documente, archive ? Et surtout, qu'est-ce que ces points d'attention – non parce qu'ils seraient faux mais parce qu'ils se transforment en passages obligés – nous empêchent de voir ?

E. D. – *En rapprochant le champ littéraire du champ artistique dans ton premier chapitre, tu formules aussi bien une étiologie de ce type de discours critique – il y aurait là une manière de compenser moralement cette intrication de la littérature dans la sphère néolibérale des années 1980 ³ – qu'une valorisation des œuvres littéraires ayant conscience du caractère partiellement utopique de cette prétendue transitivity. Tu cites à cet égard Niels Van Tomme : « L'art ne devrait-il pas considérer que sa tâche politique est une critique qui soit consciente de ses propres limites économiques ? Plus que de proposer d'éventuelles "utopies sociales", l'art ne devrait-il pas produire une critique générale de la production d'utopies, des concepts sociaux ou de l'"art politique" ⁴ " ? ». La préface du livre Cinq mains coupées de Sophie Divry, qui revient sur les scrupules rencontrés dans la mise en œuvre de son projet de collecte des voix de gilets jaunes, ou les difficultés rencontrées par le personnage de Müntzer dans La Guerre des pauvres d'Éric Vuillard pour trouver la meilleure manière de soutenir les paysan·nes de son temps – difficultés qui résonnent avec celles de l'auteur pour soutenir le mouvement des Gilets Jaunes –, sont autant de manières selon toi de problématiser ce rapport de l'écrivain·e à l'engagement. Le maître-mot, que tu cites souvent, est sans doute celui de réflexivité : la littérature embarquée nécessite une réflexivité critique de l'auteur·e sur les fonctions politiques de ses écrits. Cela m'interroge : où s'inscrit davantage cette réflexivité dans la littérature embarquée contemporaine ? Est-ce qu'un tel primat réflexif se traduit généralement ? Induit-il une attention renforcée aux paratextes des œuvres ?*

J. H. – Effectivement, en art comme en littérature, il semble devenu obligatoire d'affirmer que l'art est politique ou à tout le moins qu'il entend avoir une forme d'efficacité sociale. Si, ressassés dans le monde de l'art contemporain, ces discours sont suspects pour leurs

logiques de rachat (l'art relationnel ou participatif masquant mal les complicités de l'art avec les spéculations économiques les plus outrancières), du côté de la littérature, on peut se demander à quels besoins répond cette valorisation de la force de frappe politique des textes. Dans ses causes comme dans ses conséquences, cette espèce de « pan-politisme » doit éveiller le soupçon. D'une part, parce qu'on peut se demander s'il ne répond pas simplement à une injonction poujadiste à servir à quelque chose : universitaires et écrivains tâcheraient d'attester la présence permanente et noble du politique dans les textes, moins pour révéler des rapports de force dissimulés (ce que prétendait faire le « tout est politique » des années 1970) que pour légitimer la dignité si souvent débattue ou attaquée de ce qu'ils et elles font. D'autre part, les conséquences idéologiques et discursives de cet enfièvrement politique du littéraire méritent aussi d'être interrogées, notamment lorsqu'elles consistent à banaliser un lexique radical assorti d'une grande inoffensivité : si dire que l'écriture poétique est par essence insurrectionnelle ou qu'elle est une arme contre l'invisibilité sociale est devenu consensuel, c'est peut-être parce que l'on se paie de mots...

Cette grande lessive sémantique s'enraie toutefois spectaculairement ces derniers temps. Ces derniers mois et semaines se multiplient les essais pour contrer ou préciser l'étiquette par trop généreuse de « littérature politique » : je pense au *Contre la littérature politique* qui paraît ce mois-ci aux éditions La Fabrique, au livre co-écrit par Kaoutar Harchi et Joseph Andras, qui latéralisent la question de l'engagement politique et lui préfèrent celle d'une littérature « de gauche », à l'essai de Sandra Lucbert qui s'attache à définir et à faire exister une littérature contre-hégémonique, etc. Cela vaut aussi pour les recherches académiques, où de nombreuses chercheuses et chercheurs développent des travaux très fins, critiques et alertes sur certaines modalisations politiques de la littérature contemporaine – je pense aux travaux de Mathilde Roussigné sur les imaginaires littéraires du « terrain », à ceux de Mathilde Zbaeren sur les recueils de voix ou encore à la toute récente thèse de Lucie Amir sur les imaginaires politiques du polar contemporain.

Est-ce que la pierre de touche de ces critiques est la réflexivité ? Il est vrai que j'utilise beaucoup le mot, toute influencée que je suis par les *Méditations pascaliennes* de Bourdieu. Mais il faudrait éviter de donner à ce terme une connotation trop explicite, qui placerait la réflexivité dans le discours et dans les entours des œuvres. Objectiver sa position dans l'espace social pour éviter de céder à la mégalomanie ou aux professions de foi mièvres, cela peut prendre plein de formes pour les auteurs et autrices : des thématiques, des usages de la langue mais aussi des inventions de protocole (comme le fait par exemple Christophe Hanna dans *Argent*). La réflexivité, c'est un horizon théorico-pratique, pas une performance connue d'avance, et encore moins un exercice purement déclaratif qui ne changerait rien aux règles du jeu (un peu comme le « check your privilege » se délite parfois en autorisation à leur perpétuation 5).

E. D. – *Plus largement, tu montres dans ce deuxième chapitre que, le néolibéralisme s'accommodant fort bien des extrêmes – l'excès de confiance des critiques littéraires, d'un côté, l'excès de nihilisme d'un Sarkozy, de l'autre –, la seule manière de penser une littérature politique aujourd'hui serait de se maintenir sur une ligne de crête difficile, mais néanmoins essentielle : ne pas nier le caractère limité de l'opérativité de la littérature, sans pour autant y renoncer totalement. On a pu te reprocher le caractère de « position de repli 6 » de cette conclusion. Qu'en penses-tu ?*

J. H. – Je reconnais volontiers qu'à force d'adopter une perspective déflationniste, ma démarche peut paraître exclusivement négative, ce qui ne me semble toutefois pas disqualifiant pour la cause. Une proposition théorique qui fonctionnerait comme un antidote contre les conceptions impactuelles, naïves ou hâtives des articulations entre littérature et politique me semblerait en soi réjouissante. En théorie comme ailleurs, il est je crois toujours dommageable de céder à un impératif vaguement moral suivant lequel on ne pourrait critiquer qu'à la condition de se montrer « constructif » en proposant des modèles alternatifs.

Par ailleurs, je crois tout de même avoir fait des propositions positives (qu'on peut évidemment trouver insatisfaisantes, mais qui ne

se complaisent pas dans le repli), notamment en tirant un fil à partir de l'idée benjaminienne de l'auteur comme producteur. Quand Benjamin prononce sa conférence « L'auteur comme producteur » (1934), il s'interroge sur les possibilités de politisation de l'art, face à l'émergence du fascisme, et en dialogue avec des réponses existantes (apportées notamment par la critique culturelle soviétique et en particulier par le Front de gauche des arts – LEF). Il va jusqu'à considérer que toute solidarité thématique avec le prolétariat est contre-révolutionnaire tant que l'écrivain ne se reconnaît pas comme matériellement solidaire avec lui – ce qui résonne pour moi très nettement avec ce qu'avance un auteur et théoricien contemporain comme Aurélien Catin, avançant que toute « solidarité morale » des écrivains passe « pour superficielle, sinon pour hypocrite **7** » lorsqu'elle se dispense d'implication concrète.

En faisant retour au modèle de « l'auteur comme producteur », je fais le pari qu'il peut venir enrichir et contrecarrer notre répertoire des formes de politisation de la littérature : l'écrivain-tribun, l'écrivain porte-parole, l'écrivain lanceur d'alerte, l'écrivain mage, l'écrivain soignant, certes... mais l'écrivain producteur ? Ce serait quoi, un auteur qui pense sa place à l'intérieur des rapports de production ? L'idée n'a rien d'évident – déjà parce que Benjamin semait déjà le trouble (en prenant des exemples chez Brecht et Tretyakov) –, mais aussi parce qu'on aurait tort d'en faire une solution clé en main. Si l'idée me paraît si féconde, c'est bien parce qu'elle appelle à se doter d'une compréhension ajustée et historicisée des rapports de production et de la place que la littérature peut y occuper, au coup par coup. Elle fait donc d'une littérature politique une question adverbiale, et non substantive : pas une littérature qui serait *de la politique* ou qui serait politique, mais une littérature qui peut fonctionner *politiquement*.

E. D. – *Dans ton troisième et dernier chapitre, tu définis effectivement les écrivain·es embarqué·es comme des producteur·rices conscient·es des conditions socio-économiques dans lesquelles ils et elles prennent la plume. À cet égard, tu insistes bien sur les évolutions récentes des rapports entre les auteur·es et l'État avec la multiplication des appels à projets, évolutions qui incitent à voir dans l'activité*

littéraire un véritable travail, précarisé par les récentes réformes du travail, des retraites ou de la recherche – les intellectuel·les étant de moins en moins nécessaires aux dominants pour assurer leur légitimité ⁸. Pourtant, tu cites à cet égard l'opposition de Damasio aux aides proposées par l'État pendant la pandémie de 2020, sous prétexte que « [p]ouvoir créer est un privilège » ⁹ dont la défense ne serait dès lors pas prioritaire. Tu montres que les écrivain·es ressemblent à bien des égards aux employé·es étudié·es par Kracauer dans le Berlin des années 1930, « [p]ris en tenailles entre leur condition réelle et leur fausse conscience bourgeoise » (p. 201). D'où vient cette résistance, à ton avis ?

J. H. – Qu'il y ait une tendance atavique des mondes de l'art à refouler leurs conditions de possibilité matérielles et économiques, cela n'a bien sûr rien de nouveau. Toute la sociologie de la littérature s'est attelée à montrer que l'autonomisation du champ littéraire s'est accompagnée de l'établissement symbolique d'une sorte d'économie inversée, où certain·es se sont mis à défendre une valeur littéraire désarticulée voire opposée au succès de vente. Quelques figures saillantes ont alors intégré l'imaginaire social, à l'instar de celui de la bohème qui romantise une forme de pauvreté passagère de l'aspirant·e auteur·rice ou artiste. Tout cela n'est évidemment pas qu'affaire de croyances fondatrices, mais aussi de matérialité : cette économie inversée est également permise par une pratique peu professionnalisée, sans droit d'entrée institutionnalisé, dont les carrières s'écartent par bien des aspects d'autres métiers, qui impliquent moins d'interdépendance et de collaborations matérielles que d'autres pratiques artistiques, etc. Une multiplicité de facteurs, symboliques et matériels, accentuent donc de longue date les dispositions scolastiques des écrivain·es (même si très tôt, cet apparent refoulement s'est accompagné de productions réflexives et parfois ironiques, des *Illusions perdues* au tableau *Le Pauvre poète* de Spitzweg). Je crois que les choses sont en train sensiblement de changer et qu'en atteste une multiplication de publications ou de formes de mobilisations : je pense à une pancarte entrevue dans un cortège du mouvement art en grève, fanfaronnant « mythe de l'artiste maudit = foutaise », à des démarches de luttes pour la rémunération des artistes-auteurs, à des appels pour que la littérature ren-

oue avec sa nature de marchandise destinée à un public (*Le Deuil de la littérature* de Baptiste Derricquebourg), mais aussi à des textes qui tendent explicitement à redécrire la vie quotidienne d'écrivain·es multipliant les activités et déplacements pour obtenir des revenus suffisants (voir notamment *La Connaissance et l'Extase* d'Eric Pessan, *Assommons les poètes* de Sophie G. Lucas ou encore le livre collectif *Les artistes ont-ils vraiment besoin de manger ?*, édité par Coline Pierré et Martin Page). Et assez logiquement, cela laisse aussi émerger des contre-discours, qu'ils prennent la forme d'une préférence personnelle pour une pratique non professionnalisée (chez Cyrille Martinez ou Noémi Lefebvre ¹⁰) ou d'un attachement pour le moins ambivalent à l'écriture comme nécessité viscérale (chez Damasio). L'espace des possibles se reconfigure et avec lui de nouvelles trajectoires et de nouveaux culs-de-sac se dessinent. Quand des poètes très enclins à se définir comme des travailleur·euses se contentent de lutter de façon corporatiste, sans attention, par exemple, aux grévistes de Beaubourg et de la BPI, ou sans aucune remise en cause plus fondamentale du travail, des institutions culturelles ou du salariat, je me dis qu'on n'en a pas fini de méditer sur l'auteur comme producteur. Tant mieux ?

—

Notes

- ¹ *Bad New Days. Art, Criticism, Emergency* [2015], Londres, Verso, 2017, p. 3. Voir aussi entretien avec Hal Foster par Gabriel Ferreira Zacarias, trad. Nicolas Heimendinger, revue *Marges*, no 25, 2017, p. 145.
- ² Jean-François Hamel, « Qu'est-ce qu'une politique de la littérature ? Éléments pour une histoire culturelle des théories de l'engagement », dans Laurence Coté-Fournier, Élyse Guay et Jean-François Hamel (dir.), « Politiques de la littérature. Une traversée du xxe siècle français », *Cahiers Figura*, vol. 35, 2014, p. 9.
- ³ Olivier Quintyn, *Implémentations/Implantations. Pragmatisme et théorie critique*, Paris, Questions théoriques, 2017, p. 201, cité p. 65.

- 4 Niels Van Tomme, « Siding with the Barbarians », entretien avec Société Réaliste, *Foreign Policy in Focus*, 15 juin 2009, en ligne, cité p. 67.
- 5 Kaoutar Harchi, « “Checker les privilèges” ou renverser l'ordre ? », *Ballast*, 15 juin 2020, [en ligne](#).
- 6 Jean-Louis Jeannelle, « La Littérature embarquée », de Justine Huppe: Ce que peuvent vraiment les Lettres », *Le Monde des livres*, 8 septembre 2023, [en ligne](#).
- 7 Aurélien Catin, *Notre condition*, Saint-Denis, Riot Éditions, 2020, p. 17.
- 8 Voir Isabelle Garo, *L'Idéologie ou la Pensée embarquée*, Paris, La Fabrique, 2009.
- 9 Alain Damasio, « Je suis aussi addict que les autres », entretien à *Livre Hebdo*, 2 avril 2021, en ligne, cité p. 201.
- 10 Voir par exemple cette table ronde organisée par Lionel Ruffel dans le cadre du festival Extra en 2018 : « Au travail : avec Noemi Lefebvre, Cyrille Martinez, Jean-Yves Jouannais, Gisèle Sapiro, Mélanie Yvon, Benoît Toqué, Sven Hansen-Løve », URL : <https://www.r22.fr/antennes/radio-brouhaha/extra/radio-brouhaha-extra-au-festival-extra-2018>.

Politiques de la littérature : la littérature embarquée

Par Alexandru Matei | 09-09-2024

Parmi les publications récentes consacrées à la dimension politique de la littérature, l'essai de Justine Huppe se distingue à la fois par son parti pris pragmatiste, et par son corpus (des œuvres expérimentales, principalement publiées dans les années 2000 en France). Plutôt qu'aux grandes déclarations révolutionnaires, *La littérature embarquée* s'intéresse à « la pratique littéraire comme intervention rabat-jole, grippant et déviant le fonctionnement des circuits de la littérature-marchandise », comme l'écrit Alexandru Matei dans sa critique. Tout en ressaisissant les enjeux de cet essai original, il le replace dans l'horizon d'une réception internationale des ouvrages de théorie littéraire française.

L'ouvrage, bref et dense, de Justine Huppe est l'une des rares (encore) études littéraires parues aux éditions Amsterdam, connues pour leur ligne éditoriale politique engagée. Est-ce à dire que littérature et engagement ne vont pas de pair? Non, semblait dire l'époque, celle de « l'enclos libéral ¹ » des années 1980-1990. Eh bien, elle ne l'est plus. La littérature peut elle aussi sortir dans la rue, *en tant que littérature*, moyennant une série de réaménagements. Quelques ouvrages récents, parus notamment aux éditions La Fabrique, Amsterdam, Questions théoriques déploient un discours (méta-)littéraire à visée politique, qui rappelle souvent la formule barthésienne d'une « responsabilité de la forme » qui paraît refaire surface. Au-delà de l'engagement explicite pour une cause, il s'agit pour l'écrivain.e de la responsabilité devant ses choix formels. *La littérature embarquée* est un maillon essentiel dans une suite d'ouvrages qui commence avec celui d'Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?* (2007) préfacé par François Cusset ². Les derniers titres en date sont un ouvrage de

théorie littéraire de Florent Coste ³ et une petite anthologie d'essais, *Contre la littérature politique* ⁴. On est en plein travail de redéfinition de la littérature et de réajustement de ses enjeux sociaux alors que 84% de la population mondiale sait lire, l'heure où la fiction se déplace vers d'autres champs techno-culturels, notamment du côté des médias numériques.

Yves Citton réagissait sur le vif au scandale déclenché par les propos de Nicolas Sarkozy sur *La Princesse de Clèves* ⁵. Justine Huppe revient d'ailleurs elle aussi sur ce moment, puis tente de mesurer les effets politiques de la littérature contemporaine, qu'elle appréhende comme déploiement de techniques langagières visant à combattre et à subvertir le régime néolibéral ⁶.

Ce que cet essai a d'inédit dans le paysage des études littéraires françaises, c'est d'abord sa manière de se placer au croisement de la sociologie littéraire et des sciences politiques (l'autrice a fait des études de philosophie). Le corpus étudié est également particulier, surtout par rapport aux textes sur lesquels s'exercent habituellement les études littéraires de « l'extrême contemporain », car il ne s'appuie pas sur le roman, forme littéraire *mainstream*, gangrené par les circuits capitalistes. L'essai est accompagné d'une préface de Jean-François Hamel, universitaire montréalais connu pour ses ouvrages portant notamment sur les relations entre littérature, théorie littéraire et politique.

Cependant, ce ne sont pas les nationalités de Huppe et de Hamel qui importent. Les tenants d'une littérature « politique », praticiens et théoriciens confondus, travaillent dans les marges du champ universitaire parisien. Si l'étude de la « littérature de l'extrême contemporain » a, en France, de longues années de pratique académique derrière elle, les approches qui considèrent la littérature comme une intervention, une arme ou un dispositif politique, sont encore marginales. Or, des ouvrages comme celui-ci contribuent à leur institutionnalisation. L'ouvrage de Justine Huppe a en plus le mérite d'interroger les limites de la littérature, en termes de pratique artistique (allo- ou auto-graphique), de statut énonciatif (ou bien de « diction », selon Genette) et d'assignation de la référentialité

é du côté de la fiction ou du fait **7**. La littérature n'est plus qu'un (corpus de) texte(s). Elle peut acquérir le statut d'un objet d'art contemporain, si la double opération de décontextualisation et recontextualisation énonciative est un marqueur de pratique littéraire (dans l'objectivisme américain, repris en France dans les années 1990 par des écrivains présents dans cet ouvrage) et si les descriptions de faits et les archives peuvent de cette manière prendre une valeur littéraire (toute la constellation de la littérature appelée « non fictionnelle »). Une telle redéfinition de la littérature change aussi la donne du côté de l'expertise : elle devient un problème, dès lors que les nouvelles pratiques assignables à la littérature demandent des compétences transdisciplinaires et de recherche-création.

Toute cette interrogation tourne autour d'une réflexion accrue sur le rapport entre les mots (littéraires) et les choses à traduire par l'écrit. C'est ainsi que s'enclenchent de nouveaux débats sur la réalité, les objets, et sur les significations que peu(ven)t prendre désormais le(s) réalisme(s) **8**. Il ne s'agit plus (seulement) de représentation réaliste, ni de la seule volonté de rendre, de critiquer et de subvertir la réalité socio-politique, comme si la littérature lui était extérieure, mais de donner une réponse à la question même de la réalité des circuits économiques, politiques et pratiques qui créent et assurent la production et le fonctionnement de la littérature. L'ouvrage de Justine Huppe sonde à fond le domaine du travail littéraire et ses réseaux de production et de distribution, dans un souci sociologique, voire anthropologique, d'immersion dans la condition de l'écrivain contemporain. Pour la chercheuse belge, le champ littéraire est un espace de travail et de création, investi par les circuits de production et d'échange capitaliste que les écrivains s'efforcent tantôt de contourner, tantôt de mettre à profit, selon une échelle de réflexivité critique qu'ils remontent ou descendent en fonction de leurs différents objectifs. De ce point de vue, le lecteur aurait pu s'attendre à une analyse sociologique plus poussée, mais il comprendra vite que l'enjeu de l'autrice est moins de rendre compte de tout un champ littéraire, que de traquer certains procédés et pratiques propres à la littérature « embarquée ».

Au début de son essai, elle passe en revue tous les discours qui, à l'aube des années 1990, annonçaient la soi-disant bonne nouvelle du retour au monde de la littérature contemporaine (française). Justine Huppe s'efforce de montrer que le discours critique portant sur le « retour au récit ⁹ » et « au réel ¹⁰ » ne devrait pas se contenter de constater le « retour des normes ¹¹ » narratives dans le roman contemporain, ni d'ancrer les récits dans des géographies reconnaissables, mais rendues lointaines, avec impassibilité, comme évidées ¹². Ainsi, le fait d'y retrouver une intrigue, des personnages bien représentables et des références explicites à la réalité sociale ne devrait être salué comme si la littérature antérieure l'avait quitté à bon escient. Kristin Ross a bien montré qu'il existait un rapport d'analogie entre l'écriture « blanche » typique du Nouveau roman et les processus d'urbanisation et de mécanisation accélérées dans la France d'après-guerre ¹³. Tant que le narrateur/auteur ne revendique pas, à travers son travail d'écriture, sa propre position « en situation », comme disait Sartre, le « retour au réel » est de fait un retour à l'effet de réel. Ce n'est que par la réflexivité – dire son statut, sa situation – et par l'inventivité formelle que la dimension politique de la littérature peut s'activer, à l'abri du pouvoir néolibéral qui frappe d'innocuité toute parole et tout geste de contestation ¹⁴.

Selon Huppe, le réel auquel la littérature contemporaine serait revenue est « à conquérir » à travers la mise en œuvre de techniques littéraires, et notamment par le biais d'un « pragmatisme ethnographique » conscient de « ses modes opératoires et leurs effets » ¹⁵. Autrement dit, si un travail formel est nécessaire pour créer une littérature subversive, il ne suffit plus que ce travail soit, en gros, un travail stylistique. Ce que Valéry notait en 1917, « le style naît de la netteté de la pensée s'opposant à l'insuffisance, à l'inertie, au vague moyen du langage et le violant avec bonheur ¹⁶ » n'est plus valable dans le monde du capitalisme « liquide ». La dialectique du style, en tant que catégorie à la fois esthétique et politique, devait faire place à d'autres dialectiques plus subtiles. Apparaît ainsi l'écriture, que Barthes propose afin de répondre à la complexité du rapport que la littérature entretient avec une double histoire : la

ence à dater, elle est aujourd'hui revendiquée par des écrivain·e·s engagé·e·s, telle Kaoutar Harchi ¹⁷. Toutefois, par rapport à l'écriture barthésienne, le pragmatisme ethnographique désigne des pratiques de documentation et d'immersion des écrivain·e·s qui ne débouchent pas nécessairement sur des textes, mais également sur des expositions et des performances ¹⁸. Pour se montrer embarquée, la littérature doit sortir de sa supposée tour d'ivoire et faire corps commun avec le monde.

L'essai de Justine Huppe est scandé par trois moments de retournement. En premier lieu, la littérature est embarquée si ses praticiens ne revendiquent plus une opposition au *storytelling*. La littérature est amenée aujourd'hui à composer avec lui, tout en le subvertissant. L'autrice mobilise ici la notion de « post-avangardisme », déjà utilisée pour parler de l'œuvre de Chloé Delaume ¹⁹ qui, tout en ayant recours à des moyens d'expression propres à la performance, se pose la question de leur efficacité, par rapport au flux narratif ²⁰. En second lieu, il s'agit de prendre des exemples de textes mettant en abyme la condition de producteurs de texte de leurs auteurs et affichant leur appartenance à un mode de production, loin de tout vocabulaire romantique ²¹. La littérature n'est donc pas le domaine d'un anti-travail, et son économie n'oppose pas à la valeur d'échange des objets-marchandise le prestige symbolique des objets-patrimoine. Il existe un matérialisme du monde littéraire même si ses enjeux peuvent être moindres qu'à d'autres champs artistiques. Enfin, Justine Huppe défait encore une opposition, celle entre littérature et théorie littéraire : une littérature « embarquée » est bien composée de textes dont l'appartenance littéraire ne saurait suivre les lignes de partage classiques, qui séparent écriture théorique et écriture littéraire. Ce qui permet de les considérer comme solidaires, c'est leur degré commun de réflexivité ²².

Justine Huppe passe un peu vite sur les années 1980-1990, qui marquent le début de l'usage professionnel du concept de « contemporain » en littérature. En effet, la succession des « retours » (la « renarrativisation » de Kibédi Varga, le « retour du sujet » de Dominique Viart, le « retour des normes » de Wolfgang Asholt et de Marc Dambre) semble être une restauration, mais avec

un enjeu de taille. Il s'agit de la conquête d'un nouveau public, friand de lire des romans qui mettent à l'épreuve, tout en les subvertissant, des clichés et techniques narratives empruntés à la littérature populaire (polar, roman d'aventures, d'espionnage). Huppe en vient rapidement au durcissement des rapports entre discours de pouvoir et littérature : celui du mépris pour la littérature de la part d'une classe politique ayant abandonné toute velléité émancipatrice dans ses actions et discours. Le tropisme réaliste de la littérature contemporaine serait ainsi une réponse à ce défi, mais aussi, en l'occurrence, une preuve de « la capacité d'action de la littérature dans le monde social »²³.

Le retour du réel en littérature prend aujourd'hui l'allure d'un tournant « pragmatique » qui décrit un second virage réaliste, un virage qui réintroduit des enjeux formels importants : le brouillage générique (on a du mal à classer les textes de Nathalie Quintane, l'auteure la plus citée par Justine Huppe dans son ouvrage : de la poésie, du récit, de l'essai, du pop-art ?) et l'acointance avec l'art contemporain, notamment par la dimension performative (c'est le moment de la « littérature exposée » définie par Olivia Rosenthal et Lionel Ruffel, qui déborde le livre pour s'étendre sur la scène et sur les écrans, on est déjà en 2010) et réflexive : si les romanciers « minimalistes » avaient en horreur de théoriser leurs textes (Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, Patrick Deville, Marie Redonnet, etc.), les écrivains cités par la chercheuse belge ne cessent de mettre en abyme leur travail et permettent à Justine Huppe de proposer une littérature qui est contemporaine moins selon la chronologie des parutions, et plutôt suivant un ensemble de procédures.

Huppe emboîte ainsi le pas aux recherches fertiles de Pascal Mougins qui, notamment dans un ouvrage de 2019, s'efforce de tirer au clair les rapports entre art et littérature (français et nord-américain) après 1960²⁴. En revanche, Justine Huppe s'intéresse moins aux rapports entre formes littéraires et formes artistiques non-littéraires, qu'à l'efficacité des premières. Il y a là un vœu sceptique, déflationniste, qui se garde d'encenser la littérature en tant que détentrice en soi de puissance révolutionnaire. Plus la littérature est réflexive, plus elle se considère et s'écrit comme un geste à

double tranchant : à la fois intervention dans le monde et expression d'humilité envers elle-même. La littérature embarquée est un travail précaire, marginal, au sein d'un système capitaliste néolibéral qu'il s'agit non plus d'anéantir à travers une révolution, mais de dénoncer, de harceler localement.

Justine Huppe insiste sur l'idée que la dimension politique de la littérature ne se manifeste pas tant à travers un certain lexique, ni par le biais de pétitions de principe, mais plutôt à même les techniques formelles de textualisation, réunies dans ce que le poète Christophe Hanna appelle une « implémentologie ²⁵ ». Ce concept, plutôt ludique, reprend d'ailleurs le mot d'ordre de Donna Haraway : faire de la littérature politique, c'est « situer » le discours de savoir qu'un locuteur produit, dans un certain moment, depuis un certain lieu et au sein d'une certaine situation. Le discours littéraire, lui, devient politique à partir de la pleine reconnaissance de son « implantation » situationnelle, selon trois critères : l'hétérogénéité interactionnelle (effet épars) ; la contextualité (des procédures de recontextualisation de bribes de langage figé) et l'opérativité. Il s'agit par exemple, de l'implantation « de discours administratifs et médiatiques dans l'univers pragmatique de la littérature ²⁶ » ou bien de « l'opérativité des dispositifs qui circonscrivent des problèmes et produisent des savoirs impressifs et locaux, comme lorsque Franck Leibovici et Julien Seroussi offrent une lecture alternative des crimes de guerre commis au Katanga dans Bogoro ²⁷ ». Ces pratiques se situent aux confins des démarches artistique, anthropologique et littéraire, et elles soulignent l'importance, voire l'inéluctabilité de la recherche-création dans les sciences humaines.

Ce sont les critères selon lesquels il faut évaluer les « dispositifs poétiques » décrits par Christophe Hanna ²⁸, et Justine Huppe s'emploie à lire les pièces qui composent son corpus selon ces trois critères. Du moment qu'il s'agit d'une littérature « embarquée », tout texte contemporain qui se pose des questions *littéraires* joue au même jeu. Toutefois, reste la question de la réception, du public, qui est centrale dans une étude centrée sur de la relation entre littérature et politique. L'essai de Justine Huppe s'appelle *La Littérature*

embarquée, sans sous-titre. Il indique par conséquent une étude théorique qui porte sur la littérature en tant que pratique et institution générales. Ce qui frappe cependant au fil de la lecture, c'est que le corpus choisi se compose notamment de textes qui relèvent de la poésie, et plus précisément d'une certaine poésie « post-avant-gardiste ²⁹ », des textes qui ne circulent pas beaucoup, que ne lisent que les « connaisseurs » et qui sont peu traduits.

La question qui se pose ici est précisément celle d'une lecture décentrée, qui arriverait à placer cette étude dans un certain contexte de la *World Literature*, quitte à souligner les impensés « franco-français » de l'ouvrage. Décentrée : une lecture faite à Bucarest, par exemple, par un lecteur lointain, qui se réjouit de lire un excellent ouvrage de théorie littéraire, mais se rembrunit au constat que le corpus qui le sous-tend est inconnu en traduction. Sans entrer dans les détails d'un concept dont l'histoire existe ³⁰, il suffit de dire que la *World Literature* est un cadre de réception à la fois incontournable et contradictoire. Incontournable, car nous vivons dans un monde post- ou bien supra-national, et contradictoire puisqu'il y a deux manières de concevoir et de travailler avec la « world literature ». Il existe une attitude libérale, voire conservatrice, qui porte un regard irénique, bienveillant et affectueux envers les textes littéraires « qui circulent au-delà de leur origine linguistique et culturelle ³¹ », mais qui demande soit des connaissances polyglottes, soit oblige à lire des traductions. Il y a ensuite une attitude combative, concurrentielle, que résume la phrase « one, and unequal » placée par Franco Moretti dans un article qui fait date ³² : la littérature, encastrée dans le système capitaliste global, est une, mais inégale ; elle a des centres et des périphéries qui travaillent et influent sur sa production et sa réception. Selon cette deuxième définition, la « world literature » (« littérature mondiale » selon Pascale Casanova ³³), est en effet une littérature embarquée, mais plurielle. Ainsi, l'étude de Justine Huppe aurait pu être lue dans cette perspective, à condition qu'elle eût considéré une « écologie » de la littérature mondiale, à la manière d'Alexander Beecroft ³⁴, par exemple, et qui aurait permis des débats dépassant l'espace français (le corpus « francophone » est également absent de l'ouvrage de Justine Huppe).

Néanmoins, les directions théorique et politique qu'elle choisit – la pensée pragmatiste qui reconsidère la pratique littéraire comme intervention rabat-joie, grippant et dévoilant le fonctionnement des circuits de la littérature-marchandise – imposent de sacrifier une sélection plus généreuse du corpus à la rigueur de la démonstration. Autrement dit, l'ouvrage de Justine Huppe est à la fois un livre de théorie (poétique) littéraire, un essai de critique littéraire exploratoire, et un manuel de littérature qui répond à la question pratique *comment*, et non plus à la question ontologique *que* : « [...] si certaines époques pouvaient tenter de répondre abruptement à la question « Que faire ? », l'époque contemporaine devrait se réarticuler à celle, jugée plus modeste, du « Comment faire ? » 35 La postulation du caractère embarqué de la littérature ne se pose pas la question de considérer des traditions et tropismes théoriques et critiques nationaux ou régionaux, car il s'agit de produire un « corps » littéraire qui ne se compose pas de canons littéraires quels qu'ils soient (littérature de banlieue, littérature « périphérique », soit « francophone », littérature numérique etc.). Il s'agit d'un corps à faire selon une sorte de manuel poétique, non d'un objet à admirer. Ce qui compte n'est donc pas son étendue, mais les tactiques et les techniques de sa production et de sa performativité.

C'est en tant que manuel de littérature que l'ouvrage de Justine Huppe répond le mieux aux attentes du lecteur.

Héritière de la sociologie critique de Pierre Bourdieu et de Jacques Dubois, Justine Huppe entreprend ici la critique de ce que le premier appelle « illusion scolastique 36 » d'une conception « sinon intemporelle, du moins antique, du littéraire 37 », à laquelle elle oppose en premier lieu l'idée benjaminienne de l'écrivain·e comme « producteur », c'est-à-dire comme quelqu'un qui manifeste la solidarité avec le prolétariat en tant qu'homme de métier 38. Son premier mérite serait ainsi de réfléchir à sa propre condition économique et politique. Le paradigme opératoire dans lequel nous introduit Huppe demande un compte-rendu qui déborde l'analyse en termes de poétique dans la direction d'une approche pragmatique, d'une science des effets qui ne sont pas que les conséquences voulues par les écrivain·es en question à travers les opérations poét-

iques auxquelles iels s'adonnent. Ici, la sociologie redevient essentielle, car il ne suffit pas d'envisager des effets perlocutoires sans imaginer un public auquel ces effets sont destinés. Le lecteur d'un texte littéraire à ambition politique – Huppe puise surtout dans la poésie contemporaine publiée notamment par les éditions P.O.L. – n'est jamais, on en conviendra aisément, le lecteur idéal imaginé par les auteurs, mais celui qui lit le texte et en parle tout en le faisant circuler.

La question que je me pose, une fois arrivé à ce point, est la suivante: afin qu'elle soit subversive tout en restant réflexive, pugnace sans se raconter des histoires sur ses vertus prétendument illimitées ³⁹, car « la littérature ne fait rien toute seule ⁴⁰ », comment se figure-t-elle son public ? Est-ce un public « de niche », réduit mais prétentieux ou bien connaisseur, un lectorat qui lit tout en se posant toujours le problème de l'écriture, un peu comme Roland Barthes se figurait une lecture menant à l'écriture, dans *La Préparation du roman* ⁴¹ ?

Le reproche d'élitisme est à la fois banal et récurrent quand il s'agit certains ouvrages théoriques français. Je prends un exemple. L'opus de Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres* (1999), vient d'être traduit en italien. Pour l'occasion, Franco Moretti signe la préface. Après avoir procédé à un éloge sans équivoque (Pascale Casanova aurait écrit « un grand livre, qui réussit à établir, pour la première fois, une relation intelligible entre les nombreuses littératures modernes dans toute leur énorme variété ⁴² »), il lance deux fusées critiques. Moretti s'insurge d'abord contre l'élitisme esthétique de Casanova qui omet la littérature « commerciale » (ce qui ferait de *La République mondiale des lettres* un « *libro francese-francese* »), ainsi que contre sa tendance à privilégier « la poétique » au détriment « des formes », c'est-à-dire le procès de l'écriture – *writing in the making* – au lieu des genres établis selon lesquels les textes littéraires sont identifiés et participent aux échanges.

C'est pourquoi, vers la fin de son texte, Moretti se justifie : (je traduis depuis l'italien ⁴³) : « Mais c'est ce qu'il veut, se demandent peut-être les lecteurs: il commence par dire que Casanova a changé

la façon dont fonctionne (ou devrait fonctionner) la comparaison, puis il enfile une objection après l'autre. Où est la vérité ⁴⁴ ? » C'est ainsi que Moretti fait des deux reproches à l'ouvrage de Casanova, l'élitisme et le formalisme, deux traits très locaux, très « français », deux restes somme toute folkloriques d'un travail théorique à portée transnationale. La critique de Moretti à l'endroit de ces deux options de Pascale Casanova – éliminer la littérature « commerciale » et préférer le travail poétique aux genres avérés – est un défi qui peut sembler anodin, mais qui ne l'est pas. Puisque, si un ouvrage comme celui de Huppe vise un public élargi, au-delà des spécialistes et des écrivains eux-mêmes, au-delà de la sphère de ce qu'on appelle depuis quelque temps « recherche création ⁴⁵ », il ne saurait pas faire l'économie des idées reçues qui circulent à propos de la littérature et des études littéraires. Il n'y a aucun mal à ce que la littérature soit aussi un fétiche, tout en s'adressant à un lectorat qui n'est pas un groupe d'écrivain·e·s en puissance ⁴⁶. L'élitisme et le formalisme ont aussi des vertus : ils font de la lecture une activité de subjectivation émancipatrice, et exigent de penser la dimension politique de la littérature telle que l'incarnent des textes produits à travers des techniques innovantes et subversives. Toutefois, tant que la question de l'opérativité du texte demeure importante, tout·e écrivain·e se voit contraint·e de composer avec le public non spécialisé. Il serait vain de prétendre débattre de « l'articulation de la production littéraire au politique ⁴⁷ » ayant en point de mire un public lettré, cultivé, doté de conscience politique.

Il est donc vrai que toutes ces écrivaines et tous ces écrivains publient des textes à la fois dérangeants, déroutants, réflexifs et souvent explicitement politiques. J'ai retenu, dans le livre de Huppe, une citation que je suis allé chercher ensuite dans l'ouvrage où elle a été prise : il s'agit de l'intervention de Jean-Marie Gleize intitulée *Opacité critique* et publiée dans un livre qui réunit plusieurs auteurs faisant partie du corpus de Justine Huppe (Jean-Christophe Bailly, Jean-Marie Gleize, Christophe Hanna, Hugues Jallon, Manuel Joseph, Jacques-Henri Michot, Yves Pagès, Véronique Pitolto, Nathalie Quintane, autour du titre *Toi aussi tu as des armes* ⁴⁸) :

Et tout d'abord, en tant que tels, conscients de notre place relative. Notre pratique est minoritaire ou mineure, économiquement et socialement et culturellement marginale. Dans l'ensemble de la chose publiée, le texte non littéraire occupe une place dominante. Dans l'ensemble du publié d'ordre littéraire, la littérature narrative (romanesque ou autre, mais d'abord romanesque), occupe une place dominante. Au sein de cette littérature romanesque la production « commerciale » est elle-même quantitativement dominante. Quant aux pratiques dites poétiques, leur importance est dérisoire, même si symboliquement l'institution, l'appareil scolaire et universitaire, continue à les maintenir en état de survie plus ou moins artificielle. Si maintenant nous pensons aux productions dites expérimentales ou de recherche qui, dans leur principe, ne coïncident que très peu ou pas du tout aux définitions que l'institution littéraire tend à inculquer et imposer, nous pouvons dire qu'elles se situent en un lieu qui est un « angle mort ». Reste à savoir ce que nous pouvons faire de cette position. Quel parti nous pouvons tirer de notre impuissance. Quelle efficacité de notre invisibilité.

Il me semble qu'il faut d'abord comparer le prix que ces deux partis demandent. Il y a d'abord le prix de l'invisibilité relative, de « l'angle mort », qui offre un espace de liberté inespérée, par sa position marginale. Plus on est à la marge du champ, moins on est visible, plus on est libre, d'accord. Inversement, on peut choisir d'écrire des textes relevant de la « littérature narrative » dominante, de se plier à un certain nombre de contraintes et d'accéder à un public plus large. Là aussi on paie un prix, sans aucun doute. Toutefois, je crois que ces deux options ne sont pas elles-mêmes responsables de l'efficacité que les textes respectifs auront sur le public, en termes d'action politique.

L'ouvrage de Justine Huppe fera sans doute date à plusieurs titres. D'abord, en tant qu'ouvrage de théorie littéraire qui redéfinit la littérature engagée contemporaine selon une série de pratiques discursives et gestuelles qui agissent de l'intérieur des discours institués pour les éroder, les subvertir, les retourner contre eux-mêmes, au prix d'un travail formel « étrangéisant ». Ensuite, en tant qu'il

propose un corpus fait de textes et dispositifs littéraires que les études critiques universitaires ignoraient largement. Ce geste constitutif d'un corpus littéraire procédural, excluant notamment le roman (mais non pas le récit), fait figure de *statement* : la littérature, ce n'est pas seulement, ce n'est surtout pas ce que les médias font circuler, mais quelque chose à la fois de rare, de subtil, et de modeste (l'œuvre de Nathalie Quintane est ici exemplaire). La rupture, manifeste dès la fin du XIX^e siècle, entre les dispositifs et les objets qui relèvent de l'art contemporain et les objets de patrimoine attestant de la tradition d'un art « occidental » offert à la contemplation visuelle, cette rupture, donc, la littérature ne l'avait pas connue. Depuis sa perspective pragmatiste qui repense à nouveaux frais l'agentivité de la parole et du mot (littéraires) à l'époque néolibérale, Justine Huppe entérine la transformation du concept de littérature, de sorte qu'il rende compte d'une performativité émancipée des valeurs romantiques telles que l'auctorialité individuelle, l'originalité, le style, etc.

Or, ce geste ne pouvait pas se faire sans payer un prix : celui de la traductibilité, avant tout, sur le marché mondial de la recherche littéraire. En effet, la littérature embarquée ne devrait pas avoir pour vocation d'être un ouvrage théorique à portée réduite à la littérature française contemporaine. C'est précisément le contraire qu'on lui souhaite : que toutes celles et ceux qui s'intéressent à la dynamique des pratiques et institutions littéraires terrestres puissent le découvrir.

—

Notes

- 1 Le syntagme appartient à Florent Coste, *L'Ordinaire de la littérature. Que peut (encore) la théorie littéraire ?*, Paris, La Fabrique, p. 29-38.
- 2 Yves Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires ?*, Paris, Amsterdam, 2007.
- 3 Florent Coste, *op. cit.*

- 4 Pierre Alferi, Leslie Kaplan, Nathalie Quintane, Tanguy Viel, Antoine Volodine, Louisa Yousfi, *Contre la littérature politique*, Paris, La Fabrique, 2024.
- 5 Rappelons qu'en février 2006, Nicolas Sarkozy, alors candidat à l'élection présidentielle, promettait, d'en finir avec la pression des concours et des examens pour le recrutement dans la fonction publique, et illustre son propos en se moquant du « sadique ou de l'imbécile » qui « avais mis dans le programme [du concours d'attaché de l'administration] d'interroger les concurrents sur *La Princesse de Clèves* ». Il ajoutait : « Je ne sais pas si cela vous est arrivé de demander à la guichetière ce qu'elle pensait de *La Princesse de Clèves*. Imaginez un peu le spectacle ! » La scène est reprise par Justine Huppe dans un extrait qu'elle tire de l'ouvrage de William Marx, *La Haine de la littérature*, Paris, Minuit, 2015. Pour sa part, Yves Citton en fait l'embrayeur du texte introductif de son livre (passage en libre accès ici : https://www.fabula.org/ressources/atelier/?Lire_interpr%26eacute%3Bter_actualiser).
- 6 Justine Huppe en retrace la généalogie au début de la seconde partie de son ouvrage, « Le Raffinement de la brute », p. 100-136.
- 7 C'est Pascal Mougin qui reprend cette distinction goodmanienne dans *Moderne/contemporain. Art et littérature des années 1960 à nos jours*, Dijon, Les Presses du réel, 2019 ; Gérard Genette, *Fiction et diction*, Paris, Seuil, 1991 ; enfin, Françoise Avocat publie *Fait et fiction. Pour une frontière*, Paris, Seuil, 2016.
- 8 En philosophie, un ouvrage essentiel pour connaître ces débats est celui dirigé par Emmanuel Alloa et Elie During, *Choses en soi. Métaphysique du réalisme*, Paris, PUF, 2018.
- 9 Justine Huppe, *La Littérature embarquée*, Paris, Éditions Amsterdam (désormais LE), p. 21.
- 10 Notamment sous les formes de la « non-fiction », voir A. Gefen (dir.), *Territoires de la non-fiction. Cartographie d'un genre émergent*, La Haye, Brill/Rodopi, collection Chiasma, 2020.

- 11 Allusion à Marc Dambre et Wolfgang Asholt (dir.), *Un retour des normes romanesques dans la littérature française contemporaine*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2010.
- 12 À cet endroit, le titre d'un ouvrage portant sur la littérature de Jean Echenoz est suggestif : Christine Jérusalem, *Jean Echenoz: géographies du vide*, Saint-Etienne, 2005.
- 13 Kristin Ross, *Rouler plus vite, laver plus blanc. Modernisation de la France et décolonisation au tournant des années soixante*, Paris, Flammarion, 2006.
- 14 Ici, l'autrice s'appuie sur la critique du « tout est politique » faite par Olivier Neveux, *Contre le théâtre politique*, Paris, La Fabrique, 2019 (LE, p. 108).
- 15 LE, p. 207 ; l'autrice s'inspire de ce que Jean-Charles Massera appelle « paradigme opératoire » dans *It's Too Late To Say Littérature*, Paris, Cercle d'Art, 2010 (cité dans LE, p. 177).
- 16 *Apud* Paul Valéry, *Cahiers, I*, dans Gilles Philippe, *Une certaine gêne à l'égard du style*, Paris, Les Impressions nouvelles, p. 113.
- 17 Qui se revendique de Barthes d'une manière un peu trop simpliste, dans Joseph Andras et Kaoutar Harchi, *Littérature et révolution*, Paris, Divergences, 2024, p. 147.
- 18 L'Exemple de l'Agence de notation est l'un des premiers dispositifs artistiques qui participe (aussi) de la pratique littéraire. Voir <https://eur-artec.fr/evaluation-generale-lagence-de-notation-comme-dispositif-artistique-1-25-mars/>. De son côté, Florent Coste donne, dans son ouvrage de théorie littéraire pragmatiste, d'autres exemples de projets artistiques qui figurent sous la bannière de « littérature exposée » empruntée à Lionel Ruffel et Olivia Rosenthal.
- 19 Justine Huppe, « L'Écriture entre deux chaises: Delaume, post-avant-gardiste ? » *Nouvelle Revue Synergies Canada*, n°12 (2019), p. 2 ; elle considère, un peu sommairement, que « le modèle avant-gardiste continue d'agir et d'avoir des effets sur un certain nombre d'auteurs ainsi "décatégorisés", puisqu'à la fois expérimentaux sans plus être d' "avant-garde", à la fois critiques quant à certaines

formes d'engagement mais toujours attachés à un désir de désaliénation collective. ».

20 Chloé Delaume utilise de plus en plus le storytelling. Ses trois derniers ouvrages portent d'ailleurs l'étiquette « roman » : *Le Cœur synthétique* (2020) ; *Pauvre Folle* (2023) et *Phallers* (2024).

21 Ici, le projet de Christophe Hanna, *Argent* (éditions Amsterdam, 2018) semble le meilleur exemple. Sur le site de présentation de l'ouvrage, on peut lire : « *Argent* éclaire, dans les récits qui le composent, l'ensemble des déterminations économiques et sociales de l'activité poétique. » (<http://www.editionsamsterdam.fr/argent/>). Cf. Chloé Delaume, *Pauvre folle* : « Elle ouvrit le recueil et en tacha les pages, parcourant noms et mots comme on scrute des pierreries. Sa mère lui avait dit que la littérature relevait du patrimoine, que dans ces pages se trouvait le seul héritage qu'elles toucheraient dans leur vie (...) » (p.21).

22 Ces trois enjeux sont clairement formulés dans l'introduction de la thèse de doctorat qui est à la base de son ouvrage. La thèse de Justine Huppe est accessible en ligne ici : <https://orbi.uliege.be/handle/2268/240809>. (Consulté le 12 janvier 2023).

23 LE, p. 57.

24 Pascal Mougin, *Moderne/contemporain – Art et littérature des années 1960 à nos jours*, Dijon, Presses du réel, 2019.

25 Repris dans LE, p. 168-181.

26 Il s'agit toujours d'une pratique poétique. Manuel Joseph est l'auteur de *Aubépine, Hiatus, Kremlin, Netflix & Aqmi ou les Baisetioles* qui « encadre et punaise des énoncés prélevés principalement sur des écrans : presse internet, séries télé, téléchargements et streamings, dont il extrait des blocs, tire des formules, agrège des slogans. L'écriture de Manuel Joseph vise à rendre sensibles des processus d'envoûtement médiatique qui affectent toutes les strates de l'existence » – trouvé sur <https://www.questions-theoriques.com/produit/42/9782917131534/les-baisetioles>.

- 27 Huppe renvoie à franck leibovici, Julien Seroussi, *muzungu à la cpi (des œuvres-outils)*, Paris, École Nationale Supérieure des Beaux-Arts, E.N.S.B.A., 2023. « « Muzungu à la CPI : des œuvres-outils » offre une immersion unique à l'intérieur de la Cour Pénale Internationale, proposant des moyens de navigation originaux dans l'ensemble complexe des preuves liées à un procès concernant la situation en République Démocratique du Congo », texte retrouvé sur <https://gjp-ierdj.fr/fr/actualites/muzungu-a-la-cpi-des-oeuvres-outils-lart-au-service-de-la-justice-internationale/>.
- 28 LE, p. 168-170.
- 29 Selon Huppe, un écrivain post-avangardiste hérite du travail sur la forme typique des avant-gardes, mais d'une manière plus modeste, autrement dit sceptique et réflexive. Voir son étude déjà citée sur Chloé Delaume.
- 30 Jérôme David est le spécialiste francophone le plus connu dans ce domaine, notamment avec *Spectres de Goethe. Les métamorphoses de la « littérature mondiale »*, Les Prairies ordinaires, 2013.
- 31 David Damrosch, *What Is World Literature?*, Princeton, Princeton University Press, 2003, p. 6.
- 32 Franco Moretti, « Conjectures on World Literature », *New Left Review*, no 1, hiver 2000, p. 55.
- 33 Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999.
- 34 Alexander Beecroft, *An Ecology of World Literature from Antiquity to the Present Day*, Londres, Verso, 2015.
- 35 LE, p. 26.
- 36 LE, p. 199.
- 37 LE, p. 196.
- 38 LE, p. 161-168.

- 39 Je rappelle le sous-titre de l'ouvrage de Florent Coste : « L'ordinaire de la littérature. Que peut (encore) la théorie littéraire ? ».
- 40 La phrase est de Nathalie Quintane, tirée d'un entretien que Justine Huppe cité à la page 84 : Florent Coste, « "La littérature ne fait rien toute seule" », entretien avec Justine Huppe, CONTEXTES, n°22, 2019, en ligne.
- 41 Voir « L'œuvre comme volonté », la séance du 1er décembre 1979.
- 42 La version en italien est disponible ici : <https://www.minimaetmoralia.it/wp/estratti/postfazione-insoumise/>.
- 43 Je m'excuse pour l'imprécision : quand j'écris « je », il s'agit d'un dispositif formé de l'IA et de moi-même. En ce genre de contextes, le pronom « je » n'est à l'évidence plus ce qu'il était avant l'IA.
- 44 Franco Moretti, « Postfazione : Insoumise », postface à la traduction italienne de Pascale Casanova, *La Repubblica mondiale delle lettere*, Roma, Nottetempo, 2023 (édition critique et traduction de Cecilia Benaglia).
- 45 Je renvoie ici à l'article d'Yves Citton sur « Ce que la recherche-création fait aux thèses universitaires », AOC, lundi 18 mars 2024.
- 46 C'est à cet endroit qu'il faut saluer la discussion autour du « fétichisme » littéraire et l'attitude post-critique envers le texte littéraire, avec pour interlocuteurs Rita Felski et Bruno Latour, dans l'ouvrage de Florent Coste, *op. cit.*
- 47 LE, p. 39.
- 48 *Toi aussi tu as des armes. Poésie et politique*, Paris, La Fabrique, 2011.

Ivry-sur-Terre: L'œuvre d'art à l'époque de la reterrestrialisation

Par Patrice Maniglier, DN / Delafontaine Niel | 25-09-2024

Ces ingénieries de la sensibilité que sont les pratiques artistiques peuvent-elles contribuer à la tâche urgente de toute notre civilisation: reconduire la modernité sur Terre? Le philosophe Patrice Maniglier répond à cette question par l'exemple: en commentant une installation du duo d'artistes DN, *Wetland*, exposée à la galerie Fernand Léger d'Ivry pendant l'automne 2021. Cette œuvre proposait l'expérience immersive d'une drôle d'utopie écologique: l'implantation d'une zone humide en plein cœur d'Ivry-sur-Seine. Et elle offrait, selon le philosophe, une «formidable introduction à l'ontologie du terrestre dont nous avons besoin si nous voulons faire revenir sur Terre le mode d'existence moderne qui est le nôtre».

La notion de « progrès » n'est pas seulement une idéologie faite de catégories abstraites : elle est aussi une qualité de nos perceptions. Le présent étant supposé résulter d'une évolution inéluctable, ce qu'on voit autour de soi est perçu comme étant *tel qu'il devait advenir*. L'actuel est comme marqué du sceau impalpable de quelque nécessité – nécessité qu'il ne doit en vérité qu'au fait même d'être actuel : « si on en est là, c'est qu'on *devait* y arriver... » Non par le dessein de quelque providence, certes, mais du fait de l'efficacité optimale avec laquelle un certain régime sociotechnique prétend répondre à nos besoins humains fondamentaux en transformant toujours plus profondément nos existences afin de satisfaire toujours plus adéquatement nos aspirations les plus enracinées, les plus essentielles. Cette transformation, on l'a appelée, on l'appelle

encore, « modernisation » ; le régime sociotechnique qui à la fois en résulte et la supporte, « Modernité ».

Or nous sommes à un moment de l'histoire dans lequel nous devons être capables d'imaginer pour nous, pour la planète où nous vivons, pour nos semblables et nos dissemblables, d'autres destins que cette « Modernité ». C'est ce défi qu'on appelle « transition écologique ». Le mot est un peu malheureux car il donne le sentiment qu'on connaît à la fois le point de départ et le point d'arrivée, et qu'on n'ignore seulement comment aller de l'un à l'autre. Or la transition écologique est l'exact inverse : il s'agit de défaire un sentiment d'inéluctabilité, de rouvrir une multiplicité de futurs, de délinéariser le temps. Être capable de voir, dans ce qu'il y a autour de nous, les possibles que la Modernité a écrasés, toutes ces voies de l'histoire parallèles à celle sur les rails de laquelle nous paraissions enfermés, ces virtualités du présent qui continuent à frapper à la porte de nos perceptions comme les spectres et les remords, ce n'est pas une question d'imagination gratuite ou d'ouverture d'esprit, c'est une question de survie. Car c'est à cette condition seulement que pourra être diverti l'avenir inéluctablement catastrophique auquel la promesse moderne malgré elle nous conduit. Le réchauffement climatique et l'effondrement de la biodiversité sont les deux manifestations les plus claires de cette catastrophe involontaire que la modernisation du monde a entraînée : nous croyions (ou feignons de croire) améliorer de manière décisive le sort de l'humanité tout entière ; nous avons préparé les conditions d'une des plus grandes extinctions de l'histoire de la vie sur Terre... Si nous voulons faire bifurquer cette trajectoire, nous devons briser l'illusion de nécessité qui s'impose à notre réalité telle qu'elle est.

Pour multiplier notre avenir, il faut multiplier notre présent. Il faut faire sentir, à rebours de l'évidence moderne, la *contingence* de notre présent, afin de faire sentir aussi la possibilité de le transformer, ou plutôt de transformer la manière même dont il se transforme ¹. Être capable de défaire l'*enchantement moderne* – car, contrairement à ce que disait Max Weber ², la modernité n'est pas synonyme de désenchantement du monde, mais au contraire

inés, charmés, envoûtés, par la transformation de nos existences matérielles –, voilà une des conditions esthétiques sans laquelle nous ne serons pas capables de répondre au défi qui constitue véritablement notre actualité, la tâche qui, du fond de notre présent, nous demande de devenir des sujets capables d'une action urgente et pour laquelle une seconde chance ne nous sera pas donnée : écologiser la Modernité **3**.

On s'interroge beaucoup de nos jours sur la manière dont ces ingénieries de la sensibilité que sont les pratiques artistiques peuvent contribuer à cette tâche urgente à laquelle toute notre civilisation est convoquée **4**. À cette question, *Wetland* de DN, l'installation exposée à la galerie Fernand Léger du 24 septembre au 18 décembre 2021, a proposé une réponse à tous égards admirable : admirable par sa profondeur intellectuelle, admirable par l'intelligence discrète du problème dont elle témoigne, admirable par la douceur, la tendresse, la légèreté avec laquelle elle y intervient, admirable enfin par le bonheur qu'elle suscite, marque sûre, aujourd'hui comme toujours, d'une œuvre d'art réussie. Je voudrais, dans les pages qui suivent, montrer comment cette œuvre nous aide à comprendre que nous ne pourrions pas aller jusqu'au bout de cette soi-disant transition écologique sans non seulement changer l'idée même que nous nous faisons de la réalité, mais encore nous donner les moyens de sentir cette forme de réalité nouvelle. *Wetland* est une formidable introduction à l'ontologie du terrestre dont nous avons besoin si nous voulons faire revenir sur Terre le mode d'existence moderne qui est le nôtre.

Multiplier le présent

Il revient aux artistes de nous montrer le monde tel qu'il est. Or nous montrer le monde tel qu'il est aujourd'hui c'est superposer, à ce qui *est*, ce qui *pourrait être*, à l'actualité, la possibilité : c'est défaire l'illusion que nous avons de vivre dans une réalité univoque, qui se réduit à ce qu'elle est, pour mieux la faire apparaître comme un feuilletage de virtualités d'elle-même. C'est ce qu'ont fait Laetitia Delafontaine et Grégory Niel en installant au sein d'une ville

particulière, la commune d'Ivry-sur-Seine, une version alternative d'elle-même que les habitants peuvent découvrir à la fois sous une forme abstraite, celle d'une *carte*, et sous une forme concrète, celle d'un ensemble d'images, et même d'images dans lesquelles ils sont susceptibles de s'immerger, puisqu'en plus d'une *image satellite* (du genre de celle qu'on peut obtenir en allant sur *Google Earth*) de ce à quoi Ivry pourrait ressembler dans cette réalité alternative, on peut trouver un *diaporama* déployant sur trois murs le spectacle photographique qu'on aurait de la ville dans ce présent parallèle si on s'y plaçait en un certain lieu déterminé, ainsi qu'un court film montrant, le temps d'un travelling au ras du sol d'un *environnement virtuel*, ce que cela ferait que de se mouvoir dans cette ville alternative.



Cette ville alternative n'est pas une tout autre ville. C'est bien Ivry-sur-Seine. On la reconnaît à ses bâtiments familiers. Elle a subi cependant une variation précise : une zone humide l'occupe désormais en partie. Une portion importante de l'espace bâti est désormais submergée sous un grand lac, une autre remplacée par une zone d'aquaculture et une autre encore par plusieurs étangs où vivent des hérons, des carpes et des batraciens... C'est donc une variante réglée, comme si on avait bougé un cran dans le kaléidoscope des possibles pour montrer *ce que serait Ivry si...*

Si...

Si quoi ?

Eh bien si une partie de la ville avait été remplacée par une zone humide. Mais pourquoi cette variation-ci ? Est-elle arbitraire ? Elle ne l'est pas plus que celle qui a conduit l'imagination moderniste elle-même a transformé les paysages, en même temps qu'elle conduisait le monde à y répondre avec ses propres moyens expressifs, qui sont faits d'eaux, de vents, de virus... Car le risque d'inondation n'est pas une pure fiction pour la ville d'Ivry, l'histoire des crues de la Seine en témoigne. Avec le réchauffement climatique en cours, ces risques d'inondation ne sont que plus pressants. Les événements de l'été 2021 en Allemagne et en Belgique, la tempête Alex dans les Alpes Maritimes en 2020, et bien d'autres épisodes récents, donnent une idée de ces virtualités catastrophiques que les dynamiques climatiques déclenchées par la modernisation portent en elles. La municipalité d'Ivry ne les ignore pas, elle s'y prépare, à grands frais, comme bien d'autres villes au monde ⁵. Imaginer une partie de la commune conquise par les eaux n'est donc pas absurde. C'est donner de la ville telle qu'elle est aujourd'hui une image au futur antérieur, afin de mieux faire sentir à quelles dynamiques historiques la ville présente contribue comme toute réalité sociotechnique moderne. La fiction artistique vaut donc ici avertissement...

Ce n'est pas, cependant, n'importe quelle forme que DN ont donné à la conquête par les eaux de la ville d'Ivry : il s'agit d'une *zone humide*. Le mot « zone humide » évoque pour nous le type même de ces écosystèmes riches et fragiles qui ont été détruits par le processus de modernisation : elles ne sont plus que résiduelles à l'échelle de la planète, 90% d'entre elles ayant disparu depuis le début de l'ère industrielle. Il évoque aussi une des luttes récentes les plus spectaculaires et les plus efficaces contre les brutalités de la modernisation, celle de la « Zone à Défendre » de Notre-Dame-des-Landes, qui était, on s'en souvient, une zone humide qui allait être détruite par la construction d'un aéroport, grand projet typique de la modernisation. Recouvrir Ivry d'une zone humide le temps d'une fiction, c'est donc faire revenir dans une ville marquée par l'héritage des utopies modernistes, aussi bien dans le domaine politique

qu'architectural, ce que cette modernité a refoulé éminemment. La fiction artistique vaut donc ici « image dialectique » au sens de Walter Benjamin : retour des vaincus de l'histoire qui viennent briser le temps cumulatif en réclamant vengeance pour les torts qu'ils ont subis 6.

Cette vengeance cependant ne prend pas une forme brutale : dans la fiction de DN la ville semble s'être installée avec bonheur dans cette relation alternative à l'eau, la zone humide n'a pas remplacé la ville, elle s'y est lovée. Plus que d'une modernité brisée par le retour de ses propres refoulés, on aurait donc ici l'image d'une ville qui, au lieu de se défendre contre l'eau, aurait su l'intégrer dans son paysage urbain pour en faire une autre expérience de l'urbanité moderne. Est-ce une représentation de l'avenir, ce à quoi *ressemblera* Ivry dans quelques décennies, quand les eaux auront monté au point qu'elle n'aura plus les moyens d'y résister? ou une représentation d'un présent alternatif, ce à quoi *aurait ressemblé* la ville aujourd'hui si elle s'y était préparé non pas en cherchant à repousser l'eau à l'extérieur d'elle-même mais en s'efforçant de l'intégrer dans son propre paysage, limitant ainsi sa contribution au réchauffement climatique et donc la montée des eaux elle-même? ou encore une représentation d'un futur lui-même alternatif, ce à quoi *pourrait avoir ressemblé* Ivry dans quelques décennies si, au lieu de continuer à lutter contre la montée des eaux, comme elle le fera certainement, en ajoutant du béton au béton et donc en alimentant les processus même qui provoquent cette montée des eaux (car le béton est très émetteur en carbone...), elle avait su l'accueillir, cette eau, en son propre sein? Dystopie ou utopie, image d'un futur effrayant ou rêve d'un présent meilleur, voire d'un futur déjà perdu? Le projet ne le dit pas ; il entretient au contraire cette ambiguïté. C'est qu'il s'intéresse non pas à choisir entre ces réalités, mais à nous montrer leur empilement sur place. *Wetland* décrit une réalité présente, la ville d'Ivry elle-même, mais telle qu'elle est virtuellement, c'est-à-dire dans la variation de ses propres états possibles. Il ne s'agit pas d'une fiction si par fiction on entend quelque chose qui s'oppose à la réalité. Dans un monde en transformation rapide, les autres états possibles d'une partie de ce monde ne sont pas des fictions, mais plutôt des simulations. Et dans un monde qui ne cesse

de refouler la conscience de cette transformation, mettre en évidence ces autres états possibles à l'intérieur de l'expérience même d'un lieu, c'est non pas nous éloigner de la réalité, mais au contraire nous y reconduire plus profondément.



D'ailleurs, l'opération qui fait rebrousser la modernité telle qu'elle a pris figure ici, à Ivry, dans ses propres virtualités, est d'une extrême précision. Car ce n'est pas n'importe quelle zone humide que DN ont installé sur ce territoire. Ils sont allés chercher le plan exact d'une zone humide réellement existant, celle qui jouxte la ville nouvelle du Val-de-Reuil, qui se trouve entre Paris et Rouen, dans un coude de la Seine, en confluence avec l'Eure. Le Val-de-Reuil est une des neuf villes nouvelles créées en France à la fin des années 1960. La création *ex nihilo* de cette ville, qui devait accueillir 100000 habitants (soit encore plus que la commune d'Ivry elle-même, qui en compte 60000), avait été confiée à l'équipe d'architectes de « l'Atelier de Montrouge », dont faisait partie Jean Renaudie, un des deux architectes des célèbres « Étoiles d'Ivry », dans laquelle se trouve précisément la galerie Fernand Léger où l'installation est exposée. Le projet de Renaudie ne sera pas retenu et conduira à son départ de l'Atelier de Montrouge et à son association avec Renée Gailhoustet, avec qui il réalisera les fameuses Étoiles. On dispose cependant des dessins de Renaudie 7. Ils montrent l'effort avec lequel une architecture résolument moderniste essaie de se fondre dans un paysage aquatique, s'avancant résolument sur la zone humide à partir des falaises qui la bordent,

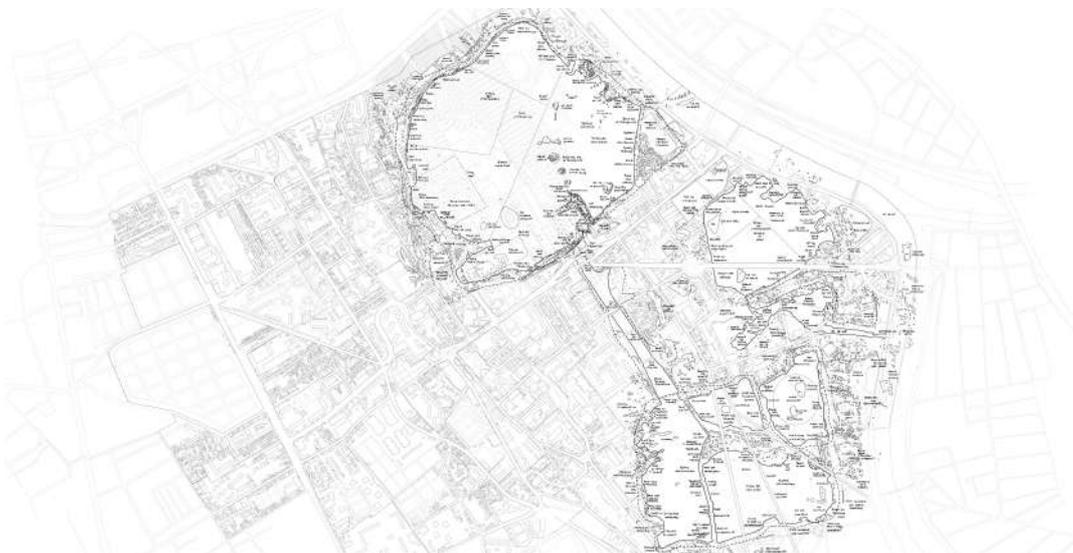
sans la détruire, s'y mêlant au contraire, superposant ainsi « nature » et « culture » avec une audace caractéristique du modernisme hétérodoxe de Jean Renaudie.

Car on ne peut comprendre le choix de DN si on ne rappelle pas que cet architecte représente précisément une variante interne du modernisme, inquiète des effets de standardisation de l'architecture, soucieuse de développer un système permettant à la fois la massification des méthodes (susceptible de répondre à l'urgence démographique de la période de l'après-guerre) et la diversification des résultats (permettant l'appropriation des espaces par les usagers qui aspirent à retrouver dans le lieu qu'ils habitent quelque chose de leur particularité individuelle, de leur singularité irremplaçable, de leurs idiosyncrasies variées). Ce souci aboutira aux Étoiles d'Ivry, dont le principe de construction, privilégiant le triangle, permettait de générer pour chaque appartement des plans toujours différents à partir de la répétition du même procédé, marquant ainsi genericité et différenciation.



Quoi qu'on pense du succès de l'opération (qui est très discuté), il ne fait aucun doute qu'il s'agisse d'un témoignage unique sur la diversité interne de la modernité, la conscience critique du projet moderniste et ses virtualités inabouties. Les « Étoiles » sont un monument historique et font de la ville d'Ivry un haut lieu de l'architecture moderne, et cela d'autant plus qu'elles incarnent une voie hétérodoxe et à certains égards hétérotopique de la modernité 8.

C'est donc une variante non réalisée d'un espace moderniste (la zone humide du Val-de-Reuil) que Delafontaine et Niel ont superposé à la ville d'Ivry où on trouve une variante hétérodoxe réalisée de l'architecture moderniste (les Étoiles de Renaudie et Gailhoustet) pour mieux nous faire sentir l'épaisseur virtuelle de ce présent qui, à force de se croire réduit à une version unique, se dirige vers un avenir catastrophique. Tout se passe comme si la modernité rebroussait sur place dans ses propres virtualités pour retrouver ainsi dans la superposition de ses variantes sa propre condition terrestre...



Les deux artistes (dont il faut signaler la formation d'architectes, leur œuvre entière rejouant les questions spatiales dans l'espace de l'art contemporain **9**) ont poussé la précision jusqu'à vérifier que cette superposition de l'étang de Vaudreuil au plan de la ville d'Ivry s'appuie sur la carte des zones inondables. Ils se sont fondés sur l'histoire des crues de la Seine pour disposer de manière assez précise les frontières des trois parties de la zone humide sur la géographie de la ville, aux endroits qui correspondent aux zones inondables de la localité d'Ivry. L'histoire alternative de la modernité rejoint ainsi la géographie des risques en période de réchauffement climatique, le passé irréalisé rejoint le futur possible afin de défaire l'illusion de stabilité et de nécessité qui oblitère notre rapport au présent. La vraie ville d'Ivry n'est pas celle que nous voyons ici et maintenant : elle est l'ensemble des transformations qui pourraient lui arriver sous l'effet des rêves dont elle a fait l'objet de la part des humains et des réponses que les processus « naturels » ont données et donneront aux tentatives de les réaliser.







Wetland est donc tout autre chose qu'une fiction arbitraire à caractère vaguement allégorique sur la relation entre modernité et risques naturels : c'est une invitation à voir la ville d'Ivry autrement. Et de fait, pendant l'exposition, on pouvait entendre des visiteurs reconnaître l'endroit où ils habitaient et s'exclamer : « Mais mon immeuble est là, sous le lac ! – Oh le mien est juste en bordure de l'étang ! » C'est à ce genre d'exclamations qu'on vérifie que DN ont réussi à donner une *expérience* de ces virtualités, positives ou négatives, qui travaillent le présent et sur lesquelles désormais, quelles que soient les décisions qu'on prenne, il faudra compter. Multiplier ce genre d'expériences, rouvrir les portes de nos perceptions à cet éventail des possibles qui font l'épaisseur *réelle* de notre monde, voilà une des manières par lesquelles l'art peut contribuer à faire bifurquer la modernité de sa trajectoire catastrophique, et même, pour tout dire, apocalyptique. Il le fait tout simplement en mobilisant ses propres ressources pour nous montrer la réalité *telle qu'elle est*. Car jamais l'imagination n'a été autre chose qu'un moyen d'accéder à des dimensions de la réalité auxquelles d'autres organes de perception ne nous permettent pas d'accéder.

On peut aller plus loin : non seulement *Wetland* permet de donner de la ville d'Ivry une image plus réaliste, au sens où l'exposition nous aide à percevoir la ville, au-delà de l'état actuel qui est le sien

aujourd'hui, comme prise dans des dynamiques de transformation caractéristiques de l'histoire de la Modernité et qui font qu'elle *pourrait* être autre, et même qu'elle pourrait devenir autre de *différentes* manières, mais il permet aussi de ramener cette ville sur Terre. D'une certaine manière, *Wetland* est un opérateur de relocalisation terrestre bien plus efficace qu'un GPS. En visitant l'exposition un visiteur en apprend plus sur la question « où suis-je sur Terre ? » qu'en regardant une application de géolocalisation sur son téléphone. En effet, les différentes versions de la modernité que DN superpose sur la ville d'Ivry ne dépendent pas de choix locaux : elles inscrivent la ville dans une histoire bien plus vaste, qui n'est autre que l'histoire de la Terre, de la Terre tout entière. Ce ne sont pas les décisions des architectes, des urbanistes, des responsables politiques locaux et des citoyens de la municipalité qui déterminent seules la forme de la ville ; c'est aussi le climat global. Les émissions de gaz à effets de serre dans les usines de la Chine ou les élevages du Brésil ont un effet sur les berges d'Ivry. Le réchauffement climatique est un phénomène global. Les gaz à effet de serre s'accumulent dans l'atmosphère et réchauffe la planète par leur contribution à une concentration globale de carbone dans cette atmosphère. Certes, ce réchauffement varie en fonction des localités terrestres, mais sa cause est bien unique : une émission locale de carbone vient rejoindre l'atmosphère globale et impacte les cycles de la Terre dans leur ensemble au même titre que n'importe quelle autre émission locale. C'est donc d'une certaine manière l'exposition de la ville d'Ivry aux dynamiques planétaires que l'installation de DN met en évidence, c'est l'intrication de cette réalité spatiale humaine et non-humaine dans les dynamiques de la Terre qu'elle fait sentir. Elle ramène Ivry sur Terre.

Bruno Latour remarquait que la Modernité avait cette étrange tendance à négliger sa condition terrestre et que l'urgence intellectuelle et esthétique était précisément de nous ramener sur Terre, de nous faire « atterrir ». *Wetland*, de DN, est un tel engin d'atterrissage pour les Modernes.

Il est frappant de noter que revenir sur Terre, retrouver le sens de son être-sur-Terre, de son être à Terre, se confond avec la capacité

à faire remonter, dans notre expérience du lieu où nous sommes, l'ensemble des autres versions possibles de ce lieu dont précisément nous ne voulons rien savoir, que nous refoisons activement pour pouvoir mieux continuer à y vivre comme nous vivons, sans percevoir même ce que nous faisons, c'est-à-dire l'action de terraformation de la planète que nous avons. Comprendre que nous sommes sur Terre, c'est comprendre que nous vivons dans un kaléidoscope de possibilités et que ces différentes versions de notre lieu ne sont pas tant des alternatives imaginaires que nous projeterions sur lui, que des feuillets réels qui composent son être objectivement incertain.

Un épisode dans l'histoire du GIEC en témoigne. Lors de son premier rapport, l'organe intergouvernemental avait proposé une description de l'évolution du climat dans les décennies à venir si aucune action n'était entreprise (« scénario de base », « business as usual ») et des modélisations alternatives si certaines actions de réduction des émissions étaient décidées. Un certain nombre d'États avait cependant objecté que cette manière de représenter les choses n'était pas « objective », qu'elle ne se contentait pas de décrire la réalité telle qu'elle était mais qu'elle incitait clairement à prendre certaines décisions. Or le GIEC devait être « *policy-relevant* » et non pas « *policy-prescriptive* ». À partir de son deuxième rapport le GIEC a donc modifié sa rédaction en présentant six scénarios et en recommandant « d'utiliser l'ensemble des six scénarios pour représenter l'incertitude inhérente au développement socio-économique du monde ¹⁰ ». Il ne s'agit donc plus de tenter d'anticiper l'avenir en calculant à partir d'un présent supposé connu les évolutions des systèmes si rien n'était modifié, et en lui opposant des évolutions alternatives en fonction de décisions prises, mais bien de *représenter le présent lui-même* comme un empilement de versions alternatives exprimant l'incertitude objective de la réalité.

La meilleure représentation qu'on puisse donner d'une réalité fondamentalement en devenir est celle d'une multiplicité de versions alternatives articulées. Les paramètres qui déterminent les différents scénarios constituent les lignes structurant cette incertitude

objective. La réalité de notre monde n'est pas l'état actuel dans lequel il se trouve aujourd'hui. La réalité de notre monde est l'ensemble de ces incertitudes, de ces hésitations, de ces lignes de crête sur le fil desquelles il hésite encore. Il n'est pas un état fixe donné, mais bien un ensemble de dynamiques pour l'instant encore partiellement réversibles, modifiables, altérables – jusqu'à ce que certains de ces seuils soient franchis et que ces processus soient déterminés, verrouillés, entraînant par exemple la planète dans une cascade de causes et d'effets qui l'emmèneront vers des augmentations de la température globale de +3 ou +4, voire +5 degrés Celsius par rapport à l'âge préindustriel. En donnant aux personnes qui visitent l'exposition *Wetland* l'expérience *in situ* d'une déformation de l'espace même dans lequel elles se trouvent, en leur faisant subir une *anamorphose spatiale* telle qu'elles se retrouvent dans une version alternative de ce même espace, DN les réinscrivent ainsi *sur Terre*, c'est-à-dire leur redonne un peu conscience du fait qu'elles sont prises dans ces dynamiques globales qui rendent objectivement incertaines la réalité où elles se trouvent.

Détotaliser la Terre

À la question « comment l'art peut-il contribuer à l'effort civilisationnel pour faire atterrir la modernité », DN ont donc répondu très simplement : en mobilisant sa capacité à nous faire sentir la réalité d'une manière originale, sa capacité à nous donner des expériences qu'on ne peut trouver que dans l'espace de l'art, qu'on ne peut obtenir que grâce à la mise en œuvre des techniques artistiques. Plus précisément, c'est la capacité de l'art à suspendre l'opposition de la réalité et de la fiction, à rendre trouble ou équivoque la perception que nous avons de la situation dans laquelle nous sommes, qui peut être mobilisée pour nous reconduire au cœur des dynamiques terrestres de la modernisation, mieux nous faire comprendre le véritable changement de réalité que cela implique.

C'est d'ailleurs précisément parce qu'ils avaient développé des outils pour fabriquer un genre de réalité extrêmement singulier que DN ont pu avoir la vision de cette manière dont l'art était capable

de contribuer à la reterrestrialisation de la Modernité. Ils ont reconverti sur cette question précise de la « transition écologique » (ou de « l'écologisation de la modernité », ou de sa « reterrestrialisation », comme on voudra la nommer) les outils esthétiques qu'ils avaient mis au point ailleurs, dans une méditation plus formelle sur les relations entre espace optique et espace bâti, art visuels (cinéma et réalité virtuelle) et arts de l'espace (architecture et urbanisme). On ne peut qu'être frappé par la résonance de *Wetland* avec un projet antérieur des deux artistes, *Rosemary's Place*, installation multimédia complexe exposée à la Galerie de l'École des Beaux-Arts de Montpellier en 2007 11.

Détour par une œuvre antérieure: le tout comme version supplémentaire

Dans cette œuvre, ils avaient aussi réussi à créer une étrange continuité entre un espace fictif et un espace matériel, imaginant un dispositif permettant aux visiteurs et aux visiteuses d'entrer avec leurs corps organiques dans l'espace d'une fiction, celui de l'appartement de Rosemary et Guy tel qu'il apparaît dans le film de Polanski, *Rosemary's Baby*. Cet espace n'est pas seulement fictif parce qu'il est le décor d'une fiction. La mise en scène de Polanski avait pris soin en effet de faire soupçonner que l'ensemble de cette histoire n'était peut-être au fond que le délire de Rosemary, au moyen d'un indice subtil mais efficace : entre les différents plans dans lesquels l'appartement est filmé, Polanski avait modifié le décor, tel angle des murs étant très aigu dans tel plan, beaucoup plus obtus lorsqu'il est filmé d'un autre point de la pièce, l'encadrement d'une porte plus grand en champ qu'en contre-champ, etc. Bref, il avait modifié les dimensions des éléments du décor entre les plans, instaurant ainsi une sorte de faux-raccord spatial généralisé. Cela avait pour conséquence qu'il était en principe impossible de synthétiser les différentes vues prises sur l'appartement dans un plan unique. L'espace optique tel que le film le présente ne peut pas devenir un espace construit, il reste nécessairement de l'ordre de la fiction, c'est-à-dire qu'il doit toujours être *attribué à quelqu'un*, soutenu par une subjectivité.

Pourtant, DN avaient décidé de construire physiquement cet espace mental par une sorte de deuxième tour de fiction : en forçant subtilement les impossibilités installées par Polanski et son décorateur, en redressant certains angles, rectifiant certaines dimensions, ils avaient reconstitué le plan de l'appartement de Rosemary et Guy le plus probable, puis ils l'avaient construit en galerie sous forme de cimaises blanches, dépourvues de tout décor, le tout baignant dans une lumière toute aussi blanche, aveuglante. Les visiteurs et les visiteuses pouvaient ainsi entrer vivants dans l'espace d'une fiction, et même d'une hyperfiction, puisqu'il s'agissait de l'*interprétation* que des artistes avaient fait d'un espace *hallucinatoire* lui-même *imaginé* par le réalisateur d'un film, la représentation à la fois métaphorique et littérale du délire d'un personnage fictif, en l'occurrence Rosemary. Il en résultait un espace à la fois subjectif et objectif – d'où le titre : *Rosemary's Place*, lieu halluciné par Rosemary, tel qu'il se trouve donc, en un sens, « dans sa tête », mais dans lequel pourtant nous pouvions entrer avec nos corps, faisant ainsi une expérience troublante, équivoque, ni tout à fait réelle, ni tout à fait fictive – bref l'expérience d'une réalité *virtuelle*.

Un des points les plus intéressants de cette œuvre à mes yeux était précisément ce qu'elle nous disait de la nature même de la réalité virtuelle en général : qu'il s'agit d'un espace fictif dans lequel pourtant on garde sa propre liberté de mouvement, comme si on pouvait être libre *dans le rêve d'un autre*. Pour qu'une réalité virtuelle existe, il n'est pas nécessaire qu'on dispose de moyens techniques numériques : un espace physique comme celui de la galerie de Montpellier peut constituer un espace virtuel, il suffit que soit altéré son statut ontologique. Cette altération est le résultat du fait qu'il est pris dans un feuilletage de représentations, de récits, de versions qui, tout en étant articulées les unes aux autres, ne s'intègrent pas de telle sorte à séparer d'un côté une réalité objective transcendante et de l'autre différents points de vue subjectifs sur cette réalité. Au contraire, le ressort de *Rosemary's Place* était de faire d'un espace tridimensionnel réel une *version*, parmi d'autres possibles, d'un autre espace qui restait, lui, rigoureusement inconstructible, l'espace halluciné par Rosemary elle-même. La totalisation des différentes vues perspectives, qui en étaient données par

les images du film, dans l'unité d'un plan constructible, c'est-à-dire d'une représentation en surplomb, aboutissait non pas à une réalité univoque sur laquelle on devrait se contenter d'avoir des représentations subjectives, mais bien à une *interprétation supplémentaire* de cette réalité, évoquant ainsi de manière impressionnante le célèbre adage de Nietzsche : il n'y a pas de faits, mais seulement des interprétations, et des interprétations d'interprétations. La totalité, au lieu d'intégrer les différentes vues partielles et partiales, s'ajoutait à elles, comme *une version de plus*.



Retour à Ivry: espace terrestre, espace virtuel

Or c'est exactement ce qu'on voit ici aussi, dans l'expérience que nous pouvons faire en nous laissant prendre dans le dispositif piégé installé par DN à Ivry. La ville telle qu'elle est aujourd'hui, on l'a dit, apparaît comme une version parmi d'autres de sa propre réalité. Mais ce n'est pas tout. On a ajouté que cette revirtualisation du présent, si nécessaire pour sortir de l'illusion moderniste, était en même temps une reterrestrialisation de notre existence : elle nous reconduisait sur cette Terre dans les plis et les replis de laquelle nous ne pouvons pas sortir, cette Terre qui nous renvoie en écho les conséquences de nos actions sous la forme de montées des eaux, de tempêtes ou d'effondrement de la fertilité des sols et des écosyst

èmes. Mais cette Terre dans laquelle nous sommes n'est pas comme une boîte à l'intérieur de laquelle nous nous trouverions. L'espace terrestre a ceci de caractéristique qu'il ne saurait être conçu comme une sorte de contenant neutre sur lequel nous autres, occupants terrestres, viendrions nous poser. Cette image est précisément celle qui a conduit à la catastrophe actuelle, en nous faisant croire que la Terre était si vaste qu'elle ne réagirait jamais à ce que nous y déversons. Or la Terre est certes un espace dans lequel nous sommes confinés, mais aussi un acteur qui réagit à nos actions et qui se trouve à ce titre pour ainsi dire *au milieu de nous*, un peu comme un partenaire. Qu'est-ce que le réchauffement climatique sinon une manifestation de cet agent global qu'est la Terre en réaction à notre action ? Que montre-t-il sinon que la Terre n'est pas *insensible* à notre action. Et pourtant il s'agit bien d'une action *particulière* : tout ce qui se fait *sur* la Terre n'est une action *de* la Terre. Seules sont des actions de la Terre celles qu'on peut rapporter à un des grands cycles biogéochimiques qui constituent ce qu'on appelle le « Système-Terre ».

Comme l'ont dit un certain nombre de personnes, telles que Dipesh Chakrabarty, Isabelle Stengers et Bruno Latour, et comme l'opinion publique semble en avoir en avoir pris conscience récemment, un nouvel agent s'est invité sur la scène de l'histoire, avec lequel il faudra désormais compter : la Terre ¹². Non pas la terre qu'on trouve sous nos pieds, et qu'on peut appeler le *sol*, mais cet être qui nous englobe toutes et tous et dont nous ne pouvons sortir : la planète Terre. Mais par « planète Terre » il ne faut pas entendre ici l'entité astronomique définie par sa position dans le système solaire et les lois de la gravitation de Newton. Il faut plutôt entendre ce que les sciences modernes ont appelé le « Système-Terre », cet ensemble de cycles dits « biogéochimiques » en interaction les uns avec les autres qui à la fois rendent possibles et sont rendus possibles par les vivants. On parle du cycle du carbone, du cycle de l'azote, du cycle de l'eau, du cycle de l'oxygène, et de quelques autres, par lesquels des éléments chimiques de base passent de l'état inorganique à l'état organique, de l'état solide à l'état gazeux ou liquide, articulant au passage l'atmosphère, la lithosphère, la

ilité. Le grand savant britannique anglais James Lovelock, en association avec la microbiologiste étatsunienne Lynn Margulis, avaient trouvé un nom pour cet objet : Gaïa. J'ai dit « objet » mais le terme est un peu inexact, car Gaïa n'est précisément pas un objet passif : c'est un être actif, assez semblable à un sujet, au sens où il est capable d'initiative propre. Il se caractérise en effet par ces cycles, donc par une liaison entre les différents acteurs (biotiques et abiotiques) qui permet de reproduire certaines conditions d'existence pour les uns comme pour les autres. Le propre d'un cycle est de tenter de se reconstituer par son inertie propre, de sorte que si on modifie sa trajectoire, il « réagira ». Telle est l'action de la Terre. La Terre est donc ainsi à la fois ce *dans quoi* nous nous trouvons et ce *à côté de quoi* nous devons ménager notre existence.

Or il y a un détail de *Wetland*, discret mais essentiel, qui témoigne d'une tentative pour saisir cet être au ras de l'expérience que nous faisons.

En effet, on l'a dit, la réalité alternative d'Ivry-sur-Seine que DN installe dans la ville moderne est construite par un ensemble de représentations différentes.

Il y a d'abord une carte : représentation de surplomb, globalisée par essence, elle nous donne accès à un espace *dans* lequel on ne se trouve précisément jamais : personne n'habite une carte, on n'habite que le territoire. Le caractère abstrait, conventionnel, non expérimentiel, d'un tel espace permet une grande liberté de construction : il est facile d'inventer des cartes, plus difficile de fabriquer les univers dans lesquels on pourrait s'y mouvoir. Et la carte de *Wetland* est un véritable monde fictif, avec des noms de lieux inventés, toute une poésie de la toponymie qui n'est pas sans rappeler les grands exercices de l'imagination que sont les mondes de Tolkien ou d'Ursula Le Guin.

donnent accès, jamais notre corps doté de ses organes perceptifs propres.



La troisième étape est plus spectaculaire : il s'agit d'un court film constitué d'un travelling à l'intérieur d'une reconstitution de cet espace fictif en réalité virtuelle, par le moyen d'un logiciel de fabrication de jeu vidéo. Nous sommes désormais immergés dans l'espace de la fiction. Qu'on voit le monde dans lequel nous sommes d'un certain point de ce même monde, voilà une bonne définition de ce que veut dire *immersion*. Qu'on puisse même s'y déplacer, voilà qui donne le sentiment que ce monde n'est pas seulement un corrélat momentané d'une vision perspective, mais bien un environnement permanent à l'intérieur duquel plusieurs perspectives peuvent être prises – bref une réalité virtuelle. Mais cela reste malgré tout dans le domaine de l'image. Nous y restons d'une certaine manière étrangers : ce n'est pas notre corps qui est pris dans cet espace ; c'est celui d'une caméra, d'un œil mécanique, détaché de nos membres.



Le quatrième mode d'appréhension de cette réalité alternative d'Ivry que DN propose avec *Wetland* nous entraîne lui tout à fait dans cette réalité ambiguë dont je soutiens qu'elle est celle-là même dans laquelle nous devons comprendre que nous sommes déjà du fait du retour de notre condition terrestre dans les dynamiques modernes. En effet il s'agit d'un immense panorama photographique de la zone humide d'Ivry couvrant les trois murs d'un vaste espace rectangulaire de la galerie, image d'une dimension suffisamment

impressionnante pour que nous ayons le sentiment qu'il s'agit du spectacle visuel à échelle 1, à taille humaine, que nous aurions de la ville si nous nous trouvions situés en un certain endroit précis. Un espace fictif est comme instauré par la magie des règles de la perspective inscrite dans les images photographiques et nous pouvons légitimement avoir le sentiment de nous trouver dans l'espace suggéré par le panorama, espace qu'on peut donc qualifier de virtuel au sens où j'utilisais ce terme pour parler de *Rosemary's Place*. Nous sommes situés par l'image dans l'espace fictif de la ville d'Ivry, le panorama déterminant un point de vue qui correspond lui-même à une position sur la carte fictive : cette fois, nous sommes *dedans*.

Cependant, un petit détail imperceptible aux observateurs distraits, mais immédiatement identifiable pour les habitants et les familiers de la ville, vient démentir cette impression : le panorama déplié ici est impossible. Les trois pans de murs sont recouverts par trois images prises de trois points de vue complètement tout à fait différents sur la ville. Cette incohérence spatiale est masquée par le fait que les artistes ont sélectionné des vues sur l'espace virtuel telles qu'au niveau des deux angles où s'ajointent les murs les paysages semblent se correspondre bord à bord et se continuer d'une photographie dans l'autre (d'une manière qui n'est pas sans rappeler les grandes fresques de la Renaissance comme celle de la Chapelle des Mages de Benozzo Gozzoli au Palazzo Medici-Riccardi de Florence). Mais il s'agit ...



... d'un faux raccord! Autrement dit, la position apparemment déterminée que nous occupons dans cet espace urbain alternatif est elle-même fictive ! Ainsi, au moment où nous nous sentons le plus pleinement immergés, avec notre corps, dans cette réalité virtuelle qu'inventent DN, nous sommes renvoyés à son démenti. Tout se passe donc comme si l'intégration des images partielles de l'environnement *dans lequel* nous serions susceptibles de nous trouver

orama grâce auquel nous pouvions avoir le sentiment de nous trouver enfin, avec notre corps, à l'intérieur de la réalité alternative d'Ivry, devient lui aussi une *version de plus* sur cette réalité alternative.



On voit qu'avec ce petit artifice Delafontaine et Niel accomplissent une opération identique à celle qui les avait conduits à construire en galerie l'appartement de Rosemary. Mais pourquoi reprendre ici ce procédé ? Comment comprendre ici ce faux-raccord ? Faut-il y voir une manière pour les artistes de dénoncer le caractère fictif de cette réconciliation de la ville et des eaux dans une voie parallèle de la Modernité ? Cela serait un peu étrange, et plutôt décevant, au regard de ce que nous avons dit précisément sur le caractère objectif de la multiplicité des versions de la réalité qui est nécessaire pour défaire le charme moderne. Je crois qu'il faut l'interpréter dans un sens exactement opposé. Ce léger détail montre qu'on ne peut faire revenir sur Terre la Modernité qu'à la condition de renoncer à l'idée qu'il existe un espace total installé dans son objectivité transcendante et indépendant des prises partiales que nous avons sur lui.

Telle est la difficulté de la transition que nous avons à accomplir : d'un côté nous devons, si nous voulons assumer pleinement notre

condition terrestre, réinsérer notre expérience locale dans les dynamiques globales de la planète avec laquelle de fait elle est en interaction ; d'un autre côté, on doit accepter qu'on ne peut aller du local au global sans un forçage de la totalisation. La Terre est à la fois ce *dans quoi* nous sommes et ce *à côté de quoi* nous nous trouvons, et donc aussi ce *avec quoi* nous devons négocier, comme on doit négocier avec d'autres partenaires de ce monde, tel ou tel État, tel ou tel grand entrepreneur, telle ou telle espèce. À côté de l'État russe, d'Elon Musk, du variant Omicron du SRAS-CoV-2, de la prochaine éruption solaire, il y a Gaïa. Accepter la présence de Gaïa dans notre monde, cette présence qui oblige à défaire une certaine illusion moderniste, c'est accepter cette diplopie permanente dans notre rapport à l'espace, cet affolement indépassable de l'articulation du local et du global : nous sommes *dans ce à côté de quoi* nous sommes.

Mieux : la Terre est ce dans quoi nous sommes et dont nous ne pouvons nous extirper, mais ce qui aussi agit et réagit à nos côtés pour contrarier ou seconder nos entreprises. Et de fait, accepter notre être terrestre, c'est bien accepter qu'il n'y a pas d'un côté le cadre neutre et indifférent dans lequel nous déployons notre action, et de l'autre le volume de notre corps et de ces corps avec lesquels nous interagissons, mais que le décor du théâtre est comme descendu sur la scène, et que la Terre est sensible à nos actions en même temps que nous avons à subir les siennes. C'est cela que signifie, au fond, le terme Anthropocène : qu'un occupant de cette planète est arrivé à l'échelle même de la planète, et qu'inversement, en retour, la planète est devenue un partenaire susceptible de lui répondre. La Terre est descendue sur Terre : immanence radicale...

C'est donc bien une *expérience de notre propre être à Terre* que nous avons en visitant *Wetland*, une expérience complète qui nous fait passer par les deux phases de notre atterrissage : d'un côté une perception de l'épaisseur virtuelle de notre réalité présente, une multiplication interne d'elle-même en variantes kaléidoscopiques, permettant de délinéariser la temporalité moderne et de rouvrir son devenir ; de l'autre un affolement de l'articulation du local et du global, un écrasement du Tout sur l'espace même qu'il est censé int

égrer, une immanentisation de la Terre dans nos vies. Dans les deux cas c'est le retour sur Terre des Modernes que *Wetland* ne se contente pas de figurer ou d'allégoriser, mais qu'il permet de faire sentir, pour lequel il développe des organes de perception nouveaux. Le trouble que nous sentons dans l'espace que DN ont créé n'est pas un trouble artificiel, qui nous quittera quand nous serons sortis de la Galerie Fernand Léger. C'est le trouble même dans lequel nous sommes désormais condamnés à vivre et avec lequel, comme le disait Donna Harraway, il nous faudra apprendre à vivre ¹³ : *staying with the trouble* pourrait être paraphrasé : *you are already in the Wetland and you'll never get out*. Et encore, pour s'y préparer, il ne suffit de le savoir : il faut le sentir. Seuls les arts peuvent nous y aider.

Compléments d'information: Ce texte est une version légèrement remaniée de celui qui a été publié dans le catalogue de l'exposition Wetland de DN, qui s'est tenue à la Galerie Fernand Léger, d'Ivry-sur-Seine, France, du 24 septembre au 18 décembre 2021. On trouvera, sur le site des artistes une documentation visuelle complémentaire ainsi qu'un texte de description de l'exposition. On pourra aussi télécharger le catalogue de l'exposition, avec les textes de Philippe Bouys-sou (Maire d'Ivry-sur-Seine), Guillaume Lasserre (critique d'art), Patrice Maniglier (philosophe) et Hedi Saidi (directeur de la Galerie Fernand Léger, galerie d'art contemporain de la ville d'Ivry-sur-Seine).

—

Notes

- ¹ Sur l'importance de faire sentir la contingence de la situation pour ne pas être dupe des illusions modernistes, voir notamment le livre de Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement-Anthropocène*, Paris : Seuil, 2013.
- ² Max Weber, « La profession et la vocation du savant », in *Le Savant et le Politique*, Paris : La Découverte/Poche, 2003, p. 83.

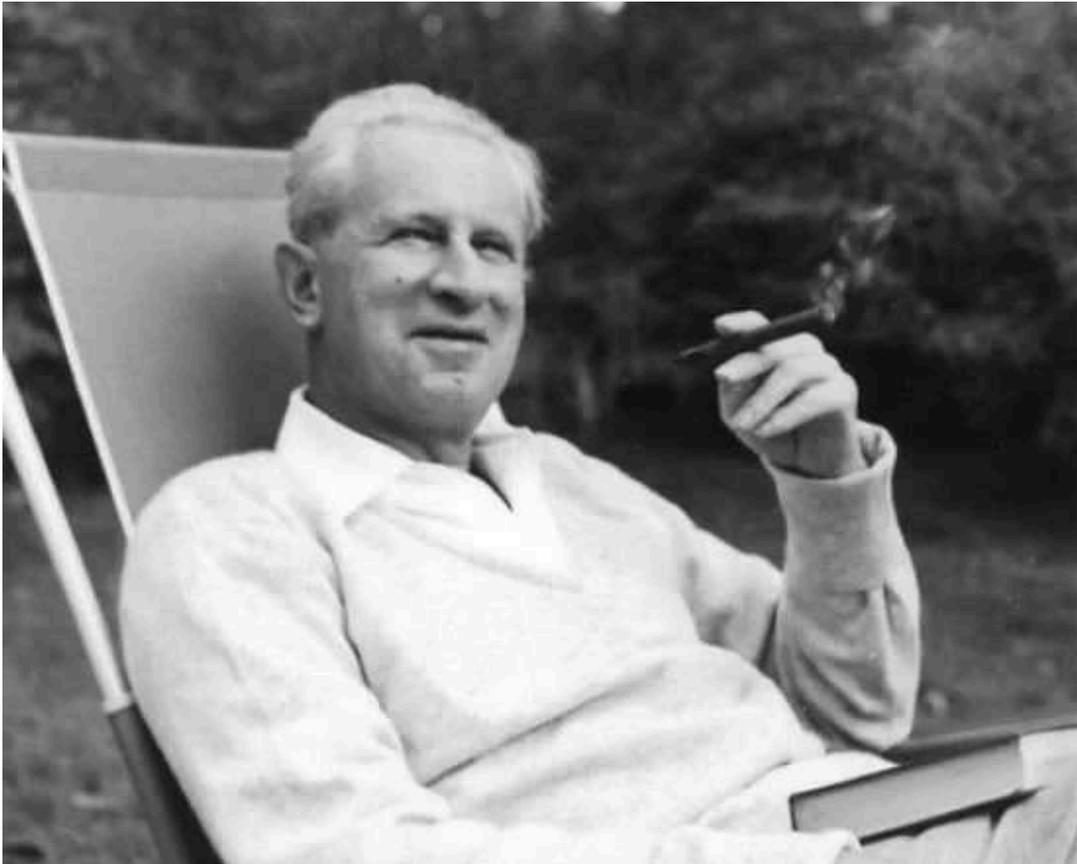
- 3 J'emprunte cette expression (et la problématique d'ensemble qu'elle sténographie) à Bruno Latour. Il est impossible de citer tous les livres où il articule cette problématique, mais on peut citer, parmi les publications récentes particulièrement pertinentes pour le présent texte : *Face à Gaïa* (Paris : La Découverte, 2015), *Où atterrir* (Paris : La Découverte, 2017) et *Où suis-je ?* (Paris : La Découverte, 2021). Pour comprendre l'arrière-plan théorique de l'interprétation que je propose ici de l'œuvre de DN, on se reportera à mon livre : *Le Philosophe, la Terre et le virus, Bruno Latour expliqué par l'actualité* (Paris : Les Liens qui Libèrent, 2021).
- 4 Voir par exemple Nicolas Bourriaud, *Inclusions, Esthétique du Capitalocène*, Paris : PUF, 2021.
- 5 Sur cette question de l'adaptation au réchauffement climatique, on se rapportera au dernier rapport du GIEC, le deuxième volet de son sixième rapport : *Climate change 2022 : Impacts, Adaptation and Vulnerability* (<https://www.ipcc.ch/report/ar6/wg2/>).
- 6 Sur cette conception du temps on se reportera aux *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, in W. Benjamin, *Essais 2 (1935-1940)*, Paris : Gallimard, 1983, et sur l'image dialectique plus précisément à *Paris, Capitale du XIXe siècle, Livre des passages*, Paris : Le Cerf, 1997.
- 7 On trouvera une partie de ces dessins sur le site du Centre Georges Pompidou: <https://www.centrepompidou.fr/fr/recherche/oeuvres?terms=Val-de-Reuil%20%28représentation%29>.
- 8 Sur les Étoiles d'Ivry, je dois l'essentiel de mon information au travail de Richard Lafont-Thomas, « Forme urbaine, habitabilité et émancipation : la place de l'urbaniste », Mémoire de M2, sous la direction de Patrice Maniglier, Département de Philosophie, Université Paris Nanterre, septembre 2020.
- 9 Pour prendre connaissance de leur oeuvre on peut se rapporter à leur site: <http://www.a-dn.net>. On peut aussi se rapporter à mon livre : Patrice Maniglier, *La Perspective du Diable, Figurations de l'espace et philosophie de la Renaissance à Rosemary's Baby*, Arles : Actes Sud, 2010.

- 10 Stefan Aykut et Amy Dahan, *Gouverner le climat, Vingt ans de négociations internationales*, Paris : Presses de Sciences Po, 2015, p. 100.
- 11 Sur cette œuvre, et ses enjeux philosophiques, voir mon livre : Patrice Maniglier, *La Perspective du Diable, Figurations de l'espace et philosophie de la Renaissance à Rosemary's Baby*, Arles : Actes Sud, 2010.
- 12 Outre les livres de Latour déjà mentionnés, on pourra approfondir cette idée en lisant d'Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes : Résister à la barbarie qui vient* (Paris : La Découverte, 2009) et Dipesh Chakrabarty, *The Climate of History in a Planetary Age* (Chicago : Chicago University Press, 2021).
- 13 Donna Haraway, *Staying with the Trouble*, Durham & London: Duke University Press, 2016; trad. fr. *Vivre avec le trouble*, Vaulx-en-Velin : Éditions des Mondes à faire, 2020.

L'écologie selon Marcuse : théorie et pratique du naturalisme politique

Par Haud Guéguen, Jean-Baptiste Vuillerod | 07-09-2024

«La nature elle aussi attend la révolution!» écrivait déjà Herbert Marcuse en 1970. Dans cette étude approfondie, Haud Gueguen et Jean-Baptiste Vuillerod réexplorent la place centrale de l'écologie dans la pensée de ce membre de l'École de Francfort. Marcuse, précurseur d'une véritable théorie critique écologique, a su lier les luttes écologistes de masse aux nouveaux mouvements sociaux des années 70, offrant une vision novatrice et toujours actuelle d'une ontologie naturaliste politique. Une analyse incontournable pour éclairer les débats contemporains sur nature et société dans une perspective de convergence des luttes.



Herbert Marcuse, 1955 / Copyright holder: Marcuse family, represented by Harold Marcuse / CC-BY-SA-3.0

Herbert Marcuse (1898-1979) est le seul membre de la première génération de l'École de Francfort à avoir affronté pour elle-même la question environnementale, dès la fin des années 1960 et le début des années 1970, lorsque les premiers mouvements écologistes de masse ont vu le jour ¹. S'il est certes possible de proposer une *actualisation* écologique de la critique de la domination de la nature menée par ses collègues et amis, Theodor W. Adorno et Max Horkheimer ², il n'y a, jusqu'à un certain point, pas besoin d'actualiser la pensée de Marcuse : ce dernier a vécu suffisamment longtemps (Adorno meurt en 1969, Horkheimer en 1973) pour esquisser les traits d'une véritable théorie critique écologique. Ce sont quelques grandes orientations de cette théorie que nous souhaitons mettre en évidence ici.

Pour ce faire, il nous faudra revenir aux premiers travaux du jeune Marcuse sur Hegel et Marx, dans sa recension des *Manuscrits de 1844* et dans *Raison et Révolution*, ainsi qu'à son interprétation de Freud dans *Éros et Civilisation* et à sa réinterprétation de la dialect-

ique. Car si Marcuse a su se montrer sensible à la problématique environnementale, c'est parce que ses travaux philosophiques antérieurs le disposaient à accueillir une telle question. La manière dont il aborde les mouvements militants écologistes dans les années 1970, en dialogue étroit avec l'ensemble des luttes de la « nouvelle gauche », en particulier libertaires, féministes et anti-impérialistes, reste inintelligible sans l'élaboration d'une position naturaliste qui date des années 1930 et qui s'est approfondie au fil des années. Notre article reviendra donc sur les bases philosophiques qui ont rendu possible l'attention de Marcuse envers les problèmes environnementaux, avant d'étudier en tant que tel ce qu'il a pu en dire à la fin de sa vie.

Il ne s'agit pas d'affirmer que les prises de position politique de Marcuse dans les années 1960 et 1970 découleraient mécaniquement de son ontologie naturaliste et que les nouvelles formes de militantisme politique dans ces années-là n'auraient rien changé à sa théorie. Tout au contraire, nous verrons qu'au contact de cette conjoncture, Marcuse transforme en profondeur sa conception de la dialectique ainsi que son diagnostic historique concernant les potentiels émancipateurs. Par conséquent, s'il est vrai, comme nous le pensons, que son naturalisme l'a rendu sensible à certaines questions concernant la nature hors de nous (la question écologique) et la nature en nous (les besoins et les pulsions), il faut considérer comment en retour les mobilisations politiques des années 1960-1970 l'ont amené à réinvestir son ontologie naturaliste dans des perspectives qui n'étaient pas anticipables auparavant. En ce sens, il y a chez lui une véritable action réciproque entre la théorie et la pratique.

Dans ce lien entre la théorie (naturaliste) et la pratique (militante-écologiste) se fait jour un *naturalisme politique* sur lequel nous proposons de revenir en conclusion afin d'en préciser les enjeux et l'actualité. Cette expression permettra de souligner, d'une part, que Marcuse est parvenu à percevoir très tôt la centralité politique de la question écologique et son lien aux autres luttes sociales grâce au paradigme de la critique de la domination de la nature. D'autre part, elle visera à défendre la pertinence actuelle d'une crit-

ique naturaliste des sociétés capitalistes, non pas en promouvant le concept de nature *contre* les critiques antinaturalistes (venant de Bruno Latour, de Philippe Descola et d'autres), mais en proposant une conception non dualiste de la nature qui prend acte de la critique antinaturaliste sans pour autant rejeter la référence à la naturalité.

1. Théorie

1.1. L'ontologie (non moderne) du jeune Marx

La lecture que le jeune Marcuse propose des *Manuscrits économique-philosophiques* de 1844 lors de leur parution posthume, en 1932, marque le premier moment d'élaboration de son naturalisme ³. Soulignons d'emblée que Marcuse, dès cette période, soutient un naturalisme qui n'est pas dupe des instrumentalisation du concept de nature, en particulier dans les idéologies totalitaires qui naturalisent le « peuple », la « race », la « famille », le leader charismatique, la guerre, etc. ⁴ Le *naturalisme* qu'il élabore grâce au jeune Marx cherche précisément une alternative aux stratégies fascistes de *naturalisation* qui gangrènent l'Europe dans la triste décennie des années 1930. Il ne s'agit donc pas, dans son interprétation de Marx, de faire un usage naïf du concept de nature, mais bel et bien d'arracher ce concept à ses usages réactionnaires pour ne pas en laisser le monopole aux tendances contre-révolutionnaires de son temps ⁵.

L'originalité de la lecture des *Manuscrits de 1844* par Marcuse tient dans la compréhension *ontologique* des catégories marxistes qu'il propose ⁶ : il s'agit de comprendre les catégories mobilisées par Marx (le travail, la propriété) comme des structures existentielles qui engagent moins le propre de l'être humain que la configuration ontologique d'un rapport au monde. Cette perspective ontologique, Marcuse la tient à l'époque de son travail avec Heidegger ⁷, et il considère que Marx lui-même la doit à Hegel ⁸. Dans *L'ontologie de Hegel et la théorie de l'historicité*, publié également en 1932 ⁹, Marcuse interprète la philosophie de Hegel comme une ontologie vitaliste qui réinscrit les besoins de l'existence humaine

dans la « mobilité » fondamentale de tout ce qui est : l'être n'est dès lors plus compris comme une substance, mais comme une dynamique qui se développe à partir de conditions de possibilité historiques. C'est depuis cette perspective ontologique qu'il aborde les *Manuscrits de 1844*.

Cela permet à Marcuse, à partir de Marx, de penser le travail non pas comme une activité spécifique limitée à une sphère d'activité (la sphère économique), mais comme un mode d'être au monde qui révèle la structure existentielle de l'être humain. De la même manière que, dans *Être et Temps*, Heidegger faisait de l'angoisse une structure générale de l'existence et non un affect subjectif bien déterminé, Marcuse voit dans la catégorie marxienne de travail la compréhension de la manière dont l'être humain *est au monde*. Le travail dévoile en effet ce qui constitue le rapport au monde de l'existence humaine en général : une activité vitale qui s'extériorise dans le monde de manière collective et historique pour satisfaire ses besoins, et dont la liberté consiste à ne plus se rapporter au monde comme à un univers étranger et hostile, un lieu dénué de sens et rempli de souffrances, mais comme le lieu de réalisation de ses capacités sensibles, pratiques et intellectuelles ¹⁰. Se révèle ainsi dans le travail ce qui fait la teneur de toutes les activités humaines : non pas une essence humaine figée, mais une ouverture au monde qui s'opère toujours via la coopération avec autrui, qui change en fonction des époques et des sociétés, et qui répond à l'ensemble des besoins humains – depuis les besoins les plus élémentaires jusqu'aux besoins intellectuels les plus complexes (dans l'art, dans la science).

C'est depuis cette analyse ontologique du travail que le rapport à la nature devient central. Marcuse met l'accent sur le fait que, pour le jeune Marx, l'être humain est un être naturel, qu'il appartient comme tous les autres êtres à la nature ¹¹. Cependant, dans l'activité de travail par laquelle cet être naturel s'objective dans l'extériorité, il en arrive à se contempler en tant qu'objet et à se distinguer, en tant que sujet, du monde objectif qui lui fait face ¹². Ainsi, par le travail, la nature en arrive à se différencier à l'intérieur d'elle-même entre un monde naturel et un monde humain (qui certes est

naturel, mais qui n'est pas *que* naturel, parce qu'il pose *pour lui* la nature dont il se distingue). C'est ainsi que les êtres humains, en tant qu'ils appartiennent à la nature, parviennent à *se rapporter* à la nature qu'ils transforment et dans laquelle ils s'objectivent. Tout se passe comme si la nature se dédoublait et faisait retour sur elle-même à travers le travail. Ce retour sur soi de la nature par la *praxis* humaine est décisif parce qu'il permet de penser la nature comme la sphère de réalisation de l'existence humaine : « La "nature" entière (au sens large, où ce mot désigne tout ce qui existe hors de l'homme) est le moyen de la vie humaine, ce qui permet à l'homme de vivre » 13.

On est ainsi amené à considérer à la fois que l'être humain *est* naturel et qu'il *ne l'est pas*. Cela signifie que la naturalité de l'humain se dit en plusieurs sens, qui nous amènent progressivement à une paradoxale *prise de distance naturelle d'avec la nature* : 1) l'être humain n'appartient pas à un ordre surnaturel (âme immortelle, créature de Dieu, miracle) ; 2) cela signifie qu'il partage avec les vivants non humains un ensemble de propriétés et de capacités qu'on peut dire « naturelles » (besoins, vieillissement, vulnérabilité, reproduction, sentiment de plaisir et de douleur, etc.) ; 3) enfin, même en ce qui concerne les capacités proprement humaines (intellection, symbolisation, réflexion), elles sont héritées de l'histoire de l'évolution et ne sont pas créées par l'être humain à la manière dont sont créés les artefacts et autres productions socio-culturelles – on peut dire en ce sens que l'être humain a les capacités *naturelles* pour constituer la nature comme ce qui est *autre* par rapport à la société et à la culture. C'est à cette scission de la nature à partir d'elle-même que conduit le naturalisme jeune-marxien de Marcuse.

Il importe ici de prévenir deux interprétations fautives de cette conception de la nature. La première consisterait à lire dans cette nature qui fait face à l'homme une reconduction pure et simple de l'ontologie dualiste des modernes, comme s'il y avait la culture d'un côté, et la nature de l'autre 14. Marx défend en réalité une ontologie qui est en rupture avec ce paradigme dualiste 15. Non seulement il réinscrit l'être humain dans la nature, en enracinant l'ensemble de ses capacités dans l'expressivité vitale du monde naturel,

mais il considère aussi que les activités humaines ne sont rien indépendamment de la nature qu'elles s'approprient. Aussi bien en amont qu'en aval de son existence, l'humanité est indissociable de la nature. C'est pourquoi Marcuse retient tout particulièrement des *Manuscrits de 1844* l'identité de « l'humanisme » et du « naturalisme » posée par Marx ¹⁶ : « L'unité de l'homme et de la nature est d'un caractère essentiel : l'homme n'est pas dans la nature, la nature n'est pas son monde extérieur qu'il devrait rejoindre après être d'abord sorti de son intériorité ; l'homme est nature, la nature est son "extériorisation", "son œuvre et sa réalité" » ¹⁷. Dans la perspective marcusienne, l'histoire humaine n'est pas séparable de l'histoire de la nature : « L'histoire de l'homme s'identifie à l'histoire de la *totalité* de l'étant, de "la nature entière" » ¹⁸. On est loin de l'idée moderne d'une séparation tranchée entre deux ordres ontologiques étanches l'un par rapport à l'autre.

Une seconde mésinterprétation consisterait cependant à accorder cette remise en cause du « grand partage » ¹⁹ entre nature et culture, mais à considérer que Marx n'y parviendrait qu'au prix d'une réduction instrumentale et utilitaire de la nature : la nature ne serait pas séparée du monde culturel de l'être humain parce qu'elle serait soumise à son empire ²⁰. Il faut bien admettre que, sur ce point, les propos de Marcuse (à la suite de ceux de Marx) sont souvent ambigus ²¹. Il y a bien dans les *Manuscrits de 1844* l'idée d'un façonnement de la nature par l'homme, d'une appropriation qui semble, au premier abord, réduire tous les non-humains à des moyens en vue des fins humaines. Comme le résume Marcuse, selon Marx, « l'homme (...) doit se l'approprier, en faire son bien propre ; il doit transformer les objets de ce monde, pour en faire en quelque sorte des organes de sa vie, laquelle s'exprimera par eux et en eux » ²².

Une interprétation du motif de l'appropriation de la nature qui ne va pas dans le sens de sa réduction à la rationalité instrumentale est néanmoins possible. Lorsqu'il interprète l'idée de Marx selon laquelle « la nature est le corps propre non organique de l'homme » ²³, Marcuse insiste sur le fait qu'il ne s'agit pas seulement de réduire la nature à un « moyen de subsistance » pour l'être humain

24. Pour ce dernier, « les objets ne forment pas seulement le milieu de son activité vitale immédiate, il ne les “façonne” pas seulement en tant qu’objets de ses besoins immédiats, mais il est ouvert à tout ce qui est. [...] Il peut produire “d’après les lois de la beauté” et non pas seulement selon la mesure de son besoin propre » 25. La liberté ne se réalise donc pas uniquement dans la soumission utilitariste de la nature aux fins humains. Ce que Marx nomme « l’appropriation » de la nature peut vouloir dire tout autre chose que la soumission ou la domination de la nature ; il peut s’agir d’un rapport esthétique, d’un enrichissement des potentialités de la nature, ou tout simplement d’un laisser-être du monde naturel pour lui-même 26. L’objectivation de l’être humain dans le monde, en tant que liberté, ne signifie pas qu’il deviendrait maître et possesseur de la nature, mais simplement qu’il ne s’y rapporte pas comme à une puissance hostile et étrangère qui lui ferait face tel un ennemi : cette attitude comprend par conséquent tous les rapports à la nature (en particulier esthétiques et désintéressés) qui parviennent à établir un rapport non utilitaire et non conflictuel avec les êtres naturels 27.

On comprend que c’est un sens alternatif de la propriété qui est ici en jeu. Dans l’appropriation « vraie » ou « authentique », il s’agit de s’approprier la nature pour qu’elle ne nous apparaisse pas comme radicalement *autre*, mais qu’elle soit dans une relation harmonieuse avec l’existence humaine 28. Cela signifie que s’approprier le monde est indissociable du fait de s’approprier soi-même, puisque la nature qui est investie par l’appropriation est aussi bien la nature humaine que non humaine. Tel est l’enseignement du concept ontologique de travail : transformer la nature *hors de nous*, c’est toujours transformer la nature *en nous* en pliant notre corps et notre esprit à un certain effort qui permet de développer les multiples potentialités dont est porteur l’être humain, et qui en même temps déploie des potentialités dans la nature non humaine. Raison pour laquelle Marx peut écrire que « la suppression positive de la propriété privée (*Privateigentum*) » est « l’appropriation (*Aneignung*) sensible de l’essence et de la vie humaine » 29. L’allemand permet ici de différencier un sens *ontologique* de l’appropriation (*Aneignung*), qui doit être comprise comme un processus de famil-

iarisation avec le monde et avec soi-même, une manière de se rendre familier à la nature en soi et hors de soi pour rendre possible un épanouissement mutuel – d'un sens *juridique* de la propriété privée (*Eigentum*), où le sens de la familiarisation disparaît au profit de la simple possession, de l'« avoir » qui fait de la nature un simple capital ou un bien de consommation.

Comme le souligne Marx, c'est le primat de la propriété privée qui nous a rendus sourds à l'appropriation comme manière de nous familiariser avec le monde. « La propriété privée nous a rendus si sots et bornés qu'un objet ne devient le *nôtre* qu'à partir du moment où nous l'avons, et donc où il existe pour nous comme capital, ou à partir du moment où il est immédiatement possédé par nous, mangé, bu, porté sur notre corps, habité par nous, etc., bref à partir du moment où il est *utilisé* » 30. La propriété privée *réduit* le rapport aux êtres de la nature à leur simple utilité : la nature n'existe plus pour nous sous d'autres modes que celui, utilitaire, du profit et de la consommation. Là où l'appropriation a pour signification ontologique d'engendrer une multiplicité de rapports et une profusion d'expériences en rendant la nature familière et épanouissante (la beauté d'un paysage, le développement d'un mode de vie lié au travail, des souvenirs d'enfance associés à un lieu, une pratique sportive, des coutumes et des traditions...), la propriété privée vient supprimer cette richesse en lui substituant une relation instrumentale appauvrie.

On comprend dès lors que, au-delà de la seule relation juridique et économique qui relie la propriété privée au travail aliéné (le fait que les travailleurs-euses ne possèdent pas les moyens de production et les produits de leur travail), c'est bel et bien un sens ontologique qu'il faut donner au rapport entre les deux. Car ce qui se joue dans le travail aliéné est un appauvrissement du même type que celui qui est à l'œuvre dans la propriété privée. La propriété privée exprime elle-même « une vie *humaine aliénée* » 31 parce que le travail aliéné désigne plus qu'une simple modalité de l'activité économique : il exprime plus généralement l'aliénation de la nature humaine et non humaine dans toutes les sphères de l'existence. Dans la souffrance et l'absence de sens des journées de labour où

l'ouvrier·ère est réduit·e à n'être plus qu'une bête de somme, c'est la réduction drastique des possibilités de la nature en l'être humain qui devient flagrante. De la même manière que la propriété privée constitue une limitation profonde des possibilités du rapport à l'objet, le travail aliéné signifie une limitation semblable dans le rapport du sujet à lui-même et aux autres sujets. C'est pourquoi, écrit Marcuse, le travail aliéné « n'est pas seulement une situation économique, mais une aliénation de l'*homme*, une dévalorisation de la *vie*, une inversion et une perte de la *réalité humaine* » ³². Par quoi l'on comprend que le capitalisme n'engendre pas uniquement de la souffrance mentale et corporelle – encore que ce soit assurément le cas –, mais qu'il produit aussi un appauvrissement de l'être au monde en général, une « pauvreté absolue » ³³. Tel est le sens de l'aliénation, qu'il faut comprendre comme aliénation de la nature en nous et hors de nous : la nature en tant qu'elle nous est rendue radicalement *autre, étrangère, inhabitable*, et qu'elle est ainsi radicalement appauvrie dans ses potentialités.

C'est précisément contre un tel appauvrissement ontologique qu'il s'agit de lutter en valorisant une transformation pratique du monde capable d'instaurer des formes inédites de réconciliation avec la nature humaine et non humaine. S'ensuivent deux lignes directrices de la pensée de Marcuse qui trouveront leur approfondissement dans le reste de son œuvre : d'une part, l'exigence de penser davantage le sens de la réconciliation avec la nature et, d'autre part, la nécessité de fournir une théorie plus précise des possibilités réelles à partir desquelles s'opère le changement historique.

1.2. Se réconcilier avec la nature

La perspective d'une rupture avec l'attitude de domination à l'égard de la nature sera notamment poursuivie par Marcuse dans *Éros et Civilisation*, paru en 1955. Cet ouvrage peut être lu comme un approfondissement de la réflexion qu'avaient menée Adorno et Horkheimer dans la *Dialectique de la Raison*, à propos du lien entre le développement de la civilisation et la domination de la nature ³⁴. À travers une lecture critique de Freud, Marcuse prolonge la réflexion de ses amis et confrères de l'École de Francfort dans deux voies qui étaient esquissées mais insuffisamment développées dans

la *Dialectique de la Raison* : d'une part, la spécificité de la domination de la nature (humaine et non humaine) dans les sociétés capitalistes, et, d'autre part, les espaces de liberté où une réconciliation avec la nature reste envisageable.

Ce qui intéresse tout particulièrement Marcuse dans l'œuvre de Freud est le lien instauré par ce dernier entre la progression de la culture et la domination de la nature interne (« en nous ») et externe (« hors de nous »). Dans *Malaise dans la culture*, Freud expliquait que la culture vise « la protection des hommes contre la nature, et le règlement des relations des hommes entre eux » ³⁵. Le progrès technique et scientifique assure pour l'être humain de « mettre la terre à son service, se protéger de la violence des forces de la nature » ³⁶, tandis que les institutions sociales et la morale, sous la forme du surmoi qui intériorise la contrainte sociale, rendent possibles la coexistence et l'ordre social grâce au sacrifice des pulsions. Ce renoncement à la satisfaction pulsionnelle explique le caractère apparemment antinomique du bonheur et de la culture : « Si la culture impose de si grands sacrifices, non seulement à la sexualité, mais aussi au penchant de l'homme à l'agression, nous comprenons mieux qu'il devienne difficile à l'homme de s'y trouver heureux » ³⁷. Face au principe de réalité, le principe de plaisir doit renoncer au nom des impératifs supérieurs de la civilisation.

La position de Marcuse par rapport à la théorie freudienne consiste à *historiciser* ce que *Malaise dans la culture* considérait comme un processus universel de civilisation. La démarche d'*Éros et Civilisation* vise ainsi à recentrer la focale sur les sociétés capitalistes modernes pour analyser le principe de réalité *spécifique* qui y est à l'œuvre. Il s'agit non pas d'un principe de réalité en général, mais du principe de rendement orienté vers « le gain et la concurrence » :

Par conséquent, dans notre tentative pour élucider l'étendue et les limites de la répression dominante dans la civilisation contemporaine, nous devons la décrire à l'aide du principe de réalité spécifique qui a régi les origines et le développem-

ent de cette civilisation. Nous l'appelons *principe de rendement* pour insister sur le fait que, sous sa loi, la société est stratifiée d'après le rendement économique compétitif de ses membres. Apparemment ce n'est pas le seul principe de réalité dans l'histoire... 38

La spécificité de nos sociétés est que le sacrifice de la satisfaction pulsionnelle se fait sur l'autel du profit : le renoncement au bonheur et l'intériorisation des normes sociales se font dans l'intérêt de l'accumulation capitaliste de la valeur (le rendement). Il s'agit alors pour Marcuse de réfléchir aux brèches à partir desquelles la domination capitaliste de la nature interne et externe pourra être remise en cause dans ce contexte historique. Dans la modernité, il estime que la prise de distance par rapport au principe de rendement a été reléguée dans la faculté de l'imagination et dans l'activité artistique. Dans un monde gouverné par la loi du profit, l'art et l'imaginaire sont les ultimes refuges où une alternative au principe de réalité paraît tolérée : « La tendance à reléguer les possibilités réelles au no-man's land de l'utopie constitue un élément essentiel de l'idéologie du principe de rendement » 39. Marcuse ne tombe pas dans l'illusion naïve selon laquelle l'art, à lui tout seul, pourrait changer la vie. Mais il se refuse pour autant à balayer ses potentialités d'un revers de main, car dans les œuvres d'art s'exprime l'exigence de réconciliation avec la nature en nous et hors de nous. C'est pourquoi il fait retour au Schiller des *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*. À travers « l'instinct de jeu » 40, Schiller pensait une union harmonieuse du naturel et du culturel, et Marcuse en retient que « la philosophie esthétique donne l'idée d'un ordre non répressif tel que la nature dans l'homme et en dehors de l'homme devienne librement sensible aux "lois" de l'apparence et de la beauté » 41. Comme dans le texte de 1932 sur le jeune Marx, c'est la relation esthétique à la beauté naturelle qui permet de proposer une alternative à la loi du profit fondée sur la domination de la nature.

Marcuse s'appuie alors sur la thèse schillérienne d'un « État esthétique » 42 pour souligner l'enjeu « politique » 43 de cette perspective esthétique qui n'est pas cantonnée au domaine séparé de l'art ou de l'imaginaire. Il peut ainsi chercher dans les mythes et

dans les œuvres artistiques les traces d'une aspiration à la réconciliation avec la nature qui, certes, s'enracinent dans l'imaginaire, mais portent une exigence de transformation sociale. *Éros et Civilisation* mentionne notamment les figures mythologiques d'Orphée et de Narcisse comme des alternatives à la figure de Prométhée, symbole de la domination de la nature : « L'Éros orphique et narcissique englobe la réalité dans des relations libidineuses qui transforment l'individu et son milieu » ⁴⁴. Loin d'être un simple fantasme, cette relation pacifiée avec la nature peut devenir un principe culturel à part entière, comme le prouve selon Marcuse la société Arapesh, décrite par Margaret Mead : « Au premier plan de cette description apparaît une expérience du monde fondamentalement différente : la nature n'est pas prise comme un objet de domination et d'exploitation, mais comme un "jardin" qui peut croître. L'homme et la nature sont liés dans un ordre non-répressif » ⁴⁵.

Cette référence à une société extra-européenne sert à l'évidence à montrer qu'une autre organisation du monde est possible. Il n'en reste pas moins que, dans nos sociétés, comme y insiste Marcuse, le principe de rendement tend à *déréaliser* les possibilités de réconciliation avec la nature. C'est dès lors la question des possibilités *réelles* de transformation sociale qui est directement posée par cette tension entre, d'un côté, des figures mythologiques qui appartiennent à notre civilisation, mais qui trouvent refuge dans l'imaginaire, et, de l'autre, une société extra-européenne qui, certes rompt avec l'irréalité de l'imaginaire, mais ne constitue pas pour autant un horizon plausible de transformation pour nos sociétés régies par le principe de rendement ⁴⁶.

1.3. Réinventer la dialectique

Cette réflexion sur les possibilités réelles de transformation sociale prend appui de nouveau sur le dialogue entre Hegel et Marx à propos de la dialectique historique, dans *Raison et Révolution* (1939), et elle se poursuit dans les années 1960 à l'aune des impasses rencontrées par la dialectique hégéliano-marxienne. Dans *Raison et Révolution*, Marcuse décrit la dialectique hégélienne comme une dynamique ontologique fondée sur la « négativité » ⁴⁷. Cette nég-

activité rend raison du mouvement de l'histoire, puisque chaque société déterminée renferme en elle des possibilités qui appellent son propre dépassement (sa négation) pour être réalisées : « Car la négativité, on l'a vu, est à l'œuvre dans le processus même de la réalité, si bien que rien de ce qui existe n'est vrai sous sa forme donnée : chaque chose particulière doit développer de nouvelles conditions et de nouvelles formes pour accomplir ses virtualités » ⁴⁸. C'est en cela que Marx se fait le véritable héritier de Hegel. Car en fondant le passage au communisme sur les contradictions immanentes aux sociétés capitalistes, il enracine dans ce processus de négation déterminée la possibilité du changement révolutionnaire :

Pour Marx comme pour Hegel, la dialectique enregistre le fait que la négation inhérente à la réalité est le "principe moteur et créateur" : la dialectique est "la dialectique de la négativité". Chaque fait est davantage qu'un simple fait, il représente une négation et une restriction de possibilités réelles : le travail salarié est un fait, mais il est en même temps une entrave au travail libre qui pourrait satisfaire les besoins humains ; la propriété privée est un fait, mais elle est en même temps la négation de l'appropriation collective de la nature par les hommes. ⁴⁹

Dans cette citation, on voit à quel point *Raison et Révolution* continue de méditer la lecture des *Manuscrits de 1844*. Cette fois, le lien entre Hegel et Marx s'opère à partir de la théorie hégélienne des possibilités réelles ⁵⁰. Il s'agit d'affirmer que l'histoire humaine aspire à « la satisfaction universelle de toutes les virtualités humaines » comprise comme « principe de l'organisation sociale » ⁵¹ [51], tout en montrant que cette virtualité humaine n'a pas d'autonomie par rapport aux conditions de possibilité concrètes de l'émancipation. C'est l'attention à ces conditions concrètes qui différencie la possibilité réelle de la possibilité logique (simple affirmation du principe de non-contradiction) ou même de la possibilité abstraite (qui est plus déterminée que la possibilité logique, mais qui reste trop indéterminée par rapport aux conditions réelles) ⁵². De ce point de vue, il n'y a d'autre alternative que de se rendre attentif à ce qui, réellement, rend possible une transformation sociale :

Par exemple, si les rapports sociaux enracinés dans un système donné sont injustes et inhumains, ils ne sauraient être éliminés par d'autres possibilités réalisables si ces possibilités ne sont pas elles aussi enracinées dans ce système ; il faut qu'elles y soient présentes, par exemple sous forme de richesse patente en forces productives, de développement des besoins et désirs matériels, de culture avancée, de maturité sociale et politique, etc. 53

Ce sont précisément ces possibilités réelles qui, chez Hegel comme chez Marx, fondent la dynamique dialectique qui produit la transformation sociale. Comme l'écrit Marcuse, « le nouveau système est réellement possible si ses conditions sont présentes dans l'ancien, c'est-à-dire si la première forme sociale possède effectivement un contenu qui tend à la nouvelle forme comme à sa réalisation » 54.

Or, tout le problème est que, à ce niveau de la possibilité réelle, le mouvement de la négativité peut être bloqué, de sorte que la libération des virtualités de l'existence humaine se trouve elle aussi entravée. Dans la préface de 1960 à la réédition de *Raison et Révolution*, intitulée « Note sur la dialectique », Marcuse rappelle que « les groupes sociaux que la théorie dialectique a reconnus comme représentant les forces de négation sont vaincus par le système établi ou lui sont réconciliés » 55. Il rejoint ainsi le constat de tous ses compagnons de la première École de Francfort : celui d'un écart entre, d'un côté, les possibilités *objectives* de la transformation sociale, qui sont bel et bien des possibilités réelles, et, de l'autre, les possibilités *subjectives* des acteurs sociaux qui, pour leur part, sont absentes et, si l'on peut dire, déréalisées 56. L'idée de Hegel, reprise par Marx, d'un mouvement de négativité qui serait immanent aux possibilités réelles du monde existant est démentie par le mouvement de l'histoire elle-même : les prolétaires se sont tournés vers les partis fascistes plutôt que de faire la révolution, et lorsqu'ils l'ont faite, cela a abouti au régime autoritaire et bureaucratique de l'Union soviétique. Cette impasse historique introduit une situation paradoxale dans laquelle le changement social est *à la fois* possible et impossible en raison de l'intégration de la classe ouvrière, telle que Marcuse et ses collègues francfortois l'ont très tôt repérée comme un obstacle majeur à la révolution 57.

Pour dénouer cette tension, Marcuse va se tourner vers de nouveaux sujets de la transformation sociale (les mouvements féministes, les mouvements écologistes, le mouvement des droits civiques), mais il va aussi transformer la théorie hégélienne et marxienne de la négativité historique. Dans la conférence de 1966 « Sur le concept de négation dans la dialectique » ⁵⁸, Marcuse part du constat d'un blocage de la dynamique historique de la négativité : « Il semble qu'à notre époque nous assistions à quelque chose comme une suspension de la dialectique de la négativité » ⁵⁹. Ce qui *ne fonctionne plus*, c'est précisément l'idée selon laquelle un système social engendrait de lui-même, de manière immanente, la négation de son existence et le passage à un nouvel ordre social : « la difficulté principale me semble résider dans le concept dialectique selon lequel les forces négatives se développent à l'intérieur d'un système antagonique existant. Il semble qu'il est aujourd'hui difficile de démontrer ce développement de la négativité à l'intérieur de la totalité antagonique » ⁶⁰. Ce constat pourrait conduire à une forme de scepticisme radical face à toute tentative de changement social (un pessimisme historique dont on a souvent accusé Adorno et Horkheimer), mais ce n'est pas la position à laquelle aboutit Marcuse. Si la négativité immanente ne parvient plus à libérer les possibilités réelles de la totalité sociale, alors il convient de se tourner vers les possibilités réelles que recèle une négation *extérieure* au système : « Les problèmes que nous soulevons ici concernent la possibilité réelle qu'une totalité antagonique existante soit niée et abolie de l'*extérieur* dans la dynamique de l'histoire, pour atteindre ainsi le stade historique suivant » ⁶¹ [61].

Marcuse cherche alors à préciser ce qu'il entend par cette négativité externe. Il indique qu'il ne s'agit pas d'une extériorité *spatiale*, comme si la solution au capitalisme mondialisé se trouvait uniquement dans des régions du monde qui seraient tenues à l'écart de son empire. Il faut davantage penser une « différence qualitative » ⁶² qui introduit un écart absolu dans la logique de l'état de choses existant : « Je veux dire : l'extérieur au sens des forces sociales représentant des besoins et des fins qui sont opprimés dans la totalité antagonique existante et ne peuvent pas se déployer en elle » ⁶³. Ces besoins et ces fins doivent par définition ne pas s'intégrer à « la

productivité agressive et répressive de la société dite “d’abondance” » ⁶⁴ ; ce sont des formes de vie et des relations au monde qui mettent en œuvre un autre projet de société dont les principes sont radicalement étrangers à ceux qui structurent le monde tel qu’on le connaît. La négation externe signifie donc qu’il y a, à l’intérieur même du capitalisme, des poches de désirs, de besoins et de valeurs qui ne sont pas capitalistes et qui sont irréconciliables avec le système capitaliste.

La question est alors de savoir quelles sont les « forces » et les « mouvements » ⁶⁵ qui, dans les années 1960, portent cette critique « externe » du capitalisme. Marcuse explique que « la force de la négation, nous le savons, ne se concentre aujourd’hui en aucune classe » ⁶⁶, prenant acte du fait que la classe prolétarienne ne peut plus constituer l’unique sujet politique et social de l’émancipation historique. Il décrit alors un foisonnement chaotique de contestations radicales et de nouveaux mouvements qui sont en quelque sorte des « sujets larvaires », s’il nous est permis de reprendre ici la terminologie deleuzienne ⁶⁷ : c’est-à-dire des sujets politiques qui sont encore à l’état d’ébauche, qui ne sont pas unifiés, qui ne constituent pas encore une force organisée capable de changer les choses, mais qui n’en incarnent pas moins la seule alternative désirable et véritablement émancipatrice.

[La force de la négation] constitue actuellement une opposition encore chaotique et anarchique ; elle est politique et morale, rationnelle et instinctive ; elle est refus de jouer le jeu, dégoût de toute prospérité, obligation de protester. C’est une opposition faible, une opposition inorganique, mais qui, à mon sens, repose sur des ressorts et vise des fins qui se trouvent en contradiction irréconciliable avec la totalité existante. ⁶⁸

On tient là le cadre à partir duquel Marcuse s’intéresse aux mouvements écologistes et aux autres mouvements de la *New Left* dans les années 1960 et 1970 : cette nouvelle militance incarne ce dehors radical par rapport aux exigences de profit et de consommation de la « société d’abondance ».

2. Pratique

2.1. Vers une « nouvelle sensibilité » : Marcuse et la New Left

Comme cela fut noté par de nombreux commentateurs ⁶⁹ ainsi que par Marcuse lui-même ⁷⁰, il est évident que si les nouveaux mouvements de contestation ont pu le marquer à ce point et s'il les a d'emblée soutenus publiquement, c'est qu'à travers le thème du « Grand Refus » et l'importance politique accordée au plaisir, à la sensibilité et à l'imagination, *Éros et Civilisation* en avait d'une certaine manière anticipé les principes critiques et normatifs. Mais ce qui est peut-être plus décisif encore lorsqu'on analyse la philosophie de Marcuse dans son évolution, c'est que ce mouvement a en retour impulsé une véritable réactualisation de son diagnostic historique concernant l'identification du « facteur subjectif » de la révolution ou des sujets porteurs d'un désir révolutionnaire ⁷¹. Jusqu'au milieu des années 1960, Marcuse tendait au fond à situer la négation externe aux marges inconscientes du système capitaliste, dans l'ensemble des « parias » et « outsiders » qui sont *objectivement* porteurs d'une exigence de transformation sociale, mais qui, *subjectivement*, ne sont pas révolutionnaires :

Cependant, au-dessous des classes populaires conservatrices, il y a le substrat des parias et des « outsiders », les autres races, les autres couleurs, les classes exploitées et persécutées, les chômeurs, et ceux qu'on ne peut pas employer. Ils se situent à l'extérieur du processus démocratique; leur vie exprime le besoin le plus immédiat et le plus réel de mettre fin aux conditions et aux institutions intolérables. Ainsi leur opposition est révolutionnaire même si leur conscience ne l'est pas. ⁷²

Par contraste avec ces sujets qui sont révolutionnaires sans le savoir (ou objectivement et non subjectivement), les divers mouvements de la *New left* (féministes, anti-impérialistes, anti-racistes, écologistes) vont montrer à Marcuse que des groupes sociaux porteurs d'une *subjectivité révolutionnaire* existent et sont capables de polit-

iser la négativité externe, c'est-à-dire antagonique au système capitaliste, qu'il appelle de ses vœux.

Dans ses conférences à l'Université libre de Berlin Ouest en 1967, publiées dans *La fin de l'utopie*, Marcuse distingue désormais de manière plus précise « deux pôles extrêmes ⁷³ » qui remettent fondamentalement en cause l'ordre existant : d'un côté, il mentionne de nouveau les « outsiders » auxquels il se réfère dans *L'homme unidimensionnel* et qu'il situe principalement « dans les ghettos, chez les sous-privilegiés, ceux dont même le capitalisme avancé ne veut ni ne peut satisfaire les besoins vitaux », mais dont il précise qu'ils sont « dépourvus d'organisation politique » ⁷⁴ ; de l'autre, il insiste sur « les privilégiés », parmi lesquels il compte la dite « nouvelle classe ouvrière » hautement qualifiée mais dont la « conscience a capitulé » ⁷⁵, et surtout « l'opposition étudiante » ⁷⁶ qui, aux États-Unis, s'est politisée à l'occasion du Mouvement des droits civiques et de la guerre du Vietnam. À propos des étudiant·es politisé·es, Marcuse souligne deux dimensions particulièrement importantes de leur combat. D'abord, une problématisation des besoins structurés par les exigences capitalistes de la société de consommation : « une opposition qui condamne en bloc le système et son *Way of life*, condamne sa pression constante et omniprésente, qui dégrade tout en marchandises ; l'opposition à un système dans lequel la vente et l'achat constituent la substance et l'horizon de toute vie » ⁷⁷. Ensuite, une problématisation de l'agressivité (la pulsion de mort, en langage freudien) qui s'avère essentielle au fonctionnement du système capitaliste, à travers la violence raciste qui hante l'Amérique et les guerres impérialistes qui révèlent le caractère économiquement et géopolitiquement structurel de la violence militaire.

C'est à l'aune de la lutte contre la structuration capitaliste des besoins et contre l'agressivité structurelle du capitalisme que Marcuse comprend les mouvements étudiants et, plus généralement, le caractère innovant de la *New Left*. Il y voit une « protestation qui réunit la révolte politique et la révolte éthico-sexuelle » ⁷⁸. Marcuse prend notamment comme exemple le fait que, dans une manifestation à Berkeley contre la guerre au Vietnam, les étudiant·es ne

se sont pas affronté·es avec violence à la police : ils et elles ont joué de la musique, se sont embrassé·es et caressé·es amoureusement. Comme le commente Marcuse : « Vous jugerez peut-être cet épisode risible et futile ; je crois pour ma part qu'il s'y est manifesté de façon encore toute spontanée et anarchique une unité, la confluence de deux révoltes » 79. Tout l'enjeu de ces nouvelles formes de luttes est de montrer que *d'autres besoins et d'autres investissements pulsionnels* – ou dit autrement, d'autres formes de subjectivation – sont possibles que ceux dictés par la consommation de masse, le racisme et l'impérialisme. On comprend dès lors que Marcuse accorde une importance décisive aux mouvements féministes des années 1960 et 1970, qui promeuvent également une transformation de la sexualité et de la sensibilité en rupture avec une violence viriliste et masculiniste qui réduit le corps des femmes à n'être qu'un objet sexuel ou une machine reproductrice. Il s'agit pour lui de se montrer attentif à tout ce qui est susceptible de changer la *nature* humaine, entendue moins comme une essence humaine que comme ce qui relève du naturel et du corporel en l'être humain (les besoins, les pulsions) : « faire place à ces nouveaux besoins, se transformer matériellement ; il s'agit là physiologiquement d'une nouvelle transformation de la nature humaine, d'une réduction de la brutalité, de la grossièreté, du faux héroïsme, de la fausse virilité, de la compétition à tout prix qui s'expriment aujourd'hui d'une manière toujours plus abominable. Ce sont là aussi des phénomènes physiologiques » 80.

Marcuse ne veut pas dire par là que la naturalité humaine serait donnée *avant* l'histoire et que la lutte contre le capitalisme consisterait à revenir aux « vrais » besoins et aux pulsions « primitives » de l'humanité. Il considère au contraire que « la nature humaine est conditionnée par l'histoire et se développe dans l'histoire » 81, puisque toute pulsion et tout besoin s'avèrent médiatisés socialement. Le naturalisme de Marcuse, on l'a vu, n'oppose pas la nature à l'histoire, à la société et à la culture : il cherche au contraire à les penser dialectiquement et dans une perspective historique. Ainsi, Marcuse considère qu'il y a des besoins vitaux et nécessaires que l'on peut qualifier de « naturels » (se nourrir, se loger, se divertir...),

action de ces besoins : on ne se nourrit pas de la même façon en fonction des époques et des sociétés ; on ne se protège pas du froid et des intempéries de la même manière au Paléolithique supérieur et dans l'Europe du milieu du XX^e siècle ; un paysan du Moyen Âge ne rompt pas le labeur du travail par des temps de loisir comme le fait un ouvrier du XIX^e siècle. On peut dire la même chose des pulsions liées à la sexualité (Éros) et à l'agressivité (Thanatos) : si toutes les sociétés font droit à la satisfaction de ces pulsions et si, en ce sens, on peut les qualifier de « naturelles », pour autant ces pulsions sont orientées et canalisées de manières très différentes selon les contextes socio-historiques. Le naturalisme de Marcuse lui permet de centrer son analyse sur des facteurs corporels (« physiologiques », comme il dit) en posant une double question. D'une part, la question *critique* de la problématisation des besoins et des pulsions qui structurent nos sociétés capitalistes (quels besoins vitaux ne sont pas satisfaits ? quels besoins sont satisfaits, mais sont structurés par les exigences du marché ? comment sont orientées les pulsions libidinales, la sexualité et l'agressivité ?). D'autre part, la question *émancipatrice* de savoir quelles sont les forces qui, dans nos sociétés, proposent des alternatives à la manière délétère dont les besoins et les pulsions sont organisés socialement dans le capitalisme.

C'est à partir de ce double questionnement que Marcuse lit la singularité des mouvements de la *New Left*. Comme il y insiste dans les conférences de 1967, ce qui se trouve ici en jeu, c'est l'opposition de cette « Nouvelle gauche » aux Partis Communistes de l'Est comme de l'Ouest et à leur attachement exclusif à la classe des travailleurs ⁸² : à savoir, le fait de ne plus voir dans l'amélioration des conditions matérielles d'existence l'unique axe des luttes et des revendications politiques, mais de prendre aussi en compte ce tout autre plan qu'est celui d'une transformation de la subjectivité envisagée dans sa dimension corporelle, pulsionnelle et désirante ⁸³, que Marcuse comprend comme ce qui relève de la nature « en nous ». En épousant, comme il le fit très tôt, la cause de la *New Left* et son opposition à toute forme de « marxisme soviétique » ou « orthodoxe », on voit donc que Marcuse reprend les arguments déjà élaborés dans *Éros et Civilisation* à travers sa critique des sociétés

d'abondance et la promotion d'une conception renouvelée de la révolution où c'est la question de la « sensibilité » et de la « réconciliation avec la nature » qui prévaut. Tout se passant ainsi comme si, après qu'il a affirmé dans *Éros et Civilisation* le nœud qui relie la question de la révolution à celle des pulsions et de la sensibilité, l'émergence des mouvements de contestation de la jeunesse n'avait pas seulement fourni une confirmation historique à cette intuition mais avait conduit Marcuse à voir dans le « Grand Refus » de la jeunesse l'« un des facteurs les plus décisifs de changement dans le monde » ⁸⁴.

Parvenu à ce point, il convient toutefois de prévenir d'emblée contre un certain nombre de malentendus dont cette appréciation positive des mouvements de la jeunesse a très vite fait l'objet, et que Marcuse ne cessa lui-même de récuser. Tout d'abord, le fait qu'en soulignant l'importance de cette mouvance politique et en allant jusqu'à parler du « caractère total de la rébellion » ⁸⁵, il n'a jamais été jusqu'à prétendre que les révoltes étudiantes seraient à elles seules et en elles-mêmes « révolutionnaires » ⁸⁶. À quoi s'ajoute qu'il ne s'est jamais non plus agi pour lui de nier l'irréductibilité des groupes sociaux qui participent à la négation externe du capitalisme : les exclus du système et les « privilégiés ». Pour Marcuse, l'opposition de ces groupes ne fait aucun doute, mais si ces groupes sont opposés, c'est moins au sens où ils seraient en conflit direct qu'au sens où il s'agit de deux espèces opposées et contraires au sein d'un même genre : la classe générique du « Grand Refus ». Des groupes opposés sur le plan subjectif (conscience politique) et sur le plan objectif (conditions matérielles d'existence) peuvent ainsi se retrouver unis dans une commune opposition au capitalisme, quand bien même cette opposition reste entièrement à *construire* dans sa teneur politique et sa portée révolutionnaire, comme le martèle Marcuse. Ce qu'entend mettre au jour Marcuse à partir de la fin des années 1960, c'est donc moins la présence de forces révolutionnaires que de « forces négatives » ⁸⁷ ne pouvant devenir de véritables facteurs de révolution qu'à un certain nombre de conditions, dont la plus décisive est de parvenir à opérer une alliance entre les mouvements de décolonisation, les mouvements étudiants et le mouvement des travailleurs-euses ⁸⁸. On comprend alors

que ce qui retient tout particulièrement l'attention de Marcuse au sein de l'opposition des étudiant·es, c'est moins sa puissance directement révolutionnaire que l'importance politique cruciale qu'y revêt la question d'une transformation de la nature humaine ou de ce qu'il ira jusqu'à qualifier de « révolution de la subjectivité » (*revolution of subjectivity*) ⁸⁹.

À ce titre, il est intéressant de souligner que, dans ces conférences berlinoises de 1967 et la réflexion qui s'ensuit sur l'idée d'une « nouvelle *anthropologie* » ⁹⁰, Marcuse souligne ne faire en réalité que reprendre ce qu'il présentera plus tard comme l'« élément réprimé » ⁹¹ ou l'« élément radical libertaire dans la théorie de Marx » ⁹². À savoir, l'importance fondamentale accordée, dans les *Manuscrits de 1844*, aux besoins, sens et forces vitales des individus et ce qu'il interprète corrélativement comme l'importance centrale de la problématique des « types d'homme » ⁹³ pour toute réflexion sur la révolution ou la possibilité d'une transformation émancipatrice de la société. Dans le droit fil d'*Éros et Civilisation* comme des travaux de la Théorie critique sur les structures de caractère et la personnalité autoritaire ⁹⁴, ce qui semble ici en jeu est par conséquent l'exigence d'une transformation de la « nature interne » : une transformation de la subjectivité dans sa dimension corporelle et pulsionnelle, se présentant comme la pierre angulaire de toute réflexion sur la révolution et ne pouvant s'opérer que par l'instauration de nouvelles formes de vie. En bref – et il convient d'y insister pour saisir le sens et la portée du traitement marcusien de l'écologie à partir de 1970 –, si Marcuse identifie bien une puissance politique de premier ordre au sein des révoltes de la jeunesse, celle-ci tient selon lui entièrement au fait de faire valoir ce qu'il présentera dans *Vers la libération* comme une « nouvelle sensibilité » ⁹⁵ allant elle-même de pair avec une véritable « transvaluation des valeurs » ⁹⁶ [96].

C'est cette manière originale qu'à Marcuse d'analyser les révoltes de la jeunesse à partir de la fin des années 1960 – en les rattachant aux ressorts normatifs et naturalistes issus de son interprétation de Marx mais également de Freud – qui permet de comprendre son

traitement de la problématique écologique à partir de l'ouvrage *Contre-révolution et Révolte* ⁹⁷.

2.2. L'écologie et les autres luttes sociales de la New Left

Le naturalisme constitue pour Marcuse un paradigme théorique qui lui permet de penser la domination non seulement sur la nature « en nous », mais aussi sur la nature « hors de nous », c'est-à-dire la nature « externe » des non-humains et des environnements. Cette position naturaliste l'amène à se montrer très tôt attentif aux enjeux de la question écologique, et à connecter cette question aux autres luttes à l'intérieur de la *New Left*. C'est précisément cette mise au premier plan de la problématique écologique au sein des mouvements militants de la « nouvelle gauche », dans les derniers textes de Marcuse, que nous voudrions approfondir à présent.

On pourrait, en l'envisageant sur un mode élargi, considérer que la question écologique traverse l'œuvre de Marcuse en son ensemble, que ce soit à travers l'attention à la « vie » et au « naturalisme » héritée de Hegel et Marx, ou à travers sa critique du gaspillage, de la surconsommation et de la surproduction, comme c'est le cas à partir de *Éros et Civilisation* et de *L'homme unidimensionnel*. Or on voudrait montrer ici que ce n'est en réalité qu'à partir de ses conférences américaines de 1970, publiées dans *Contre-révolution et Révolte* (1972), que cet auteur en est lui-même venu à thématiser cette problématique pour lui conférer une place stratégiquement cruciale dont attestent de nombreux textes, et tout particulièrement « Écologie et Révolution » ⁹⁸ (1972), « Écologie et critique de la société moderne » ⁹⁹ (1979) ou encore « Protosocialism and Late Capitalism » ¹⁰⁰ (1979).

Dans ces textes, il est très clair que le rapport à la nature non humaine est au cœur de la réflexion de Marcuse durant la décennie 1970 et qu'il a su voir le caractère fondamental des luttes écologistes de cette période. Il explique ainsi que « les limites naturelles du capitalisme deviennent visibles dans les mouvements de protestation dans lesquels la nature devient une force potentielle pour la transformation de la société. [...] Dans la rébellion contre l'énergie nucléaire et l'empoisonnement généralisé de l'environnement, la

lutte pour la nature est en même temps une lutte contre la société, et la protection de la nature est en même temps un défi au capital » ¹⁰¹. Il est particulièrement important de constater ici que Marcuse lie les luttes environnementales aux nouvelles luttes sociales de la nouvelle gauche, en faisant de la problématique écologique le ressort d'une transformation révolutionnaire de la société comme de la subjectivité elle-même. Les allusions encore abstraites dans son texte de jeunesse sur les *Manuscrits de 1844*, où il était déjà fait mention d'un rapport non instrumental à la nature et d'une relation esthétique au monde non humain, deviennent ici tout à fait concrètes et se chargent d'enjeux réels (le nucléaire, la pollution) qui sont politisés par de nouvelles militances écologistes. S'opère ici une véritable rencontre entre la théorie naturaliste de Marcuse et de nouvelles pratiques politiques qui n'étaient pas anticipables par la théorie, mais qui trouvent à se nouer avec elle de manière particulièrement heureuse en donnant toute sa place à la problématique de l'exploitation de la nature externe au sein de la critique du capitalisme.

Dans une conférence de 1972 intitulée « Écologie et révolution » (prononcée dans le cadre d'un colloque organisé par André Gorz à Paris ¹⁰²), Marcuse souligne en effet très clairement qu'on ne saurait comprendre le capitalisme sans faire droit à sa logique « expansionniste » ¹⁰³ telle qu'elle passe par une exploitation toujours plus large non seulement des êtres humains, mais des « espaces naturels » eux-mêmes. L'argument que déroule ici Marcuse ne se limite pas à pointer ce qu'en partant d'une réflexion sur la guerre au Vietnam, il va alors jusqu'à présenter – on y reviendra – comme la dimension « écocidaire » du capitalisme. Il s'agit plus radicalement d'y voir la « limitation interne insurmontable de toute économie capitaliste » ¹⁰⁴ en vertu de laquelle « la Terre ne peut pas être sauvée dans le cadre du capitalisme » ¹⁰⁵ ou de qu'on appellerait aujourd'hui un « capitalisme vert ». Ce qu'entend mettre au jour Marcuse en reprenant ici les termes de Gorz, c'est donc bel et bien l'existence d'une contradiction indépassable entre la « logique capitaliste » et la « logique écologique », dès lors que « pris en son sens hautement politique », ce que le « mouvement écologique att-

aque », c'est précisément « l'« espace vital » du capitalisme, l'expansion du domaine du profit et de la production de gaspillage » ¹⁰⁶.

Reste que dans cette conférence parisienne comme dans ses autres textes des années 1970 où il s'attache de près à la problématique écologique, Marcuse ne sépare jamais les luttes écologistes de ces autres formes de luttes qui, comme celles des étudiants ou des femmes, s'attaquent elles aussi aux structures fondamentales du capitalisme. Afin de comprendre ce caractère non pas régional mais bien général du traitement marcusien de l'écologie, il convient dès lors de comprendre comment, dans le droit fil de Horkheimer et Adorno dans *La dialectique de la raison*, Marcuse rattache les questionnements écologiques à une réflexion sur les formes historiques de la domination capitaliste qui trouve sa clef de voûte dans l'idée d'une « domination de la nature » et implique d'envisager la libération comme « libération de la nature » ¹⁰⁷. Telle qu'il la présente au chapitre 2 de *Contre-révolution et Révolte* – intitulé, de manière significative, « Nature et Révolution » –, le nouage opéré entre « transformation radicale de la société » et « transformation radicale de la nature » ¹⁰⁸ repose en effet sur un diagnostic original consistant à établir une étroite corrélation entre la domination telle qu'elle s'exerce sur les êtres humains (et plus spécifiquement encore sur les femmes ¹⁰⁹) et sur la « nature externe », présentant par voie de conséquence la « libération de la nature comme véhicule de la libération de l'homme » ¹¹⁰.

S'il y a cependant une originalité et un apport propres aux analyses de Marcuse par rapport à Adorno et Horkheimer, cela tient à l'attention d'ordre sociologique et historique que Marcuse entend porter aux sujets, aux luttes et aux expériences à même de porter un projet révolutionnaire de « libération de la nature », et au fait que, à la différence de ses collègues francfortois, il s'agit pour lui d'envisager l'horizon émancipateur sous un angle plus directement *politique et stratégique*, c'est-à-dire plus directement ancré dans les luttes sociales de son époque. C'est ainsi que Marcuse cherche à mettre au jour ce qu'à plusieurs reprises il présente comme l'existence de relations intrinsèques entre les mouvements anti-autoritaires, écologistes et féministes :

Le mouvement anti-autoritaire, le mouvement écologiste et le mouvement des femmes ont des liens intrinsèques entre eux : ce sont la manifestation (encore très inorganisée et diffuse) d'une structure instinctuelle, le point de départ d'une conscience transformée qui vient ébranler la domination du principe de performance et de la productivité aliénée. Cette opposition mobilise ainsi les forces de la révolution à un niveau qui a longtemps été négligé par le marxisme (et pas seulement par le marxisme), un niveau qui pourrait interrompre le progrès capitaliste à l'ultime étape de son développement : la nature rebelle, humaine et externe (*rebellious human and external nature*). 111

Selon Marcuse, la question de l'écologie – ou de la « nature externe » – ne saurait en effet être détachée de la problématique métapsychologique des structures de caractère (pulsion de vie et pulsion de mort) et de la problématique du rapport entre hommes et femmes (structuration patriarcale des pulsions érotiques), en ce qu'elles engagent chaque fois la question de ce que, comme Adorno et Horkheimer, Marcuse rattache à la « nature interne » et à la « subjectivité ». Toute la différence étant donc que celui-ci entend, plus résolument que ses collègues francfortois, interroger les « possibilités réelles » d'émancipation propres aux puissances politiques de son temps, en les rattachant à ces « brèches », « fissures » et « interstices » 112 qu'il repère au sein des différents mouvements de la *New Left* 113. Il n'est sans doute pas exagéré de considérer que, avec la théorie de la domination de la nature héritée des autres penseurs de l'École de Francfort, Marcuse a pensé qu'il était possible de fournir un *paradigme transversal* aux différentes luttes de son temps et de proposer ainsi un langage commun au « Grand Refus ».

Comment le comprendre ? En quel sens la perspective naturaliste permet-elle de tisser des « liens » entre les diverses formes d'anti-autoritarisme, les mouvements féministes et les mouvements écologistes qui, à première vue, peuvent pourtant apparaître très différents ? Répondre à cette question suppose de comprendre que ces différents mouvements se trouvent envisagés par Marcuse comme

autant de manière de critiquer le capitalisme entendu comme un *système de domination de la nature humaine et non humaine* :

- 1- l'autoritarisme est critiqué à l'aune de la « destructivité générale qui caractérise nos sociétés » ¹¹⁴, elle-même rendue possible via le développement chez les individus d'une « structure de caractère destructeur » qui oriente l'agressivité pulsionnelle vers tout ce qui est étranger, inconnu ou nouveau, et conduit ainsi à l'acceptation de l'ordre établi ;
- 2- la domination patriarcale se trouve dénoncée comme réduction des femmes aux rôles de « mères » et/ou d'« objets sexuels », qui « naturalise » les qualités de soin, d'attention et d'entretien de la vie auxquelles elles sont traditionnellement associées. À travers la domination masculine sur les femmes à l'époque capitaliste, ce qui se trouve critiqué selon Marcuse, c'est donc une domination de la nature interne (sexualité et capacité procréatrice) qui est elle-même essentialisée de manière idéologique ;
- 3- d'un point de vue écologique, enfin, la critique porte sur la prévalence d'un rapport de domination et d'exploitation par rapport à la nature externe, conçue comme simple matériau inerte à exploiter, quand ce n'est pas comme zone touristique et donc simple marchandise.

L'écologie qui a pour objet la nature externe se trouve ainsi connectée à d'autres luttes sociales qui, selon Marcuse, prennent pour objet la nature interne ; ce qui permet du reste de comprendre la manière dont la théorie freudienne des pulsions se trouve amenée à jouer un rôle central dans sa réflexion sur l'écologie ¹¹⁵, dès lors que ces deux dimensions de la « nature » ne sont pas à ses yeux séparables. Avec les autres mouvements politiques de la *New Left*, les mouvements écologistes participent par conséquent aux possibilités réelles d'une société qui ne serait plus fondée sur la domination capitaliste de la nature, humaine ou non humaine. L'horizon politique du naturalisme de Marcuse se présente alors comme étant celui d'une réconciliation avec la nature en nous et hors de nous, ne

pouvant à ses yeux s'opérer que par un dépassement du capitalisme.

2.3. Reconnaissance de la nature, devenir-femme et transformation de la consommation et de la production

On ne saurait dans le cadre d'un seul article présenter en détail la façon dont, en s'appuyant ainsi sur les mouvements politiques émancipateurs de son temps, Marcuse envisage les cadres normatifs de ce dépassement du capitalisme. En ce qui concerne plus spécifiquement l'écologie, nous nous contenterons de dégager les axes qui nous paraissent les plus décisifs, et qu'on peut, nous semble-t-il, rattacher à trois exigences principales.

Premièrement, l'exigence d'une « reconnaissance de la nature » (*recognition of nature*) comme « sujet » ou « sujet-objet », impliquant comme le souligne Marcuse dans *Contre-révolution et Révolte* de « reconnaître (*recognizing*) en la nature un *sujet* de plein droit (*in its own right*), un sujet avec lequel vivre en commun dans un univers humain » ¹¹⁶. Il s'agit là d'un axe important des textes de Marcuse dans la décennie 1970, et qui, dans cet ouvrage, ne le conduit pas seulement à dire que « la nature elle aussi attend la révolution ! » ¹¹⁷, mais que : « ce qui nous arrive, c'est que nous découvrons – ou plutôt redécouvrons – en la nature une alliée dans notre lutte contre les sociétés d'exploitation où la violation de la nature aggrave encore celle de l'homme » ¹¹⁸. À travers cette promotion d'une « reconnaissance de la nature », il s'agit ainsi de poursuivre une ligne dont on a vu qu'elle trouvait chez Marcuse son impulsion dans sa lecture des *Manuscrits de 1844*, comme dans l'usage qu'il fait de Schiller dans *Éros et Civilisation*, pour promouvoir l'exigence d'une « réconciliation de l'homme et de la nature » entendue comme partenaire d'interaction et puissance de créativité. Il convient toutefois de noter qu'il s'agit également pour Marcuse de poursuivre une réflexion amorcée dès sa thèse sur *L'ontologie de Hegel*, et qui porte sur la « reconnaissance » (*Anerkennung*) telle qu'elle se trouve développée par Hegel au fameux chapitre IV-A de la *Phénoménologie de l'esprit* ¹¹⁹. L'idée de Marcuse consiste dès lors à reprendre l'importance cruciale accordée par Hegel à la reconnaissance dans sa théorie du travail, mais en élargissant le concept de

reconnaissance d'une relation intersubjective (ce qu'elle semble demeurer chez Hegel) à une relation plus large qui inclut le rapport aux non-humains. Dans les termes que Marcuse utilise dans un texte de 1970 intitulé « Cultural Revolution », il s'agit plus précisément d'atteindre à une « reconnaissance » (*recognition*) de l'objet » entendu « non seulement comme matériel mais comme élément et "milieu" de liberté » 120. Et ceci, en montrant que « l'appropriation du monde objectal » passe par l'« établissement d'une relation humaine avec la nature » et par l'« expérience que les choses, sans perdre pour autant leur valeur d'usage, existent dans leur propre droit, leur propre forme – qu'elles sont sensibles (*sensitive*) » 121.

Deuxièmement, l'exigence de ce que Marcuse présente comme une « féminisation » des êtres humains et qui (à la manière du concept deleuzo-guattarien d'un « devenir-femme ») ne suppose pas uniquement une transformation des hommes et de leur sensibilité, mais des femmes elles-mêmes dès lors que « féminin » ne renvoie pas à une norme biologique mais à des qualités de soin et d'entretien de la vie que la domination capitaliste a déléguées aux femmes en les faisant passer pour « naturelles ». Ce qu'il s'agit pour Marcuse de promouvoir, c'est donc ici l'idée d'une « contre-force féminine (*female counter-force*) » 122 permettant d'opérer cette véritable révolution de la sensibilité qui, dans le droit fil des analyses d'*Éros et Civilisation* et de son usage de Schiller, se révèle par conséquent constituer un axe majeur de la problématique du rapport à la nature 123. Mais c'est également cette idée centrale selon laquelle, plutôt que de pouvoir être tenus pour des objectifs suffisants, les « revendications fondamentales de l'égalité des chances, de l'égalité de salaire et de la libération des tâches ménagères et puéricultrices à plein temps » se présentent comme un « préalable indispensable » à ce seul objectif véritablement émancipateur qui est de viser « l'ensemble de l'organisation sociale et sa répartition des rôles » ou une « mutation de la structure elle-même » 124. Si cette importance politique radicale que Marcuse accorde au mouvement féministe converge à ses yeux avec le mouvement écologiste (de même qu'elle converge avec le mouvement anti-autoritaire), c'est donc à nouveau en ce qu'il s'agit d'un mouvement qui remet en cause les fondements mêmes de la domination capitaliste et de l'ensemble des

dualismes (raison/sensibilité, corps/esprit, etc.) sur lesquels elle repose. Et tout particulièrement, donc : l'invention de ce grand partage et de cette grande hiérarchie où les femmes ont été associées à la nature, sa reproduction et son entretien, là où les hommes ont été associés à la production passant par une domination de la nature et dont Marcuse montre qu'elle débouche sur une « productivité *destructrice* » ¹²⁵. C'est là le pan proprement écoféministe de l'écologie politique de Marcuse qui, comme chez Adorno et Horkheimer, mais d'une manière plus directement politique, invite à ne pas dissocier la critique du capitalisme d'une réflexion sur la naturalisation et l'exploitation des activités de reproduction gratuitement accomplies par les femmes, entendues comme une condition de possibilité du capitalisme. À quoi Marcuse associe déjà, comme Jason Moore aujourd'hui ¹²⁶, cette autre *appropriation gratuite* qui est celle de la nature externe, elle aussi entendue comme condition de possibilité du capitalisme et de sa propre survie. Le capitalisme apparaît ainsi comme une entreprise systématique d'appropriation de la nature humaine et non humaine – appropriation qui est elle-même naturalisée et contre laquelle il s'agit de promouvoir des formes révolutionnaires de rapport à la nature interne et externe.

Et enfin, troisièmement, une exigence de « réduction des standards de vie » ¹²⁷ qui, chez Marcuse, se trouve établie à travers deux réflexions étroitement liées l'une à l'autre. D'un côté, une réflexion sur la consommation et les « faux besoins » qui passe par une critique radicale des sociétés de consommation et de la manière dont elles manipulent et dirigent les « besoins » des individus de manière à assurer le maintien du système capitaliste. De l'autre, une réflexion sur le travail, son mode d'organisation et ses fins, passant par des formes d'auto-réflexion critique sur les besoins individuels et collectifs (pourquoi travaille-t-on ? pour satisfaire quels besoins sociaux ? et selon quelle organisation du travail ?). Très proche de la tradition conseilliste, de Fourier mais aussi de Bookchin (traditions et auteurs qu'il cite et discute), Marcuse s'intéresse ici plus précisément à la dimension d'égalité et de démocratie radicale qui, au sein des expériences d'auto-gestion, peuvent présider à l'organisation du travail comme à la définition de ses fins en fonction des

besoins. Mais cela ouvre également chez lui à une réflexion sur la science et la technique, sur leur histoire ainsi que sur les conditions de possibilité d'une « nouvelle science » et d'une « nouvelle technique » ¹²⁸ qui, tout en héritant des progrès réalisés dans l'automatisation (ce qui, on l'a vu plus haut, constitue l'une des limites et ambiguïtés de Marcuse concernant son analyse du machinisme), n'en sauraient pas moins impulser un changement radical de direction et ouvrir à de nouvelles formes de relation entre les êtres humains et la nature. Or ce qui se révèle ici essentiel, c'est la manière dont cette exigence de transformation technologique se révèle à nouveau articulée à l'exigence d'une transformation des « types d'homme » dont on a vu plus haut qu'elle se rattachait dans sa pensée à l'idée d'une transformation de la nature interne. Il s'agit en effet d'opposer aux « faux besoins » répressifs qu'entretient le système capitaliste l'existence de « besoins émancipateurs » (*emancipatory needs*) ¹²⁹, que Marcuse rattache en particulier à la « réduction drastique du travail aliéné socialement nécessaire et à son remplacement par un travail créatif », au « besoin de temps libre autonome » par opposition au « plaisir dirigé », et au « besoin de réceptivité, de tranquillité » par opposition à un monde où le bruit et la pollution physique et mentale ont été érigés en « mode de vie » ¹³⁰.

2.4. La « guerre contre la nature » : écocide, contre-révolution et néo-colonialisme

En soulignant régulièrement, comme le fait Marcuse, l'affinité élective qui relie les mouvements anti-autoritaires, féministes et écologiques, on pourrait penser que, dans sa propre conception de l'écologie, il se contente au fond d'analyser celle-ci depuis le « centre » des sociétés de consommation et que, ce faisant, il occulte la manière dont cette question se présente dans ce qu'on appelait alors le « Tiers Monde » et qu'on rattacherait aujourd'hui au Sud global et aux luttes décoloniales. Or, il est essentiel de souligner qu'il n'en est rien. On a déjà rappelé plus haut l'importance que revêtent, à ses yeux, les luttes de libération nationale ainsi que la mobilisation de la jeunesse contre la guerre au Vietnam. Il s'agit ici d'en tirer toutes les conséquences d'un point de vue écologique.

Marcuse intègre en effet pleinement l'importance qu'il y a à appréhender les phénomènes « néo-colonialistes » et « néo-impérialistes » de son temps dans leur signification écologique : des entreprises qui visent à s'approprier gratuitement ce que, dans la conférence de 1972 « Écologie et révolution », Marcuse désigne comme les « sources et ressources de la vie elle-même » ¹³¹. Ce qui le conduit alors à opérer une mise en corrélation extrêmement intéressante entre le caractère de « génocide » de la guerre du Vietnam et son caractère d'« écocide » pour y repérer cette « plus claire expression du capitalisme contemporain » qu'il rattache à une « guerre contre la nature (*a war against nature*) » ; et Marcuse de préciser : « contre la nature humaine et contre la nature externe » ¹³². Plus encore, toujours dans cette même conférence, il souligne que si l'écologie représente un véritable enjeu, c'est que la « violation de la Terre est un aspect vital de la contre-révolution » ¹³³ telle qu'elle se joue précisément à travers la dimension néo-coloniale et néo-impérialiste que cristallisait selon lui la guerre au Vietnam, et qu'il analysait comme la seule réponse possible du capitalisme aux luttes de libération nationale.

De la même façon qu'on a vu que cet auteur se refusait dès le départ à séparer la réflexion sur les potentiels émancipateurs des mouvements de contestation de la jeunesse d'une réflexion croisée sur les potentiels des mouvements de libération nationale, la réflexion de Marcuse sur l'écologie continue donc bien de croiser ces deux échelles. À savoir, d'un côté, l'échelle du « centre » du capitalisme industriel avancé, où Marcuse entend désormais intégrer la dimension proprement écologique des révoltes de la jeunesse en l'articulant plus généralement à une lutte contre toutes les formes de « domination de la nature ». Et, de l'autre, l'échelle de ce qu'on pourrait appeler le « Sud global », sans lequel on ne saurait selon lui rien comprendre au fonctionnement du capitalisme, qui a constamment besoin de s'étendre et d'exploiter de nouveaux milieux de vie, au prix le plus bas ¹³⁴, en vue d'assurer son propre maintien.

Ce double effort visant à ne pas séparer le « mouvement écologiste » des mouvements féministes et anti-autoritaires, et à ne pas non plus dissocier la manière dont l'enjeu écologique se prés-

ente au centre des sociétés d'abondance et dans les pays du « Tiers Monde », représente sans nul doute l'un des aspects les plus intéressants de l'écologie politique marcusienne. D'abord parce qu'il invite, comme on l'a vu, à conférer une signification et une portée générales à la problématique écologique en montrant qu'elle engage une critique radicale du capitalisme et de ses différentes modalités de « domination de la nature ». Mais aussi parce qu'à travers la prise en charge de la dimension « néo-coloniale », « néo-impérialiste » et plus globalement « contre-révolutionnaire » du capitalisme, Marcuse avait parfaitement saisi l'importance de ce qu'il désignait comme une « guerre contre la nature » au sein de cette contre-révolution capitaliste. En pointant dès le début des années 1970 cette dimension « contre-révolutionnaire » du capitalisme contemporain, Marcuse avait en effet compris qu'il convenait en réalité d'analyser celle-ci comme une réaction à l'ensemble des mouvements en lesquels lui-même avait repéré une potentialité ou un germe révolutionnaire à partir de la seconde moitié des années 1960. C'est ainsi que, au tout début de *Contre-révolution et Révolte*, il note :

Le monde occidental a atteint un nouveau stade de développement : pour se défendre, le système capitaliste doit à présent organiser la contre-révolution à l'intérieur et hors de ses frontières. [...] La contre-révolution est largement préventive en général ; dans le monde occidental, elle l'est exclusivement. [...] Or, c'est pourtant la peur de la révolution qui unit les intérêts et lie les diverses phases et formes de la contre-révolution. [...] Le capitalisme se réorganise pour affronter la menace d'une révolution qui serait la plus radicale de toutes les révolutions historiques. Qui serait vraiment la première révolution *historique mondiale*. 135

En s'appuyant sur les travaux de l'historien Quinn Slobodian 136, on est frappé par la lucidité de ce diagnostic historique pouvant rétroactivement s'interpréter comme l'identification de la dimension contre-révolutionnaire qui, à partir des années 1970, a impulsé la réalisation de l'utopie « globaliste » néolibérale. Car ce qu'avait repéré Marcuse, et que viennent confirmer les analyses de Slobodian, c'est que la néolibéralisation des sociétés à l'échelle globale s'est

précisément opérée sur la base d'un écrasement de l'ensemble des mouvements (ouvriers, féministes, écologistes, anti-impérialistes, etc.) qui, d'une manière ou d'une autre, remettaient en cause la logique concurrentielle et capitaliste du marché ¹³⁷. Relue avec la distance historique qui nous sépare de cette véritable mise au pas propre à la contre-révolution néolibérale, l'écologie politique de Marcuse révèle donc une actualité qui ne peut aujourd'hui que nous interpeller. Elle dessine les contours de ce qui se présente désormais à nous comme une « histoire des vaincus ». Mais elle nous livre simultanément des voies qui n'ont rien perdu de leur pertinence normative et stratégique pour saisir la signification politique, psychologique et existentielle de l'écologie envisagée en son sens radical.

Conclusion

Nous avons montré comment, à partir d'une lecture de Marx et de Freud enracinée dans les problématiques de l'idéalisme allemand (Hegel, Schiller), Marcuse avait développé une théorie naturaliste qui l'a rendu sensible à la pratique politique des formes de militance écologiste dans les années 1960 et 1970 et qui lui a permis de connecter les luttes écologistes avec les autres luttes de la *New Left*. C'est parce que, à la suite d'Adorno et de Horkheimer, il a très tôt compris l'exploitation capitaliste comme une domination de la nature interne et de la nature externe que Marcuse a immédiatement saisi la signification révolutionnaire globale des luttes écologiques de cette période. Son naturalisme théorique lui a ainsi permis de voir dès le départ que la question écologique ne remettait pas seulement en cause *l'un des aspects* du capitalisme (l'appropriation de la nature non humaine), mais le touchait au cœur et visait *son essence même* : la domination de la nature sous toutes ses formes et portée à une intensité sans commune mesure dans l'histoire. La convergence des mouvements féministes, anti-impérialistes et anti-autoritaires avec le mouvement écologiste pouvait alors s'analyser depuis ce prisme qui fait converger toutes les luttes vers un point central : la critique de cette domination et l'exigence émancipatrice d'une réconciliation avec la nature, humaine et non humaine.

Quelle est l'actualité théorique et pratique de la position de Marcuse ? Pour conclure, nous voudrions soutenir qu'il nous aide à penser la pertinence de ce qu'on pourrait appeler un naturalisme politique. D'un point de vue ontologique, le *naturalisme* se caractérise aujourd'hui ¹³⁸ par la reconnaissance du fait que « la nature existe » et donne lieu à une ontologie générale (les êtres humains appartiennent à la nature) et à une ontologie sociale (les activités humaines s'approprient la nature – externe et interne – à travers des pratiques matérielles et symboliques ¹³⁹). Ce naturalisme est *dialectique*, parce qu'il thématise à la fois l'inscription des sociétés humaines dans la nature et la transformation en retour de la nature par les activités humaines. Il est également *historique*, au sens où il conduit à penser l'histoire des sociétés humaines comme différentes manières d'agencer et d'organiser l'appropriation symbolique et matérielle de la nature – il aboutit ainsi à réfléchir la manière spécifique dont le capitalisme a inventé un nouveau rapport destructeur à la nature ¹⁴⁰. Ce naturalisme dialectique et historique, Marcuse le partage avec les autres théoriciens de la première génération de l'École de Francfort, Theodor W. Adorno et Max Horkheimer. Mais chez l'auteur d'*Éros et Civilisation*, il s'agit également d'un naturalisme *politique* en un double sens : au sens où il rend possible la compréhension et l'analyse de mouvements politiques qui entendent défendre la nature (les mouvements écologistes pour la nature « externe », mais aussi tous les mouvements sociaux qui peuvent être appréhendés depuis le prisme des luttes contre la domination de la nature « interne ») ; et au sens où il construit un cadre théorique encore pertinent de nos jours pour une politique de réconciliation avec la nature.

Ainsi, si le naturalisme de Marcuse peut être qualifié de « politique », c'est d'abord parce qu'il s'agit d'une position théorique qui lui a permis de saisir et de conceptualiser, dans la réalité sociale de son temps, l'importance de nouveaux mouvements politiques, en particulier celle des mouvements écologistes et leur lien avec d'autres luttes sociales. Il faut bien voir à cet égard que, par-delà toutes les critiques actuelles que l'on peut adresser au concept de nature, il s'agit d'un concept qui a historiquement permis de comprendre ce qui était en jeu dans la question écologique et dans

d'autres formes de domination où c'est la naturalité humaine (besoins, pulsions) qui s'avère impliquée de manière centrale. D'un point de vue historique, le concept de nature a servi à saisir le caractère écocidaire du capitalisme dans les années 1960 et 1970, et à politiser la lutte des écologistes en montrant leur résonnance avec les autres luttes de ces années-là. Marcuse est le témoin de cette époque où la critique de la domination de la nature humaine et non humaine permettait d'articuler la grammaire conceptuelle de la critique du capitalisme sous toutes ses modalités. Il s'est lui-même engagé politiquement sur la base d'une ontologie naturaliste dont il a toujours cherché à relier les aspects théoriques avec ses implications pratiques, et qui, à ses yeux, apparaissait comme un langage commun possible pour tous les fronts du « Grand Refus ».

Mais s'il est possible de parler de naturalisme « politique » chez Marcuse, c'est aussi parce qu'il dessine encore pour nous un horizon de lutte et d'émancipation : un devenir désirable de nos sociétés dans lequel où se joue une réconciliation avec la nature rendue impossible par le capitalisme. Cela implique non seulement une véritable écologie politique, c'est-à-dire une politisation de l'écologie qui l'arrache au cadre capitaliste dans lequel tous les programmes de « capitalisme vert » cherchent à l'enfermer, et dont Marcuse avait repéré le danger dès le début des années 1970 ; mais aussi une politisation de tout ce qui constitue la naturalité humaine, telle qu'elle se donne à voir dans les nouvelles militances des années 1960 et 1970, et qui sont venues enrichir la lutte menée par les mouvements ouvriers traditionnels en posant la question de la *subjectivité* révolutionnaire, et non uniquement la question *objective* des conditions économiques d'existence.

Parler de naturalisme politique, cela ne signifie pas revenir à un naturalisme naïf qui se tiendrait en deçà ses critiques antinaturalistes. La crise écologique contemporaine empêche de revenir à toute considération dualiste qui séparerait la nature, d'un côté, et la culture, de l'autre. On ne saurait revenir au dualisme des Modernes à l'âge de l'Anthropocène. Pour autant, cela ne signifie pas qu'il soit nécessaire de se passer purement et simplement du concept de nature. Ce que Marcuse nous aide à comprendre, c'est que le natural-

isme n'est pas par essence solidaire d'une conception « moderne » de la nature ¹⁴¹, si par là on entend, avec Latour, le regroupement de tous les non-humains dans un Grand Dehors radicalement séparé de la sphère sociale et politique. Comme on l'a montré à travers le commentaire qu'il propose des *Manuscrits de 1844* de Marx, rien n'est plus étranger à Marcuse que cette séparation tranchée entre nature et culture, puisque selon lui toute activité humaine s'inscrit dans la nature, et que la plupart des naturalités sont médiatisées par des pratiques humaines. Loin de l'empêcher de penser ensemble les luttes sociales et les luttes écologiques, le naturalisme politique de Marcuse lui a fourni une grille d'interprétation capable de les penser ensemble comme autant de luttes menées contre la domination de la nature et en faveur d'une réconciliation avec celle-ci.

Cette idée marcusienne d'un front commun des luttes sociales et écologiques n'a rien perdu de son tranchant. Il est évident que la nécessité de faire communiquer les mouvements écologiques, ouvriers, féministes et antiracistes reste centrale aujourd'hui. Et il est tout aussi certain que le succès des partis d'extrême-droite en Europe et à l'échelle mondiale redonne toute son urgence à une interrogation renouvelée sur l'autoritarisme et les caractères psychologiques qui le sous-tendent. Il y a en cela une vraie résonance des analyses de Marcuse avec le présent : la nécessité de repenser l'articulation des différents courants de la gauche – ou ce que Douglas Kellner présente comme la stratégie marcusienne du « Front Uni » (*United Front*) ¹⁴² – dont on sait à quel point elle présente aujourd'hui une véritable urgence politique.

Reste toutefois une dernière question, aussi délicate qu'essentielle, pour réfléchir au degré d'actualité de ces réflexions marкусиennes. S'il est vrai que Marcuse n'a pas seulement affirmé la centralité politique des différentes luttes propres à la nouvelle gauche, mais a très tôt vu dans leur « récupération » l'un des ressorts d'une contre-révolution capitaliste qu'on peut avec le recul historique rattacher à l'histoire de la néolibéralisation des sociétés, cela signifie-t-il que ces analyses seraient à ce point actuelles qu'elles n'auraient nul besoin d'être « actualisées » ? Autrement dit, jusqu'où peut-on consid

érer que la conjoncture à l'intérieur de laquelle s'inscrivent ces réflexions de Marcuse demeure encore aujourd'hui la nôtre ? Et jusqu'où est-il par conséquent nécessaire de considérer qu'elles se doivent de faire l'objet d'un travail de réactualisation ? À une telle question, il serait à l'évidence bien naïf de prétendre répondre que la conjoncture historique demeure inchangée ; ce qui supposerait que depuis le tournant des années 1960-1970, rien de décisif ne s'est historiquement produit et que cinq décennies de néolibéralisation des sociétés ont été sans effet sur la conjoncture historique elle-même comme sur la manière dont la problématique écologique se présente aujourd'hui à nous. Mais il serait de même naïf de considérer que l'aggravation et la radicalisation de la problématique écologique depuis lors impliquerait de tenir ces analyses de Marcuse pour obsolètes et dénuées de tout intérêt pour le présent.

Or s'il y a une véritable matrice pour (re)penser aujourd'hui l'actualité de Marcuse, cela tient, comme on a ici cherché à le montrer, à l'élaboration d'un naturalisme politique entendu comme fondement d'une véritable théorie critique de la nature, des besoins et des pulsions. Mais cela tient aussi à une autre dimension plus souterraine de ses réflexions dans les années 1970 : une réflexion sur la nature même du temps historique ou des rythmes historiques. Ou ce que, dans un texte de 1975 intitulé « The Failure of the New Left ? » ¹⁴³, cet auteur invitait à penser dans les termes d'un temps long de la révolution qui, loin du modèle du « grand soir », exige de reconnaître la lenteur des processus de transformation dès lors qu'ils engagent une transformation des subjectivités. L'une des leçons du « dernier Marcuse » réside donc peut-être là, dans cette façon d'appréhender les futurs et la question même de l'échec ou de la réussite de la nouvelle gauche à l'aune des questions qu'elle aura su poser, et dont les luttes écologistes du présent continuent à maints égards d'être les héritières dans des circonstances différentes.

—

Notes

- 1 Plusieurs publications récentes ont insisté sur les aspects écologiques de la pensée de Marcuse : Javier Sethness Castro, *Eros and Revolution. The Critical Philosophy of Herbert Marcuse*, Chicago, Haymarket Books, 2018 ; Charles Reitz, *Ecology and Revolution. Herbert Marcuse and the Challenge of a New World System Today*, Londres-New York, 2019 ; Christophe Fourel et Clara Ruault (dir.), « *Écologie et révolution* », *pacifier l'existence. André Gorz/Herbert Marcuse : un dialogue critique*, Paris, Les petits matins, 2022 ; Andrew Feenberg, *The Ruthless Critique of Everything Existing. Nature and Revolution in Marcuse's Philosophy of Praxis*, Londres-New York, Verso, 2023. Voir également les trois articles de la section « Marcuse and Contemporary Ecological Theory » dans John Abromeit et W. Mark Cobb (dir.), *Herbert Marcuse. A Critical Reader*, New York-Londres, Routledge, 2004 : Andrew Light, « Marcuse's Deep-social Ecology and the Future of Utopian Environmentalism », p. 227-235 ; Tim Luke, « Marcuse's Ecological Critique and the American Environmental Movement », p. 236-239 ; Steven Vogel, « Marcuse and the "New Science" », p. 240-245.
- 2 Voir Deborah Cook, *Adorno on Nature*, Londres, Routledge, 2011 ; Carl Cassegård, *Toward a Critical Theory of Nature. Capital, Ecology, and Dialectics*, Londres, Bloomsbury, 2021 ; Jean-Baptiste Vuillerod, *Theodor W. Adorno : la domination de la nature*, Paris, Amsterdam, 2021.
- 3 Herbert Marcuse, « Les manuscrits économique-philosophiques de Marx. Nouvelles sources pour l'interprétation des fondements du matérialisme historique » (1932), in *Philosophie et révolution*, tr. fr. C. Heim, Paris, Denoël-Gonthier, 1969, p. 41-120.
- 4 Voir Herbert Marcuse, « La lutte contre le libéralisme dans la conception totalitaire de l'État » (1934), in *Culture et société*, tr. fr. G. Billy, D. Bresson et J.-B. Grasset, Paris, Minuit, 1970, p. 61-102.
- 5 C'est dire que la nature n'est pas un concept essentialiste, mais un concept essentiellement contesté. Voir Walter B. Gallie, « Essentially Contested Concepts », *Meeting of the Aristotelian Society*, vol. 56, 1956, p. 167-198.
- 6 Sur l'actualité de cette lecture naturaliste et ontologique des *Manuscrits de 1844*, voir Frédéric Monferrand, *La nature du capital*.

Politique et ontologie chez le jeune Marx, Paris, Amsterdam, 2024.

- 7 Sur l'importance de Heidegger pour Marcuse, voir Andrew Feenberg, *The Ruthless Critique of Everything Existing*, *op. cit.*, p. 27 et suiv. ; Frédéric Monferrand, « De Marx à Heidegger et retour. L'ontologie politique du jeune Marcuse », *Alter*, n° 29, 2021, p. 53-83. En ce qui concerne la collaboration avec Heidegger entre 1928 et 1932, dans le cadre de la thèse d'habilitation sur *L'ontologie de Hegel et la théorie de l'historicité*, voir Richard Wolin et John Abromeit (dir.), *Heideggerian Marxism. Herbert Marcuse*, Lincoln-Londres, University of Nebraska Press, 2005.
- 8 Herbert Marcuse, « Les manuscrits économique-philosophiques de Marx », art. cit., p. 43.
- 9 Herbert Marcuse, *L'ontologie de Hegel et la théorie de l'historicité* (1932), tr. fr. G. Raulet et H.-A. Baatsch, Paris, Gallimard, 1991.
- 10 Herbert Marcuse, « Les manuscrits économique-philosophiques de Marx », art. cit., p. 76 : « Il devient clair que le travail a été envisagé avec raison comme une catégorie ontologique : dans la mesure où l'homme se donne sa réalité propre dans la création, la transformation et l'appropriation du monde objectif, dans la mesure où son "rapport à l'objet" constitue "la manifestation de la réalité humaine", le travail est l'expression réelle de la liberté humaine. »
- 11 Karl Marx, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, tr. fr. F. Fischbach, Paris, Vrin, 2007, p. 166 : « L'homme est immédiatement un être naturel. En tant qu'être naturel et en tant qu'être naturel vivant, il est pour une part équipé de forces naturelles, de forces vitales, il est un être naturel actif ».
- 12 Herbert Marcuse, « Les manuscrits économique-philosophiques de Marx », art. cit., p. 60-61.
- 13 *Ibid.*, p. 65.
- 14 Sur cette ontologie des Modernes, voir Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes*, Paris, La Découverte, 1991 ; Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

- 15 Sur ce point en particulier, voir à nouveau Frédéric Monferrand, *La nature du capital*, *op. cit.*
- 16 Karl Marx, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, *op. cit.*, p. 146.
- 17 Herbert Marcuse, « Les manuscrits économique-philosophiques de Marx », art. cit., p. 67.
- 18 *Ibid.*, p. 80.
- 19 Pierre Charbonnier, *La fin d'un grand partage*, Paris, CNRS éditions, 2022.
- 20 Sur la critique du prométhéisme socialiste et marxiste, voir Serge Audier, *L'âge productiviste. Hégémonie prométhéenne, brèches et alternatives écologiques*, Paris, La Découverte, 2019.
- 21 Une ambiguïté dont il faut bien admettre qu'elle traverse toute l'œuvre de Marcuse, jusque dans les textes des années 1970. Elle s'enracine dans l'importance que Marcuse accorde à la diminution du temps de travail rendue possible par le machinisme : l'émancipation apparaît solidaire d'une certaine domination technique de la nature. Voir par exemple Herbert Marcuse, *Éros et Civilisation* (1955), tr. fr. J.-G. Nény et B. Fraenkel, Paris, Minuit, 1963, p. 87.
- 22 Herbert Marcuse, « Les manuscrits économique-philosophiques de Marx », art. cit., p. 65-66.
- 23 Karl Marx, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, *op. cit.*, p. 122.
- 24 Herbert Marcuse, « Les manuscrits économique-philosophiques de Marx », art. cit., p. 66.
- 25 *Ibid.*, p. 67.
- 26 Dans sa thèse, T. Haug propose une interprétation moins charitable du jeune Marx que celle de Marcuse, en insistant sur le motif instrumental des *Manuscrits de 1844*, solidaire de la perspective

anthropocentrée propre à ce texte. Voir « La rupture écologique dans l'œuvre de Marx : analyse d'une métamorphose inachevée du paradigme de la production », thèse soutenue à l'Université de Strasbourg le 1^{er} avril 2022 (accessible en ligne).

27 Est à l'œuvre ici le concept hégélien de liberté comme être chez soi dans l'autre. Voir Herbert Marcuse, *L'ontologie de Hegel et la théorie de l'historicité*, *op. cit.*, p. 258.

28 Herbert Marcuse, « Les manuscrits économique-philosophiques de Marx », art. cit., p. 92-93.

29 Karl Marx, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, *op. cit.*, p. 149.

30 *Ibid.*

31 Herbert Marcuse, « Les manuscrits économique-philosophiques de Marx », art. cit., p. 90.

32 *Ibid.*, p. 50.

33 Karl Marx, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*, *op. cit.*, p. 149.

34 Dans la préface à l'ouvrage, Marcuse affirme explicitement : « En ce qui concerne ma position théorique, j'en suis redevable à mon ami Max Horkheimer et à ses collaborateurs de l'Institut de Recherches Sociales, actuellement à Francfort », cf. *Éros et Civilisation*, *op. cit.*, p. 14.

35 Sigmund Freud, *Malaise dans la culture* (1930), tr. fr. D. Astor, Paris, Flammarion, 2010, p. 107.

36 *Ibid.*

37 *Ibid.*, p. 137.

38 Herbert Marcuse, *Éros et Civilisation*, *op. cit.*, p. 49-50.

39 *Ibid.*, p. 135-136.

- 40 Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme* (1795), tr. fr. R. Leroux, Paris, Aubier, 1992, p. 207.
- 41 Herbert Marcuse, *Éros et Civilisation*, *op. cit.*, p. 170.
- 42 En anglais, « *aesthetic state* » ne permet pas de savoir si Marcuse se réfère au concept de « *ästhetische Stand* » ou de « *ästhetischer Staat* » chez Schiller (*Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, *op. cit.*, p. 322, p. 366). Les deux concepts convergent cependant dans le fait que « l'État esthétique » schillérien est libéral et suppose une autoproduction de « l'état esthétique » en chaque individu. Sur ce point, voir Gérard Raulet, *L'éducation esthétique selon Schiller. Une contribution à l'archéologie du libéralisme*, Lyon, ENS éditions, 2023, chap. 3, p. 85-122.
- 43 Herbert Marcuse, *Éros et civilisation*, *op. cit.*, p. 173.
- 44 *Ibid.*, p. 182.
- 45 *Ibid.*, p. 188.
- 46 Concernant la centralité du concept de possibilités réelles dans la Théorie critique à partir de cette matrice hégélienne, voir Haud Guéguen et Laurent Jeanpierre, *La perspective des possibles*, Paris, La Découverte, 2022 ; Gösta Gantner, *Möglichkeit. Über einen Grundbegriff der praktischen Philosophie und kritischen Gesellschaftstheorie*, Bielefeld, transcript, 2021.
- 47 Herbert Marcuse, *Raison et révolution. Hegel et la naissance de la théorie sociale*, tr. fr. R. Castel et P.-H. Gonthier, Paris, Minuit, 1968, p. 166.
- 48 *Ibid.*, p. 167.
- 49 *Ibid.*, p. 328-329.
- 50 Voir Georg Wilhelm Friedrich Hegel, *Science de la logique. Livre deuxième. L'essence* (1813), tr. fr. B. Bourgeois, Paris, Vrin, 2016, p. 196 et suiv.
- 51 Herbert Marcuse, *Raison et Révolution*, *op. cit.*, p. 341.

- 52 Par exemple, un ouvrier qui ne serait pas un ouvrier est une impossibilité logique (c'est un énoncé contradictoire) ; une révolution prolétarienne mondiale qui arriverait simultanément dans tous les pays du monde est certes possible, au sens où il ne s'agit pas d'une impossibilité logique, mais elle est hautement improbable et relève donc d'une impossibilité réelle ; la possibilité réelle exige quant à elle d'être non seulement possible *logiquement*, mais possible *concrètement*.
- 53 *Ibid.*, p. 195.
- 54 *Ibid.*, p. 196.
- 55 *Ibid.*, p. 49.
- 56 Sur cet écart dans les recherches à l'origine de la Théorie critique francfortoise, voir Katia Genel, *Autorité et émancipation. Horkheimer et la Théorie critique*, Paris, Payot, 2013.
- 57 À propos de ce que Marcuse présente comme l'« embourgeoisement » (*Verbürgerlichung*) du prolétariat, voir notamment : Herbert Marcuse, « 33 Theses (1938) », in H. Marcuse, *Collected Papers Volume 1. Technology, War and Fascism*, éd. D. Kellner, Londres-New York, Routledge, 2004, p. 215-228.
- 58 Herbert Marcuse, « Sur le concept de négation dans la dialectique », in *Pour une théorie critique de la société*, tr. fr. C. Heim, Paris, Denoël/Gonthier, 1971, p. 209-219.
- 59 *Ibid.*, p. 211.
- 60 *Ibid.*, p. 212.
- 61 *Ibid.*, p. 216.
- 62 *Ibid.*, p. 217.
- 63 *Ibid.*, p. 217-218.
- 64 *Ibid.*, p. 218.

- 65 *Ibid.*
- 66 *Ibid.*, p. 219.
- 67 Gilles Deleuze, *Différence et Répétition*, Paris, PUF, 1968.
- 68 Herbert Marcuse, « Sur le concept de négation dans la dialectique », art. cit., p. 219.
- 69 Voir, par exemple, Theodore Roszak, *Naissance d'une contre-culture* (1969), tr. fr. J. Besse, Saint-Michel-de-Vax, La Lenteur, 2021 ; Jean-Michel Palmier, *Sur Marcuse*, Paris, 10/18, 1968 ; Jean-Michel Palmier, *Marcuse et la nouvelle gauche*, Paris, Belfond, 1973.
- 70 Herbert Marcuse, *Vers la libération*, tr. fr. J.-B. Grasset, Paris, Minuit, 1968, p. 8.
- 71 Sur ce point, voir Douglas Kellner, *Herbert Marcuse and the Crisis of Marxism*, Londres, Macmillan, 1984, chap. 9, « Marcuse, Radical Politics and the New Left », p. 276-319 ; Angela Davis, « Marcuse's Legacies », in H. Marcuse, *Collected Papers Volume 3. The New Left and the 1960s*, éd. D. Kellner, Londres-New York, Routledge, 2005, p. vii-xiv, p. xii : « Marcuse a joué un rôle important à la fin des années 1960 et au début des années 1970 en encourageant les intellectuels à prendre position contre le racisme, contre la Guerre du Vietnam, pour le droit des étudiants. (...) Et la pensée de Marcuse a révélé à quel point lui-même a été influencé par les mouvements de son époque et à quel point son engagement dans ces mouvements l'a revitalisée. »
- 72 Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel. Essai sur l'idéologie de la société industrielle avancée* (1964), tr. fr. M. Wittig, Paris, Minuit, 1968, p. 311.
- 73 Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie* (1967), tr. fr. L. Roskopf et L. Weibel, Paris-Neuchâtel, Seuil-Delachaux, 1968, p. 43.
- 74 *Ibid.*
- 75 *Ibid.*, p. 44.

- 76 *Ibid.*
- 77 *Ibid.*, p. 45.
- 78 *Ibid.*, p. 52.
- 79 *Ibid.*, p. 53.
- 80 *Ibid.*, p. 21.
- 81 *Ibid.*, p. 20.
- 82 *Ibid.*, p. 42. Concernant la manière dont Marcuse se rapporte à la *New Left* à laquelle il n'a jamais cessé de conférer une importance politique décisive, voir également Herbert Marcuse, « The Failure of the New Left? », in *Collected Papers Volume 3, op. cit.*, p. 183-191.
- 83 Ou, comme le dira Marcuse de manière ramassée dans son dernier ouvrage paru en 1979 : « Le mouvement des années 1960 tendait à une transformation “tous azimut” de la subjectivité et de la nature, de la sensibilité, de l'imagination et de la raison ; il a ouvert une nouvelle perspective sur les choses, une incursion de la superstructure dans la base. » (*La dimension esthétique : pour une critique de l'esthétique marxiste*, tr. fr. D. Coste, Paris, Seuil, 1979, p. 27.)
- 84 Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie, op. cit.*, p. 41.
- 85 Herbert Marcuse, « Cultural Revolution », in *Collected Papers Volume 2. Towards a Critical Theory of Society*, éd. D. Kellner, Londres-New York, Routledge, 2001, p. 121-162, p. 123-124 : « Je crois que le caractère total de la rébellion (j'emploie ces termes pour indiquer que ce n'est pas encore une révolution, mais pourrait aboutir à une révolution) correspond aux conditions objectives du capitalisme du XXe siècle. [...] Cette intégration systématique de la culture dans l'*Establishment* trouve sa contrepartie (la négation déterminée) dans la revendication totale de la rébellion : “révolution culturelle”. »
- 86 Sur ce point, voir notamment, Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie, op. cit.*, p. 53.

- 87 *Ibid.*, p. 19.
- 88 *Ibid.*, p. 59 : « Tant que les étudiants resteront isolés, tant qu'ils ne réussiront pas à sortir de leur cercle et à mobiliser les milieux qui, à cause du rôle qu'ils exercent dans le processus social de production, peuvent jouer un rôle décisif dans la révolution, alors les étudiants doivent se résoudre à ne rester qu'accessoires. On peut naturellement voir dans l'opposition étudiante le germe de la révolution, mais justement si on en reste au germe, on n'obtient pas la révolution. »
- 89 Herbert Marcuse, « Protosocialism and Late Capitalism: Toward a Theoretical Synthesis based on Bahro's Analysis », in *Collected Papers Volume 6. Marxism, Revolution and Utopia*, éd. D. Kellner et C. Pierce, Londres-New York, Routledge, 2014, p. 395-415, p. 404.
- 90 Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie*, *op. cit.*, p. 10.
- 91 Voir notamment, Herbert Marcuse, « Marxism and the New Humanity: an Unfinished Revolution », in *Collected Papers Volume 6. Marxism, Revolution and Utopia*, *op. cit.*, p. 340-345, p. 342.
- 92 *Ibid.*, p. 344.
- 93 Sur cette question, voir notamment Herbert Marcuse, « Marxism and the New Humanity: an Unfinished Revolution », art. cit., p. 343-344. Concernant la filiation nietzschéenne de cette catégorie, voir Friedrich Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, § 203, § 257, in *Œuvres*, tr. fr. P. Wotling, Paris, Flammarion, 1997. Et pour la reprise de cette question des types d'homme chez Max Weber, se reporter à William Hennis, *La problématique de Max Weber*, tr. fr. L. Deroche-Gurcel, Paris, PUF, 1996, p. 190 et suiv.
- 94 Concernant la genèse de cette question dans le cadre de la Théorie critique, voir de nouveau Katia Genel, *Autorité et émancipation. Horkheimer et la Théorie critique*, *op. cit.*, chap. 2 « Le sujet psychique de l'autorité. Anthropologie ; socio-psychologie et psychanalyse dans la Théorie critique », p. 103-198.
- 95 Herbert Marcuse, *Vers la libération*, *op. cit.*, chap. 2 « La nouvelle sensibilité », p. 37-68.

- 96 Sur ce point, voir notamment : Herbert Marcuse, « A Revolution in Values », in *Collected Papers Volume 2. Towards a Critical Theory of Society*, *op. cit.*, p. 193-202.
- 97 Herbert Marcuse, *Contre-révolution et Révolte* (1972), tr. fr. D. Coste, Paris, Seuil, 1973.
- 98 Herbert Marcuse, « Ecology and Revolution », in *Collected Papers Volume 3. The New Left and the 1960s*, *op. cit.*, p. 173-176.
- 99 Herbert Marcuse, « Ecology and the Critique of Modern Society », in *Collected Papers Volume 5. Philosophy, Psychoanalysis and Emancipation*, éd. D. Kellner et C. Pierce, Londres-New York, Routledge, 2011, p. 206-213.
- 100 Herbert Marcuse, « Protosocialism and Late Capitalism: Toward a Theoretical Synthesis based on Bahro's Analysis », art. cit.
- 101 *Ibid.*, p. 411.
- 102 Concernant ce colloque et la relation entre Marcuse et Gorz, voir Christophe Fourel et Clara Ruault (dir.), « *Écologie et révolution* », *pacifier l'existence. André Gorz/Herbert Marcuse : un dialogue critique*, *op. cit.*
- 103 Herbert Marcuse, « Ecology and Revolution », art. cit., p. 174.
- 104 *Ibid.*, p. 176.
- 105 *Ibid.*, p. 175.
- 106 *Ibid.*
- 107 Herbert Marcuse, *Contre-révolution et Révolte*, *op. cit.*, p. 82.
- 108 *Ibid.*, p. 81.
- 109 Comme Marcuse le souligne pour sa part dans les dernières pages du chapitre 2 « Nature et révolution » (*ibid.*, p. 100-104). Sur ce point, voir également : Herbert Marcuse, « Marxism and

Feminism », in *Collected Papers Volume 3. The New Left and the 1960s*, *op. cit.*, p. 165-172.

- 110 Herbert Marcuse, *Contre-révolution et Révolte*, *op. cit.*, p. 82.
- 111 Herbert Marcuse, « Protosocialism and Late Capitalism: Toward a Theoretical Synthesis based on Bahro's Analysis », art. cit., p. 411.
- 112 Concernant l'utilisation de ces catégories, voir notamment *La fin de l'utopie*, *op. cit.*, p. 29.
- 113 Sur cette articulation des « mouvements anti-autoritaires » à la *New Left* du fait de sa méfiance vis-à-vis des partis traditionnels et de sa tendance « libertaire », voir Herbert Marcuse, « The Failure of the New Left ? », art. cit., p. 183. Notons qu'il arrive également à Marcuse de présenter cet « anti-autoritarisme » comme un « élément décisif » de la révolte de la jeunesse, en ce qu'elle s'attaque à un « système entier de valeurs » et « implique toutes les sphères de l'existence humaine – sexuelle, morale, politique, économique » (Herbert Marcuse, « The Role of Religion in a Changing Society », in *Collected Papers Volume 5. Philosophy, Psychoanalysis and Emancipation*, *op. cit.*, 182-188, p. 185).
- 114 Herbert Marcuse, « Ecology and the Critique of Modern Society », art. cit., p. 206-207.
- 115 Sur ce point, voir tout particulièrement, Herbert Marcuse, « Ecology and the Critique of Modern Society (1979) », art. cit.
- 116 Herbert Marcuse, *Contre-révolution et Révolte*, *op. cit.*, p. 83.
- 117 *Ibid.*, p. 100.
- 118 *Ibid.*, p. 81.
- 119 Herbert Marcuse, *L'ontologie de Hegel et la théorie de l'historicité*, *op. cit.*, p. 264 et suiv. Voir également *Raison et révolution*, *op. cit.*, p. 159-161.
- 120 Herbert Marcuse, « Cultural Revolution », art. cit., p. 133.

- 121 *Ibid.*, p. 132.
- 122 Herbert Marcuse, *Contre-révolution et Révolte*, *op. cit.*, p. 104.
- 123 Sur ce point, voir Timothy W. Luke, « Marcuse and Ecology », in John Bokina et Timothy J. Lukes (dir.), *From the New Left to the Next Left*, Kansas, University Press of Kansas, 1994, p. 189-207, p. 198 et suiv.; Juliano Bonamigo Ferreira de Souza, « *Counterrevolution and Revolt*, Fifty Years Later. Kant, Marx, and the Actuality of Herbert Marcuse's Aesthetic Dimension », *Estudios de Filosofia*, n° 68, 2023, p. 109-137.
- 124 Herbert Marcuse, *Contre-révolution et Révolte*, *op. cit.*, p. 100-101.
- 125 *Ibid.*, p. 100.
- 126 Jason W. Moore, *Le Capitalisme dans la toile de la vie. Écologie et accumulation du capital (2015)*, tr. fr. R. Ferro, Toulouse, L'Asymétrie, 2020.
- 127 Herbert Marcuse, « Marxism and the New Humanity: an Unfinished Revolution », art. cit., p. 344.
- 128 Pour cette question, voir en particulier *L'homme unidimensionnel*, chap. 6 « De la pensée négative à la pensée positive : la rationalité technologique et la logique de la domination », *op. cit.*, p. 167-192.
- 129 Herbert Marcuse, « Ecology and the Critique of Modern Society », art. cit., p. 211. Sur ce point, voir aussi Herbert Marcuse, *La fin de l'utopie*, où il associe l'idée de « nouvelle anthropologie » à l'apparition et au « développement d'un besoin vital de liberté et des besoins vitaux attachés à la liberté » via une rupture avec les « besoins répressifs » et « l'émergence d'une nouvelle morale qui soit l'héritière et la négation de la morale judéo-chrétienne » (*op. cit.*, p. 11).
- 130 Herbert Marcuse, « Ecology and the Critique of Modern Society », art. cit., p. 211.
- 131 Herbert Marcuse, « Ecology and Revolution », art. cit., p. 173.

- 132 *Ibid.*, p. 174.
- 133 *Ibid.*, p. 173.
- 134 Marcuse le soulignait déjà en 1967 en rapport à la guerre au Vietnam, en notant que : « En luttant contre les guerres de libération, la société d'abondance lutte pour son propre futur, pour ses ressources en matières premières, en travail gratuit et en investissements. » (« The Obsolescence of Marxism », in *Collected Papers Volume 6. Marxism, Revolution and Utopia*, *op. cit.*, p. 188-195, p. 195.)
- 135 Herbert Marcuse, *Contre-révolution et révolte*, *op. cit.*, p. 9-10.
- 136 Quinn Slobodian, *Les Globalistes. Une histoire intellectuelle du néolibéralisme*, tr. fr. C. Le Roy, Paris, Seuil, 2022 ; *Crack-Up Capitalism: Market Radicals and the Dream of a World Without Democracy*, Dublin, Penguin Books, 2023.
- 137 Concernant cette relecture des analyses de Marcuse à l'aune de la problématique de la néolibéralisation des sociétés à partir des années 1970, voir notamment Mark Fisher, *Désirs postcapitalistes*, Paris, Audimat, 2021.
- 138 Le naturalisme a longtemps désigné le refus d'admettre l'existence d'entités supranaturelles (Dieu, l'âme) et l'exigence d'expliquer uniquement la nature à partir de ses propres lois. Aujourd'hui, dans un contexte où le concept de nature a perdu toute possibilité d'un usage naïf et où il s'agit de penser « par-delà » le dualisme entre nature et culture, le naturalisme désigne davantage le fait d'accorder une pertinence et une légitimité au concept de nature et d'en faire le point de départ d'une théorie de la société et de l'histoire. Voir par exemple Stéphane Haber, *Critique de l'antinaturalisme*, Paris, PUF, 2006.
- 139 Soulignons à cet égard qu'il ne s'agit pas d'affirmer que *seuls* les êtres humains s'approprient la nature, mais que, dans le cadre d'une théorie critique de la société, c'est l'appropriation *humaine propre aux sociétés capitalistes* qui nous intéresse au premier chef.

- 140 Sur le naturalisme dialectique et historique, voir F. Monferrand, *La nature du capital, op. cit.* ; P. Guilibert, *Terre et capital. Pour un communisme du vivant*, Paris, Amsterdam, 2021 ; J.-B. Vuillerod, *Theodor W. Adorno : la domination de la nature, op. cit.*
- 141 En réalité, comme le souligne Carolyn Merchant, la modernité est elle-même traversée de contre-tendances qui n'ont cessé de critiquer le dualisme, cf. *La Mort de la nature* (1980), tr. fr. M. Lauwers, Marseille, Wildproject, 2021.
- 142 Douglas Kellner, « Introduction », in Herbert Marcuse, *Collected Papers Volume 3. The New Left and the 1960s, op. cit.*, p. 11.
- 143 Herbert Marcuse, « The Failure of the New Left? », art. cit.

—

Contributeur · ices

Relu et édité par Jeanne Etelain, Juliette Simont et Peter Wagner

Paul Virilio : l'état de guerre permanent

Par Philippe Petit | 11-07-2024

Alors que *Le Seuil* réunit 22 ouvrages de Paul Virilio dans un «livre-bunker», Philippe Petit nous invite à redécouvrir la pensée de cet auteur inclassable, autodidacte, urbaniste, essayiste, qui eut son heure de gloire dans les années 1990-2000, mais semble aujourd'hui un peu oublié, et surtout mal compris. Virilio anticipe un monde de «guerre pure», généralisée, où l'information s'ajoute au ciel, à la mer et au sol comme terrain d'affrontement, un monde dont le temps infini est rattrapé par l'espace de la Terre finie, où «l'écologie grise» des infrastructures importent plus que la faune et la flore... un monde qui ressemble beaucoup au nôtre!

À l'heure où les états européens se réarment, où le soldat-citoyen resurgit dans les Pays Baltes, où la dissuasion nucléaire redevient un horizon incontournable, face au danger russe, les réflexions de Virilio sur l'effacement progressif de la guerre de mouvement et l'assomption de la guerre de l'information peuvent encore nous interpeller. Il n'est donc pas inopportun de revenir sur le trajet et les écrits de cet autodidacte, hanté par le leurre entretenu par la stratégie de dissuasion, laquelle n'a pu empêcher ni la guerre en ex-Yougoslavie, ni les guerres hybrides, ni permis d'anticiper la guerre en Ukraine. On y est d'autant plus incité que *Le Seuil* publie un impressionnant livre-objet, intitulé *La fin du monde est sans avenir*, qui reprend en 990 pages la plupart des écrits de Virilio, en tout 22 essais, formidablement édités, avec un excellent appareil critique, une préface très informée signée Jean Richer, architecte-géographe, et un témoignage émouvant de Sophie Virilio, la fille de l'auteur. Livre qui, au vu de sa taille et de son appareillage, mérite

l'appellation de livre « bunker » que lui attribue son éditrice, Maria Vlachou ¹.

Paul Virilio (1932-2018) fut tour à tour, peintre, maître verrier, architecte, essayiste. Il était surtout un urbaniste. « Je suis un homme de la forme-ville, un formaliste, parce que je suis avant tout un urbaniste ² », disait-il. Virilio demeure de nos jours un guide précieux pour les architectes et celles et ceux qui travaillent à l'aménagement des territoires. Il est aujourd'hui un penseur déconsidéré, voire ignoré, par la plupart des philosophes ou chercheurs en sciences humaines. Son œuvre, qui couvre une trentaine d'années et comprend une quarantaine de livres, est pourtant riche d'enseignements pour notre présent.

War baby, fils d'immigré clandestin, Virilio n'avait pas quinze ans qu'une pluie de bombes alliées tombaient sur Nantes où sa famille s'était réfugiée. La destruction du décor urbain fut son banc d'essai, la fragilité de la ville son souci originel. *L'Insécurité du territoire* (1976) commence par le récit de ce raid aérien sur Nantes. Il signe pour le jeune Virilio, contraint de se réfugier dans un abri, « l'avènement du ciel dans l'histoire, la hauteur, usuelle désormais, le dessus, présent et omniprésent à partir de l'an 1940 ³ ». Cette césure, fruit d'un traumatisme réel, il en fera sa raison de vivre. Elle forgera chez lui l'idée que la technique, notamment celle que promeut le complexe militaro-industriel, a partie liée avec la catastrophe et que sa puissance, sa vitesse d'intervention, vont de pair avec son pouvoir de destruction. Que la brutale disparition d'un décor urbain, puisse devenir un « fait acceptable », il ne l'a jamais accepté.

Ceci explique que, durant la guerre du Golfe (1990-1991), durant la guerre en ex-Yougoslavie (1991-2001), au Kosovo (1998), en Irak (2003), sans oublier le 11 septembre 2001, il fut un guetteur, un précurseur. Il a surtout compris, après la chute du mur de Berlin, que le destin des sociétés occidentales et celui des sociétés post-communistes, avaient partie liée. Qu'une dissuasion totale transcendant la souveraineté des nations, serait une entreprise de longue haleine. Il a compris que la guerre froide n'était pas une simple parenthèse. Que nous serons pour longtemps des dissuadés

en suspens. Et qu'il serait de plus en plus difficile aux coalitions qui iront au combat de se mettre d'accord à la fois sur le choix des armes et sur les buts de guerre. L'échec de l'OTAN au Kosovo en apporta la preuve avec l'emploi par l'armée américaine d'armes létales censées atteindre l'objectif de zéro mort du côté américain. Est-ce pour cette raison que Virilio a cessé d'écrire en 2010 ? Nul ne le sait. Mais, une chose est certaine, puisque son idée fixe était la guerre, ainsi que le complexe militaro-industriel - à l'origine aussi de l'informatique et de la plupart des objets techniques qui nous entourent -, il aurait bondi, devant ce qu'on a pu lire à la Une d'un magazine honorable consacré à la philosophie : « La guerre, alors qu'on n'y pensait plus **4** ».

Jeune garçon, il arpentait les chantiers navals et notait sur un cahier d'écolier ses souvenirs de guerre. À la Libération, il voulut recoller les morceaux de son enfance perturbée. Il entra à l'école des Métiers d'art, rue de Thorigny à Paris. Il prit goût à la peinture sur vitrail. Contraint de gagner sa vie, il travailla avec Braque à Varengeville et suivit Matisse à Saint-Paul-de-Vence. Pour se distraire de ses travaux manuels, il suivit à la Sorbonne les cours de Vladimir Jankélévitch, Jean Wahl, Raymond Aron. Il se perfectionna en philosophie, se passionna pour l'architecture et la psychologie de la forme. Peintre le jour, apprenti essayiste la nuit, Virilio pensait, comme Balzac, qu'il n'y a de vie que dans les marges. Il est resté tout au long de sa vie un réfractaire.

Tout préparait cet « enfant de la Blitzkrieg » à entrer en résistance, à ne pas se soumettre. À devenir une sorte de Rousseau post-moderne de la culture technique. Tout le poussait à devenir un héraut de la perception en lutte contre la tyrannie du temps réel et celle de la vitesse. Ce que l'enfant a vu, l'adulte n'a eu de cesse de l'amplifier. Au point de ne pas croire; à ce qu'il voyait. De ne pas en croire ses yeux. Sa formation de peintre autant que d'urbaniste, son intérêt pour l'art militaire autant que celui pour la photographie et le cinéma, tout le poussa à penser qu'il n'y a pas d'acquis sans perte. Ce n'était pas un progressiste.

C'est au cours de l'été 1958, sur une plage normande, adossé à un massif de béton qui lui avait servi de cabine de bain, qu'il eut la révélation du « scandale du bunker » qui le décida à travailler sur l'architecture de guerre, un peu moins de vingt ans avant d'être nommé directeur de l'École spéciale d'architecture de Paris en 1975. En 1968, il rêva, avec beaucoup d'autres, d'une ville qui serait un théâtre, avec ses ombres et lumières. Un peu comme Louis Jouvet regrettant sur la scène l'introduction de l'éclairage électrique, il imagina des silhouettes sorties de nulle part, se rapprochant lentement l'une vers l'autre, sans se voir vraiment, lentement sorties d'une pénombre protectrice. Dix ans plus tard, il fit équipe avec Alain Joxe à l'École des hautes études en sciences sociales, dans le Groupe de sociologie de la défense. Il créa avec son ami Georges Perec une collection intitulée « Espace critique » chez son éditeur favori : Galilée. Il participa activement aux revues *Esprit*, *Cause commune*, *Traverses*. Il fonda avec Félix Guattari Radio Tomate en 1979. Mit sur pied un service social pour SDF avec le Haut comité pour le logement des défavorisés...

Proche de l'abbé Pierre et du mouvement des prêtres ouvriers, Virilio est devenu chrétien à dix-huit ans. Il n'en faisait pas état. Comme tout bon chrétien. Virilio n'était pas un révolutionnaire, c'était un « révélationnaire ». C'est ainsi qu'il se définissait. Qui était-il ? Le contraire d'un universitaire. Un marginal. Un chrétien actif qui a beaucoup œuvré pour les sans-logis. Durant les années 1970 tout le monde l'ignorait. Même Gilles Deleuze qui était un de ses fervents lecteurs. Il était un homme à vif, un lecteur de presse boulimique, discret sur ses engagements, mais totalement immergé, assailli, par l'actualité. Comme pris d'étouffement par ce trop-plein de réalité, dont on trouve des traces aussi d'autres figures de l'époque, comme Jean Baudrillard ou Annie Le Brun.

Trait d'époque qui n'est pas sans rappeler l'importance des discontinuités historiques, mais qui selon Virilio consacrait le règne de l'information intégrale et de l'espace virtuel, qu'il tenait responsable de la perte de la vie réelle, de la disparition de l'espace public, au profit de l'image publique. Avec des accents parfois catastrophistes, il prophétisait le pire. Tout en se défendant d'être déclin-

iste, il était attaché à l'idée, comme Jean Baudrillard, que les phénomènes extrêmes avaient vocation de nous réveiller.

« La propagande faite autour d'Internet et des autoroutes électroniques vise à urbaniser le temps réel au moment où l'on désurbanise l'espace réel. Nos villes, pas seulement São Paulo ou Calcutta, mais aussi bien Washington que la banlieue de Paris, sont dans une situation absolument catastrophique. Elles sont aujourd'hui au bord de l'implosion. La tendance est à la désintégration de la communauté des présents au profit des absents – absents abonnés à Internet ou au multimédia. C'est un évènement sans pareil. C'est l'un des aspects de l'accident général. Le fait d'être plus proche de celui qui se tient au loin que de celui qui se trouve à côté de vous est un phénomène de dissolution politique de l'espèce humaine. On voit que la perte du corps propre apporte la perte du corps de l'autre, au profit d'une sorte de spectralité du lointain, de celui qui est dans l'espace virtuel d'Internet ou dans la lucarne de la télévision. »

Cette citation est extraite de *Cybermonde, La politique du pire* (1996). Elle traduit assez bien ce qui hantait Virilio. L'idée qu'il ne peut y avoir de corps propre, sans monde propre, sans une situation, un lieu, un milieu, permettant le rapprochement des corps, un ici et maintenant, garant de notre corporéité physique. Mais elle s'éclaire encore mieux en rapprochant la désintégration du civil et celui du militaire. Virilio, le penseur de la vitesse, n'a pas passé une journée sans réfléchir au fait que les satellites d'information, les drones, l'intelligence artificielle, etc., seraient les armes du futur. De même qu'il n'a jamais vraiment accepté les conséquences de la révolution informatique. Le fait que, grâce à l'informatique, on puisse tout savoir de nos faits et gestes, avec le déploiement exponentiel de la télésurveillance et de la reconnaissance faciale, constituait à ses yeux une autre forme de dissuasion. Les individus seront dissuadés de bouger, ils seront frappés d'inertie, comme étreints par un sentiment d'incarcération, d'immobilisme, de stupeur consentie. Il a donc compris non seulement que la guerre de l'information se substituera à la guerre classique, au champ de bataille, mais que l'armée nationale deviendrait une police nationale à laquelle nul ne

pourra échapper, puisque chacune et chacun fournira à la police les renseignements qu'elle réclame, ou bien fera sa propre police.

La guerre deviendra si transparente, si évidente, si dépendante de la logistique, si totalement étrangère à notre perception, qu'elle constituera ce qu'il appelait « une guerre pure ⁵ », autrement dit une guerre purement technologique. Ce ne sera plus alors, pensait-il, un voyage au bout de l'enfer, un face-à-face entre ennemis, mais un combat sans combattants. Une vie sans mouvement, comme il existe une guerre sans mouvement. Cette peur de l'incarcération, d'un trajet impossible, cette perte de l'étendue planétaire, nul doute que Virilio l'ait ressentie profondément.

Cette peur fait de lui un passeur et sans doute un des meilleurs chroniqueurs de guerre des années 1990.

Durant la crise de Cuba (octobre 1962), Khrouchtchev ne pouvait pas faire la guerre à l'Amérique, pas plus que l'Amérique ne pouvait faire la guerre à la Russie. La peur de la guerre était présente dans l'opinion publique, absente dans les couloirs de l'OTAN. Avec la fin de la Guerre froide, la dissuasion, qui effrayait les populations et rassurait le commandement militaire de l'OTAN, devient, selon les termes de l'architecte et disciple de Paul Virilio, Jean Richer, « si liquide qu'elle s'épanche sans limites et provoque un sentiment de claustrophobie généralisée, submergeant la protection anachronique des remparts chers à Vauban, pour frapper les individus où qu'ils soient d'une psychose obsidionale ⁶ ». La Terre est devenue un bunker géant. Non que la dissuasion à grande échelle ait disparu. Elle est plus que jamais à l'ordre du jour. Mais l'atome n'est plus ce bouclier protecteur qui permettrait d'enrayer une crise majeure. Il demeure une menace, mais il n'est plus un rempart. Jean Richer précise encore: « La fin de la Guerre froide n'a pas empêché la prolifération de l'arme atomique, et la dissuasion bilatérale a laissé place à la menace terroriste. Face à l'économie mondialisée, les États s'amenuisent, ressemblant plus que jamais à des États politiques rendus minimum par les politiques libérales tandis que l'administration de la peur s'observe peut-être plus que jamais. Dès

lors, comment ne pas accrédi-ter l'hypothèse d'une société obnubi-
lée par la guerre 7 ?»

Ce basculement, Virilio l'a vécu au jour le jour. Tout en continuant à se référer à la notion de guerre pure, c'est à dire à une guerre fai-
sant totalement confiance à l'innovation technologique, voire à celle « d'arme pure », au moment de la guerre du Golfe (1990) où s'imposèrent côté américain des expressions comme « bombe propre » ou « guerre zéro mort ». Il n'a pas cherché à théoriser la guerre, tel Clausewitz, mais à la rendre omniprésente dans nos têtes. En France d'abord, bien sûr, mais aussi bien au-delà de nos frontières. Parallèlement à son approche de la dissuasion, il s'est penché sur les guerres hybrides, asymétriques, trans-politiques, sur le terrorisme, les guerres civiles, sur toutes les « guerres impures », avec la même ardeur qui l'avait conduit en 1983 à décrypter le cinéma de guerre des Première et Seconde Guerres mondiales.

Il s'est ainsi efforcé de relier ses travaux antérieurs, qui portaient sur le théâtre des opérations, le champ de bataille, à l'actualité du moment qui inaugurerait à ses yeux un quatrième front, après ceux de la terre, de la mer et de l'air : « la guerre électronique totale ». C'est la thèse qu'il défend dans *L'Écran du désert* (1991) et qu'il résume ainsi :

« Voici la grande métamorphose de cette guerre post-moderne : elle nie et l'offensive et la défensive, au seul bénéfice du contrôle et de l'interdiction du champ de bataille, et cela, quelle que soit l'ampleur de ce dernier ; le front de l'information électronique instantanée (quatrième front) devenant ce qu'étaient les premières lignes du front terrestre lors des deux dernières guerres mondiales, le front aérien n'ayant finalement servi qu'à préfigurer ce que serait, après l'importance historique considérable du pouvoir maritime, le futur pouvoir orbital 8 . »

Virilio sur ce point n'a pas anticipé la montée en puissance maritime de la Chine, ni la mise en chantier par la France du PANG (Porte-avions de nouvelle génération, destiné à remplacer le *Charles de Gaulle*), « nouveau monstre des mers » 9 . Mais il a mis

en valeur le fait que « la guerre promotionnelle », avec ses apparents succès ou tristes bévues, était de toute façon une guerre expérimentale, au sens où chaque guerre inaugure de nouvelles techniques: l'intelligence artificielle aujourd'hui pour l'armée israélienne à Gaza, les avions furtifs hier durant la première guerre du Golfe. Car c'est un trait insuffisamment souligné : ce n'est pas l'évolution technique en tant que telle, qui pose un problème. Elle est facile à identifier : une lunette pour voir, un satellite pour observer, tout le monde comprend le passage de l'un à l'autre. Ce qui interroge, c'est la difficulté que l'on a à rendre compte des expériences vécues, ainsi que du milieu dans lequel celles-ci font leur apparition et comment elles s'en sortent. Le philosophe, Grégoire Chamayou, dans sa *Théorie du drone* (2013), en contestant (à juste titre) la thèse selon laquelle le drone pourrait être un engin éthique de précision, a souligné à quel point celle-ci repose sur une confusion « entre la précision technique de l'arme et la capacité de discrimination dans le choix des cibles ». Appliquez ce jugement à ce qui se dit sur le système Lavender de l'armée israélienne depuis son offensive sur Gaza, ce qui se dit de l'intelligence artificielle, capable d'établir, par recoupements de données, le degré de proximité potentiel de chaque citoyen de Gaza avec le Hamas, et vous verrez le problème. Les deux plans ne se recoupent guère. La technique opère, elle ne peut être une réponse éthique aux horreurs de la guerre. Elle est une béquille, que le plus petit commun dénominateur politique - ou juridique - met à bas. Les premières photographies aériennes du champ de bataille de Verdun nous ont certes livré une image précise de la destruction et du chaos provoqués par la première « guerre industrielle », elles ne nous disent rien de la souffrance des soldats. On constate simplement qu'elles rendent la carte obsolète. Pour le territoire, il appartient à chacun de se déterminer.

Si l'auteur de *L'Écran du désert* a toujours défendu l'idée que toute guerre est d'abord un théâtre de représentation, qu'il existait un fil reliant la tour de gué et les satellites d'observation, il ne s'est jamais aventuré à théoriser le phénomène guerrier en tant que tel. Seul l'intéressait la rencontre des deux plans. Seul l'intéressait ce qu'il appelait « la souffrance optique ». Il y eut pendant la guerre du Golfe des soldats irakiens qui se sont rendus à un avion sans pilote:

il s'agissait d'un drone de reconnaissance aérienne disposant d'une simple caméra vidéo. La souffrance n'était pas la même pour ces soldats ébahis ou le spectateur de télévision regardant la scène. Mais elle relevait d'une même torpeur. Virilio, en bon disciple de Péguy, disait qu'il était un « voyeur » ; il était aussi un voyant. De nos jours en Ukraine, c'est sur une application de son portable qu'un soldat peut identifier un drone. Cela ne l'empêche pas d'avoir autant de mal à se faufiler au milieu d'un champ de mines. Il n'y a jamais de concordance entre les exploits techniques et la capacité des hommes à y répondre. La technique est muette, les hommes n'ont pas d'autre choix que de parler à sa place. Cela les responsabilise. Mais il ne saurait y avoir de discours de la guerre qui ne prenne en compte les exploits de la technique et la « stratégie de déception » dont elle est l'accoucheuse.

Cette expression de Paul Virilio, il faudrait la prendre au sérieux. La révolution des affaires militaires dont il fut un des plus grands commentateurs, mêlant guerre territoriale et guerre humanitaire, fut, au prétexte d'éviter les dommages collatéraux, une occasion inespérée de faire un usage massif des hautes technologies. Tony Blair, en avril 1999, disait que la guerre du Kosovo était une guerre d'un nouveau genre portant sur des valeurs plutôt que reposant sur une volonté de conquête territoriale. Il oubliait de dire qu'elle était avant tout une guerre promotionnelle en faveur de nouveaux armements. Nulle guerre n'échappe à cette logique d'investissement dans ce qu'en France on appelle de nouveau « l'économie de guerre ». Hors les périodes où on oublie la guerre, par déni, on ne voit pas comment il est possible d'en sortir. Autrement que par la (décision) politique.

Car c'est une triste réalité, la guerre depuis 1914 se présente toujours peu ou prou comme une guerre mondiale en réduction. Qui dirait aujourd'hui qu'une guerre régionale ne peut pas dégénérer en conflit mondial ? La guerre entre les Empires, Chine et États-Unis, n'est pas la plus improbable, mais elle n'est pas la seule en lice. Virilio, au moment de la guerre du Golfe, écrivait ceci, qui n'est pas obsolète :

« On le conçoit aisément, avec ce conflit en temps réel, on ne peut légitimement parler de champ de bataille ou de guerre localisée. Même si la manœuvre terrestre demeure précisément située, elle est surplombée, totalement dominée par l'ampleur d'un volume global, d'un environnement dont la réduction spatio-temporelle est l'essentiel. De topique, le conflit militaire devient soudain téléo-topique, toute guerre régionale devient mondiale, du fait même de son contrôle instantané. La restriction draconienne des distances de temps, entre le Centre de calcul des trajectoires situé aux États-Unis et les différents postes de tir des armes aux Proche-Orient, aboutit à un mixage du global et du local **10**. »

Comment a-t-il été possible, d'oublier la guerre ? Comment ne pas être surpris par l'oubli qui frappe l'œuvre de Paul Virilio ? L'anthropologue Catherine Hass dans son livre *La Guerre aujourd'hui* (2019) ne le cite pas une seule fois. Elle donne du crédit au fait que le mot (elle dit « le nom ») de guerre se serait absenté au cours des années 2000. Il est vrai qu'elle traite de la guerre du point de son rapport à l'État. Ce qui n'est pas le cas de Virilio. Les historiens du temps présent quant à eux ce sont plutôt intéressés aux violences de guerre. Aux massacres, aux génocides. Inutile de les commenter ici. Je renvoie au travail de Christian Ingrao **11**.

Mais il faut dire un mot de notre contemporanéité. En quoi les écrits de Virilio peuvent-ils encore nous interpeller ? Ils le peuvent sur un point fondamental : la distinction entre la guerre et la paix ne fonctionne plus. Pas seulement parce que l'armée israélienne, par exemple, s'est prononcée, en avril 2024, pour une guerre longue, ou parce qu'il est loisible de s'interroger sur une guerre sans buts. L'affaire est plus générale. Désormais la paix armée, comme ce fut longtemps le cas en Europe, redevient notre horizon, dans nombre de conflits. Je ne me prononce pas sur l'Afrique ou le Caucase. Néanmoins, il est clair que nous sommes entrés dans ce que Virilio appelait « une guerre civile internationale » dont il nous est impossible d'imaginer la fin. Car désormais la géopolitique est devenue notre champ de bataille, ou plutôt notre champ de tension, dont le doux mot de multipolaire ne peut nous consoler...

Bien sûr, on peut tergiverser, dire par exemple que ce qui se passe à l'intérieur de nos frontières (le terrorisme) est sans rapport avec ce qui se passe à l'extérieur, que ce qui se passe en Ukraine n'a pas les mêmes répercussions en Pologne ou en France, etc. C'est l'évidence même. On n'ira pas combattre demain pour la Moldavie. Mais se contenter de cette évidence, c'est ne pas voir, quoi qu'il se passe, ce qui s'annonce : on ne rétablira pas l'équilibre (de la terreur). On parviendra seulement à recréer le chaos. Ce que pensait Virilio. La conséquence est néfaste, mais elle dit que le simple fait d'avoir oublié la guerre, ou bien de l'avoir absenteé, comme le dit Catherine Hass, est déjà plus qu'une erreur : un déni. Terme repris par l'historien Stéphane Audoin-Rouzeau, dans un entretien paru dans *Médiapart* le 9 mars 2024. Dans son livre *La grande guerre peut-elle mourir ?*, celui-ci s'était interrogé avec justesse sur le regain du discours de la guerre après les attentats de 2015 au Bataclan, et au début de la crise du Covid : le fameux « nous sommes en guerre » du président de la République ¹².

Cela fait signe indirectement pour nous toutes et nous tous en Europe et partout dans le monde. Le discours de la guerre, qu'il soit instrumentalisé ou non par les gouvernants, c'est celui d'aujourd'hui. Virilio, qui était un enfant de la guerre, a tenté de nous en avertir. Il n'était pas cependant un fataliste. Et la guerre chez lui n'était pas le tout de notre rapport au monde. Il n'était pas un penseur qui recherchait l'unité. Son mode était descriptif, certes, mais jamais unitaire. Il séparait son activité d'essayiste de ses engagements personnels. Il écrivait pour montrer, plus que pour démontrer.

Quand le monde est perdu comme distance, qu'il est réduit à rien, que « le temps du monde fini commence », comme disait Paul Valéry, que faire ? Virilio a répondu par l'essai. « Le salut nous viendra de l'écriture et du langage », disait-il. Baudrillard pensait la même chose. Pas n'importe quel essai. Celui, dont Walter Benjamin et Theodor Adorno ont vanté les mérites et dont Georges Didi-Huberman donne une définition frappante : « une construction de pensée capable de n'être pas enfermée dans les strictes catégories logico-discursives ¹³ ». Une écriture qui fonctionne à la manière d'un montage d'images - y compris les images mentales, auxquelles

Virilio accordait une large place dans son travail, en parallèle avec de vraies images, notamment celles que l'on trouve dans son maître livre sur le cinéma durant la seconde guerre mondiale : *Logistique de la perception* (1983). Le cinéaste Harun Farocki (1944-2014) a, lui, répondu par l'image seule. Il était de ce point de vue plus optimiste que Virilio. Plutôt que de dénoncer la technique, il s'en est emparée et a conjoint l'invention formelle à son geste critique. Sa façon d'ouvrir les yeux était de ne jamais les fermer. Virilio, lui, écrivait pour ne pas être aveuglé. Il ne savait pas s'il lui fallait les ouvrir ou pas.

Ce serait cependant une erreur d'identifier Virilio à tous les contempteurs récents de la révolution informatique. Virilio, qui n'est jamais cité par ceux-ci, n'est en rien comparable à Michel Desmurget, l'auteur de *La Fabrique du crétin digital* (2019), ni à Gérald Bronner, l'auteur de *L'Apocalypse cognitive* (2021), ni à Bruno Patino, l'auteur de *La Civilisation du poisson rouge* (2019), car, contrairement à eux, il ne s'intéresse pas vraiment aux phénomènes d'addiction en tant que tels, pas plus qu'au « data capitalisme » et sa course aux données, ni à la perte d'attention. Le mal, selon lui, vient de plus loin. Il n'est pas dans l'après, les dégâts causés par le progrès, mais dans l'avant. Ce qui frappe, à le lire, au vu de ce constat, ce n'est pas seulement son érudition, son écriture compulsive; c'est son obsession généalogique, sa farouche volonté de relier les époques entre elles, de multiplier les angles de vues, les analogies historiques, sa totale désinhibition devant l'anachronisme, qui fait de lui un fidèle disciple de Walter Benjamin, un amateur, pour qui, à la fin des fins, comme l'énonce Georges Didi-Huberman, « il n'y a d'histoire que de symptômes ». Ce qui fait de lui un de nos plus grands « symptomologues », si ce mot à un sens - autrement dit un clinicien. Rapporté à ce qui constitue la part maudite de tout savoir historien, un symptôme, c'est son lot, « ne survient jamais au bon moment, apparaît toujours à contretemps, tel un ancien malaise qui revient importuner notre présent ». Un symptôme est ce qui interrompt le cours de l'histoire chronologique. Ce constat anime le travail colossal accompli par Virilio.

Il n'est pas un texte de Virilio qui n'obéisse à cette règle. Tout chez lui, converge en une suite de carambolages, de rapports inattendus, entre Vauban et la ligne Maginot, entre la première ligne télégraphique en 1794 et l'informatique, entre Rodin, le sculpteur du mouvement, et la mise en mouvement de l'instantané, par le cinématographe, etc. Tout. Sans que ce tout fasse l'objet d'une synthèse. Ni d'un simple descriptif. Mais il faut que cela produise des effets, signale une perturbation dans la manière dont nous percevons le monde : un télescopage du proche et du lointain. Une panique, qui abolit notre connaissance des distances et des dimensions. Une difficulté à faire face à tous les phénomènes d'accélération, un affaiblissement de notre regard, de notre capacité optique, devant l'irréremédiable ascension de toutes nos prothèses techniques, le télescope, jusqu'à la multiplication industrielle des prothèses visuelles et audiovisuelles, engendrant une autre façon de percevoir.

Virilio était-il un historien des techniques et un historien des sciences ? À sa manière. Il était familier de ces deux disciplines. Il lisait avec passion les physiciens de sa génération et avait une connaissance précise des transformations techniques dont il anticipait les conséquences néfastes. Face à la course illimitée de la technologie, il prenait soin de ne pas confondre la science, la finitude de fond de la science, sa part d'ombre, parfois assumée – forme contemporaine, peut-être, de ce que Nicolas de Cuse appelait la docte ignorance –, avec la technologie. Laquelle comme le mot l'indique, supporte une inséparabilité de principe de la technè et du logos. Autrement dit, il adoptait l'attitude somme toute raisonnable qui consiste à ne pas confondre l'objet réel et l'objet de connaissance. De ne pas confondre le réel et son objectivation. Ou pour le dire plus directement l'Univers et le Monde. Pour être encore plus précis, disons qu'il prenait soin de ne pas nier l'essence scientifique de la technique, mais qu'il était de ceux qui considèrent le logos techno-logique, fruit d'interprétations diffuses, diverses, souvent contradictoires, comme un produit fondamentalement impur. Et c'est sur cette impureté qu'il a bâti son œuvre.

Notre époque l'a un peu oublié, mais Virilio fut un éveilleur, une vigie, pour nombre de *baby-boomers*. OK, me direz-vous peut-être.

Mais c'est peut-être par là qu'il est encore capable de parler à notre époque. Il y a dans son écriture, son style, une précipitation, une peur, qui n'appartiennent qu'à lui. Un sentiment de perte, d'insécurité, le pressentiment de la fin d'un monde, de la fin de la géographie, l'idée qu'il n'est plus possible de se fier à ce que l'on voit, une dépossession perceptive, dont il origine les causes principales dans la Deuxième Guerre mondiale: « Entre les années 1940 et 1945, le vieux continent a vécu des situations qui rappellent par bien des points l'époque présente », écrivait-il dans le livre qui le fit connaître, *L'insécurité du territoire* (1976).

Contrairement à ce que beaucoup ont pu croire, qui l'ont lu trop vite, Virilio n'était pas un simple contempteur de la post-modernité. Et certainement pas un technophobe *stricto sensu*. L'importance qu'il accordait au sentiment d'incarcération que pouvaient engendrer des phénomènes devenus familiers, telle la surveillance constante des caméras vidéo, en ville, ou dans les vestibules des grandes entreprises, il l'appliquait à l'ensemble de notre environnement. Homme du percept, il a compris très vite que le champ de bataille, quel qu'il soit, est un champ de perception. Peu importe les références qui l'ont conduit à penser ainsi. Il admirait le livre de Merleau-Ponty, *Le Visible et l'Invisible*, mais cette référence ne vaut pas un blanc-seing. Il y a dans le trajet d'une existence autre chose que ce à quoi elle se rapporte. Appelons cela le régime de survie inhérent à ce qui constitue et compose une existence.

Et Dieu sait si Virilio eut plusieurs vies. Ce n'était pas un intellectuel bourgeois. Il a connu la précarité. De logements en logements, il a gravi les échelons. Il est issu d'un père italien, ouvrier carrossier, qui était communiste, et d'une mère bretonne, catholique de tradition. Outre ses déménagements successifs, il a tâté de nombreux métiers, nous l'avons dit, avant de se déclarer essayiste. On retient de lui qu'il fut le penseur de la vitesse, ce n'est pas faux. Il en était en effet l'archéologue, depuis le cheval jusqu'aux télécommunications instantanées en passant par l'avion. Ce temps réel l'effrayait plus que tout. Mais il est pour nous encore plus l'inventeur de ce qu'il appelait « l'écologie grise ». Car Virilio était géographe et pas seulement historien des techniques. Traiter de la pollution des dist-

ances, des échelles, de la grandeur nature, vivre en percevant ce qui nous entoure, que les choses existent à travers des proportions, un horizon, des perspectives, il pensait que c'était aussi important que de s'occuper de la faune ou de la flore. Pour lui, le temps et l'espace étaient inséparables. Il aurait aimé qu'un Ministère du temps épaulé celui de l'environnement. Voilà pourquoi son oeuvre ne saurait être absente des *Temps qui restent*, ni de la revue ni l'époque, qui est la nôtre, pour qui la question de la Terre où devra atterrir la Modernité est évidemment liée à celle du temps, ou des temps 14.

S'il a anticipé les dangers de l'interactivité, des réseaux sociaux, il nous a enseigné que gagner du temps, c'était perdre le monde. Que la vitesse, n'était pas un gain, mais une perte, qu'elle faisait disparaître la distance, lorsque les véhicules qui nous transportent gagnent en rapidité. Il nous a appris aussi qu'il existait un mur de la conscience. Qu'on ne pouvait tout gober, tout absorber, tout comprendre, et qu'à le vouloir, on risquait le pire. C'est ce qu'il appelait l'information intégrale. Il nous a appris qu'on ne pouvait gommer les catastrophes engendrées par le progrès, l'accident intégral, tel celui de Tchernobyl. Il était effrayé par l'idée que la jeunesse qui viendrait après lui puisse naître dans un monde clos. Il pensait qu'une ville sans limite n'est plus une ville. Qu'une ville sans frontière extérieure se condamne à faire passer cette frontière à l'intérieur de la ville. Il pensait que les problèmes ayant trait à la pluralité des visions du monde se posaient comme les problèmes politiques majeurs de notre siècle et du sien. Qu'il n'existait pas d'au-delà de l'homme. Il n'était pas un révolutionnaire, pas même un réformiste, mais il était animé d'une mystique militante qui touche encore de nos jours les étudiants en architecture qui le découvrent. Disons alors qu'il était un passeur. « Vivre dans un quartier, ce n'est pas vivre dans un logement 15 », disait-il encore . Il n'est pas un front social qu'il n'ait exploré. Pas un rapport au monde, qu'il n'ait tenté de décrypter. D'où son style, le lien qu'il entretenait avec ses carnets, dont on trouve des traces dans le livre bunker édité par les éditions du Seuil 16. Tout chez lui est question d'échelle, tout renvoie à ce qu'il appelait « la grandeur nature », elle désigne chez lui « la perception des dimensions spatio-temporelles ». Le livre bunker possède un glossaire précieux. Nous conseillons à tout le

monde de le consulter pour se faire une idée de cette manière si singulière de vagabonder sans se perdre, ni chercher à se mettre en surplomb.

Paul Virilio a anticipé notre époque. On le réduit souvent à un contempteur des nouvelles technologies de l'information ; il était avant tout soucieux de réconcilier la science et la philosophie, pour être d'autant mieux en mesure de les distinguer. Il considérait comme une blessure la grande rencontre avortée entre le philosophe Bergson et le physicien Einstein en 1922. Entre le temps subjectif du premier et le temps objectif du second, il a toujours cherché un moyen de faire le raccord. Concilier ce qui se passe dans les espaces infinis et ce qui est arrivé à la Terre, devenue trop petite, disait-il, pour le progrès, et menacée par lui. On n'est pas si loin d'un Bruno Latour... Oui, vraiment, Virilio est un penseur non pas certes de notre temps, mais pour notre temps - pour ceux qui restent et ceux qui viendront.

Le lire ou le relire aujourd'hui est une occasion de rebattre les cartes du présent. C'est lire un esprit qui, toute sa vie, a lutté contre « le sentiment d'incarcération dans le présent », qui le faisait tant souffrir... Une tentative d'évasion, à ne pas manquer.

—

Notes

- 1 Paul Virilio, *La Fin du monde est un concept sans avenir, Oeuvres (1957-2010)*, Paris, Le Seuil, 2023. On trouvera sur le site du Seuil une présentation de l'ouvrage ainsi que la table des matières: <https://www.seuil.com/ouvrage/la-fin-du-monde-est-un-concept-sans-avenir-paul-virilio/9782021483888>.
- 2 Paul Virilio, *Cybermonde. La politique du pire*, Textuel, 1996, p. 105.
- 3 *L'Insécurité du territoire*, Stock, 1976.
- 4 *Philo Mag*, mars 2022.

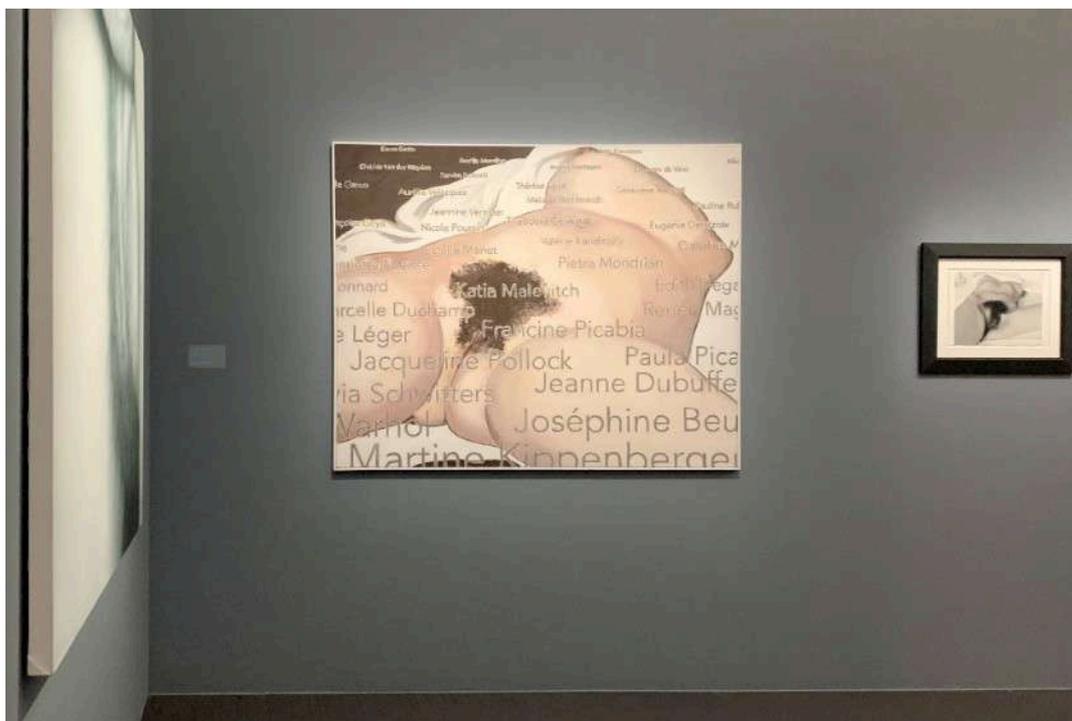
- 5 On en trouve une définition dans le «glossaire» placé en annexe de *La fin du monde est un concept sans avenir*, où il est proche de «guerre totale»: «Expression désignant la dissuasion militaire totale qui se développe même en temps de paix. Elle synthétise l'approche totalisante et militaire dans une forme paradoxale de pureté.» (*La fin du monde est un concept sans avenir, op. cit.*, p. 1243)
- 6 *La fin du monde est sans avenir, op. cit.*, p. 69.
- 7 *Ibidem.*
- 8 Paul Virilio, *L'Écran du désert*, Paris, Galilée, 1991, p. 177.
- 9 Sur ce programme, on lira avec profit l'article de Sylvie Andreau dans Le Monde du 7 avril 2024.
- 10 Paul Virilio, *L'Écran du désert, op. cit.*, p. 176.
- 11 Christian Ingrao, *Les Urgences d'un historien, Conversation avec Philippe Petit*, Paris, Editions du Cerf, 2019.
- 12 Stéphane Audoin-Rouzeau, *La grande guerre peut-elle mourir ? Essai sur le référent 14-18 en France*, Paris, Odile Jacob, 2023.
- 13 Georges Didi-Huberman, *Devant le temps, Histoire de l'art et anachronismes des images*, Paris, Minuit, 2000.
- 14 Voir le texte introductif de la revue par Patrice Maniglier: «Des Temps Modernes aux Temps qui restent»
- 15 *Cybermonde, op. cit.*
- 16 Paul Virilio, *La fin du monde est sans avenir, op. cit.*

« Il y aura toujours une tache dans le tableau. »

Discussion en sortant de *Lacan, l'exposition*

Par Vanessa Morisset, Fabrice Bourlez | 23-07-2024

Dans le train de Metz à Paris, au retour de l'exposition du Centre Georges Pompidou-Metz *Lacan, l'exposition. Quand l'art rencontre la psychanalyse*, Fabrice Bourlez (psychanalyste, philosophe, enseignant à l'École supérieure d'art et de design de Reims) et moi-même, Vanessa Morisset (historienne de l'art, critique d'art, enseignante dans la même école), tombons d'accord: nous sommes contrarié·es. Mais par quoi? Qu'est-ce qui, dans cette exposition, nous laisse comme un petit caillou désagréable au fond de la chaussure?



Agnès Thurnauer, *Origine World #3*, 2014 et Mircea Cantor, *L'Origine du monde - after Courbet*, 1998, vue de l'exposition, photo Vanessa Morisset

Vanessa Morisset (VM): Commençons peut-être par souligner ce qui est très bien venu avec cette exposition? Tu disais en sortant que c'est formidable de remettre la psychanalyse sur le devant de la scène...

Fabrice Bourlez (FB): Et même de remettre la psychanalyse au centre de la cité, de surcroît par le biais de son lien avec l'art qui est fondamental depuis le début de son histoire. Freud a toujours regardé du côté des arts, certes sans doute encore plus du côté du théâtre ou de la littérature, mais souvenons-nous du *Moïse* de Michel-Ange, sculpture à laquelle il revient sans cesse, ou de la figure pompéienne de la Gradiva à travers sa lecture de la nouvelle de Jensen ¹. Léonard de Vinci est également très présent dans ses écrits. Et puis, resituons la naissance de la psychanalyse dans son époque: elle apparaît à Vienne autour de 1900, au moment où se déploie le mouvement de la Sécession, avec Klimt, Egon Schiele ²... Cette ambiance a forcément nourri les réflexions freudiennes, dans une sorte de connivence. J'aime aussi penser que la psychanalyse est contemporaine de l'invention du cinéma. Par la suite, la réception de Freud par le surréalisme a renforcé réciproq-

ument ce lien entre l'art et la psychanalyse – bien que Freud soit resté réservé à cet égard.

VM: Il est vrai que l'une des premières sources de la psychanalyse qui nous vient à l'esprit est le théâtre avec le personnage d'Œdipe, mais, mises bout à bout, toutes ces références aux arts visuels sont très probantes et mettent l'accent sur le rapport à l'image. Qu'en penses-tu?

FB: La présence des images dans l'élaboration de la psychanalyse est évidente. Que l'on songe aussi à l'histoire des fresques de « Signorelli » et de l'analyse qui en découle à partir du moment où Freud découvre qu'il a commis le lapsus de confondre le nom de cet artiste avec ceux de Botticelli et de Boltraffio ³. En fait, cette histoire bien connue nous indique comment Freud se rapportait à la sculpture, à la peinture, au théâtre, à la littérature, comment il était passionné d'archéologie : à chaque fois, c'était pour dévoiler le lien des images avec l'inconscient et pour lire ces images depuis leur inscription dans des jeux de langage. Donc Freud était très proche des arts. Et le beau pari de l'exposition, c'est de montrer comment la psychanalyse a considéré l'art : non pas en psychologisant les artistes, non pas en psychologisant les œuvres, mais en affirmant que les psychanalystes ont beaucoup à apprendre des œuvres et des artistes. Qu'une exposition présente cela comme un manifeste, je trouve cela très réjouissant.

VM: Cela signifie que la psychanalyse prend vraiment les artistes au sérieux! Souvent, dans les milieux intellectuels, les artistes sont des sources d'inspiration, leurs œuvres donnent des idées et sont citées en introduction des essais, mais oubliés sitôt qu'on entre dans le dur.

FB: Justement, cela nous permet d'en venir à Lacan. Par exemple, il dit que, quand il lit Duras, il apprend d'elle des choses sur ce qu'il cherche à décrire de ce qui peut se nouer entre langage et souffrances dans un corps. Ou encore, dans l'un des séminaires, Lacan cite la *Dolce Vita* de Fellini ⁴. Il illustre son concept de « la Chose » par une sorte d'animal, de monstre marin, qui a une

forme un peu dégoulinante, filmé au bord de la plage, à la fin d'une soirée fellinienne décadente. Lacan dit: "on peut comprendre ce que je veux nommer « la Chose » en regardant cela". Quand Lacan regardait des films, il était à l'affût de tout ce qui pouvait l'aider à comprendre un peu mieux ce qu'il se passait autour de lui. Ce passage du film de Fellini aurait pu être dans l'exposition. C'est un point important à retenir: quand on regarde un film, quand on va voir une exposition, mieux vaut être à l'affût. Plutôt que d'essayer de comprendre comment les artistes réfléchissent ou ce qu'ils ou elles auraient vécu comme trauma personnel, mieux vaut voir comment des intensités, des formes, des liens entre des problématiques apparaissent sur la toile ou à l'image et nous enseignent quelque chose du monde, du contemporain, de nos manières de vivre.

VM: En plus, Lacan était, jusque dans son quotidien, entouré d'artistes, ce qui n'est pas si connu que ça, il me semble. En ce qui me concerne, je savais combien il s'est intéressé très tôt à la manière dont Salvador Dali a travaillé avec et sur la paranoïa (la « méthode paranoïaque critique »), ce qui l'a amené à publier dans la revue surréaliste *Minotaure*, dès les années 1930. Mais je ne savais pas qu'André Masson, qui a peint le tableau pour cacher *L'Origine du monde* de Courbet qu'il avait acquis, était son beau-frère! Une chose est de s'intéresser, même de près, à ce que font les artistes, une autre est de vivre parmi eux. Est-ce que cela n'expliquerait pas pourquoi lui-même est hyper créatif dans son usage de la langue et dans son rapport aux concepts?

FB: Voilà, c'est vraiment cet aspect qui est le plus important. L'idée qu'au fond, l'écriture lacanienne, elle-même si connue pour être si compliquée, si difficile – parce que c'est vrai qu'elle l'est et il dit d'ailleurs que ses écrits ne sont pas à lire, ils sont à interpréter – convoque quelque chose de très plastique.

VM: Sa liberté par rapport au langage serait une liberté d'artiste?

FB: Oui, je crois qu'on peut dire ça. Mais je crois aussi que l'on retrouve cette liberté dans sa relecture radicale, voire subversive, des

textes de Freud. Et, surtout, je crois que c'est cette sorte de liberté d'artiste qui l'autorise à conclure que la psychanalyse s'intéresse moins au contenu de ce que les gens disent, qu'à la manière dont ils le disent. Ce qui est passionnant avec Lacan, c'est de comprendre qu'on recherche une énonciation signifiante, ce qui correspond à la matérialité de la façon dont *ça* se structure chez un sujet, en somme, à la forme que prend son discours inconscient. Oui, il y a quelque chose d'extrêmement fort plastiquement : repérer le *style* de souffrances, de jouissances, de désirs d'un sujet ! Et à chaque sujet, son style... C'est sans doute la raison pour laquelle Lacan continue, en retour, d'inspirer des artistes aujourd'hui, grâce à la densité de ses propositions conceptuelles, stylistiques. Tout cela l'exposition le fait bien comprendre et, encore une fois, on peut se dire que c'est formidable qu'elle ait été organisée, dans ce musée, pour être vue par beaucoup de monde. C'est très positif, peut-être même nécessaire, de faire vivre la psychanalyse à partir d'un style en prise avec le contemporain. Mais en même temps, je ne peux pas m'empêcher de penser que les commissaires ont peut-être voulu trop bien faire...

VM: Tu suggères que l'exposition est un peu trop pédagogique?

FB: C'est difficile à dire, je trouve que l'exposition parvient à transmettre le caractère subversif de la pensée de Lacan et plus globalement permet d'entrevoir le lien entre psychanalyse et subversion, qui est aussi fort que le lien entre art et subversion. Freud, comme Lacan, étaient de grands révolutionnaires dans leur manière de penser l'être humain, exactement comme la plupart des artistes réunies dans cette exposition. Manifestement, *Genital Panic* de VALIE EXPORT , c'est révolutionnaire.

VM: Je ne saisis pas très bien en quoi Lacan est révolutionnaire à ce point. Tu aurais un exemple? Ce serait quoi le *Genital Panic* de Lacan?

FB: Il y en a beaucoup des *Genital Panic* de Lacan! Prenons-en un. On peut se dire que le fait d'assumer, et même de marteler, pendant vraiment très longtemps dans son enseignement, qu' "il n'y a pas de

rapport sexuel”, c’est assez génial et révolutionnaire. Faut oser dire ça, quand tout le monde ne pense qu’à baiser, non ? Ce que Lacan voulait dire par là, c’est que les fictions qu’on se raconte tous et toutes servent en réalité à recouvrir l’insupportable de nos existences. Alors que tout le monde baise, ou du moins que tout le monde ne pense qu’à ça, que tout le monde tourne autour de la question sexuelle, lui nous dit que toutes et tous, nous ratons à cet endroit-là, à l’endroit même où il devrait y avoir une rencontre avec l’autre. Tout le monde se prend toujours ce ratage du rapport sexuel en pleine figure. Et pourquoi ce ratage du rapport sexuel ? Lacan répond : parce que nous sommes des êtres de langage et que nous nous embrouillons dans le langage. Le langage est ce qui rend impossible la fusion avec l’autre. Donc, au fond, Lacan nous dit que nous sommes tous et toutes toujours tout-es seul-es. Ainsi, avec cette expression « il n’y a pas de rapport sexuel », il a l’art de la formule pour nous renvoyer à des choses auxquelles on préférerait ne pas penser, à savoir : le fait que ça va toujours rater pour tout le monde en matière de sexualité et qu’on sera toujours tout-e seul-e pour affronter cela. Éventuellement on pourra s’aimer un peu, de temps en temps, mais c’est tout. Cela témoigne d’une lucidité effroyable, très freudienne. La portée de cette position va même au-delà de la sexualité, elle va jusqu’à l’absence de sens. Il y a un point aveugle dans toute relation humaine, comme il y a un point aveugle de soi par rapport à soi, une tâche aveugle qui résiste à faire sens. Qu’est-ce que c’est qu’être un être humain chez Lacan ? C’est devoir faire avec une absence de sens.

VM: Mais ce point aveugle, est-ce qu’il ne peut pas être pris au contraire comme une richesse potentielle, une source d’où apprendre de soi, découvrir de l’inconnu au-dedans de soi, un truc auquel on ne s’attendait pas, pas forcément en mal, et qui nous ouvre à la création, si l’art c’est produire quelque chose qu’on n’avait pas l’intention de produire ?

FB: C’est sûr. Mais je dirais que, d’un point de vue lacanien, la création vient quand même, la plupart du temps, comme une sorte de solution face à l’énigme ou face au désespoir. Pour Lacan, toute œuvre d’art est toujours à l’intersection des trois dimensions qui,

selon lui, définissent l'être humain: le réel, le symbolique, l'imaginaire. Dans une œuvre, il y a la dimension imaginaire qui est évidente, comme l'apparence, les formes, la composition. Il y a également une dimension symbolique au sens où l'art reste un fait de langage, c'est-à-dire que ça s'inscrit dans une histoire, donc dans un ensemble d'altérité signifiante et langagière, qui est beaucoup plus large que l'œuvre elle-même. Une œuvre s'articule toujours à une autre œuvre, ce qui fait qu'on peut la lire de manière différentielle. Et puis, il y a la dimension du réel. Elle correspond au point impossible à dire, même à montrer, qui insiste au fond de chaque œuvre de façon singulière. C'est le point aveugle dont nous parlons, à partir duquel l'œuvre se construit, autour duquel elle tourne, mais qui ne parvient jamais à être dit, ni par l'œuvre, ni par autre chose. C'est le *punctum* de l'œuvre, si tu veux. Par conséquent, on trouve chez Lacan une triple manière de se rapporter à une œuvre d'art qui montre comment celle-ci incarne la tentative de recouvrir cette chose si insupportable qu'est le point de réel. On peut dire: "Tiens, c'est de l'expressionnisme!", "Tiens, c'est de l'Impressionnisme!", "Tiens, c'est une œuvre tardive de Duchamp!" Ou "Tiens, là, il n'avait pas encore inventé les readymades!". En positionnant les choses de cette manière, on se rassure : on inscrit le travail artistique dans une histoire. On l'oppose à d'autres manières de faire œuvre. On peut considérer un artiste dans la synchronie de son époque et dans la diachronie de sa propre œuvre par exemple. Bref, typiquement, là on est dans une approche historique de l'art, dans des enjeux à la fois imaginaires et symboliques. Mais, malgré tout, une béance insiste, quelque chose d'insuturable qui fait qu'on a jamais dit le dernier mot sur une œuvre. Et prendre en compte ce point de béance, faire avec, en assumer les conséquences pour la pensée comme pour la praxis, est certainement l'apport le plus radical de Lacan. Alors, on peut en effet l'appréhender, malgré tout, de manière positive, dans le sens où on n'a jamais fini de se connaître, mais enfin, cela signifie surtout que l'être humain, malgré toutes ses aspirations au vrai, au beau, au bien, à la collectivité, à la démocratie, etc. est toujours rattrapé par un point aveugle qui va au-delà du principe de plaisir, comme disait Freud. C'est un truc qui se répète et nous enlise, qui vient, dans une sorte de banquer-

oute, mettre à mal les idéaux. Pour le dire encore autrement, il y a toujours une tache dans le tableau.

V.M.: Quel pessimisme terrible! Il n'y a pas d'issue?

F.B.: Disons qu'on peut créer, qu'on peut dire des choses, grâce au langage: que ce soit le langage pictural ou le langage de la littérature, de la poésie. Mais, il y a un point où le langage nous rend profondément malades. Et ça nous rend malade dans le corps. Je crois que c'est aussi pour cela que Lacan s'intéressait autant aux œuvres d'art, et par conséquent c'est la raison pour laquelle l'exposition réunit tant d'œuvres liées de manière très explicite aux corps, à la fente, au phallus, au regard...

V.M.: De ce point de vue, tu ne trouves pas que l'accrochage était un peu trop systématique?

F.B.: Si, mais en même temps, c'est bien de le mettre en évidence. Parce que le travail de Lacan est de montrer comment le corps est marqué par le langage, comme on est tous et toutes dans nos corps, percuté-es par le langage et comment il y a des extrémités du corps qui, du coup, deviennent des lieux de jouissance. Parce qu'il y a du langage, il va y avoir comme un excès de plaisir dans des endroits du corps. Et au fond, ce qui caractérise l'être humain pour Lacan, c'est l'excès beaucoup plus que la modération. Ce qui fait que le but d'une psychanalyse n'est pas de nous rendre "normaux", ni de nous modérer, mais d'apprendre à faire avec, d'apprendre à mieux savoir où se situe le lieu de sa jouissance, si c'est plus la bouche, les yeux, les parties génitales ou n'importe quelle autre partie du corps.

V.M.: Ce processus n'est pas forcément l'idée qu'on se fait du travail de la psychanalyse, on pourrait penser qu'elle cherche à ramener à une norme, à du raisonnable, pour qu'on aille mieux. La psychanalyse n'a donc rien à voir avec la guérison?

F.B.: En effet, souvent on pense que la psychanalyse sert à aller mieux. Or, pour Lacan, pas du tout. Son idée est vraiment de faire en sorte de peut-être transformer un tout petit peu cet être de

jouissance qui provient de la marque du langage sur le corps, de devenir un tout petit peu plus désirant. Parce que la jouissance peut entraîner dans des excès qui peuvent devenir dangereux, pense à l'anorexie, à la toxicomanie, à la boulimie, à l'alcoolisme par exemple. On peut mourir de jouissance. Mais ce qu'il y a de très intéressant aussi, c'est de se dire que la psychanalyse revient vers le corps par l'intermédiaire du langage, donc de la culture. Il n'y a pas de corps naturel pour la psychanalyse, en tout cas, pour celle de Lacan et pour sa relecture de Freud. Il nous dit que le corps auquel on va s'intéresser, c'est le corps marqué par des excès. Mais la vie de ce corps est caractérisée par des excès dus à la culture. Donc il y a une intrication entre le fait d'être pris dans une histoire, pris dans du langage, pris dans une histoire familiale aussi, bien sûr, mais pas seulement, on est aussi, par exemple, toujours pris dans une histoire technologique qui vient habiter, transformer le corps... *et* notre manière de vivre notre corps et d'être poussé à avoir des expériences de jouissance, d'excès, de trop ou de pas assez qui confinent toujours à de l'indicible. Bref, le plus intime de ce qu'est que sa propre jouissance est l'endroit où on est parfois le moins à l'aise avec soi-même. Et le travail d'une psychanalyse consiste justement à comprendre quels sont ces endroits de jouissance et, à partir de là, d'essayer d'aller davantage vers du désir, d'apprendre à faire avec cette jouissance et peut être aussi d'un tout petit peu moins souffrir du fait d'être un être de langage. Mais il n'y a pas de véritable guérison, ça, c'est très clair! La psychanalyse, ce n'est pas la médecine. En fait avec une psychanalyse, rien ne change, mais plus rien n'est pareil...

V.M.: Et ce travail, cet apprentissage, vis-à-vis de son propre corps, toi tu l'as ressenti dans l'exposition?

F.B.: Ah oui, il y a un grand nombre d'oeuvres dans l'exposition où il en est question, *Génital Panic* évidemment, mais aussi des œuvres que l'accrochage permet d'interpréter différemment, comme le tableau de Fontana où le geste d'ouvrir la toile en une unique fente devient extrêmement fort. On peut d'ailleurs le lire du point de vue de l'imaginaire, car il vient enfreindre l'imaginaire habituel de la représentation picturale. Ou du point de vue du corps:

Fontana ici entaille la toile exactement comme le langage vient entailler notre être physique, corporel, biologique. Et puis il y a un vide au milieu de la toile qui fait ressentir l'indicible qui insiste. Voilà typiquement une illustration très claire, avec ce geste minimaliste, très fort, de ce autour de quoi Lacan tourne. La sidération qu'on peut avoir dans la salle autour de l'*Origine du monde* de Courbet est du même ordre. Il y a le tableau d'André Masson qui avait pour vocation de couvrir celui de Courbet et, dans l'exposition, il nous le cache de manière très imaginaire. Tandis que le réel du sexe, qui essaie d'être dit, a produit toutes ces interprétations incarnées par les œuvres des autres artistes : Agnès Thurnauer, Louise Bourgeois, Art&Langage, Mircea Cantor... rassemblées peut-être de manière didactique effectivement, mais qui composent une série d'images différentes à comparer les unes aux autres en une analyse signifiante. Quel type de matériau est utilisé? Quelles sont les différences d'approche entre le surréalisme et les années 1960? Etc. Et puis il y a le mystère du sexe féminin. Pour ne pas tomber dans des vieilles lunes réactionnaires et antiféministes, j'ai trouvé intéressant les choix de mettre aussi la photo de la performance de Deborah de Robertis où elle avait rejoué la monstration du sexe devant le tableau au Musée d'Orsay. Les commissaires sont allés jusqu'au plus contemporain pour évoquer des questions fondamentales et sans réponses, comment un corps jouit, comment il se reproduit, comment il vit.

V.M.: Tu aurais envie d'ajouter un commentaire sur l'intervention de Deborah de Robertis justement?

F.B.: Autant j'estime bien sûr très urgent et tout à fait nécessaire qu'il y ait un #metoo qui résonne aussi fort dans le monde de l'art contemporain que partout ailleurs, autant j'avoue ne pas avoir bien réussi à saisir toutes les subtilités du geste de Deborah de Robertis cette fois-ci. Elle dénonçait les commissaires d'une exposition dans laquelle elle figurait pourtant... Dans sa performance inattendue au programme, elle a volé une œuvre d'Annette Messenger, éclaboussé de peinture la vitre de la peinture qui protégeait *L'origine du Monde* de Courbet, mais aussi abimé une photo de VALIE EXPORT, autre artiste féministe de renom,... J'avoue que j'ai du mal à cerner pourq-

oui il faudrait blesser ou écarter ou piller ses sœurs de lutte et de combat pour réveiller les consciences... En revanche, son geste a eu le mérite de décoiffer un peu l'ordre, de brouiller les cartes à l'œuvre dans l'exposition. Le fait que sa performance ait été dérangeante est peut-être son intérêt principal. Elle insistait sur les manques de l'exposition et rappelait aussi comment, au fond, il est important de faire des lectures féministes, queer, politiquement incorrectes de l'œuvre de Lacan lui-même. Au risque sinon, de rester enfermé.es dans une dimension muséale du savoir.

V.M.: Il me semble qu'on est là au cœur de ce qui nous a à la fois plu et contrarié.es dans cette exposition, des œuvres fortes, de grand.es artistes, – et aussi d'artistes de périodes très variées, du Caravage à aujourd'hui – mais qui se neutralisent entre elles à cause de leur accumulation. Allons encore plus loin. Est-ce que ce que cette accumulation d'œuvres ne produit pas justement un effet rassurant – on reconnaît des choses, on se cultive – qui ferait manquer le plus intéressant: en d'autres termes, est-ce que dans l'exposition, on rencontre l'inconscient, qui est ce qui agit dans l'art et dans la psychanalyse?

F.B.: Pour commencer à te répondre sur ce point des plus importants, j'ai l'impression que les commissaires de l'exposition ont été inquiété.es par l'obscurité du style lacanien, qui fait la richesse de Lacan mais demande un certain désir pour essayer de comprendre ce qu'il veut dire. Aller lire Lacan, c'est un test sur son désir, c'est se donner du mal pour s'interpréter soi-même sur le divan en sachant que quelque chose dans l'inconscient résiste à la compréhension. Les textes de Lacan sont obscurs. Il les a écrits à l'image de la complexité du fonctionnement de l'inconscient. L'enjeu de sa recherche méritait cette complexité-là. Il s'agit d'y repérer une logique. Et il me semble que, convaincu.es de cet aspect remarquable de Lacan, les commissaires ont voulu faire un travail extrêmement didactique. L'exposition s'ouvre par un hommage à Lacan, filmé – il faut bien le dire, par Benoît Jacquot, jeune, à une époque où il n'était pas encore accusé d'avoir agressé un certain nombre de ses actrices, – et puis une introduction biographique, linéaire, le tout suivi d'un déroulé très chapitré qui martèle des thèmes lacaniens en les rend-

ant très explicites. Par conséquent, oui, tu as raison, toute la subtilité des homophonies signifiantes, c'est-à-dire des différentes strates de sonorité même des mots, sur lesquelles Lacan jouait en permanence, se perd. Tout est cadré, les signifiants lacaniens sont enfermés, ce qui donne une version de la psychanalyse très historique. Pour moi c'est le principal problème de cette exposition : elle finit par ressembler à un très bel album photos de ce que la pensée lacanienne a pu être au 20^e siècle. C'est une super introduction à l'histoire du lacanisme en France. Mais cela fige ce que la psychanalyse est en train de devenir au 21^e siècle. En d'autres termes, cela ne permet pas de penser comment le travail de Lacan rencontre des préoccupations plus contemporaines. Et je trouve que ça rejaillit même sur les œuvres exposées qui s'en trouvent historicisées, figées elles aussi. En fait, je n'ai pas été surpris. À aucun moment. Ça m'a fait plaisir de revoir telle ou telle œuvre, de comprendre le lien avec tel ou tel concept lacanien, mais à force de répétitions, à vouloir être trop didactiques, on finit par faire taire ce qui est le ressort même d'une œuvre et de la psychanalyse : le malentendu, le mot d'esprit, l'énigme du rêve, l'indicibilité du réel de la jouissance. Du coup, dans l'exposition, c'est comme si les œuvres étaient mises au service de l'explication des textes de Lacan et, là, je trouve ça pas très excitant.

V.M.: Les questions contemporaines sont abordées en toute fin de parcours, un peu comme un rajout, un post-scriptum, assez maladroitement, non?

F. B.: Exactement, la salle intitulée « l'anatomie n'est pas le destin » dont le sujet est au cœur de la psychanalyse contemporaine, en tout cas, celle qui se veut vivante et ouverte à l'époque actuelle, est assez ratée, bien qu'elle comporte de belles œuvres. Mais, à nouveau, parce que trop directement mise au service de l'illustration imaginaire d'un thème. En fait, la salle donne l'impression de manquer les avancées conceptuelles de Lacan qui vont au-delà de son époque. Et, de manière plus générale, c'est sa figure de père Français de la psychanalyse qui est mise en avant du début à la fin.

V.M.: C'est ce qui t'a manqué le plus?

F.B.: Ce qui m'a manqué au fond, c'est d'être surpris. Tout est fait pour s'assurer de la bonne réception et de la bonne compréhension du message lacanien, alors que le docteur de la Rue de Lille, à la suite de Freud, affirme qu'il n'y a que du malentendu. Et c'est aussi cela que les artistes nous disent, non ? Il n'y a que du malentendu qu'on ne peut jamais dissiper. Pour formuler les choses autrement, c'est une exposition qui ne fait pas surgir des différences mais qui, au contraire, ne fait que s'assurer du même. On passe de salle en salle avec le sentiment de devoir être certain·es qu'on a tous et toutes bien compris la même chose, et que toutes les œuvres nous disent la même chose. Et ça, ça ne marche pas, parce que l'inconscient c'est le malentendu et un malentendu ne peut pas être compris. Pour moi, le paradoxe est que les commissaires ont voulu trop bien faire pour qu'on comprenne tout, alors que l'inconscient nous renvoie à un point qui demeure incompréhensible. Le malentendu, le bug, l'acte manqué, comme le rêve, ce qui est insensé, ce ne sont pas des erreurs ou des choses à éviter, c'est ce qui nous offre la possibilité de transformer nos manières de percevoir, de comprendre, de vivre, d'aimer... Ici, quand tu sors de l'exposition, tu ne sors pas transformé. Ce n'est pas une exposition où il y a un avant et un après.

V.M.: Pour toi, une exposition doit être une traversée, une expérience en somme ?

F. B.: En tout cas, pour moi, une exposition est un lieu où éprouver une sorte de dépossession de ce que je pensais savoir sur la perception, sur les couleurs, sur l'histoire de la peinture, l'histoire du cinéma, sur ce que je pensais être moi-même, peu importe, mais c'est un lieu où perdre mes certitudes en m'ouvrant à l'inconscient. Cela rejoint ce que la psychanalyse cherche à faire vivre : l'expérience de la différence et de la transformation de soi-même en un autre. On pense qu'on sait comment on fonctionne, on croit qu'on sait qui on est et, en fait, on s'aperçoit, au fur et à mesure des séances, qu'on se redécouvre complètement grâce à l'émergence de pans de son existence auxquels on n'avait jamais pensé et dont on n'aurait jamais imaginé qu'ils puissent avoir une telle importance. L'expérience d'une psychanalyse, c'est l'expérience de la différence. L'expérience

où tu te transformes toi-même pour devenir autre que toi-même, où tu apprends à rencontrer un peu de cette altérité qui est en toi. Et, là-dessus, l'exposition ne nous a pas transporté.es très loin : elle nous a mis devant l'image du même. Un même Lacan pour tous alors que les œuvres disaient chacune tellement d'autres chose

—

Notes

- 1 Sigmund Freud, *Les délires et les rêves dans la «Gradiva» de W. Jensen*, 1907. Une copie du bas-relief pompéien trônait dans le cabinet de Freud.
- 2 Le mouvement de la Sécession viennoise est un mouvement artistique, proche de l'Art nouveau et contemporain de la naissance de la psychanalyse.
- 3 Freud évoque cet oubli dans *La Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1905.
- 4 Lacan donne cet exemple dans son séminaire sur *L'Éthique de la psychanalyse*, Livre VII, 1959-60.
- 5 *Génital Panic* est une performance et une photographie de l'artiste autrichienne VALIE EXPORT, qui s'était rendue dans un cinéma porno en exhibant son propre sexe à la face des spectateurs, déconfits dans leurs sièges, en 1969.

—

Contributeur·ices

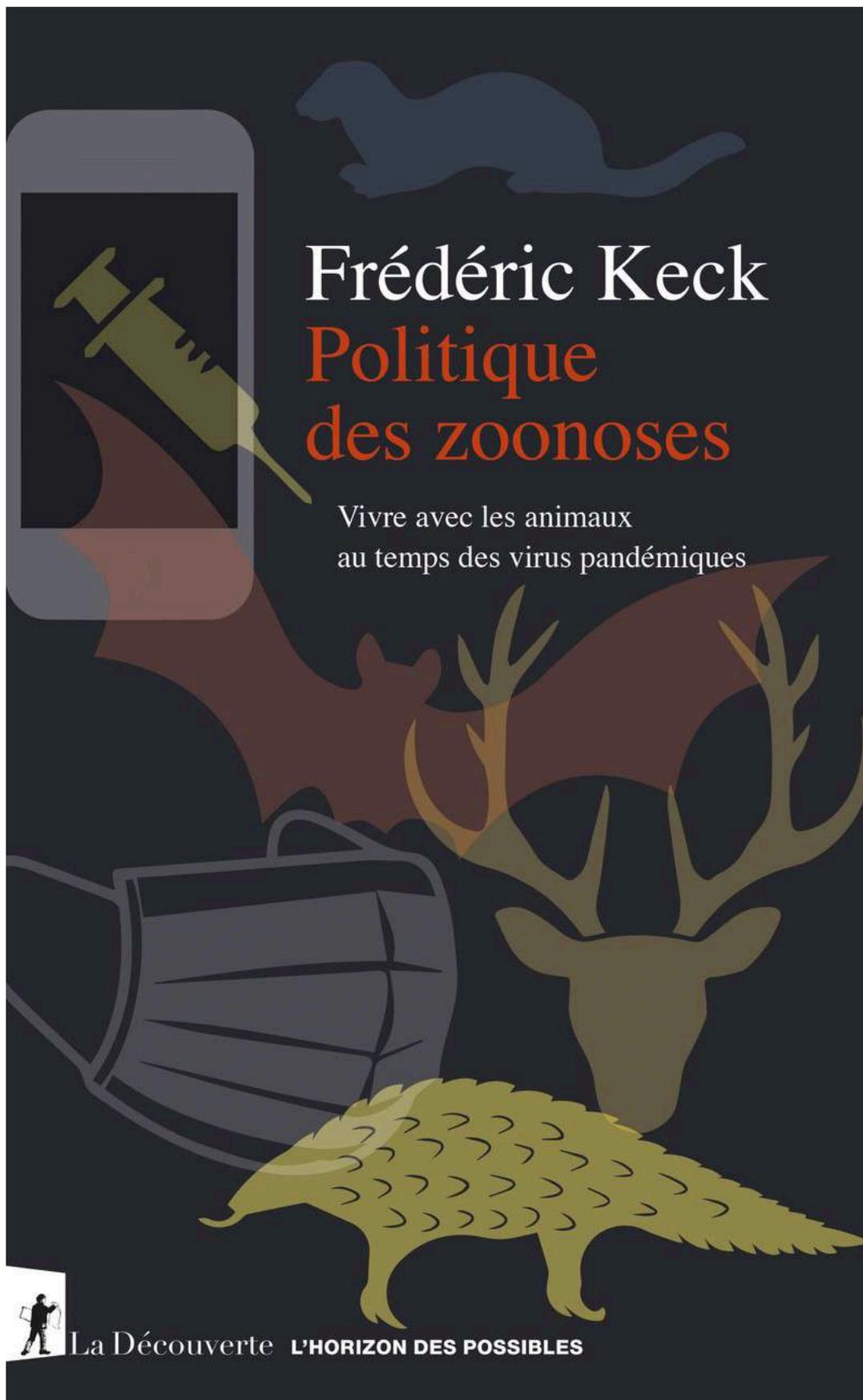
Relecteur.ice Dimitra Panopoulos

La Covid-19 exposée comme pandémie et comme zoonose

Par Frédéric Keck | 30-09-2024

L'épisode de la Covid fut un événement politique majeur. Mais sa signification reste énigmatique: annonce-t-elle un nouveau totalitarisme? faut-il l'interpréter comme la revanche de la nature contre une civilisation qui la maltraite? est-elle un simple épiphénomène dans la gestion «biopolitique» des populations? L'anthropologue et philosophe Frédéric Keck aborde ces questions dans un livre majeur, *Politique des zoonoses*, qui sort ces jours-ci à La Découverte. Nous publions ici, en bonnes feuilles, «l'ouverture» de son ouvrage. Il y imagine une exposition à venir résument pour une société future cet événement énigmatique. Huit vitrines venues du futur pour nous rappeler à ce passé encore brûlant, et un présent fait de liens avec des objets techniques et des animaux.

Ce texte est extrait de Frédéric Keck, *Politique des zoonoses, Vivre avec les animaux au temps des virus pandémiques*, coll. «L'horizon des possibles», Paris, La Découverte, 2024.



Si une anthropologue du futur devait résumer, dans une exposition dont elle serait curatrice, comment l'humanité a vécu la Covid-19, à

la façon dont les anthropologues du passé ont présenté les sociétés lointaines aux publics européens dans des musées, elle pourrait choisir quatre objets et quatre espèces animales, qui représenteraient « la culture matérielle » et « l'ethno-zoologie » de l'humanité aujourd'hui. Ces objets et ces animaux ont en effet peuplé l'imaginaire des sociétés contemporaines au cours de cette pandémie, selon des modalités qui restent à analyser et à comprendre. La pandémie de Covid-19 a conduit les humains à diffuser de façon globale des objets apparus en des lieux différents au cours des deux siècles passés, en les standardisant selon des normes internationales et en les mêlant à des techniques plus traditionnelles de contrôle des épidémies. Mais la Covid-19 est aussi une zoonose, c'est-à-dire une maladie qui se transmet entre différentes espèces animales, ce qui explique que le virus qui la causait était si imprévisible. Voici donc quatre objets et quatre animaux accompagnés d'informations qui pourraient guider pour le visiteur de cette exposition.

Objets

Le respirateur



La Covid-19 est une maladie respiratoire, qui infecte d'abord les poumons, avec des symptômes secondaires dans le système nerveux comme la perte de goût ou la fatigue, rassemblés sous le terme de « Covid long ». Les patients présentant des symptômes respiratoires graves, comme l'étouffement, ont été traités en priorité dans les services hospitaliers de soin intensif au moyen de respirateurs

qui les ventilent artificiellement. Ces machines, impliquant des interventions lourdes sur les corps des patients, qui doivent être régulièrement retournés et peuvent être placés en coma artificiel, nécessitent une présence permanente du personnel infirmier à leurs côtés. Elles obligent ainsi à réorganiser l'espace des hôpitaux en temps d'urgence pour accueillir ces patients considérés comme prioritaires. Elles prennent le relais des « poumons d'acier » inventés à Boston en 1928 pour lutter contre la poliomyélite, en bénéficiant des progrès de la respiration artificielle dans l'aviation au cours du vingtième siècle. La production de respirateurs artificiels, rudimentaires ou de haute technologie, a ainsi été grandement accélérée par la pandémie de Covid-19 **1**.

Le masque



D'abord outil de protection du personnel hospitalier, le « masque chirurgical » s'est diffusé à l'ensemble de la population pour se protéger de la transmission de la Covid-19 en capturant les gouttelettes issues de la bouche et du nez. Essentiellement porté dans les transports et les lieux publics fermés, où il fut parfois imposé par les États à travers des sanctions, il a pu être porté jusque dans les espaces intimes, certaines personnes hésitant à retirer leur masque

devant d'autres personnes par précaution ou par pudeur. Il a ainsi profondément redéfini ce qu'est une personne (le terme *persona* désigne le masque dans l'Antiquité latine) face à la menace d'une maladie respiratoire qui circule dans l'atmosphère partagée par les humains. Fabriqué industriellement en plastique ou de façon plus artisanale avec du tissu, il s'est ajouté à l'ensemble des déchets que produisent les sociétés contemporaines, posant ainsi la question de leur recyclage. Un archéologue du futur trouvera peut-être comme seule trace de cette pandémie l'augmentation de la couche de plastiques produits par les humains depuis le milieu du vingtième siècle. C'est en effet avec l'invention du masque chirurgical en plastique dans les années 1950 que ce morceau de tissu, introduit dans les hôpitaux en Europe à la fin du dix-neuvième siècle, imposé dans l'espace public après les travaux du médecin chinois Wu Liande sur la peste pneumonique en 1910 et à l'occasion de la grippe espagnole de 1918, se transforme en produit industriel, au point que la constitution de stocks de masques pour les hôpitaux devient un critère d'évaluation d'un État moderne 2.

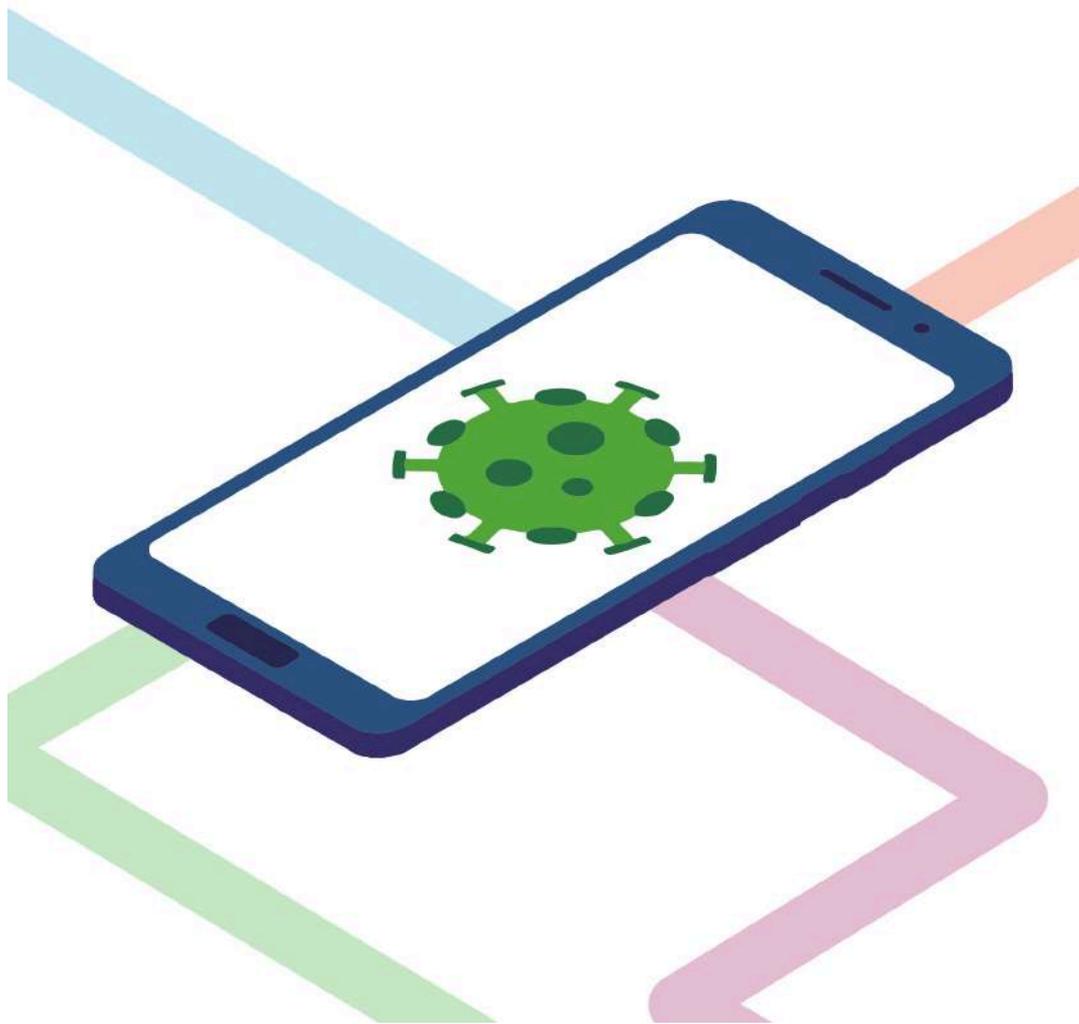
Le vaccin



La Covid-19 est une maladie infectieuse causée par un virus, appelé SARS-Cov2. A défaut de traitement antiviral pour ceux qui étaient déjà infectés, malgré les espoirs portés par les défenseurs de l'hyd-

roxychloroquine ou de l'artémisine, vacciner la population non-infectée a été la meilleure stratégie de santé publique pour enrayer la pandémie, car elle mettait fin aux politiques de « stop-and-go » alternant confinement et relâchement de la population. La rapidité de fabrication des vaccins par les laboratoires pharmaceutiques en Europe et en Amérique du Nord utilisant la technique récente de l'ARN messager a surpris tous les observateurs et relancé la défiance envers la vaccination, qui est une tendance lourde dans ces deux continents au cours des trente dernières années. La mise au point d'un vaccin inactivé par les industries pharmaceutiques en Russie et en Chine, moins efficaces que les vaccins à ARN messagers mais plus faciles à distribuer, et les appels à la solidarité internationale par l'Organisation Mondiale de la Santé dans le cadre de l'initiative Covax, faisant du vaccin un « bien commun de l'humanité », ont suscité l'espoir d'un partage avec les pays du Sud. La diffusion globale d'un vaccin anti-Covid laisse entrevoir un monde dans lequel le SARS-Cov2 serait éradiqué, mais il faudrait alors fabriquer régulièrement des doses de vaccin pour répondre aux mutations de ce virus. Le vaccin, produit pharmaceutique encadré par l'État et distribué aux citoyens dans le cadre de campagnes de masse, est ainsi devenu, deux-cents vingt ans après son invention par Edward Jenner et cent quarante ans après son extension par Louis Pasteur, un objet incontournable des politiques de santé publique contre les pandémies 3.

Le téléphone portable



C'est le nouvel instrument de santé publique lié à la numérisation des sociétés contemporaines, alors que les trois autres objets sont utilisés pour lutter contre les maladies depuis au moins un siècle. À travers des applications contenant des codes-barres, il permet de récapituler les données sur un individu (son infection par le virus, ses différentes doses de vaccins) et de l'informer sur les individus potentiellement porteurs du virus dans son entourage. Cette application permet ainsi aux individus de décider de leurs déplacements de façon plus informée, mais aussi aux pouvoirs publics de contrôler ces déplacements. Version dématérialisée de la politique de traçage qui fut choisie par certains États pour limiter la pandémie en alternative aux confinements et aux vaccins, elle est indissociable de la matérialité plus rudimentaire du test, un coton-tige que les individus doivent introduire dans leurs orifices pour savoir s'ils sont porteurs du virus. Ces applications et ces tests ont trouvé une forme particulièrement développée dans le cadre de la politique

zéro-Covid appliquée en Chine, renforçant les mesures de contrôle des déplacements des populations et de « crédit social » déjà mises en place avant la pandémie de Covid-19 4.

Animaux

La chauve-souris



On a retrouvé chez les rhinolophes au sud de la Chine et en Asie du Sud-Est des coronavirus très proches de ceux qui ont causé la Covid en 2019. Si on savait depuis les années 1950 que les chauves-souris pouvaient transmettre la rage par leur morsure, qui reste exceptionnelle pour certaines espèces dites « vampires » en Amérique du Sud, on a découvert dans les années 1990 qu'elles transmettaient également aux humains de nouveaux virus appelés Hendra et Nipah en Australie et en Asie du Sud-Est, à travers les chevaux, les porcs ou les fruits qu'elles avaient infectés. L'émergence du SARS-Cov1 en 2002 en Chine, causant l'épidémie de Syndrome Respiratoire Aigu Sévère (SRAS) fut expliquée avec certitude par la transmission d'un coronavirus – dont les formes bénignes étaient jusque-là étudiées par les vétérinaires chez les porcs – des chauves-souris du sud-ouest de la Chine vers les civettes consommées dans les grandes villes comme Canton. Que de nouveaux virus émergent

ainsi chez les chauves-souris s'éclaire par au moins deux phénomènes récents : la déforestation, qui oblige les chauves-souris à se déplacer vers des arbres plus proches des habitats humains, et les nouvelles pratiques d'élevage des chevaux et des porcs, qui les rapprochent des forêts et des grottes où se reproduisent les chauves-souris, multipliant ainsi les espèces intermédiaires entre les chauves-souris et les humains, et donc les occasions pour leurs virus de se transmettre à des espèces nouvelles. On a découvert en effet au cours des quarante dernières années que les chauves-souris hébergent un grand nombre de virus potentiellement dangereux pour les humains du fait de leurs caractéristiques singulières : elles constituent un quart des espèces de mammifères, elles vivent dans des colonies denses multi-spécifiques où elles échangent un grand nombre de virus franchissant en permanence les barrières d'espèces, et elles ont développé des défenses immunitaires qui leur permettent de résister au coût métabolique du vol, notamment un microbiote de taille restreinte et des mécanismes de réparation des chromosomes portant leur information génétique 5.

Le pangolin



L'identification des chauves-souris comme réservoirs de coronavirus laissait de côté la question de l'animal intermédiaire qui a transmis le SARS-Cov2 aux humains. En avril 2020, les autorités chinoises ont laissé entendre que le pangolin serait l'animal intermédiaire entre la chauve-souris et l'humain, après que des virus proches du SARS-Cov2 aient été trouvés par des chercheurs chinois sur des pangolins de Malaisie. Cette découverte tournait l'attention des autorités sanitaires et des médias vers le trafic international de pangolins, dont les écailles sont consommées dans la médecine chinoise traditionnelle comme remèdes contre les fièvres. L'Union internationale pour la conservation de la nature a interdit la vente de pangolin asiatique en 2000, ce qui a réorienté le trafic international de pangolin vers l'Afrique. Le pangolin est ainsi révélateur de la transformation d'une pratique de chasse traditionnelle vers une pratique de consommation de prestige organisée par un marché international, qui peut aller jusqu'à de nouvelles pratiques d'élevage de pangolins pour alimenter les nouvelles formes de la médecine traditionnelle. C'est donc parce qu'il est devenu une espèce emblématique de la conservation en Chine qu'il a pu apparaître ainsi sur la scène publique au début de la pandémie de Covid

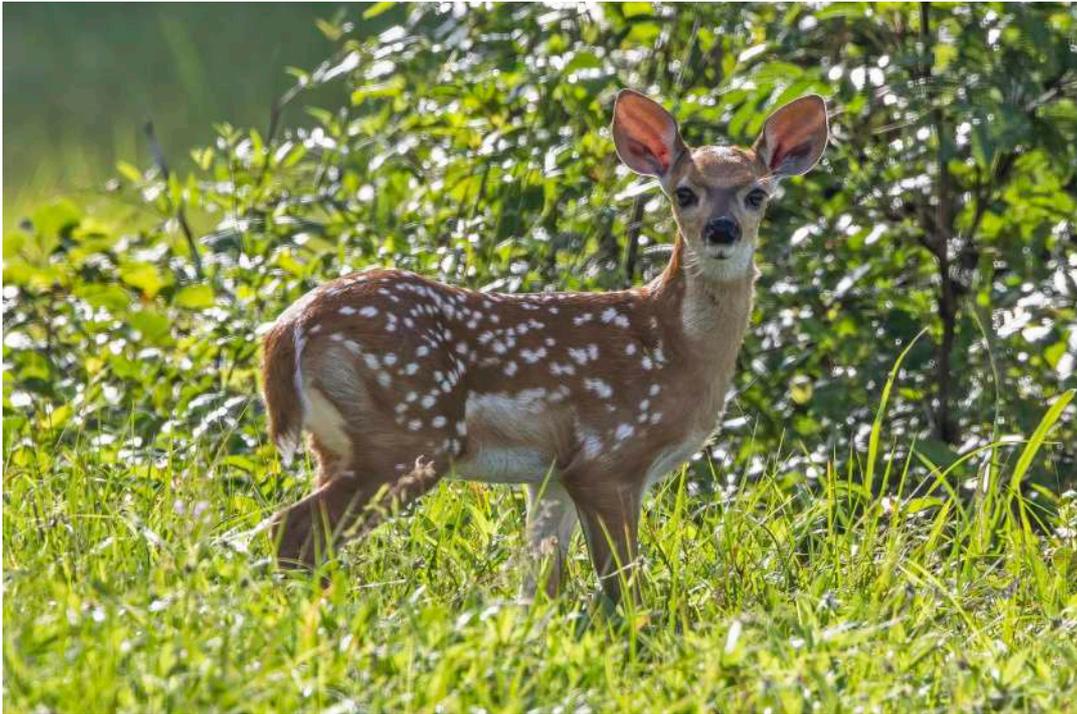
6.

Le vison



Des élevages de visons ont été déclarés positifs au virus de SARS-Cov2 en Hollande en juin 2020 et au Danemark en novembre 2020, sans doute du fait d'une infection par les humains qui travaillaient dans ces élevages. Les autorités sanitaires redoutaient moins la mortalité des visons dans ces élevages, légèrement augmentée par la présence du SARS-Cov2, que l'apparition d'une mutation virale qui pourrait se transmettre aux humains et compromettre la campagne de vaccination. Le Danemark, premier pays producteur de visons d'élevage pour la fourrure au monde (avec 28% de la production mondiale, suivi par la Pologne et la Chine), ordonna l'abattage de 12 millions de visons par l'usage du gaz. La remontée de terre des cadavres en décomposition a contraint les éleveurs à les déterrer pour les incinérer, suscitant des images médiatiques qui firent le tour du monde. Le public européen a découvert en effet à cette occasion que les visons font l'objet d'un élevage industriel depuis les années 1850 en Amérique du Nord pour compenser la baisse de la production de fourrures de castors par les trappeurs, puis introduit à la fin du XIXe siècle en Europe du Nord, où l'alimentation à base de poisson fut remplacée par des composés protéiques. Le vison a été domestiqué plus récemment que le furet, qui appartient comme lui à la famille des mustélidés et qui était apprécié dans les cours de l'Europe médiévale pour sa sociabilité, son parfum (le musc) et sa capacité à détecter le gibier, ce qui en faisait à la fois un animal de compagnie et un animal de chasse. Plus récemment, l'élevage de furets s'est développé afin de fournir les laboratoires en modèles animaux pour étudier les maladies respiratoires comme la grippe, car le furet éternue comme les humains. Une espèce animale qui a longtemps été impliquée dans des pratiques de sociabilité liées à la chasse est ainsi transformée depuis un siècle en marchandise, mais la crise sanitaire en fait à nouveau un porteur de signaux d'alerte pour les humains 7.

Le cerf



Si les tests sur les chiens, les porcs, les volailles et les bovins ont tous été négatifs au SARS-Cov2, on a pu montrer que les chats répliquaient le virus mais pas en quantité suffisante pour causer une transmission aux humains ⁸. En janvier 2022, un foyer de Covid-19 a été découvert à Hong Kong chez des humains qui fréquentaient une animalerie où des hamsters syriens importés depuis les Pays-Bas : l'abattage de 2000 hamsters à Hong Kong mit fin à cette voie de transmission de la maladie ⁹. En revanche, une circulation importante du SARS-Cov 2 a été découverte chez les cerfs aux États-Unis, avec des taux allant de 30 à 40% selon les États dans lesquels la population de cerfs a été testée. L'origine de cette transmission reste mystérieuse, que ce soit des carcasses infectées ou de l'eau contaminée, mais une telle prévalence dans la faune sauvage interdit de recourir à des méthodes d'éradication comme l'abattage des visons ou des hamsters. Les autorités en charge de la faune sauvage aux États-Unis ont plutôt lancé un vaste programme de prélèvements réguliers d'échantillons sur les cerfs et une campagne de prévention adressée aux chasseurs pour limiter les contacts directs entre humains et cervidés ¹⁰. La découverte des cas de SARS-Cov2 chez des visons et des cerfs permet ainsi de qualifier la Covid-19 non seulement comme une maladie émergente, au sens où le virus aurait franchi les barrières des espèces en passant des chauves-souris aux humains par une espèce intermédiaire comme le pangol-

in, mais aussi comme une zoonose, au sens où le virus a la capacité à revenir vers d'autres espèces animales après être passé par les humains, dans un mécanisme de mutation permanente qui rend impossible son éradication définitive ¹¹.

Ce projet d'exposition sur la pandémie de Covid-19 vise à répondre, avec les méthodes d'argumentation et de documentation de l'anthropologie sociale, à la question suivante, qui est au centre de mon livre : comment penser les formes de la critique et de l'émancipation au temps des virus pandémiques ? L'exposition pose le même problème que l'argumentation, mais avec d'autres documents : elle implique une approche « curatoriale » qui vise à soigner (*cure*) les humains par une attention (*care*) aux choses entre lesquelles il faut trier (*krinein*) afin de les rendre visibles dans l'espace public ¹². Nous avons tous subi la pandémie de Covid-19 en tant que sujets des sociétés contemporaines, et ce livre cherche à répondre aux inquiétudes et aux questions qu'elle a posées. Mais nous pouvons le faire à partir des objets que cet événement laisse dans nos mémoires, comme l'ont fait les musées pour les sociétés du passé.

La pandémie de Covid-19 a mis en question les idéaux sur lesquels sont fondées les sociétés modernes à partir de craintes archaïques suscitées par la contagion. Les États ont pris des mesures autoritaires de quarantaine, de confinement et de vaccination qui ont fragilisé la liberté. La diffusion extraordinaire du virus de SARS-Cov2 dans les populations humaines a révélé des inégalités entre les populations humaines en fonction des maladies auxquelles elles sont ordinairement exposées et des technologies de soin auxquelles elles ont accès. Mais cette pandémie a aussi mis en lumière de nouvelles formes de solidarité entre humains, chauves-souris, pangolins, visons et cerfs, puisque nous avons tous été affectés par la même zoonose.

La pandémie de Covid-19 a plus généralement mis en question les rapports entre vie et pouvoir, d'une façon qui interroge à nouveau ce que les sociétés modernes entendent par « vie » et par « pouvoir », et qui relance sur de nouvelles bases le projet moderne

d'émancipation. Que signifient « faire vivre », « faire mourir », « laisser vivre » et « laisser mourir » lorsque des populations humaines sont confinées chez elles pendant des mois pour éviter la contagion, mourant parfois seules faute d'avoir eu accès aux soins, lorsque des citoyens sont encouragés à se vacciner pour contenir un virus inconnu et ne peuvent plus accéder à des lieux publics s'ils ne le font pas, lorsque des visons ou des hamsters sont massacrés pour éviter qu'ils ne fassent muter ce virus, lorsque des chauves-souris sont attrapées et saignées pour en tirer des prélèvements de virus, lorsque des cerfs sont tenus à distance des animaux domestiques pour éviter qu'ils ne leur transmettent un virus qu'ils ont déjà largement diffusé dans leur espèce ?

—

Notes

- 1 Cf. Alejandro de la Garza, « The Surprisingly Long History of the Ventilator, the Machine You Never Want to Need », *Time*, 7 avril 2020.
- 2 Cf. Bruno Strasser et Thomas Schlich, « A history of the medical mask and the rise of throwaway culture », *Lancet* 396 (10243), 2020, p. 19-20.
- 3 Cf. Anne-Marie Moulin, *L'aventure de la vaccination*, Paris, Fayard, 1993 ; Philippe Sansonetti, *Tempête parfaite. Chronique d'une pandémie annoncée*, Paris, Seuil, 2020 ; Anne-Marie Moulin et Gaëtan Thomas, « L'hésitation vaccinale, ou les impatiences de la santé mondiale », *La vie des idées*, 4 mai 2021.
- 4 Cf. Séverine Arsène (dir.), « Façonner l'Internet chinois : Dispositifs politiques, institutionnels et technologiques dans la gouvernance de l'Internet », *Perspectives chinoises*, 2015, 4.
- 5 Cf. Linfa Wang et Christopher Cowled, *Bats and Viruses: A New Frontier of Emerging Infectious Diseases*. New York, Wiley, 2015 ; Antoine Laugrand et Frédéric Laugrand, « La leçon anthropologique des chauves-souris. La crise du covid-19 vue à l'envers », *La vie des idées*, 7 avril 2020 ; Frédéric Keck et Arnaud Morvan, *Chauves-*

souris. Rencontres aux frontières entre les espèces, Paris, CNRS Editions, 2021.

- 6 Cf. Chris Coggins, *The Tiger and the Pangolin: Nature, Culture, and Conservation in China*. Honolulu, University of Hawai'i Press, 2003 ; Kong Xiao, *et al.* « Isolation of SARS-CoV-2-related coronavirus from Malayan pangolins », *Nature*, 5832020, p. 286-289 ; Mathieu Quet, « Le pangolin pris au piège de la marchandisation de la nature », *La vie des idées*, 28 avril 2020.
- 7 Françoise Fenollar *et al.*, « Mink, SARS-CoV-2, and the Human-Animal Interface », *Frontiers of Microbiology* 12, 2021, p. 663815 ; Alexander Etkind, « Barrels of fur: Natural resources and the state in the long history of Russia », *Journal of Eurasian Studies*, 2 (2), 2011, p. 164-171.
- 8 Jianzhong Shi *et al.*, « Susceptibility of ferrets, cats, dogs, and other domesticated animals to SARS–coronavirus 2 », *Science* 368 (6494), 2020, p. 1016-1020.
- 9 Smriti Mallapaty, « How sneezing hamsters caused a Covid outbreak in Hong Kong », *Nature*, 4 février 2022 ; Hui-Ling Yen *et al.* « Transmission of SARS-CoV-2 delta variant (AY.127) from pet hamsters to humans, leading to onward human-to-human transmission: a case study », *Lancet* 12, 399(10329), mars 2022, p. 1070-1078.
- 10 Suresh V. Kuchipudi, « Multiple spillovers and onward transmission of SARS-Cov-2 in free-living and captive White-tailed deer », *PNAS* 119 (6), e21216441.
- 11 Najmul Haider *et al.* 2020. « COVID-19—Zoonosis or Emerging Infectious Disease? » *Frontiers of Public Health* 8: 596944.
- 12 Cf. Paul Rabinow, Préface à Clementine Deliss (dir.) *Object Atlas. Fieldwork in the Museum*, Kerber, Bielefeld, 2012.

—

Contributeur · ices

Patrice Maniglier

—

Comment citer ce texte

Frédéric Keck, «La Covid-19 exposée comme pandémie et comme zoonose», *Les Temps qui restent*, n°2, juillet-septembre 2024.

Quel mythe était la philosophie avant la fin du monde ?

Par Guillaume Sibertin-Blanc | 24-07-2024

Le philosophe Guillaume Sibertin-Blanc présente ici le livre de Mathieu Renault, *Maîtres et esclaves. Archives du Laboratoire d'analyse des Mythologiques de la Modernité* (Paris, Les Presses du réel, 2024). Cet étrange essai d'anthropologie-fiction, entre Jorge Luis Borges et Claude Lévi-Strauss, déchiffre les fragments de notre propre civilisation déjà disparue en faisant du thème de la « lutte du maître et de l'esclave » le mythe matriciel de la Modernité, celui par lequel à son insu elle aura précipité sa propre perte...

Le philosophe Matthieu Renault a édité récemment un manuscrit étrange ¹. Ce document n'a pas d'auteur, mais un énigmatique agent collectif d'énonciation, attribué à un « Laboratoire d'analyse des Mythologiques de la Modernité » dont la composition et le mode de fonctionnement nous demeurent inconnus. Il n'a pas non plus de statut textuel clair : archive du passé, texte venu de l'avenir, c'est de surcroît un faux, texte apocryphe à l'imputation douteuse d'un « pseudo-K », plagieur d'un certain Kojève lui-même identifié dans les annales pour avoir pastiché un certain Hegel, auquel il aurait extorqué l'histoire d'un mythe racontant l'origine et le sens de l'histoire au terme de laquelle ce mythe lui-même deviendra savoir : fin de l'histoire comme histoire mythique, fin d'un mythe historique devenu savoir d'une histoire non mythique, ombre projetée d'une histoire qui, tant qu'elle n'est pas finie, sera indissociable des mythes dans lesquels se la racontent celles et ceux qui la font. Ce document frauduleux n'a pas davantage de datation certaine ; tout au plus croit-on savoir qu'il fut commis peu avant l'eff-

ondrement écocivilisationnel qui, bien différent de la fin de l'histoire prophétisée jadis par pseudo-K, rejeta jadis dans une ancestralité quasi-mythique toutes sortes de créatures et d'identités mystérieuses, de langues et de rituels obscurs, de façons de parler et d'écrire devenues peu intelligibles, ce précieux document donnant au moins témoignage de l'intense activité de confabulation théorique qu'un segment de l'humanité d'antan, quantitativement modeste mais d'une prétention sans borne, s'employa à produire de lui-même et du monde dont il se jugeait l'excellent accomplissement. Enfin, cette archive n'a pas à proprement parler d'objet, et se compose en tout et pour tout d'une matière disparate compilant cinquante-trois fragments exhumés de différentes époques sur différents continents de l'ancien monde, réécrivant d'autant de façons une historiette qui y circulait sous le mot de passe de « dialectique du maître et de l'esclave », ou parmi les initiés, DME. Une matière donc, mais aussi un procédé expérimental précis pour redistribuer dans un *continuum* de variation les thèses surabondantes qui se sont formulées dans et au moyen de cette histoire, la contestant ou se contestant les unes les autres, la reformulant en se décalant les unes par rapport aux autres, l'amputant d'une partie pour en développer une autre dans une direction inattendue... – le problème étant alors de déterminer leurs règles de transformation de proche en proche, dans des variantes nommées Marcuse, Bataille, Du Bois, C.L.R. James, Lukács, Merleau-Ponty, Hyppolite, Fanon, Beauvoir, Althusser, Angela Davis, Deleuze, Mario Tronti, Charles Taylor, Fukuyama, Paul Gilroy, Ashis Nandy, Carla Lonzi, Žižek, Judith Butler, Carol Pateman, Jessica Benjamin, Hourya Bentouhami, Grégoire Chamayou, Susan Buck-Morss, Glenn Coulthard...

Hypothéquant les implications de cette archive pour ce que des gens de l'ancien temps appelaient « philosophie », une Ouverture les met à l'agenda d'un « structuralisme des points de vue », suggère discrètement un voisinage avec le perspectivisme amérindien conceptualisé par Eduardo Viveiros de Castro, et allègue l'autorité tutélaire des *Mythologiques*. Comment prendre au sérieux, y demandait Lévi-Strauss, les mythes de l'Amérique indigène ? Peut-on prendre la philosophie avec autant de sérieux, demande en substance le secrétaire putatif du Laboratoire, c'est-à-dire la traiter

comme une mythographie des indigènes européens, et redécrire l'opérativité mythique de la pensée philosophique comme une actualisation différenciante de combinaisons narratives dont les fonctions et les termes, les relations et les personnages qui y entrent, sont susceptibles de commutations, de permutations de place et d'inversions de signe, de déplacements et de condensations engendrant des figures synthétiques nouvelles, rendant intelligible un mythe comme la transformation d'un autre, et tout mythe comme une variante (ou un « variant », suivant l'équivalent viral préféré par M. Renault) dans un processus en variation continue ?

C'est très exactement ce que fait le document publié : une refictionnalisation d'un canon de la philosophie moderne, décanonisé comme une variante textuelle d'une structure en devenir, dont les interprétations et les extrapolations, les analyses conceptuelles et les lectures historicisantes, les critiques anti-hégéliennes et les critiques des critiques, les appropriations conservatrices et révolutionnaires, traductions prolétariennes et contre-traductions minoritaires, féministes, antiesclavagistes, écologistes, antiracistes, indigènes, sont autant d'anamorphoses discursives – tout comme l'est le manuscrit de pseudo-K que nous avons sous les yeux. Pour ce faire le point de départ est fourni par l'identification, dans la variante kojévienne prise par convention comme « mythe de référence », de quatre mythèmes – une histoire de *dénaturalisation de l'homme*, une histoire de *reconnaissance*, une autre faisant jouer plusieurs « *fonctions anthropogènes* », et une histoire de la *connaissance* –, et par la décomposition de ces fonctions anthropogènes en un répertoire fini de schémas relationnels : de lutte, de travail, d'exposition à la mort, de désir (sous-tendu dans les relations précédentes), et de jouissance (les sanctionnant à divers titres, positivement ou négativement). Et au moyen de ce dispositif, le procédé opère en deux temps, dont l'alternance scande le récit de pseudo-K.

Suivant un premier mouvement, on découvre les nombreuses possibilités combinatoires que déploie déjà par lui-même le mythe de référence pour bricoler rien de moins qu'une histoire universelle. Pour une part, cette combinatoire développe les mythèmes de la

ité interne, qui leur vient du rapport d'interdépendance qu'ils instaurent entre leurs termes, et dont les modalités de renversement sont à la fois contrariées et démultipliées par la différence perspective qui rend ce rapport lisible en deux sens dissymétriques et non réversibles (une schismogénèse complémentaire, pour parler comme Gregory Bateson). Maître et esclave deviennent des positions relationnelles d'un même sujet divisé non moins que les places opposées que plusieurs viennent occuper alternativement : ils deviennent des *signes* (nous sommes bien, en effet, en plein structuralisme) dont les péripéties dramatisent d'équivoques homonymies. Il y a désanimalisation et désanimalisation, de même que la reconnaissance d'un terme par l'autre est tout autre que celle de l'autre par l'un, leur signe s'inversant, ou les révélant impossibles, et appelant (pour emprunter cette fois à Marshall Sahlins) des réajustements fonctionnels des catégories mythiques et des improvisations sémantiques qui donnent aux fonctions anthropogènes (de lutte, de travail, de rapport à la mort etc.) une série ouverte d'incarnations historiques, politiques, littéraires, fantasmatiques : guerriers aristocratiques et ternes bourgeois, esclaves antiques et modernes, chrétiens primitifs et prêtres rusés, intellectuels et souverains de l'universel, Alexandre le Grand, Napoléon, Staline...

Suivant un second mouvement, chaque série combinatoire dégagée du mythe de référence donne lieu à son tour à des groupes de transformation engendrant d'autres variantes ; et cette fois la variation résulte des opérations que tolèrent les fonctions anthropogènes elles-mêmes. Tantôt une fonction est niée, ou change de signe, ce qui prive alors les autres de leur « valeur anthropogène » (par exemple : aucune lutte à mort originaire n'a décidé de la sujétion de l'esclave au maître ; le travail n'a nulle vertu émancipatrice ; le maître n'est pas dépositaire de la jouissance mais s'avère lui-même esclave d'une jouissance autre dont il se fait l'instrument, etc.). Tantôt une fonction permute avec une autre, prend sa place, ou agglutine plusieurs fonctions simultanément, ce qui a alors pour effet de *déplacer* la valeur anthropogène d'une fonction sur une autre (par exemple : l'homme en position de maître n'a aucunement surmonté quelque exposition héroïque à la mort, mais en conserve l'angoisse

qu'il dénie en érigeant – suivant une variante Beauvoir – un sexe féminin fétichisé en rempart phobique camouflant sa propre finitude et sa vulnérabilité corporelle ; ou encore – dans une certaine variante Fanon – l'esclave reprend la lutte à mort contre le maître, transférant le rôle formateur du travail sur la violence de cette lutte même). L'analyse devient au fil des pages vertigineuse, méthodologiquement fascinante, et esthétiquement très réussie, au point de décourager tout effort de synthèse, mais non la tentation de tirer certaines conclusions majeures.

Premièrement, entre le mytheme de la désanimalisation de l'humain et celui de la reconnaissance des humains entre eux, les transformations mettent au jour une complémentarité problématique, que traduit la « conversion réciproque des rapports de dépendance-indépendance avec la nature et avec les autres hommes ». Rapports corrélés tantôt en proportion inverse – l'émancipation humaine ayant pour condition, ou pour contrepartie, une domination intégrale de « la nature » –, tantôt par équipotence – l'asservissement de la nature et celui des hommes devenant les deux faces réversibles d'un même continuum de pouvoir et d'automation technologiques –, ou même par équivalence – maîtres et esclaves devenant indiscernables dans un commun asservissement à la mortification d'une domination sans dehors (variante Marcuse ²). À moins qu'un nouveau renversement nous apprenne qu'aucune émancipation humaine ne sera possible sans un « lien privilégié » à une nature conservée à l'abri de la domination (variante Coulthard ³). Ce qui à nouveau peut s'entendre de différentes manières : dans les termes du premier mytheme, comme un impératif de « renaturalisation partielle » de l'homme, ou dans les termes du second, comme un transfert de l'épreuve de la reconnaissance vers les rapports entre humains et non-humains.

Deuxièmement, ce que la plasticité du mythe hégélo-kojévien met en évidence, c'est, à rebours de son binarisme apparent, le *ternarisme structurel* de son scénario, laissant une place vacante pour qu'y surgissent indéfiniment de nouveaux actants imprévus, prompts à déstabiliser les couples qu'il met aux prises (maîtres et esclaves, conquérants et autochtones, Blancs et Noirs, hommes et

femmes, prolétaires et capitalistes...), et à complexifier d'autant les mises en forme théorico-narratives des luttes pour la reconnaissance. Et c'est aussi un *chromatisme* qui fait proliférer, entre les termes que relie chaque fonction, comme entre les différentes variantes du mythe elles-mêmes, des formes intermédiaires provoquant de nouveaux ajustements catégoriels et sémantiques, et de nouvelles figures du tiers. Deux en particulier, absentes du mythe de référence, aimantent les transformations de la DME : le corps, et l'animal ⁴. Le premier, « en tant qu'il n'est ni pure chose naturelle, ni pure réalité humaine, mais le lieu d'un entrelacement allant jusqu'à l'indistinction », est devenu déjà visiblement central dans la plupart des variantes contemporaines (en particulier féministes et antiracistes, mais d'autres également d'inspiration phénoménologique ou psychanalytique), liant l'histoire de la domination et de la servitude à des opérations de reniement ou de délégation de corps (variante Butler-Malabou), et le processus de libération à des modalités de « réincorporation » par définition problématiques. Le second potentialise des bifurcations mythopolitiques aussi décisives, et l'attention se porte alors sur les rares variantes qui « mettent en scène des animaux comme intercesseurs dans le conflit du maître et de l'esclave ». Ainsi dans une variante Chamayou, la désanimalisation du maître ayant bravé sa finitude corporelle « naturelle », se double d'une réanimalisation secondaire du plantocrate déléguant à ses « chiens de sang » l'exercice de son emprise sur les esclaves marrons, qui entrent alors à leur tour, non dans une lutte pour la reconnaissance, mais dans des devenirs-proies, en apprenant « à sentir et penser comme leurs prédateurs pour espérer parvenir à leur échapper ⁵ ».

Au point de fuite de cette tendance, s'entrevoit la possibilité que les animaux, de simples « médiations » contingentes, deviennent des « sujets à part entière », alors que la DME ne laissait jusqu'alors « nulle place à l'expression de leur point de vue propre sur le drame dans lequel ils sont engagés ». S'y indique aussi bien la limite que le mythe rencontre dans son humanisme métaphysique, où s'enraye son potentiel de transformation, et c'est cette limite même qui se réfléchit, *in fine*, dans la mise en scène éditoriale de cette fabuleuse

ale conclut : « Les variants introduisent en résumé une série d'êtres intermédiaires qui rongent la dichotomie principielle entre nature et culture, sans jamais toutefois la dissoudre, ce qui serait revenu à mettre le jeu sens dessus dessous, mettant brusquement fin à la partie avant sa fin. Dit autrement, un variant écologique, anti-naturaliste, de la dialectique du maître et de l'esclave était une *contradictioin adjecto* **6** ». Dans cette impossibilité logique (pour le mythe), dans cette aberration ontologique (pour la condition humaine trop humaine qui se pensait dans ce mythe), s'annonçait pourtant ce qui adviendrait « dans le réel », la catastrophe écologique au lendemain de laquelle nos archéo-anthropologues de l'avenir exhumeront ce manuscrit, y découvriront un « mythe de fondation de l'ontologie naturaliste elle-même », et parviendront même à le dater : du moment où ce naturalisme commençait de vaciller sous les critiques qui lui imputaient « la cause profonde d'une domination aveugle sur la nature qui, un jour ou l'autre, se retournerait contre ses auteurs... trop tard, la catastrophe écologique était inéluctable **7** »... Auront-ils encore quelques bribes de philosophie pour penser cette catastrophe même comme un ultime avatar du mythe, un dernier renversement débouchant sur la « libération » hyperbolique *de la nature elle-même* vis-à-vis de l'humanité arrogante qui avait cru l'asservir, et qui finirait subjuguée à son tour par le « domination » vengeresse qu'elle avait si inconsidérément provoquée – bref le « *destructive side* » de Gaïa dont parlait le vieux sage Lovelock ? Comprendront-ils encore les questions ésotériques que posait naguère l'expérimentation de M. Renault : l'une demandant comment échapper, non à Hegel, mais à la question de savoir comment échapper à Hegel ; l'autre (à moins que ce ne soit la même) reprenant la question lévi-straussienne « Comment meurent les mythes ? », pour méditer ce que pourrait devenir alors ce qu'on avait appelé, si longtemps, philosophie. Tout porte à croire du moins qu'ils entendront encore quelques bribes de dialecte descolien, si bien qu'ils ne seront peut-être pas indifférents à certaines questions soulevées par d'autres archives récemment découvertes, encore en court d'authentification.

L'une d'elle demandait si d'autres « ontologies » qui ne mobilisaient pas ce contraste nature/culture, ou du moins pas sous cette forme

ostensible et molaire, mais d'autres modes d'identification et de différenciation des existants peuplant le cosmos, donnaient lieu à leur tour à d'autres variations de la dialectique de la maîtrise et de la servitude, ou bien à sa disparition pure et simple, ou encore, de façon plus indéterminée, à sa transformation sous des formes méconnaissables en termes hégélo-kojévien ? Les premières archives rassemblées avaient été organisées sous une clause minimale d'homogénéité des différents variants analysés, à savoir la référence expresse, quel qu'en soit le registre pourvu qu'elle soit nominale et explicite, à Hegel ; une rumeur dit que le problème agite à présent le Laboratoire, de savoir s'il doit relancer l'analyse comparative en direction d'autres récits étrangers, pour suivre encore dans leurs métamorphoses les rapports réglés entre des mythes de la désanimalisation de l'humain, de la reconnaissance, des fonctions anthropogènes (de la lutte, du rapport à la mort, du travail, de la jouissance), et de la connaissance. Les limites de variation auxquelles semblaient bien se heurter les groupes de transformations dégagés du variant K de référence ont conduit à se demander si « une désoccidentalisation du mythe du maître et de l'esclave [est] possible, ou si, au contraire, sa reprise, aussi transformatrice fût-elle, impliqu[e], comme inévitable préalable, de faire vœu d'allégeance à ladite pensée occidentale, de telle manière à s'interdire à jamais de s'en déprendre ». On se demandera bientôt, à l'inverse, si l'on peut projeter une surface de dispersion et de variation narratives plus large, historiquement, géographiquement et idéologiquement parlant, qui permettrait de réenvisager le mythe du maître et de l'esclave, non seulement comme un grand mythe de l'*homo occidentalis*, mais comme une variante occidentalisée d'un système de transformation qui a commencé ailleurs et sans lui, pour lequel d'autres mythes de référence devraient être cherchés, pour relancer ainsi le travail comparatif avec d'autres variants philosophicomythiques. Dans l'Ouverture M. Renault rappelle le voisinage biographique (plausiblement), et théorique (par hypothèse), entre Kojève et Dumézil, et les résonances entre la dialectique de la maîtrise et de la servitude (avec le développement tripartite et hiérarchique de ses figures guerrière, laborieuse, et souverainement savante) et la structure idéologique indo-européenne, dont Dumézil cherchait

d'ailleurs à comprendre, dans certains passages de *Mythes et Épopées* (par exemple au sujet des légendes des rois latins de Romulus au second Tarquin), la triade fonctionnelle à partir de l'échec d'une structure dualiste de reconnaissance ou d'échange réciproques. Précisément l'Indo-européen de Dumézil est bien plus large que « l'occidental » au sens où l'entend pseudo-K. Et qui plus est, dès 1949, dans *L'Héritage indo-européen à Rome*, Dumézil suggérait que l'idéologie trifonctionnelle prescrivait à la fonction de souveraineté des traits fondamentaux qu'on retrouverait aussi bien en Polynésie, au Dahomey, dans le Mexique préhispanique, en Irlande ancienne, en Inde, en Perse et en Scandinavie. Et d'ajouter (sans doute sous l'influence d'une lecture de Arthur Maurice Hocart) que certains aspects fondamentaux de la souveraineté romaine trouveraient un commentaire des plus clair et complet dans « les scènes qui, récemment encore, marquaient aux îles Fidji le changement de souverain » !

Marshall Sahlins, dans son livre de 1985 *Des îles dans l'histoire*, qui mériterait d'être versé aux archives du Laboratoire, a développé l'intuition de Dumézil, au moment de réinterroger le fameux malentendu cosmologique en vertu duquel le capitaine Cook fut accueilli à Hawaï comme Lono – ce « dieu perdu de son peuple et roi légendaire », dont le retour annuel pour reprendre possession du pays marque la régénération de la fertilité agraire 8 –, pour suivre l'enchevêtrement mythologicopolitique qui conduira le divin capitaine quelques mois plus tard à une mort quasi-sacrificielle. Il y aurait lieu d'examiner le « structuralisme des points de vue » que revendique dans ce contexte Sahlins, et sa conception dialectique des structures conceptuelles d'une forme culturelle dont les mythes dramatisent l'engendrement, et de leurs transformations à travers l'expérience du contact « interculturel ». Mais à titre indicatif quelques traits de la scène hawaïenne pourraient aiguiller la tentative, périlleuse assurément, d'y redisposer certaines fonctions anthropogènes de la DME dans une histoire de désanimalisation ou dénaturalisation de l'humain préjudant au jeu équivoque de l'interdépendance, de la domination et de la reconnaissance. Sur cette scène les grands contrastes polaires sont, non l'opposition maître/esclave mais le contraste chefs/gens du commun, et plutôt

qu'un contraste nature/culture, l'opposition autochtones/immi-grants étrangers. A l'interférence des deux, une mythique de l'origine des lignées dirigeantes renvoie à des héros divins venus du lointain, êtres étrangers et étranges, redoutables guerriers féroces et cannibales, chargés d'une survirilité stérile indiscernablement créatrice et destructrice. S'il y a là une figure de domination, suivant une idéologie de la conquête et du fondement essentiellement *usurpé* du pouvoir, elle émerge d'une épreuve de dénaturalisation singulière, qui alimente aussi bien une « théorie naturaliste du pouvoir » en vertu de laquelle le roi divin « apparaît au sein même de cette culture comme une force de la nature ⁹ », une créature venue « d'outre-mer », dit à Hocart un homme de l'archipel fidjien de Lau, ou un « requin qui voyage sur terre », dit un proverbe hawaïen. Et ceci ouvre bien une dialectique d'*humanisation* de ce maître monstrueux et de « reconnaissance » entre lui et « la population indigène » qui se « l'incorpore »... au point de ne lui laisser, résume Sahlins dans un chapitre dédié à la mémoire de Pierre Clastres, qu'une « souveraineté toujours précaire » et une « vie souvent en danger ¹⁰ ». L'exposition à la mort n'est donc pas la prémisse surmontée instituant une position de maîtrise, mais au contraire son effet indépassable. C'est qu'inversement la prémisse confère sa fonction anthropogène à une épreuve de mort effectivement traversée (variante du thème frazérien du régicide rituel ?) : l'intronisation du nouveau « maître » passe par sa mise à mort cérémonielle, pour renaître dans un nouveau statut acclimaté aux autochtones au service desquels il est placé non moins qu'il se les assujettit. D'où un cycle d'échange équivoque, ambivalent. Dans le rituel d'intronisation du chef fidjien, une manipulation des alliances matrimoniales fait de cet étranger-roi un prédateur de femmes (« de même que Romulus fonde un royaume par l'enlèvement des Sabines ¹¹ »), qui « consomme » les puissances génésiques féminines tout comme il « mange » le pays et les forces de reproduction du peuple indigène, dès lors tout entier placé sous le signe du féminin. Cependant au cœur de ce processus rituel les femmes sont simultanément les agents de l'incorporation dépotentialisante de l'étranger, présidant à son autochtonisation, sa dévirilisation, sa domestication, et la conversion de sa puissance cosmologique en substance sociale productive et reproductive, tandis que les hommes

autochtones sont remasculinisés, mais aussi métaphoriquement animalisés, comme « chiens de guerre » défenseurs du pays. La métaphore du masculin et du féminin circule entre les deux pôles des autochtones (de la terre) et de l'étranger (de la mer), tour à tour féminisés et masculinisés ¹². La fonction anthropogène du travail est alors à son tour mise en jeu, mais dans une forme inversée de la DME : car c'est le chef qui est mis au travail de la production culturelle, dans un dispositif symbolique qui suffit pour interdire que la position de domination se convertisse en pouvoir de faire travailler les autres à son service. Ce qui induit à son tour une variation de la fonction guerrière, extravertie sur un champ de lutte extérieur, le chef devant fournir au peuple autochtone des biens exotiques, et des hommes cuits (pour le sacrifice) en échange des femmes crues qu'il aura obtenu en mariage... La rumeur dit qu'une partie du Laboratoire juge excessivement téméraire de prétendre trancher, sur ce genre d'annotations rapides, la question de savoir s'il serait possible, et comment, de réécrire les mythes hégélo-kojéviens comme des anamorphoses d'un dispositif cosmologicopolitique comme celui-ci. Elle dit aussi qu'une partie estime que le fait même qu'ils paraissent incomparables devrait donner une excellente raison de s'y risquer.

Notes

¹ Matthieu Renault, *Maîtres et esclaves. Archives du Laboratoire d'analyse des Mythologies de la Modernité*, Paris, les presses du réel, 2024.

² *Ibid.*, pp. 146-147.

³ *Ibid.*, p. 58.

⁴ *Ibid.*, p. 254 sq.

⁵ *Ibid.*, pp. 56-57.

⁶ *Ibid.*, p. 255.

7 *Ibid.*, p. 14.

8 Marshall Sahlins, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard/Le Seuil/Hautes études, 1989, p. 101.

9 *Ibid.*, p. 89.

10 *Idem.*

11 *Ibid.*, p. 98.

12 *Ibid.*, p. 99.

—

Contributeur · ices

Relecteur.ice.s: Juliette Simont, Luca Paltrinieri, Dimitra Panopoulos.

Moderne, c'est déjà vieux

Par Agnes Gayraud | 14-07-2024

«Moderne» est une chanson de La Féline, l'interprète, auteure et compositrice Agnès Gayraud, parue sur son premier album *Adieu l'enfance*, en 2015. Une méditation par anticipation sur le projet même de la revue *Les Temps qui restent*.



Quand le Conseil des *Temps qui restent* a demandé à Agnès Gayraud d'offrir un concert pour conclure la soirée de lancement de la revue le 26 avril 2024, nous avons oublié qu'elle avait composé cette chanson pour son premier album *Adieu l'enfance*, en 2015. Il nous est immédiatement apparu qu'elle constituait en soi un excellent exemple de ce que la revue cherchait à promouvoir: un effort pour réfléchir à l'héritage du moderne à travers tous les formats possibles, pour mieux emporter les forces nombreuses et hétérogènes qui seront nécessaires pour faire atterrir la modernité.

À l'époque où elle lisait les travaux d'Adorno et découvrait l'autorité parfois violente et unilatérale du modernisme qu'elle entendait convoqué jusque dans les cercles d'amateurs de musiques populaires, Agnès Gayraud avait l'impression de voir ces grands discours sur le progrès (des formes, de la pensée, à défaut de l'humanité même) non plus sous le signe du futur mais sous le signe du passé. "Moderne, c'est déjà vieux" chante-t-elle alors ¹. Comme Walter Benjamin qui invitait à regarder dans l'allégorie les contenus de sens sous l'angle de leur "tête de mort", "Moderne" voit soudain le modernisme comme une vieille photo. Comme une image du passé: cette dernière nous touche encore, et nous ne la haïssons point,

mais nous sentons que le présent se trame d'autres approches qui polémiquent avec cette vision de l'histoire en ligne droite, aujourd'hui totalement désavouée. C'est avec le vieillissement du moderne, la périssabilité même de l'idéal du nouveau qu'il nous faut désormais à tout prix composer.

La revue des *Temps qui restent* vous invite à l'écouter et à découvrir le reste de l'album en cliquant [ici](#).

—

Notes

- 1 “Moderne, c'est déjà vieux” est le titre du [blog personnel d'Agnès Gayraud](#), où elle écrit sur des œuvres, essentiellement cinématographiques ou musicales, ou des personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont marqué sa vie.

Nouveau manuel de l'oiseleur

Par Erik Bullot | 14-07-2024

Nouveau Manuel de l'oiseleur, film de Erik Bullot, explore la frontière entre le document et la poésie à travers la présence récurrente de l'oiseau dans les collections du Mucem. Cette œuvre plonge dans les affects de l'effondrement de la biodiversité et des relations multiples que les êtres humains ont entretenu avec les oiseaux à travers les époques et les cultures. Cette enquête poétique fut l'amorce du film documentaire, *Langue des oiseaux*, réalisé en 2021 et disponible sur Arte.



Une étoile, un décor en trompe-l'œil, un oiseau vivant sont-ils des documents ? Non. On appelle documents des catalogues d'étoiles, les trophées d'un cabinet de curiosité, des oiseaux exposés dans un musée.

Nouveau Manuel de l'oiseleur a été réalisé en 2017 à Marseille dans les réserves du musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

erranée (Mucem) pour une exposition intitulée «Document bilingue» qui se proposait d'interroger le statut ontologique des collections, divisé entre leur caractère ethnographique et leur dimension esthétique.

Au cours des repérages, l'exploration systématique des réserves s'accompagna d'un sentiment poignant de finitude qui excédait la nostalgie inhérente aux traces du passé. Sur ces étagères encombrées d'objets et ces claies à perte de vue transparaissait à la lumière des néons la prescience, soudain tangible, de la sixième extinction par la présence récurrente de l'oiseau, allégorie possible du document : jouets, sifflets, découpes d'ombres chinoises, papiers découpés, plumes, marionnettes, serinette ou appeaux. Ce n'était pas seulement le monde rural, si présent dans les collections, qui s'effaçait sous nos yeux, mais le souvenir encore récent de la présence des animaux à nos côtés. Le musée s'était transformé en miroir aux alouettes.

Nouveau Manuel de l'oiseleur est aussi un hommage au cinéma fantastique de Georges Franju, l'un des rares cinéastes à avoir interrogé la cause animale à l'aune de l'extermination, passée ou à venir, dans son terrible *Sang des bêtes* (1949) ou son bouleversant *Mon chien* (1955).

Cette enquête poétique fut l'amorce du film documentaire, *Langue des oiseaux*, réalisé en 2021, consacré à la traduction du chant des oiseaux et aux communications possibles entre les espèces. *Langue des oiseaux* est disponible en ligne jusqu'au 3 janvier 2025 sur la plateforme Arte TV.

—

Herr Gröttrup s'assied

Par Sharon Dodua Otoo | 18-07-2024

Traduit de l'allemand par Perrine Schumacher

Fiction littéraire d'une grande originalité, mêlant ironie et humour, *Herr Gröttrup setzt sich hin* de l'autrice, essayiste et militante britannique Sharon Dodua Otoo raconte l'histoire de Herr Gröttrup, de son épouse et d'un œuf. La traduction de cette nouvelle primée a été réalisée dans le cadre du festival littéraire international *Mixed Zone* qui s'est tenu à l'Université de Liège en 2017.

Assurez-vous d'être confortablement installé-e dans votre siège. Vous ne devez avoir ni trop chaud ni trop froid. N'hésitez pas à vous gratter le coude gauche si l'envie vous en prend. Si vous devez tousser ou éternuer, c'est le bon moment. Vous devez tenir la version papier de cette histoire dans votre main droite. Levez lentement la main gauche et posez-la sur votre œil gauche. Voilà, vous pouvez commencer à lire.

Il en était sûr et par conséquent toute discussion était désormais inutile : il avait tout simplement raison. Les lèvres pincées, il s'arrêta à côté de la cuisinière, regarda sa montre les sourcils légèrement levés, d'un air suffisant, et décida de ne plus tolérer aucune absurdité.

Frau Gröttrup soupira.

Au même moment, elle sortit un premier œuf de la casserole, puis le deuxième et les passa sous l'eau froide d'un geste coutumier. Un silence tranchant régnait à présent dans la cuisine. À part le frémissement de l'eau qui bouillait, on n'entendait plus que la respiration

de deux personnes. La personne numéro deux, Frau Gröttrup, laissa échapper quelques gémissements – mais de manière discrète et presque inaudible. La personne numéro un était Herr Gröttrup. Il hocha la tête et respira par le nez: il inspira et expira profondément.

Helmut Gröttrup, soixante-dix-huit ans, quatre-vingt-onze kilos, un mètre quatre-vingt-trois, était un ingénieur allemand (expert en astronautique, à la retraite depuis neuf ans), inventeur et véritable génie des échecs. Il y a deux ans, à son grand regret, il avait dû renoncer aux balades à vélo du weekend à cause de son genou. Mais depuis, il appréciait son nouveau statut de chauffeur du dimanche.

Dès la fin de la messe, il aimait rouler en voiture avec sa femme et son teckel en plastique à travers les rues principales et fredonner pendant des heures des chants de randonnée, la main de sa femme posée sur sa cuisse. Il était satisfait de la ponctualité des trains régionaux, il appréciait en plein été les coins ombragés sur sa parcelle d'un jardin familial et sa petite bouteille de liqueur *Underberg* en fin de journée. En revanche, il n'appréciait guère ces jeunes qui traversent au rouge, l'anglicisation du génitif allemand et le tutoiement désinvolte. Si quelqu'un l'avait qualifié de « chrétien » en sa présence, il aurait rétorqué, « sauf votre respect », qu'il était un protestant convaincu. Mais si on l'avait qualifié d'« homme cis », il aurait plissé les yeux en signe de désarroi. Et si on l'avait qualifié d'« homme blanc », il se serait demandé s'il fallait l'interpréter comme un synonyme d'« allemand » ou comme une insulte. Ou les deux.

Selon l'humeur du jour.

Sa routine matinale, qui n'avait pas fondamentalement changé au fil des ans, allait bientôt être bouleversée pendant le petit-déjeuner ou, pour être plus précis, lorsqu'il commencerait à manger son œuf. Habituellement, c'était elle, Frau Gröttrup, la cheffe en cuisine, tandis que Herr Gröttrup avait pour tâches d'aller relever le courrier, de vérifier la température extérieure et de cirer les chaussures. Cette répartition lui convenait, mais ces derniers temps, sa femme avait commis quelques faux pas, de sorte qu'il devait à présent tout

vérifier de très près. Elle n'était tout simplement pas aussi appliquée que lui. Il prévoyait désormais environ huit minutes supplémentaires, chaque matin, pour pouvoir rester quelques instants près de la cuisinière. Ces derniers temps, cette décision s'était avérée très bénéfique. Il put enfin aller s'asseoir à la table du petit-déjeuner, car apparemment tout était en ordre. Les mains dans les poches et l'air satisfait, Herr Gröttrup sortit tranquillement de la cuisine et retourna dans la salle à manger. Il avait, certes brièvement, hésité à aider Frau Gröttrup à porter le plateau, puisqu'elle n'était évidemment pas aussi forte que lui. Mais il y avait renoncé, car il estimait l'avoir suffisamment aidée ce matin en restant à côté d'elle pour la conseiller.

Frau Gröttrup suivit Herr Gröttrup. Sur un petit plateau, elle avait disposé en équilibre le beurre, le lait, le gouda, trois tomates, le jus d'orange (fraichement pressé), les couverts, deux verres, deux tasses à café et les œufs. Le pain, le sel et le poivre se trouvaient déjà sur la table. Elle allait encore devoir retourner à la cuisine pour prendre la cafetière, les assiettes et le sucre. Ses mains tremblaient parce que le plateau était un peu trop lourd pour elle. Mais depuis qu'il préparait lui-même ses vêtements le soir, Frau Gröttrup préférait de loin apporter toute seule le petit-déjeuner à table le matin.

Le plateau bringuebala légèrement lorsqu'elle le déposa sur la table, mais rien ne tomba. Elle avait appris à faire particulièrement attention, car on lui avait reproché sa maladresse plus d'une fois. Herr Gröttrup observait toutefois la scène d'un œil critique, ce qui aurait pu faire trembler Frau Gröttrup encore davantage. Mais comme elle aussi attendait avec impatience de manger l'œuf du petit-déjeuner (certes pour d'autres raisons que Herr Gröttrup), elle ne le remarqua pas. Après avoir vidé le plateau, elle repartit en vitesse dans la cuisine.

Frau Gröttrup revint une deuxième fois dans la salle à manger, avec les dernières choses. Entretemps, la dernière édition du *Merkur* avait été posée sur la table : Herr Gröttrup était visiblement ravi

ipale de Munich allaient bel et bien commencer. Ça sentait le café chaud et le pain frais. Frau Gröttrup ne s'intéressait ni aux journaux ni aux bibliothèques. Si Herr Gröttrup avait pris la peine d'y réfléchir, il se serait rendu compte qu'il n'avait plus aucune idée de ce qui intéressait Frau Gröttrup.

Elle disposa les assiettes sur la table (une pour lui, une pour elle) avant de s'asseoir enfin. À ce moment précis, les cloches sonnèrent sept heures trente, comme si tout avait été parfaitement mis en scène. Pendant que Frau Gröttrup plaçait les œufs dans les coquetiers, un sur son assiette à lui, un sur son assiette à elle, Herr Gröttrup attrapa une petite cuillère sans même lever les yeux. La bibliothèque serait probablement terminée à temps pour le printemps prochain. Et le budget semblait réaliste cette fois. Par ailleurs, constata-t-il en passant, son œuf avait été vraiment bien refroidi aujourd'hui, parce qu'il était juste chaud comme il faut. Herr Gröttrup était tout à fait satisfait de ce qu...

« Qu'est-ce que c'est que ça ?! »

Dieu merci, Frau Gröttrup n'avait rien renversé. Son mari s'était mis à crier au moment où elle lui versait du café et elle avait été saisie.

« Helmut ? »

Une petite goutte de café fut malencontreusement absorbée par la nappe. Heureusement, elle réussit à cacher la tache brune sous le sucrier (la lessive de blanc était de toute façon prévue pour aujourd'hui). En revanche, la cravate de Herr Gröttrup présentait quelques taches jaunes de différentes tailles, ce qui le rendit, pour le moins, très mécontent. Après avoir écalé le dessus de l'œuf et ajouté un peu de sel et de poivre, Herr Gröttrup, toujours en pleine lecture, se préparait à le savourer. C'est d'ailleurs ce qu'il aurait fait si l'œuf ne l'avait pas éclaboussé (d'une façon tout à fait imprévisible). Autrement dit :

Son. Œuf. Était. Encore. Mollet.

Comment était-ce possible ? Il laissa aussitôt tomber l'œuf dans son assiette et essuya les taches jaunes et collantes de sa cravate avec sa serviette fraîchement repassée. Vexé, Herr Gröttrup leva les yeux. Frau Gröttrup mangeait son œuf en silence. Il était évident qu'elle essayait de ne pas pouffer de rire. Rien dans sa posture ne le laissait paraître, car ses mains étaient calmes. Elle tamponna délicatement sa bouche avec sa serviette, ses lèvres étaient silencieuses. Mais Herr Gröttrup vit un malin plaisir passer furtivement sur son visage et venir se loger dans ses yeux.

« Ils sont pourtant restés exactement sept minutes et demie ! N'est-ce pas ? », le ton de Herr Gröttrup était moins confiant qu'il ne l'aurait voulu.

Frau Gröttrup ne réagit pas tout de suite. Déconcerté, Herr Gröttrup baissa à nouveau les yeux sur son œuf. En effet, il était encore mollet. Il avait pourtant respecté toutes les règles... euh...étapes. Grâce au petit « H » écrit au feutre noir sur son œuf, il pouvait déjà dire avec certitude que les œufs n'avaient pas pu être échangés par mégarde. Et cela ne pouvait pas non plus être dû à la faible pression atmosphérique dans la cuisine. Le réfrigérateur était peut-être plus froid que d'habitude ce matin ? Il allait vérifier ça tout de suite... La voix de sa femme s'abattit sur ses calculs et équations telle une tronçonneuse.

« Je te fais un autre œuf ? »

Il fit oui de la tête. Frau Gröttrup cligna plusieurs fois des yeux. Tous deux étaient silencieux, puis ils se levèrent en même temps. Elle, parce qu'elle avait terriblement besoin de se retrouver seule, derrière une porte fermée pour « tousser ». Lui, parce qu'il ne pensait qu'à une chose : vérifier la température du réfrigérateur. Ce n'est qu'à cet instant qu'il s'aperçut que les cheveux de sa femme étaient devenus bien plus gris que les siens.

« Helmut, je m'en occupe », lui assura-t-elle. « Tu n'as pas besoin de venir ». Et sans un mot de plus, elle partit. Ils se retrouvèrent ainsi

seuls dans la salle à manger : Herr Gröttrup et l'œuf qui avait osé rester mollet.

Restez assis s'il vous plait, l'histoire n'est pas encore terminée. Enlevez la main gauche de votre visage et faites passer le texte de votre main droite vers votre main gauche. Ensuite, levez lentement la main droite et posez-la sur votre œil droit. Vous pouvez maintenant poursuivre votre lecture.

Parfois, je me réveille et je me dis : Aujourd'hui, je suis un œuf.

Certes, ça ne m'arrive pas souvent. D'ailleurs, qui voudrait être un œuf ? Pas vraiment rond, pas vraiment stable et pas vraiment attirant. Il m'arrive beaucoup plus souvent de me dire le matin : aujourd'hui, je suis une crème brûlée, un billet gagnant au loto ou un lever du soleil. Au moins, les gens aiment ça ! Mais aujourd'hui, je voulais juste être quelque chose d'insignifiant. Ne pas susciter d'enthousiasme. Et surtout, ne pas provoquer le chaos ! Juste être un œuf. Jouer la sécurité. Je ne m'attendais pas à cuire dans l'eau bouillante cette fois. D'habitude, quand je choisis d'être un œuf, je reste simplement dans le réfrigérateur toute la journée. Mais hier, les Gröttrup n'avaient plus qu'un œuf. Irmis'en était souvenue tellement tard dans la soirée qu'elle n'avait pas eu le temps d'aller en racheter.

Au fait, personne parmi les vivants ne l'appelle « Irmis ». La dernière fois qu'elle avait entendu ce nom, elle habitait encore chez ses parents et commençait à sortir en cachette avec son petit ami de l'époque. C'est lui qui l'appelait comme ça, et sa grand-mère aussi. Depuis qu'il avait pris sa retraite, le mari d'Irmis'avait pris l'habitude de la surnommer « Mutti », alors qu'ils n'avaient pas d'enfants. Si seulement c'était un signe d'affection.

Quoi qu'il en soit, alors qu'elle priait tôt ce matin, Irmî se rappela qu'Ada venait aujourd'hui. Tous les lundis et jeudis, Ada nettoyait la maison des Gröttrup, et ces jours-là, elle commençait à travailler tellement tôt que je ne suis pas certain que le mari d'Irmî fût au courant de son existence. Toujours est-il qu'Ada avait apporté deux œufs emballés dans plusieurs feuilles d'essuietout. Bien sûr, un œuf aurait amplement suffi. Mais Ada avait en quelque sorte pressenti ce qui allait se passer à la table du petit-déjeuner. Et c'est comme ça que j'ai atterri chez les Gröttrup aujourd'hui.

Je porte rarement un jugement sur les gens que je rencontre. J'essaie toujours de les considérer de manière à accéder à leur véritable essence. Je suis devenu assez doué pour ça, surtout en Allemagne. Mais même les êtres comme moi ont parfois des jours sans (tout ce que je voulais, c'était me détendre dans le frigo), et vu que le mari d'Irmî était de mauvais poil, je me suis dit : il faut que je le provoque un petit peu celui-là.

Du coup, j'ai décidé de ne pas durcir.

Le mari d'Irmî n'aurait jamais pu comprendre les raisons de ma décision. Ce n'est pas surprenant, car lors de la première grande Attribution, il n'avait reçu que son propre corps humain et une existence de mortel (soit dit en passant, je ne dis pas ça de façon dédaigneuse ; je n'ai même pas réussi à en faire autant). Irmî s'en était un peu mieux sortie que son mari à l'époque. Peu lui importait de cuire un œuf pendant sept ou dix-sept minutes ou de savoir que son mari voulait que l'œuf soit cuit de telle ou telle façon. Pour lui, « un blanc d'œuf très ferme et un jaune d'œuf moyennement cuit » (c'est comme ça qu'Irmî l'aimait) était beaucoup trop ambigu et tout simplement insupportable. L'œuf du petit-déjeuner devait être cuit dur. Point. De toute façon, elle savait que la dispute de ce matin n'était pas vraiment une question d'œuf. Ce n'était pas non plus une question d'eau qu'on gaspille lorsqu'un œuf cuit trop longtemps, ni une question d'augmentation inutile de la facture d'électricité. C'est pourquoi, à un certain moment, Irmî avait décroché du laïus de son mari et avait tout simplement retiré l'œuf de l'eau comme demandé. Ça donnait peut-être l'impression qu'elle se résignait. En réalité,

il s'agissait d'un geste pragmatique, détaché de toute passion. Elle craignait que la sensation diffuse qu'elle ressentait au niveau des tempes ne s'accroisse et ne se transforme en migraine, ce qui aurait été rageant, car elle avait l'intention d'aller enfin acheter un œufrier cet après-midi. Cette discussion absurde n'en valait pas la peine.

Irmi aurait théoriquement pu obtenir par Ada les raisons détaillées de sa décision. Elle laissa passer sa chance en acceptant l'idée qu'avec ses nouvelles lunettes de lecture, elle était tout simplement capable de mieux lire l'heure sur la cuisinière que son mari. De toute façon, Irmi parlait très peu avec Ada (elle ne savait même pas qu'entretemps, Ada parlait couramment allemand) et donc, toute une série d'informations lui échappait. Ainsi, son mari avait presque toujours le dessus.

Ce n'avait pas toujours été le cas. Dans sa première vie de couple, Irmi ne portait pas seulement la culotte, elle portait tout le costume, fédora et canne compris. Par exemple, ce n'était pas lui, mais bien Irmi qui avait rencontré les Russes et négocié avec eux. Juste après la capitulation inconditionnelle de la Wehrmacht. Juste après que le mari d'Irmi était apparu, bégayant dans le couloir, regardant dans toutes les directions, même vers Irmi, mais sans la regarder directement dans les yeux. Juste après que les deux enfants (lors de la première Attribution, il y avait aussi un fils et une fille) avaient trouvé le rouge à lèvres d'Irmi.

Quel malheur, ô ! C'était son rouge à lèvres préféré !
Rouge à lèvres préféré ? C'était son seul rouge à lèvres !
Son seul rouge à lèvres ? ! Quel terrible malheur, ô !

Le petit Peter se trouvait déjà dans le coin « Honte à toi ! » Il n'arrivait pas à croiser complètement ses petits bras, et malgré tous ses efforts, il avait l'air plus incommodé que fâché. Les lèvres et les dents peinturlurées, la petite fille sourit à son père, tandis qu'Irmi réprimandait impitoyablement son mari. « On nettoie l'escalier en partant du HAUT ! », lança-t-elle tout d'un coup en lui fourrant un linge plein de bambin dans les bras. Le même jour, elle demanda sérieusement à rencontrer Sergeï Pavlovitch Korolyov (une sorte de

Wernher von Braun russe). En fait, les Gröttrup avaient survécu aux années d'après-guerre parce qu'ils avaient été emmenés en Union soviétique par Korolyov en personne. Dans la famille Gröttrup, plus personne n'en parle aujourd'hui. Pourtant, ce jour-là, c'était moi le dernier rouge à lèvres d'Irmi. Et je me souviens encore très bien du soulagement qu'avait ressenti le mari d'Irmi lorsqu'il avait appris qu'il n'aurait pas à choisir entre sa carrière d'ingénieur en astronautique et sa famille, alors que plusieurs de ses collègues avaient été contraints de le faire. Et cela, il le devait à Irmi. Mais il ne le savait plus. Depuis la deuxième grande Attribution, de nombreuses personnes comme lui oubliaient ce genre de choses.

Pour un œuf allemand, ne pas durcir ne relève pas de l'exploit. Il m'est bien plus compliqué de supporter le fait que vous, les êtres vivants, communiquez exclusivement par le biais de cette prison qu'on appelle la langue.

Les langues et leurs catégories, ô!
Les humains et leurs catégories!
Jamais complètement hermétiques, ô! Jamais complètement hermétiques!

Ainsi, chaque fois que je deviens quelque chose d'écrit, j'essaie (généralement en vain) d'en ignorer les contenus. Et lorsque vous avez écrit l'année 1862, j'étais l'épicentre d'un tremblement de terre à Accra. C'était très difficile. J'ai vraiment dû me ressaisir pour ne pas m'arrêter après la destruction des forteresses européennes. Ce n'était pas censé ressembler à un «châtiment divin», mais plutôt à une «catastrophe naturelle».

Même chose la semaine dernière, à Berlin, quand Helmut Kohl remporta pour la quatrième fois les élections législatives allemandes. Comme j'aurais aimé me replier soudainement, à un moment stratégique, et le voir trébucher, ou peut-être même tomber, alors qu'il montait sur l'estrade. En direct devant les caméras. Ça m'aurait fait du bien. Mais ce n'était pas pour cette fois (ou plus franchement : on m'avait expressément interdit de le faire). Un jour, cependant, je serai à nouveau un important tapis rouge. Dans vingt

ans exactement, un autre homme politique sera victime de mon inclemence (il s'appellera Robert Mugabe, sauf imprévu, et nous nous trouverons à Harare). Mais j'anticipe.

Nous sommes chez les Gröttrup. La troisième grande Attribution approche. Aujourd'hui, c'est le jour où Irmî et son mari vont en prendre conscience. J'avais espéré que j'allais enfin aussi pouvoir naitre aujourd'hui, mais mon plan, être œuf, n'avait pas pris. Après avoir été si impatient et péremptoire avec le mari d'Irmî, je sais qu'il ne se passera rien cette fois-ci. Je le sais parce qu'il n'y a toujours pas d'images.

C'est là la différence entre les défunts et ceux qui ne sont pas nés. Même si les défunts eux-mêmes ne sont plus appréhendables sur les photos, les dessins ou dans les histoires, ils sont réconfortés de savoir que la vie de leurs proches continue. Les morts ont des images. Ceux qui n'ont encore jamais vécu attendent d'en avoir.

Retirez la main droite de votre visage. Si vous voulez, vous pouvez maintenant tenir le texte à deux mains.

En imaginant qu'un œuf pût avoir ses propres idées et préférences, Herr Gröttrup secoua involontairement la tête. Quelle ineptie! Il songea brièvement à prolonger cette pensée absurde et réfléchit à cette idée pendant quelques secondes avant de se racler la gorge, comme pour entamer une conversation unilatérale avec l'œuf. C'est à ce moment-là qu'Irmî entra dans la salle à manger avec le deuxième œuf. Le couple aurait pu tout simplement donner une seconde chance à ce petit-déjeuner, comme si la première tentative n'avait pas eu lieu, comme si les cloches venaient de sonner sept heures et demie. Mais pour Herr Gröttrup, dont la cravate n'était plus si impeccable, c'en était trop. Il s'excusa et, en quittant la pièce, assura à Irmî qu'il reviendrait vite. Et avant même qu'Irmî ne puisse reprendre son souffle, Herr Gröttrup se trouvait déjà dans la

salle de bains à l'étage. Deuxième grande surprise du jour : une inconnue se trouvait dans la pièce, en train de trier le linge. Il évita de la regarder dans les yeux. S'il l'avait fait, ne fût-ce qu'une seconde, il aurait dû admettre son/leur étrange familiarité.

« Qui es-tu ? », balbutia Herr Gröttrup.

« Je suis Ada. »

Elle répondit comme s'il n'y avait rien de plus normal que d'avoir son caleçon à la main alors qu'ils faisaient connaissance.

« Ada ? », répéta-t-il. Des gouttes de sueur perlaient sur son front.

« Je suis ta femme de ménage. »

« On se tutoie ? »

« C'est vous qui avez commencé. »

Ce n'était pas faux. Herr Gröttrup avait à présent plusieurs problèmes à régler en même temps. Pour tenter de s'en sortir, il lui tendit la main. Il voulait se présenter. Mais Ada l'interpréta comme un geste de contrôle, comme s'il voulait vérifier son caleçon. Si Herr Gröttrup avait seulement regardé Ada comme il se doit, il ne se serait pas retrouvé à lui serrer la main, son slip entre les doigts.

Ou peut-être bien que si.

Toute personne qui sous-estime Ada finit par le regretter un jour.

De retour dans la salle à manger, il vit qu'Irmi était assise à la table et l'attendait. Elle ne lui posa aucune question et c'était bien comme ça.

Herr Gröttrup s'assit.

Et Ada se mit à nettoyer les toilettes de l'étage.

—

—

Contributeur · ices

Perrine Schumacher

Remembrements

Par Chloé Baudry | 15-07-2024

Ce texte est extrait d'un travail d'écriture mené dans le cadre de la préparation d'une thèse de doctorat en Théorie et pratique de la création littéraire à l'université d'Aix-Marseille, co-dirigée par Christine Marcandier et Hélène Gaudy.

Le remembrement agricole est un moment marquant de l'histoire de l'agriculture et de l'environnement. En France, dans les années 1960, la restructuration du parcellaire rural a été massive afin de permettre la révolution agricole et la production intensive. *Remembrement(s)*, récit en cours d'écriture dans le cadre d'une thèse en création littéraire, retrace, à partir d'archives et de témoignages, l'histoire de cette période dans la commune de Bazoges-en-Pareds, située au sud de la Vendée. Extrait.

Sol. Je gratte avec l'ongle la surface d'une coquille d'escargot blanchie par le soleil. De la pulpe du doigt, je fais le tour de la spirale, cherche un angle depuis lequel décoller la carcasse du sol. J'y parviens en faisant légèrement levier avec l'index et dépose la coquille un peu plus loin. L'espace dégagé m'offre une amorce pour la fouille alors je creuse ; d'abord avec un doigt, bientôt deux, trois, puis à pleine main. Je cherche l'humidité, la terre brune et légèrement collante qui attend tassée et tapie sous la mosaïque de cailloux, coques de noix, restes d'insectes ou d'escargots qui s'est formée à la surface. Je m'agrippe, fait grincer mes ongles contre l'épaisseur dure des pierres de profondeurs. Une racine vient se loger en travers de mes doigts, me fait barrage et bloque ma progression. Dans un bref mouvement de phalanges, je la contourne légèrement, avant de l'agripper par le dessous pour l'arracher nette et plonger plus loin

vers l'épaisseur brune. De cette matière-là, je fais une potion. Dans un seau de plastique noir je mélange terre humide, restes de petit bois, vers de terre et trèfle des champs. J'ajoute un peu d'eau, je malaxe longuement sous la paume en invoquant les forces du ciel et des sous-bois. Le sol, c'est d'abord ça. La matière superstitieuse qui arrive par la main, s'anime dans la langue et construit pour l'enfance un terrain de forces magiques.

-

[Août 1960. Journal officiel de la République française. Extrait.]

La loi d'orientation de l'agriculture française a pour but,

d'établir la parité

entre l'agriculture
et les autres activités économiques.

En éliminant
les causes de disparité
entre le revenu des personnes
exerçant leur activité dans l'agriculture
et celui des personnes
occupées dans d'autres secteurs.

-

Je ne peux pas échapper aux documents.

-

Grammaire. Marqueterie de pièces cultivées, closes par d'épais buissons, le bocage est une forme paysagère gagnée par les hommes sur la forêt ; elle naît par remembrement d'usage, parce qu'avec le temps les hommes ont besoin de plus de bêtes, de plus de culture, de plus de grains. Réseau de chemins souvent étroits, légèrement encaissés, c'est un paysage d'horizon court, qui se déplie furtivement, à portée de bras. Il y a toujours une haie, un hameau, un

taillis, un chemin creux ou un ruisseau pour briser la ligne de fuite et combler le lointain. Dans le bocage, les bêtes, comme les voisins, surgissent presque sous vos pieds. C'est un pays pour l'embuscade, le maquis ; un pays où l'on se cache sans effort, où chaque apparition est une surprise.

Le paysage n'est pas un décor dans lequel un peuple et des bêtes évoluent, c'est une grammaire. La manière dont s'agence l'espace requiert que la pensée s'adapte pour y loger. La pensée-bocagère connaît l'ellipse, intègre ses manques, construit des phrases autour de ses trous, n'hésite pas à s'élaborer malgré un manque de visibilité. Pensées-buissons, perceptions-haies, phrases-bosquets, la pensée-bocagère connaît sa force. Elle s'élabore en réseaux, peut cacher les corps, les dérober aux puissances politiques, abriter tout un monde.

Inévitablement, il faut que cela cesse. Après-guerre, le général de Gaulle a d'autres ambitions pour la France. Il faut mettre les choses à plat, déployer une vision d'ensemble, le paysage ne fait pas exception. Dans ce décor de dentelles et recoins, le tracteur Ford nouvellement arrivé d'outre-Atlantique n'entre pas. Tout est trop petit. Il faut secouer la campagne. Avec un engin pareil, il faut un horizon propre et net ainsi qu'un recul suffisant ; de quoi apprécier l'ampleur de la mécanique qui avance et retourne la nouvelle plaine au couchant.

-

La maison est coupée en deux.

D'un côté, mes grands-parents paternels.

De l'autre. Mon père, ma mère, ma sœur et moi.

Une seule maison dont on a colmaté des portes à l'intérieur pour marquer la clôture, être chacun chez soi.

-

Démarcation. Ils sont six, dans le matin de mai pour arpenter la ligne de démarcation entre les deux communes. Six corps en

marche, au travail, s'efforçant de faire coïncider le paysage avec la géométrie plane des tracés cadastraux. Un géomètre plus deux maires accompagnés de trois indicateurs habitants.

Ce matin-là, c'est encore le moment où la parole a le pouvoir de faire bouger les lignes et peut déplacer les frontières, les remettre en cause au moins. Après l'inscription sur le procès-verbal de l'accord commun, il sera trop tard. Le dessin du territoire fera loi, absorbant toute liberté de mouvement.

Six corps sur les chemins et une marche étrange, ponctuée d'arrêts. Le matin du 21 mai 1973, la frontière entre MOUILLERON et BAZOGES en PAREDS prend plusieurs formes. Ils sont six à le constater. Elle est à la fois une rivière, des bornes puis des piquets. Elle s'hybride en plusieurs états et n'est pas perceptible à l'œil nu. La rivière n'est pas seulement un point d'eau en bordure de prairie, c'est aussi une séparation. Dans son lit, les collectifs se délayent pour un temps étroit qui ne dure que l'épaisseur d'une ligne. Sur les rives, les communes se font face.

Le géomètre est le sixième homme. Il arrive de la ville et sera là plusieurs jours. C'est à lui que sont confiés les tracés existants. Ce sera à lui d'en dessiner de nouveaux, à lui de faire de la place. Mais avant de modeler, dans les bureaux de la ville, la nouvelle silhouette de ce paysage, il lui faut multiplier les marches puisque différents bords sont à circonscrire. Une fois le périmètre communal bien délimité, la véritable réforme se fera à l'intérieur sans jamais déborder. Le remembrement est un huis clos à ciel ouvert.

-

Née en légataire, j'aurais pu regarder, indéfiniment, passer les bêtes sous les noyers et chaque printemps, aller replanter mes piquets. J'aurais été le membre offert aux champs, pour que rien ne change, que l'essentiel soit préservé.

-

Orientation. Le 5 août 1960, la France, par l'intermédiaire du gouvernement de Michel Debré, formule ses repères en matière d'agriculture. Elle se fixe un Nord, une marche à suivre et des objectifs.

La loi d'orientation agricole se fait géomètre. Point par point, article après article, sur la surface plane des pages du Journal Officiel, elle dépose le nouveau tracé de tout un corps de métier.

Depuis cet ensemble de lignes, la profession va se transformer. L'empreinte de ce dessin viendra s'inscrire dans la chair des travailleuses et travailleurs paysans, dans la morphologie et l'architecture des fermes, dans le paysage aussi. Il faut faire entrer l'agriculture dans l'économie réelle du pays, ne plus la laisser vivoter aux abords du monde, mais la plonger toute entière dans un bain d'obligations mondialisées.

La politique agricole a pour objet d'assurer la conservation et l'amélioration du patrimoine foncier bâti et non bâti, ainsi que la modernisation de ce dernier. La formule ne laisse apparaître aucun branchage, pas un chemin bordé d'aubépine, pas la moindre portion de terre ou de bois. La campagne est inerte, recroquevillée dans quelques mots, *patrimoine foncier non bâti*. C'est ici, dans *la modernisation de ce dernier* que le remembrement des années suivantes prendra sa source et légitimera sa virulence. L'amélioration devra être radicale pour satisfaire aux exigences de ce Nord commun fixé dans la loi.

En quelques mots, s'instaure une profonde métamorphose dans la pratique du métier. C'est la fin d'une agriculture vivrière et diversifiée. La fin des fermes complexes avec veaux, vaches, cochons, céréales et volailles. La fin de ces mondes tournés vers leur propre ventre. Désormais on s'organise, l'agriculture s'oriente vers l'industrie, la production de masse et la marchandisation. Les territoires se spécialisent par affinités pratiques. La plaine de la Beauce sera céréalière ou ne sera pas, la Bretagne fera du cochon, les Landes du maïs, et ainsi de suite, à chacun son affaire. La modernité s'impose droit devant, avec son cortège d'évolutions réjouissantes et sa vitesse, redoutable force par laquelle tout devient féroce et autre.

-

La mer préhistorique retirée
loin sous le pays
une veine de calcaire.

Copyright © 2024
www.lestempsquiresent.org/fr

Image de couverture : *Wetland* ©DN
Exposition à la galerie Fernand Léger, Ivry, 2021.

Crédits

Tous droits réservés. Pour toute demande de reproduction, distribution, modification, adaptation, retransmission ou publication, même partielle, veuillez vous renseigner auprès de la rédaction pour autorisation écrite explicite : contact@lestempsquiresent.org.

Sauf mention contraire, les contenus textuels (articles) originaux publiés dans les *Temps qui restent* sont placés sous la licence CC BY-NC-ND 4.0.

Les autres contenus (images, vidéos, sons, etc.) sont soit « Tous droits réservés » publiés avec l'accord explicite des auteurs ou autrices et accompagnés des mentions correspondantes ; soit ces contenus sont sous licence Creative Commons ou indiqués comme tel sur les sites dont ils sont issus.

Coordination éditoriale

Association Pour les Temps qui restent
SIRET 92751986800016
40 avenue Simon Bolivar
75019 Paris
contact@lestempsquiresent.org

ISSN

3038-0464

Conception et création graphique

Julien Imbert et Sarah Garcin

Typographie

Warbler de David Jonathan Ross
Karrik de Jean-Baptiste Morizot et Lucas Le Bihan

CMS

Kirby CMS

